BnF Gallica

Revue française / Ed. J. Morel et E. Oger

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

. Revue française / Ed. J. Morel et E. Oger. 1858-02.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Z

(C.)

23147

469

REVUE FRANÇAISE

QUATRIÈME ANNÉE. — TOME XII

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

REVUE

FRANÇAISE

QUATRIÈME ANNÉE. — TOME XII

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

PARIS

AUX BUREAUX DE LA *REVUE FRANÇAISE*

5, RUE DU PONT-DE-LODI, 5

—

1858

L'ENFANT DE LA PAIX

REVUE FRANÇAISE

LE MAJOR WHITTINGTON

Magni passus, sed extra viam.

Non loin des jardins de Paris, sur les bords fleuris de la Seine, se développe une plaine vaste et ondulée, où çà et là s'épanouissent, comme de gros dahlias orangés au milieu des verveines, diverses maisons de plaisance. De l'un des coteaux voisins, le coup d'œil serait ravissant, sans un quadrilatère de murailles gigantesques qui dominent l'ensemble et offusquent la vue. Ces murailles nues, solides, rouilleuses, emprisonnent un terrain de trois hectares environ. Le promeneur en mesure l'enceinte et les parcourt de l'œil sans y remarquer d'autre ouverture que celle d'une petite porte en chêne qui semble exiger, pour s'ouvrir, le secret de quelque sésame, puisque aussi bien on n'y voit trace de serrure, ni de bouton, ni de marteau, ni de clochette. Ce qui arrête et achève de surprendre, c'est que, de loin, en se postant sur une hauteur et en s'aidant d'une lunette, on voit s'élancer côte à côte, de l'intérieur, et la flèche dorée d'un paratonnerre, et le menu tuyau en fonte d'une cheminée d'usine d'où la fumée s'échappe sans cesse par petits jets intermittents.

Les curieux renonçaient à percer le mystère de ces murs. Depuis leur

érection, personne, à la connaissance des gens du voisinage, n'y avait pénétré, personne n'en était sorti. Aussi fut-ce un événement que l'arrivée de trois hommes, par une après-dînée brumeuse, au pied de la petite porte. L'un d'eux, distingué par un ruban rouge, marchait devant; les deux autres le suivaient d'un air de déférence. C'étaient évidemment des représentants de l'autorité. Voici ce qui donnait lieu à cette visite domiciliaire.

Huit ou dix jours auparavant, un bourgeois des environs, gravissant les marches du Palais, se faisait indiquer le cabinet du procureur général et demandait à voir ce magistrat pour une affaire de la plus haute importance. Son habit noir, sa cravate blanche, et notamment son air respectable, lui valaient d'obtenir sur-le-champ l'audience qu'il sollicitait. Au préalable, il déclinait ses nom et prénoms, ses titres d'ex-négociant et de propriétaire, puis continuait d'une voix grave en harmonie avec la singularité de ses révélations :

— Ma femme et moi, monsieur le magistrat, n'avons d'autre ambition que celle de vivre tranquillement chez nous; comme dit Horace : *Felix qui potuit rerum*... J'ai sacrifié la satisfaction d'avoir des enfants à l'embarras de les élever, à la crainte d'entendre leurs cris, à celle de réchauffer des ingrats. Nous n'avons point de revenus; il nous a paru plus sage de partager notre avoir en autant de lots qu'il nous reste hypothétiquement de mois à vivre. De la sorte, nous jouissons d'une sécurité parfaite, sans avoir à craindre ni la baisse, ni les faillites, ni les banqueroutes. Pendant qu'elle vaque au ménage et surveille notre domestique, moi je fume, je me promène, j'arrose nos légumes, je m'occupe des lapins, je taille les arbres ou je fais la cueillette. Sans nous flatter, il serait difficile, je crois, de trouver à cent lieues aux alentours deux personnes plus vertueuses. Nous n'avons point de dettes, nous ne médisons jamais du prochain, nous payons exactement nos contributions, nous ne gênons la liberté de personne, il nous semble que l'univers est borné à la grille de notre maison.

Ici l'honorable bourgeois fit une pause. Il reprit haleine et ajouta :

— Cependant, monsieur le magistrat, que ne doit pas vous faire craindre ma présence? vous l'avez sans doute déjà pressenti à mon visage. Ai-je besoin de vous apprendre que notre repos est détruit, que nos espérances sont déçues, nos combinaisons renversées, que notre bonheur n'est plus qu'un songe évanoui?

Le procureur général, stupéfait, regarda son vis-à-vis de l'air que prend le médecin avec un hypocondre réel ou supposé. Il lui demanda poliment d'aller au fait.

— A côté de notre maison, reprit le bourgeois, s'étend un vaste terrain clos de hauts murs. L'aspect en est sombre et mystérieux. Ces murailles, dans le principe, nous inspiraient la plus entière confiance. Le propriétaire, assez jaloux de son intérieur pour le cacher à tant de frais, ne pouvait être, à

notre avis, qu'un homme tranquille, plein de sollicitude pour la paix de ses voisins. Tout l'hiver, en effet, l'événement a répondu à notre attente. Mais, Dieu du ciel, ce printemps, cet été, encore à cette heure !...

— Eh bien? demanda le magistrat avec intérêt.

— Hélas ! monsieur, imaginez tous les bruits de la terre et du ciel concentrés au plus haut degré de violence dans cet enclos. Comment vous donner l'idée des tintamarres qui s'en échappent ! Vous croiriez parfois aux aboiements de vingt meutes assemblées, puis au tapage d'une locomotive remorquant un train, puis à d'innombrables fanfares, puis à des coups de fusil, même à des coups de canon, puis à un orchestre de dix mille musiciens, ou encore au vacarme d'une tempête avec accompagnement de la foudre. Bref, monsieur, du soir au matin et du matin au soir, c'est le plus souvent à ne pas s'entendre dans un rayon d'une lieue. Nous en perdons, ma femme et moi, l'appétit et le sommeil, nous sommes plongés dans le marasme et la terreur, nous prenons la vie en dégoût; peu s'en faut que nous mourrions de chagrin et de désespoir.

Dans l'opinion du magistrat, les griefs du plaignant étaient de beaucoup surfaits, s'ils n'étaient pas tout à fait imaginaires. Impuissant du moins à les croire sérieusement fondés, il leurra le maniaque prétendu d'une vague promesse et se hâta de le congédier. De fait, aucun ordre ne fut donné, aucune mesure ne fut prise. Mais, quelques jours plus tard, le malheureux propriétaire, hors de lui, la mort sur le visage, accourut renouveler ses dépositions et ses doléances. Le parti pris du procureur général ne tint pas contre la menace d'être obsédé périodiquement ; sans désemparer, il délégua le baron de Sarcus, l'un de ses plus intelligents substituts, à l'effet de vérifier jusqu'à quel point les étranges assertions du pauvre homme étaient exactes.

La porte s'ouvrit d'elle-même. A peine le magistrat et les deux secrétaires qu'il avait emmenés avec lui furent-ils entrés, que la porte se referma comme elle s'était ouverte par un mécanisme invisible. Tout ce qu'ils embrassèrent d'un coup d'œil était étrange, la maison, le jardin, jusqu'au terrain qu'ils avaient sous les pieds. Un domestique venait à eux. Leur surprise fut extrême : ce domestique, revêtu d'un ample pardessus de couleur noisette, droit et roide comme un poteau, ne marchait pas, il glissait sur des rails; ses yeux, du plus bel émail, manquaient d'expression; il ne semblait pas que du sang coulât dans ses veines, et ses lèvres dessinaient une ligne sèche et inflexible. Il s'arrêta. Un bruit de rouage se fit entendre. Outre qu'il leva le bras à la hauteur de l'épaule comme le garde-ligne d'une voie ferrée, il ouvrit la bouche et articula d'une voix rauque ce seul monosyllabe : « Là ! là ! » Aux prises avec un étonnement croissant, M. de Sarcus se dirigea vers la porte que lui indiquait le domestique. Il remarqua en passant le socle curieux sur lequel reposait la maison : à travers des glaces épaisses et transpa-

rentes comme le cristal, ses yeux plongèrent dans un labyrinthe inextricable de roues, de cylindres, de pivots, d'échappements, d'ancres, de dents, de crochets, de crémaillères et de vingt autres pièces d'une dimension énorme, enchevêtrées les unes dans les autres et toutes en mouvement; c'était à en avoir le vertige. Les visiteurs pénétrèrent ensuite dans un vestibule au fond duquel prenaient naissance les marches d'un escalier. Une multitude de boutons en cuivre mouchetait les murailles. Cet avertissement, traduit dans tous les idiomes connus, invitait à la prudence : « Sous peine de la vie, ne touchez à rien. » Ils montèrent...

L'escalier aboutissait à une antichambre assez mal éclairée sur laquelle s'ouvraient plusieurs portes; celle de ces portes qui faisait face à l'escalier était à deux battants. Un domestique en perruque poudrée, en habit à la française, en culotte courte, en bas de soie, en souliers à boucles, s'y tenait en sentinelle; son immobilité était celle d'un tronc d'arbre. Il s'anima tout à coup. Les deux battants de la porte, en virant sur leurs gonds, démasquèrent la vue d'une vaste pièce inondée du plus beau jour. En même temps, par un geste roide et anguleux, le domestique invitait le substitut et ses secrétaires à entrer. Ils s'avancèrent assez timidement jusque sur le seuil et plongèrent des regards inquiets dans l'intérieur. « Entrez, messieurs, » dit une voix. Au premier abord, celui qui parlait, personnage tout en rouge, plongé dans un fauteuil, leur produisit l'effet d'un automate; il n'en avait que les apparences. « Entrez, messieurs, entrez ! » répéta-t-il en faisant un signe de la main. Ceux-ci s'inclinèrent avec respect. La salle où ils se trouvaient, salle haute, large et profonde, admirablement éclairée par le haut, ne renfermait rien, hormis l'homme rouge et son siége. En revanche, on ne voyait pas une place grande comme la main, sur le parquet, le long des murs, même au plafond, qui ne parût recéler quelque secret ou quelque mystère; le parquet notamment, qui craquait sous les pieds, n'était qu'un assemblage de trappes et de marqueteries; mille rayures entre-croisées le faisaient ressembler à une pièce d'eau sur la glace de laquelle on aurait patiné tout un jour. Outre cela, un bruit singulier, quelque peu semblable à celui des rouages de l'horloge d'une cathédrale, remplissait l'oreille d'un perpétuel bourdonnement; malgré ce bruit on s'entendait, mais comme on s'entend auprès de la roue en activité d'un moulin de rivière.

— Asseyez-vous, messieurs, ajouta l'inconnu en pressant l'un des clous dorés dont les bras de son fauteuil étaient garnis.

Aussitôt, trois fauteuils commodes s'échappèrent lentement de la muraille...

Si M. de Sarcus ne soufflait mot, ses yeux parlaient pour lui : ils éclataient de questions. L'hôte semblait avoir autant de peine à se remuer qu'un lézard engourdi par le froid. Son extérieur respirait l'étrangeté. Déjà de haute taille,

il était coiffé d'un chapeau à cornes gigantesque qui le faisait paraître plus grand encore; ce chapeau, enfoui sous un flot de plumes noires, couronnait une figure noble et intelligente, mais dogmatique, impassible. Des cheveux blancs garnissaient les tempes; le front était large et ondulé; entre deux yeux d'aigle, qui brillaient dans l'ombre d'épais sourcils gris, prenait racine un nez énorme, mince, arqué, comparable à celui du Polichinelle italien; un dédain amer plissait les lèvres; le menton fort et carré annonçait une volonté puissante; sur la lisière des favoris non moins blancs que les cheveux et taillés à la hauteur de la bouche, s'épanouissaient des oreilles roses excessivement petites. L'habit rouge dont le personnage était vêtu arrachait tout d'abord les yeux; on ne voyait que plus tard ses culottes noires dont les boucles se perdaient dans les tiges d'une paire de bottes à glands d'or.

— Je vous attendais, monsieur le baron, dit-il avec flegme.

A son accent, on devinait un étranger. M. de Sarcus ne s'y trompa point.

— Vous me connaîtriez, milord? s'écria-t-il.

— N'êtes-vous pas M. de Sarcus, repartit l'homme rouge toujours avec calme, savant distingué et magistrat éminent? Ces messieurs ne sont-ils pas vos secrétaires? Le plus jeune n'est-il pas votre neveu, Philippe de Sarcus, jeune avocat de la plus belle espérance?

— Alors, fit observer le substitut intrigué, je n'aurai pas besoin d'apprendre à votre seigneurie l'objet de ma mission?

— Et je me ferai, monsieur, un véritable plaisir d'aider à l'enquête qui vous est confiée.

On ne pouvait prouver plus de courtoisie.

— Mais vous avez fait une longue course, messieurs, ajouta l'Anglais : au préable, souffrez que je vous offre quelque rafraîchissement.

Avant même que la pensée vînt aux visiteurs de refuser, il toucha du pied une pédale ajustée dans le parquet. Une porte s'ouvrit; par cette porte, un troisième domestique pénétra dans la pièce en roulant et s'arrêta à deux pas de son maître.

— John, dit celui-ci, servez du madère pour ces messieurs et pour moi.

Le domestique fit un geste d'intelligence, pirouetta sur les talons, et s'en alla par où il était entré. On le vit reparaître à un très-court intervalle; sa main droite supportait un plateau où étaient rangés quatre verres pleins et des biscuits qu'il présenta d'abord au substitut, ensuite aux secrétaires, puis à son maître. Ceux-ci burent, non toutefois avant de s'être mutuellement inclinés avec politesse. Après quoi John, retournant sur ses pas, et décrivant le même circuit, recueillit les verres vides et disparut. La porte se referma. Un long silence eut lieu.

— Vous me voyez, milord, dit tout à coup le baron, confondu d'étonnement; j'ai peine à en croire mes sens, il me semble que je rêve.

— Peuh! fit dédaigneusement le lord : à ces enfantillages, Vaucanson eût été mon maître. Attendez, monsieur.

En même temps qu'il avait fait jouer la pédale du parquet, de ses doigts il avait pressé le bras de son fauteuil; un carillon y avait répondu. Le temps s'écoulait. On entendit de nouveau le carillon : c'était à peu près celui d'un réveille-matin.

— Il n'y a qu'un instant, monsieur, dit l'Anglais au substitut, vous paraissiez inquiet de savoir comment, sans quitter mon fauteuil, sans recevoir ni papiers ni personne, il m'arrive de savoir les nouvelles. J'avais prévu cette inquiétude. Le carillon que vous venez d'entendre me fournira l'occasion de vous répondre.

D'une pression à peine ostensible, il fit jaillir du sol, à sa droite, un petit guéridon au centre duquel était un cadran, et continua :

— En ce moment même, monsieur, il se passe du nouveau en Chine.

L'aiguille se mit à marcher et le carillon recommença.

— L'empereur du Céleste Empire, dit l'Anglais l'œil fixé sur le cadran, décrète des primes aux industriels étrangers qui viendront s'établir chez lui. Il envoie, sur une flotte de jonques à vapeur, une commission de mandarins visiter les établissements de l'Europe.

Ici, en s'arrêtant, l'aiguille mit fin au carillon.

— C'est fabuleux ! s'écria le baron enthousiasmé.

Un carillon d'un timbre différent annonça que l'aiguille allait de nouveau parler.

— Philadelphie, dit le major. Le *Saturne*. (Une locomotive monstre construite d'après mon système.) Accident affreux. Train de plaisir. Convoi de cinquante mille personnes. Dix mille tuées. On frémit à la pensée de ce qui serait arrivé, etc....

Les vibrations d'un troisième timbre vinrent à propos faire trêve à la consternation du substitut et de ses secrétaires.

— Ah! ah! fit l'Anglais cette fois légèrement ému, voici la Nouvelle-Hollande en pleine révolution. D'un bout à l'autre du pays, les populations viennent de se soulever. Des marchands se réunissent à Melbourne pour y proclamer l'indépendance des États australiens. La séparation d'avec la mère-patrie est décrétée. Il est question de se constituer en royaume. Un convict est choisi pour roi.

A l'immobilité de l'aiguille, l'Anglais, au bout de quelques minutes, déclara qu'il n'y avait présentement sous le ciel rien de plus neuf ni de plus intéressant. Cependant, un quatrième timbre carillonna tout à coup.

— Cette fois, messieurs, dit l'Anglais, l'avertissement vous concerne : le procureur général s'inquiète du danger que vous pouvez courir et songe à vous envoyer du secours.

— Faites savoir, milord, si c'est possible, dit le substitut vivement, que nous sommes en sûreté et, mieux que cela, en compagnie du plus aimable des hommes.

Dès que le lord eut satisfait à cette prière, il dit :

— Actuellement, monsieur, vous devez juger combien il m'est facile de m'entendre avec les fournisseurs. A ne vous rien cacher, les objets dont je puis avoir besoin sont peu nombreux ; ma chimie et mon industrie suppléent à peu près à tout. Pour ne citer qu'un exemple, le vin que vous avez bu et les biscuits que vous avez mangés sont de ma composition.

— Est-ce possible? dit M. de Sarcus... Ma foi! milord, je vous en fais mon compliment, ce vin et ces biscuits sont délicieux.

— Ce n'est rien, moins que rien, dit l'Anglais avec modestie. Quel négociant ne m'en remontrerait sur ce chapitre? Je vous confierai sommairement que les quatre murs de cette propriété embrassent tout un petit univers dont je puis me dire le créateur. Ma science, ma sagacité, mon imagination m'ont rendu le rival, presque l'égal de la nature ; peu s'en faut que je ne me passe tout à fait d'elle. Hormis l'art de créer des êtres vivants, — et c'est au moins chose bien inutile et bien vaine, — je ne sache pas qu'on puisse me demander l'exécution d'une chose impossible. Vous apprécierez vous-même.

— Je vous crois, milord, repartit aussitôt M. de Sarcus, je vous crois. Un seul détail me confond : comment se peut-il qu'un homme de votre valeur soit inconnu?

— Ne connaîtriez-vous point le major Whittington? dit l'homme rouge du ton le plus simple et le plus modeste.

A ce nom, les traits du substitut trahirent une profonde émotion ; il sembla un moment comme frappé de la foudre. L'enthousiasme l'arracha rapidement à cet état de stupeur.

— Ai-je bien entendu? s'écria-t-il en se levant, et son exemple fut suivi par ses deux secrétaires. J'aurais sous les yeux le savant, l'illustre, l'immortel major Whittington, l'incomparable astronome, le mécanicien fabuleux, l'inventeur, le créateur de la nouvelle panification, de la macrobiotique infaillible, du fameux télescope grâce auquel les planètes n'ont plus de mystère pour nous, et de mille autres merveilles, celui enfin que le siècle a proclamé d'une voie unanime un Pic de la Mirandole à la quarantième puissance!...

D'une inclination de tête, le major disait oui à tout.

— Ah! milord, fit M. de Sarcus au paroxisme de son élan, ce jour comble mon ambition, puisque je lui dois l'honneur de connaître le plus merveilleux génie qui ait jamais illustré et illustrera jamais l'humanité!

Le major Whittington fut impassible devant ces éloges, aucun des muscles de son visage ne remua, son flegme de glace était inaltérable. A son admirateur, qui finalement s'étonnait de voir un si grand personnage se complaître

dans une obscure retraite et se dérober à la gloire, aux couronnes, aux honneurs, au trône, au culte que l'universalité de ses contemporains brûlait de lui décerner, il répondit :

— Un récit très-succinct de mes infortunes vous expliquera la légitimité de ma misanthropie; quelques mots suffiront...

En ce temps-là, grâce à la vapeur, au gaz, aux machines, aux innombrables inventions humaines, le niveau de la douleur avait considérablement baissé sur la terre. Ce qui jadis n'eût été qu'une simple piqûre de bistouri, devenait, vu cet abaissement de niveau, une large et cruelle blessure ; la plus légère contrariété produisait sur l'homme des effets tout aussi désastreux que l'eût pu faire ce qu'on appelait autrefois des malheurs et des catastrophes. Sous l'empire de cet état de choses, le major Whittington avait horriblement souffert; sa vie n'offrait qu'un enchaînement non interrompu de désastres. Il sortait à peine de l'adolescence que ses parents le laissaient maître d'une fortune considérable et le privaient ainsi de la gloire d'être le fils de ses œuvres. Peu après, un vieil oncle célibataire, qu'il n'avait jamais vu, mourait d'une indigestion de joies et lui léguait, avec une fortune prodigieuse, des titres qui le constituaient l'un des premiers personnages du royaume. Avec moins d'énergie, il fût mort de désespoir ou se fût suicidé ; sa haute vertu triompha d'un lâche découragement. Narguant les préjugés, dédaignant les devoirs de son état, il se confina dans la solitude et se plongea dans l'étude des sciences, ce qui avait toujours été sa passion : chimie, physique, mécanique, astronomie, médecine, physiologie, philosophie, métaphysique, il dévora tout et se montra supérieur à tout. Ses veilles, ses labeurs, ses combinaisons, ses industries, ses imaginations, enrichirent les arts et les sciences d'une série de découvertes et de chefs-d'œuvre tous plus étonnants les uns que les autres. Pourquoi? Pour se voir méconnu, honni, calomnié, pillé, persécuté par ceux mêmes qu'il enrichissait. On en jugera par un exemple. Il inventa le fameux télescope qui porte son nom; c'est une merveille connue : avec ce télescope, qui ne coûte qu'un million, on peut se promener dans la lune comme dans l'un des jardins du voisinage. Quel service! Eh bien, l'on prétendit qu'il avait acheté à prix d'or cette découverte d'un industriel pauvre et oublié. Ce n'était rien encore. Depuis près de deux siècles un prix était offert au savant qui parviendrait à reformer la table des marées. Pour lui, ce ne fut qu'un jeu d'enfant : ses calculs étaient infaillibles. Les éléments se conjurèrent contre lui. Parce que le fait brutal osa le démentir, parce que la mer eut l'impertinence de contredire d'une vingtaine de minutes ses impérissables réformes, le prix lui fut refusé. Cette iniquité révoltante porta ses malheurs au comble. Résolu d'en finir avec une existence à jamais flétrie et empoisonnée, il réalisa sa fabuleuse fortune en banknotes et acheta un grade dans l'armée de l'Inde.

— J'étais décidé, reprit ici le major, à me laisser mourir du climat ou de la guerre; la mort me refusa : il n'y eut point de guerre, et le climat fut plein de respect pour moi. A mon sens, on ne pouvait être plus misérable. Je me trompais. Mes excessives richesses étaient un aimant irrésistible qui, à la longue, avait groupé autour de moi toutes les miss aventureuses et sans dot de la Grande-Bretagne; j'étais le point de mire des yeux les plus beaux et les plus dangereux du monde. Une créature blonde et rose, d'apparence vraiment angélique, réussit à me faire tourner la tête ; je tombai éperdument amoureux. Notre mariage fut célébré avec une pompe extraordinaire. Nous eûmes des palais, des jardins sur les bords du Godavery, des milliers de serviteurs, des éléphants; nous menâmes une existence de prince. Je me croyais compris, et les plaies de mon cœur commençaient à se cicatriser, quand, à l'heure où j'y songeais le moins, je surpris celle que j'avais faite l'égale d'une rei e... absorbée dans l'élucubration de stances aux étoiles. J'avais épousé un *bleue-stoking!* La foudre m'eût causé une surprise moindre; je fusse tombé d'un dixième étage, la tête en bas, que j'eusse reçu une moins rude secousse. Sous l'empire de la fureur qui me possédait, les flammes dévorèrent les stances, et les caïmans du Godavery la créature perfide. Après quoi, j'essayai de mourir. Le coup dévia ; je me fis une blessure qui n'eut d'autre conséquence que celle de changer la direction de mes idées. Outré d'avoir été jusqu'à ce jour le plus infortuné des mortels, il me prit fantaisie d'en être le plus heureux et de diriger à l'avenir tous mes efforts vers ce but. Ma certitude, puisée aux sources d'incessantes spéculations, était que la clef du bonheur parfait réside en l'art de se passer d'autrui. Je quittai l'Inde, j'abjurai mon ingrat pays et je vins incognito m'établir en cette plaine. L'expérience m'a donné raison, j'ai réussi au delà de mes espérances; s'il m'arrive de souffrir encore, c'est de monotonie, et j'en suis parfois réduit à me causer quelque mal pour être moins heureux.

M. de Sarcus tout navré avoua qu'il faudrait remonter le cours d'un siècle au moins pour trouver des infortunes aussi poignantes que celles qui venaient de frapper ses oreilles; il félicita ensuite le major sur la sérénité à laquelle il était enfin parvenu. — Bien que, ajouta-t-il, je ne me rende compte que très-imparfaitement de la manière dont milord, dans une séquestration si absolue, peut employer son temps.

— Sachez, monsieur, répliqua lord Whittington, que six semaines suffiraient tout au plus à l'examen des distractions que je puis me procurer sans sortir de chez moi. Il vous plaira, j'espère, de voir les principales. Procédons avec méthode. Un homme de votre mérite doit aimer les voyages, et cela avec d'autant plus de passion que ses devoirs ne souffrent guère qu'il satisfasse son penchant. Vers quel pays s'envolerait monsieur de Sarcus, si, par impossible, il lui poussait tout à coup des ailes?

Cependant, la nuit se faisait peu à peu dans la pièce; il y régna bientôt des ténèbres profondes.

— Vers Pékin, Saint-Pétersbourg, Philadelphie, ou encore vers le Japon? continua le major. Daignez me le dire.

L'amour des voyages avait en effet toujours possédé M. de Sarcus. Il confessa, à tout hasard, le désir qui l'avait longtemps poursuivi de voir l'Inde. Aussitôt une sorte de craquement se fit entendre, et l'immense boiserie du fond de la pièce disparut graduellement pour laisser voir, sous les rayons d'un soleil éclatant, des perspectives d'une splendeur inouïe. Les pagodes, les édifices, les jardins, les campagnes et les mille autres détails de ces perspectives avaient les dimensions, le relief, l'éclat et l'animation de la nature même: c'était quelque chose de magique, d'incomparable, de sublime. M. de Sarcus put dédommager sa passion en souffrance. Devant ses yeux éblouis défilèrent tour à tour Calcutta, Bénarès, Delhy, Jaggernauth, et les plus intéressants points de vue du Bengale et du royaume de Mysore. Son enthousiasme n'avait plus de bornes, il était presque fou de joie. Par le fait d'un prodige incompréhensible, le monde entier roulait en quelque sorte dans sa main. Il exprima le désir d'aller en Chine, au Cap, au cœur des deux Amérique, à la Terre-de-Feu, et il y fut de même sur-le-champ transporté.

Les mots manquèrent à l'expression de son ravissement, de son extase; d'ailleurs un coup de piston en supprima tout à coup la cause. Sous peine d'épuiser le jour à ces seules merveilles, il fallait s'arrêter. La boiserie déplacée fut remise en place, et la lumière du soleil filtra de nouveau à travers les fenêtres de la pièce.

Pour la première fois, le major quitta son fauteuil. A cause de ses jambes démesurément longues, il était encore plus grand debout qu'on ne le jugeait à le voir assis; son extérieur avait réellement quelque chose d'imposant.

— Maintenant, messieurs, dit-il de son flegme le plus automatique, si vous l'avez pour agréable, nous descendrons au jardin...

Il avait déjà pris sur ses hôtes un tel empire que ceux-ci, pénétrés d'une admiration inexprimable, se levèrent sans souffler mot et le suivirent. Au bas de l'escalier, le major leur dit :

— Ces messieurs ne seraient-ils pas charmés de faire un tour de promenade à travers mon parc? J'ai une locomotive à ma discrétion. En attendant le dîner, nous causerons tout aussi bien dans un wagon, en plein air, que là haut...

Avant même que le baron de Sarcus et ses secrétaires fussent revenus de la stupeur que leur causaient ces offres, une locomotive, docile aux ordres d'un mécanicien, s'échappa de l'une des faces latérales de l'hôtel; elle remorquait une élégante voiture découverte où le major invita ses hôtes à

prendre place. Aussitôt, la machine, à train mobile, vira à droite sans qu'il fût besoin de plaque tournante, vomit la fumée, souffla la vapeur, siffla et partit. Sa vitesse fut réglée sur celle d'un train d'agrément. Les promeneurs pouvaient jouir à leur aise de la vue des sites au travers desquels ils passaient. C'était un spectacle varié et des plus curieux : au luxe, à l'éclat, à la variété des fleurs, des plantes, des arbres qui çà et là croissaient et fleurissaient en pleine terre, il était aisé de se faire illusion et de se croire sous le climat le plus riche en plantes et en arbustes précieux ; des odeurs exquises embaumaient l'atmosphère ; des bois d'orangers, de citronniers, de grenadiers, tout chargés de fruits, y répandaient l'ombre à profusion. Au sortir de ces bois, les yeux étaient frappés par des plantations de cannes à sucre, par des champs de riz, par une pépinière de caféiers, de cotonniers, d'arbrisseaux à thé. Plus loin, on traversait une forêt de bananiers, de palmiers, de cocotiers et d'arbres à pain. Sans parler des bassins où se jouaient, sous le feu croisé des jets d'eau, toutes sortes d'oiseaux aquatiques ; des buissons fleuries où chantaient à tour de rôle des fauvettes, des pinsons, des rossignols ; des prés où se reposait un troupeau de gazelles ; des taillis où des bêtes fauves se tenaient coites.

A travers toutes ces richesses, le convoi décrivait des courbes d'une hardiesse incroyable, tournait à droite, tournait à gauche, faisait cent tours et détours, et cela sans jamais traverser les mêmes paysages, si bien qu'au bout d'une heure, avec une vitesse moyenne, les hôtes du major ne croyaient point avoir mesuré l'enceinte du parc. Cependant lord Whittington, accoudé sur les coussins, l'œil plein de brouillard, l'air rêveur, parlait de ceci, de cela, et d'autre chose encore.

— Nos ancêtres, disait-il, avaient peur de tout ; leurs yeux étaient fermés aux idées les plus simples. Ainsi, la guerre et la peste les effrayaient sans doute, et pourtant ils eussent été plus effrayés encore de l'anéantissement radical de ces fléaux. Ils semblaient persuadés que cet anéantissement déciderait d'un accroissement de population déplorable, funeste, et finirait par faire le monde trop petit. Quelle aberration ! Comment leur échappait-il que, la place venant à manquer en longueur et en largeur, nous prendrions tout naturellement en hauteur et bâtirions dans le ciel ?

— Témoin, milord, s'empressa d'ajouter M. de Sarcus, le plan soumis en ce moment au conseil général de la Seine, et que le conseil général ne saurait manquer d'adopter avec enthousiasme...

— De superposer à Paris, interrompit tranquillement le major, au moyen de charpentes à jour et de planchers en glace, une ville non moins grande et non moins belle que cette capitale.

— Vous connaîtriez ce plan ?

— Il est de moi : une de mes vieilles idées. On raserait les villes et villages

des alentours et livrerait à la culture tous ces terrains qui seraient successivement défrichés, labourés, ensemencés, moissonnés avec des machines d'une vitesse de vingt lieues à l'heure.

— Ah! avec votre seigneurie, fit le baron, il faudrait des degrés au sublime.

— Il en est de même, continua le major, de la direction des aérostats. Jamais peut-être l'esprit de l'homme ne s'est-il montré plus ingénieux que dans l'examen de ce problème; aussi ne puis-je assez m'étonner qu'une chose si simple ait échappé plus d'un siècle à la sagacité des chercheurs. De quoi s'agissait-il en effet? De ruser avec le vent du moment où l'on ne pouvait le soumettre. L'air, dans ses variations et ses caprices même, devait être soumis à des lois invariables. Mes observations m'ont appris ces lois; j'ai dressé une carte; elle enseigne, avec des détails infinis, pour toutes les latitudes, pour toutes les couches atmosphériques, la direction et le degré de force du vent jour par jour, heure par heure et seconde par seconde; les tempêtes, les coups de vent, les trombes y sont prévus. Somme toute, avec l'aérostat de mon ami Ottway et ma carte des courants d'air, on peut se rendre en ballon, par n'importe quel temps, d'un point à un autre sans courir aucun risque.

Cependant, la locomotive allait toujours son train.

— J'y songe, milord, dit vivement M. de Sarcus, ces maisons de santé aériennes dont le docteur Pritchard fait si grand bruit ne seraient-elles pas aussi de vous?

— C'est en vérité peu de chose, repartit le major, un enfant eût imaginé cela. Vous savez que Pritchard guérit toutes les maladies à l'aide de bains atmosphériques. Un tout petit obstacle gênait l'emploi général de son système : l'embarras de se procurer sur-le-champ, en quantité suffisante, la qualité d'air que réclame l'état du malade. Pritchard a été de mes amis; je lui ai communiqué un plan; il est en train de le réaliser. De jolis cottages noyés dans les fleurs et les arbustes seront enlevés par d'immenses aérostats et maintenus par des câbles qui permettront de les fixer dans telle ou telle région de l'atmosphère. Le docteur, muni d'un eudiomètre, fera l'ascension avec ses malades, les installera, les confiera aux soins d'un interne, et descendra chez lui au moyen d'un parachute.

M. de Sarcus, émerveillé, semblait douter que le major pût fournir de nouveaux éléments à son admiration.

— Eh, monsieur, fit le major en étendant la main, jetez les yeux autour de vous. Tout ce qui frappe vos sens, ces fleurs superbes, ces arbres rares, ces fruits d'or, ces oiseaux qui chantent, ces quadrupèdes qui paissent, toutes ces choses sont dues à mon art. Il n'est pas un grain de poussière entre ces quatre murs qui ne soit de ma création. Je voudrais avoir le temps, vous

assisteriez à toutes les péripéties d'une chasse à courre : sous ces remises, reposent une meute de chiens qui aboient, des piqueurs qui sonnent des fanfares, des écuyers, un magnifique cheval le plus doux du monde à conduire. Ou bien j'animerais les poissons qui dorment au fond de ces bassins et vous ferais pêcher des anguilles, des brochets, des truites ou des saumons. Vous pourriez encore, dans l'élégante gondole suspendue là bas entre les rameaux de ce cèdre, ressentir toutes les émotions d'un voyage à travers les mers les plus orageuses. Mais le jour baisse...

— En vérité, milord, dit le baron confondu, à peine oserais-je raconter ce que je vois ; on ne trouverait personne pour ajouter foi aux choses qui se passent ici ; le récit en serait taxé de fable absurde, extravagante, issue d'un cerveau en délire.

Le wagon s'arrêta.

— Descendons, messieurs, dit le major. Je me flatte de vous avoir donné quelque appétit...

Ils rentrèrent dans l'hôtel et montèrent de nouveau au premier. Une table splendidement servie les y attendait. Du plafond pendaient vingt lustres énormes en or tordu et ciselé, aux branches desquels se balançaient des festons et des grappes de pierres précieuses ; sous les flots de lumière que répandait le seul de ces lustres qui fût encore allumé, sur la nappe la plus fine et la plus blanche, où étaient rangés quatre couverts, des vins, des liqueurs, des viandes, des terrines, etc., étincelaient des fleurs, du vermeil, des cristaux. Rien n'était ni plus magnifique, ni plus réjouissant à voir. Chacun des hôtes s'assit à la place qui lui était assignée. La table abondait en mets friands et délicats. Tout fut jugé exquis, succulent ; chaque coup de dent, chaque lampée était accompagnée d'un murmure ou d'un mot de satisfaction. Le magistrat et ses secrétaires commençaient à subir l'influence des spiritueux, une sorte d'exaltation les envahissait ; ils buvaient, mangeaient, jasaient et semblaient désormais hors d'état de s'étonner même de la résurrection des morts. Lord Whittington les encourageait :

— Mangez, messieurs, disait-il, buvez ! Vous n'avez pas à craindre chez moi d'être empoisonnés. Tous ces aliments, ces vins, ces viandes froides, ces marinades, ces conserves, ces épices, ces liqueurs, sortent de mon laboratoire.

On gagna ainsi le dessert. Les vins capiteux coulèrent à flots ; on porta des santés à la chimie, à la mécanique, au major, à la nature. Une gaieté un peu bruyante succéda graduellement à la sérénité du début. Le froid Whittington lui-même y prit part, sa langue se délia, il fit preuve d'une loquacité surprenante ; son éloquence, surexcitée par de nombreuses rasades, atteignit à des hauteurs vertigineuses. Le moment était propice. Sa répugnance aux spéculations métaphysiques n'avait point de mesure ; il ne s'y

était adonné que par ambition de résoudre décidément des problèmes qu'il plaisait aux métaphysiciens de résoudre à nouveau tous les cinquante ans : un volume sous presse, qui paraîtrait plus tard, imposerait pour jamais silence aux inventeurs de tourbillons. Il n'en daigna pas moins, par provision, dire son mot sur la création, sur l'origine, les destinées, les fins de l'espèce humaine, et cela en termes si nets et si limpides que les gens les moins versés en ces matières eussent compris. De l'avis du baron, il eût fallu être voué à une cécité intellectuelle incurable pour se refuser à croire et contredire.

Toutefois, ce dernier, au paroxisme de son enthousiasme, estimait que milord n'en serait pas moins heureux pour voir de temps à autre des personnes d'élite et notamment des visages de femmes.

— Oh ! fit le major, je ne manque point de société. Vous verrez milady, miss Whittington, miss Jeanne, mistress Ingram...

Une horloge sonna.

— Sept heures trente-cinq minutes quatre secondes, ajouta le major. En attendant, messieurs, à moins que la musique ne vous irrite, j'aurai l'honneur de vous faire entendre une sérénade à grand orchestre.

— Quoi ! sa seigneurie aurait aussi un orchestre à ses ordres ?

— Mieux que cela, monsieur : un orchestre créateur, qui improvise ce qu'il exécute, et dont les combinaisons toujours nouvelles dégoûtent étrangement des meilleures symphonies du passé. La source de mes jouissances est intarissable. Fatigué d'harmonie, j'ai recours à la peinture ou à la plastique : Appelles et Phidias ne désavoueraient pas la série de tableaux éblouissants et de groupes admirables que j'obtiens par les mécanismes de mon invention. Le temps manque à mon désir de vous exposer mes ressources ; je me bornerai à mettre tout à l'heure sous vos yeux les modèles réduits de mes plus ingénieuses découvertes.

Sa seigneurie n'avait pas fini de parler que l'orchestre préludait déjà. Il était encore permis de s'entendre : une dizaine d'instruments tout au plus exécutaient en sourdine une introduction de la plus majestueuse lenteur. Le renflement progressif des sons couvrit bientôt la voix du major ; tous les instruments connus et inconnus vibrèrent successivement et aidèrent ensemble au scherzo, qui subitement bondit et amusa l'oreille de pirouettes et de bouffonneries. Peu s'en fallait que le volume du tapage n'excédât le sens auditif. Et pourtant ce n'était rien. Un hymne inspiré du national *God save the king* éclata tout à coup avec violence ; le nombre des instruments, graduellement triplé, quintuplé, décuplé, se trouva porté plus qu'au centuple à mesure qu'on approcha davantage du terme des développements ; dans la dernière partie du finale, notamment, le vacarme atteignit aux dernières limites du possible. Qu'on imagine le moment le plus chaud d'une bataille, alors que tambours, clairons, fusils, canons, obus, mortiers, cris des mourants, hurrahs

des soldats, résonnent en chœur; et encore! Peut-être, pour compléter la comparaison, ne ferait-on point mal d'y joindre le roulement de la foudre dans les montagnes. Ah! l'ombre de ce compositeur monstre, qui rêvait des orchestres monstres, des concerts monstres, et réalisait des effets monstres, lesquels effets, par exemple, ne firent jamais trembler que les fenêtres; l'ombre, disons-nous, de ce grand homme, de ce précurseur, dut être contente!

Cependant M. de Sarcus s'était assoupi; il sommeilla environ un quart d'heure. Sous l'empire de la digestion et des masses harmoniques de l'orchestre, le sommeil l'avait gagné; le silence le réveilla. Il entr'ouvrit les paupières pour les baisser aussitôt; l'intensité de la lumière qui inonda ses yeux les offusqua. De clignottements en clignottements, il se fit à l'éclat de l'incendie dont la salle resplendissait. Un spectacle imprévu, curieux, éblouissant, frappa ses regards; il s'imagina quelques instants être aux prises avec les féeries d'un rêve, ou encore avec les hallucinations de la fièvre : les vingt lustres étaient en feu; d'énormes glaces, magnifiquement encadrées, tapissaient trois des côtés de la salle; entre ces glaces saillaient du mur des bras en or dont les doigts serraient des candélabres à nombreux chandeliers également en feu. Une gigantesque bataille fraîchement peinte, semée d'une multitude de scènes sanglantes, avec des horizons lointains où manœuvraient des corps d'armée, couvrait le quatrième pan de muraille, lequel mesurait bien soixante pieds de long sur quarante de haut. De riches fauteuils, rangés comme à la comédie, comblaient, à droite, une moitié de la fournaise, vide tout à l'heure. Le centre était occupé par une immense table dont la couverture disparaissait sous toutes sortes de petits nécessaires incrustés d'or et d'écaille, de véritables bijoux destinés à des usages que la forme n'indiquait point. A gauche, d'intervalle en intervalle, se dressaient un buffet chargé de vaisselle d'or, un piano droit en bois de rose, un élégant guéridon où étincelait un service à thé, et diverses tables à jeu. Trois femmes superbement vêtues et un jeune cavalier costumé en officier de marine jouaient silencieusement aux cartes à l'une des tables; une quatrième femme, occupée à une broderie, complétait ce groupe. Plus loin était assis le major vis-à-vis d'un vieillard chauve avec lequel il faisait une partie d'échecs. A deux autres tables, M. de Sarcus vit très-distinctement ses deux secrétaires jouant tranquillement, l'un au trictrac, l'autre aux dominos, chacun avec un inconnu. Il faut ajouter que M. de Sarcus ne voyait que de dos l'adversaire de son neveu, celui de son autre secrétaire et celui du major.

Assez confus de son oubli, le baron se leva à la hâte et se pencha vers le groupe de femmes. En examinant avec attention ce groupe, il se crut de nouveau le jouet d'un rêve et porta la main à ses yeux. La plus âgée était d'un blond ardent; elle avait le teint couperosé; ses yeux bleus de porcelaine regardaient sans voir; le sourire semblait stéréotypé sur ses lèvres violettes; des

diamants et des rubis brillaient parmi l'or de sa chevelure; un magnifique collier de perles embrassait son long cou; des flots de dentelles garnissaient le corsage et les trois volants de sa robe. Elle jouait au whist avec deux jeunes personnes, l'une blonde et rose, l'autre brune et pâle, et un jeune officier. Ces cinq personnes, y compris l'autre femme dont les doigts s'occupaient de broderie, avaient la tête droite, le visage impassible, les regards fixes, le corps roide; l'usage de la parole leur semblait inconnu; elles ne remuaient que l'avant-bras et les mains, encore ne les remuaient-elles que par saccades. Tout cela était étrange et produisait l'effet d'un cauchemar.

Les péripéties du jeu absorbaient complétement le major et les deux secrétaires du baron. Celui-ci eut tout le temps d'examiner leurs adversaires. Nulle doute qu'ils ne fussent de la même pâte que les femmes et que le jeune officier de marine : ils étaient également muets et également immobiles; leurs regards et leurs traits avaient la même rigidité; l'avant-bras et les mains étaient les seules parties de leur personne qui remuassent. « Mat! » cria tout à coup, au milieu d'un bruit de rouages, une voix rauque. C'était celle de l'adversaire du major. Celui ci confessa qu'il était battu; il leva les yeux, et seulement alors il aperçut son hôte.

— Pardon, monsieur, dit-il avec politesse. Aux prises avec les émotions du jeu, je vous oubliais. Laissez-moi vous présenter ma famille.

Il conduisit le juge stupéfait à la table de whist. A peine toucha-t-il au groupe, que les trois femmes et le jeune officier interrompirent la partie et se levèrent d'un bond, comme s'ils eussent été soulevés par des ressorts. La femme qui brodait dans le voisinage arrêta son aiguille et se dressa avec la même vivacité.

— Je vous présente milady, fit lord Whittington en désignant la femme aux cheveux d'or.

M. de Sarcus s'inclina. On entendit un bruit singulier; milady branla la tête, ouvrit la bouche et balbutia :

— Milord beau, milord bon, moi aime milord.

Là-dessus, milady branla de nouveau la tête, s'inclina et se glissa vers la table à thé.

— Miss Whittington, continua le major, qui caressa de la main les joues de la jeune fille blonde et rose.

A son tour, celle-ci hocha la tête, entr'ouvrit la bouche, et articula très-nettement :

— Papa, papa.

Puis alla rejoindre sa mère.

Avec moins de cérémonie, le major présenta successivement Henri Smith, jeune marin fiancé à miss Whittington; miss Anna, la jeune fille brune et pâle, gouvernante de cette dernière; mistress Ingram, dame de compagnie,

la femme qui brodait. A l'instar de milady et de miss Whittington, ces trois personnes saluèrent, puis se dirigèrent, à l'exception de Smith qui se rassit, du côté de la table où déjà milady versait fort adroitement dans de petites tasses chinoises le contenu d'une théière fumante.

Cependant le major entraînait son hôte stupéfait vers les autres tables de jeu. Il négligea de présenter les inconnus, il se borna à les nommer.

— Ce gentleman chauve, dit-il, est le vénérable sir Norton, le plus habile joueur d'échecs qui ait jamais existé; il vient encore de me battre, c'est à quoi je dois toujours me résigner. M. votre neveu joue présentement au trictrac avec sir George Chalmers, contre-amiral et père de milady. Quant à votre secrétaire, il fait sa partie de dominos avec sir Barclay, esquire, ancien consul et l'un de mes plus vieux amis. Ne les dérangeons pas, ils auront bientôt fait.

M. de Sarcus examinait les joueurs avec une curiosité fébrile.

— Perdu! perdu! répétèrent presque coup sur coup les deux secrétaires du baron.

Ils se levèrent; leur visage exprimait le dépit, mais non pas l'étonnement. M. de Sarcus allait les interroger, au même instant, miss Whittington, miss Anna, mistress Ingram offrirent à l'envi, avec une bonne grâce exemplaire, du thé et des sandwiches à ces messieurs.

— Mistress Ingram, ajouta le major en s'adressant à ses hôtes, ne brode pas seulement dans la perfection, elle joue encore admirablement du piano. J'espère bien qu'elle ne refusera pas de nous faire entendre quelque chose.

Le major prit lui-même la main de mistress Ingram et la conduisit au piano où elle s'assit. Mistress Ingram ne préluda point, elle improvisa sur-le-champ un thème original qu'elle fit suivre de cinq ou six variations : la première était en triolets, la seconde en arpéges, la troisième en trémolo, la dernière en cascades et en fusées. Ses doigts frappaient sur les touches sèchement, l'ivoire résonnait comme sous de petits marteaux; on ne pouvait pas dire que son jeu fût très-expressif, mais il était du moins d'une régularité et d'une égalité parfaites.

Miss Anna fut priée ensuite de chanter. Elle ouvrit une bouche énorme qui la défigurait et fit entendre des vocalises. Sa voix de contralto, sonore, éclatante, métallique, embrassait quatre octaves pleines; cette voix unique allait des notes les plus basses aux notes les plus aiguës avec une merveilleuse facilité. Elle exécuta les trilles les plus vifs, les fusées les plus rapides, les sauts périlleux les plus surprenants, sans peur et sans fatigue. On ne pouvait entendre rien de plus parfait. Le petit auditoire était ravi; milady, notamment, approuvait de la tête, des mains, de la langue; elle répétait à chaque phrase :

— *Brava! brava! brava!*

Miss Anna roula enfin à sa place. L'orchestre se fit de nouveau entendre.

En apercevant Henri Smith saisir la taille de miss Whittington et se mettre à son pas, M. de Sarcus comprit que les deux jeunes gens allaient valser. En effet, à la suite de quelques mesures lentes et d'un point d'orgue, l'orchestre éclata en accents joyeux, et les deux fiancés, éloignés l'un de l'autre de la longueur des bras, tournèrent en mesure à peu près comme les valseurs en bois des joujoux du Tyrol. Ils ne restaient point en place, ils décrivaient un circuit autour des tables et accéléraient le mouvement au gré du rhythme incessamment plus rapide de l'orchestre. Cette rapidité croissait d'instant en instant, les formes des deux fiancés devenaient de moins en moins distinctes; il arriva enfin qu'on ne vit plus qu'une forme de couleur indécise, et que leur tournoiement ressembla à un véritable tourbillon. Un signe du major les arrêta court. Ils retournèrent chacun à sa place sans paraître nullement émus ni essoufflés.

M. de Sarcus n'avait pas encore la certitude d'être bien éveillé; son assurance à ce sujet n'était rien moins que formelle. Fondé à se croire le jouet d'une hallucination, il s'étonnait cependant de sa perception si nette et si persistante du même milieu, des mêmes personnes et des mêmes choses. Pouvait-on admettre qu'un rêve durât si longtemps, s'enchaînât avec tant de logique, et cela sans aucune espèce de solution de continuité? Il ressentait une sorte d'oppression douloureuse qu'il attribuait à ces réflexions, quand le major lui dit :

— Actuellement, monsieur de Sarcus, pendant que milady reprendra et achèvera sa partie de whist, et en attendant le ballet-pantomime que je compte faire représenter devant vous, nous ferons, si vous le voulez bien, le tour de cette table et passerons ensemble la revue de mes meilleures découvertes.

Ils longèrent la grande table encombrée de boîtes plaquées et vernies. Ces boîtes différaient les unes des autres par la forme et la dimension; quelques-unes n'avaient pas plus de volume qu'une tabatière, d'autres avaient le calibre d'un nécessaire de voyage. La mémoire de M. de Sarcus, excellente d'ailleurs, n'eût pas suffi au nombre de modèles réduits que le major mit sous ses yeux. Chaque boîte était l'étui d'une machine microscopique. On comptait dans cette collection la machine à couper les habits, la machine à broder, la machine à fabriquer de la bière, du thé, du café, la machine à faire la barbe, celles à produire des légumes et des fruits, à envelopper du chocolat, à pondre des œufs, à friser les cheveux, à laver le linge, à forger, etc., etc. Le major n'oubliait pas de mettre en relief les inappréciables bienfaits de toutes ces découvertes : avec l'assemblage complet des machines aratoires, un seul paysan suffisait à une ferme de dix hectares et plus; avec telle autre, il ne serait besoin que d'un ouvrier pour l'exploitation de la fabrique la plus considérable. Les deux tiers au moins des hommes n'avaient plus qu'à se croi-

ser les bras. Des ouvrages qui jadis réclamaient la main d'un ouvrier habile, il n'en était pas un aujourd'hui qu'on ne pût obtenir à l'aide d'un mécanisme. La plupart de ces merveilles n'eurent qu'un coup d'œil rapide du baron de Sarcus; il ne s'intéressa guère qu'aux machines qui tendaient à supprimer l'intelligence : la machine à dessiner et à peindre, par exemple, la machine à sculpter, la machine à composer de la musique, à versifier, la machine à faire les opérations mathématiques les plus complexes, et surtout l'ébauche de la machine à épuiser les probabilités en toutes choses, le frappèrent d'admiration.

— Vraiment, milord, s'écria-t-il, on peut dire que le génie de l'homme ne saurait aller plus loin, et qu'après vous il faut fermer l'ère des inventeurs et des inventions!

Il n'en tournait pas moins la tête à tout bout de champ : certains bruits l'inquiétaient; les deux battants de la porte du salon ne cessaient de s'ouvrir pour livrer passage tantôt à un militaire chamarré de cordons, tantôt à un gentleman en habit noir, tantôt à une femme habillée de velours, couverte de fleurs et de bijoux. Ces personnages, bien que vêtus diversement, semblaient tous avoir été fondus dans le même moule. Annoncés successivement par l'espèce d'aboiement du domestique debout à l'entrée, ils se faufilaient en souriant jusqu'à milady, s'inclinaient devant elle et allaient avec ordre prendre possession des siéges qui faisaient face à la muraille peinte. Le baron oublia un moment de prendre garde à ces détails. Il s'aperçut tout à coup que les sept ou huit longues rangées de fauteuils étaient comblées par une nombreuse et brillante compagnie. Des chuchottements comparables au bruit de dix mille montres dans une même chambre emplissaient ses oreilles. Sa stupeur n'avait point de bornes. A voir tous ces gens roides et immobiles, assis en rang d'oignons, pliés à angles droits, il se crut un moment égaré au milieu d'une assemblée de dieux égyptiens.

Insensiblement, la musique couvrit le bruit des conversations. Le major avait déjà obligeamment prévenu ses hôtes que le ballet était commandé, et qu'ils voulussent bien choisir des places.

— Un ballet! pensa M. de Sarcus, confondu. Où? comment?

Il s'accrocha encore une fois à l'idée qu'il rêvait, que toutes les choses qui défilaient devant lui participaient du sommeil ou des fantasmagories de la fièvre. Encore une fois, il n'eut pas le loisir de vérifier cette hypothèse. Sous l'influence des motifs nébuleux de l'orchestre, il plongeait rapidement, à son insu même, dans le royaume des féeries.

L'immense peinture qui couvrait le côté de la salle vers lequel étaient tournés les spectateurs frissonna inopinément comme la surface d'un bassin sous le vent du soir. Ce qui, au premier abord, avait la solidité d'une muraille n'était qu'une toile peinte. Les deux tiers environ de cette toile, enlevés gra-

duellement par un mécanisme, démasquèrent un théâtre large et profond, et, aux sons d'une musique sans doute appropriée à la pantomime des personnages, la représentation commença.

Un guide n'eût pas été superflu; le plus intrépide déchiffreur d'hiéroglyphes eût reculé devant la tâche de pénétrer l'action; jamais scénario plus obscur n'avait servi de prétexte à danser. Il devait évidemment s'agir d'un prince et d'une princesse dont l'union, inscrite au livre des destinées, souffre dix ou douze tableaux de retardements. Les puissances du monde fantastique, intéressées, les unes à la mortification, les autres à la gloire d'un amour invincible, luttaient à l'envi de ruses, de prodiges et d'actes de courage.

Au reste, on ne pouvait rien imaginer de plus beau que la mise en scène, c'était à faire pâlir le soleil même. Les décors changeaient à chaque scène, et les changements à vue s'opéraient avec la rapidité de l'éclair, à peine avait-on le temps de les voir; il semblait qu'on fût à la portière d'un wagon en marche à travers de belles campagnes.

Cependant, au château assiégé par des géants et défendu par des nains, succédait une légion de fées se battant à l'arme blanche avec des génies; un branle de sorcières hideuses autour d'une chaudière faisait place à des quadrilles de papillons au milieu d'un jardin où les fleurs s'animaient et se mêlaient aux danses; il y avait encore des cavernes pleines de reptiles et de monstres, des forêts périlleuses peuplées de fantômes, de chauve-souris, de mille chimères.

Tous ces personnages allaient, venaient, se croisaient, dansaient d'une façon à faire pâmer d'aise. Tournant la tête à droite et à gauche, roulant les yeux, ils remuaient les bras comme des fantoccini, tandis que, glissant tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, ils semblaient tenir aux planchers comme le fer à l'aimant. Un étang chargé de patineurs à demi gelés n'eût pas causé une sensation plus singulière. Des costumes magnifiques distinguaient les sujets; la première danseuse notamment était couverte de pierreries; il fallait la ranger au nombre des plus grands artistes. Elle exécuta divers pas et pirouetta sur l'extrémité du pied avec une rapidité foudroyante qui excita par intervalles les transports du public. Le rideau enfin tomba sur l'inévitable triomphe des deux amoureux dans une atmosphère resplendissante de feux de Bengale.

M. de Sarcus n'avait absolument rien compris; toutefois, incessamment sollicité par une musique tour à tour dramatique et joyeuse, par les changements à vue, par la beauté et la richesse des costumes, par les coups de théâtre, par l'étrangeté des mimes et des danseurs, il s'était oublié jusqu'à rire, jusqu'à crier bravo, jusqu'à battre des mains. Tout entier à la magie de la représentation, ses singuliers voisins, avec leurs cris et leurs applaudissements en quelque sorte mécaniques, l'avaient à peine préoccupés. Leur

souvenir lui revint à la chute du rideau : il les vit, pendant la péroraison de l'orchestre, se lever les uns après les autres, se tourner à gauche, glisser jusqu'à milady, la saluer et disparaître par la porte, comme ils étaient venus. En ce moment l'orchestre frappa les derniers accords du tutti. Il ne restait plus dans la pièce que les acteurs du premier acte de la soirée. Le contre-amiral Chalmers se leva à son tour, serra la main de son gendre et sortit. Henri Smith, John Barclay, esquire, le vénérable sir Norton ne tardèrent pas à suivre son exemple. Debout et entourée de sa fille, de miss Anna, de mistress Ingram, milady recevait le bonsoir de son époux. Le baron de Sarcus courut à elle, saisit une main qu'elle lui abandonna volontiers, et lui dit :

— Ah ! milady, femme idéale, merveille de grâce, modèle de fidélité et de discrétion, permettez-moi de vous baiser la main.

Milady, en réponse, baragouina quelques syllabes étrangères dans lesquelles e baron n'eut point de mal à démêler ce vers de Sophocle :

Γυναι ! γυναιξὶ κόσμον ἡ σιγὴ φέρει.

Les lustres furent éteints peu à peu. Tout rentra dans le premier bruit de rouages qui avait frappé au début les hôtes du major. A diverses reprises, M. de Sarcus, à bout de louanges et d'admiration, avait manifesté l'intention de se retirer. Des sons étranges frappèrent tout à coup ses oreilles; une voix de perruche, qui semblait venir du rez-de-chaussée, se mit à siffler :

Vive Henri quatre.
Vive ce roi vaillant...

Un petit ricanement s'échappa des lèvres du major.

— Que signifie?... s'écria M. de Sarcus stupéfait.

— Descendons, messieurs, répliqua tranquillement le major. Vous paraissiez craindre pour mes richesses; mes murs vous semblaient faciles à franchir, mes portes faciles à forcer. Descendons. Un heureux hasard se charge précisément de répondre pour moi.

Ils descendirent. Au pied de l'escalier, le major, au lieu de les conduire sur-le-champ au jardin, les pria de le suivre à gauche et de pénétrer avec lui dans une pièce dont la porte était entr'ouverte. Les ténèbres y étaient profondes. A peine y furent-ils entrés, que des soupirs éveillèrent leur attention. Vingt becs de gaz éclairèrent subitement une scène qui les étonna d'abord et qui bientôt excita leur gaieté.

A gauche de l'entrée, dans l'angle d'une salle pleine de meubles précieux, devant un immense coffre-fort ouvert à deux battants, se tenait immobile un homme pauvrement vêtu qui geignait. Ils ne lui voyaient que les reins et ne pouvaient concevoir comment le misérable, sans s'alarmer du bruit ni des lumières, ne songeait pas même à retirer ses mains plongées dans le coffre.

Le major les pria d'approcher. Ils comprirent alors pourquoi l'inconnu se tenait ainsi en repos. Ses poignets bleuissaient sous la pression de bracelets en fer, et ses mains allongées par la torture planaient piteusement au-dessus de nombreuses piles d'or et d'argent rangées en bataille sur le rayon.

— Ah ! ah ! mon gaillard, fit gaiement M. de Sarcus, mal vous en a pris de vous attaquer aux guinées de son excellence.

Ces paroles furent accueillies par une hilarité générale. Le voleur se taisait. Il était jeune; de longs cheveux bruns tombaient épars sur ses épaules; son visage, amaigri par les privations, ne manquait ni de noblesse ni de charme; il avait un front qui éclatait d'intelligence, un nez aquilin dont les ailes annonçaient une sensibilité extrême; sa bouche et son menton disparaissaient sous les ondes d'une barbe soyeuse; une tristesse navrante ruisselait de ses grands yeux bleus. Bientôt débarrassé des menottes qui le martyrisaient, il courba honteusement la tête devant ceux qui l'examinaient.

— Comment se fait-il, lui dit tout à coup le baron d'un ton sévère, qu'un jeune homme tel que l'annoncent vos traits distingués n'ait pas reculé devant une tentative de vol ?

— Hélas ! répondit le pauvre diable d'un air de candeur irrésistible, je ne songeais point à voler : je cherchais un gîte.

— C'est surprenant ! s'écria M. de Sarcus. Vous n'avez donc pas de profession ?

— Pardon, balbutia le misérable à voix basse et en rougissant : je suis poëte...

A cet aveu, le major et ses hôtes s'entre-regardèrent avec stupeur.

— Un poëte ! fit enfin M. de Sarcus, un poëte ! le malheureux ! Il en existe donc encore ! Oh ! milord, pour la curiosité du fait, donnons-lui quittance et laissons-le partir.

— Grâce, monsieur, pitié ! repartit aussitôt le poëte tout en larmes. Je vous en supplie à mains jointes, ne me chassez pas ! Où irais-je ? Je suis sans asile et sans pain : mettez-moi en prison.

Le premier mouvement de lord Whittington, à cette prière, fut de prendre une pile d'or sur les rayons du coffre et de la mettre dans les mains du jeune homme. Stimulé par cet exemple, M. de Sarcus lui-même se piqua d'honneur, il plongea sa main dans son gousset et en tira quelques pièces d'argent qu'il ajouta au don du major. Le poëte changeait de couleurs ; il devenait tour à tour pâle, vert, rouge; il ouvrait de grands yeux hagards; ses mains restaient ouvertes ; il croyait évidemment rêver ou être le jouet d'une mystification cruelle.

— Prenez, prenez, dit le major avec bonté, et corrigez-vous : embrassez une carrière quelconque.

M. de Sarcus hocha la tête en signe de doute. Cependant, le poëte, per-

suadé qu'il ne dormait point, qu'il avait de l'or, qu'il était libre, fut saisi d'une ivresse voisine du délire.

— Merci, messieurs, merci! s'écria-t-il tout à coup avec enthousiasme. Vous êtes de nobles cœurs! La postérité le saura. Grâce à vous, je vais pouvoir enfin me livrer à la composition de mes odes à la lune!

— Que vous disais-je? fit M. de Sarcus en regardant le major d'un air significatif. Incorrigible! incorrigible!

Le poëte n'entendit pas. Au comble de la joie, il avait déjà disparu dans les ombres de la nuit.

— Cet incident, messieurs, reprit le major, me fait songer que les chemins ne sont pas sûrs. Permettez-moi de vous offrir à chacun un paletot de mon invention.

Il décrocha du mur des casaques en peau d'ours, sur la fourrure desquelles étaient symétriquement appliqués des canons de pistolet et des lames de poignard, et invita ses hôtes à les endosser.

— Remarquez ces trois olives rangées à l'endroit du cœur, ajouta le major : la première arme l'engin, la seconde le fait éclater, la troisième le met au repos.

M. de Sarcus et, à son exemple, les deux jeunes secrétaires, firent mouvoir la première olive : les lames et les canons se dressèrent d'un air de menace. On eût dit le dos d'un porc-épic sur la défensive.

— En cas de mauvaise rencontre, continua le major, il vous suffira de presser la deuxième olive : vingt balles et vingt coups de poignard vous débarrasseront sur-le-champ de vos ennemis. J'ai appelé ce vêtement le *manteau infernal*. Veuillez le conserver en mémoire de moi.

Le baron se confondit en remerciements. Il se mit tout entier à la discrétion de son excellence, et lui exprima combien il serait fier et heureux de pouvoir lui être agréable d'une manière ou d'une autre.

— Il est à présumer, dit le major en reconduisant ses hôtes, que mon voisin aura lieu plus d'une fois encore de se plaindre et qu'il ne manquera pas de le faire. Veuillez, si c'est possible, lui inspirer un peu de patience; mon voisinage ne le gênera plus bien longtemps et je tiens en réserve d'honorables fonctions pour l'indemniser de ses insomnies....

M. de Sarcus insista pour que son excellence ne prît aucun souci de ce petit bourgeois.

— Adieu, messieurs, dit là-dessus lord Whittington, adieu! Que la science et le progrès vous tiennent en joie! Avant peu vous aurez de mes nouvelles....

Le malheureux bourgeois, en effet, ne tarda pas à revenir au Palais-de-Justice faire entendre ses plaintes; il lui arriva insensiblement d'en prendre l'habitude. Sa femme et lui dépérissaient à vue d'œil. Éconduit d'abord avec

bienveillance, il le fut ensuite assez froidement et bientôt avec rudesse; le procureur général se décida enfin à le faire consigner à la porte de son cabinet. Il eut recours aux pétitions, on les jeta au panier; la dernière pourtant était menaçante : « Nous en sommes venus, y était-il dit, à souhaiter une mort prompte pour être délivrés le plus tôt possible d'une existence désormais empoisonnée et intolérable. Prenez-y garde, monsieur le magistrat! A moins que vous ne mettiez rapidement un terme à la conspiration dont nous sommes victimes, vous aurez à vous reprocher la fin prématurée de deux êtres excellents, modèles de toutes les vertus, qui encore actuellement ne peuvent se croire indignes d'un bonheur acheté par vingt années de commerce, d'ordre, d'économie, de privations et de bon ménage... » Ces sinistres prévisions ne trouvèrent que des cœurs insensibles. Le bon bourgeois ne prit plus conseil que de son désespoir. *Ab irato*, il fixa sur-le-champ à la grille de son jardin l'écriteau suivant : *Maison pleine d'agrément à vendre tout de suite pour cause de décès.*

Un acquéreur se présenta. Le contrat de vente fut promptement rédigé; il n'y manquait plus que les signatures. Une nuit terrible changea tout à coup les dispositions de l'honnête propriétaire.

Il pouvait être une heure après minuit. Aux lueurs scintillantes des étoiles, la nature reposait. De sourds grondements troublèrent, d'intervalles en intervalles, le silence de la plaine; on crut à l'approche d'un orage ou aux menaces d'un tremblement de terre. Insensiblement, les roulements crurent d'intensité et devinrent formidables; rien d'analogue n'avait encore été entendu; il ne pleuvait ni ne ventait; le vacarme, sans rappeler la foudre, était plus horrible : c'était un mélange singulier de mille bruits incommodes, une réunion, sur un seul point, de tous les métiers bruyants du monde entier. A ce jeu, Vulcain et ses cyclopes, travaillant de concert sous les voûtes sonores de l'Etna, se fussent avoués vaincus. Pendant deux heures environ, il sembla que des millions de marteaux, des millions de limes, des millions de scies, confondus avec autant de soufflets et de sifflets d'usine, battaient, limaient, taraudaient, sciaient le fer, la tôle, le bois, la pierre, en même temps. Cette symphonie géante, monstrueuse, épouvantable, fut suivie d'une explosion qui fit vaciller les maisons à deux lieues à la ronde et porta l'effroi au cœur des plus intrépides; bien des gens crurent toucher à leur dernière heure. Néanmoins, ce fut tout. Un silence de mort suivit...

Vers le matin, le pauvre bourgeois, à demi mort de peur, se hasarda à mettre un œil à la fenêtre. Ce qu'il aperçut lui fit croire qu'il n'était pas bien éveillé. Il se frotta les yeux. Aucune méprise n'était possible. Quelques secondes, l'étonnement le cloua sur place et le paralysa. Peu après, il courut à sa femme, et, muet à force d'émotion, la tira par sa jupe jusqu'à la fenêtre. Sa femme ne fut pas moins profondément bouleversée. Au lieu des hautes et

sombres murailles qui la veille encore masquaient leur vue, une belle grille dorée embrassait actuellement un vaste square au centre duquel s'élevait une sorte de monument. L'homme et la femme, bientôt au pied de cette grille, ne tardaient pas à joindre leurs conjectures à celle de la foule qui s'amassait incessamment devant cette transformation miraculeuse.

A la tête des autorités prévenues, survint plus tard M. de Sarcus, au souvenir duquel résonnaient encore ces paroles prophétiques du major : « Avant peu vous aurez de mes nouvelles. » Il fendit les groupes, pénétra dans le jardin et marcha droit au monument. C'était un grandiose et bizarre mausolée. Dix pages ne suffiraient pas aux détails de sa composition. Il était d'une forme impossible à décrire. Sur sa base en granit, reposait un groupe gigantesque, fort habilement conçu, où l'on distinguait, entre mille autres choses, une locomotive, un aérostat, un navire, des câbles électriques, des hélices, des télescopes. L'ensemble était dominé par une petite pyramide et un paratonnerre. Sur deux des quatre faces du piédestal, une plaque en marbre attendait des inscriptions.

Du côté est s'ouvrait, dans la base, l'entrée d'un caveau. M. de Sarcus se fit apporter des torches et descendit bravement. Vingt marches à peu près le conduisirent à une vaste salle soutenue par des piliers et des arcs-boutants. Le long des murailles, étaient rangés avec ordre des monceaux de manuscrits et plusieurs armoires, tandis qu'au centre s'élevait une tombe en marbre. Le baron s'en approcha; une épaisse glace sans tain la recouvrait. A travers le cristal, M. de Sarcus aperçut le major couché sur le dos : il était vêtu de son habit rouge et coiffé de son chapeau à plumes de coq; à part sa tête, qu'on voyait entière, le reste du corps plongeait à demi dans de moelleux coussins. Il semblait qu'une légère couche de cire fût répandue sur ses traits. L'une de ses mains serrait un papier roulé. M. de Sarcus ordonna à ses gens de soulever le couvercle de la tombe. Le rouleau de papier était à son adresse; il contenait l'expression des désirs de lord Whittington. On ne pouvait pas dire que ce fût un testament. « Je ne suis pas mort. La vie est simplement suspendue en moi par une anesthésie de mon invention. » Ainsi débutait le major. Il continuait : « On en trouvera la recette parmi mes papiers. Je désire voir par mes yeux ce que sera le monde dans soixante ans. A ne rien dissimuler, au sein même de mon inaltérable bonheur, germait sourdement et prospérait certain malaise, quelque chose de comparable à l'ennui ou au spleen. Le suicide m'en aurait délivré, si je n'eusse eu la ressource de m'endormir. D'ici à soixante ans, peut-être aura-t-on trouvé un remède à ce ténia devant le développement duquel toutes mes découvertes ont jusqu'à ce jour échoué. *That his the question*. Mon voisin, sa vie durant, voudra bien se charger de garder mon corps à raison de vingt livres sterling par mois : c'est une sinécure dont je lui lègue le privilége à l'intention de lui

faire oublier mon turbulent voisinage. Sa tâche consistera à m'épousseter de temps à autre et à renouveler, une fois chaque année, la couche de cire sur mon visage. Il choisira lui-même son successeur parmi les honnêtes gens de sa connaissance. Au bout de soixante ans, la personne qui se trouvera de la sorte constituée mon gardien observera scrupuleusement les instructions consignées dans mes papiers pour me rappeler à la vie. »

Suivaient nombre d'autres dispositions. Le major ajoutait :

« Tous les manuscrits du caveau seront confiés aux soins des membres de l'Académie des sciences, qui voudront bien nommer une commission pour les mettre en ordre, les annoter, les publier, et aider de toute leur influence à la vulgarisation de mes découvertes. Ces messieurs, en outre, daigneront, à ma prière, fonder un prix annuel de huit cents livres sterling au bénéfice de celui qui découvrira le moyen d'être encore parfaitement heureux quand bien même la douleur en viendrait à être radicalement abolie. En présence du bonheur incurable dont les sciences, les arts industriels, la mécanique, le drainage, menacent de doter l'humanité, cette fondation me paraît essentiellement philanthropique... Je lègue à l'Académie des sciences, comme une marque de ma profonde admiration et de ma haute estime, une rente perpétuelle de huit mille livres sterling, à répartir annuellement entre les quarante fauteuils de la section. La moitié des quarante millions, renfermés en banknotes dans mes armoires, suffira amplement, je l'espère, à ces divers legs. »

L'honorable mission de veiller à l'accomplissement rigoureux de ces désirs exprès était conférée au bon vouloir et à l'intelligence du baron de Sarcus.

Ces nouvelles produirent une sensation prolongée dans le monde savant. Diverses feuilles, et notamment le *Practical Mecanic's Journal*, parurent plusieurs mois encadrées de noir. Une commission fut sur-le-champ nommée à l'effet de coordonner, d'examiner, d'approfondir les papiers du major. Aux innombrables merveilles dont ils contenaient le germe, les membres de l'Académie, section des sciences, furent saisis d'un enthousiasme extraordinaire. Ils se levèrent comme un seul homme, et se rendirent processionnellement en grand costume à la demeure de lord Whittington. Par leurs soins, on grava en lettres d'or sur l'une des faces du piédestal :

AU MESSIE SCIENTIFIQUE.

et sur l'autre :

IL N'Y A PAS D'AUTRE DIEU QUE L'HOMME, ET WHITTINGTON EST SON PROPHÈTE.

Ainsi soit-il!

CHARLES BARBARA.

SOUVENIRS DU MOGHREB

I

LÉGENDE

Des plaines brûlantes de l'Arabie, une race nouvellement née à la vie publique s'était lancée à la conquête de la terre; elle se ruait avec une force irrésistible sur toutes les routes du vieux monde romain. Mahomet avait légué le Koran à ses fidèles : porté par leurs mains enthousiastes, le flambeau de cette loi nouvelle versait des lueurs dévorantes sur tous ceux qui refusaient de marcher à sa lumière.

A la voix des kalifes, le génie oriental évoquait ses anciennes splendeurs, et la maison d'Omar recueillait le fruit de plus d'un siècle de combats; la poésie chantait les merveilles d'une foi voluptueuse; le règne d'Aroun-ar-Rachid se préparait. Tout à coup la révolte éclata dans la famille du prophète, et faillit placer l'empire entre les mains d'Ali; mais un combat sanglant, livré sous les murs de la ville sainte, ruina l'espoir des princes Alides : les uns furent massacrés, les autres ne durent leur salut qu'à la rapidité de leur fuite.

Eddriss fut de ces derniers; il atteignit les solitudes de l'Égypte, où il réussit à se tenir caché quelque temps. Ouâdi, surintendant des ports de la province et partisan des Alides, connut bientôt le sort d'Eddriss, découvrit le lieu de sa retraite, et le supplia de fuir un pays où il était si peu en sûreté; il lui offrait les moyens d'accomplir cette fuite sans trop de périls. Eddriss quitta l'Égypte et, à travers mille hasards, arriva dans le Moghreb-el-Aksa, à l'extrême occident de l'Afrique, n'ayant pour compagnon que son affranchi Rachid.

Par ses mœurs austères et ses dévotions ardentes, le proscrit ne tarda pas à mériter la réputation d'un saint. Retiré sur la montagne de Zaaroun, au milieu d'une âpre solitude, il passait son temps dans la prière, dans la contemplation, dans les pieuses pratiques d'un solitaire épris de Dieu. Le bruit de ses malheurs et son origine illustre accroissaient de jour en jour la vénération dont il était l'objet. Il errait souvent dans les campagnes incultes que dominait sa retraite. Un jour, après une longue marche à travers des collines sauvages, il arriva tout à coup en vue d'une plaine immense entourée d'un horizon de belles montagnes ; une large rivière y déroulait ses méandres sous des bosquets en fleurs, entre des rives où croissait la plus riche végétation. Le soleil descendait à l'horizon ; l'ombre s'élevait du pied des montagnes, et les derniers rayons du jour empourpraient le sommet de quelques ruines enlacées de lianes traînantes. La lumière était si pure, l'horizon si transparent, qu'au loin, sur la crête des collines, on voyait les palmiers et les aloës dessiner dans l'or pâle du couchant leurs formes grêles et leurs flèches déliées. L'abondance des eaux, la fraîcheur et le luxe des ombrages présentaient aux regards d'Eddriss le plus riant tableau. Il contemplait surtout avec étonnement les ruines éparses dans ces campagnes livrées au silence et à l'abandon. En présence de ces vestiges des siècles passés, il se laissait aller à l'amertume de ses propres souvenirs. Quand le regard de l'homme se repose sur des ruines, son esprit s'éveille à des pensées graves et doucement tristes; debout entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore, il sent mieux la fuite des années et l'approche des heures qui, de lui aussi, feront une ruine.

Plongé dans ses réflexions, Eddriss regardait vaguement devant lui, quand un homme parut tout à coup à ses côtés : c'était un vieillard, un de ces anachorètes chrétiens comme il s'en trouvait alors dans toutes les solitudes; il vivait depuis longtemps dans ces déserts, et semblait si chargé d'années qu'il rappelait par son aspect les patriarches des premiers âges.

— Mon fils, dit-il, ces solitudes, où l'homme ne pénètre aujourd'hui que pour y vivre sous le regard de Dieu, ont été couvertes de temples et de palais. Dans cette grande cité, dont l'herbe et les broussailles couvrent les débris, un peuple riche et industrieux a connu tous les soins de la vie ; de ces ruines que tu contemples va sortir une ville nouvelle qui deviendra le centre d'un puissant empire. Celui qui tue et qui fait vivre t'a conduit ici des régions de l'Orient : prince, tu seras le fondateur de cet empire!

A quelque temps de là, Eddriss vint à Oualîli, ville alors populeuse et fréquentée. Les habitants et les tribus d'alentour, dont il avait excité le fanatisme et l'ardeur guerrière, le proclamèrent leur chef et se soumirent à lui comme au descendant du prophète. Presque toutes les peuplades berbères reconnurent avec empressement sa souveraineté. Ceux d'entre ces monta-

gnards qui étaient chrétiens ou juifs, et qui résistèrent, furent soumis de force à la loi de l'islam ; et les premiers édifices de Fez, s'élevant sur les rives de l'Oued-Sebbou, au milieu de la plaine désignée par le vieil anachorète, devinrent le siége d'une domination qui allait s'étendre sur toute l'Afrique occidentale jusqu'aux confins du désert.

Eddriss parcourait le Moghreb en conquérant; le proscrit sans asile était devenu un puissant prince; la terreur de son nom le précédait et lui préparait la victoire. Mais, tandis qu'il chassait devant lui tribus et peuplades, la vengeance du kalife de Bagdad le suivait lui-même pas à pas, et n'attendait qu'une occasion favorable pour le frapper sûrement. Eddriss, fatigué de ses triomphes et pressé d'en assurer le fruit, était revenu à Oualîli. Un jour qu'il souffrait cruellement d'un mal de dents, un étranger, Soliman Ben-Hariz, qui avait su gagner sa confiance et qui vivait dans son intimité, lui présenta un petit flacon plein d'une essence dont le parfum, disait-il, devait calmer ses douleurs. A peine Eddriss l'eut-il respiré qu'il tomba privé de connaissance et s'éteignit dans un assoupissement profond.

Rachid, cet affranchi qui s'était dévoué à Eddriss à travers toutes les vicissitudes de sa fortune, avait depuis longtemps pressenti la trahison. En présence de son maître expirant, il ordonne qu'on se saisisse de Ben-Hariz : l'assassin avait déjà quitté la ville. Rachid saute en selle et s'élance sur ses traces; il l'aperçoit bientôt et s'acharne à sa poursuite.

La Moulouïa traverse la plaine immense où Rachid allait enfin atteindre le fugitif. Ben-Hariz entre dans le fleuve ; Rachid, le sabre haut, presse les flancs de son cheval, qu'un bond prodigieux porte à côté de celui de Ben-Hariz. Mais c'était le dernier effort d'une vigueur épuisée, le cheval s'affaisse pour ne plus se relever. Rachid voit avec rage que l'empoisonneur va lui échapper; d'un coup de son cimeterre il abat la main droite de Ben-Hariz, qui, mutilé, parvient à s'enfuir, et il rapporte à Oualîli ce trophée d'une incomplète vengeance.

Ben-Hariz était un émissaire du kalife Aroun-ar-Rachid, qui l'avait chargé du soin de poursuivre sa vengeance contre la race d'Ali. Il s'était d'abord arrêté à la cour d'Aglab, prince ambitieux, qui tâchait de s'affermir dans le gouvernement de la province d'Afrique et d'établir à Kaïrouan le siége d'un pouvoir héréditaire dans sa famille. Aglab et Eddriss, fondant chacun un royaume séparé l'un aux dépens de l'autre, se haïssaient mortellement. La trahison de Ben-Hariz servait donc à la fois les intérêts aglabites et la haine du puissant *Emir-Al-Moumenin* (prince des croyants).

Echappé à grand'peine à la poursuite du serviteur d'Eddris, Ben-Hariz va chercher auprès de ses maîtres la récompense d'une perfidie qui lui est devenue funeste. Les amis d'Eddris sont dans la douleur; mais un jour la joie éclate parmi eux, et le bruit des louanges et des bénédictions étouffe celui des

imprécations et du désespoir. — Eddris aura un vengeur! Ses exploits, ses conquêtes, tout cet héritage de gloire qu'on croyait à jamais dissipé, repose désormais sur la tête d'un autre enfant d'Ali. Six mois après la mort du prince, une de ses femmes, jeune Berbère, mit au monde un fils dont la naissance ranima le zèle de tous les partisans de sa race.

Eddris-ben-Driss, à l'âge de douze ans, saisit d'une main ferme les rênes du pouvoir. Il était beau, éloquent, bien instruit dans la religion et l'histoire du prophète. Il acheva la construction de la ville de Fez, où il établit sa résidence; il fit bâtir la magnifique mosquée qui porte son nom et où son tombeau est aujourd'hui vénéré. Il soumit six cents tribus indigènes. Il méditait la conquête de l'Andalousie, quand la mort vint le surprendre dans la force de l'âge. Un grain de raisin l'étouffa et mit fin aux immenses travaux du jeune chef, le véritable fondateur de l'empire du Moghreb.

II

HISTOIRE.

Pendant la durée d'un siècle et demi, la race illustre d'Eddriss donna au Moghreb les souverains dont le génie et les talents surent réunir les éléments d'une splendeur qui mit leur empire au premier rang parmi les puissances musulmanes. Sous la domination des princes Eddrissites, Fez devint l'émule et la rivale de Bagdad.

Les Fatimites, les Zéirides, les Almoravides continuèrent avec plus ou moins de gloire et de succès l'œuvre des Eddrissites. Le chef de la dynastie almoravide, Abou-Bekr, est le premier sultan du Moghreb qui prit le titre d'*Emir-Al-Moumenin*, et qui se constitua ainsi en antagonisme religieux avec les kalifes orientaux. Ce titre de suprématie spirituelle a été revendiqué depuis par tous les sultans ses successeurs, et Moulaï-Abd-er-Rahman, aujourd'hui régnant, le proclame quatre fois en tête de chacune de ses lettres impériales.

Le deuxième prince almoravide, Ioussef-ben-Tasfîn, se signala par l'éclat et par l'étendue de ses conquêtes : il subjugua toutes les contrées de l'Espagne alors soumises aux Arabes orientaux, et il eut la gloire de fonder la seconde capitale du Moghreb, *Marok*, qui plus tard a donné son nom à tout l'empire.

C'est sous les premiers princes de la famille Almoade que l'empire du Moghreb parvint au plus haut point de grandeur et de force. Le sultan *Al-Mansour* (Almanzor des chroniques espagnoles) est le représentant le plus illustre de ce siècle de gloire. Conquérant redoutable, politique consommé, ce kalife nourrissait les plus vastes projets, et appliquait à en poursuivre

l'exécution tous les efforts d'un génie prévoyant et infatigable. Maître absolu du détroit, il travaillait sans relâche, dans l'intérêt de ses conquêtes, à relier entre elles, par un système de concentration et d'unité, les races et les tribus ennemies qui se disputaient l'immense territoire dont ses armes l'avaient rendu possesseur; il cherchait surtout à détruire la rivalité dangereuse qui s'était établie entre Fez et Marok, et qui résultait de la position même de cette seconde capitale au sud de l'empire. Fez et Marok, séparés par la chaîne de l'Atlas, menaçaient de se constituer en royaumes indépendants. Yakoub, pour conjurer ce danger, voulait transporter à Rabatt et Salé le siége de sa puissance. Ces deux villes, bâties à l'embouchure de l'oued Bou-Regreg, devaient être réunies en une seule. La position maritime de la nouvelle capitale eût rendue plus énergique la défense des possessions musulmanes sans cesse menacées en Espagne par les opiniâtres agressions des princes chrétiens; et le voisinage d'immenses forêts permettait d'augmenter les redoutables flottilles qui rendaient inaccessible tout le littoral africain.

Al-Mansour avait pénétré jusque dans les Asturies. Revenu en Afrique après avoir conclu une trêve de dix ans avec les chrétiens, il procédait à l'exécution de ses projets sur Rabatt et Salé, lorsque la mort le surprit à Salé, un an après son retour d'Espagne. Il avait quarante-huit ans.

Les successeurs d'Al-Mansour, loin de poursuivre la tâche qu'il n'avait pu accomplir, ne purent qu'à grand'peine échapper à une ruine complète, et la dynastie almoade s'éteignit au milieu de revers qui laissaient l'empire dans un état d'épuisement et de décadence dont rien ne pouvait le relever. Des provinces entières s'étaient soustraites à l'autorité des sultans. Le torrent Berbère menaçait de tout envahir. Les Maures, chassés d'Espagne, poursuivis et battus jusqu'en Afriqne, dépouillés de leurs villes maritimes qui étaient devenues la proie des princes chrétiens, retombaient dans une anarchie chaque jour plus irremédiable. Salé avait conquis son indépendance; l'empire s'était divisé : Fez et Marok s'épuisaient dans des luttes sans gloire et sans profit.

Sortie des ruines de la dynastie almoade, la famille des Mérinides régna jusqu'au milieu du seizième siècle. Vers 1650, une nouvelle révolution mit sur le trône la famille des *Chérifs* actuellement régnants. Des pèlerins du Tafilelt avaient amené de la Mekke un certain Moulaï-Ali, descendant de Fatime, fille du prophète. La disette désolait le Tafilelt depuis plusieurs années, et les dattiers ne donnaient plus de fruits. Or, après l'arrivée du chérif Moulaï-Ali, les récoltes devinrent d'une abondance prodigieuse, et il parut évident à tous que la présence du chérif avait seule appelé sur le pays la bénédiction du ciel. Pour cette raison, Moulaï-Ali fut proclamé roi du Tafilelt. La nouvelle famille eut à reconquérir successivement presque toutes les provinces d'un empire démembré; Fez, Salé, Marok, et une foule de petits souverains indépendants furent soumis à l'autorité des chérifs *Falelti* (du Tafilelt).

L'ambition de ces princes suffit du moins pour rassembler et contenir, avec une apparence d'unité, des éléments depuis longtemps divisés et épuisés.

Le quatrième prince de la dynastie des Chérifs doit être particulièrement mentionné pour l'étonnante démarche qu'il fit faire auprès de Louis XIV par son ambassadeur Sidi-Abd-Allah-Ben-Aïssa. Moulaï Ismaïl, féroce et fanatique, descendait jusqu'à la prière pour attirer au milieu de son harem la fille du roi très-chrétien et de mademoiselle de La Vallière. Sur le récit qu'on lui avait fait des charmes de la jeune princesse de Conti, il lui offrait galamment la meilleure part de ses faveurs. On s'en divertit beaucoup à la cour du grand roi. Cet étrange incident diplomatique, qui peut-être inspira à La Fontaine sa fable du *Lion amoureux*, fut célébré par tous les rimeurs de l'époque. On connaît les vers suivants :

Votre beauté, grande princesse,
Porte les traits dont elle blesse
Jusques aux plus sauvages lieux;
L'Afrique avec vous capitule,
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule !

La férocité, l'amour du sang et de la rapine, sont les traits distinctifs des sultans de la dernière dynastie. Il faut excepter toutefois le dernier empereur, Moulaï-Soliman, prince généreux et humain, qui abolit de son propre mouvement la piraterie sur les côtes de son empire, et son neveu, Moulaï-Abd-er-Rahman, actuellement régnant, dont les mœurs sont exemptes de cette atroce barbarie qui signale ses prédécesseurs. Si on le juge au point de vue de notre civilisation, on aura peine à ne pas le confondre parmi les princes éminemment barbares : aussi mon appréciation résulte-t-elle d'une comparaison dégagée de tout préjugé personnel. Abd-er-Rahman n'a d'autre souci que de tondre le troupeau dont il est le pasteur. Ses qualités lui suffisent d'ailleurs pour dominer des populations misérables et avilies, incapables désormais de rien tenter contre un pouvoir, si despotique et si fragile qu'il soit.

III

DE TANGER A DAR-EL-BEÏDA.

Arrivé à Tanger dans la saison où les routes ne sont pas praticables, et forcé d'y attendre une occasion de me rendre par mer à Rabatt, dernier but de mon voyage, je mettais mes loisirs à profit en résumant l'histoire du pays étrange que j'allais habiter, lorsqu'enfin le *Pétrel*, aviso à vapeur de notre marine impériale, vint jeter l'ancre sur la rade : c'était le signal de ma délivrance.

Dès le lendemain, nous franchissions le détroit, et, doublant le cap Spartel, nous voguions en plein Océan. Le *Pétrel* longeait la côte à grande distance; la terre n'apparaissait que vaguement à travers l'éclatante ceinture d'écume qui s'élève des brisants dont elle est bordée. De loin en loin, on reconnaissait un palmier, une ruine, un dôme, points indiqués sur les cartes marines, et relevés avec soin par l'officier de quart. Seize heures après notre départ de Tanger, le *Pétrel* mit en panne devant l'embouchure de l'oued Bou-Regreg (rivière de Salé), dont les eaux, luttant avec la marée, forment une barre souvent infranchissable. Un grand nombre de capitaines marchands considèrent les mois d'été comme l'époque où cette barre est le plus accessible : des observations longtemps soutenues, et que j'ai notées avec soin, me permettent d'affirmer qu'ils sont dans l'erreur à cet égard; les mois d'hiver offrent les mêmes chances que le reste de l'année à qui veut franchir la barre de Salé. Lorsqu'un navire se présente pour tenter le passage, le capitaine doit prêter une extrême attention au signal du pilote marocain. Si celui-ci ne paraît pas, c'est que la barre est mauvaise; dans ce cas, le navire doit courir des bordées et rester en vue, car, d'une marée à l'autre, les conditions peuvent devenir favorables. Si, au contraire, la barre est praticable, le pilote se présente et agite un drapeau rouge. En aucun cas, le navire ne doit donner au hasard dans l'embouchure de la rivière; car la mobilité des sables accumulés par les courants déplace fréquemment l'étroit chenal par où on arrive au mouillage. C'est au pilote seul de diriger tous les mouvements, au moyen du drapeau rouge qu'il incline à droite ou à gauche, ou qu'il élève verticalement, suivant que le navire doit gouverner dans l'une ou l'autre direction.

Au moment où nous arrivâmes devant Salé, de hautes vagues masquaient l'embouchure du Bou-Regreg. Nos signaux appelèrent vainement le pilote. Nous restâmes en vue toute la nuit, durement secoués par la houle, et attendant le jour avec impatience. La brise avait fraîchi d'heure en heure; rien n'annonçait qu'elle dût se calmer. Le commandant me proposa de continuer notre route jusqu'à Dar-el-Beïda, ville maritime située à seize lieues au sud de Salé, et de débarquer sur ce point, d'où je pourrais facilement regagner Rabatt par terre. J'acceptai son offre; et, aux premières lueurs de l'aube, le *Pétrel* reprit sa marche vers le sud. Je montai sur le pont. L'horizon, au levant, s'illuminait de reflets rougeâtres, qui bientôt se fondirent dans une étincelante vapeur d'or; la terre ondulait comme un ruban sombre derrière la ligne mouvante des brisants; on voyait d'immenses colonnes d'écume s'élever, retomber en panaches ou voler en poussière. Plus loin, les deux villes, avec leurs minarets, leurs tourelles, leurs palmiers, semblaient deux gerbes épanouies au bord de l'Océan. La haute tour de Sidi-Hassan, qu'on aperçoit de dix lieues en mer, se dressait comme un géant protecteur de ces

contrées. Bientôt, je ne vis plus que la ligne rougeâtre des rochers qui bordent la côte.

Vers midi, nous arrivâmes en vue de Dar-el-Beïda. Un coup de canon appela le pilote, et je fis mes préparatifs pour débarquer. Le vent avait cessé, la houle était tombée subitement; le *Pétrel* se balançait à peine sur une mer calme comme un lac. Cette circonstance, qui me charmait, inquiétait le commandant : il connaissait la mer et ses perfidies; il craignait un changement brusque, une bourrasque qui l'eût forcé de gagner le large au plus vite, le mouillage étant des plus dangereux sur cette rade ouverte, sillonnée par des courants et hérissée d'écueils. Il ne voulait envoyer à terre aucun de ses canots, et je dus attendre le pilote. Nous attendions depuis une heure, lorsque tout à coup un brouillard épais cacha la terre à nos yeux, s'avança vers nous comme un rideau, et nous enveloppa si bien qu'il était impossible de rien distinguer sur le pont. On ne peut imaginer des ténèbres plus étranges. Je me penchai par-dessus le bord : je ne vis qu'un nuage : la mer avait disparu. Le *Pétrel* paraissait se fondre dans une immensité nébuleuse; les matelots erraient à tâtons, se heurtant et trébuchant à chaque pas. Au moment où la brume nous avait envahis, on avait signalé le pilote à mi-chemin, entre la terre et le *Pétrel*, et on craignait pour lui quelque malheur. Le commandant fit tirer le canon de minute en minute, pour indiquer la position du navire. Une demi-heure s'écoula, personne ne paraissait. On fit battre le tambour, on sonna la cloche, on poussa des hourrahs; pendant une heure, rien n'y répondit. On crut entendre au loin quelques éclats de voix : on redoubla les appels; c'était à rendre sourd. Les voix se rapprochèrent; on vit poindre dans la vapeur blanche quelques blancs turbans; on distingua des formes vagues, des fantômes humains agitant leurs bras; je crus voir des ombres errantes sur les lacs infernaux; deux mains se cramponnèrent au plat-bord, un visage barbu s'éleva entre ces deux mains, le nocher de la barque fantastique tomba sur le pont du *Pétrel*. C'était le pilote, le reïss Mohammed. Il poussa une sorte de gémissement ou de grognement en louant Dieu de l'avoir conduit jusqu'à nous sain et sauf. Dix gaillards athlétiques, au teint hâlé, à la tête rasée, tous vêtus de grossières gillaba (sorte de blouses de laine à capuchon), grimpèrent successivement par les haubans et demandèrent en chœur du *roum* (rhum) et des cigaros. Le commandant reprocha vivement au reïss Mohammed la lenteur de ses préparatifs. « — Si, au lieu de perdre une heure, lui dit-il, tu fusses venu aussitôt après mon signal, le khalifa[1] aurait débarqué avant que ce maudit brouillard vînt nous surprendre. — Señor capitano, répondit le brave reïss en un jargon à l'usage de tous les ports barbaresques; señor capitano, Dieu sait combien j'ai

[1] Titre sous lequel les Arabes désignent tous les attachés aux légations chrétiennes.

eu de peine à réunir tout mon monde! combien il m'a fallu courir pour arracher ces vauriens à leur fainéantise! Au milieu de ce brouillard, vingt fois nous avons fait fausse route, égarés par vos appels, qui nous paraissaient venir tantôt de droite, tantôt de gauche; nous avons rasé les brisants... Enfin, patienza! tout ira bien; le brouillard va s'éclaircir, et nous partirons, *inch Allah!* (s'il plaît à Dieu!) » — Pendant que le reïss se perdait en excuses prolixes, j'examinais avec attention cet étrange personnage, qui cumule à Dar-el-Beïda les fonctions de pilote, de capitaine du port et d'ingénieur de la marine.

Il était grand, grêle, et portait sans nulle majesté le costume des anciens capitaines corsaires; il s'exprimait avec volubilité et d'une voix criarde; ses petits yeux noirs, son nez très-aquilin, sa veste d'un vert pré, ses jambes maigres, perdues dans les plis d'un ample sarouel (caleçon) écarlate, lui donnaient un air de ressemblance marqué avec certains perroquets. Il me fit admirer son sabre de cérémonie, cadeau que lui avait fait le sultan; puis il me demanda le chemin de la cantine et engagea avec le mousse un pourparler dont je pénétrai facilement le sens.

On avait chargé la barque du reïss de tout mon bagage, et l'encombrement était tel, qu'une partie des rameurs seulement put y trouver place. On profita d'une éclaircie qui laissait revoir la terre pour effectuer un premier voyage. Le pilote restait à bord. Pendant que ses hommes s'éloignaient, il leur enjoignit, avec des menaces terribles, de revenir au navire sans perdre de temps, dès qu'ils se seraient débarrassés de leur cargaison. A peine étaient-ils à cent brasses du *Pétrel*, que le brouillard revint plus dense, plus impénétrable; reïss Mohammed entra dans une agitation qui, au bout d'une heure, touchait au désespoir. Les officiers prenaient plaisir à exciter ses angoisses.

— Le commandant, lui disaient-ils, ne peut compromettre plus longtemps son navire; si, dans un quart d'heure, tes hommes ne paraissent pas, nous gagnerons le large et nous t'emmènerons en France.

— O Dieu! disait le malheureux pilote, et que deviendront mes femmes?... et ma place!... On nommera un autre reïss!

Puis, sa douleur prenant un autre cours, il accusait ses matelots, les chargeait de malédictions, jurait, en frappant son sabre, que le premier qui reparaîtrait en recevrait un coup terrible. Cette scène se prolongea, avec les incidents les plus burlesques, jusqu'à ce qu'enfin une nouvelle éclaircie laissa voir le bateau arrivant droit au *Pétrel*. La colère du reïss se dissipa en même temps que ses appréhensions; il accueillit ses matelots avec des démonstrations qui n'avaient rien de farouche. Nous quittâmes le bord. Le *Pétrel* était resté sur ses feux; nous le vîmes s'éloigner, laissant en l'air un long panache de vapeur que la brise amena jusqu'à nous.

Je cherchais vainement du regard un point du rivage qui parût favorable à notre descente. Partout de grosses roches à fleur d'eau que la lame submergeait et découvrait tour à tour : à mon grand étonnement, les rameurs passèrent droit à travers ce dédale, et un dernier coup d'aviron poussa la barque sur un fond de sable où elle s'engagea profondément. Je sautai sur la grève au milieu d'une foule de badauds indigènes pour qui mon arrivée était un événement et un spectacle. J'étais ravi de la facilité avec laquelle s'était effectuée ma descente. J'avais été moins heureux en arrivant à Tanger. Cette capitale maritime du Marok est loin d'offrir le même avantage que Dar-El-Beïda : on y arrive sur une plage dont la pente, à peine sensible, laisse monter le flot à plus cent mètres du point où la quille des embarcations reste ensablée.

Une foule de juifs sont entrés dans l'eau et se précipitent au-devant de l'esquif; c'est à qui arrivera le premier ; ils crient, se démènent, se renversent l'un l'autre, et se cramponnent aux plats-bords. La barque chavire; vous trébuchez; vous êtes happé, de ci, de là, par une jambe, par un bras, par la tête; vous êtes écartelé par ces forcenés qui n'entendent rien, qui reçoivent coups de pied et coups de poing sans lâcher prise, qui hurlent à qui mieux mieux. Les plus forts se dégagent enfin du groupe des vaincus submergés. Parfois un croc-en-jambe compromet leur victoire, remet votre sort en question; leurs épaules se dérobent sous vos reins : vous voilà de nouveau à fleur d'eau; mais ils se relèvent, courent au rivage, où ils vous déposent furieux, essoufflé. Là, vous êtes encore assailli. « *Pagar, pagar à me !* à moi les felous (les sous) ! c'est moi qui t'ai porté ! j'ai soutenu ta jambe, j'ai soutenu ta tête, j'ai saisi au vol ton *sombrero* qui tombait à la mer ! » Si vous êtes étranger au Maroc, vous distribuez votre argent. Si vous êtes *ouled-el-bled* (enfant du pays), vous payez en coups de canne, sauf à reconnaître plus tard les prétentions légitimes.

A peine eus-je mis pied à terre, que les Arabes s'écartèrent pour faire place à deux mhkazni (soldats) précédant un groupe de quatre personnes vêtues à l'européenne : c'étaient notre agent consulaire, son neveu et les représentants de deux maisons de commerce françaises établis sur ce point de la côte pour y acheter des laines. Nous échangeâmes quelques compliments, et je suivis ces messieurs entre une haie de mhkazni. Le kaïd était absent; son khalifa vint à ma rencontre. Nous nous dirigeâmes vers la maison de l'agent consulaire, que distinguait entre toutes un mât portant notre pavillon national.

Les villes barbaresques n'ont rien qui rappelle nos villes françaises : Tunis, Tanger et d'autres cités africaines m'avaient depuis longtemps éclairé sur ce point; mais, cette fois, mon cœur se serra à la vue de cet amas de cabanes en ruine, de masures délabrées, de tertres immondes, qu'on décore du nom

de *Dar-el-Beïda*, littéralement *Maison-Blanche*. Des bandes de chiens maigres se poursuivaient çà et là, traînant des lambeaux hideux; des troupes d'ânes aux flancs pelés, à l'échine saignante, des chameaux accroupis, obstruaient les ruelles et nous obligeaient à des haltes fréquentes.

Nous franchîmes enfin le seuil de la maison consulaire : autour d'une grande cour carrée, dans laquelle on pénétrait par une porte basse, étaient trois pièces longues, étroites, sans fenêtres, éclairées seulement par trois grandes portes à deux battants; les murailles étaient blanchies à la chaux; des nattes couvraient le sol; quelques coffres, quelques vieux meubles d'origine espagnole, une table d'auberge et cinq ou six chaises boiteuses, peintes en vert, décoraient ce logis, ce palais. Tout cela était triste, misérable : tout cela, au contraire, devait paraître aux indigènes le comble de l'opulence; les serviteurs de la maison se montraient pénétrés d'un orgueil intime en remplissant leurs fonctions; les voisins me félicitaient à l'envi et me vantaient la magnifique hospitalité dont j'allais être l'objet.

Je dois reconnaître que cette hospitalité fut digne de toute louange : tout fut en mouvement; on se donna mille peines pour que rien ne fît défaut. Le soir, un véritable festin me fut offert et rassembla la petite colonie chrétienne, représentée par sept convives français, espagnols et italiens; je remarquai particulièrement un jeune homme, de vingt-cinq ans à peine, qui avait été un des compagnons de Garibaldi. — Il mourut à quelque temps de là d'un coup de soleil. — Des conserves de toutes sortes, d'excellents vins de France, et surtout les vins de Champagne, me firent oublier un instant que j'étais comme perdu sur une plage désolée, au milieu de populations sauvages, loin de tout ce qui fait le charme de la vie. Notre agent consulaire habitait depuit vingt-deux ans Dar-el-Beïda, où il achetait des laines pour le compte de plusieurs maisons de Provence; il s'était si bien accoutumé à cet exil, qui épouvantait mon imagination, que rien n'avait pu le déterminer à retourner en France; sa fortune et les fonctions qu'il remplissait lui donnaient parmi les Arabes une autorité égale à celle du kaïd de la ville; il avait presque oublié sa langue; il vivait de souvenirs; il était, en un mot, à moitié Bédouin. — Au dessert, on apporta sur la table une petite boîte à musique, et les airs de *Zampa*, *Partant pour la Syrie*, la *Valse de la reine Hortense* furent écoutés par les convives avec un recueillement extatique. On appela ensuite un négrillon du nom de Faradji.

— Voyez ce moricaud, me dit l'agent consulaire, il n'entend pas un mot de français, et pourtant il va vous chanter une romance que j'ai moi-même chantée dans mon enfance et que j'ai réussi à lui faire apprendre. Çà, Faradji, chante-nous la complainte de *Sainte Madeleine*.

Faradji roula ses gros yeux blancs, salua *à la française*, et entonna à pleins poumons, avec un accent provençal irréprochable, une complainte ou

romance dont chaque couplet excitait les bravos de l'auditoire. On ne saurait imaginer une scène plus grotesque.—Ce petit monstre noir, laid, grimaçant, exprimant avec emphase, au nom de sainte Madeleine, des sentiments de repentir et d'amour mystique; les noms des *anges*, de la *vierge Marie*, du *divin Sauveur*, du *doux Pasteur*, prononcés d'un ton rauque, tantôt menaçant, tantôt lamentable; l'air ravi du digne agent consulaire, qui, de la tête, des pieds des mains, battait frénétiquement la mesure; enfin cent nuances de ce tableau bouffon provoquèrent en moi un accès de gaieté que je ne pus contenir. Mes éclats de rire stimulaient l'amour-propre de Faradji, qui me lançait des regards inquiets, et qui suait à grosses gouttes en s'efforçant d'élever le diapason de sa voix à proportion du bruit qui se faisait à ses oreilles. Le jeune drôle finit par perdre contenance, il quitta la table, et je dus à sa retraite de ne pas étouffer.

La fin de la soirée me prouva que notre hôte n'était point dépourvu de prétentions poétiques. — Deux ans plus tard, à Tanger, je vis une lettre qui me fortifia dans cette conviction : dans cette lettre, l'agent de Dar-el-Beïda donnait des renseignements sur une épidémie qui faisait en ce temps des ravages au Maroc; il peignait en traits vifs les caractères du fléau, les souffrances de ceux qui en étaient atteints, souffrances dont la mort seule était le terme, ce qu'il exprimait ainsi : « Enfin, monsieur le chargé d'affaires, le patient, après s'être retourné sur son séant, s'envole aux éternels repos ! »

Minuit devait être sonné en pays chrétien lorsque je pris congé de mes hôtes. Je me jetai sur un matelas et m'enveloppai d'une longue couverture; la fatigue me rendait heureusement aussi insensible à la dureté de ma couche qu'aux furieux aboiements d'une multitude de chiens attroupés dans les ruelles voisines. J'oubliai tout dans un sommeil profond.

NARCISSE COTTE.

— La suite prochainement. —

POÉSIE

LE SOUVENIR

« Ami, le gai printemps ne fleurit pas encor :
Attends que le soleil devant ses flèches d'or
Mette en déroute les nuées...
Ton beau rêve aime l'ombre, et la mousse, et les eaux,
Et le bruit amoureux des ailes des oiseaux
Le long des feuilles remuées. »

— Et qu'importe à mon cœur l'ombre épaisse des bois,
Et la terre et ses fleurs, et le ciel et ses voix?...
Ah! j'ai bien une autre folie :
Je veux fouler tout seul le gazon desséché,
Sans rêve et sans espoir, le front morne et penché,
Comme il sied à ceux qu'on oublie.

Mais j'oublierai comme elle, et puis j'effacerai
Jusqu'au dernier rayon de cet amour sacré,
Doux soleil de mes saisons vertes...
— Il partit (ô mon Dieu, faut-il en convenir?)
Pour chercher tout le temps la fleur du souvenir
Le long des campagnes désertes.

Ville-d'Avray.

ODELETTE

A M. CH. SAUNIER

Par la fenêtre ou par la porte,
Comme un maître ou comme un vainqueur,
L'Amour est entré dans mon cœur,
Et je ne veux pas qu'il en sorte
Par la fenêtre ou par la porte.

Je le tiens sous triples verroux,
Nuit et jour je fais sentinelle...
Afin que ses pieds ni son aile
Ne le sauvent de mon courroux
Je le tiens sous triples verroux.

Le sort en est jeté : qu'il meure
Par la corde... ou sur l'échafaud,
Sans recours en grâce!... Il le faut!
Voici venir sa dernière heure.
Le sort en est jeté : qu'il meure !

Qu'il meure ! Mais voyez ses yeux,
Comme ils sont gros et pleins de larmes,
Le pauvre enfant n'a plus ses armes,
Il est triste et silencieux...
Qu'il meure! Mais voyez ses yeux !

Ah ! comment le tuer ? je n'ose;
Ma main va trembler, j'en réponds;
Et pourtant ce roi des fripons
A cent fois mérité la chose...
Mais comment le tuer ? je n'ose.

Puisqu'en mon cœur il est entré,
Qu'il reste en prison éternelle!
Nuit et jour je fais sentinelle :
S'il bouge... eh bien, je le saurai,
Puisqu'en mon cœur il est entré.

OCTAVE LACROIX.

SOUVENIRS DRAMATIQUES

THÉATRE-FRANÇAIS

VIII[1]

Il y avait au Théâtre-Français un homme dont l'existence était assez curieuse : espèce de maître Jacques de l'endroit, il était à la fois secrétaire adjoint, second souffleur, archiviste et examinateur des manuscrits déposés au théâtre. C'était un garçon d'esprit et d'instruction, qui avait mené une vie des plus aventureuses ; il avait été tour à tour clerc de procureur, soldat, comédien, professeur et homme de lettres. Soldat, il avait perdu un œil ; comédien, il avait été sifflé ; professeur, il était traité du haut en bas par le maître de pension et détesté par la maîtresse, qui le trouvait laid ; homme de lettres, il n'avait jamais pu faire que des prospectus qu'on lui payait fort peu, parce qu'il était pauvre ; clerc de procureur, c'était son premier état. Il appartenait au genre de ceux qu'on appelle dans les études des *saute-ruisseaux*. Il se trouvait sous la domination du maître-clerc, dont les commissions et les billets doux l'occupaient tout autant que les exploits et les placets. Ce maître clerc était Desmousseaux, qui, avant de se faire acteur, se destinait au barreau. Quelques années plus tard, sociétaire de la Comédie, Desmousseaux s'était rappelé son ancien saute-ruisseau devenu homme de lettres, et l'avait fait admettre au théâtre en qualité de secrétaire adjoint, second souffleur, archiviste et examinateur. Cette multiplicité de fonctions l'occupait peu cependant. Le premier secrétaire, qu'on appelait le *secrétaire du comité*, était un vieux garçon nommé Loraux, beau-frère du député Mauguin, qui ajoutait à cette fonction la place de *conservateur* de l'Odéon.

[1] Voy. les tomes X et XI.

Loraux venait une fois par semaine au Théâtre-Français, le vendredi, jour où se réunissait le comité. Il était chargé d'inscrire sur les registres le procès-verbal des séances et d'adresser copie des délibérations à qui de droit. C'était, à bien peu de chose près, à quoi se bornaient les occupations du secrétariat.

Quant au premier souffleur, il y avait trente ans que le titulaire remplissait ces fonctions sans avoir jamais été malade, ni même indisposé. On comprend que le second souffleur avait peu d'occasions d'exercer son emploi, dont il s'acquittait, du reste, assez mal. Un jour Firmin, qui avait peu de mémoire, jouait dans une pièce nouvelle le rôle de Camille Desmoulins. La scène était un tribunal révolutionnaire. Comme l'auteur était placé fort loin de la rampe, par suite de la disposition de la décoration, j'avais mis dans la coulisse, et derrière lui, le second souffleur avec un manuscrit. C'était au moment où le tribunal, sur le réquisitoire de Fouquier-Tinville, rôle que jouait Geffroy, venait de refuser la parole aux accusés. Camille, exaspéré, s'emportait en invectives contre l'accusateur public.

— Misérable...! s'écriait-il, scélérat de...! monstre de...!

Le nom de Fouquier-Tinville ne lui venait point, et le pauvre souffleur, beaucoup moins occupé du manuscrit que de la figure de Geffroy à ces apostrophes, s'apercevant tout à coup de l'embarras de Firmin, lui lance le nom de... Geffroy ! Et Firmin de répéter :

— Monstre de Geffroy !

A ces mots, un rire homérique s'empare de toute la salle ; les acteurs eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'y prendre part, et l'acte le plus pathétique de la pièce finit par un long éclat de rire.

Les archives n'occupaient pas davantage l'ancien clerc de procureur. Elles se composaient de quelques livres, de rares manuscrits, entre autres une tragédie de Marivaux. Oui, Marivaux, l'homme des pointes et des antithèses, a fait une tragédie : on a joué de lui un *Annibal*. Mais son Annibal n'est qu'un vieux marquis retiré du monde, — le roi Prusias un Cassandre, — l'ambassadeur de Rome, Flaminius, un vert galant, — l'héroïne de la pièce, Laodice, une de ces jeunes femmes qui ont fait plus tard la fortune de l'auteur, — et Égine, sa suivante, une véritable Lisette. Ce que les archives possèdent de vraiment curieux, c'est la gestion complète de la troupe de Molière : c'est là que sont inscrites jour par jour les recettes et les dépenses. On y voit figurer une somme de 500 livres avancée à Racine, auteur de *Théagène et Chariclée*, pièce qui n'a jamais été jouée. On y voit que, lors des représentations des *Précieuses ridicules*, le succès fut si grand que les comédiens portèrent à quinze sols le prix des places du parterre, qui jusqu'alors n'avait été que de dix sols ; que le *Misanthrope*, joué seul, ne faisait pas au delà de 600 livres, et qu'il fallut y ajouter une comé-

die nouvelle, le *Médecin malgré lui*, pour maintenir ce chef-d'œuvre au théâtre. On y trouve les gratifications données par Louis XIV; on lit à ce sujet la note suivante : « Le mardi 26 octobre 1660, l'*Étourdi* et les *Précieuses* au Louvre, chez Son Éminence le cardinal Mazarin, qui étoit malade dans sa chaise. Le roy vit la comédie incognito, debout, appuyé sur le dos de la chaise de Son Éminence. Le roy gratifia la troupe de 3,000 livres. » On trouve encore, au même chapitre des gratifications, celles données par la troupe aux journalistes de cette époque : « Donné à M. Baron 220 livres qu'on lui a avancées pour M. de Visé (*Mercure galant*) » C'est dans ces registres que sont énoncées les dettes contractées par les grands seigneurs qui avaient l'habitude de faire prendre des loges, qu'ils ne payaient qu'au bout d'une ou de plusieurs années, quand ils les payaient. Le duc d'Orléans, le père du régent, y figure pour une somme de 1,257 livres, le maréchal d'Albret pour 85 livres, M. de Caylus 150 livres, le comte de Grammont 375 livres, et beaucoup d'autres encore. On y trouve le partage des bénéfices faits et répartis chaque soir entre les sociétaires. On peut y lire les signatures de Béjart, Lathorillière, Lagrange, Duparc, Brécourt, Ducroisy, Champmeslé, Baron, de mesdemoiselles Duparc, Beauval, Debrie, Béjart, et de tous les artistes de la troupe, à l'exception de celle de Molière, que l'on ne trouve nulle part. On peut encore y constater le revenu que se faisait l'auteur du *Tartuffe* du produit de ses ouvrages et de sa part sociale dans sa compagnie, revenu qui s'élevait de 15 à 20,000 livres par an, et qu'il porta jusqu'à 30,000 livres à partir de 1665.

Mais revenons au protégé de Desmousseaux, que cette fois nous allons trouver aux prises avec les *manuscrits*. Là, ce n'était plus le secrétaire, le souffleur, l'archiviste, promenant ses loisirs dans les foyers et dans les coulisses. L'examinateur devenait un mythe, un symbole, quelque chose d'invisible et de mystérieux; il portait ses arrêts dans l'ombre, nul ne le connaissait, et son existence n'était révélée que par les actes dont il frappait les jeunes auteurs. Le terrible examinateur n'a jamais rendu un manuscrit sans ce mot inévitable : *Refusé*. La direction devait lui enlever ce dernier, ce seul travail, et il n'en resta pas moins secrétaire adjoint, second souffleur, archiviste, examinateur, et quelques années plus tard *pensionné* par la Comédie.

Je m'étais fait un devoir de lire tous les ouvrages; j'en ai beaucoup lu, et, je dois l'avouer, j'en ai peu rencontré qui fissent concevoir même une espérance. Un jour, cependant, je fus surpris de trouver, dans un manuscrit que m'avait remis un tout jeune homme, un style brillant, passionné, éloquent parfois; le dialogue vif, spirituel, et le vers frappé souvent au coin du vrai poëte. C'était un ouvrage écrit d'inspiration, mais entièrement dénué d'action et d'intrigue; un sujet tiré des annales de Venise et déjà traité sans succès par Arnault : son titre était *Bianca*, autant que je puis me le rappe-

ler. L'auteur avait fondé de grandes espérances sur son œuvre ; c'était tout un avenir pour lui. Je lui assignai une lecture au comité ; la pièce fut refusée. Mais, tout en ajournant l'auteur inexpérimenté, le comité voulut encourager l'écrivain et lui accorda des entrées au théâtre. Il était dans mon cabinet lorsque je fus lui annoncer ce résultat : tout à coup je le vois pâlir, s'affaisser sur lui-même et tomber sans connaissance sur le canapé où il était assis. J'appelle. Marc, le médecin du roi et l'ami des comédiens, qui passait des matinées entières au foyer, se trouvait là précisément. Il examine le malade, et me prenant à part :

— Ce ne sera rien, me dit-il : une défaillance, un jeune homme qui a besoin.

Je lui fis donner tous les secours nécessaires, et, bientôt remis, il m'avoua sa pénible position : pauvre et souffrant, il était venu lire son ouvrage sans avoir rien pris depuis la veille au matin.

— Plus d'espoir ! ajouta-t-il les larmes aux yeux ; et maintenant que faire, que devenir ?

Je le rassurai, je lui promis que, d'après sa lecture, dont j'allais rendre compte au ministre, il ne serait point abandonné. Je lui parlai avec tant de persuasion de la certitude où j'étais d'obtenir pour lui un encouragement qui le mettrait à même de continuer ses travaux, qu'il ne put me refuser la modeste avance que je lui fis. Il me quitta moins malheureux. Il était trois heures, je cours au ministère : je trouve le directeur des Beaux-Arts prêt à entrer chez le ministre ; je lui raconte en peu de mots ce qui venait de se passer. Cavé me promet d'en parler à l'instant même et me prie d'attendre dans le salon. Dix minutes après, le ministre me faisait dire qu'il accordait un encouragement de trois cents francs, et j'appris que le lendemain l'auteur avait reçu et touché le mandat du ministère....

Bien des années se passèrent, je ne le revis pas. Un jour, j'étais dans les bureaux d'un journal, lorsqu'un homme jeune encore, élégant, un ruban rouge à la boutonnière, y entra.

— Voici le rédacteur en chef, dit un employé à quelques personnes qui attendaient.

Je fis un mouvement et j'aperçus l'auteur de *Bianca*. Il me regarda un instant, détourna la tête et entra dans son cabinet... Il ne m'avait pas reconnu ou n'avait pas voulu me reconnaître.

J'ai parlé de l'examinateur des manuscrits. Je dois faire connaître maintenant une corporation qui joue un grand rôle dans les théâtres : c'est la corporation des *claqueurs*, acteurs destinés à figurer en face de ceux qui jouent sur le théâtre; c'est un spectacle dans un spectacle. N'est-il pas plaisant, en effet, de voir deux ou trois cents paires de mains s'agiter en cadence, former un orage bruyant au milieu d'une assemblée que le drame et ses interprètes

laissent souvent dans le calme plat de l'indifférence? Ces claqueurs, que l'on nomme indifféremment *romains*, par suite de leur organisation à l'instar des légions romaines, et encore *chevaliers du lustre*, nom qu'ils doivent à la place qu'ils occupent généralement sous le lustre dans les salles de spectacle, avaient pour chef un nommé Vachette, ancien comédien, jeune encore, doué d'esprit naturel, poli et de bonnes manières. Sa mise était irréprochable : habit et pantalon noirs, cravate blanche, linge fin, épingle en brillants, solitaire au doigt et tabatière d'or ; on l'aurait facilement pris pour le notaire ou l'agent de change de la Comédie. Ce noble chef du lustre, ce roi du parterre menait la vie la plus confortable : il avait salon, boudoir à la ville et petite maison à la campagne; il donnait des fêtes, invitait les jeunes auteurs et les débutants à sa villa, où ils venaient à leur tour le complimenter et l'applaudir. Vachette assistait à toutes les répétitions, appréciait et jugeait suivant ses inspirations personnelles, et donnait ensuite ses ordres à ses *lieutenants*, chargés du service journalier. Pour lui, il ne paraissait que dans les grandes occasions, aux premières représentations et lors des reprises ou des débuts importants. Vachette était classique, et que de fois, cependant, il soutint vaillamment les romantiques ! C'était l'homme du devoir. Il avait une mémoire extraordinaire, savait le répertoire par cœur, connaissait toutes les répliques, toutes les traditions; et cependant il portait sur lui un portefeuille en maroquin rouge où étaient indiqués les passages à applaudir, ceux où l'on doit rire, les entrées, les rappels, et sur lequel aussi était écrit en lettres d'or : *Comédie-Française*.

Le Théâtre donnait à la claque de vingt à trente billets par soirée pour soutenir la représentation. Vachette recevait en outre des acteurs les *billets de service* auxquels ils ont droit toutes les fois qu'ils paraissent. Aux pièces nouvelles, il disposait de deux à trois cents places. Voici comment se compose le personnel de la claque, qui se forme d'*intimes*, de *lavables* et de *solitaires* : Les *lieutenants*, ou chefs d'escouade, reçoivent une paye; les *intimes*, ou claqueurs habituels, entrent gratis; les *lavables* payent leur entrée à vil prix. (*Laver*, en terme d'argot de théâtre, signifie vendre; les lavables achètent donc leur billet 10, 15 et 20 sous.) Ils sont tenus de claquer, de rire, de s'exclamer au signal donné, et de faire le service comme les intimes, et cela sous la surveillance des chefs d'escouade. Des amateurs, curieux d'assister aux premières représentations, payent leur billet au prix du bureau; ces amateurs obtiennent ainsi l'avantage d'entrer avec les claqueurs, par une porte latérale, avant le public; ils n'attendent point dans la rue, à la queue, et choisissent les places qui leur conviennent. Tout ce qu'on exige d'eux est de ne pas siffler; aussi, exempts de toute surveillance, ils vont se poster loin de la troupe vénale, qui les désigne sous le nom de solitaires, à cause de leur position topographique et de leur isolement. Toutes ces représentations rap-

portent au chef de riches tributs; les auteurs eux-mêmes déposent leur offrande sur cet autel de la gloire; plus d'un artiste lui paye en outre une redevance annuelle, et les débuts de chaque acteur lui valent des gratifications dont le chiffre se règle sur les prétentions des débutants. La claque est aujourd'hui une branche d'industrie très-lucrative; un chef de claque est plus largement rémunéré qu'un haut dignitaire; les charges s'achètent comme celles d'un notaire, d'un agent de change; je pourrais citer un chef de claque qui a payé la sienne 50,000 francs. Aussi n'est-il pas rare de les voir presurer de toutes manières les pauvres artistes. Quant à Vachette, il tenait la sienne de la munificence de la Comédie, et la remplissait en véritable artiste. Il disait avec orgueil, en parlant de Rachel :

— C'est pourtant moi qui l'ai commencée!

Donnait-on une pièce nouvelle importante :

— Ce sera, disait-il, ma plus belle *création*.

Un jour, l'Opéra vint jouer le *Comte Ory* dans une représentation à bénéfice. Après la pièce, qui avait été couverte d'applaudissements, je le rencontre tout fier sur le théâtre, et il me dit du plus grand sang-froid :

— Quel succès! et cependant, je dois vous l'avouer, c'est la première fois que je *conduis* un opéra.

Une autre fois, il assistait dans une loge à une représentation du répertoire; c'était un de ses lieutenants qui le remplaçait. Peu occupé de la pièce que l'on jouait, ses yeux étaient fixés sur le parterre avec une sorte d'ivresse. La claque exécutait, en effet, des roulements de mains avec une sagacité vraiment remarquable. La pièce terminée, Vachette rencontre son lieutenant :

— Je suis content, mon brave, lui dit-il, vous avez bien mérité de la Comédie; tout n'est pas perdu en littérature.

Et il lui serra aristocratiquement les deux mains. C'était presque Napoléon disant à son armée, après une victoire : « Soldats! je suis content de vous. »

Voilà plus de quarante ans que Vachette exerce; il a vu passer devant lui toute l'ancienne Comédie, cette brillante pléiade d'artistes dont il reste encore des représentants, et cette vieille tragédie qu'il a vue mourir deux fois avec Talma, avec Rachel.

Et cependant le rôle de chef de la claque était difficile : pressé entre les deux factions qui se partageaient le théâtre, aujourd'hui romantique et demain classique, ses applaudissements étaient comptés; et, tout déficit pour l'un ou l'autre des partis, était l'objet de réclamations et de plaintes amères.

C'est à cette époque que je remontai *Hernani* et que madame Dorval joua le rôle de doña Sol créé par mademoiselle Mars.

— Je ne le jouerai pas comme la grande comédienne, disait naïvement madame Dorval.

Mais elle exigeait comme elle les suffrages du parterre, et Vachette était

dans l'obligation de faire pour madame Dorval ce qu'il avait fait pour mademoiselle Mars.

— Rappellerai-je? me disait-il un soir.

— Faites ce que vous avez fait dans la nouveauté.

— Je rappellerai. Quant à la couronne, ajoutait-il, l'auteur la fournissait dans les premiers jours; mais, depuis, l'administration s'en était chargée.

— Qu'il en soit ainsi.

Ces couronnes coûtaient trois francs la douzaine; et, le lendemain, les journaux annonçaient que madame Dorval, sublime dans doña Sol, avait été rappelée par le public, et qu'au milieu des fleurs et des bouquets jetés de toutes les loges, une couronne d'immortelles était tombée à ses pieds.

Il y avait encore à la Comédie un homme qui tenait déjà depuis longtemps l'emploi de chef de comparses : ce sont des personnes, hommes et femmes, qui représentent le peuple dans la tragédie. Blanvallet était un ancien premier rôle tragique de province; il se nommait Floridor alors et faisait les beaux jours des Marseillais. Fort entendu en matière de théâtre, il savait le nom, l'époque, la date des débuts de tous les artistes depuis Molière. Au Théâtre-Français, son emploi était de réunir des comparses, qu'il prenait le plus souvent parmi les soldats de la garnison, et des figurantes, qui avaient bien les plus vilaines figures que l'on pût voir.

— Où allez-vous chercher les femmes que vous amenez ici? lui disais-je un jour : elles sont toutes d'une laideur remarquable.

— Les jolies se garderaient bien de venir au Théâtre-Français, me répondit-il : pour se faire connaître, il leur faut les Italiens, l'Opéra, et ces théâtres nous les renvoient ensuite belles, brillantes et avec du talent. Combien de nos grandes actrices n'ont-elles pas commencé ainsi? Mademoiselle Duclos, figurante à l'Opéra, passa à la Comédie en 1693, et devint cette grande tragédienne que vous connaissez; mademoiselle Quinault, madame Sallé, mademoiselle Gauthier, danseuses, quittèrent l'Opéra en 1714 pour la Comédie; mademoiselle Dufresne, sœur cadette de mademoiselle Quinault, figurante dans le ballet, entra à la Comédie en 1718, sous le nom de Quinault-Dufresne : c'était une femme d'un esprit original; elle avait réuni dans un même cadre les portraits de Molière et de Bourdaloue, on lisait au bas cette suscription : « Les deux plus grands prédicateurs du siècle. » Un jour, le duc de Chaulne avait fait peindre sa femme en Hébé; fort embarrassé de savoir comment il se ferait ajuster pour que son portrait servît de pendant à celui de la duchesse, mademoiselle Quinault lui dit : « Faites-vous peindre en *hébété*. » Nous avons encore mademoiselle Dangeville, qui quitta la danse pour se faire comédienne en 1730. Mademoiselle Cléron, qui chantait en 1743, changea l'orthographe de son nom en changeant de théâtre; elle signa *Clairon*, tout en conservant le sobriquet de Frétillon qu'elle por-

tait à l'Opéra. Mademoiselle Luzy, mademoiselle Lachassagne, mademoiselle Compain, figuraient à la Comédie-Italienne. C'est mademoiselle Compain qui apprenait un rôle pendant le temps que son coiffeur employait à la friser et à lui poser ses plumes. On ne cite qu'une mémoire pareille : mademoiselle Damvilliers, qui d'actrice devint souffleuse à la Comédie-Française ; elle savait par cœur toutes les pièces du répertoire. De nos jours, mademoiselle Candeille, mademoiselle Lange, mademoiselle Leverd, figuraient à l'Opéra...

— J'admire votre érudition, monsieur Blanvallet; mais tout cela ne me dit pas comment font les autres théâtres où je vois de fort jolies figurantes... la Porte-Saint-Martin, par exemple, et cependant on m'a dit que le directeur ne les payait pas.

— Oh! le directeur de la Porte-Saint-Martin est un homme de génie, il mériterait des récompenses nationales pour la manière dont il soutient et gouverne son spectacle depuis tant d'années, au milieu d'écueils où tout autre se briserait. Quant à ses figurantes, non-seulement il ne les paye pas, mais il a trouvé le moyen de leur faire donner une redevance; c'est une singulière histoire. Un jour M. Harel réunit ses jolies comparses et leur adresse l'allocution suivante :

« Mesdemoiselles, je vous ai admises à figurer sur le premier théâtre de Paris, celui de la Porte-Saint-Martin, honneur à nul autre pareil. Sans vous obliger à revêtir les habits du magasin, je vous ai autorisées à vous fournir vos costumes, afin qu'une louable émulation vous engagât à faire assaut d'élégance et de parure. J'ai fait plus, j'ai décidé que vous seriez considérées comme artistes, et que vos noms seraient inscrits sur l'affiche; et cependant, fières de votre indépendance, triomphantes de ne toucher aucune récompense pécuniaire, vous allez mener joyeuse vie à Saint-Cloud, à Asnières, à l'île Saint-Denis. L'heure du spectacle va sonner : « Qu'importe! dites-vous, vive la liberté! le directeur ne saurait nous mettre à l'amende sur des appointements qui n'existent pas. » Cette excuse, indigne d'artistes qui se respectent, prive chaque soir le théâtre d'un nombre toujours trop grand de princesses et de bergères. Votre nouvelle position comme artistes me fait un devoir de mettre un terme à cet abus déplorable. En conséquence, j'ai décidé qu'une somme de mille francs serait déposée par chacune de vous dans la caisse de l'administration pour subvenir aux amendes que le régisseur pourra vous imposer à l'avenir; elle sera du moins un garant de votre exactitude. Les reines du théâtre, mademoiselle Georges et madame Dorval, obéissent à cette loi; vous y soumettre comme elles, c'est vous élever à leur rang. »

Toutes déposèrent la somme demandée. Oh! M. Harel est un homme de génie!

JOUSLIN DE LASALLE.

— La suite prochainement. —

HUET

ÉVÊQUE D'AVRANCHES

ET SES DERNIERS BIOGRAPHES [1]

Il y a, en littérature, des résurrections soudaines, des exhumations auxquelles, sans se donner le mot, on s'attelle tout à coup de différents côtés. Huet, évêque d'Avranches, bénéficie en ce moment d'un bonheur semblable. Depuis les derniers articles, publiés il y a plus d'un siècle (vers 1720) dans l'*Europe savante* et dans le *Journal de Trévoux*, sur ses ouvrages posthumes, son nom avait cessé d'être rappelé au public et ne vivait plus guère que dans la mémoire d'érudits spéciaux auxquels les hasards de l'étude le faisaient rencontrer.

Or voici qu'en moins de dix ans (de 1850 à 1857), cinq écrivains, et des mieux accrédités, se reprennent à cette gloire oubliée et tentent de lui redonner la vie de par la science, les lettres et la théologie. Le premier, M. Bartholmess a ouvert le feu en reproduisant contre la mémoire d'Huet cette accusation de scepticisme qui déjà avait provoqué jadis autour de sa tombe un de ces doctes tournois de critique dont nous avons si bien perdu l'habitude. A sept ans de distance, un ecclésiastique des plus instruits et des mieux éclairés, M. l'abbé Flotte, auquel on devait déjà de savantes études sur Pascal, répond à M. Bartholmess et restitue à l'Église de France, absoute et vengée, la mémoire d'un de ses plus illustres prélats. Dans l'intervalle, M. Sainte-Beuve traçait un élégant portrait de notre évêque; M. Nisard, pris d'une heureuse inspiration, traduisait, pour la première fois, du latin ce livre singulier qui restera désormais le plus intéressant des ouvrages

[1] *Huet, ou le Scepticisme théologique*, par Christian Bartholmess. Paris, 1850.— *Huet, évêque d'Avranches*, par M. Sainte-Beuve. — *Mémoires de D. Huet*, traduits pour la première fois en français par M. Nisard. Paris, 1853. — *Huet, sa vie et ses œuvres*, avec des extraits de documents inédits, par M. de Gournay. Caen, 1853. — *Étude sur D. Huet, évêque d'Avranches*, par l'abbé Flotte. Montpellier et Paris, chez Aubry, 1857.

d'Huet, ces Mémoires auxquels il a donné le titre original de *Commentaires et événements de ma vie*[1]. Enfin un laborieux érudit normand, M. de Gournay, membre de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, publiait, dans les Mémoires de cette compagnie, une notice étendue où il complétait, par la production de documents inédits, ce qu'on savait déjà de la vie et du caractère de l'évêque d'Avranches. N'y a-t-il que du hasard dans cet empressement presque simultané à restaurer ou du moins à raviver une gloire qu'on pouvait croire éteinte? Je ne le crois pas; et, d'ailleurs, n'est-ce pas pour les choses de l'esprit surtout qu'il ne faut pas croire aux hasards? Il serait curieux, sans doute, d'étudier à loisir les lois de ces vicissitudes dont se composent les *destinées des livres;* mais aujourd'hui qu'il s'agit, non pas d'une thèse, mais d'un article, j'essayerai seulement d'expliquer quel genre d'intérêt peuvent offrir aux lecteurs du dix-neuvième siècle la vie et l'œuvre de cet homme qui fut en son temps un théologien fameux, un savant illustre, un littérateur aimable, un prélat vertueux, et qui, après un long siècle d'oubli, vient de ressusciter, grâce aux efforts combinés de trois littérateurs et de deux théologiens.

J'ai distingué dans cette dernière ligne les différents titres d'Huet à la célébrité : théologien, savant, littérateur, prélat. Comme prélat, il a composé des *Statuts synodaux;*—comme théologien, il a écrit la *Démonstration évangélique*, pour prouver l'accord de la raison avec la foi et, comme il s'exprime dans sa préface, pour « montrer à ceux qui rejettent la foi sans raison, que la raison y ramène; » un *Commentaire d'Origène*, un traité de la *Faiblesse de l'esprit humain;* — comme philosophe, il a écrit trois livres contre Descartes; — savant, il s'est fait l'historien des *Origines de Caen*, sa patrie; il a composé un traité du commerce et de la *Navigation des anciens*, un autre sur la *Traduction*, un autre sur les *Navigations de Salomon*, un autre encore sur la *situation du Paradis terrestre*. Que dirai-je encore? il était hébraïste, mathématicien, hydrographe; il inventa des instruments de physique et d'astronomie; et, pour que son nom ne manquât à aucune des branches du catalogue des connaissances humaines, il mesurait, à ses moments de loisir, des poésies françaises, grecques, latines; il prenait parti contre Perrault, et d'autres fois, au rebours, contre Boileau qu'il n'aima jamais, à cette vaillante querelle des anciens et des modernes. Il écrivit, à la demande de Segrais, une lettre sur l'*Origine des romans*, que l'on réimprime encore aujourd'hui en tête du roman de *Zayde*, de madame de Lafayette, et enfin, — oui, cela même, — un roman! — et un roman d'amour et d'aventures, *Diane de Castro*, ou le *Faux Inca*, qu'il ne voulut jamais publier, il est vrai, mais dont il garda le manuscrit si soigneusement jusqu'à

[1] *P. D. Huetii episc. Abrincensis commentarius de rebus ad eum pertinentibus.* 1718.

sa mort, qu'on n'eut vraiment que la peine de le porter à l'imprimeur. Et maintenant me demanderez-vous ce qui reste encore pour nous de cette bibliothèque éclose du cerveau d'un homme, et si quelqu'un de ces ouvrages si attrayants par leurs titres, et en même temps si effrayants, est encore friand ou même digestible pour nos estomacs du dix-neuvième siècle? Hélas! non. Si vous voulez connaître l'érudition théologico-philosophique et, comme on disait autrefois, la *doctrine* d'Huet, lisez l'excellent *compendium* de l'abbé Flotte. Quant à ses traités d'archéologie, le catalogue analytique de M. de Gournay vous suffira; car, si bourrés qu'ils soient d'une érudition incroyable, ils ne sont plus guère intéressants aujourd'hui que par l'induction, singulière parfois, souvent même paradoxale. Sa critique littéraire, quoique si bien nourrie d'études les plus profondes et les plus variées, est d'un ton qui s'est perdu. Sa lettre sur l'*Origine des romans* est elle-même insuffisante, et sa *Diane de Castro* ne peut plus avoir de saveur que pour les papilles indulgentes d'un curieux. Que doit-il donc rester de ce déluge de connaissances, de cette encyclopédie d'études? Il restera un homme, un homme extraordinaire et une vie extraordinaire aussi, que, par bonheur, il nous a racontée lui-même.

En un mot, il est arrivé à Huet le contraire de ce qui arrive ordinairement : tandis que la plupart des écrivains mettent toute leur vie dans leurs livres et disparaissent en quelque sorte dans leurs œuvres, lui, semble n'avoir tant travaillé, tellement étendu et varié son savoir, que pour ajouter à l'intérêt et à l'importance de sa biographie; chaque nouvelle étude est pour lui l'occasion de relations nouvelles : l'hébreu le lie avec Bochart, le grec avec Thouroude, l'arabe avec Baillehache[1], la poésie latine avec Rapin, Vanière et autres poëtes de la plaïade latine, la poésie française avec Chapelain et l'Académie. Lui-même avoue qu'il n'avait pas moins de curiosité pour les hommes célèbres que pour les sciences; il recherchait avidement les compagnies, les *milieux*, que ce fût la petite académie de Caen ou l'hôtel de Rambouillet. Lectures, voyages, tout lui était prétexte à correspondance ou à liaison : aussi, grâce à l'universalité de ses connaissances, fut-il, comme le témoignent les fragments de sa correspondance éparse dans toutes les bibliothèques de l'Europe, l'homme le plus répandu de son temps. Il enregistre avec une joie d'enfant, à chaque page de son *Commentaire*, les noms de ses nouveaux amis : « Je connus alors La Fontaine... l'illustre Pétau fut de mes amis, etc. » Et quand on songe qu'Huet a vécu quatre-vingts ans, qu'il a voyagé non-seulement en France et en Hollande, mais en Danemark et en Suède, qu'il vécut à la cour en qualité de précepteur du dauphin, qu'il fut de l'Académie, qu'il fut évêque, il est aisé de se figurer que les Mémoires

[1] Et non *Ballachée* (Ballachœus), comme le traduit M. Nisard, et après lui M. Flotte

de sa vie sont tout autre chose qu'une monographie, le tableau vaste, animé de la vie littéraire de tout un siècle.

J'allais m'écrier : « Et quel siècle ! » sans m'apercevoir que je marchais sur la plus usée des formules. C'est qu'en effet il n'est pas dans notre histoire littéraire d'époque plus féconde et plus curieuse que celle que traversent les Mémoires d'Huet. Le monde des lettres était alors en pleine voie de transformation. La découverte de l'imprimerie, dont les effets commençaient à se répandre, opérait déjà dans les habitudes, dans la méthode, dans l'éducation, une révolution complète; elle allait substituer la discussion calme, ou du moins réfléchie et digne, aux habitudes de dispute violente et d'invective créées par la Réforme et la Renaissance, en même temps que le mouvement d'unité, le besoin de paix et de discipline, que devait consacrer la monarchie de Louis XIV, introduisait partout dans les mœurs une politesse, une modération jusqu'alors inconnues. La nécessité d'être clair, née de l'accroissement subit du nombre des lecteurs, allait faire perdre à la science ses habitudes rogues et son langage pédantesque. La langue latine, cet idiome hiératique du savant et de l'écrivain, allait être abandonnée; le savant en *us* allait disparaître. L'antique république des lettres, qu'on s'habituait déjà à appeler *le pays de pédanterie*, craquait de tous côtés et devait s'effondrer bientôt, isolée dans ses vieilles formes et dans sa vieille indépendance, au milieu d'une génération plus jeune, plus mondaine, et disciplinée par le *Regis ed exemplar*. Ces deux courants, près de se confondre, sont les grandes lignes du tableaux présenté par Huet dans ses Mémoires : d'un côté, les tenanciers de la vieille science, les grognards de l'érudition personnelle et mandarinique, gardant leurs positions et fulminant en *us* et en *um* du haut de leurs cantonnements; de l'autre, le flot envahissant des écrivains nouveaux, plus libres dans leurs allures, plus expansifs, plus sociables, et se répandant partout, eux et leurs œuvres en bon langage français, à la faveur de l'instrument de Gutenberg.

Quoique né en 1630, Huet, confiné jusqu'à l'âge de vingt et un ans dans une province aussi éloignée alors de Paris que Paris l'est aujourd'hui de Constantinople, appartient, par son éducation, par ses premières fréquentations, et plus encore par ses habitudes d'esprit, au monde des résistants.

Il tint jusqu'à la fin pour la littérature érudite et laborieuse, et c'était bien pour lui que le génie était affaire de patience ! mais dans un autre sens que celui de Michel-Ange. Aussi Chapelain fut-il son poëte, cet homme si patient qu'il passa trente ans à limer son poëme, et qui, après qu'il eut paru, le travaillait encore sur l'imprimé [1]. Huet ne dit qu'un mot de Racine, qui cepen-

[1] M. Fossé d'Arcosse, conseiller honoraire à la Cour des comptes, possède un de ces exemplaires de la *Pucelle* corrigé de la main de Chapelain.

dant mourut vingt ans avant lui. Il ne nomme pas une seule fois Molière, auquel il survécut plus de quarante ans. Quant à Boileau, auquel il revient en deux ou trois endroits, il en parle comme d'un *mauvais plaisant, d'un poëte plat, d'un bouffon* (scurro) *médisant et venimeux;* il est même curieux de voir Despréaux pour la première fois représenté comme le chef d'une coterie (*factio*) d'envieux et d'insolents déchirant à belles dents les plus belles réputations, et surtout niant le génie de l'auteur de la *Pucelle,* qu'ils étaient incapables de comprendre ni d'égaler. Au reste, le jugement que Huet porte des poëtes et du goût poétique de son temps est absolument le même qu'en aurait pu porter un contemporain et un admirateur de la pléiade : « A peine, dit-il, pourraient-ils sans ennui et sans fatigue parcourir une ode; ils ne se plaisent qu'aux chansons, aux pointes et aux épigrammes. » Évidemment, il tenait pour la poésie savante, pour le grand art de Ronsard et de ses partisans. A part la préférence pour le Lucain, il n'hésite pas à proclamer Corneille le prince de la scène française, et se félicite, comme d'une de ses plus belles conquêtes, de sa liaison avec La Fontaine.

La partie la plus instructive des *Commentaires* d'Huet est celle où il donne le plan de ses premières études : on y surprend le secret de cette érudition qui nous effraye chez les savants du temps passé, chez un Scaliger, un Saumaise, un Casaubon; ce secret était surtout dans leur éducation.

Le jeune homme, qu'il fût confié à un ou à plusieurs régents, ne les quittait qu'après avoir tiré d'eux tout leur savoir; les huit années passées sous la règle pédagogique lui servaient d'autre chose que de programme d'études à refaire; ce qu'il avait appris, il le savait et ne passait d'un objet à un autre qu'après avoir épuisé sur le premier objet toutes les ressources qu'on lui pouvait offrir. Muni d'un pareil fonds, il pouvait tout aborder, car il possédait la méthode; bon latiniste, il lui était facile d'apprendre seul, ou l'hébreu, ou le grec, en appliquant les lois de la grammaire générale aux analogies qu'il découvrait, soit dans les versets de la Bible, soit dans les vers d'Homère. C'est ainsi qu'Huet devint hébraïste en consacrant trois heures par jour à l'étude de la Bible et des commentaires; au bout de trente ans, il avait lu, c'est lui qui le dit, vingt-quatre fois dans son entier le texte de l'Écriture sainte. Quelquefois une heureuse rencontre déterminait l'acquisition d'une science nouvelle; on faisait, par exemple, la connaissance de tel auteur d'un traité d'hydrographie, et l'on devenait hydrographe. Les savants alors, cantonnés dans leur province, privés de toute facilité de communication comme de toute distraction du dehors, passaient leur vie, pour ainsi dire, sur un livre. Il arrivait ainsi qu'un homme parvenu à la maturité de l'âge représentait jusqu'aux dernières limites tout le savoir de son temps dans telle ou telle branche de la science : de là le surnom de célèbre qu'on s'étonne aujourd'hui de voir appliqué dans les ouvrages anciens à tel homme dont le

nom est devenu parfaitement obscur. De là aussi les voyages longtemps projetés et religieusement accomplis pour aller visiter un homme, c'est-à-dire pour s'enrichir du fruit des méditations de toute une vie : on entreprenait alors de vrais pèlerinages pour l'honneur de converser pendant quelques jours avec Thomassin le théologien, avec Bochart, avec Vossius. Un livre annoté par la main d'un Scaliger, d'un Lipse, devenait une véritable relique; on en méditait longtemps à l'avance l'acquisition, et pour en obtenir la communication, on ne reculait pas devant la fourberie.

Il y avait en ce temps-là un certain dictionnaire d'Hésychius, où l'auteur avait rassemblé tous les mots difficiles, rares, singuliers ou irréguliers, relevés dans les anciens poëtes grecs. L'ignorance des copistes ou la négligence des éditeurs avait laissé passer un certain nombre de fautes dans cet ouvrage, dont l'auteur était mort depuis environ dix siècles. Or on n'était réputé savant dans la critique qu'autant qu'on avait corrigé au moins cinq à six fautes dans le dictionnaire d'Hésychius.

C'était cette érudition personnelle et traditionnelle, cette érudition de labeurs et de divination, que l'imprimerie allait faire disparaître en multipliant les grammaires et les lexiques. Huet en gémit, et, dans une page conservée parmi ses *anas*, il a consacré ce regret en caractérisant d'une manière frappante la différence où il tenait les savants de son siècle d'avec ceux du siècle précédent :

« Ce grand nombre de savants, dit-il, qui fleurirent vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, me paraissent bien plus estimables que ceux de notre temps. Nous avons tant de secours pour devenir savants et nous sommes dans une si grande lumière des lettres, qu'il semble qu'il ne faille que vouloir être savant pour y réussir. Tant de grammaires, tant de dictionnaires, tant d'*index*, tant d'abrégés, tant d'ouvrages méthodiques dans toutes les sciences, qui se sont infiniment multipliés à la faveur de l'imprimerie, sont autant de chemins abrégés et aplanis pour parvenir promptement au sommet de la vraie érudition. Mais, dans ces premiers temps d'obscurités et de ténèbres, les grandes âmes n'étoient aidées que de la force de leur esprit et de l'assiduité de leur travail; les livres n'étoient que manuscrits, et, par conséquent, rares, chers et en petit nombre. On trouvoit peu de personnes de qui l'on pût prendre conseil, moins encore que l'on pût imiter; il falloit trouver tous ses besoins dans son propre fonds et n'attendre rien du dehors. Je trouve enfin la même différence entre un savant d'alors et un savant d'aujourd'hui qu'entre Christophe Colomb découvrant le Nouveau-Monde et le maître d'un paquebot qui passe journellement de Calais à Douvres. »

Ainsi, ce que déplorait le savant évêque, ce n'était pas tant la légèreté où il voyait tomber les esprits de son temps que les facilités données à la paresse par les progrès de l'industrie; et l'imprimerie, en mettant la science à la por-

tée de tous, lui paraissait ruiner la véritable érudition. Il trouvait bien autour de lui les palais généralement plus raffinés; mais il ne trouvait plus de ces estomacs robustes, capables de digérer les rudiments d'une science. En voyant se multiplier les abrégés et les grammaires, il se disait que personne ne s'aviserait plus désormais de se créer une méthode particulière par l'étude des analogies des langues.

Ce regret est touchant, sans doute; mais comment Huet lui-même n'était-il pas frappé de ce mouvement qui se faisait autour de lui : cette diffusion de la science et de l'esprit, pénétrant peu profondément, il est vrai, dans les mœurs, mais assez cependant pour les assimiler, pour les harmoniser; la littérature française devenant européenne, la langue française s'universalisant?. Grognard d'érudition, ai-je dit; le nom devrait bien lui en rester. Quel courage il fallait pour bouder à cette aurore de l'unité française! Mais la science, pour Huet, était plus qu'une Muse : c'était un dieu mystérieux qu'il ne fallait pas exposer aux yeux des profanes, un mythe qu'il ne fallait pas trop expliquer. Cette tournure dogmatique et scolastique de son esprit se révèle surtout dans sa discussion avec Descartes, qu'il combat plutôt dans les formes de son raisonnement que dans son raisonnement même. Que de pages pour prouver l'irrégularité du fameux enthymème! Que de paroles pour démontrer qu'il faut prouver l'existence avant la pensée, qu'il faut naître avant que de penser, etc.! Et, cependant, ne semble-t-il pas que Descartes, en partant de la foi pour arriver au doute, et, par conséquent, en inversant la proposition, ait dû naturellement en inverser les termes?

J'ai dit que M. l'abbé Flotte avait vengé la mémoire de l'évêque d'Avranches de l'accusation de scepticisme relevée par M. Christian Bartholmess : je le crois. Huet avait prétendu qu'il valait mieux philosophiquement douter que de se fier uniquement à la raison; il affirmait la nécessité de la foi pour arriver à la connaissance de la vérité absolue. Mais, en infirmant la toute-puissance de la raison, il n'infirmait pas sa puissance; il la déclarait *insuffisante*, mais non pas *impuissante*. Telle est la conclusion dernière que M. l'abbé Flotte tire des arguments souvent paradoxaux, souvent téméraires, du prélat normand. Nous renvoyons à son livre ceux que l'étude de ces matières intéresse.

En somme, voici une vie curieuse, une physionomie intéressante replacée dans son cadre. Désormais la vie d'Huet est une chronique indispensable à l'histoire de la littérature et de l'esprit français. Remercions encore une fois MM. de Gournay, Flotte, Bartholmess et Nisard de cette utile restauration.

CHARLES ASSELINEAU.

THÉATRES

GYMNASE DRAMATIQUE. — *LE FILS NATUREL.*

« Un bon père, un bon estomac, une bonne femme, » — voilà les trois *choses* dont le grossier assemblage fait toute la philosophie du notaire Aristide Fressard, le plus moral des personnages mis en scène par M. Alexandre Dumas fils dans sa nouvelle pièce : un bon estomac, provenant de la régularité des repas, chose des plus importantes dans la vie, car *l'appétit, c'est la conscience du corps;* un bon père, c'est-à-dire un homme qui ait beaucoup d'enfants, qui les élève bien pour qu'ils soient utiles, qui les aime bien pour qu'ils soient heureux; une bonne femme, c'est-à-dire une bonne fille franche et *saine,* dont on fasse une compagne sûre et une mère *féconde.*

A sa théorie, le sage et gai notaire unit la pratique, et il s'en vante avec une assurance, un laisser-aller qui lui mérite de bruyants applaudissements. Il a l'appétit, cette conscience du corps (mot charmant qu'on ne saurait trop répéter pour arriver à en découvrir le sens); il a neuf garçons, le *nombre des Muses.* Quel dommage qu'il ne soit pas Prussien ! En Prusse, quand on est père de douze enfants, on reçoit une médaille du roi, et, ajoute Fressard, entre nous, *on ne l'a pas volée.* Son premier enfant est venu au monde neuf mois après son mariage, *jour pour jour;* le dernier de ses enfants n'a qu'un mois, et depuis quinze jours madame Fressard trotte comme s'il ne s'était rien passé, et elle est prête à recommencer... *si on veut.*

C'est Fressard qui a élevé Jacques, le fils naturel, le héros de la pièce; il l'a élevé dans les idées qu'il vient d'exposer : aussi, — dit-il au marquis d'Orgebac, — quand le pauvre garçon a rencontré votre petite-nièce, *il ne voulait plus en démordre.*

Le marquis, du reste, est digne d'entendre l'exposé de ces charmantes doctrines; il est inutile de faire ressortir l'exquise délicatesse des paroles suivantes qu'il adresse au notaire : « Je vous en veux de ne m'avoir pas amené

madame Fressard ; *je suis un garçon, c'est vrai, mais un bien vieux garçon.* » On le voit, madame Fressard peut sans crainte paraître devant monsieur d'Orgebac ; l'âge de ce noble vieillard répond de ses mœurs. Le même marquis sait unir à l'orgueil de son rang une aimable galanterie et une vertu supérieure au monde qui l'entoure : « Je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais compromis une femme ou déshonoré une fille. Je n'ai heureusement rencontré que des personnes *qui avaient pris leurs précautions* avant de me connaître ; je n'ai eu que des amours de table d'hôte : *j'ai mangé du plat que me passait mon voisin de droite, je l'ai passé à mon voisin de gauche, et je suis parti.*

C'est à son neveu, Charles Sternay, le père du fils naturel, que le marquis tient ces agréables propos. Mais, plus loin, comme il lui fait la leçon ! et comme la gravité de son caractère y ajoute en importance ! « Tu as eu le courage de faire croire à ton fils *que sa mère avait eu un amant*... quand tu savais le contraire. » Mais Sternay n'a garde d'être embarrassé pour si peu : « *Il y avait cent à parier*... dit-il. — Tu mens... tu savais très-bien à quoi t'en tenir..., réplique le marquis ; tu as fait là une petite infamie, mon bonhomme. — Eh bien, je réparerai moi-même cette infamie en adoptant le fils. Je n'ai plus que quelques années à vivre, je ne sais pas pourquoi je ne me donnerais pas le luxe d'un fils pendant ces dernières années : ce sera de l'amour filial en viager. *Si l'enfant était à faire, je ne dis pas ; mais puisqu'il est tout fait...* »

Les deux personnages les plus importants, Charles Sternay et Jacques, son fils naturel, se font très-bien connaître dans la scène où Jacques, alors âgé de vingt-cinq ans, veut que son père lui donne son nom et lui rende compte de sa conduite passée. Elle serait à citer tout entière pour montrer quel égoïsme, quelle sécheresse, quelle bassesse accablent et prosternent ce monde que M. Alexandre Dumas fils juge utile de représenter à nos yeux, et dont le public applaudit la représentation. Pas un mot, pas un cri ne s'élance du père au fils ou du fils au père ; pas une larme ne tremble dans leurs yeux.

« STERNAY. Vous êtes le fils de Clara Vignot ? — JACQUES. Et le vôtre, par conséquent. — STERNAY. Monsieur... — JACQUES. Si vous niez que vous êtes mon père, monsieur, je me retire à l'instant même. — STERNAY. Je ne nie rien, monsieur. — JACQUES. Alors, monsieur, pourquoi n'avez-vous pas épousé ma mère ? pourquoi ne m'avez-vous pas donné votre nom ? — STERNAY. Je n'ai rien à vous dire. — JACQUES. Parce que ?... — STERNAY. Parce que je ne puis rien réparer. — JACQUES. Ainsi, toute ma vie est brisée, mon avenir est perdu, etc... — Mais, prenez garde, monsieur ; vos déductions peuvent vous conduire au renversement des lois naturelles les plus sacrées. — STERNAY. Comment cela ? — JACQUES. Qui me montrera l'endroit de votre raisonnement où la nature finit, où la société commence ? Puisque le monde ne sait

pas, puisqu'il ne doit pas savoir que je suis votre fils, il ne voit en nous que deux hommes étrangers l'un à l'autre. Eh bien, supposons que je suive la logique de ma situation comme vous suivez la logique de la vôtre, et que je vous demande raison, non plus comme un fils à son père, mais comme un homme à un homme, du déshonneur de ma mère, que me répondrez-vous? »

La mère de Jacques, Clara Vignot, qui vient d'entrer, et qui a entendu ces derniers mots, s'avance vers son fils et le supplie de la parole et du regard : « Ne craignez rien, ma mère, répond-il, nous ne faisons que de la logique, monsieur et moi. — Ce n'est pas Jacques, l'enfant sans nom, répond alors M. Sternay, ce n'est pas le fils de Clara Vignot, l'ouvrière sans fortune, que je refuse de reconnaître, c'est M. de Boisceny, homme du monde, portant un nom dont je ne connais pas l'origine, et ayant vingt-cinq mille livres de rente dont je ne connais pas la source. — JACQUES. Répondez, je vous vous prie, ma mère, à cette question à laquelle je ne saurais que répondre, moi, puisque je vous l'ai adressée tout à l'heure. — CLARA. Sois juge alors... Abandonnée de ton père, je tombai malade. Je fus soignée par un homme qui avait l'âge que tu as aujourd'hui, Jacques; il était sans parents, sans amis, et, de plus, frappé d'une maladie qui bornait son existence à quelques mois de fièvre et d'insomnie. Et moi qui venais de perdre toutes mes espérances en une journée, je fus prise d'attendrissement, de pitié, d'affection pour ce pauvre être qui *escomptait sa vie* pour sauver la mienne. J'eus pour lui une sorte d'amour maternel. J'entrepris à mon tour de sauver ce malade. Je prolongeai sa vie de deux mois au delà du terme fixé par la science... mais c'est tout ce que je pus faire... Quant on ouvrit le testament du mort, on trouva qu'il nous laissait toute sa fortune, que j'acceptai par ambition pour toi et comme une revanche de la destinée. Il n'avait pas de famille, je ne frustrais donc personne. J'achetai une terre que l'on nomme Boisceny; je m'y retirai avec toi. Les gens du pays me donnaient plutôt que je ne pris le nom de cette terre, ce nom te resta... — JACQUES. Est-ce tout, ma mère? — CLARA. Oui. — JACQUES, *à Sternay*. Vous étiez en droit de me dire ce que vous m'avez dit tout à l'heure, monsieur. Recevez mes excuses pour les paroles que je me suis permises. Maintenant, vous pouvez vous retirer, nous n'avons plus rien à nous dire. (*Sternay sort.*) — JACQUES, *à Clara*. Adieu, ma mère. — CLARA. Tu me quittes? où vas-tu? — JACQUES. — Oh! je n'en sais rien. Tout droit devant moi. — CLARA. Tu doutes de moi? — JACQUES. Non... mais je suis forcé de me dire que mon père *est quitte* envers moi, comme envers vous, envers le monde. — CLARA. Pourquoi? — JACQUES. Parce que l'intervention immédiate d'un étranger dans votre abandon et dans votre douleur *donnent quittance* à M. Sternay des remords qu'il désirait tant ne pas avoir. Et moi, comment voulez-vous que je vive maintenant?... Il fallait accepter l'aumône de mon père plutôt que le don d'un étranger... Si vous

n'aviez pas de quoi me nourrir, il fallait me mettre dans un hospice, mais il ne fallait pas faire de moi un faux gentilhomme affublé d'un nom d'emprunt, vivant sans pudeur et sans honte d'un double déshonneur. »

Au moment où Jacques achève de jeter à la face de sa mère cette insulte et ces paroles que la plus grossière épithète ne pourrait qualifier, à ce moment se présente Aristide Fressard : « Misérable ! » dit-il à Jacques, qui se retourne vers lui avec colère. « Oh ! tu ne me fais pas peur, reprend Fressard. Je te répète que l'homme qui insulte une femme est un lâche, mais que l'homme qui insulte sa mère est plus misérable qu'un laquais et un voleur. Ne dis pas un mot, ne fais pas un geste... je t'étrangle comme un chien !... Que je suis bête, moi ! je m'emporte... un notaire... et la situation est impossible... Allons, va, embrasse ta mère, imbécile !... »

Il est inutile de fatiguer le lecteur par de plus longues citations; je lui ai présenté le vif de la pièce. Tout le reste est dans la même gamme, car c'est un des défauts les plus saillants et les moins remarqués des dernières pièces de M. Alexandre Dumas fils, que les personnages y parlent tous la même langue, y ont tous le même ton, les nobles et les rustres, les marquis et les coulissiers, les vieillards et les amoureuses.

Quant au dénouement, le voici : Jacques devient le secrétaire du ministre : « Il est charmant, ce gaillard-là ! » dit alors Sternay, qui veut être député, et qui le prie à son tour de vouloir bien se laisser reconnaître comme son fils, et porter son nom. — Jacques, au comble de la fortune et du bonheur, puisqu'il vient d'épouser cette petite-nièce du marquis d'Orgebac, dont il ne voulait pas démordre, Jacques refuse de reconnaître son père, et lui accorde à peine du bout des lèvres le titre d'oncle.

Comme les mots et les traits d'esprit font, à ce qu'on assure, le principal mérite de ces sortes de pièces, j'en ai cité un très-grand nombre; mais il en est encore beaucoup du même genre, et quelques-uns notamment que j'aurais regret d'oublier : ainsi une vieille marquise veut parler en secret à son frère qui écoute la confidence d'une autre personne : « Je vous retiens après elle; *il n'y a pas besoin de prendre un numéro?* » Ainsi, le notaire définit le cœur : « Le cœur n'est pas un fruit de l'hiver, il ne pousse pas dans la neige. » Ainsi, ce petit dialogue : « Vous êtes femme. » — « *Je l'ai été tout au plus*, et je vois bien que vous êtes bon. » Et cet autre : « Pourquoi ne faites-vous pas un voyage? » — « En Italie? » — « Oui... ou bien mariez-vous. » — « Merci ! *c'est trop loin*... j'aime mieux l'Italie. » Et ce trait délicat : « Il y a cependant de bonnes femmes. » — « Il y a vous. Voulez-vous m'aimer? » Enfin l'esprit gai, l'esprit gaulois (c'est le notaire Fressard qui parle du teinturier, son père, et de l'épicier, son voisin) : « Mon père m'a aligné 40,000 francs !.. Qu'est-ce qui se serait douté de ça?.. Est-ce assez vicieux, la teinturerie !... Quelles parties nous faisions ensemble! Barbottions-

nous assez dans l'indigo ! Quelles calottes je recevais ? Et le chien de l'épicier que nous avions teint moitié jaune, moitié vert. Était-il furieux, l'épicier ! Est-ce loin ? est-ce près ? Et puis, un jour, la mauvaise chance est venue... »

Ceux qui louent ce genre d'esprit, beaucoup même de ceux qui en blâment la fausseté et la grossièreté, reconnaissent chez l'auteur une habilité particulière à reproduire exactement, à photographier les détails de la société actuelle. Cette faculté, aussi inférieure à l'art véritable du théâtre que l'est à la peinture un procédé mécanique, M. Alexandre Dumas fils l'a en effet montrée plus d'une fois; il a été un habile photographe de certains personnages du demi-monde. Mais, dans la pièce nouvelle, on ne peut vraiment faire l'éloge de ces qualités photographiques qui l'ont conduit à introduire dans un monde tout différent les types mêmes du demi-monde.

Il lui reste donc une admirable patience à disposer comme une marqueterie la suite du dialogue, et à faire disparaître le plus possible entre les différentes parties qui le composent les points de jonction, les *ficelles* qui les relient. Il lui reste aussi sa rare habileté de metteur en scène.

Mais lorsqu'on sait se soustraire aux prestiges de la rampe, et qu'on étudie en eux-mêmes ces chefs-d'œuvre du terre-à-terre, on se demande si nous en sommes venus à un temps où le public, qui se rue vers ces spectacles, croit aussi qu'un bon estomac tient lieu de cœur, de sens moral et de pensées élevées; on se demande si la critique qui loue de telles pièces, ou ne les blâme qu'à la dérobée, est complice du public, s'il n'est pas temps qu'elle accuse hautement sa mission, s'il n'est pas temps, en matière d'art, de rejeter le *vox populi*, *vox Dei*, et d'arrêter ces moutons de Panurge qui suivent en troupeau les fanfares de la réclame. On se prend à regretter les plus épais mélodrames avec leurs grossiers élans de sentiment, les plus étranges féeries avec leurs fantastiques extravagances; on réclame de l'air, de la lumière, un peu de vertu, de passion, de sens moral, d'idéal, un coin du ciel bleu, et l'on crie avec le poëte : « Des ailes, des ailes, des ailes ! »

JEAN MOREL.

DIRECTEURS : JEAN MOREL. — E. OGER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE

DU BRAVE GASPARD

ET DE LA BELLE ANNETTE [1]

BIBLIOTHEQUE IMPÉRIALE IMPR.

Le printemps allait céder le pas à l'été : les rossignols depuis quelques jours chantaient jusque dans les rues. La journée avait été entre-coupée de lointains orages; la soirée était fraîche. Le garde de nuit criait onze heures, lorsque, rentrant chez moi, je vis devant un grand édifice une troupe d'ouvriers de divers métiers, réunis autour d'une personne à laquelle ils paraissaient s'intéresser vivement

C'était une vieille femme, qui, à toutes les questions des nombreux curieux accourus autour d'elle, n'opposait qu'une indifférence digne et silencieuse.

Calme et muette au milieu de la bruyante cohue qui l'entourait, cette femme se préparait à passer la nuit à la belle étoile, sur les dalles de l'escalier. Après avoir fait une mante de son tablier, un oreiller de son petit paquet de voyage, elle enfonça, avec une lente gravité, son chapeau de toile cirée jusque sur ses yeux, et s'étendit sur la pierre qui devait lui servir de lit.

— Qu'a cette vieille femme? demandai-je à l'un des assistants.

Les réponses pleuvaient dru comme grêle.

— Elle a fait dix lieues aujourd'hui.

— Elle a des parents dans la ville; mais elle se meurt de fatigue.

— Elle est quelque peu toquée.

— C'est une vieille tombée en enfance.

[1] Cette histoire est l'œuvre de Clément Brentano, l'un des fondateurs de l'école romantique en Allemagne. Depuis nombre d'années, elle se vend dans toutes les foires de villages, et le chiffre des exemplaires vendus est fabuleux. Je ne pense pas qu'elle ait été traduite en français; le fût-elle, elle mériterait encore d'être retraduite et rééditée. — A. W.

A ces réponses injurieuses, la vieille n'opposait qu'un dédaigneux silence; on l'eût crue sourde et muette.

— Mais, s'écria l'un des spectateurs, il est impossible que cette femme passe la nuit dans la rue! Portons-la dans une maison voisine.

— Et pourquoi ne resterais-je pas ici? dit-elle alors d'un ton calme mais ferme. Cette maison n'est-elle pas une demeure royale? Elle appartient au duc, et le duc ne me chassera pas du seuil de sa porte. Mes trois fils sont morts à son service, et mon unique petit-fils vient de prendre son congé. Dieu le lui pardonne! J'ai quatre-vingt-huit ans, et je ne veux pas mourir avant qu'il ait un tombeau.

— Quatre-vingt-huit ans! s'écria-t-on de toutes parts. C'est cela : elle parle à tort et à travers, comme un enfant. De quel tombeau parle-t-elle?

— Mais vous vous ennuierez, vous vous enrhumerez ici, s'écria un ouvrier en se penchant vers elle.

— Laissez-moi en repos, répondit la vieille femme. Que me parlez-vous de rhume et d'ennui? j'ai quatre-vingt-huit ans. Il se fait tard, l'aube va venir; mes amis m'attendent. Quand l'homme qui a eu des malheurs sait prier, que lui importent le temps et l'heure.

Peu à peu la foule s'écoula. Les derniers curieux profitèrent de l'arrivée du garde de nuit pour se faire ouvrir la porte de leurs maisons [1].

Je me promenais pensif sous les tilleuls. L'air de cette paysanne, le son de sa voix, le calme de son âme, tout en elle me rendait songeur.

Voilà une mortelle, me disais-je, qui depuis quatre-vingt-huit ans voit le retour des saisons; elle prend le monde pour le vestibule d'un temple de prières, et moi, poëte, je cherche le bonheur de la vie sous le ciel étoilé! Pour qui et pour quoi?

Mes passions, mes pensées, mon ambition, me donneront-elles, comme à cette belle âme, après des millions d'efforts, le pouvoir de passer, à quatre-vingt-huit ans, une nuit sur le seuil d'une maison pour y attendre l'aube et des amis? Trouverai-je un ami, moi? N'est-il pas probable qu'avant d'atteindre le but, je tomberai, devant les portes de la ville, au pouvoir des brigands?

Poussé par ces tristes pensées, je me rapprochai de la vieille, qui, la tête baissée, prononçait une prière. Touché jusqu'à l'admiration, je lui dis, en lui jetant un écu :

— Bonne mère, priez aussi pour moi.

— Merci, dit-elle, mon Seigneur, de m'avoir exaucé.

Croyant qu'elle s'adressait à moi, je repris :

— Mère, me demandez-vous quelque chose?

[1] En Allemagne, le garde de nuit a les clefs de toutes les maisons de sa circonscription; il ouvre la porte à celui qui demande d'y entrer; mais il ne l'ouvre plus pour le faire sortir, et, à dix heures, il ferme les portes d'office.

Elle leva la tête et répondit :

— Mon cher monsieur, que faites-vous si tard dans les rues? Rentrez chez vous, priez Dieu et couchez-vous. Maint adolescent s'est perdu dans ces courses nocturnes. Que cherchez-vous? le Seigneur? il est dans le cœur de l'homme et non dans la rue. Mais si vous cherchez l'ennemi, il guette sa proie, il vous tient déjà. Allez, monsieur, rentrez, et bonne nuit.

Cela dit, elle se retourna en mettant l'écu dans son sac de voyage. Le moindre de ses mouvements m'impressionnait.

— Vous avez raison, lui dis-je. Mais, bonne mère, c'est vous qui me retenez ici; je vous ai entendue prier, et je vous demande de ne pas m'oublier dans vos prières.

— C'est fait, répondit-elle : en vous voyant courir sous les tilleuls, j'ai demandé à Dieu de vous inspirer des pensées de bien, il m'a écoutée; ainsi, rentrez chez vous.

Mais, au lieu de rentrer, je m'assis à ses côtés, et saisissant sa main décharnée, je lui dis :

— Permettez-moi de rester près de vous, et dites-moi qui vous êtes, d'où vous venez et ce que vous cherchez dans la ville. Vous n'avez rien à espérer ici. A votre âge on est plus près de Dieu que des hommes. Le monde a changé depuis votre jeunesse.

— Oh! que non! s'écria-t-elle. Je trouve qu'il est toujours le même. Vous êtes encore jeune et tout vous surprend. Cela me réjouit de voir tant de fois les mêmes choses, puisque cela plaît ainsi à Dieu. Mais, bien que je n'aie pas besoin de vous, restez; il ne faut jamais rebuter un ami, de crainte qu'il ne nous manque dans un moment de besoin. Je vous dirai donc ce qui m'amène à la ville. Ah! je croyais ne plus la revoir... Il y a aujourd'hui soixante-dix ans que j'ai été servante dans cette même maison dont le seuil me sert d'abri aujourd'hui. Depuis ce temps, mon bon monsieur, je n'avais pas revu la ville. Comme le temps passe vite! on dirait une main que l'on tourne... Il y a soixante-dix ans, monsieur, que, tous les soirs, j'étais assise là, sur cette marche, pour attendre mon bien-aimé, un soldat de la garde : c'est ici qu'il m'a fait des serments solennels. Mais, chut! voilà justement la garde qui fait sa ronde de nuit.

Et, d'une voix douce, mais nette, elle chanta une vieille chanson :

« Au dernier jugement, les étoiles tomberont sur la terre; les morts ressusciteront pour être jugés; ils marcheront sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller les anges, et le bon Dieu s'avancera au milieu d'un arc-en-ciel. »

La ronde approchait, et la vieille, interrompant sa complainte, me dit :

— Ah! c'est aujourd'hui le 16 mai. C'est toujours la même chose; ce sont les mêmes soldats; il n'y a de changé que les hommes, et ils n'ont plus de cadenettes! Qu'importe! pourvu que le cœur soit bon.

L'officier de ronde s'approcha de moi pour s'informer de la cause de notre présence à une heure aussi indue. Je reconnus en lui le comte de Grossinger, porte-enseigne, et l'un de mes bons amis. Je le mis au fait en peu de mots, et, en s'en allant, il me dit :

— Voici un écu pour votre vieille; donnez-lui aussi cette rose, les paysannes aiment les fleurs. Priez-la de vous chanter cette complainte et copiez-la-moi; ces vieilleries m'amusent.

En partant, il me pria d'aller le voir au château où il était de garde.

Je remis à la vieille l'écu et la rose.

Elle saisit la fleur avec une vivacité touchante et l'attacha à son chapeau, tout en marmottant une autre chanson.

— Eh! bonne mère, lui dis-je, vous êtes toute guillerette.

— Je vous l'ai bien dit, répondit-elle, que c'était toujours la même chose. Il y a aujourd'hui soixante-dix ans, j'étais une belle et fraîche jeune fille, j'étais assise sur la même marche, je chantais la même chanson, lorsque la ronde de nuit vint à passer; un beau grenadier me jeta une rose : on en trouvera encore les feuilles desséchées dans ma Bible. Ce fut là que je fis la connaissance de feu mon mari. Le lendemain, en me rendant à l'église, je portais ma rose au corsage; il me reconnut, et ce fut bientôt une affaire arrangée. Voilà pourquoi cette fleur me fait tant de plaisir : c'est un signe qu'il m'attend, et cela me met aux anges. J'ai perdu quatre fils et une fille; avant-hier, mon petit-fils a pris son congé (que Dieu lui soit miséricordieux!); demain, une autre bonne âme m'abandonne; mais, que dis-je demain? n'est-il pas minuit passé?

— Minuit est sonné, lui répondis-je, tout étonné de ces paroles incohérentes.

— Que Dieu veuille avoir pitié d'elle pendant les quatre heures qu'elle a encore à vivre! ajouta-t-elle en joignant ses mains; puis elle retomba dans un morne silence.

Ces mots et ce silence me firent frémir. Voyant l'écu de l'officier oublié dans son tablier, je lui dis :

— Vous allez perdre votre argent, bonne mère.

— Ah! oui, dit-elle, il faut le garder pour un ami en détresse. Quant à l'autre écu, il appartient à mon petit-fils; car, voyez-vous, il a toujours été un brave garçon, respectant son corps et encore plus son âme. J'ai prié toute la journée pour lui; il n'est pas possible que Dieu l'abandonne. De tous les garçons de l'école du village, il était toujours le plus propre et le plus appliqué. L'honneur était un sentiment inné chez lui, et son lieutenant avait coutume de dire : « Si mon escadron a de l'honneur, c'est Finkel qui le représente à lui seul. » Il était dans un régiment d'uhlans. Lors de son retour de France, il nous racontait mille histoires, mais toujours pour glorifier l'hon-

neur. Son père, et son frère d'un autre lit, faisaient partie du *landsturm;* ils se disputaient souvent avec lui en l'accusant d'exagérer ce sentiment, car, pour eux, l'honneur n'était qu'un mot. Dieu me pardonne! voilà que je dis du mal d'eux! Mais feu ma fille, la mère de mon petit-fils, est morte à la peine; malgré un travail assidu, elle n'a pu parvenir à payer les dettes de ses fainéants de mari et de beau-fils. L'uhlan aimait beaucoup les Français, et quand son père en disait du mal, mon petit-fils répondait : « Convenez-en, ils ont de l'honneur. » Le beau-fils s'écriait : « Que nous parles-tu d'honneur, surtout à ton père qui était sous-lieutenant? il doit en savoir plus long que toi, simple soldat! — Oui, ajoutait le vieux, j'étais sous-lieutenant, et j'ai fait donner la schlague à plus d'un blanc-bec étourdi et vantard, et, si j'avais eu des Français dans ma compagnie, je leur aurais fait sentir plus d'une fois le coudrier de mes caporaux. — Jamais! reprit mon uhlan, jamais! » Et là-dessus, il raconta le fait que voici : « Sous le roi précédent, il avait été question en France d'introduire les coups de bâton dans l'armée; l'ordre du ministre de la guerre, à ce sujet, fut lu à un régiment en garnison à Strasbourg. Vers la fin de la parade, un soldat s'étant rendu coupable d'une violation au règlement, ordre fut donné à un sous-officier de lui faire appliquer sur-le-champ douze coups de bâton. Il fit exécuter l'ordre; mais, les coups appliqués, le sous-officier prit le fusil du soldat et s'en brûla la cervelle. Ce fut là ou jamais un homme d'honneur. Depuis ce fait, il n'est plus question en France de la schlague. — C'était un fou, s'écria le frère. Mange ton honneur quand tu as faim. »

Sur ce, mon petit-fils prit son sabre, vint chez moi et me raconta, les larmes aux yeux, ce qui s'était passé dans la maison paternelle. Je lui donnai ma bénédiction. Son congé expirait le lendemain. Il allait voir ma filleule, une charmante enfant, servante dans un cabaret; il l'aimait et il l'avait choisie pour être un jour sa compagne. Ah! ils seront bientôt réunis, si Dieu exauce mes prières! Mon petit-fils a déjà pris son congé, ma filleule sera libre aujourd'hui. C'est moi qui donne le trousseau; il n'y aura à la noce que les époux et moi toute seule!

Cela dit, la vieille retomba dans le silence et se mit de nouveau à marmotter des prières. Je l'admirai. Le garde de nuit venait de crier une heure.

— Je n'ai plus que deux heures! reprit-elle. Vous voilà encore? Pourquoi ne rentrez-vous pas? Vous ne pourrez pas travailler demain, et vous aurez des désagréments avec votre patron. Quel est votre état, jeune homme?

Je ne savais comment lui répondre que j'étais homme de lettres, car ce n'est pas un état pour le peuple. Il est moins honteux de dire à un homme du peuple : « Je suis un savant, » parce que, pour devenir savant, il faut travailler et dépenser de l'argent; les savants mangent au budget, ils découvrent des mines ou creusent des puits. Mais lui dire : « Je suis poëte, »

c'est avouer qu'on a laissé là l'école pour courir au Parnasse, afin de s'y promener les bras croisés. Il est vrai que c'est une chose scabreuse que d'être poëte de profession. On peut à juste titre lui faire observer que tout homme ayant un cerveau, un cœur, un estomac, un foie, une rate, a aussi une certaine poésie dans le corps; mais qu'en développant un de ces organes aux dépens des autres, la machine doit évidemment en souffrir. Un homme vivant de poésie a perdu l'équilibre de la vie. Si gros et si délicieux que soit un foie d'oie, l'oie n'en était pas moins malade, et les autres parties du corps en ont souffert.

Tous les hommes qui ne gagnent pas leur pain à la sueur de leur front doivent être naturellement honteux et gênés vis-à-vis du peuple. Le poëte sent mieux cela que tout autre. J'étais donc honteux d'avouer mon état à cette vieille femme, et, prenant un biais, je lui dis :

— Bonne mère, je suis écrivain public.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous êtes un homme de plume! Pourquoi hésitiez-vous à me le dire? Il faut pour ce métier-là une bonne tête et des doigts lestes et solides, car vous devez recevoir dessus plus d'une fois. N'importe, vous avez bon cœur. Sauriez-vous me rédiger une requête, une pétition?

— Certainement, je ferai mon possible.

— Vous êtes bien bon, monsieur; Dieu vous en récompensera, il vous accordera quatre-vingt-huit ans, du courage comme à moi, un écu, une rose, et un ami pour vous rédiger une pétition. Maintenant, faites-moi le plaisir de rentrer, achetez-moi de beau papier et écrivez. Je vous attendrai ici. Encore une heure et je serai près de ma filleule; vous pouvez m'accompagner, elle sera contente de voir la pétition. Elle a bon cœur; mais la justice de Dieu a ses secrets, et nous ne sommes que ses justiciables!

Elle s'arrêta : des larmes silencieuses coulaient le long de ses joues décharnées.

— Pourquoi pleurez-vous, ma mère? lui demandai-je.

— Ah! dit-elle, j'ai de quoi pleurer, mon brave jeune homme : je pleure pour eux, pour moi ; mais cela ne sert à rien; les larmes amères sont encore trop douces pour l'homme... Je croyais que vous alliez acheter du papier pour faire ma pétition?

— Mais, bonne mère, je ne sais seulement pas de quoi il s'agit; dites-moi d'abord ce qu'il faut y mettre.

— Tiens, c'est vrai! Mais s'il faut que je vous dise tout, vous n'aurez qu'à copier, ce ne sera pas difficile. Eh bien, soit, je vais faire mon possible. Mettez ceci dans la pétition :

« Je demande que deux cœurs qui s'aiment reposent ensemble en Dieu, que le corps de l'un ne soit pas porté à l'anatomie pour être disséqué, afin qu'il puisse ressusciter au jugement dernier. »

De nouvelles larmes lui coupèrent la parole.

— Voyons, ma mère, lui dis-je, racontez-moi votre histoire en détail; elle est bien triste, je le sens. Je ferai tout pour vous soulager et pour bien faire votre pétition.

— Je vais tout vous raconter, dit-elle. Mon petit-fils, l'uhlan dont je vous ai parlé, aimait une jeune fille appelée la *belle Annette*, à cause de sa jolie figure. Il lui avait tant parlé d'honneur que cette fille était devenue tout autre que ses compagnes du village; sa toilette était plus soignée et plus coquette, et elle ne permettait à personne de la toucher du bout du doigt, ainsi que c'est l'usage chez nos grossiers villageois.

Ah! la petite Annette avait une tête de fer et un cœur d'or. Parfois elle arrachait son tablier, comme si quelqu'un lui eût jeté du feu dedans; puis elle se mettait à pleurer : on eût dit qu'elle sentait que le malheur la saisirait de ses dents pour l'attirer vers l'ennemi. Si la belle enfant, au lieu de ne connaître que son honneur, se fût abandonnée au pouvoir de Dieu, elle eût supporté bien des choses pour l'amour de lui.

Dieu veuille se souvenir d'elle et en avoir pitié! Que sa volonté soit faite!

L'uhlan était retourné en France, et n'ayant pas donné de ses nouvelles depuis longtemps, nous le crûmes mort. Il était à l'hospice militaire, malade d'une blessure. A peine guéri, il fut nommé sous-lieutenant. Brûlant du désir de revoir Annette et de se montrer à son vantard de frère avec les épaulettes d'officier, il demanda un congé, qu'il obtint; il était tant aimé dans le régiment, que son commandant lui permit aussi d'emmener son cheval pour trois mois. Il se hâta de se mettre en route, tout en ménageant sa monture, car elle ne lui était que confiée.

Un matin, c'était la veille de l'anniversaire de la mort de sa mère, il vit l'ombre de sa mère courant devant le cheval; elle le pressait d'arriver et lui disait : « Gaspard, fais-moi l'honneur de couronner ma tombe. »

Le lendemain, j'étais assise seule sur le tombeau de ma pauvre fille; je tressais une couronne de *ne-m'oubliez-pas*, pour l'attacher à la croix de bois, et je mesurais, dans mon esprit, quelques pieds de terre, en me disant : C'est là que je veux reposer avec mon Gaspard et Annette, afin que nous soyons réunis le jour où l'on dira : « Morts, levez-vous! »

Gaspard avait hâte d'arriver; de la France même il apportait une couronne d'immortelles pour sa mère et une autre couronne de boutons d'or pour Annette...

Ah! s'écria subitement la vieille femme, si seulement je pouvais parler au duc : Annette aurait, certes, cette couronne sur sa tombe!

Mon Gaspard, poursuivit-elle, serait arrivé vers midi; mais l'aubergiste chez lequel il avait passé la nuit lui ayant dit que son cheval était blessé sur le dos et que cette blessure ne faisait pas honneur au cavalier, il préféra

voyager à pied et conduire sa monture par la bride. Il arriva vers le soir au moulin, à une lieue de notre village. Le meunier était un ancien ami de son père; il y fut donc reçu avec joie. Après avoir fait entrer son cheval à l'écurie et jeté sa valise dans un coin, il se rendit près du meunier. Là il apprit que sa vieille grand'mère était encore en vie, que son père et son frère se portaient bien, et qu'ils avaient quitté le moulin la veille, où ils étaient venus pour faire moudre du froment. On lui dit également que son père faisait le commerce de chevaux et qu'il y gagnait pas mal d'argent.

Gaspard se réjouissait sincèrement d'apprendre de si bonnes nouvelles de sa famille. Il sut alors qu'Annette était sortie du château pour entrer en condition dans la ville même.

Bien que Gaspard eût du chagrin de ne pas la voir tout de suite, il se félicita de pouvoir promener ses épaulettes dans la capitale, à côté d'Annette, et de lui faire honneur.

Après une longue causerie qui prolongea le souper, Gaspard donna un coup de main aux travaux du moulin, et, vers dix heures, le meunier le conduisit à la chambre du premier en lui souhaitant une bonne nuit.

Quoique harassé de fatigue, Gaspard ne pouvait s'endormir; son sommeil était entre-coupé de rêves et de visions : tantôt il voyait sa mère debout devant lui, qui, les mains jointes, lui demandait du secours; tantôt il se croyait mort près d'Annette, et suivait lui-même le corbillard où il était couché. Il versait de chaudes larmes en se voyant enterré seul, sans être escorté de ses camarades. Arrivé au cimetière, il voyait sa tombe à côté de celle de sa mère, et, après avoir donné une couronne à Annette, il attachait l'autre à la croix de sa mère. Tout à coup, un homme, saisissant Annette par le tablier, la traînait jusqu'à la tombe de Gaspard. Il s'écriait : « N'y a-t-il personne ici pour me rendre les derniers honneurs dus à un brave soldat? » Et, comme personne ne répondait à sa voix, il tirait son pistolet et faisait feu lui-même sur sa propre tombe.

Ce coup de feu le réveilla. Il lui sembla alors avoir entendu un bruit de vitres cassées, suivi d'un autre coup de feu.

Il se leva d'un bond et saisit son sabre. Au moment même, la porte de sa chambre s'ouvrit avec fracas, et deux hommes, aux visages noircis à la suie, s'élancèrent vers lui en brandissant de gros bâtons. Il faisait clair de lune; Gaspard se mit en défense, et d'un coup de sabre, il en blessa un au bras. Tous deux alors prirent la fuite en fermant la porte à double tour derrière eux. Dans le but de les poursuivre, Gaspard brisa la porte en morceaux; mais ils avaient eu le temps de fuir. En descendant l'escalier, il trouva le meunier garrotté et couché sur un sac de farine; il le dégagea et courut à l'écurie : son cheval et sa valise avaient disparu.

Perdre la valise, ce n'était rien; mais il pleurait de rage de ne plus avoir

le cheval qui lui avait été confié par le régiment. Lorsqu'il rentra au moulin, il trouva le meunier devant un sac d'argent qu'il avait pris dans la chambre où Gaspard avait passé la nuit.

— Mon garçon, lui dit celui-ci, je vous dois la vie et cet argent qu'on allait me voler, car ces misérables en voulaient principalement à mon argent. Ce sont des brigands consommés ; il est probable qu'ayant vu, au cheval et à la selle, qu'il y avait un soldat dans la maison, ils ont tiré deux coups de feu pour donner un signal de fuite. Aussi suis-je prêt à vous donner la somme nécessaire pour acheter une autre bête beaucoup plus belle et tout ce qu'il faut pour le harnachement.

— L'honneur, mon brave homme, répondit Gaspard, me défend d'accepter de l'argent comme un don, je le prends comme prêt ; avancez-moi soixante-dix écus, et je vous donnerai un billet en échange, que je vous payerai d'ici à deux ans.

Le meunier consentit, et Gaspard partit seul pour faire sa déclaration à la justice. Le meunier resta d'abord pour attendre sa femme et son enfant, qui avaient passé la nuit à une noce dans un village voisin ; mais il promit de suivre Gaspard le plus tôt possible pour faire la même déclaration.

Figurez-vous, mon cher monsieur, la douleur de mon brave uhlan ! On lui avait volé cinquante écus, fruit de ses économies, sa nomination de sous-lieutenant, son congé, son cheval et ses deux couronnes !... Il était au désespoir. A deux heures de la nuit, il se mit en route, à pied, lui qui se faisait une fête d'entrer au village, haut et fier, sur son cheval noir. Arrivé à la maison du greffier de justice, il frappa à la porte pour faire sa déclaration.

L'homme de loi l'écouta, fit un procès-verbal et lui conseilla de se rendre immédiatement auprès de son père.

— Ton père a des chevaux, lui dit-il, il peut poursuivre les voleurs avec toi et ton frère. J'enverrai moi-même des patrouilles à pied, et je resterai ici pour recevoir la déposition du meunier.

Gaspard allait se rendre à la maison de son père ; mais, passant devant ma cabane, et me trouvant éveillée, — car moi aussi, je n'avais pas dormi cette nuit-là, — il entra en disant : « Béni soit Jésus-Christ, grand'mère, votre fils vous salue ! » Ces paroles pénétrèrent mes vieux os ; je m'élançai vers lui et le pressai contre mon cœur. Il me raconta en peu de mots son malheur, et m'annonça qu'il allait, au nom de la justice, éveiller son père pour poursuivre les voleurs. « C'est pour moi une affaire d'honneur, » ajouta-t-il. A peine était-il parti que je tombai à genoux en priant Dieu de le prendre sous sa protection. J'avais de tristes pressentiments ; mais, comme toujours, j'achevai ma prière en disant : « Que la volonté du Seigneur soit faite. »

Pour arriver plus vite à la maison paternelle, Gaspard sauta par dessus la haie ; mais à peine l'eut-il franchie, qu'il entendit le bruit d'une pompe à

eau et le hennissement d'un cheval dans l'écurie. Il s'arrêta épouvanté : la lune éclairait deux hommes qui se frottaient la figure.

— Ce maudit noir, s'écria l'un, colle comme de la poix.

— Viens à l'écurie, disait l'autre ; nous couperons la queue et la crinière du cheval. As-tu bien enfoui la valise sous le fumier ?

— Oui, répliqua l'autre ; il n'y a pas de danger qu'on l'y cherche.

Ils entrèrent tous deux à l'écurie.

Gaspard, fou de douleur, ferma la porte sur eux et s'écria :

— Au nom du duc, je vous arrête. Rendez-vous, ou vous êtes morts : mon pistolet est chargé !

O douleur ! ô honte ! il avait reconnu son père et son frère dans les voleurs qu'il cherchait.

— C'en est fait de mon honneur, cria-t-il : je suis le fils d'un voleur, d'un misérable brigand !

Lorsque les prisonniers entendirent ces cris, ils perdirent courage.

— Gaspard, dirent-ils les mains jointes, pour l'amour de Dieu, ne nous dénonce pas. Nous sommes des hommes perdus ; aie pitié de nous, au nom de ta mère : c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa mort. Je suis ton père, je suis ton frère ; épargne-nous, nous te rendrons tout.

Mais Gaspard, hors de lui, s'écria comme un forcené :

— Je ne connais que mon honneur et que mon devoir, je ne puis vous laisser partir sans me déshonorer.

Et comme ils firent mine d'ouvrir la porte de force, il tira un coup de pistolet en l'air, en criant :

— Aux voleurs, aux voleurs ! Au secours !

La patrouille envoyée par le greffier accourut, avertie par le coup de feu. Le vieux Finkel pleurait et priait toujours ; mais son fils lui dit :

— Tout est perdu, car l'honneur est perdu !

Bientôt arriva le greffier. La cour était déjà remplie de paysans. Gaspard dit alors :

— Au nom de la justice de Dieu, greffier, je viens d'arrêter mon père et mon frère ; ce sont les voleurs que nous cherchons ; ils sont là dans l'écurie avec mon cheval ; ma valise est enfouie dans le fumier.

Les paysans entrèrent dans l'écurie et garrottèrent les voleurs.

Après avoir déterré sa valise, Gaspard prit les deux couronnes et se rendit au tombeau de sa mère.

Le jour venait de poindre. Dans l'espoir de revoir mon Gaspard, j'étais sortie de bonne heure pour tresser deux couronnes de *ne-m'oubliez-pas*, afin de me rendre avec lui sur la tombe de ma fille.

Comme j'évite partout la foule, et que je n'ai jamais été curieuse, car on n'apprend que de mauvaises choses, je fis un détour pour arriver au cime-

tière; mais, à peine arrivée, j'entendis un coup de feu, je vis la fumée obscurcir l'air, et, Seigneur mon Dieu! mon Gaspard étendu inanimé sur la tombe de sa mère! Il venait de se tirer un coup de feu dans la poitrine, sur laquelle il avait attaché la couronne destinée à sa chère Annette.

Je crus que la terre allait m'engloutir, et, m'élançant vers lui, je m'écriai :

— Gaspard, mon fils, mon enfant chéri, qu'as-tu fait!

Je ne savais pas qu'il s'était tué de honte; je ne savais pas que son père était un voleur!... O honte! ô malheur! ô douleur!

La vieille s'arrêta et dévora une larme.

— Bonne mère, lui dis-je tout attendri, votre misère est grande; que puis-je faire pour vous?

— Ah! dit-elle, ne devinez-vous pas que je demande une tombe honorable pour mon Gaspard, et aussi pour Annette, à laquelle j'apporte la couronne de son bien-aimé, tout humectée de son sang.

Et elle tira la couronne de son sac. Je vis qu'elle était noircie de poudre et rougie de sang.

— Ah! lui dis-je, comment pourrez-vous apprendre cette nouvelle à la pauvre Annette, sans qu'elle meure de douleur et d'effroi?...

— Jeune homme, répondit-elle, venez avec moi; j'ai encore bien des malheurs à vous conter. La vie est un tissu de douleurs, mais Dien est bon.

Elle se leva, dit sa prière du matin, arrangea ses hardes, et me donna son paquet comme si j'avais été son domestique depuis cinquante ans. Il était trois heures, le jour se levait; nous nous mîmes silencieusement en marche.

— Voici d'abord, dit-elle, le portefeuille de mon cher Gaspard; je l'ai trouvé dans son manteau. Lisez sa dernière volonté écrite au crayon.

Je pris le papier et je lus :

« Je ne puis survivre à ma honte. Mon père et mon frère sont des voleurs; ils m'ont volé moi-même. Mon cœur s'est brisé, mais mon devoir de soldat m'a ordonné de les livrer à la justice. L'honneur ne transige pas. Ah! priez que l'on m'accorde une tombe là où je ne suis couché à côté de ma mère. Je prie ma grand'mère de remettre à Annette la couronne à travers laquelle, je me suis tiré un coup de feu. Je l'ai bien aimée, je la plains; mais je ne veux pas qu'elle épouse le fils d'un voleur.

« Chère Annette, ne t'effraye pas de ma mort, et ne pense pas mal de moi. Je ne suis pas l'auteur de ma honte, on ne fait pas son sort. J'ai toujours tout sacrifié à l'honneur, et maintenant que je suis sous-lieutenant, je ne commencerai pas à lui manquer. Ah! chère Annette! j'aurais été officier en peu de temps, et c'est toi que j'aurais épousée. Mais, le fils d'un voleur, qui vient d'arrêter son propre père, ne saurait survivre à sa honte. Je n'aurais pu te rendre heureuse, je te rends la liberté. N'épouse jamais un homme sans honneur, et prie pour moi afin que je sois enterré honorable-

ment. Si tu restes dans le pays, tâche de reposer à côté de nous. La grand'-mère nous rejoindra aussi un jour, et nous serons tous réunis.

« Il y a cinquante écus dans ma valise, je désire qu'on les place pour ton premier enfant. Je lègue ma montre d'argent au curé qui m'enterrera. Mon cheval, mon uniforme et mes armes appartiennent au duc, mais mon porte-feuille est à toi.

« Adieu, mon trésor; adieu, grand'mère chérie. Priez pour que Dieu me soit miséricordieux. Mon désespoir est trop grand. »

Cette lettre m'arracha des larmes.

— Bonne mère, lui dis-je, votre Gaspard était un bien digne garçon.

— Oui, répondit-elle en me serrant la main, c'était le plus brave garçon du monde; mais il n'aurait pas du prononcer le mot désespoir, car les hommes qui se tuent de désespoir s'exposent à être privés d'une sépulture honorable. Mais, j'en suis sûre, vous m'aiderez à réhabiliter la mémoire de mon petit-fils.

— Le duc, lui dis-je, est un homme de cœur, il vous accordera votre demande.

— Que Dieu le fasse, dit-elle. Voyez-vous, mon petit-fils est mort à propos ; s'il avait su l'histoire d'Annette, il serait devenu fou.

— Où donc est-elle, votre Annette? lui demandai-je. Tantôt vous dites qu'elle n'a plus que deux heures à vivre, tantôt vous parlez de sa mort, parfois même je crois deviner par vos discours qu'elle n'était pas fidèle à la foi promise. Dites-moi la vérité, puisque vous désirez que je parle d'elle dans ma pétition.

— Écoutez, dit la vieille : c'est horrible; mais ce que Dieu fait est bien fait... Quand la mère de ma filleule mourut, j'étais auprès d'elle. Cette pauvre femme, veuve d'un bûcheron, avait aimé dans sa jeunesse un braconnier, mais elle lui avait refusé sa main à cause de son inconduite. Ce braconnier, de chute en chute, venait d'être condamné à mort pour avoir tué un garde. Ma nièce, la mère d'Annette, apprit cette triste nouvelle sur son lit de douleur; quelques instants avant sa mort, et après avoir serré sa pauvre fille contre son cœur, elle me dit :

— Chère Marguerite, si tu passes par la ville où le malheureux Jurge est en prison, fais lui dire par le geôlier que j'ai prié pour son âme avant de mourir, et que j'espère qu'il fera pénitence et qu'il se confessera à Dieu.

Le lendemain, après sa mort, je pris la petite Annette, qui avait trois ans, sur mon bras, et je l'emmenai chez moi.

En dehors de la ville où je devais passer, se trouve la demeure du bourreau, le meilleur vétérinaire du pays. Un paysan de mon village m'avait chargée de lui rapporter, pour une de ses bêtes, quelques remèdes préparés par ce bourreau-vétérinaire. J'entrai et lui dis :

— Maître, les herbes commandées sont-elles prêtes?

— Oui, répondit-il, elles sont au grenier, je vais les chercher.

Je laissai l'enfant dans la chambre au rez-de-chaussée et le suivis au grenier. Quand nous rentrâmes, Annette se trouvait devant une armoire scellée au mur, et s'écriait : « Marraine, une souris ! » A ces mots, le maître, les traits bouleversés, ouvrit la porte de l'armoire avec fracas et dit :

— Que Dieu nous soit miséricordieux !...

— Qu'y a-t-il ? m'écriai-je.

— Ne voyez-vous pas mon glaive qui tremble et frissonne ?... Puis, détachant l'instrument du clou auquel il était suspendu, il me dit : — Bonne femme, si vous aimez bien cette enfant, permettez-moi de lui faire avec cette lame une égratignure tout autour du cou ; ne vous effrayez pas, car ce glaive, en frissonnant à la vue de cette enfant, demande à boire de son sang, et, si je ne lui en donne pas quelques gouttes aujourd'hui, il aura tôt ou tard la vie entière.

Puis, saisissant Annette, il allait faire ce qu'il me demandait ; mais nous poussâmes des cris si terribles, l'enfant et moi, qu'il recula. En ce moment entra le bourgmestre de la ville, qui revenait de la chasse avec un chien malade. Il s'informa de la cause de nos cris. J'étais hors de moi. Annette dit : « Cet homme veut me tuer ! »

Le bourreau raconta alors ce qui s'était passé.

— Maître, lui dit le bourgmestre, ce sont là de vieilles superstitions, des croyances absurdes et mensongères.

— Soit, répondit maître Franz en remettant le glaive dans l'armoire ; mais c'est la foi de mon père et de mon grand-père. Dieu veuille que ce soit une absurdité!

— Votre glaive a tremblé, dit le bourgmestre, parce que, selon les ordres que je viens de recevoir, vous devez décapiter demain le braconnier et assassin Jurge. Mais il est cruel, de votre part, de prédire à cette charmante enfant une vie de malheurs et une fin prématurée ; il ne faut jamais tenter une âme humaine...

— Ni le glaive d'un bourreau, répondit le maître, j'en sais quelque chose.

Là-dessus, le bourgmestre embrassa Annette et lui fit donner des sucreries. Il me demanda qui j'étais et d'où je venais. Quand je lui eus fait part de la douleur de la malheureuse mère d'Annette et de la commission dont elle m'avait chargée pour le braconnier, il me dit :

— C'est bien, vous le verrez vous-même ; il a le cœur bien endurci, mais espérons que le souvenir d'une femme aimée le fera revenir à des sentiments meilleurs.

Il nous emmena à la ville dans sa voiture.

Le soir même, je vis Jurge, qui, fondant en larmes, me dit :

— Ah ! si elle avait voulu devenir ma femme, je ne serais pas tombé au milieu du chemin !

Il demanda le curé pour se confesser, et, en me quittant, il me dit :

— Ma brave femme, faites-moi une amitié. Je n'ai pas une âme qui m'aime sur la terre ; venez assister demain à mon exécution avec ce petit ange. En vous regardant, je trouverai du courage et de l'espoir.

— Accordez-lui cette consolation, dit le bourgmestre qui m'avait accompagnée.

— Je la lui donnerai, dis-je, mais à contre-cœur. Il ne faut jamais refuser une dernière grâce à un malheureux qui va comparaître devant le Juge des juges.

— Merci, me dit Jurge en me serrant la main, je vous trouverai des yeux.

Le bourgmestre m'emmena chez lui et m'offrit le souper et un gîte.

Le lendemain, de grand matin, je me rendis au lieu de l'exécution, accompagné de mon bon bourgmestre. Je tremblais en plaçant l'enfant devant moi. Jurge, qui nous avait bien aperçues, demanda pardon à Dieu et aux hommes, embrassa maître Franz et s'agenouilla pour poser sa tête sur le billot. Le bourgmestre alors brisa sa baguette pour donner le signal de l'exécution, et le bourreau brandit son glaive.

— Jésus, Marie et Joseph ! m'écriai-je.

Au même instant, la tête de Jurge fut lancée vers Annette, et, de ses dents, elle saisit la robe de la pauvre enfant qui poussa des cris horribles.

Arrachant mon tablier, je le jetai sur cette affreuse tête, lorsque maître Franz accourut la détacher et me dit :

— Mère, mère : ce que je vous ai prédit hier ! Je connais mon glaive, il est vivant.

Je tombai à genoux. Le bourgmestre devint pâle comme la mort ; il accabla Annette de cadeaux et me remit vingt écus.

Le curé vint me voir le soir même et me recommanda d'élever cette orpheline dans la crainte du Seigneur. « Quant aux paroles du bourreau, dit-il, ce sont des lacs tendus par Satan, il faut les mépriser. » Il me fit cadeau d'une belle Bible. Le lendemain, le bon magistrat nous fit reconduire dans sa voiture en me disant de bien veiller sur cette charmante enfant.

Après un long silence, la vieille ajouta :

Et pourtant tout est arrivé comme le bourreau l'a prédit ! Pardonnez-moi, mon Dieu !

— Pour l'amour de Dieu, achevez, m'écriai-je ; vous me faites frémir.

— Ah ! oui, dit-elle, c'est avec les dents qu'il l'a saisie et entraînée. Aujourd'hui même, elle sera exécutée. Elle aussi meurt pour son honneur perdu. Elle est jolie, mon Annette, comme pas une duchesse ; elle fut séduite par un gentilhomme, mais le misérable l'a abandonnée. C'est avec le même tablier

dont j'ai couvert la tête du braconnier qu'elle a étouffé son enfant. Son séducteur lui avait apporté un faux extrait de décès de Gaspard; il lui avait dit que mon petit-fils était mort à l'hôpital, et il lui avait promis le mariage de vive voix et par lettre.

Abandonnée, Annette n'a pu s'habituer à la honte d'avoir failli. Elle doit être exécutée à quatre heures. Elle m'a écrit hier, en me priant de lui apporter la couronne de Gaspard et de demander au duc la grâce d'être enterrée à ses côtés. Elle meurt de bon cœur.

Maintenant, vous savez tout. Faites-moi l'amitié de demander que les deux corps soient réunis et enterrés honorablement : ce sera la dernière prière que j'adresserai à un homme; car, je le sens, moi aussi je vais bientôt rejoindre mes enfants, que Dieu le veuille !

— Je n'écrirai pas, mère, lui dis-je, mais j'irai moi-même parler au duc. L'ami qui vous a donné la rose est de garde au château; j'y cours; il éveillera le duc, je me jetterai à ses pieds et je lui demanderai le pardon d'Annette.

— Le pardon de mon Annette ! s'écria la vieille femme en me sautant au cou. Ami, permettez que je vous embrasse. Depuis la mort de mon mari, je n'ai pas embrassé un homme, excepté Gaspard et vous.

Puis elle dit :

Pardon, non, mais justice ! Son séducteur seul est coupable. Elle n'aurait eu qu'à le nommer pour être acquittée; mais Annette a dit : « Non, messieurs, j'ai tué mon enfant, je mérite la mort. Pourquoi le rendre malheureux ? Ne l'est-il pas assez? j'ai tué mon enfant ! Non, j'ai manqué à mon devoir, à mon honneur ; mon enfant est mort, tuez-moi. Je ne le nommerai pas ! » Vous le voyez, la mort la tient de ses dents. Priez le duc, mon ange, qu'il m'accorde une tombe honorable pour mes deux malheureux enfants, c'est tout ce que je demande.

Mais déjà je ne l'entendais plus. La quittant brusquement, je courus au château pour demander une audience au duc : il s'agissait de sauver la vie à un être plus malheureux que coupable.

En passant devant la maison du comte de Grossinger, dont les fenêtres étaient ouvertes, j'entendis les sons harmonieux d'une harpe et une voix suave qui chantait une romance. C'est de bon augure, me dis-je. A cent pas de là, je trouvai un voile blanc rempli de roses; je le ramassai machinalement et poursuivis ma route. Quelques pas plus loin, je vis un homme enveloppé dans un manteau; je l'eus bientôt distancé ; mais, plus j'avançais, plus il faisait d'efforts pour n'être pas reconnu, ce qui était inutile. Je m'élançai à travers la grande grille du parc.

— Dieu merci !... m'écriai-je en voyant le comte de Grossinger se promener sous les marronniers. Cher comte, il faut qu'à l'instant même vous me conduisiez près du duc.

— C'est impossible, répondit-il.

— A l'instant même, repris-je; il s'agit de la vie d'un homme.

— Il s'agit de mon honneur, me dit-il : il m'a été défendu de laisser monter qui que ce soit au château.

Ce mot *honneur* me mit au désespoir.

— Si vous ne m'annoncez pas, m'écriai-je hors de moi, j'appellerai d'ici le duc, je ferai un bruit à éveiller les morts ; il faut que je parle au duc lui-même.

— Si vous faites un mouvement, répondit-il, je vous fais jeter au cachot; vous êtes fou.

Mais, loin de céder à ses menaces, je m'élançai vers l'escalier. Dans ce moment, j'aperçus l'homme au manteau s'avançant à grands pas vers le même escalier. Grossinger me saisit violemment et me tourna de manière à ne pas me laisser voir l'étranger.

— Tenez-vous tranquille, dit-il, ou je vous étrangle; il s'agit de mon honneur.

— Pourquoi n'arrêtez-vous pas ce monsieur qui viole la consigne? lui dis-je. Ce que j'ai à dire au duc est plus important, plus pressant que le message de cet étranger.

Grossinger me dit :

— Vous avez vu monter cet homme. Si jamais vous en parlez à âme qui vive, je vous passe mon épée à travers le corps. C'est précisément parce que cet homme monte que vous ne monterez pas.

Tout à coup, je vis de la lumière dans les appartements du duc.

— Le duc est levé, m'écriai-je à tue-tête; il faut que je le voie, que je lui parle ! Pour l'amour de Dieu, laissez-moi monter !

Grossinger me saisit à bras le corps et me dit :

— Vous êtes ivre, mon ami. Venez au corps de garde, où vous me direz la chanson de la vieille. Demain, à la parade, je vous présenterai au duc.

— Mais c'est pour cette vieille femme et pour ses enfants qu'il faut que je parle au duc.

— Ah bah ! répondit le comte. Le duc ne vous écoutera seulement pas ; il se moque bien de votre vieille, il n'est guère romanesque.

Quatre heures sonnèrent. Hors de moi, je m'écriai à haute voix :

— Au secours ! au secours ! Pour l'amour du ciel, sauvez la vie d'une pauvre fille séduite. Tout retard est un arrêt de mort. Malédiction ! Au secours !...

Grossinger me serrait la gorge pour m'empêcher de crier ; mais, à mon tour, je le saisis à bras le corps, nous luttâmes quelques moments. Deux soldats et un caporal étant accourus à nos cris, Grossinger leur ordonna de s'emparer de moi et de me jeter en prison.

Au même moment, le duc, paraissant à une des fenêtres du château, s'écria :

— Grossinger, quel est ce bruit? Faites monter cet homme, je veux lui parler.

Je m'élançai des bras du comte, et, montant quatre à quatre l'escalier, je tombai aux genoux du duc, qui me dit de me relever.

Il portait des bottes à éperons et avait passé une robe de chambre à la hâte.

— Que me voulez-vous à cette heure? me dit-il d'un ton de mauvaise humeur.

— Grâce, lui dis-je, grâce pour une malheureuse fille qui va être exécutée.

Je lui racontai alors succinctement l'histoire de Gaspard et d'Annette, et, dans mon récit, je laissai tomber le voile blanc que j'avais ramassé dans la rue. Le duc se pencha pour le ramasser à son tour et le pressa de sa main.

Quand je lui eus dit que cette pauvre fille était la victime d'un séducteur, d'un gentilhomme, et qu'elle aimait mieux mourir que de le nommer, il fut visiblement ému; une larme roula dans ses yeux, et, s'adressant à Grossinger, qui se trouvait à la porte, il lui dit :

— A cheval, à cheval, courez ventre à terre. Prenez ce voile blanc, attachez-le à votre épée; c'est le signe de la grâce que j'accorde à la protégée de cet homme. Allez, volez; je vous suivrai de près.

Grossinger prit le voile; nous courûmes à l'écurie prendre des chevaux, et nous partîmes à franc étrier.

Devant les portes de la ville, Grossinger, en regardant le voile, s'écria :

— Jésus ! c'est le voile de ma sœur !

Moins bon cavalier que le comte, je me laissai bientôt distancer par lui. J'aperçus de loin un groupe d'hommes et de femmes réunis autour d'un échafaud. Grossinger tenait au-dessus de sa tête l'épée après laquelle flottait le voile blanc, et criait à tue-tête : « Grâce, grâce, au nom du duc ! » Mais comme, à quelques pas de là, l'artillerie faisait ses exercices du matin, les coups de canon couvrirent sa voix ; il fit un dernier effort pour arriver à temps, mais son cheval broncha, se cabra et le lança à vingt pas dans le fossé. Au même moment, je vis, aux premiers rayons de l'aurore, un éclair d'acier : c'était l'acier du bourreau ! J'arrive. Grossinger, qui s'était relevé, arrive en même temps que moi.

— Grâce, grâce, au nom du duc !

Hélas ! il était trop tard : le bourreau nous montrait la belle tête ensanglantée d'Annette...

Je me couvris la figure de mes deux mains; mais Grossinger fendant la foule, et comme en délire, s'écria :

— Tuez-moi, je suis l'assassin de cette fille, c'est moi qui l'ai séduite !

A ces mots, le peuple, saisi de rage, s'empara de Grossinger et le fou'a

aux pieds. Le comte n'opposa pas la moindre résistance à ces violences.

La garde était impuissante à arracher l'officier des mains du peuple furieux, lorsqu'on entendit ces cris :

— Le duc! voilà le duc!

C'était lui, en effet. Il était assis dans une voiture découverte. Un bel adolescent, le chapeau enfoncé sur le front, et enveloppé d'un manteau, l'accompagnait. En voyant Grossinger, dont le visage était ensanglanté, ce jeune homme s'écria :

— Dieu! c'est mon frère!

Le duc lui dit :

— Taisez-vous, vous allez vous trahir.

Mais, loin de se taire, le jeune homme, jetant son manteau derrière lui, descendit de voiture et s'empara du corps de Grossinger pour le protéger. Tout le monde reconnut alors dans ce jeune homme une jeune fille d'une grande beauté.

La foule s'était calmée. Le duc dit au lieutenant de la garde qu'en passant devant la maison de Grossinger, sa sœur l'avait prié de l'emmener, et qu'elle avait eu là une heureuse inspiration, puisque ses propres soldats n'avaient pu arracher un brave des mains de quelques paysans en fureur.

A ces mots, le peuple s'écria :

— C'est un assassin! c'est lui qui a tué la belle Annette! il est le père de l'enfant d'Annette, il l'a avoué lui-même!

— Ah! c'est horrible! répondit le duc. Cette brave fille!... Calmez-vous, mes enfants, justice sera faite.

— Vive notre duc! s'écria le peuple.

Désirant voir la belle Annette, le duc descendit alors de voiture.

Elle était couchée sur le gazon, vêtue d'une robe blanche ornée de nœuds noirs. La vieille grand'mère avait réuni la tête au torse et l'avait voilée de son tablier; elle lui joignit les mains sur la Bible couverte de la croix que le curé lui avait donnée. La couronne de Gaspard était à côté d'elle; sur son sein était attachée la rose que Grossinger avait donnée la veille à la grand'mère.

— Belle enfant! malheureuse enfant! s'écria le duc. Misérable séducteur! Et quelle fatalité! Tout l'a trahie, excepté cette vieille mère.

Puis, me distinguant dans la foule, il me dit :

— Vous m'avez parlé de la dernière volonté d'un brave soldat?...

Je m'adressai alors à la vieille et lui demandai le portefeuille de Gaspard.

— Ah! c'est vous, dit-elle comme une personne réveillée en sursaut. Vous voilà encore! c'est trop tard : je n'ai pu donner à cette pauvre fille l'assurance qu'elle serait enterrée à côté de Gaspard. Je le lui ai promis, cependant; mais j'ai menti. C'est le premier mensonge de ma vie.

—Non, ma bonne vieille femme, lui dit le duc, vous n'avez pas menti. Votre ami a fait l'impossible, ma grâce était accordée à cette malheureuse, c'est Dieu qui a prononcé. Oui, votre Annette aura une tombe à côté de votre Gaspard qui était un brave soldat, près de sa mère et de sa grand'mère. Le curé prononcera leur oraison funèbre. Gaspard sera enterré avec le grade d'officier, tout un régiment lui rendra les honneurs militaires, et l'épée de Grossinger, le séducteur de sa fiancée, sera mise sur son cercueil. Quant à vous, ma mère, je vous assure une pension pour la vie : que Dieu vous accorde encore de longues et bonnes années ! Je ferai ériger un monument au brave Gaspard et à la belle Annette.

— Vive notre duc ! s'écria encore la foule.

En rentrant chez moi, je reçus la lettre suivante de Grossinger :

« Cher ami,

« Vous m'avez rendu un grand service, vous m'avez arraché à mes remords. Je connaissais la chanson de la vieille, Annette me l'a souvent chantée. Ce fut une noble et belle créature; j'aurais dû en faire ma femme, comme je le lui avais promis. Elle était au service de ma tante; je l'ai presque violée, je l'aimais avec frénésie. Je viens de prendre du poison. Elle m'a pardonné et je meurs content.

« Vous avez sauvé ma sœur. Le duc l'aime et j'étais son favori. Cette histoire l'a terrifié. Il va lui conférer le titre de *duchesse du voile de grâce* et l'épousera sous peu; les préparatifs de noce sont faits.

« Adieu. On ne me verra plus.

« GROSSINGER. »

Le monument funèbre élevé en l'honneur de Gaspard et d'Annette représente la Justice et la Grâce. On reconnaît dans la Justice les traits du duc, et dans la Grâce la belle tête de la *duchesse du voile de grâce*.

CLÉMENT BRENTANO.

— Traduit de l'allemand par ALEXANDRE WEILL. —

RAM-MOHUN-ROY

DE L'ESPRIT CRITIQUE ET PHILOSOPHIQUE DANS L'INDE MODERNE [1]

L'humanité est la plus grande des vertus; l'âme immortelle, en l'exerçant, emploie la plus belle forme d'adoration et de prière. Elle repose confusément dans tous les cœurs; mais il est des hommes qui en ont surtout le sentiment vif et profond : elle respire dans leurs maximes, elle éclate dans leurs actes. Ces hommes sont sans nombre, quoique choisis; ils sont répandus sur toute la terre; ils sont la preuve la plus frappante de l'unité morale du genre humain. Notre époque leur a donné une puissance inconnue. Ils s'entendent, ils se comprennent et ils s'unissent dans les siècles et dans les cieux. La figure de l'un de ces hommes de bien m'a frappé; je voudrais pouvoir l'éclairer de la plus vive et plus douce lumière. Mais l'inexpérience, qui est le propre de mon âge, et le peu d'autorité que j'ai dans le monde ne m'ont pas permis encore de recueillir tout ce qui me serait nécessaire pour cet important objet. Aussi prié-je les personnes qui me font l'honneur de me lire de ne point considérer ces quelques pages comme une étude définitive. L'homme dont je veux parler est Ram-Mohun-Roy.

Il naquit vers l'an 1780, à Bordouan, dans la province du Bengale. « Mes ancêtres, écrit-il lui-même, étaient des brahmanes d'ordre supérieur, dévoués, de temps immémorial, aux devoirs religieux de leur race. Il y a cent quarante ans que mon cinquième bisaïeul quitta les exercices de la piété dans l'espoir d'agrandir sa famille et de relever sa fortune. Ses descendants suivirent son exemple, et on les vit, à la cour des princes, tantôt riches, tantôt pauvres, tantôt célèbres, tantôt obscurs; quelquefois fiers de leur triomphe, souvent désappointés dans leurs espérances. Quant à mes ancêtres

[1] *Préceptes de Jésus, guide à la paix et au bonheur.* Calcutta. 1820.

maternels, ils appartiennent à la première classe des brahmanes, et jamais ils n'ont quitté la vie sacerdotale; préférant jusqu'à ce jour une vie de dévotion et de pureté, la tranquillité de l'esprit et le repos du cœur, à toutes les séductions de la grandeur mondaine, à toutes les promesses de l'ambition[1]. » — Son éducation fut réglée d'après cette double origine, c'est-à-dire qu'elle fut à la fois mondaine et pieuse. Il acquit d'abord la connaissance de la langue persane; il fut ensuite envoyé à Patna pour y apprendre l'arabe : ces deux langues forment le fond de toute éducation lettrée et polie, et elles sont d'une nécessité absolue à tout jeune homme qui veut faire bonne figure à la cour des princes mahométans. Mais cette étude ne lui communiqua point uniquement la délicatesse et l'élégance extérieures, elle servit à affermir en lui des qualités vraiement solides.

Au moyen des traductions arabes d'Aristote et d'Euclide, il s'appliqua à la logique et aux mathématiques, ce qui le prépara à la vraie délicatesse des idées et à la véritable élégance morale. Selon la coutume de ses ancêtres maternels, il alla ensuite à Calcutta apprendre le sancrit; et là encore il ne se borna point à exceller dans l'exercice savant d'une théologie raffinée et problématique. Il apprit à penser, et, partant, à douter; mais il sut démêler des principes certains dans cet amas magnifique et confus de vérités et d'erreurs accumulées par les siècles. Il avait seize ans. Il chercha à se rendre compte de ses sentiments dans un traité manuscrit. Ses parents, pour le punir de cette hardiesse singulière, lui retirèrent leur affection; mais son père ne l'en aimait pas moins tendrement en secret. Alors il se mit à voyager; il parcourut une partie de l'Hindoustan.

Une colère sourde le travaillait à l'aspect de l'établissement de la puissance anglaise; cette Europe, dominatrice de son pays, lui était odieuse. Mais ses opinions se transformèrent depuis. « J'eus l'occasion, dit-il, de voir plusieurs Européens, de causer avec eux, d'observer leurs mœurs et les formes de leurs gouvernements. Je reconnus qu'en général ils étaient plus intelligents, plus actifs, plus modérés dans leur conduite et plus réservés dans leurs opinions que mes compatriotes; et j'abdiquai les préjugés que j'avais longtemps nourris contre eux. Bientôt mon aversion se changea en un sentiment de prédilection; et je crus que ce joug étranger, tout pesant qu'il pût être, concourrait efficacement à l'amélioration de mes compatriotes. »

Ses parents le rappellent auprès d'eux. Il a vingt ans. Quelques années après, son père meurt : il se trouve en possession d'une fortune considérable qu'il emploie en charités. Il quitte Bordouan, et il se fixe à Mourshedabad; c'est là qu'il publie un ouvrage en langue persane, avec une préface arabe,

[1] Lettre du rajah Ram-Mohun à M. Sandfort-Arnol, son secrétaire d'ambassade. (*Dublin university Gazette. — Revue britannique*, t. XXIV.)

intitulé : *Contre l'idolatrie de toutes les religions*. Il y examine avec liberté les systèmes religieux des Musulmans et des Hindous; il les attaque sur plusieurs points de doctrine; il va plus loin, il leur démontre le ridicule de leurs superstitions; il est plus hardi encore, il s'élève contre la coutume affreuse de brûler les veuves. Les musulmans s'agitent : il cite Mahomet. Les brahmanes se déchaînent : il en appelle aux Védas. Toutes les fureurs se dressent contre lui, liguées, terribles, inexorables : son âme reste calme et grande. Il trouve des apologistes, il fait des disciples. Cependant ses ennemis sont nombreux, infatigables et en crédit. On lui enlève jusqu'à sa femme et à ses jeunes enfants. Il juge nécessaire de se retirer à Calcutta. La société de cette ville l'accueille d'une manière généreuse et charmante. Il se montre reconnaissant, dévoué, très-appliqué à plaire, plein de bienveillance et de grâce. Il répète souvent la sentence arabe : « Les bienfaits nous font esclaves. »

On le nomme *dewan* ou collecteur indigène d'impôts. Les devoirs de cette charge lui fournissent l'occasion de s'appliquer à l'étude de la langue anglaise, et il parvient rapidement à la parler avec facilité, correction et élégance. Il se rend très-utile à la Compagnie des Indes orientales; il lui fournit des documents précieux et inconnus sur l'état des finances, et il lui indique les moyens les plus sages à employer pour améliorer le système de jurisprudence établi dans l'Inde. Mais les affaires n'affaiblissent pas son amour pour la science; il apprend le latin, le grec et l'hébreu, et il acquiert ainsi les connaissances les plus diverses : le tour de son esprit, délié et vigoureux, imprime à ces connaissances un caractère étonnant de finesse et de solidité.

Une étude attentive des écritures sacrées des Hindous l'avait convaincu que les notions dominantes, touchant la multiplicité des dieux et l'attachement superstitieux à des usages liciencieux et inhumains qui s'y rattachaient, étaient fondés sur l'ignorance ou l'altération profonde de la religion : le code religieux lui paraissait enseigner un système de théisme pur, qui proclamait l'existence d'un Dieu unique, infini dans ses perfections, éternel dans sa durée, et exigeant une adoration tout intérieure unie à une extrême vertu. L'étude des Écritures chrétiennes confirma ses convictions. Mais la doctrine de Jésus lui parut la plus pure, la plus morale, la plus sainte, la plus sublime qui eût été jamais donnée au monde. C'est alors qu'il publia les *Préceptes de Jésus, guide à la paix et au bonheur*. Ce livre est composé entièrement d'extraits des discours de Jésus-Christ. Dans une Introduction, il établit ses raisons pour omettre les dogmes et les récits historiques qui accompagnent ces discours dans les écrits des évangélistes. Ram-Mahun-Roy n'était pas un bouddha, un thaumaturge, un prophète; il raisonnait un peu à la manière de Kant; et peut-être avait-il, de plus que cet illustre Germain, un certain

esprit pratique. Ne se passionnant pas pour les théories, il se bornait à faire tout le bien possible. Il se résignait à être utile. Les *Préceptes de Jésus*, publiés en sanscrit et dans la langue du Bengale, étaient surtout destinés aux Hindous. Le merveilleux de l'extrême Europe aurait paru bien étroit à ces peuples qui ont abusé des rêves. Des missionnaires anglais attaquèrent ce livre avec une très-grande vivacité; leurs singulières habitudes de discussions étonnèrent Ram-Mohun. Cet homme de cœur, dont le goût était si pur et dont la raison était si droite et si ornée, ne pouvait comprendre la hauteur insultante des Occidentaux; il se révoltait contre cette phraséologie méprisante, composée de mots sans signification précise, qui fait ordinairement le fonds de leurs controverses et de leurs polémiques. Un docteur Marshman l'avait appelé païen. Ram-Mohun-Roy releva cette qualification impolie; il s'en plaignit comme d'une violation de la vérité, de la charité et de la liberté. Le docteur eut le bon goût de déclarer, quelques jours après, dans l'*Ami de l'Inde*, qu'il n'avait eu aucune intention d'user de ce terme de *païen* dans un sens malveillant [1]. Dès lors une polémique pleine de courtoisie s'engagea. Les trois traités du rajah relatifs à cette controverse, et intitulés *Appels au public chrétien*, ont été depuis réunis et publiés à Londres par la Société unitaire.

Cependant des anabaptistes ignorants et zélés le poursuivirent avec violence, comme l'avaient déjà fait les mahométans et les brahmanes. Ce qu'il y a de singulier dans la fortune de cet honnête homme, c'est d'avoir été persécuté par ceux-là mêmes qu'il voulait réunir et pacifier. Il paraît qu'il y a deux choses que les médiocrités humaines ne pardonnent jamais : penser noblement et librement, et régler sa vie sur ses maximes. La vertu subit nécessairement les plus hautes épreuves; mais l'on doit rendre grâces à la nature des choses que cela soit ainsi, car nul ne comprend mieux combien elle est grande, que ceux qui sentent ses forces en la provoquant. On doit fixer 1830 comme l'époque pendant laquelle Ram-Mohun-Roy alla en Angleterre. Son voyage fut, pour ainsi dire, une ambassade : l'empereur de Delhi l'avait chargé de plusieurs réclamations personnelles; il était chargé d'éclairer le Parlement sur les lois nouvelles proposées par la Compagnie, et de plus il devait présenter au Conseil privé une pétition pour l'abolition des sacrifices humains. Tous les témoignages attestent que sa conduite fut honorable, modeste et sage. Il passa un automne en France. Il retourna en Angleterre, et il mourut à Bristol en 1833.

« Croyez-vous, disait-il quelquefois au confident de ses pensées les plus cachées, croyez-vous que j'attache une importance si haute à telle ou telle

[1] *London édition of Dr Marshman's papers*, p. 1. — *An appeal to the Christian public, in defence of the « Precepts of Jesus. »* Calcutta, 1820. — *The friend of India.* N° XXIII, may 1820.

forme de sacrifice, à telle ou telle manière d'adorer Dieu? Vous vous tromperiez. Le but de mes efforts échappe à tous les yeux[1]. »

Le but de ses efforts n'est plus un secret. Il était digne d'une aussi belle âme que la sienne. Mais il faut à certains conseils, pour être exécutés, les circonstances, les hommes et les siècles.

On dirait que Ram-Mohun-Roy avait formé le projet hardi et singulier d'arriver à la perfection, et qu'il avait réalisé ce projet par l'accord admirable du sentiment et de la raison. Il était logicien comme Kant, esprit critique comme Voltaire. Il connaissait les hommes, et il les aimait. Ce fut toujours sa conscience qui régla ses actes ; il sut toujours secouer le joug des opinions reçues. Son courage, rien ne pouvait l'abattre ; sa foi dans la bonté de la nature humaine, rien ne pouvait l'affaiblir. Il savait dix langues, et son érudition était immense. Son âme était forte, son esprit net, sa raison inébranlable. A tout cela s'unissait une imagination brillante et tendre que n'avaient point amollie cependant les secrètes langueurs asiatiques. Il aimait les vers harmonieux de Hafiz et de Sadi, il les récitait avec enthousiasme, il se plaisait à les inscrire sur les albums des femmes ; mais c'était plutôt les hautes maximes qu'ils consacraient que les mélodies de leur rhythme savant qui le charmaient. Il avait par dessus tout ce sentiment de la mesure dont quelques esprits en Occident connaissent seuls le secret. C'était un sage et un homme d'esprit. Sa taille était riche, sa moustache fine ; ses cheveux tombaient longs et bouclés. Son être respirait la force, le calme, la gravité et la douceur. Son costume était des plus simples : il ne portait aucun joyau, pas même le cordon brahmanique. Il s'était élevé dans cette région supérieure d'idées et de sentiments qui isole du reste des hommes, ce qui lui donnait un fond de tristesse et de mélancolie. Victor Jacquemont, qui l'a connu, en a laissé un léger crayon. Ce jeune savant rappelle quelques entretiens qu'il eut avec lui sur les mœurs et les ressorts des peuples, et l'on croirait entendre ces sages et ces jeunes hommes spirituels et brillants qui, dans Platon, discourent d'une manière idéale et ironique sur quelques gouvernements imaginaires. La nature élégante, tendre et religieuse de Ram-Mohun-Roy doit être précisément du goût de notre siècle : car la vulgarité n'est plus dominante, et la violence est un divertissement passé de mode.

[1] *Revue britannique.*

FERDINAND FOUQUE.

89.

LE BAISER DE LA CHIMÈRE

Monstre Inspiration, dédaigneuse Chimère,
Je te tiens! Folle! en vain tordant ta lèvre amère,
Et demi-souriante et pleine de courroux,
Tu déchires ma main dans tes beaux cheveux roux.
Non, tu ne fuiras pas. Tu peux battre des ailes!
Tout ivre que je suis du feu de tes prunelles
Et du rose divin de ta chair, je te tiens,
Et mes yeux de faucon sont cloués sur les tiens!
C'est l'or de mes sourcils que leur azur reflète.
Lionne, je te dompte avec un bras d'athlète.
Oiseau, je t'ai surpris dans ton vol effaré,
Je t'arrache à l'éther! Femme, je te dirai
Des mots voluptueux et sonores, et même,
Sans plus m'inquiéter du seul ange qui m'aime,
Je saurai, pour ravir avec de longs effrois
Tes limpides regards céruléens, plus froids
Que le fer de la dague et de la pertuisane,
Te mordre en te baisant, comme une courtisane.

Que pleures-tu? Le ciel immense, ton pays?
Tes étoiles? Mais non, je t'adore, obéis.
Vite, allons, couche-toi, sauvage, plus de guerre.
Reste là! Tu vois bien que je ne tremble guère
De laisser ma raison dans le réseau vermeil
De tes tresses en feu de flamme et de soleil,
Et que ma fière main sur ta croupe se plante,
Et que je n'ai pas peur de ta griffe sanglante!

THÉODORE DE BANVILLE.

UN OPÉRA EN PROVINCE

VERS LA FIN DU SEIZIÈME SIÈCLE

A l'époque où Charles Vigarani fut appelé en France par Mazarin, il y avait longtemps que la mise en scène et la décoration théâtrale demandaient un réformateur, non pas pour leur indiquer de nouvelles ressources, mais pour leur rendre la vie.

Le génie tragique, tel qu'il avait inspiré les Jodelle et les Garnier, et tel — heureusement pour les belles-lettres, mais malheureusement pour l'action dramatique — qu'il devait plaire aux Corneille et aux Racine, n'avait pas tardé à étouffer sous ses longs récits les prestiges inventés par le peintre et le machiniste dans les siècles précédents. Baïf s'était décidé pour l'action. « Tragédie, écrivait-il dans la préface de son *Électre*, est une moralité composée des grandes calamitez, meurtres et adversitez survenues aux nobles et excellentz personnaiges, comme Ajax, qui se occist pour avoir frustré les armes d'Achille; Œdipus, qui se creva les yeulx, etc., etc. » Mais la mort ne lui permit pas de mettre en pratique un précepte si clairement et si formellement exprimé. Ses successeurs l'eussent imité, et tant de monologues et de confidences, qui ne sont que remplissages, fussent demeurés dans les creux cerveaux de leurs auteurs. L'ignorance et la sottise, s'écartant des voies si noblement parcourues par l'antiquité, trouvèrent moyen de ne plus voir dans la tragédie qu'un lourd canevas à lieux communs et à déclamations ampoulées; elles firent bon marché de l'intérêt des événements et furent cause qu'il fallut attendre trois siècles avant de voir, dans une pièce de théâtre, de *grandes calamitez*, *meurtres et adversitez*, qui sagement exposés, amenés, mis en jeu selon toutes les règles du costume — ce dernier mot dans son sens le plus large — par une action qui ne sait pas languir, sont les principaux ressorts de l'art dramatique.

L'Angleterre avec Shakspeare, l'Italie avec Métastase, furent mieux partagées que nous. Tandis que, dans le courant du dernier siècle, nous bâillions aux œuvres des Campistron, des Crébillon, des Lafosse et consors, lesquels n'avaient emprunté à l'hoirie des Corneille et des Racine que la mortelle règle des trois unités, elles pouvaient applaudir quantité d'ouvrages où le luxe de la mise en scène cadrait merveilleusement avec l'action. C'est ainsi que, dans l'*Aetius* (*Ezio*) de Métastase, le commencement du premier acte représentait le Forum et ses immenses édifices, un arc triomphal sous lequel passait toute une armée romaine, puis le vainqueur qui ne descendait de son char que pour ouvrir la scène avec Valentinien. Ces prodiges de décoration étaient inconnus en France. L'or répandu à profusion, et jamais avec goût, blessait l'œil au lieu de le flatter [1]. Et dans quels lieux les habitants de Rome applaudissaient-ils ces chefs-d'œuvre? Sous les lambris majestueux d'Aliberti et d'Argentina; tandis que nous nous voyions ou plutôt que nous nous sentions parqués en des salles obscures, dont l'entrée ressemblait à « celle des prisons [2]. »

Cette décadence, cet oubli des anciennes splendeurs sous la minorité de Louis XIV, Maynard s'en rend l'interprète dans un sonnet auquel nous empruntons ces vers à la louange des machines de Vigarani :

Jule [3], nos curieux ne peuvent concevoir
Les subits changements de la nouvelle scène :
Sans effort et sans temps, l'art, qui la fait mouvoir,
Fait d'un gouffre un parterre et d'un mont une plaine;

Il change un antre obscur en un ciel azuré;
Où les poissons nageoient, on voit naistre des roses.
Quel siècle fabuleux a jamais admiré
En si peu de momens tant de métamorphoses!

Nous allons nous convaincre que, longues années avant Maynard — et loin de Paris — on avait su changer les fleuves en champs de roses, et d'un ciel azuré faire des antres obscurs, à l'époque où le ballet, perfectionné pour l'usage de la cour de France par les serviteurs italiens de Catherine de Médicis, avait, en nécessitant l'emploi de décors plus riches et plus compliqués, opéré toute une révolution dans l'art du metteur en scène. Apologistes-

[1] C'est ainsi que Pharasmane s'écriait dans un palais splendide :

La nature marâtre, en ces affreux climats,
Ne produit, *au lieu d'or*, que du fer, des soldats!

En 1768, le *Devin du village* fut joué plusieurs fois à Fontainebleau *avec décoration de diamants*. « Cela ne quadroit pas trop au genre du drame, mais frappoit par son éclat éblouissant, » ajoute Bachaumont après avoir noté le fait.

[2] *État actuel de la musique du roi et des trois spectacles de Paris*, 1768, p. V.

[3] Le cardinal Mazarin.

nés de l'importation étrangère, les Français qualifièrent de chef-d'œuvre — et cette fois sans trop errer — le nouvel et luxueux appareil. Il parut dans tout son éclat au *Ballet comique de la Royne*, fait par Balthazar de Beaujoyeux pour les noces de mademoiselle de Vaudemont et du duc de Joyeuse (15 octobre 1581). On n'avait encore rien vu de semblable. C'est là qu'il fut donné pour la première fois, à dix mille spectateurs, d'applaudir un bosquet d'arbres *naturels* couverts des divinités protectrices des forêts, une forteresse et ses hôtes, des nuages dorés, asiles des habitants de l'Olympe, et mille autres merveilles plus étonnantes. Dès lors expirèrent l'enfer, la terre et le paradis des anciens jeux et disparurent les grandioses puérilités de cette triple scène. Vingt copistes se disputèrent l'héritage de Beaujoyeux, et quelques années après, le 25 février 1596, se représentait, dans une des salles du château de Nantes, une pastorale pleine de jeux de scène empruntés aux Italiens, et dont les décors laissaient loin derrière eux tous les prestiges déjà surannés du *Ballet comique*.

L'*Arimène*[1] est le titre de cette pièce. On l'imprima de suite, et, par bonheur, le poëte songea à l'enrichir de longs détails sur sa mise en scène.

Ce qui rend l'ancienne mise en scène si difficile à étudier, c'est que, à part un ou deux mots dans les anciens manuscrits de mystères et dans les préfaces de quelques tragédies, on ne trouve rien qui puisse édifier méthodiquement les curieux. Les auteurs ont toujours oublié d'instruire le public de la façon dont leurs pièces étaient montées. Nous ne laisserons pas échapper l'excellente occasion que nous offre l'*Arimène* d'ajouter une page de quelque intérêt à cette histoire négligée, faute de matériaux.

Et d'abord un mot sur son auteur, Nicolas de Montreuil ou Montreux, aussi inconnu sous ce nom que sous celui d'Olenix du Mont-Sacré, son anagramme. Quoique le plus fécond de nos premiers poëtes dramatiques, — il a écrit treize pièces, cinq de plus que le second des Baïf et que Garnier, — quoique auteur d'une épopée de douze mille vers et de plus de dix mille autres vers, sonnets, épîtres, hymnes pieux, tous imprimés; enfin, quoique romancier habile pour son temps, Nicolas de Montreuil est aujourd'hui tellement oublié que la *Biographie* soi-disant *universelle* ne consacre pas une pauvre ligne à sa mémoire. Pourtant, né dans une famille éprouvée par la mauvaise fortune, il soutint vaillamment son nom à la pointe d'une plume toujours au travail et parfois bien inspirée. Sa *Miraculeuse délivrance de monseigneur le duc de Guise* est une satire pleine de traits mordants et de vers frappés au coin du véritable sentiment poétique. Henri III a compté

[1] L'*Arimène* d'Olenix du Mont-Sacré, gentilhomme du Maine, pastorale. A monseigneur le duc de Mercœur, et devant luy représentée. A Nantes, chez Pierre Doriou, imprimeur et libraire-juré de l'Université, demeurant en la rue Saint-Pierre. M.D.XCVII. Paris, Saugrain, même année, in-12.

peu de rimeurs à le bafouer avec une verve mieux armée qu'est celle de Montreuil. Ce vers, par exemple, pris au hasard, n'est-il pas beau :

Les forfaits des grands rois sont actes d'équité !

La *Miraculeuse délivrance* en compte beaucoup d'autres aussi bien acérés.

Montreuil, à deux ou trois ans près, a parcouru la même carrière que Shakspeare. L'un et l'autre ont vu la fin du seizième siècle et le commencement du siècle suivant. Tous deux cultivèrent le même art; mais il y aurait impiété à les comparer, si ce n'était pour plaindre l'illustre dramaturge anglais de n'avoir pas eu toujours à sa disposition le luxe des décors et la grandiose mise en scène que l'on déploya pour l'*Arimène* du rimeur notre compatriote.

Vers 1595, Nicolas de Montreuil, fier de son ridicule pseudonyme, vivait à Nantes, où le duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, qui l'aimait et faisait grand cas de son génie poétique, lui donnait asile dans le château. Il finissait d'écrire une pastorale que ce prince lui avait dès longtemps demandée, et s'ingéniait à trouver les plus fabuleuses excentricités de décoration qu'il soit possible : — cela rentrait dans les détails de la commande du maître. Le succès des pièces de Montreuil à Poitiers et à Lyon avait été rapporté au gouverneur, et il ne voulait pas être le dernier à mettre en relief les œuvres de son favori. Montreuil se hâta de lui obéir, et l'*Arimène* fut représentée avec d'immenses frais, au grand ébahissement des hobereaux bretons.

« Le theastre eslevé, dit Montreuil, à l'un des boutz de la grand'salle du chasteau, avoit vingt-cinq piedz en quarré; la face en estoit abaissée d'un pied et demy pour en rendre plus apparente la perspective. Il portoit en face quatre pantagones, chacun rendant cinq diverses faces, et ces pantagones estoient meuz et tournez par une seule viz de fer qu'un homme seul pouvoit tourner soubz le theastre; les faces estoient peinctes diversement selon le subject de la pastorale et des divers intramèdes, les chapeaux des pantagones semez de fleurs meslez de lambrisseaux d'or et portans chacun quatre flambeaux alumez [1].

[1] Ces pentagones tournant sur leur axe et n'offrant jamais qu'une face au public étaient ingénieusement inventés et rendaient excessivement prompt le changement à vue. Aujourd'hui, l'appareil théâtral se compose en général de toiles peintes appliquées sur des châssis et fixées dans des coulisses. Il a pour lui le grand avantage de la légèreté. Ces pentagones n'étaient-ils pas un peu massifs? Leur manœuvre ne rendait-elle pas nécessaire entre eux un vide considérable qui devait laisser voir les acteurs sortis de la scène? Ce défaut, du reste, la coulisse ne le fit pas disparaître d'abord. « Il serait à souhaiter, disaient les critiques, vers 1770, que les coulisses fussent disposées de façon qu'on ne vît pas des loges, de l'orchestre, du parterre et de l'amphithéâtre même, les acteurs et actrices attendre, quelquefois en folâtrant, la fin du couplet qui doit les amener sur la scène et les changer en héros et en princesses. »

« Sur le theastre estoit un grand ciel portant la face nocturne pour supporter les corps célestes representez aux intramèdes. Les pantagones laissoient diverses ouvertures entre eux par où sortoient les acteurs.

« A l'un des boutz du theastre estoit la grotte de Circimant, magicien, d'où sortoient les demons alors de ses conjuremens, et de l'autre un antique rocher duquel sortoient partie des effects de sa magie, comme feux, fontaines, serpents et autres choses.

« Les deux costez du theastre garniz de rangs de lampes de verre, plaines d'huiles odorantes et de toutes couleurs.

« Près du theastre estoit eslevé un perron couvert de tapisserie, où estoient siz monseigneur, mesdames, monsieur l'ambassadeur du roy catholique, feu monsieur le marquis de Belle-Isle, madame sa femme, monsieur de Querberio et plusieurs autres seigneurs, dames et damoiselles; le bout et les costez de la salle garniz de siéges en forme d'amphitheastres pour asseoir grand nombre de damoiselles et autres personnes, avec des galleries au bout et autour, faictes exprès pour contenir la grande et immence multitude des spectateurs; l'ordre du chasteau si prudemment mis, suivy et parachevé par messieurs les capitaines d'iceluy qu'il n'y survint ny rumeur, ny désordre, ny péril.

« Derrière le theastre estoient plusieurs salles et chambres où s'habilloient les acteurs. »

Avant de passer outre, analysons, aussi brièvement que possible, la pastorale de Montreuil.

Arimène, jeune berger, aime à la folie, mais chastement, — l'auteur prend soin de nous le répéter à satiété[1], — une jeune pastourelle du nom d'Alphize. « Ceste fille libre n'aime que la chasse. » Il paraît que l'amour de la chasse est inconciliable avec celui d'un beau gardeur de moutons toujours prêt à donner sa vie pour l'objet de ses purs désirs. Cependant les nombreuses bergères du canton n'ont pas les goûts d'Alphize : il en est une surtout que les regards langoureux d'Arimène ont profondément blessée au cœur : c'est Clorice. Chaste fille encore que Clorice : elle repousse depuis trois ans, avec une haine de plus en plus marquée, les propositions d'un certain Cloridan, pasteur. Ici le drame commence à se dessiner. Il suffit qu'on sache que Cloridan est aussi dévoué à sa méchante voisine que celle-ci à l'amant d'Alphize. Pour rêver à Clorice, il oublie ses agneaux près de la tanière de la bête fauve. C'est, après Arimène, le modèle des bergers amoureux. Je laisse à penser

[1] Montreuil, ainsi qu'on l'a plaisamment fait remarquer, semblait regarder la chasteté comme une dixième muse. Tous les héros de ses poëmes sont chastes. *Joseph le Chaste* est une de ses œuvres dramatiques. On trouve parmi ses romans : les *Aventures et amours de Crinitos, ou œuvre de chasteté;* les *Amours de Cléandre et Domiphile, par lesquelles se remarque la perfection de la vertu de chasteté, livre non moins délectable que profictable à tous amateurs de chasteté*. etc., etc.

quel chassé-croisé de déclarations touchantes et de rigoureuses réponses ouvre le premier acte.

Arimène, désespéré, consulte le magicien Circimant, dont la grotte nous a été décrite. Circimant trace un cercle enchanté en faveur du pauvre berger. Toutes les jeunes filles qui mettront le pied dans l'enceinte magique, n'eussent-elles jamais levé les yeux sur un homme, seront enflammées d'amour pour le premier qui se présentera devant elles. Alphize est bientôt au pouvoir d'Arimène. Celui-ci peut satisfaire sa passion; mais il n'ose plus, sa chasteté l'emporte, et Alphize, sortie du cercle, redevient plus cruelle que jamais.

Les événements se précipitent, *ruunt*, pour parler comme le comique de la pièce, vilain pédant dont les lèvres pâteuses laissent échapper à tout instant mille centons latins encadrés de grossièretés qu'on nous donne pour françaises. Le ciel punit Alphize en la faisant tomber aux mains d'un sauvage qui la torture. Arimène, désespéré, se jette dans la mer. Clorice veut le suivre. « Que vas-tu faire? » s'écrie Cloridan. Et, pour la détourner de ce dessein, il promet de lui rendre Arimène mort ou vif. Le dieu des amants le guide, il tire des flots Arimène, et Clorice lui accorde sa main pour le récompenser de ce beau dévouement. Alphize, arrachée aux mains du sauvage par Floridor, sorte de chevalier errant; Alphize, désormais guérie de sa passion insensée, épouse Arimène, et celui-ci se proclame, de par Vénus et Cupidon, le plus heureux des bergers.

Ainsi finit la comédie, ou, pour employer l'*explicit* de quelques vieux poëtes : « *Finis et hic bibant!* » Lors flacons d'aller, jambons de trotter, goubelets de voler, brocs de tinter! Beuverie leur soit légiere!

Il y a cinq actes; chacun d'eux est terminé par un intermède tiré de la mythologie. La fable des Titans fait les frais du premier; le second est l'histoire de Pâris et d'Hélène; Andromède et Persée, Argus et Io, Orphée aux enfers, déroulent ensuite leurs aventures. Ce sont ces intermèdes qui exigent presque toutes les décorations dont on va lire le détail, le théâtre ne représentant guère durant la pastorale que le bocage au fond duquel s'ouvre béant l'antre de Circimant.

« L'intramède du combat des dieux et geantz se representa de la sorte : les faces des pentagones, qui durant le premier acte de la pastorale avoient paru champestres en divers objectz, changèrent, representantz plusieurs rochers antiques. Les geantz armez à l'antique et hault eslevés parurent sur le theastre, arrachantz ces rochers et les entassantz les uns sur les autres. Il demeuroit au lieu d'eux sur les pantagones une certaine représentation que laisse une pierre arrachée. Au bruit de ces hommes, Jupiter parut au ciel en un globe tournant, qui, venant à s'ouvrir, feit voir ce dieu assiz sur l'arc du ciel, vestu d'une robe de toille d'or, avec sa couronne et son sceptre : à ses costés Pallas et Mercure, habillez en leurs habitz ordinaires.

« Sur le theastre se feit, et comme sur le ciel, un tintamarre et bruit ressemblant au tonnerre, avec son de tambours, et mille feuz diversement artificielz. Jupiter après, tenant en sa dextre son fouldre ardent, le lança sur les geantz, qui montez sur les rochers, le combatoient main à main. A l'instant et hommes et rochers furent abysmez et perduz au fond des enfers, disparoissant comme un esclair à la veue, et le fouldre alumé courant et bruiant sur le theastre, dont les fumées estoient douces pour avoir entré des perfums parmi la pouldre. Le ciel s'estant refermé et les pentagones rapporté leurs faces silvestres, le concert des musiciens avec les voix et les instrumens de toutes sortes, chantèrent. »

Au second intermède, « les pantagones changèrent de face, representans en prospective la ville de Micène, avec ses ports, tours, donjons, palais et superbes édifices. Une mer coula artificieusement sur le theastre où flotoient les navires de Pâris qui rencontrent en leur roupte des nefs ennemies. Le combat naval se représente avec tous les accidens qui surviennent en pareil cas, feux d'artifice, cris, combats main à main et accrochemens de navires.

« Pâris victorieux coulle à fond ces nefs ennemies, qui se perdirent en un moment rompues et brizées. Il arrive à Micène, void Hellène, en devient amoureux et elle de luy. Enfin il la ravist : à l'embarquement se feit un combat de terre entre les siens et les Grecs venuz au recouvrement de leur royne. Ce combat fut fort brave et les combattans bien armez à l'antique où tous les accidens des combats de terre parurent représentez. Pâris neantmoins emmeine sa prise avec les despouilles royales de Menelaus et de sa ville.

« Hellène dans les nefs prononça en forme d'excuse aux dames et deploration de son sort les derniers vers de l'intramède :

. . . . . .

Ne croyez pas, ô dames, que de cœur
J'ay' consenty à ce cruel malheur,
Et que Pâris de mon gré m'ait ravie,
Puis que je n'euz onc de ce faict envie!

Troisième intermède : « Sur le theastre parut une mer agitée, et les pantagones changeans de face parurent portant des grotesques et rochers, à l'un desquelz, dont le pied se baignoit dans les flots de la mer, parut Andromède attachée avec chaînes de fer. Du ciel descendit Persée sur le Pegaze que fort industrieusement il faisoit mouvoir. A l'instant sortit le monstre de la mer avec un haut bruit et jaillissemens de flots qui, s'approchant pour dévorer Andromède, fut empesché par Persée, longtemps combattu, puis enfin tué. Le chevalier après, déliant la pucelle et la mettant en croupe sur le Pégaze, s'en revolla victorieux. Puis les chantres chantèrent. »

L'avant-dernier intermède ne fut pas le moins curieux : « Les pantagones

parurent en faces bocquagères, une belle vache sur le theastre, marchant et paissant, Argus avec sa houlette assiz près d'elle et la regardant de ses cent yeux; Jupiter descend du ciel en une nue et dans un globe suspendu en l'air, Mercure à son costé qu'il feit descendre soubz une nue sur le théastre pour charmer et tuer Argus; ce qu'il feit, sonnant du flageollet. On vit peu à peu les yeux d'Argus se fermer, comme touchez du sommeil, estantz tous endormiz; Mercure lui trenche le chef, met la vache en liberté, qui s'en courut sur le theastre, puis remonte au ciel et porte la teste d'Argus à Jupiter. Cela fait, le concert des chantres chanta avec les instruments. »

Le cinquième et dernier tableau des intermèdes montra les pentagones « en faces tristes, creuses, noires, semées d'ombres, de serpents, de feux et de mille horreurs. Le theastre s'ouvrit et lors parut la gueule d'enfer ayant au dedans le chien Cerbère, jetant le feu par les trois gueulles. Orphée habillé d'un satin blanc, et à la mode des anciens prebstres de Thrace, un luth en la main, parut sur le theastre chantant fort doucement. Peu à peu l'on vit Cerbère cesser son feu, comme ravy de ceste douce voix, puis l'ayant cessé de tout, permettre l'entrée d'enfer à Orphée, qui devallant chantoit toujours ses vers, assoupissant la flamme et les fumées qui sortaient de ce creux manoir, où arrivé, charme de sorte les esprits de son doux chant qu'ils luy rendirent sa femme dont la teste parut sur le theastre et hors de l'enfer où soudain elle retomba pour l'avoir tournée, et regardé derrière elle. Orphée, se retirant triste, en piteux regrets recitta les derniers vers, puis le concert des musiciens se respondit. »

Montreuil n'aurait pas besoin de nous rappeler quel succès accueillit son œuvre ainsi montée, cependant il prend soin de terminer modestement par ces paroles : « Chacun se retira plus ennuyé de la fin que de la longueur de la chose. » Mortellement longs, en effet, auraient paru ces cinq actes d'une insipide monotonie et leurs cinq appendices mythologiques, sans les prodigieux décors dont nous venons de lire la description et qui sauveraient aujourd'hui le plus mauvais mélodrame.

Ces récits ont un tel parfum de vérité qu'il n'est pas possible de croire qu'on ait voulu nous jouer; d'ailleurs ce qu'ils exposent ne trahit-il pas son origine? ne porte-t-il pas un cachet bien connu? L'esprit exercé reconnaît tout de suite une quinzième édition, revue, corrigée et considerablement augmentée du *Ballet comique* de Beaujoyeux, et se demande quelle main italienne a pu créer et diriger ce grandiose spectacle avec ses raffinements d'artifices et tant d'autres prestiges étranges. Il ne faudra pas chercher longtemps. Rien n'indique l'auteur de ces phénomènes et cependant tout chuchote son nom, tout le dénonce. Il n'est pas loin.

N'oublions pas que nous sommes au château de Nantes et en 1596, à une époque où une des célébrités de l'astrologie et des sciences occultes vieillit dans

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

cette antique forteresse après avoir rempli l'Europe de son nom. Est-il besoin de le dire? c'est ce fameux Cosme Ruggieri, amené en France par Catherine de Médicis, bientôt fait abbé de Saint-Mahé au pays des Bretons bretonnants et enfin compromis dans le procès de La Mole et de Coconas.

Ne nous y trompons pas, voilà le véritable organisateur du succès de l'*Arimène*. Le canevas est de Montreuil, bien; mais la mise en scène a été tracée par Ruggieri.

Un moment j'avais hésité avant de soulever la robe du *feinteur* et de l'*artificieur* sous laquelle je flairais une souquenille d'alchimiste. Je savais que les opinions religieuses de notre brave abbé sentaient de très-loin le fagot et que Montreuil professait le catholicisme le plus orthodoxe; mais bientôt je reconnus combien mal fondés étaient mes scrupules quand je vis notre poëte parer d'un sonnet italien de Ruggieri, adressé au duc de Mercœur, son fastidieux poëme de l'*Espagne conquise* [1]. J'avais la preuve certaine des relations du dramaturge et de l'ancien protégé de Catherine de Médicis : avec un peu de bonne volonté je pouvais les croire amis, puisque le même toit les abritait [2].

Cette représentation de l'*Arimène* fit un certain bruit dans le monde des heureux de l'époque; plusieurs voulurent se procurer le plaisir de faire jouer chez eux la pastorale en vogue. Deux éditions du livre dans la même année disent son succès. Je trouve la preuve des représentations ultérieures dans plusieurs exemplaires qui portent des suppressions et des changements manuscrits très-significatifs : l'un d'eux corrige les passages intéressant particulièrement le protecteur du poëte; ainsi ces vers du cinquième acte :

> Je le cognois, n'est-ce ce grand vainqueur
> Nommé partout le grand duc de Mercœur?...

deviennent :

> Je le cognois, n'est-ce ce grand Loys
> Nommé partout l'heur de la fleur de lys?...

Mais arrivons vite à d'autres particularités de notre opéra champêtre, lequel, à vrai dire, n'a de champêtre que son titre, et n'achevons pas sans

[1] L'*Espagne conquise par Charles le Grand, roi de France, en 24 chants*. Nantes, Doriou, 1597, in-8.

[2] Ruggieri ne se faisait pas oublier au château de Nantes. On sait que, deux années plus tard, en 1598, le crime d'envoutement contre Henri IV lui fut gravement reproché, et qu'il vit encore une fois la hart de très-près. On l'absout sur les ordres du roi, qui se flattait d'avoir jadis trouvé en lui un protecteur vigilant. En effet, tandis que Catherine de Médicis lui faisait consulter les astres pour savoir quelles nouvelles armes diriger contre les huguenots, lui, ne consultant que son cœur, semblait les voir aux cieux inoffensifs et justes. Ruggieri mourut fort âgé en 1615, sans avoir oublié un seul instant ses occupations favorites. Il publiait, dans les derniers temps, des almanachs populaires à l'usage des laboureurs et autres bonnes gens.

parler de cette seconde partie de la mise en scène qui est l'accessoire obligé du décor, le costume, et voyons de quelle manière Ruggieri et Montreuil auront respecté les rigoureuses lois qu'il impose à l'auteur dramatique.

« Ces acteurs estoient habillez à la forme des pasteurs d'Arcadie, tous de satin de diverses couleurs, enrichiz de clincamp, la panetière de clincamp, les botines de la couleur de leurs habits, semées de roses de clincamp, leurs chapeaux de mesme et la houlette argentée en la main, les habits fort esclatants, riches et bien faicts.

« Arimène habillée de satin orangé.

« Ermage, vieil pasteur, de satin à couleur de feuille morte.

« Floridor habillé à la françoise, de satin cramoisi, la cappe de mesme, doublée de clincamp, l'espée dorée et le fourreau de velours cramoisi.

« Cloridan habillé de satin blanc.

« Circimant habillé de satin noir, *à la mode des anciens mages d'Égypte*.

« Furluquin, serviteur de Floridor, habillé à la harlequine.

« Alphize, de satin jaulne paillé, avec un javelot en sa superbe main.

« Argence, vieille bergère, de satin gris.

« Clorice, bergère, de satin vert.

« Assave, le pedant, de noir, en robbe pedantesque.

« Aldire, sage pasteur, de tanné.

« Orithie, nymphe, de jaulne doré, avec une coiffure poinctue, *à la mode des nymphes*. »

La bizarrerie de cet affublement nous égayerait bien davantage si l'invraisemblance du costume n'était pas restée, jusqu'à la révolution opérée par Lekain et Talma, le vice dominant de l'art dramatique. Depuis le jour où les efforts répétés de Racine échouèrent devant la persistance et le mauvais goût des comédiens [1], ce vice prit un développement de jour en jour plus pitoyable et plus tristement drôle. On représenta Brutus dans un temple grec et les sénateurs romains revêtus de cuirasses d'or. Mesdemoiselles Dumesnil et Clairon, dans les rôles de Phèdre et de Mérope, portaient des robes de cour. Mahomet fut joué en robe de chambre. Ce fut pour la première fois en 1760 que l'on vit dans les *Mœurs du temps*, de Saurin, deux actrices quitter, pour remplir des rôles de servantes, les habits de satin et les diamants : « Elles sont, disent les critiques avec admiration, vêtues en vraies femmes de chambre ! On voit aussi une petite maîtresse à sa toilette et en déshabillé ! » Mais cette belle révolution eut le sort des coups d'État trop hâtivement faits ; elle vécut autant que les *Mœurs du temps*, c'est-à-dire quelques semaines.

[1] Baron, jeune encore, voulant jouer Achille dans *Iphigénie*, les cheveux frisés et bouclés, Racine s'y opposa.

Revenons aux costumes de notre pastorale. Leur mise en lumière ajouta quelques lignes à l'histoire de la caricature. On ne saurait affubler des bergers d'une façon plus grotesque. Il ne leur manqua rien de ridicule ; car les perruques n'étaient pas inventées. Le règne de ces majestueux cadres du *facies* humain fut assez brillant sans lui faire remonter le cours des âges. Il est vrai — hypothèse risquée — que si la pastorale d'Olenix du Mont-Sacré fut jouée depuis Louis XIV, il fallut que tous ces bergers, déjà si plaisants, revêtissent la forêt de crins à la mode. Divinités de l'Olympe, empereurs romains ou germaniques, potentats, hauts barons et pasteurs étaient en ce temps-là égaux devant la perruque. Il est juste d'ajouter que les bons faiseurs avaient de quoi satisfaire les exigences des plus difficiles. Je rapporterai l'annonce d'un de ces *artistes* [1] ; on verra que rien n'était au-dessus de leurs forces : « Le sieur Notrelle, perruquier des Menus-Plaisirs du roi et de « tous les spectacles, place du Carrousel, a épuisé les ressources de son art pour « imiter les perruques des dieux, des démons, des héros, des bergers, des tri- « tons, des cyclopes, des naïades, des furies, etc. Quoique ces êtres, tant fic- « tifs que vrais, n'en aient pas connu l'usage, la force de son imagination lui « a fait deviner quel eût été leur goût à cet égard si la mode d'en porter eût « été de leur temps. A ces perruques sublimes il a joint une collection de bar- « bes et de moustaches de toutes couleurs et de toutes formes tant anciennes « que modernes [2]. »

Sur ce, convenons que le chaste Olenix du Mont-Sacré eût gagné à compter Notrelle parmi ses contemporains, et tirons le rideau, non point à la façon déshonnête des anciens farceurs que nous expose plaisamment Du Fail, mais avec toute la majesté de graves comédiens français.

[1] Ils s'intitulaient déjà de la sorte.

[2] *État actuel de la musique du roi*, 1767, p. 103. « Avis aux amateurs de spectacles. » Et qu'on nous dise que le puff est né d'hier!

LOUIS LACOUR.

SOUVENIRS DU MOGHREB

IV[1]

LES CHIENS. — LES ENFANTS. — UN FUSIL FRANÇAIS.

Je passai quatre jours à Dar-el-Beïda ou aux environs, chassant, dessinant, prenant des notes, toujours poursuivi par des bandes de chiens ou d'enfants.

Je veux croire que le chien est l'ami de l'homme; mais, en Afrique, cet instinct de rapprochement se manifeste avec des allures tellement indiscrètes, que l'homme le plus débonnaire s'accoutume à considérer les chiens comme des ennemis naturels. Quand vous arrivez près d'un douar ou de quelque lieu habité, imaginez-vous que vous passez à l'état de gibier; ayez soin d'observer le vent, et dirigez vos pas de telle sorte qu'ils n'éveillent pas l'humeur guerroyante des mâtins du lieu. Autre précaution : choisissez un caillou bien anguleux, de belle apparence, ayez l'œil aux aguets, et passez sans trop de hâte. Si la fatalité déjoue votre prudence, si tout à coup éclate ce concert que vous redoutiez d'exciter, arrêtez-vous, faites face à l'orage, attendez. — La cohue ennemie débouche d'une haie. Ce ne sont pas des chiens; ce sont des loups aux flancs maigres, aux museaux crispés, aux dents voraces. Ne baissez pas les yeux, gardez-vous de sourciller; foudroyez du regard cette tourbe. Faites mieux : distinguez le plus hargneux, et lancez votre caillou. Ici, un coup de théâtre : les assaillants s'arrêtent court. Baissez-vous comme pour amasser d'autres cailloux; ils reculent. Ils aboient de plus belle; mais vous êtes sauvé, vous jouissez de la même sécurité que la lune sereine qui, la nuit, provoque leurs concerts. Un homme, un enfant, achèvent votre délivrance en rappelant l'ennemi, qui se retire tête basse et la croupe humiliée.

[1] Voir la livraison précédente, p. 31.

Plus d'un méconnaîtra la valeur de cette indication stratégique; mais tout voyageur en Afrique la classera au nombre des renseignements utiles.

Faites bon accueil aux enfants que la curiosité attire sur vos traces lorsque vous explorez la campagne; ils ne peuvent que vous être utiles, et vous n'avez rien à redouter de leurs espièglerie. Cet âge « sans pitié » ne connaît pas encore les haines intimes, les saintes perfidies de la virilité musulmane. « Tu vas chasser? » vous diront vingt polissons à mine joviale : « *Nemchi-ou ma'ak;* allons avec toi ! » Vous avancez, le fusil sur l'épaule, l'œil et l'oreille aux aguets. « *Ia, Nesrâni, shouf, ha-zerzour :* Eh ! Nazaréen, par ici, un sansonnet, un merle, etc. Tire! et que Dieu te bénisse! » Grâce à ces yeux perçants qui distinguent un oiseau là où vous ne voyez qu'un ensemble confus de feuillage verdâtre, vous faites une chasse miraculeuse. Les enfants, au Maroc, montrent de bonne heure les instincts des peaux-rouges de l'Amérique, si bien peints par Cooper. Leur agilité et l'étonnante sagacité qu'ils déploient dans la poursuite de leur proie pourraient servir de modèle à nos chasseurs de dixième année. Quelque bruyants que soient leurs ébats, à peine un d'entre eux a-t-il signalé le gibier, que tous deviennent muets, s'avancent en rampant, vous avertissent du regard, s'arrêtent quand vous mettez en joue, et attendent, comme pétrifiés, le succès de l'explosion. Si vous ne tuez pas, ils n'accusent pas votre maladresse, ils chargent d'imprécations la bête échappée et la vouent à tous les diables. Si la bête tombe, ils se précipitent; le premier qui s'en empare l'élève au-dessus de sa tête, l'achève si elle se débat, et tous examinent avec soin les blessures. Parfois, la victime agonissante s'est réfugiée dans des touffes épineuses; un chien ne pourrait forcer cette retraite. Au risque de se mettre la figure et les membres en sang, toute la troupe assiége le buisson, rampe héroïquement jusqu'aux racines et rapporte la bête avec une explosion de cris et en louant l'adresse du chasseur nazaréen.

Les Arabes ont tous le goût des belles armes. J'avais un fusil à deux coups qu'ils examinaient curieusement, et qui passait de mains en mains. « Voilà, disaient-ils, un fusil magnifique : il est anglais, sans doute? — Non, il a été fait en France. » A cette réponse, ils branlaient la tête. « S'il est français, il ne peut être bon; tout ce qui vient de France est *falso* (mauvais). » Mon amour-propre était médiocrement flatté de ce jugement. Mais, depuis, l'expérience m'a surabondamment prouvé que cette défiance des Arabes marocains pour tout ce qui est de provenance française n'est pas un préjugé sans raison. J'ai été forcé de reconnaître que la plus insigne mauvaise foi éclate dans nos rapports commerciaux avec eux.— Trois faits, que je prends au hasard entre cent autres, éclaireront à cet égard mieux qu'une dénonciation sentimentale. Je les cite sommairement et dans leur crue vérité.

Une commande importante fut faite en France, il y a quelques années,

par un négociant de Fez; il demandait quelques milliers de mètres de galon d'or fin pour les uniformes des officiers du sultan et, si j'ai bonne mémoire, pour le sultan lui-même. Le galon reçu, payé et employé, on reconnut que l'or fin était du cuivre.

Un autre négociant de Fez commande une quantité considérable de pièces de drap bleu destiné à faire des burnous. Les échantillons avaient une largeur convenue. On fabrique le drap, on l'expédie. Les pièces reçues, payées, mises en confection, on reconnaît que le plus grand nombre diminue de largeur à mesure qu'on déroule le drap. La différence, au bout des rouleaux, était de plus de trente centimètres. Évidemment, la fabrication avait été calculée en vue de la fraude. Pas de réclamation possible, car les ballots étaient venus de Tanger par caravane, et tout contrôle cesse hors du lieu de débarquement.

Un de mes amis indigènes, négociant à Rabatt, avait fait un voyage à Marseille pour y acheter lui-même différentes marchandises; il y avait choisi du fil de coton d'une grosseur déterminée et portant un numéro de marque qui rendait toute erreur impossible. On convient que plusieurs milliers d'écheveaux de la même marque, de la même grosseur, lui seront expédiés à Rabatt. Il paye, et s'en revient au Maroc. Peu de temps après, il reçoit, par une caravane venant de Tanger, les ballots de coton qu'il attendait. Il examine les écheveaux : tous portaient le numéro de marque de l'échantillon. Il déchire les enveloppes d'un certain nombre de ces écheveaux : à sa grande surprise, le numéro de marque unique s'applique à des qualités très-diverses. Un inventaire plus complet lui fait voir que les premiers écheveaux de chaque ballot sont seuls conformes à l'échantillon; tout le reste est trois fois plus mince et bon à mettre au rebut. Il courut au consulat de France, réclama constatation officielle et procès-verbal. On fit droit à sa requête, mais il n'en retira d'autre avantage que celui de rendre irrécusable le tort qui lui était fait.

Ces traits ne caractérisent que trop l'ensemble des transactions de notre commerce avec le Maroc. Aussi, les Anglais ont-ils gagné sans peine tout le terrain que nous y avons perdu. — « *Inglis bueno,* » disent les commerçants Marocains, « *Francis falso!* » — Tandis que nous écoulions au Maroc nos marchandises avariées, et que, par des moyens que ne saurait avouer la probité la moins scrupuleuse, nous surprenions la bonne foi des indigènes, les Anglais se présentaient, moins riches de façonde mercantile, vendant sans artifice et avec une loyauté que l'expérience a rendue proverbiale. Si l'on en croit la plupart des voyageurs, les mêmes procédés, les mêmes résultats, se remarquent sur tous les points du globe où s'étend le commerce des deux nations. Ne serait-ce pas là une cause bien naturelle de l'incontestable supériorité du commerce anglais, qui de longtemps ne redoutera aucune concurrence? Le grand trait du génie commercial ne serait-il pas la probité?

et la simple probité en affaires ne serait-elle pas, chez un peuple de trafi-cants, la plus haute marque d'intelligence? Je n'hésite pas à le croire, tout ce qui est basé sur l'injustice tombe. — C'était là un axiome favori de Gœthe, et le reconnaître avec lui c'est dire la cause de l'infériorité de notre rôle commercial dans toutes les parties du monde.

V

ANÊFA. — DENT POUR DENT. — LES CAVALIERS.

Le but de mes excursions était surtout de reconnaître et de dessiner les ruines éparses autour de Dar-el-Beïda. Mais, si on excepte une tour ébréchée par la foudre, un bain mauresque assez bien conservé, une mosquée qui paraît n'avoir jamais été achevée, il est impossible de découvrir autre chose que des débris informes, à demi ensevelis sous le sol; et rien ne peut rappeler au voyageur qu'il parcourt l'enceinte de l'antique Anêfa, longtemps une des plus opulentes cités de cette partie du Moghreb.

Vers la fin du quinzième siècle, Anêfa lançait fréquemment des flottilles de corsaires jusqu'à l'embouchure du Tage. Le roi de Portugal résolut de châtier ces audacieux, et confia à son frère don Ferdinand le soin d'exécuter ce dessein. Le prince passa (1468) sur la côte occidentale du Maroc, s'empara d'Anêfa, y laissa une garnison qui occupa longtemps la place. Mais des myriades de fourmis en rendirent le séjour insupportable, et comme, d'ailleurs, cette occupation entraînait des frais excessifs, les Portugais abandonnèrent leur conquête, ils détruisirent Anêfa de fond en comble. Les ruines étaient encore fumantes lorsque Jean Léon les visita. Il dit avoir trouvé le sol couvert de magnifiques fragments d'architecture. Il faut croire que le temps aura tout réduit en poussière, car aujourd'hui, parmi les décombres, on ne saurait trouver trace de quelque édifice remarquable.

Vainement les sultans du Maroc ont essayé de rendre un peu de vie à cette cité désolée. Moulaï-Abd-er-Rahman concède aux négociants qui veulent s'y établir des habitations et de vastes terrains; il y a fait élever des magasins pour la douane; il a nommé gouverneur de Dar-el-Beïda un de ses fils, qu'il oblige à y résider six mois de l'année. Rien n'annonce que la *Maison-Blanche* soit destinée à devenir encore un grand centre de population : une centaine de familles végètent misérablement au milieu des décombres; elles aiment mieux s'entasser pêle-mêle sous des tentes enfumées, sous des cabanes de chaume et de roseaux, que de rassembler les pierres éparses autour d'elles et en construire des abris commodes. Ces braves gens ne rêvent pas d'autre bonheur que de rester accroupis au soleil; hors de là, tout leur est peine et

fatigue; ils mangent très-peu, et préfèrent les aliments qui exigent le moins de préparation. Entre tous les combustibles, ils choisissent celui qui est le plus à leur portée. La bouse sèche partout au soleil, avec d'autres immondices, et rend inabordables leurs habitations, si ce n'est aux poules et aux chiens, qui sont vraiment là en pays de Cocagne.

Je sortais avec précaution d'un passage fort étroit et tout semé d'écueils, quand, au détour d'une haie, une vieille mauresque se trouva inopinément au point précis que j'avais choisi pour but d'un vigoureux élan. Le choc fut terrible, la femme fut renversée. Je lui tendis une main secourable : elle se releva, me secoua avec fureur et m'accabla d'injures. Elle me suivit pendant deux heures. J'eus beau m'avancer fort loin dans la plaine, marcher à grands pas en décrivant les plus savants zig-zag, elle se montrait infatigable. La crosse de mon fusil la tenait fréquemment à distance. Elle inventait alors des formules inouïes de malédiction, qu'elle débitait sans reprendre haleine. De guerre lasse, je repris le chemin de la maison consulaire; elle y arriva sur mes talons. Les mkhazni ne purent arrêter le torrent de ses injurieuses apostrophes. Il fallut l'entraîner de vive force; on la garda dans sa cabane jusqu'à mon départ pour Rabatt.

Un négociant anglais de Mogador ne réussit pas aussi facilement à se débarrasser d'une femme qu'il avait, comme moi, renversée. Il rentrait en ville, un jour de marché, au moment où la porte était encombrée d'une multitude de campagnards conduisant des ânes et des chameaux. Au milieu de la foule, et nonobstant des *bal ak* (gare!) sans cesse répétés, le poitrail de son cheval heurte une vieille femme, qui tombe, puis se relève en poussant des cris aigus. Du choc elle avait eu deux dents brisées, et, comme c'étaient les deux seules qui lui restassent, elle se livrait à des transports de rage. Elle suit l'Anglais jusqu'à sa demeure, et, de là, va porter plainte au kaïd, qui s'efforce de l'apaiser. Elle le somme d'appliquer la loi du talion, de faire casser deux dents au Nazaréen. Le kaïd espère que le temps calmera l'aigreur de la plaignante, il la renvoie avec des promesses. Trois jours se passent. La vieille se présente derechef; elle réclame une sentence précise contre le chrétien. « Souviens-toi, dit-elle au kaïd, que tu me l'as promis. — Eh! répond celui-ci, me prends-tu donc pour un chrétien, que tu me croies esclave de ma parole? » Chaque jour, pendant un mois, la vindicative Mauresque vint assiéger les portes de la citadelle. De guerre lasse, le kaïd fait connaître au négociant la plainte déposée contre lui et les exigences de la victime; il le prie, pour en finir, de permettre qu'on lui casse deux dents, celles qu'il voudra. L'Anglais s'y refuse. La vieille est définitivement éconduite; ordre est donné aux mkhazni de lui interdire l'accès de la kasbah. « Bien, dit-elle; puisqu'ici je ne trouve que des musulmans dégénérés, puisqu'on refuse justice à une musulmane, mère de chérifs, contre un chien

infidèle, j'irai trouver le sultan ; je saurai si le prince des croyants fait, lui aussi, bon marché de la loi du prophète. »

Elle le fit comme elle le dit. Malgré son grand âge, elle traverse à pied les cent lieues qui séparent Mogador de Fez. Un jour on la voit paraître à l'audience du sultan. Elle expose ses griefs; elle réclame, suivant le droit formel que lui donne le Coran, l'application de la peine du talion. Le sultan l'engage à se désister; elle tient bon. Vainement on lui représente la difficulté, l'impossibilité même de faire droit à sa requête. Le consul d'Angleterre s'y refusera; on ne peut, pour une cause aussi futile, compromettre les bons rapports qui existent avec une puissance telle que l'Angleterre. Cent autres raisons excellentes trouvent la Mauresque inexorable. On lui offre, si elle cède, une somme énorme qui lui assure une vieillesse opulente. « Qu'ai-je à faire de votre argent? dit-elle. Je suis vieille et accoutumée à l'indigence; ce qu'il me faut, ce sont les deux dents du chrétien, je les veux, je les demande au nom du Coran; et le sultan, chef de l'islamisme, ne peut refuser de faire justice à une musulmane. »

Tant d'opiniâtreté plaçait le sultan dans un cruel embarras. La loi était formelle, le droit incontestable. La rumeur publique, excitée par les déclamations fanatiques de la plaignante, rendait toute transaction périlleuse. Abd-er-Rahman écrivit au consul anglais, lui demandant, comme une faveur, de décider son compatriote à subir l'opération exigée par la vieille Mauresque. Celui-ci jura qu'il n'en ferait rien. Autre lettre du sultan, qui, pour prix de sa complaisance, lui offrait des priviléges commerciaux exorbitants. Cette fois sa répugnance céda tout à coup. La vieille quitta Fez en bénissant le nom du pieux Abd-er-Rahman. Dès qu'elle fut de retour à Mogador, on cassa en sa présence deux dents au Nazaréen : elle les recueillit avec une joie féroce. Le patient, grâce aux priviléges qui lui étaient octroyés, fit en deux ans une belle fortune et quitta le pays.

La position de Dar-el-Beïda, sur la route de Fez à Maroc, en fait comme une grande hôtellerie, où arrivent chaque jour des caravanes, des soldats et tous les voyageurs qui vont du nord au sud. De toutes parts on voit des tentes se dresser ou se replier. Le soir, des groupes se forment autour des feux qu'on allume pour préparer le couscoussou. Lorsque je visitai ces campements, un nombreux détachement de cavaliers animait la scène ; ils se rassemblaient en tumulte et se préparaient au départ. On me dit qu'ils allaient rejoindre un corps de troupes destiné à châtier les habitants de la province de Sous. Ceux-ci avaient provoqué la colère du sultan par une démarche indiscrète. Ils avaient pour kaïd un certain Abdallah-Bihi, homme violent et rapace. Fatigués par ses exactions et par ses cruautés, ils s'étaient mis en pleine révolte; ils avaient adressé au sultan une supplique conçue en termes véhéments, elle se résumait ainsi : « Envoie-nous pour kaïd un en-

faut, une femme, un chien... ce que tu voudras, pourvu que ce ne soit pas un Abdallah-Bihi. » Abd-er-Rahman n'avait qu'à se louer du kaïd Abdallah : ce fonctionnaire envoyait fréquemment au trésor des sommes énormes.

Pour toute réponse, une expédition avait été préparée contre les insolents. Je mentionne ce fait, parce qu'il caractérise le système de gouvernement en vigueur au Maroc. Le costume des soldats est aussi noble dans son ensemble qu'il est simple dans ses détails : les jambes sont nues ; une robe rouge à larges manches, unie ou brodée, suivant le grade, tombe jusqu'à mi-jambe ; une ceinture de cuir rouge la serre autour des reins ; un tarbouch rouge, de forme conique, coiffe ces têtes rasées comme la *corne* menaçante des antiques orientaux ; un ample burnous laisse à peine entrevoir la tunique écarlate. Quand ces blancs cavaliers, fièrement assis sur leurs chevaux à longs crins, passent à l'horizon, enveloppés dans un nuage de plis flottants, le plus humble parmi eux semble grand comme un César. Si on les compare à ces fashionnables qu'on voit, dans nos grandes villes, parader sur leurs chevaux luisants et promener en cadence leur mesquine et bizarre silhouette, on est forcé de reconnaître que l'avantage n'est pas du côté de nos élégants ; poussez plus loin le parallèle, vous vous convaincrez que, dans notre Europe savante et industrieuse, le sentiment du beau va chaque jour s'affaiblissant ; vous retrouverez, au milieu de ces populations barbares, les vestiges de la flamme antique, le souffle puissant du génie des arts et de la poésie. Tout, chez les Arabes, révèle un goût fécond et respire une grâce naïve qui sait rompre victorieusement les entraves d'une industrie grossière et éclater aux yeux les plus inhabiles : architecture, ornementation, costumes, poteries, céramique, tout est grand, ingénieux, noble, élégant. Ils ont surtout un merveilleux instinct pour combiner en mille façons les lignes les plus variées et pour en faire des arabesques délicates. Ils ont un vif sentiment des contrastes et des couleurs ; ils emploient avec prédilection les plus brillantes et les plus pures : l'écarlate, le bleu céleste, le vert pré, l'oranger, le jaune vif, le violet, se mêlent hardiment dans un ensemble riche et cependant harmonieux. Ils recherchent l'éclat des broderies d'or et d'argent, les perles et toutes les pierres précieuses, les mosaïques variées et de couleurs brillantes. Ils ont horreur des vêtements étriqués, et savent porter avec majesté les belles draperies dont les plis rappellent les statues de la Grèce, les marbres de Phidias.

Quelque attrayantes que fussent mes courses aux environs de Dar-el Beïda, j'avais hâte de me mettre en route pour Rabatt, et je ne songeai plus qu'à mes préparatifs de départ.

NARCISSE COTTE.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Grave question : Qu'est-ce que la décentralisation artistique et littéraire ? J'en ai entendu parler. J'ai bien peur que ce ne soit la Béotie qui ne veut plus d'Athènes pour capitale de la Grèce. Je n'en sais pas davantage.

Mais on me montre un petit journal qui a essayé de se faire recommander ici et là, et ailleurs, et partout, comme un miracle. J'ai horreur, je l'avoue, des gens qui vous tirent pas la manche pour vous demander de parler d'eux. Cependant j'ai voulu voir si c'est là le journal décentralisateur dont j'ai lu de si bonnes nouvelles dans l'*Indépendance belge*.

Et j'ai regardé de près ce recueil. Quelle ironie !

Puisse cette plaisanterie servir d'enseignement à ceux qui éprouvent le besoin de médire de Paris et qui ne voient pas que la bourgade n'est rien quand il s'agit de donner au monde entier sa capitale ! Voilà bien des années déjà que Corneille, Molière, Bossuet, Voltaire et d'autres encore se sont occupés de cela et qu'ils y ont à peu près réussi.

Jamais il n'y eut nécessité si grande de nous réunir en familles et en écoles, et quand de toutes parts, au nom de la vie bourgeoise, au nom de l'industrie, au nom des sciences même, au nom de tous les appétits matériels, on accuse d'inutilité, sinon d'un plus grand crime, ceux qui ont foi encore dans la philosophie et dans l'art, ce n'est certes pas le temps d'éparpiller les flèches du faisceau. Ramenons au centre tous les rayons égarés ; recréons ici même, à Paris, au cœur de la France, le foyer électrique dont la chaleur et la lumière sont en péril.

Nous désirons bien vivement que l'Académie française, qui est le sénat des lettres, se montre en toute circonstance digne du rôle que ses destinées lui assignent, et qu'en échange de notre respect elle nous donne un vigilant et salutaire exemple.

Ces jours-ci, deux élections seront faites. Est-il vrai que les candidats de l'opinion publique auront à subir, une fois encore, un échec ? Il est deux

écrivains, du moins, — MM. de Laprade et Jules Sandeau, — que nul ne s'étonnerait de voir, que tout le monde peut-être voudrait voir siéger sur les deux fauteuils vides. Est-il vrai que M. de Marcellus y prendra sa place avant eux? Nous espérons que les choix de l'Académie honoreront l'Académie elle-même et les lettres militantes. Il a été question aussi d'ouvrir à M. Mazères les portes que son ami et collaborateur M. Empis a depuis longtemps franchies au nom de leurs œuvres communes. Mieux vaudrait faire cette politesse à M. Mazères, qui est un écrivain de goût, que de nommer une fois encore un candidat inattendu.

Les comédies de M. Mazères, recueillies expressément pour la circonstance en trois beaux volumes, valent toutes celles que la mode applaudit aujourd'hui et que demain elle oubliera. *La Mère et la Fille* est même une pièce d'un assez grand mérite littéraire et d'une morale plus saine que les plus loués de nos drames à camellias. On est tout étonné de faire cette découverte.

Il est niais de regretter Molière, Regnard et Beaumarchais : je me bornerai donc à regretter Picard et Collin d'Harleville. Ils aimaient la gaieté et respectaient leur art.

C'est qu'en effet le roman et le théâtre glissent sur une pente qui ne paraît pas les mener à la postérité. De petites situations saupoudrées d'épigrammes, voilà le roman; des scènes étranges, assaisonnées de calembours, voilà le théâtre. M. Emile Augier, le nouvel académicien si doucement traité l'autre jour par M. Lebrun, est-il bien sûr de n'avoir pas poussé la machine au bord du précipice? Il est vrai qu'il semble s'en repentir, et que sa nouvelle pièce, *la Jeunesse*, nous a rendu un peu d'espoir.

Nous attendrons que la comédie se réveille, en lisant les nouveaux livres.

J'ai sous la main trois volumes de vers, *Loin du monde*, par Agénor Brady, les *Vendéennes*, par Émile Grimaud, et *Louise*, par Victor Barbier. Le premier est plein de vers faciles et harmonieux; mais il n'y a encore que des essais, et l'originalité manque. Je ne sais, en vérité, que dire des *Vendéennes* : c'est un recueil des récits historiques écrits respectueusement par une plume assez habile; mais ces pages d'histoire rimée n'ont rien de neuf, et les héros qu'elles célèbrent ne sont que les héros de la guerre civile; on nous a trop souvent raconté leurs combats regrettables, et il faut être né en Vendée pour aimer beaucoup ces descriptions menues. Quant à *Louise*, c'est un petit poëme d'une facture très-ferme; les vers heureux y fourmillent, et l'aisance de ce bon style mérite d'être signalée : il y a là de la distinction certainement, et la sauvagerie même de l'accent est d'un poëte. Il paraît que M. Barbier attend depuis longtemps l'heure de faire sa trouée, et qu'il a publié depuis plus de quinze ans ses premiers vers. Pourquoi n'a-t-il pas réussi encore? J'avoue que de plus faibles écrivains sont plus connus. La prose de la préface a aussi ses qualités et annonce un homme. Je ne loue pas le poëme

plus qu'il ne convient : j'y trouve une imagination faible et des longueurs, quoiqu'il soit court; mais je désire que M. Victor Barbier rencontre l'occasion de faire mieux ou de faire autre chose : une pièce de vers suffit pour tirer quelqu'un de l'oubli où son mauvais destin l'a laissé.

Poëtes et voyageurs, c'est tout un bien souvent. Les uns et les autres sont heureux.

Voir, c'est avoir,

a dit l'un des beaux vers de Béranger, et l'un de ceux dont les gens prudents ont cru devoir le plus accuser la pensée.

Les récits de voyages ont pour moi un attrait qui s'accroît toujours. C'est en voyant où en est notre chère et jeune humanité que l'esprit fait son meilleur cours de politique et de philosophie; c'est là aussi qu'il trouve les plus riches couleurs de la poésie descriptive. Dès l'enfance, on s'y délecte à la seule vue des décors qui passent sous les yeux. Arrivés à l'âge où l'on pense, nous comprenons que c'est de nous qu'il s'agit dans toutes ces peintures des sociétés lointaines.

Madame Ida Pfeiffer, très-connue en Allemagne et en Angleterre, va devenir en France l'un des voyageurs les plus goûtés. La librairie Hachette a successivement publié la traduction de ses deux premiers *Voyages autour du monde*. Le troisième n'est pas rédigé encore; il s'accomplit. Les dernières nouvelles nous disent que madame Pfeiffer était dans l'île de Madagascar au moment où la reine de ce pays homicide a ordonné de courir sus aux quelques Européens égarés dans son royaume, de pendre les uns, de donner de l'eau empoisonnée aux autres. Madame Pfeiffer a déjà vu la mort de près, elle l'a regardée en face et l'a fait reculer; son tranquille courage a désarmé jusqu'aux féroces habitants des îles de la Sonde. Elle n'en a pas pour cela plus d'orgueil dans ses agréables récits. La qualité dominante de ce qu'elle écrit est le bon sens : elle observe avec soin, et elle raconte avec simplicité, double mérite. On ne peut lui reprocher que la brièveté de ses ouvrages. Peu de voyageurs ont voyagé comme elle, sans aide, sans compagnie, presque sans ressources; et personne n'a moins qu'elle abusé de la patience et de la crédulité du lecteur; on sent que ce qu'elle dit est vrai entièrement, et cette conviction donne à la lecture que l'on fait un charme extraordinaire.

C'est ce que reconnaîtront tous ceux qui voudront se donner la satisfaction de lire ces deux *Voyages d'une femme*, si hardie et si sensée, *autour du monde*.

Madame Ida Pfeiffer a été jusqu'à l'âge de cinquante ans une bonne et pacifique mère de famille. Son mari mort et ses enfants élevés, elle s'est mise en route. Jamais vocation n'a été si longtemps domptée, et jamais vocation ne fut plus ardente. Madame Pfeiffer voyage tout à fait seule. On a relevé avec

beaucoup de soin les noms des deux ou trois dames qui ont gravi la cime du mont Blanc; quels honneurs décernera-t-on à la première femme qui ait ainsi fait deux ou trois fois le tour du monde et qui ait ainsi raconté ses voyages?

Ces deux volumes sont l'un des principaux ornements de la *Bibliothèque variée*, qui s'est augmentée récemment de la deuxième *Année scientifique*, de M. Figuier, et de l'*Insecte*, de M. Michelet.

Ces jours-ci doit paraître un volume de *Mélanges* de M. Taine. On sait ce que M. Sainte-Beuve a dit, en deux articles très-élogieux, de cet écrivain ingénieux, original et savant.

La réimpression en deux volumes in-18 du *Cours de droit naturel*, de Jouffroy, et en quatre volumes des *Études sur les tragiques grecs*, de M. Patin, sera sans doute suivie de réimpressions également libérales. Nous verrons ainsi reparaître, avec les grâces d'une jeunesse nouvelle, un grand nombre de ces livres d'élite que chacun loue depuis longtemps sans avoir pu les connaître autrement que par une furtive lecture de bibliothèque publique. Désormais accessibles à tous, ils enrichiront nos bibliothèques privées. J'y veux voir successivement prendre place l'*Histoire romaine* et les anciens volumes de l'*Histoire de France* de M. Michelet; j'y compte trouver bientôt le *Port-Royal* complet de M. Sainte-Beuve. L'auteur achève en ce moment son quatrième volume si longtemps attardé, si longtemps attendu. Qu'il paraisse in-8° et disparaisse vite, pour revenir au premier rang de ces excellents in-18 dont la maison Hachette semble nous promettre la jouissance.

Parmi les figures austères et cependant aimables de ce Port-Royal de la ville et des champs, il en est une qu'on avait jusqu'ici négligée et qui devra de revivre à M. P. Faugère, l'heureux éditeur des *Pensées* de Pascal : c'est la mère Agnès Arnaud, sœur de la grande Angélique, d'Arnaud d'Andilly, de Henri Arnaud, l'évêque d'Angers, et d'Antoine Arnaud [1]. La famille est maintenant complète, et l'on voit que la seconde sœur, moins illustre que l'aînée, moins ardente martyre de sa foi, directeur moins âpre de ses compagnes, écrivain moins éloquent, fut aussi la digne abbesse du Port-Royal; qu'elle eut son courage, son talent d'écrire et sa bonne manière de diriger les consciences. Nous la connaissons de vue, cette fille du noble sang des Arnaud : Philippe de Champaigne l'a peinte, et on la peut voir au Louvre, dans le tableau qui représente en sa convalescence bienheureuse et miraculeuse la fille même du peintre, sœur Catherine de sainte Suzanne. *Junctis cum matre Catharina Agnete precibus*, dit l'inscription que porte ce chef-d'œuvre de Philippe de Champaigne.

[1] Je prépare, pour la *Bibliothèque Elzévirienne*, une édition nouvelle des *Mémoires* d'Arnaud d'Andilly et de l'abbé Arnaud, son fils. Je sais donc personnellement gré à M. Faugère de la publication des *Lettres* de la mère Agnès.

Allez donc la voir dans sa sombre galerie, à genoux, les mains jointes, éclairée par je ne sais quels rayons célestes; puis ouvrez les deux volumes de la correspondance gracieuse et un peu mystique que M. Faugère a recueillie; l'onction de ces lettres de direction rappelle le style de saint François de Sales. Ce recueil, en même temps qu'il donne d'excellents modèles de lettres religieuses, achève l'histoire du monastère dans lequel tout ami du dix-septième siècle fait, à certains jours, une retraite rétrospective. Les dernières années de la mère Agnès ont été bien troublées; mais son âme est restée ferme au milieu des secousses qui ont ébranlé sa maison chérie. Les historiens de Port-Royal (Besoigne, dom Clémencet et M. Sainte-Beuve) n'ont pas connu ces lettres; nous en saurons plus qu'eux de ce côté-là.

On éprouve un plaisir qui est devenu rare quand on vit dans l'intimité de ces esprits robustes des Pascal et des Arnaud. Quels caractères! et quelle consolation que de retrouver, au moins dans l'histoire, de la simplicité, de la sincérité et de l'énergie!

Ceci nous mène à parler d'un livre qui promettait d'être curieux et dans lequel les esprits sérieux croyaient trouver une pâture abondante. M. de Bastard d'Estang, conseiller à la cour impériale, vient de publier sous ce titre : *les Parlements de France*, un ouvrage historique qu'il est beau d'avoir entrepris et qu'il eût été glorieux d'avoir exécuté à la grande manière, soit que le mot réveillât dans ce livre des idées qu'on s'efforce trop souvent d'anéantir, soit que la chose fût examinée soigneusement sur toutes ses faces et reconstruite sur un plan bien conçu avec mille études coordonnées. Mais cette histoire des parlements nous manque toujours. Voltaire n'a écrit que le sommaire du principal de ses chapitres; çà et là quelques érudits ont préparé des matériaux pour la rédaction de diverses pages. Le nouvel historien, qui a pourtant songé à l'ensemble, n'aura droit de figurer que parmi ceux qui ont attaqué le détail. Pendant que M. de La Cuisine recueille les annales du parlement de Bourgogne, M. de Bastard n'a fait autre chose, en réalité, que retracer certaines parties de l'histoire du parlement de Toulouse[1]. Ce n'est pas assez pour justifier son titre, ni la satisfaction avec laquelle, à la fin du second volume, songeant à ses aïeux magistrats, il demande au moins que sa tâche historique soit mise à côté de leurs travaux judiciaires.

Tout de suite, en ouvrant le livre et en voyant une page d'armoiries (les écus pacifiques des premiers présidents), on devine que, si l'écrivain a désiré faire son devoir d'historien, il lui a manqué l'esprit de l'histoire. Ce ne sera point une œuvre philosophique ou politique, celle qui a, dès sa première page, la physionomie d'un mémoire généalogique, et il est trop clair que ces blasons de premiers présidents ne sont pas nécessaires, en un pareil livre, au pu-

[1] M. Floquet, à Rouen, a fait bien davantage pour le parlement de Normandie.

blic du dix-neuvième siècle. Mais il y a eu un Bastard premier président à Toulouse, et voilà pourquoi l'auteur a recueilli ces blasons ; le sien y figure : parti d'or, à une demi-aigle impériale de gueules, et d'azur à une demi-fleur de lis d'or. Soit, ce sont de belles armes; mais peu importe. Nous espérions quelque forte lecture, l'*Histoire du parlement* de Voltaire reprise à la moderne et de plus haut. M. de Bastard nous donne, il est vrai, deux gros volumes; mais y a-t-il, de compte fait, la moitié des pages où il ne soit pas question d'un Bastard? Divers chapitres sont farcis de détails inutiles et de pièces de famille. Voici, par exemple, un titre courant de la pagination au second volume :

François de Bastard chancelier.

En voici un autre :

François de Bastard surintendant.

Et un autre :

Administration du chancelier-surintendant.

Quiconque sait de l'histoire de France, à la vue de ces mots, sent un trouble dans sa mémoire et se demande ce que cela veut dire. Cela veut dire tout simplement qu'après la suppression des parlements par M. de Maupeou, le *chancelier de France*, M. de Bastard, de Toulouse, fut nommé chancelier particulier, puis surintendant de la maison du comte d'Artois (1782). Le titre courant a de l'effet; mais cet effet ne dure guère, et il paraît étrange, dans une histoire générale des parlements, qu'il y ait un chapitre où il soit question si visiblement de l'administration privée de la maison de M. le comte d'Artois.

Les Bastard, si souvent cités dans ces deux volumes, ont fait partie du parlement de Toulouse : c'est pour cette raison que le parlement de Toulouse a une si grosse part dans l'ouvrage. Paris ne vient qu'en seconde ligne; les autres parlements sont sacrifiés net. L'auteur a fait une phrase pour s'excuser et pour rendre le public favorable à ses pieuses recherches sur les Bastard; cette phrase n'obtiendra pas le succès qu'il en attend, et on lui en voudra toujours de ce qu'il a mis un si gros et si beau titre d'histoire sur un livre d'une nature trop particulière.

Quelques endroits, dans le premier volume surtout, sont traités avec soin; mais l'histoire politique est bien incomplète, et l'on cherche vainement, au dix-huitième siècle, la trace de luttes que les contemporains ont si vivement peintes. Le *Journal de Barbier* est-il même cité? Or, il y a bien la moitié du *Journal de Barbier* qui n'est qu'une histoire intime du parlement de Paris.

M. de Bastard approuve Maupeou. Je crois qu'il fallait l'approuver ou le désapprouver plus longuement.

S'il manque trop à droite, à gauche il y a des épisodes vraiment superflus. Je n'ose pourtant ranger parmi ces épisodes le récit détaillé que M. de Bas-

tard a cru devoir faire de l'affaire Calas. En ce moment même un écrivain protestant[1] a repris aussi les pièces du procès. M. de Bastard défend de point en point l'arrêt de son cher parlement de Toulouse; c'est un travail neuf en ce sens. Je n'y vois cependant d'inconnu qu'une déposition posthume qui provient d'un certain abbé Barré et de l'abbesse des dames de Saint-Pantaléon. Il est fâcheux que ce témoignage ecclésiastique, qui vient si tard, ait l'air d'une double calomnie. Jugez-en. Un chevalier de C*** avait plu aux demoiselles Calas, et il allait les voir secrètement; il était caché sous un lit quand les Calas résolurent, dit-on, de tuer Antoine avant sa conversion au catholicisme. Par égard pour les demoiselles Calas, le chevalier de C***, qui en savait si long, se tut pendant le procès, et, quoique fervent catholique, refusa d'obéir aux prêtres qui, en chaire, ordonnaient à chacun d'éclairer la justice. Craignant plus tard d'avoir commis en se taisant un péché mortel, il aurait été se faire absoudre à Rome. Telle est l'historiette racontée par M. l'abbé Barré et madame l'abbesse de Saint-Pantaléon. Charitables petites personnes!

Pourquoi M. de Bastard n'a-t-il pas écrit sur la couverture de son manuscrit : *Recherches sur ma famille, sur le rôle qu'elle a joué dans le parlement de Toulouse et accessoirement sur le parlement de Paris?* On aurait sans peine déclaré qu'il y avait quelque chose à prendre dans ces *Recherches*. Mais ce n'est certainement pas une histoire des parlements de France.

Les magistrats, en général, semblent mal propres à l'exécution d'un ouvrage de grande histoire; leur esprit se tourne au détail et y reste; on l'a vu, cette année, dans un discours d'apparat que quelques personnes ont cru devoir vanter : je veux parler du discours de M. de Marnas sur la *grand'-chambre*.

C'était une étude à la fois incomplète et diffuse. Je suppose que M. Paulin Limayrac en a été ravi; M. Limayrac, un juge difficile cependant! il fait à M. Villemain une rude guerre, ayant compté jusqu'à trois cents fois, dit-il, le mot *ingénieux* dans un des ouvrages du secrétaire perpétuel de l'Académie française. Ce n'est pas ce mot-là, soit dit en passant, qui se présente à mon esprit quand j'ai envie de qualifier les articles de M. Limayrac, l'homme des *coups de plume sincères*. Sincères? il n'y a que M. Limayrac pour trouver en pareil cas cette admirable épithète; le ridicule en saute aux yeux.

Quittons cependant M. Limayrac, ses coups de plume sincères et ses critiques de quiconque tient une bonne plume entre ses doigts. Voici une aimable fille, bien sincère celle-là, et autrement spirituelle, Sophie Arnould, qui peut nous faire passer, même morte, un meilleur quart d'heure. MM. de

[1] M. Coquerel fils.

Goncourt publient et commentent quelques-unes de ses joyeuses lettres. C'est la philosophie pratique par excellence pour ceux qui adorent dans le dix-huitième siècle sa vie joyeuse. J'y aime surtout le dernier acte du siècle : la Révolution impérissable; et tout ce qui en parle (en bien ou en mal, peu importe), tout ce qui la raconte m'est cher. Elle est là aussi, la Révolution; derrière ces pages frivoles on l'entend gronder; Sophie Arnould s'en plaint avec un joli sourire. Ce recueil de lettres est encore un volume de MM. Poulet-Malassis et de Broise, c'est-à-dire un volume de belle venue. Les commentateurs ont de l'esprit et une certaine science de hasard, très-déréglée par conséquent, très-incomplète, qui va assez bien avec leur style décousu, frivole, prétentieux, et cependant agréable comme un petit grain de verjus qui craque sous la dent. Mais l'usage de ce style fatigue.

La manière de M. François Barrière est plus simple dans les notices qu'il met en tête de chacun des volumes de sa collection de Mémoires du dix-huitième siècle. J'ai quelque reconnaissance à montrer à l'égard de M. Barrière, qui m'a galamment traité en consacrant deux longs feuilletons des *Débats* à mon édition de l'*Histoire amoureuse*, et ce n'est pas en faire preuve, c'est être juste tout simplement, que de recommander la jolie collection de Mémoires qu'il publie chez MM. Didot. Les trois derniers volumes (XIII, XIV et XV) contiennent les *Mémoires de madame de Genlis*, les *Souvenirs de Félicie*, les *Souvenirs et Portraits*, de M. de Lévis, et les *Mémoires de M. de Vaublanc*.

Madame de Genlis est très-connue : eh bien, relisez-la pour la mieux connaître et pour voir, de son point de vue, passer le monde de 1774, de 1789 et de 1792. A Versailles il y a deux ou trois portraits de cette femme active, un grand portrait surtout qui la montre jouant de la harpe avec mademoiselle d'Orléans, tandis que la délicieuse Paméla (madame Fitz-Gerald) tient la musique tout ouverte. Quand on a vu ce minois, ces yeux brillants et cette coiffure, on lit les Mémoires avec un plus grand plaisir. Le volume de M. de Vaublanc a aussi son mérite. Le ministre s'est fait peu regretter; mais l'écrivain avait de l'esprit, du sens, une sorte de pensée libérale en son genre, et l'homme eut du caractère.

On attend toujours les *Mémoires de M. Guizot*. Il est de fait qu'il y a une gageure à tenir : comment s'en tirera cet homme d'État sévère? Que dira-t-il, lui vivant, lorsqu'il est si difficile, après la mort, d'être écouté? En attendant, on réimprime *Monk* et les *Portraits politiques* de la Révolution d'Angleterre. Ce sont des œuvres un peu courtes, un peu sèches, mais visiblement impartiales. Elles ont été jugées lors de leur première apparition; il paraît qu'elles ont plu au public, puisqu'il les redemande. Toute cette histoire, après tout, est la nôtre.

J'aurais dû ne pas oublier *Ma biographie* de Béranger. La seconde édition

vient de paraître, augmentée d'un grand nombre de notes inédites de Béranger sur ses premières chansons. Mais j'ai mes raisons particulières pour n'en pas parler.

Le public se défie de ce qu'on écrit maintenant sur Béranger. Il y a été si souvent et si bien pris! Qu'il daigne cependant lire le volume de M. Joseph Bernard, un ami ancien et un ami sincère du poëte. Ce volume (*Béranger et ses chansons*) n'a pas été improvisé depuis la mort du poëte : c'est un essai de commentaire littéraire et historique qui restera, je le pense, pour indiquer et faciliter leur tâche aux futurs éditeurs de Béranger. Il y a même des critiques, mais de bonnes critiques. Le style est vif et trop vif peut-être. M. Joseph Bernard aime les classiques de race gauloise; il les a fréquentés, il leur prend leurs tournures de phrase, leurs conjonctions, leurs exclamations, et proteste ainsi, à sa manière, contre le goût d'aujourd'hui. Je crois que c'est un excès comme un autre.

Tout à l'heure j'ai dit un mot d'un volume de MM. Poulet-Malassis et de Broise. Je signalerai deux de leurs publications toutes récentes : le tome Ier des *Lettres de Charles de Brosses*, volume fort agréable qui est précédé de l'étude que M. Babou a écrite dans la *Revue* sur Charles de Brosses; et la *Défection de Marmont*, ouvrage de M. Rapetti, qui est d'une exécution matérielle très-soignée.

PAUL BOITEAU.

CHRONIQUE MUSICALE

Il fut un temps où les jeunes compositeurs, c'est-à-dire les compositeurs inconnus, se plaignaient beaucoup de ne pas avoir un théâtre à eux, un théâtre où ils auraient la possibilité de faire représenter leurs œuvres : on donna un théâtre aux jeunes compositeurs, et les jeunes compositeurs continuèrent de se plaindre. Ils restaient inconnus comme devant, et voyaient avec amertume leurs plus belles années s'enfuir, leur verve se ralentir, leur imagination s'éteindre; ils se morfondaient à la porte pendant que leurs aînés entraient et prenaient leurs places; on leur jetait bien de temps en temps quelques miettes du festin, mais cela arrivait si rarement, et les miettes étaient si petites, que les pauvres diables, encore plus affamés le lendemain que la veille, ne se lassaient pas de crier famine.

Pourtant le Théâtre-Lyrique, nouvellement créé, s'appelait de plus en plus le théâtre des jeunes compositeurs. Aimable ironie! Cela a duré ainsi je ne sais combien d'années. Puis, à un coup de baguette frappé par un directeur magicien, un directeur philanthrope, un directeur ami de la jeunesse, la scène a complétement changé, une métamorphose s'est opérée, et aujourd'hui, parmi les jeunes compositeurs, il n'y a d'inconnus que ceux qui veulent bien l'être. Le directeur qui a accompli ce prodige, c'est M. Carvalho; plus tard il sera peut-être classé au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. En attendant, les jeunes gens auxquels il a tendu la main entonnent sur son passage l'hymne de la reconnaissance, et parmi ceux qui se font remarquer par la pureté de leurs accents et l'élan de leur cœur, M. Montuoro, M. Delajarte, M. Théophile Semet et M. Léo Delibes apparaissent au premier rang. *Carvalho gratias !* chantent-ils en recevant leurs bulletins de répétition et en lisant les feuilletons qui saluent leur jeune gloire. *Amen*, répondrons-nous, car les vœux que nous ne cessions de faire sont exaucés, et une ère nouvelle vient de commencer pour les musiciens qui portent en eux toutes les espérances de l'avenir.

Croira-t-on maintenant qu'il y a eu des esprits assez chagrins, assez injus-

tes, pour oser mettre en doute les bonnes intentions de M. Carvalho, et dire à ceux qui étaient en extase devant le bon côté de la médaille : « Regardez donc un peu l'envers, s'il vous plaît? On vous jouera, c'est vrai; mais on vous jouera à six heures, tandis que les quinquets s'allument et que les banquettes sont vides; on vous donnera un orchestre souvent incomplet et des interprètes qui hier étaient encore des écoliers ou des comparses. Comme vous n'êtes rien pour la recette, la recette ne sera rien pour vous, et si vous invoquez certain article du règlement adopté par la commission des auteurs et compositeurs dramatiques, qui enjoint au directeur du Théâtre-Lyrique d'accompagner toujours la pièce en trois actes, la pièce principale, la pièce à succès, d'ouvrages en un acte, on vous répondra que cet article est abrogé ou qu'il est illusoire. Et, d'ailleurs, un ouvrage en un acte ne compte presque pour rien; et supposez que ce soit un chef-d'œuvre, il ne fera pas plus pour votre réputation que pour votre fortune. Au bout de quelques jours, il disparaîtra de l'affiche, dont il aura occupé le coin le plus obscur, et on ne parlera plus ni de vous ni de lui, ni de lui ni de vous. Un ouvrage en un acte, c'est la ritournelle à peine écouté d'une cavatine chantée par la première chanteuse, c'est une bulle de savon, c'est un petit ballon rose dont on coupe la ficelle et qui s'en va on ne sait où. Votre nouveau directeur est un homme jeune comme vous, intelligent comme vous, et nourri dans ce sérail dont vous avez été jusqu'ici les eunuques. Il lui est arrivé peut-être de s'apitoyer sur votre position, et, tout en faisant des démarches pour obtenir son privilége, il s'est bien promis d'être votre protecteur, votre Providence, votre bon génie; mais, hélas! dès l'instant où vous le verrez s'asseoir dans le fauteuil directorial, ses généreuses aspirations s'évanouiront, il tressaillera d'épouvante rien qu'en vous entendant marcher dans son antichambre, et il n'aura plus qu'une pensée, celle de suivre les errements de ses devanciers et, sinon de vous repousser, du moins de vous accueillir avec une froide réserve. »

Ah! comme M. Carvalho a su les forcer à se taire, ces méchantes langues, ces calomniateurs, ces mécontents, ces sceptiques! Aussi, le jour où il sollicitera du gouvernement la récompense due à son habileté, à son dévouement et à ses succès; le jour où, pour faire arriver son théâtre à l'apogée de la splendeur, il demandera cette subvention à laquelle il rêve comme y ont rêvé ses prédécesseurs; ce jour-là il peut réclamer hardiment l'appui des jeunes musiciens et montrer avec orgueil une pétition couverte de leurs signatures. Je n'ai cité que quatre de mes confrères, c'est vrai; mais il y en a d'autres, d'autres qui attendent avec confiance, avec certitude, et parmi ceux-là M. Charles Poisot, M. Eugène Ortolan, M. Destribeaud et M. Wekerlin. Pourquoi ne puis-je pas ajouter à ces noms ceux de MM. Eugène Gautier et Ferdinand Poise? L'Opéra-Comique les a enlevés à la sollicitude toute paternelle de M. Carvalho, ces jeunes triomphateurs qui ont dû au Théâtre-Lyri-

que leurs premiers lauriers! Reviendront-ils jamais à cette scène qui fut le berceau de leur renommée? Je le souhaite de tout mon cœur, pour peu que mon souhait leur soit agréable; mais, s'ils sont persuadés qu'en arrivant à l'Opéra-Comique ils ont fait un pas en avant, comment espérer qu'ils consentiront jamais à faire un pas en arrière?

Quand il a été bien constaté, par les preuves les plus évidentes, que l'amélioration du sort des jeunes compositeurs était le but incessant des préoccupations de M. Carvalho; quand les pièces en trois actes n'ont plus été exclusivement réservées aux membres de l'Institut ou à ceux auxquels une longue série de chefs-d'œuvre et de printemps semblait promettre les palmes vertes, alors la malignité s'est tournée d'un autre côté, et Dieu sait à quelles étranges suppositions elle s'est livrée. Elle n'a pu s'attaquer au talent merveilleux de Mme Miolan-Carvalho; mais ce talent même a servi de thème à toutes sortes de ridicules conjectures : les uns prétendaient que les seules pièces qui auraient du succès au Théâtre-Lyrique seraient celles où Mme Miolan-Carvalho remplirait le principal rôle; les autres disaient que Mme Miolan-Carvalho, usant ou abusant de sa position, ne souffrirait auprès d'elle aucun talent capable de lui porter ombrage, aucune étoile rivale; ceux-ci affirmaient que la pièce du lendemain serait joué par des doublures, avec de vieux décors, des costumes fanés et la salle à peine éclairée par quatre chandelles; ceux-là allaient plus loin encore, et osaient s'immiscer dans les questions administratives les plus délicates. Alors M. Carvalho a choisi pour lendemains aux belles soirées de la *Fanchonnette* et de la *Reine Topaze*, *Richard Cœur-de-Lion*, les *Dragons de Villars*, les *Nuits d'Espagne*, *Obéron*, *Euryanthe;* et c'est l'œuvre d'un jeune homme, d'un élu d'hier, c'est la *Demoiselle d'honneur*, de M. Théophile Semet, qui alterne ces jours derniers avec *Margot*, la dernière partition tant applaudie de l'un des maîtres de l'école française, de M. Louis Clapisson. Une jeune fille rose et fraîche qui a de beaux yeux bleus et une taille charmante, de la naïveté et de la grâce, de l'intelligence et du talent, Mlle Marie Marimon, élève de Duprez seul, se présente sous les auspices de son maître à M. Carvalho, et M. Carvalho s'empresse d'engager Mlle Marie Marimon, malgré ses grâces, malgré sa jeunesse, malgré sa beauté, malgré même la perfection de sa méthode et la pureté de sa vocalise. Mme Carvalho ne craint donc pas d'avoir auprès d'elle une émule qui sera bientôt une rivale. — Et voilà comment la direction du Théâtre-Lyrique a donné un démenti à tous les méchants propos que l'on tenait sur elle, et auxquels la presse, Dieu merci! n'a jamais voulu servir d'écho. Nous admirons, pour notre part, la noble attitude de ce directeur que le succès n'a pas enivré, et qui a su conserver, au sein des grandeurs et de l'opulence, une sérénité, une affabilité, une simplicité antiques. Ajoutons que notre admiration est d'autant plus désintéressée que nous sommes dans l'impossibilité d'at-

tendre et de solliciter quoi que ce soit de la bienveillance éclairée de M. Carvalho. Puisse-t-il souvent reporter cette bienveillance éclairée sur des artistes de la valeur de M. Théophile Semet, sur des poëtes du talent de MM. Kauffmann et Mestépès.

M. Semet est l'auteur des *Nuits d'Espagne*. Le mérite de son premier ouvrage et l'amitié qui le lie à M. Carvalho lui ont valu l'insigne bonne fortune d'un opéra en trois actes; et même, sans les coupures que l'administration jugea indispensables, et auxquelles les auteurs durent se soumettre, c'est par une partition en trois actes que M. Semet aurait débuté. Les *Nuits d'Espagne*, dit-on encore aujourd'hui, ont beaucoup perdu à cette réduction. Je désire vivement (l'époque des souhaits n'est pas tout à fait passée) que la *Demoiselle d'honneur* soit jouée plus souvent que les *Nuits d'Espagne*. D'ailleurs, on a fait pour la pièce nouvelle de grands frais de décors et de costumes, et il n'est guère probable que la direction du Théâtre-Lyrique n'entoure pas de toute sa sollicitude un ouvrage qui lui a coûté tant d'argent et de soins. En général, les ouvrages que l'on néglige sont ceux que l'on sait destinés à tomber ou à disparaître au bout de quelques représentations; et un directeur, dont la moindre qualité est une perspicacité à toute épreuve, sait toujours cela d'avance. Or, par les raisons que nous venons de donner plus haut, il y a cent à parier contre un que la *Demoiselle d'honneur* restera très-longtemps sur l'affiche. J'ai vu avec peine l'intervalle un peu long qui s'est écoulé entre la première et la seconde représentation. Les principaux rôles étaient grippés; il a fallu attendre le bon plaisir de la maladie, qui s'était attaquée en même temps au ténor et à la prima-donna. Enfin le docteur Cabarrus a rendu la voix à ces gosiers délicats, et maintenant rien ne viendra plus troubler sans doute le succès de l'œuvre, rien ne viendra plus l'arrêter dans la brillante carrière qu'elle est appelée à parcourir.

Au début de la pièce, M. de Tavannes raconte à son ami, M. de Pardaillan, qu'il a épousé Hélène, la nièce du marquis de Mendoza, mais que la cérémonie du mariage, qui s'est faite la nuit, au milieu d'une forêt, à la lueur des torches, sur un autel improvisé, a été tout à coup interrompue par l'arrivée du marquis et d'une poignée de serviteurs armés, qui se sont emparés de sa femme. Depuis cette fatale nuit, M. de Tavannes court après mademoiselle Hélène dans un but facile à comprendre et parfaitement légitime, du reste. Le prêtre qui a béni cette union n'était pas un de ces faux ermites comme il s'en trouve quelquefois dans les solitudes que les amoureux fréquentent. Pourquoi cette brusque séparation? Évidemment, il y a un peu de politique dans la tyrannie profondément discourtoise de M. le marquis. M. de Tavannes porte un nom illustre, mais il n'est pas riche et ne jouit à la cour que d'un mince crédit. J'aurais dû dire en commençant que nous sommes sur la frontière d'Espagne, à Bayonne. Catherine de Médicis y a conduit son fils

Charles IX, lequel doit avoir une entrevue avec Philippe II. Élisabeth a précédé son mari et s'est fait suivre d'un gracieux cortége de filles d'honneur, parmi lesquelles Hélène de Mendoza est la plus gracieuse, la plus jolie et, hélas! la plus mélancolique : elle songe à son époux, et c'est à peine si elle espère le revoir. Pardaillan, aidé d'une petite bouquetière que la reine d'Espagne a prise en grande affection, ménage un rapprochement entre son ami de Tavannes et Hélène; mais, au moment où leurs lévres échangent le premier baiser conjugal, au moment où ils oublient une longue et cruelle séparation, le marquis de Mendoza, sombre et terrible, apparaît l'épée à la main. Hélène s'évanouit, et Tavannes tombe frappé en pleine poitrine. La petite bouquetière est exilée dans son village; Hélène est recommandée à la sévère surveillance de la *camerera mayor*, Diane de Mendoza, sa tante. Heureusement Tavannes guérit de sa blessure. Le dénoûment a lieu dans cette même forêt où s'est passé le premier chapitre du drame. On entend les fanfares de la chasse royale; le son du cor alterne au loin avec la voix des rabatteurs; les flambeaux illuminent la curée. Pardaillan a feint de répondre aux œillades de la majestueuse Diane; Reinette, la petite bouquetière, s'est avouée vaincue par les tendres obsessions du marquis, et, grâce à ce double stratagème, qui a ralenti la surveillance des deux argus, Hélène a pu s'échapper et accourir au rendez-vous que lui a donné son mari, M. de Tavannes. Mais, hélas! l'asile dans lequel les jeunes époux se sont crus en sûreté est découvert par l'oncle terrible, et, malgré la bravoure de Pardaillan, malgré le dévouement de quelques amis qui se sont joints à lui, le marquis de Mendoza et sa troupe ne font pas mine de reculer. Dans cette situation perplexe, la reine Élisabeth se montre, ordonne aux rapières de rentrer dans le fourreau et déclare qu'elle approuve le mariage d'Hélène et de Tavannes, consacré par les saintes lois de l'Église et que, par conséquent, aucune puissance ne saurait dissoudre. Cette phrase est parfaitement placée dans la bouche d'une Majesté aussi catholique que la reine d'Espagne. Je ne veux pas affirmer cependant qu'elle soit textuellement ainsi dans le libretto.

Il n'est pas douteux pour nous que M. Semet, dans un avenir très-prochain, arrivera à occuper une des meilleures places parmi les compositeurs de notre époque. Il n'aura peut-être jamais la popularité de M. Clapisson; mais peut-être aussi n'est-ce pas là une de ses ambitions préférées. Je crois que la nature du talent de M. Semet le porte vers un genre de musique élégant, un peu recherché même, et, avec de pareilles aspirations, on ne devient pas facilement populaire. Si, dans la nouvelle partition du jeune musicien, chaque page ne trahit pas les mêmes velléités d'élégance et de distinction, les morceaux où la réminiscence s'est glissée, où le motif vulgaire se montre sans déguisement, où le cachet individuel est absent, ces morceaux-là sont, fort heureusement, en minorité. Cela est contraire à

l'usage, je le sais. Aussi le public du Théâtre-Lyrique n'a-t-il pas manqué d'en témoigner sa surprise. Bientôt on a pu s'apercevoir que le compositeur n'avait pas de parti pris et qu'il ne poussait pas le rigorisme aussi loin qu'on semblait le croire : alors la glace s'est fondue, et tout le monde a eu l'occasion d'applaudir. Sans me préoccuper des fluctuations de l'opinion publique pendant le cours de la représentation, sans me soucier davantage des dissonnances de la claque, je vais essayer de dire quelle impression m'a laissée l'œuvre de M. Semet, quels sont les détails que j'ai le plus remarqués.

J'ai écouté l'ouverture avec autant d'attention que je lis la préface d'un livre quand l'auteur a toutes mes sympathies, et j'avoue que ce prélude symphonique m'a charmé médiocrement; le début est franc et vigoureux, mais le milieu et la fin ne valent pas le commencement. Au lever de la toile, les seigneurs et les pages de la cour de France jouent aux dés et chantent, à *mezza voce*, un très-joli chœur, trop tôt interrompu par les vocalises de mademoiselle Reinette. Et Dieu sait cependant si ces vocalises ne sont pas pures parmi les plus pures, si le gosier qui fait ce délicieux ramage le cède à aucun autre en fraîcheur et en limpidité! Quand la gentille bouquetière a paru, on lui a facilement pardonné d'avoir interrompu le chœur des seigneurs et des pages. On ne se doutait pas que c'était un oiseau au plumage si séduisant et si coquet qui s'ébattait ainsi joyeusement dans la coulisse. Mademoiselle Marimon a dix-huit ans ; M. Duprez la comptait hier au nombre de ses meilleures élèves, le Théâtre-Lyrique la compte aujourd'hui au nombre de ses plus brillantes étoiles. Poursuivons notre analyse et ne perdons pas de temps à compter les étoiles du Théâtre-Lyrique. Les seigneurs tirent leurs rapières et chantent les émotions du duel. Au moment où ils *donnent un souvenir à la dame de leurs pensées*, ils se découvrent, comme font les prédicateurs quand, au milieu de leur sermon, ils prononcent le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Au théâtre, cette pantomime est burlesque ; mais elle est traditionnelle, et, pour messieurs les choristes, c'est un effet, c'est presque un privilége. Dans un opéra-comique où ces messieurs avaient à chanter :

Douce harmonie!
O voix de Dieu bénie!
Comme un génie,
Tu calmes ses tourments...

ils ôtaient leurs bonnets dès qu'ils arrivaient au mot *génie*. Cet hommage rendu au génie m'a toujours paru fort touchant de la part de messieurs les choristes du Théâtre-Lyrique.

Le marquis de Mendoza, en entrant en scène, fait remettre les épées au fourreau, et dit un air très-bien accentué dont j'aime assez l'ampleur un

peu déclamatoire. Pardaillan riposte en ricanant à la morale du grand écuyer, et les seigneurs de mêler leur hilarité à chaque refrain de sa chanson. Puis arrive M. de Tavannes, l'amoureux, le jeune premier : il exprime sa passion en deux strophes très-mélodiques, accompagnées avec beaucoup de délicatesse et de goût. L'*andante*, chanté par Hélène, est aussi un des morceaux les plus saillants de ce premier acte, qui, malheureusement, se termine par une marche triomphale et un roulement de tambours à faire croire que la reine d'Espagne, la fille de Catherine, la gracieuse épouse de Philippe II, va passer en revue dix mille hommes sous les armes. Le motif du finale, que j'ai cité en parlant de l'ouverture, disparaît, malgré les fanfares des cuivres, sous le ronflement de la peau d'âne attaquée avec trop de vigueur peut-être par les baguettes de l'exécutant.

Avant que le rideau se lève, au deuxième acte, sur l'appartement des filles d'honneur, les violons en sourdine gazouillent d'une façon charmante et préludent fort agréablement au caquet de ces demoiselles. L'*Angelus* sonne, la voix de la *camerera mayor* bourdonne dans le grave : le contraste est des plus piquants, l'effet général de cette scène a beaucoup d'originalité.

Tout le monde connaît la chanson de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin, avait déclo-e
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe nacrée
Et son teint au vôtre pareil.

Les auteurs l'ont mise dans la bouche d'Hélène, et n'était un accompagnement qui lui donne quelque chose de triste et de solennel qui n'est pas du tout dans le sentiment des paroles, je louerais sans réserve l'inspiration de M. Semet. Vient ensuite un trio chanté par Reinette, le marquis de Mendoza et Tremblet. Ce Tremblet, le fiancé de Reinette, est une sorte de villageois facétieux et poltron, un jaloux maladroit qui écoute aux portes, reçoit plus de coups de pied que Pierrot ne reçoit de coups de batte, et s'écrie chaque fois que son honneur est compromis par la vivacité de quelque jeune seigneur : « Ah! si j'avais le droit de porter une épée! » Ce personnage égaie médiocrement l'action ; nous l'avions reconnu d'ailleurs à son premier lazzi, à sa première mésaventure. Le finale syllabique du trio a beaucoup de verve et de mouvement. L'acte se termine par un duo d'amour que le compositeur a traité, selon nous, d'une façon un peu violente, mais qui n'en renferme pas moins des passages fort bien écrits. Le duel entre Tavannes et le marquis a certainement été réglé par Gatechair ou par Desbarolles.

On a remarqué, au troisième acte, le chœur des paysans, le chœur des rabatteurs dans les coulisses, le boléro de Reinette et un *arioso* chanté par

la bonquetière, victime des petits services qu'elle a rendus à M. de Tavannes et à Hélène. La *cabalette* de ce morceau est des plus ornées ; c'est un cadre à roulades et à vocalises, rien de plus.

L'instrumentation de la *Demoiselle d'honneur* est mieux soignée, mieux travaillée que celle des *Nuits d'Espagne;* mais, par moments, elle manque de clarté, de légèreté surtout. M. Semet donne trop de besogne aux instruments de cuivre : il doit savoir, cependant, que ce n'est pas par l'emploi des moyens violents qu'on arrive aux effets les plus puissants et les plus dramatiques. Grétry dit dans ses *Lettres sur la musique :* « Soyez sobre dans l'emploi des instruments de la petite harmonie, épargnez-les, et quand vous vous en servirez à propos, vous jouirez du fruit de vos épargnes. » Le conseil de Grétry, aujourd'hui que l'instrumentation a acquis beaucoup de développement et que le quatuor joue très-rarement seul, peut parfaitement s'appliquer aux trombones, aux cornets à pistons ou aux trompettes et aux instruments à percussion. Après tout, M. Semet n'est coupable que d'imitation : dans ce genre d'exagération, les mauvais exemples ne manquent pas à notre époque, et comme ils viennent de haut, ils sont d'autant plus dangereux pour les jeunes musiciens auxquels l'expérience n'a pas tout appris.

La *Demoiselle d'honneur* est un succès; nous en félicitons bien sincèrement les auteurs et M. le directeur du Théâtre-Lyrique, lequel, après avoir reçu des mains de M. Pellegrin, son prédécesseur, Mme Miolan-Carvalho et la *Fanchonnette,* n'a pas encore trouvé un seul caillou, une seule épine, dans cette voie périlleuse où d'aussi habiles que lui avaient cependant trébuché.

Le *Médecin malgré lui* est le dernier ouvrage joué au Théâtre-Lyrique. La presse tout entière a déjà constaté le très-grand succès qu'a obtenu la partition de M. Charles Gounod, et, cette fois, les plus indulgents ont eu une excellente occasion de remplacer, par l'expression sincère de leurs sentiments, la banalité presque habituelle de leurs éloges. M. Gounod, l'auteur des *chœurs d'Ulysse,* de *Sapho* et de la *Nonne sanglante,* a fait beaucoup d'honneur au Théâtre-Lyrique en ajoutant au répertoire de ce théâtre, composé d'éléments si disparates, une œuvre charmante, écrite dans le meilleur style, l'œuvre d'un maître habile et bien inspiré. Je ne veux pas dire cependant que, si M. Gounod a honoré le Théâtre-Lyrique en allant à lui, le Théâtre-Lyrique n'a pas été utile à M. Gounod en lui ouvrant à deux battants ses portes, que tant d'autres trouvent impitoyablement fermées. M. Gounod avait besoin de popularité; il était plus connu et surtout plus apprécié des artistes que du public; on lui accordait un immense talent, et peu de gens auraient pu citer quelques-unes des plus belles pages de son œuvre ; par des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, les deux opéras de M. Gounod, représentés sur notre première scène lyrique, avaient disparu de l'affiche au bout d'un très-petit nombre de représentations, ils n'avaient même pas

trouvé d'éditeur, tandis que des partitions d'une valeur bien inférieure étaient jouées cent fois de suite et payées fort cher par MM. les marchands de musique, obligés quelquefois de sacrifier leurs tendances artistiques à l'intérêt de leur commerce. Eh bien ! cette popularité qui manquait à M. Gounod, le Théâtre-Lyrique vient de la lui donner. Le choix du sujet est heureux, j'en conviens ; mais il présentait un bien grand écueil, et je sais plus d'un compositeur qui non-seulement n'aurait pas aussi bien réussi, mais qui, encore, aurait été écrasé par le nom du collaborateur. Il est bien entendu que ce collaborateur c'est Molière, MM. Michel Carré et Jules Barbier ayant eu le bon goût de ne pas se nommer, et n'ayant, d'ailleurs, d'autre prétention que celle d'avoir trouvé et rimé les situations les plus propres à inspirer le musicien. D'autres, avant M. Gounod, avaient choisi des sujets d'opéras et de ballets dans l'œuvre du grand poëte comique, et l'exemple de Lulli et de Grétry, pour ne citer que les plus célèbres, pouvait être bon à suivre ; Désaugiers avait mis en musique le *Médecin malgré lui*, qui fut joué, le 26 janvier 1792, au théâtre Feydeau ; mais, je le répète, malgré ces précédents, il y avait une certaine hardiesse, au temps où nous sommes, à modifier la forme d'une comédie classique, regardée comme chose vénérable et sacrée, comme un de ces monuments auxquels il ne faut pas plus toucher qu'à l'arche sainte, sous aucun prétexte de rajeunissement ou d'ornementation. La partition de M. Gounod est donc non-seulement l'œuvre d'un musicien excessivement habile, mais elle dénote aussi chez son auteur un tact, un goût et une délicatesse tout à fait rares. La profonde connaissance que possède M. Gounod des maîtres anciens lui est venue en aide dans cette circonstance, où la couleur rétrospective était à peu près indispensable. Il a imité Rameau, il a imité Lulli, mais non pas servilement, non pas en plagiaire : ici l'imitation se reconnaît à une formule, à une cadence, à la manière dont se meuvent les différentes parties du quatuor ; ailleurs, à la naïveté de la mélodie, à la sobriété de l'orchestre ; et si des souvenirs d'Haydn et de Mozart passent aussi, de temps à autre, à travers les fines broderies de l'accompagnement, ces souvenirs ne sont jamais des réminiscences. L'individualité de M. Gounod se détache toujours au milieu de ce travail archaïque qu'il faudrait bien se garder d'appeler une compilation ou un pastiche ; elle ressort pleine de verve et de jeunesse, avec toutes les qualités si brillantes que nous avons admirées plus d'une fois chez le jeune maître, et qui devaient tôt ou tard établir définitivement sa renommée.

Je ne suivrai pas la partition scène par scène ; j'en ai indiqué le ton général ; maintenant je n'ai que l'embarras du choix parmi les joyaux étincelants qu'elle renferme. La chanson de Sganarelle est peut-être le morceau qui a produit le plus d'effet ; mais le sextuor de la consultation est un chef-d'œuvre, et heureusement les musiciens de profession n'ont pas été les seuls à le com-

prendre. Les couplets de la nourrice ont un cachet tout particulier d'originalité, et la sérénade chantée par Léandre respire le plus doux parfum de poésie et d'amour. On dirait, cependant, tant il y a de légèreté et de grâce dans l'accompagnement, qu'une pointe d'ironie, reflet imperceptible du caractère de don Juan, s'est glissée dans le cœur de l'amant de Lucinde. Le divertissement placé à la fin du deuxième acte est rempli de piquants détails : bergers et bergères se groupent autour de Léandre qui chante une allégorie empruntée à l'idylle de *Mélicerte;* puis les accents d'un chœur rustique marquent le rhythme de la danse, et les houlettes ornées de rubans se croisent et ondulent comme si elles voulaient narguer la sottise de Géronte et la doctorale majesté de Sganarelle.

Le troisième acte s'ouvre par un air plein de gaieté et de bonne humeur :

Vive la médecine !
Et ceux qu'elle assassine,
Enterrés comme il faut,
N'en soufflent mot.

Puis la nourrice arrive, et le sceptique docteur, à la vue des charmes de Jacqueline, se laisse aller à un accès de gaillardise que le compositeur a très-finement exprimé. Le chœur qui commence ainsi :

Serviteur,
Monsieur le docteur...

est d'une facture admirable ; le motif principal est ramené de la façon la plus élégante, et il semble impossible de mélanger plus heureusement la grâce de l'idée mélodique et la correction du style.

Quel que soit le succès de la partition du *Médecin malgré lui*, une tentative de ce genre ne doit pas être renouvelée, et, du reste, M. Gounod y songe moins que personne. Il s'occupe dans ce moment-ci de modifier son grand opéra en cinq actes, *Ivan le Terrible*, d'après les conseils que lui a donnés M. le directeur de l'Académie impériale de musique, et nous espérons bien que cet important ouvrage sera représenté dans le milieu de la campagne prochaine. M. Nestor Roqueplan, nous a-t-on dit, a fait offrir à M. Gounod, par un librettiste académicien dont la collaboration est très-recherchée, un poëme en trois actes ; mais le musicien aurait trouvé que le délai qu'on lui accordait était à trop courte échéance. M. Gounod est du petit nombre des artistes qui croient que, pour faire honneur à ces sortes d'engagement, il ne suffit pas d'être prêt au jour et à l'heure stipulés sur une feuille de papier timbré. Je sais positivement qu'une offre semblable a été faite, il y a quelque temps, à M. Félicien David, qui, lui aussi, l'a très-nettement refusée.

Après M. Gounod, nul doute que nous ne voyions défiler, sur la scène du boulevard du Temple, cette série de petits actes que M. Carvalho serait fier

de mettre en évidence et de produire au grand jour de la rampe, quand bien même il n'y serait pas obligé par les termes de son privilége. On m'assure qu'il est question de remonter les deux opérettes de MM Montuoro et Delajarte, la *Commère* et le *Duel du commandeur*, qui n'ont été joués que cinq ou six fois à la fin de la saison dernière.

Mademoiselle Artot, nièce du grand violonniste et élève de madame Pauline Viardot, a débuté vendredi dernier dans le rôle de Fidès du *Prophète*. Mademoiselle Artot est très-jeune et elle est excellente musicienne ; le public de l'Opéra l'a parfaitement accueillie, mais nous sommes persuadé qu'elle réussira encore mieux dans un rôle de mezzo-soprano : sa voix, qui a beaucoup de souplesse et une très-grande étendue, est très-harmonieuse, très-sympathique; mais elle manque un peu d'ampleur dans les cordes basses. Il paraît cependant que M. Meyerbeer n'est pas tout à fait de cet avis, car il a insisté pour que mademoiselle Artot débutât dans le *Prophète*, et, naturellement, la jeune cantatrice a dû s'incliner devant la volonté du maître.

On va reprendre la *Fiancée* à l'Opéra-Comique.

On y a repris dernièrement *Fra-Diavolo* : c'est à M. Barbot qu'est échu le rôle créé par Chollet ; c'est Mlle Lefebvre qui a succédé à Mme Prévôt. Ne faisons pas de comparaisons impossibles, impossibles pour nous qui n'avons entendu ni Mme Prévôt ni Chollet dans le gracieux ouvrage de M. Aubert. Disons seulement que les nouveaux interprètes nous ont paru tout à fait à la hauteur de leur tâche. Il y a dans *Fra-Diavolo* beaucoup de motifs qui sont devenus populaires et que n'ont certainement pas fait oublier les rares mélodies que l'on rencontre dans les nouveaux ouvrages du spirituel compositeur qui est aujourd'hui à la tête de l'école française.

Des lettres de Varsovie nous annoncent les brillants succès de madame Viardot. L'éminente cantatrice sera de retour à Paris vers la fin du mois, et j'espère bien que nous lui verrons reprendre à l'Opéra la place qu'elle y a laissée vacante et que personne n'a occupée depuis sa retraite.

La *Magicienne* sera jouée prochainement : madame Borghi-Mamo, madame Lauters et M. Gueymard sont chargés des principaux rôles de cet important ouvrage sur lequel l'administration de l'Opéra fonde les plus belles espérances. Plusieurs morceaux ont dû être retouchés par M. Halévy, mais les répétitions se poursuivent activement, et aucun retard n'est à craindre.

Au premier concert du Conservatoire le succès a été pour un air de *Stradella*, instrumenté par M. Halévy et chanté par madame Borghi-Mamo. Cet air fait partie d'une collection de manuscrits complétement inédits que MM. Escudier, pendant un voyage qu'ils ont fait en Italie, ont eu la bonne fortune de découvrir dans le rayon le plus poudreux de la bibliothèque Saint-Marc à Venise.

C'est aussi à Venise, sur le théâtre San-Mosé, une bonbonnière qui est tout

au plus de la dimension de celle du passage Choiseul, que *Bruschino*, l'opérette de Rossini, fut joué pour la première fois en 1813. A cette époque Rossini avait dix-neuf ans; trois ans après, il fit le *Barbier*. On trouve dans *Bruschino* les brillantes promesses que devait réaliser, dans son immortel chef-d'œuvre, l'un des plus merveilleux génies de notre siècle; la mélodie y coule à pleins bords, et la gaieté la plus franche marque d'un éclat de rire chaque page de cette inspiration charmante. Au reste, voici l'opinion de Rossini et les détails qu'il donne lui-même sur son œuvre :

« J'écrivis la partition en trois jours, avec un cure-dents. Mon intention était de me moquer un peu des Vénitiens dont je croyais avoir à me plaindre; j'avais surtout imaginé, pour mon ouverture, une manière de compter les pauses en frappant avec les archets sur le fer-blanc des quinquets, qui devait, selon moi, soulever des tempêtes; mais mon effet fut manqué, car le public, loin de se fâcher, applaudit à tout rompre. Placé au milieu du parterre, je voulus protester en sifflant; je fus malmené, jeté à la porte, et je vis le moment où j'allais coucher en prison... »

Le malin compositeur ne dit pas que son cure-dents était un cure-dents enchanté : puisse-t-il ne pas l'avoir égaré et s'en servir encore!

C'est une fête pour le théâtre et pour le public chaque fois que *Bruschino* paraît sur l'affiche des Bouffes-Parisiens : cette fête-là aura de nombreux lendemains; je sais bien que les réclames le disent, mais nous sommes obligé, par exception, de dire absolument comme les réclames.

ERNEST REYER.

DIRECTEURS : JEAN MOREL. — E. OGER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

PIERRE AZAM

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

V[1]

« Mion se marie, Mion se marie ! » c'était dès le matin le cri public à Laurac. On savait que Pierre Azam devait faire les frais de la noce. Une fête carillonnée n'eût pas mis plus de monde en mouvement. Quelle animation et quel bruit dans les rues ! L'église et la mairie ont presque disparu sous les guirlandes de feuillage; des boîtes d'artifice éclatent aux quatre coins du hameau; Lauraguais et Lauraguaises courent, en habits des dimanches, celles-ci vers l'église, et ceux-là vers la mairie, ou, pour parler comme eux, vers la maison commune. Tandis que les jeunes gens dressent, à l'entrée de Laurac, une grande tente pour le bal, les enfants s'amusent à souffler dans les instruments des ménétriers, déjà installés au cabaret devant les dames-jeannes au large ventre où petillent les bulles du vin blanc. Le temps est magnifique; le ciel et le soleil, rajeunis par l'orage, égaient de leur rayonnement le toit des maisons noires qui reluisent en s'échauffant comme des diamants bruts. L'atmosphère est si pure qu'on voit distinctement brouter les chèvres sur la cime violette du mont Alaric. Un vent doux et frais résonne dans la vallée de Diane comme l'accompagnement d'une lointaine chanson dont on ne pourrait entendre les paroles.

— Un ciel et un soleil tout neufs ! s'écrie joyeusement Toinet en serrant la main de Pierre Azam.

Et Mion dit de son côté à Roseline qui l'habille :

— Ne vous semble-t-il pas que le bon Dieu est content de ce mariage? Voyez donc la belle journée ! toutes les poules sont dehors et tous les oiseaux sur les toits. Quel plaisir de sortir en robe blanche; il n'y a ni poussière ni

[1] Voir (tome XI) les livraisons 106 et 108.

boue; jamais le village n'a été si gai! c'est par un temps pareil qu'il faudra aussi vous marier, Roseline.

— Me marier, moi! j'y ai toujours songé, en effet, comme j'ai pu songer quelquefois à passer ma vie en prison.

— Seigneur Jésus, est-il possible? On ne se marie donc pas à Paris? Et quand vous aimerez quelqu'un, Roseline, quand vous l'aimerez bien, que deviendrez-vous, que ferez-vous?

— Ce que je ferai? je tâcherai qu'on m'aime.

— Et quand on vous aimera?

— Oh! alors, je n'aimerai peut-être plus... ou je ferai des folies.

— Roseline, Roseline, vous n'avez pas de bon sens, et vous avez trop d'esprit : cela me fait peur.

Quand la toilette de la mariée fut terminée, on s'achemina vers l'église au milieu d'une double haie de curieux. Il était convenu que Mion prendrait le bras de Pierre Azam, et que je donnerais la main à Roseline. Je ne sais comment cela se fit; mais, au milieu de la confusion du départ, ce fut tout le contraire qui arriva.

— Dépêchez-vous donc, dit un parent, M. le curé s'impatiente.

— Vite, vite, partons! s'écria Roseline.

Et déjà elle était suspendue au bras de Pierre. Je me trouvai dans la rue presque sans m'en douter, en tête du cortége, ayant par hasard le rôle important qu'on avait réservé à mon ami.

— Cette Roseline est à demi folle, me dit Mion à voix basse. Ah! monsieur René, j'aimerais cent fois mieux la voir occupée de vous que de Pierre. Si Pierre se laisse tenter, hélas! comment tout cela finira-t-il?

Après la cérémonie religieuse qui précède toujours en ce pays le mariage civil, Toinet prit le bras de sa femme, et tout le village lui servit d'escorte jusqu'à la maison commune. Derrière une table à peine rabotée, mon père, ceint de son écharpe municipale, attendait gravement les deux époux. Il avait la cravate un peu plus large et un peu plus empesée que d'habitude : c'était un maire de campagne tout à fait digne de ses fonctions. Il s'exprima d'abord en magistrat solennel, en dépositaire majestueux des actes de l'état civil; mais le simple citoyen reparut bientôt avec sa bonne figure toute paternelle. En complimentant les deux époux, il trouva le moyen de glisser une délicate allusion à un autre mariage qu'il lui serait encore plus doux de cimenter. L'allusion était transparente, elle fut rapidement comprise, et tous les regards se portèrent sur moi d'abord, puis sur Roseline. Il me sembla que Roseline n'avait rien compris aux derniers mots de mon père; elle avait un air indifférent et distrait, tandis que Pierre Azam nous considérait l'un et l'autre avec une étrange attention.

— J'ai à te parler, me dit-il en sortant de la mairie. Laissons passer de-

vant nous les gens de la noce, qui s'en vont en promenade, selon l'usage, jusqu'à la chapelle de Saint-Sicre, nous les rejoindrons à mi-chemin.

Roseline, inquiète, se retourna plusieurs fois, et même s'arrêta un instant comme pour nous attendre. Mais notre immobilité obstinée ne lui laissa bientôt plus aucun doute sur nos intentions. Elle secoua la tête avec un geste de résignation ironique, et se mit ensuite à courir de l'air le plus insouciant du monde.

— Fille diabolique! dit Pierre en la regardant courir. Elle se moque de tout, elle n'a peur de rien!

— Non, de rien, pas même du tonnerre! répondis-je en souriant. Elle a plus de courage que les autres femmes; mais crois-tu par hasard qu'elle ait plus de force? serait-elle capable de porter un sac de blé sur ses épaules?

— Oh! je te comprends, René : tu veux dire que ce n'est pas la femme qui me convient, n'est-ce pas? Il me faudrait une fille robuste, solide, musculeuse, une espèce de géante : je l'ai cru jusqu'ici, je l'avoue; et pourtant, depuis hier... je ne sais ce qui se passe en moi, je me sens tout changé, tout bouleversé, j'ai envie de me battre, je ne me reconnais plus.

— Tu es amoureux de Roseline...

— Moi, l'aimer? non, je la déteste; j'ai eu la tentation de lui briser la tête contre une pierre, au moment où nous traversions hier le ruisseau des Tamarins. Quoiqu'elle soit légère comme une plume, elle me semblait plus lourde que toi lorsqu'elle était suspendue à mon cou. Ses mains entrelacées, ses mains blanches comme la cire me brûlaient, et ses cheveux noirs en touchant ma joue m'ont glacé. Roseline a le froid du serpent et la chaleur du diable. As-tu remarqué ses yeux, les as-tu remarqués? des yeux de toutes les couleurs, de vrais yeux de sorcière, qui demandent tout, qui peuvent tout, qui savent tout! Et, lorsqu'elle parle, c'est comme lorsqu'elle regarde : sa parole vous commande et vous prend; on ne sait que répondre, on est pris. « Je fais ce qui me convient, faites ce qui me plaît! » voilà le fond de son âme, j'en suis sûr. Quelle fille, René, quelle fille! elle m'épouvante par sa hardiesse. As-tu vu, pendant l'orage, comme elle s'est emparée de ma baguette sans la demander? et comme elle a crayonné sur le papier une image qui me ressemble! et comme elle a saisi mon bras en allant à l'église! Ne dirait-on pas que je lui appartiens? Mais toi, mon ami, mais toi, que penses-tu de Roseline, sois franc? Ton père veut que tu l'épouses, n'est-ce pas? Garde-toi bien de l'épouser, elle ferait ton malheur. C'est une fille dangereuse, vois-tu? fuyons-la tous les deux, fuyons.

J'admirais en même temps l'éloquence de Pierre et sa merveilleuse candeur. Lui qui parle si peu d'ordinaire, il ne me laissait plus parler; il m'adressait vivement question sur question, et il y répondait lui-même avant que j'eusse ouvert la bouche. Sa langue s'était déliée; mais sa pauvre tête, ou

plutôt son cœur, battait la campagne. Il croyait me donner des conseils d'ami, et il était innocemment jaloux de moi. Il me disait avec emportement : « Fuyons Roseline, fuyons! » et, sans s'en rendre compte peut-être, il m'entraînait à grands pas vers celle que nous devions fuir! Nous ne l'avions jamais perdue de vue en causant, et nous étions presque derrière elle quand la svelte chapelle de Saint-Sicre nous montra les fines broderies de son clocher à jour.

Cette chapelle, que j'ai si souvent visitée dans mon enfance, m'a laissé des souvenirs que rien ne peut effacer. Il y a sous le porche une image de bois toute noire représentant saint Sicre. Devant cette statue, à chaque nouveau mariage, les filles du pays viennent défiler une à une en menaçant le saint d'une petite hachette rayonnante qui passe rapidement de main en main. La hachette levée sur la statue, elles disent toutes l'une après l'autre, celles-ci presque furtivement, celles-là d'une voix franche et sonore :

Grand saint Sicre, si, dans le cours de l'an,
Tu ne me donnes un galant,
Voici pour t'entailler le flanc!

Pourquoi donc nos jeunes filles adressent-elles à saint Sicre de pareilles sommations? Voilà ce qu'un Parisien, un Normand ou un Breton ne devinerait jamais. Vous qui n'avez pas oublié cette belle langue du Midi que les savants allemands enseignent aujourd'hui dans leurs universités, vous qui avez parcouru dans tous les sens le pays de Minerve, vous allez comprendre tout de suite cette bizarre coutume de la vallée de Diane.

Elles sont païennes, mon ami, et païennes sans le savoir, ces jeunes Lauraguaises qui, au sortir de l'église, s'en vont balancer une hachette sur un front canonisé! Mais le grand saint Sicre lui-même n'est-il pas un peu païen avec sa couronne d'épis sur la tête et sa faucille pendue à la ceinture? A l'examiner de près, on serait tenté de le saluer fils de Cérès et de le prendre pour le dieu des moissons. Saint Sicre, en langue d'oc, signifie littéralement : « le saint moissonneur. » Sous la première République, on eût fort bien pu l'appeler le dieu Messidor. C'est donc le dieu des moissons ou le dieu de l'été qu'on invoque en invoquant le grand saint Sicre à Laurac; et il faut, en vérité, que le saint ou le dieu soit très-débonnaire, il faut que le temps de la moisson soit en ce pays le temps de l'amour; car j'ai toujours remarqué fort peu d'entailles au flanc d'une statue si menacée. Les laiderons même, à ce qu'il paraît, n'ont jamais prononcé en vain le grand nom du saint moissonneur.

Je retrouvai la chapelle et le saint, tels que je les avais connus, avant mon séjour à Fribourg. Les jeunes Lauraguaises défilaient encore devant la statue, la hachette levée comme autrefois. Quand ce fut au tour de Roseline, elle mit

dans sa pantomime tant de gentillesse guerrière, elle prononça si fièrement les mots consacrés, qu'on ne put s'empêcher de l'applaudir à grands cris. Enhardie par ce succès, elle eut l'idée de compléter la cérémonie en faisant défiler à leur tour les garçons de Laurac, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'à ce jour. Une proposition aussi imprévue étonna d'abord tout le monde; mais, en saisissant brusquement la hachette dans la main de Roseline, Pierre Azam leva tous les doutes. Il fut dans ce pays le premier homme qui osât dire à saint Sicre :

Si dans le cours de l'année
Je n'ai pas une bien-aimée,
Ton flanc, ton flanc j'entaillerai !

Malheureusement, son émotion était si forte, que la petite hachette s'échappa de sa main tremblante et alla s'enfoncer dans le flanc de la statue. Au lieu de menacer le saint, Pierre l'avait frappé. On vit dans cet accident un mauvais présage : « Puisqu'il a frappé saint Sicre, disait-on, Pierre ne sera jamais aimé! » Quoique Roseline se fût empressée d'arracher la hachette, comme pour fléchir saint Sicre outragé, Azam reprit tristement le chemin de Laurac; il marchait devant nous, la tête dans ses mains, sans rien voir et sans rien entendre. Nous le suivions à quelque distance sans parler. Roseline, qui commençait à ressentir le contre-coup de la tristesse générale, se mit à entonner le *De profundis* sur un air de chansonnette parisienne. Cette singulière diversion eut un plein succès; on se regarda et on sourit : nous avions tous des figures d'enterrement, et nous assistions à une noce! La gaieté revint, grâce à Roseline, qui s'élança du côté de Pierre, en me faisant signe de l'accompagner. Nous le ramenâmes, ou plutôt Roseline toute seule le ramena; car elle n'eut qu'à lui frapper doucement sur l'épaule et à lui dire de son air d'enchanteresse : « Qui m'aime, me suive! » Azam hésita une seconde, il est vrai; mais ici, comme dans certaines féeries, il suffit d'un brin d'aimant pour attirer une roche de fer. Pierre se retourna, Pierre se laissa consoler et gronder; consoler par un mot : « C'est moi qui ai retiré la hachette, » et gronder longuement, comme un enfant charmé qui dans chaque reproche sent une caresse.

— Mion, pardonne-moi, dit-il, et il s'adressait à Roseline bien plus qu'à Mion : j'ai eu le vertige un instant, et j'ai attristé tout le monde, comme si ce n'était pas aujourd'hui un jour de fête; mais tu sais que je suis un bon compagnon quand il le faut, et que je n'ai pas la réputation d'engendrer la mélancolie. A partir de ce moment, je serai gai comme un pinson, tu verras; rien ne me coûtera pour vous divertir; je vous conterai mes chasses à l'ours, je lutterai avec dix hommes, je chanterai nos vieilles chansons au dessert, et même, si tu veux, je terminerai la fête ce soir en dansant sur la corde, aux flambeaux.

— Vous danserez sur la corde, vous! s'écria Roseline avec un joyeux étonnement.

— Cela vous surprend? dit Toinet. Mais attendez un peu, et cela vous ravira. Ignorez-vous donc, mademoiselle, que notre ami Pierre est aussi leste que vigoureux, et qu'il a pour le moins autant d'adresse que de force?

— Oh! la danse de corde! un art primitif, un art perdu! me dit tout bas Roseline. J'ai souvent rêvé d'Hercule aux pieds d'Omphale, René; mais qu'est-ce donc que l'Hercule filant auprès d'un Hercule dansant, et dansant sur une corde, à trente pieds en l'air, aux flambeaux? Ce sera prodigieux, magnifique, sublime! Ah! ma tante Rochette, que ne donneriez-vous pas pour assister à un tel spectacle!

— Magnifique! sublime! Et si notre ami se casse les reins?

— Taisez-vous, René, taisez-vous. Si l'on vous écoutait, homme sage, vous empêcheriez les plus belles folies.

Elle ne riait pas, Roseline! Ses paroles, ses gestes, ses yeux, tout en elle exprimait l'enthousiasme. Comme je lui reprochais le mouvement de curiosité qui la poussait à travestir en funambule celui qu'elle avait appelé un héros, elle se contenta de hausser les épaules en me disant :

— Vous n'êtes qu'un écolier. Si vous aviez tant soit peu l'instinct du beau, ou, ce qui est la même chose, le grand sentiment de l'art, vous ne m'accuseriez pas en ce moment de curiosité vaine et maligne. Est-ce que vous ne devinez pas les prodiges de grâce et d'harmonie que les luttes du gymnase réalisaient chez les Grecs? Phidias eût-il été possible s'il n'eût pas longtemps étudié les ondulations des belles formes humaines dans les jeux physiques des Athéniens? J'ai ri quelquefois, je l'avoue, en voyant nos dandys parisiens sauteler en mesure sur un parquet, ou bondir à l'anglaise sur une selle plate, ou s'escrimer gentiment dans une salle d'armes avec des fleurets inoffensifs; mais, devant des bas-reliefs représentant un groupe de lutteurs enlacés, un cavalier qui dompte son cheval écumant, ou une forme héroïque animée par les mouvements et les périls de la danse aérienne, Dieu me garde de céder jamais à une tentation de raillerie! Laissez donc Pierre Azam lutter et danser en face de ce peuple du Midi qui adore naïvement les jeux de la grâce et de la force, comme les adorait autrefois le peuple d'Athènes ou de Rome. Loin de s'abaisser, il se poétise et grandit! Quoi! je l'admirerais terrassant un monstre ou châtiant le crime! et je rirais de lui quand il me donnera le reflet d'un des plus beaux tableaux qu'on puisse imaginer, la danse d'Hercule!

Roseline était de bonne foi, j'en suis sûr: elle s'enivrait innocemment des théories sonores qu'elle avait recueillies de la bouche même des grands artistes et des grands écrivains dans le salon de madame de Rochette, sa tante. L'imagination méridionale ajoutait encore à cette ivresse que je fus sur le

point de partager sans trop la comprendre. J'étais ébranlé, j'étais ébloui peut-être, mais non pas convaincu. Quant à Pierre Azam, il était en extase! Un ange parlait du haut des cieux : Pierre écoutait la voix; il n'entendait pas le langage céleste.

— Elle parle de moi, que dit-elle?

Comment aurais-je pu lui traduire un langage si nouveau pour nous? Une seule impression me restait de ces théories étranges et subtiles, c'est que, malgré tout, il y avait quelque chose de risible dans l'alliance de ces deux mots : « Hercule funambule. »

— Tu ne comprends pas plus que moi, ajouta Pierre, et pourtant elle t'enchante, toi aussi!

Pierre ne pouvait remarquer un vague sentiment d'irritation qui se mêlait dans mon esprit à une espèce de fièvre morale. La joie de son âme illuminait son visage. Ses désirs le transportaient avec Roseline vers l'époque merveilleuse de Jean-de-l'Ours.

— Que ne puis-je, me disait-il, lutter avec les dragons comme mon parrain, ou avec les salamandres, les ogres et les plus terribles monstres du vieux temps! Sous les yeux de Roseline, j'aurais combattu l'Archidiable lui-même.

Il marchait sur les nuées, couronné d'étoiles, le filleul de Jean-de-l'Ours! Quand il entra devant nous dans sa maison, où devaient festiner les convives, il trébucha fort heureusement au seuil, car il aurait pu frapper du front au-dessus du cadre de la porte, et se briser la tête contre le mur.

VI

Le dîner eut lieu, dans une grande cour, à ciel ouvert. Pierre Azam était assis au centre de la table principale à droite des époux, tout juste en face de Roseline, auprès de laquelle on m'avait placé. Une foule de petites tables, éparpillées au hasard, attendaient les convives de bonne volonté, les passants ou les curieux qui, voyant une maison en fête, auraient le désir de prendre part à notre joie. Quoiqu'il n'eût jamais roulé sur l'or, Pierre était assez riche pour ne pas trop s'inquiéter des suites d'une hospitalité homérique ou évangélique. Durant tout le dîner, nous vîmes entrer dans la cour, non-seulement des gens de Laurac, de Tourouzelle et des divers cantons de la vallée de Diane, mais encore toute sorte de petits marchands ambulants, des rémouleurs savoyards, des colporteurs et des étameurs d'Auvergne, des bohémiens espagnols nommés dans le pays *caracos*, des rôdeurs de campagne, parasites empressés comme des chats à l'entour des plats fumants, des mendiants-prieurs qui s'en vont de maison en maison réciter les sept psaumes et les antiennes funèbres pour la délivrance des âmes du purgatoire. Tous ces visi-

teurs étaient les bienvenus. Ils se débarrassaient en riant de leur attirail pittoresque, de leur roue et de leurs meules, de leurs boîtes, de leurs caisses, de leur ferraille retentissante et de leur besace, tantôt sur la margelle d'un puits, tantôt sur la crête d'un mur, tantôt sur le toit d'un appentis, tantôt enfin sur des cordes tendues ou de grandes échelles dressées. A ce mouvement et à ce bruit se joignaient le mouvement et le bruit des bergeries et des étables placées tout au fond de la cour. On apercevait les bœufs avec leurs fanons, tendant le cou vers les auges où les moineaux insolents trempaient leurs ailes; on entendait le carillon des grelots et des sonnettes, le piétinement des chevaux de labour, et la voix étranglée des coqs dominant par une note impérieuse les bourdonnements et les commérages de leur sérail emplumé. Une barrière à claire-voie nous défendait contre les familiarités de la ménagerie domestique. En enlevant cette barrière, on aurait renouvelé quelque scène naïve et confuse de la vie des héros ou des patriarches, quelque pittoresque épisode de la Bible ou de l'Odyssée.

Chansons alternées et redoublées, questions et récits des survenants, compliments de ceux-ci, remerciements de ceux-là, brusques et sonores appels d'une table à l'autre, emphatiques défis de buveur à buveur, et de galant à galant; aucun agrément ne fit défaut à cette joyeuse fête en plein air, qui se prolongea tout naturellement jusqu'au lever de la lune. On injuria le soleil qui se couchait trop vite, en regrettant que Josué ne fût pas du banquet. Les épaules, çà et là, se balançaient comme de petites ondes, et les voix avaient bien perdu quelque chose de leur harmonie quand on se leva d'inspiration pour boire solennellement à la première étoile, à l'étoile du berger.

Roseline et moi, je dois le dire, nous allâmes au bal, un peu assourdis. Pierre, jaloux d'effacer tous les chanteurs, avait fait ronfler sa voix comme un tonnerre. Il avait raconté peut-être avec trop d'abondance comment, dans son voyage aux Pyrénées, il avait forcé des isards à la course, renversé des taureaux de combat en les saisissant par les cornes, étranglé des ours sur le sommet des pics, au-dessus des nuages. Était-ce encore la Lauraguaise, n'était-ce pas plutôt la Parisienne qui parlait, lorsque Roseline me dit sur le seuil de la maison de Pierre Azam :

— Quelle fête charmante, René! J'ai pourtant un brin de migraine.

Et en pénétrant sous la tente du bal, elle ajouta qu'elle ne danserait qu'avec moi, parce qu'elle avait peur, mais grand'peur, de toutes ces mains rugueuses et de tous ces grands pieds. Je l'entendis aussi avec surprise me supplier de lui épargner le spectacle d'une scène de pugilat.

— Que Pierre ne lutte pas ce soir, me dit-elle. Ce sera bien assez de danser sur la corde, n'est-ce pas?

— Si vous le désiriez, Roseline, on pourrait aussi supprimer ce divertissement?

— Non, non, j'y tiens, j'y tiens, me répondit-elle avec vivacité. C'est la plus belle partie du programme; ce sera le bouquet de la soirée. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle en me lançant un regard froid, je suis plus entêtée dans mes admirations que vous ne paraissez le croire! J'ai éprouvé tout à l'heure une espèce d'abattement nerveux : mais je me sens tout à fait bien maintenant, et je suis capable de danser pendant deux heures sans prendre haleine.

L'orchestre préludait : Roseline fut des premières à marquer impatiemment la mesure. Elle posa la main sur l'épaule de Pierre, et les voilà tous deux ouvrant le bal, sans attendre que les autres couples fussent en place. Adossé à l'un des piliers de la tente, je cherchais à me démontrer, assez philosophiquement déjà, que Roseline blessée me laisserait toute la soirée dans mon coin, lorsque de droite et de gauche on me tira doucement les oreilles en cadence, de sorte que ma tête allait et venait comme si elle eût été traversée par un fil à marionnettes.

— Nigaud! me dit-on à droite; et en même temps, du côté opposé, une autre voix m'appelait : — Mazette!

J'allais me fâcher, lorsqu'en me retournant je reconnus mon père et M. Zacharie Bellemanière qui me considéraient, celui-ci avec un air de compassion narquoise, celui-là avec une espèce de tendresse courroucée.

— M. René fait donc le fier avec Roseline? me dit M. Bellemanière. Il me semble pourtant que cela n'eût étonné personne de voir danser le fils du maire avec la fille du juge de paix. Comment avez-vous permis à Pierre Azam...?

Roseline s'était arrêtée devant nous, à la fin de la première contredanse. En me voyant aux prises avec les deux pères de famille, elle s'empressa de me disculper.

— Grands parents, ne nous grondez pas, dit-elle. Vous voulez toujours nous marier, comme jadis, et vous ne vous apercevez pas que nous n'avons aucun goût l'un pour l'autre, n'est-ce pas, René? D'ailleurs, nous ne sommes plus des enfants et nous n'appartenons presque plus à Laurac. Moi, je suis une Parisienne, et René un citoyen de Fribourg. Si vous nous tyrannisez, René épousera une jeune Suissesse, et moi, un vieux comédien du Théâtre-Français!

Les deux pères, ainsi morigénés, courbèrent la tête avec une résignation comique.

— Je vous l'avais bien dit, c'est l'esprit de ma sœur! marmotta le juge de paix en soupirant.

— Je remercie Dieu, répondit mon père, de n'avoir ni sœur ni cousine qui ait cet esprit-là.

— Désormais, je ne m'en mêle plus, reprit M. Bellemaniere. Si vos idées

de mariage vous reprennent encore, faites le voyage de Paris, adressez-vous à madame de Rochette.

— Moi, courir à Paris! Ah! miséricorde! j'aimerais mieux que René mourût garçon.

— Venez, venez donc, René, me dit Roseline; je vous ai promis une contredanse, et je veux tenir ma promesse avant de donner ma main aux mains calleuses et de me faire écraser par tous ces grands pieds.

C'était un dédommagement à la double mercuriale que je venais d'essuyer. Je remerciai Roseline et je fis honneur de mon mieux à son invitation, pendant que Pierre Azam allait veiller aux préparatifs de ses exercices aériens. Le bal se prolongea plus d'une heure encore, à la vive satisfaction des gros souliers de Laurac qui eurent en effet le plaisir de meurtrir les petits brodequins de Roseline.

Un coup de pistolet donna le signal du dernier acte de la fête. Aussitôt on se précipite en désordre dans la grande rue, où l'on avait tendu, à la hauteur des toits, une forte et longue corde entre la maison de M. Bellemanière et la demeure de Pierre Azam, les deux maisons les plus élevées du hameau. Les étages inférieurs étaient reliés par une seconde corde, à laquelle on avait suspendu toutes les lampes romaines de Laurac : illumination merveilleuse pour une apothéose de campagne! Lorsque Pierre hasarda le pied sur son fragile théâtre, il se fit un silence universel d'admiration. Vêtu d'un pantalon de velours noir serré à la taille par une ceinture rouge à bouts flottants, les cheveux épars, le cou libre, le buste modelé par une chemise de toile éblouissante de blancheur, n'ayant pour tout balancier que sa mince baguette chatoyante, éclairé d'en bas par une gerbe de lumière, il se dessina sur le ciel comme un jeune dieu. Ce que ses traits avaient d'un peu trop mâle, ce que ses épaules et ses bras avaient de trop athlétique, se fondait et disparaissait au milieu des prestiges de l'illusion. En trois pas il franchit l'espace; il avait bondi comme s'il eût volé : ce fut un éblouissement.

— Qu'il est beau! qu'il est beau, Mion! s'écria Roseline.

Mion détourna la tête en tremblant; elle battait des mains avec la foule, mais elle n'était guère plus rassurée que moi, pendant qu'Azam, libre et gracieux comme une force souveraine de la nature, se jouait dans l'air sur un brin de chanvre avec une inébranlable sérénité. Elle et moi, nous étions en ce moment plus alarmés que ravis, car nous avions pour notre ami encore plus d'affection que d'enthousiasme. Cette forme bondissante qui se balançait en haut sur un si frêle appui, à nos yeux c'était toujours Pierre; aux yeux de Roseline, c'était un homme divin, un être surnaturel et miraculeux... c'était l'idéal! Son exaltation, si romanesque qu'elle pût être, la foule la ressentait avec ses instincts, aussi puissants dans les races méridionales que les poétiques élans d'une imagination cultivée: elle devinait le miracle, elle

le voyait clairement, tandis que Roseline, avec ses souvenirs de lecture, ses reflets de conversation parisienne et ses rêves d'artiste, avait élevé d'avance sa féerie jusqu'aux régions fabuleuses de la mythologie héroïque. Pierre Azam, je dois le dire, ne démentit pas alors cette vision réfléchie : dans ses mouvements spontanés, d'une naïve élégance, rien ne trahit l'éducation laborieuse du saltimbanque ou les artifices savants de l'histrion. Il dansa comme une source jaillit, comme une onde se déroule, comme un éclair se déploie, comme un lion s'élance! Et pourtant la tendre Mion ne put se défendre d'une vague crainte ; elle me dit tout bas, en se serrant contre Toinet :

— La ceinture de Pierre est trop longue, la corde n'est peut-être pas assez forte. Si le bout de la ceinture s'engageait dans la corde! si la corde cassait!

Mais le bout de la ceinture voltige dans l'air, mais la corde bruissante décrit régulièrement des arcs symétriques. Où est donc le danger? Tout à coup, cependant, il me semble que Pierre s'embarrasse et faiblit. Est-il pris de vertige? on croirait qu'il chancelle. Son pied glisse, et la foule s'entr'ouvre comme si elle prévoyait une chute. Il tombait en effet, lorsque d'une main il se rattrape à la corde, se redresse et la saisit encore de l'autre main : le voilà sauvé sans doute; car, à l'aide de ses deux poignets qui le maintiennent tour à tour, il atteint bientôt à la plus haute fenêtre de la maison du juge de paix, et là il trouve une main tendue vers lui, la main pâle et nerveuse de Roseline.

Par une imprudence semblable à celle de Psyché, Roseline, qui avait voulu voir de près son demi-dieu, avait gravi l'escalier de sa maison et s'était montrée à la fenêtre du dernier étage. Pierre Azam l'avait vue, et c'est à ce moment qu'il avait chancelé. Quand il redescendit par l'escalier de M. Bellemanière, appuyé sur l'épaule de Roseline, quand nous le revîmes sur le seuil de la maison avec sa figure toute blanche et toute lumineuse, il nous fit l'effet d'un homme qui, par une prodigieuse sensation de bonheur, remonte subitement d'un évanouissement profond à la vie. L'ombre de la mort luttait sur ses traits avec la splendide auréole de la résurrection.

— Cruelle ! vous avez failli le perdre !

Deux larmes roulaient sur les joues de Roseline, qui ne comprenait que trop le reproche de Mion.

— Tais-toi, mon amie, dit Pierre. Ne m'a-t-elle pas sauvé?

Dès qu'il eut assez de force pour échapper aux bruyantes félicitations, aux empressements tumultueux et aux violentes embrassades, je le ramenai dans sa maison et le portai presque dans son lit.

— René, mon cher René, je suis bien vivant, n'est-ce pas? me dit-il alors avec une sorte d'égarement fébrile. Je n'ai rien rêvé, j'en suis sûr : c'est elle qui m'a sauvé? Mon Dieu ! quel moment ! Elle m'a reçu dans ses bras, elle m'a baisé de ses lèvres, et elle pleurait ! Ah ! mon cher René, on ne meurt pas de joie !

VII

Ce qui me reste à vous raconter de cette histoire ne sera pas bien long. Quinze jours après le mariage de Mion et de Toinet, je recevais à Limoux, où j'étais allé rendre visite à des parents de ma mère, une longue lettre de Roseline, qui fut suivie de plusieurs billets très-courts qui ressemblaient presque à des bulletins de maladie morale. La correspondance était curieuse : j'en ai gardé fidèlement copie.

ROSELINE A RENÉ.

20 août 184..

Vous avez bien fait de partir, mon cher René, sous le plus léger prétexte. Il était grand temps pour notre malade que votre amitié prît cette généreuse résolution. Condamné au silence dans les premiers jours de sa fièvre, toujours exposé à des accès de délire, il ne pouvait assister avec calme à nos longues causeries. Mion seule, la tendre Mion, était une bonne garde-malade : mais vous, convenez-en, vous ne remplissiez guère mieux vos fonctions de frère infirmier que je ne savais remplir moi-même mon petit rôle de sœur de charité. Si vous aviez eu une longue robe et si l'on m'avait donné le voile et la guimpe, peut-être nous serions-nous tirés à notre honneur d'une tâche aussi imprévue. Ce qui nous justifie ou du moins nous excuse, c'est notre jeunesse et notre inexpérience. On nous avait assuré, d'ailleurs, que la maladie de Pierre n'offrait pas de danger sérieux. Comment résister au plaisir de causer entre les deux fenêtres de sa chambre, en jetant de temps à autre un regard vers ses rideaux blancs ?

Nous causâmes d'abord à voix basse ; mais nos chuchotements l'irritaient. Il fallut parler un peu plus haut, et ce qu'il ne pouvait comprendre, Pierre l'interprétait dans son lit avec la logique de la fièvre : il s'imagina que vous étiez devenu amoureux de Roseline (y avait-il une ombre de vérité dans ce soupçon ?) et que Roseline prêtait l'oreille à ce bel amour naissant.

Le voilà maintenant délivré de ses appréhensions, gratuites sans doute. Depuis que vous n'êtes plus là, cher René, le pauvre malade est convalescent, et peut-être même guéri. Nous nous rencontrons tous les jours chez Mion, dans la petite cour intérieure, dans le *ciel-ouvert*. Vous savez que la maison de Mion n'est, de ce côté, séparée de la nôtre que par un vilain gros mur dans l'épaisseur duquel s'ouvre la gueule toute noire de ce qu'on appelle ici un *puits mitoyen*. Du côté de Mion, comme du nôtre, le puits est fermé par une espèce de volet en forme de tabatière, qui s'accroche et se décroche très-aisément. Un figuier dans sa cour, un laurier dans la nôtre, dérobent l'accès de ce puits mystérieux. A la même heure de l'après-midi,

je me penche sous mon laurier, et Pierre Azam sous le figuier de Mion. Les deux volets s'ouvrent à la fois : je hasarde sur la margelle la pointe de ma bottine, je fais le gros dos, et crac ! je franchis d'un bond le noir abîme. La première fois que cela m'est arrivé, Pierre était tout pâle de ma hardiesse; il me pria instamment de ne pas recommencer; mais je n'écoute jamais un bon conseil, et puis il est inutile de s'exposer au babil des commères de Laurac, qui viendraient peut-être ennuyer mon père de leur rapports; ce qui forcerait M. Bellemanière, qui n'aime pas notre ami, à me harceler de ses remontrances. Grâce au puits mitoyen, il n'y a point de conte à broder sur nos rendez-vous.

Êtes-vous curieux à présent de savoir à Limoux ce qui se passe à Laurac, entre deux et trois heures, dans le ciel-ouvert de Mion? Nous causons fort peu, fort peu, infiniment moins qu'avec vous; car Pierre est taciturne, et vous étiez presque aussi babillard que moi. J'avais avec vous toute sorte de discussions aigrelettes et de petites querelles de chats de salon; je ne craignais pas de vous égratigner, et vous me donniez fraternellement plus d'un coup de griffe. Avec Pierre, sur quoi discuter?

Les hèros ont des idées toutes simples, et nos idées à nous sont si alambiquées! Il m'humilie quelquefois, je vous le jure, quand de ses grands yeux de lion pensif, il me dit très-clairement : « Je ne comprends pas votre caquet parisien. » Je voudrais penser et parler comme Mion, et je ne le puis. Azam et Mion se comprennent, comme nous nous comprenions, vous et moi. Hélas! hélas! je commence à croire qu'il ne faut pas aborder les héros de plain-pied, et qu'il faut les voir suspendus en l'air, entre ciel et terre, à la lueur des étoiles et des lampes romaines.

Vous avouerai-je toutes mes faiblesses, René? Le lendemain de la noce de Mion, j'en ai griffonné le récit sur quatre belles pages blanches, en joignant à ma description le menu des prouesses de Jean-de-l'Ours avec le détail des belles actions de son dernier filleul Pierre Azam. Et j'ai envoyé prestement le tout à madame de Rochette, croyant la régaler de féerie. O ma tante, ma tante! vous qui êtes si enthousiaste quand il fait beau, vous avez sans doute reçu ma lettre par un temps de pluie fine ou de brouillard noir!

Madame de Rochette, mon cher René, a répondu aux beaux sentiments de sa nièce par un grand éclat de rire, et j'en suis encore toute transie. Figurez-vous qu'elle m'a signifié en propres termes que je n'avais pas le sens commun, et que M. Zacharie Bellemanière, son cher frère aîné, était un niais ou un poltron. « Si j'étais à la place de Zacharie, je ne souffrirais pas que ce rustre athlétique de Pierre Azam, que ce justicier à manches retroussées, que ce don Quichotte du coup de poing usurpât une seconde mes fonctions de juge de paix. Relisez le roman de Cervantes, ma belle. Il y est question d'un certain chevalier de l'âge d'or qui se nomme, je crois, don Kyrie

Eleïson. Eh bien, toutes proportions gardées, avec ses poignets au lieu de lance, votre Pierre Azam est un Kyrie Eleïson de bourgade. Et un Kyrie Eleïson en plein dix-neuvième siècle, quand il y a des gendarmes et des juges de paix, cela est absurde, cela est impossible, cela est révoltant. Pourquoi Zacharie ne le fait-il pas arrêter ?... » Depuis que j'ai lu cette lettre, René, cette lettre si méchante, les moulins à vent de Laurac me rappellent toujours don Quichotte, et je crains parfois en appelant votre ami de laisser échapper ce nom si grotesque de Kyrie Eleïson.

Et cependant j'admire encore Pierre, et, ce qui est bien plus grave, Pierre est à mes genoux, Pierre m'adore. Pourriez-vous me dire, mon cher René, ce que deviendra mon terrible amoureux et ce que deviendra aussi

Votre pauvre Roseline.

2 septembre.

Nous voici encore dans le ciel-ouvert. Mon album est déployé sur mes genoux. Je cherche à terminer ce portrait d'Azam dont j'avais crayonné l'esquisse sur votre dos, mon cher René. Mion est très-froide pour moi depuis quelques jours. Pierre, ennuyé de poser, bâille avec d'énormes soupirs qui mettraient en branle une demi-douzaine de moulins à vent. Il n'est pas très-beau comme cela, notre ami Pierre : il a l'air d'une bête féroce mise en cage. Je le lui ai dit en plaisantant, mais il a fort mal pris la plaisanterie; il s'est renfrogné, s'est gratté la tête avec les ongles, et me regardant d'un air barbare : « Qui m'a mis en cage, si ce n'est vous ? » m'a-t-il demandé les bras croisés sur la poitrine. Et à propos de moulins à vent, il m'a déclaré fort brusquement que si mon père, qui possède la plupart des moulins de Laurac, ne diminuait pas le prix exagéré des moutures, il dépenserait, lui, jusqu'à son dernier sou pour construire un moulin à vapeur. « Un moulin à vapeur ! ai-je dit, vous connaissez donc cette chose-là, bon Dieu ! — Parce que je ne sais rien, m'a-t-il répliqué, vous croyez peut-être que je ne connais rien ? J'ai vu des moulins à vapeur à Toulouse, en allant aux Pyrénées, et j'en ferai construire un à Laurac, à la barbe du juge de paix ! » Il était sauvage tout à l'heure, et le voilà presque brutal. C'est peut-être ma faute. Je deviens chaque jour un peu plus réservée, après avoir relu la lettre de ma tante, cette maudite lettre qui m'a tant désenchantée !

5 septembre.

Aujourd'hui nouvel épisode dans notre lugubre roman. J'avais terminé le portrait : Pierre l'a arraché de mon album et l'a déchiré avec colère. « Vous l'auriez emporté un de ces jours à Paris, m'a-t-il dit, et vous auriez ri de moi avec votre tante, pendant que j'aurais pleuré ici votre départ. » Le portrait était bien venu : c'est une œuvre à recommencer.

10 septembre.

Plaintes et reproches, plaintes surtout : — « Vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez pas m'aimer. Ceux qui ont vu la petite hachette dans les flancs de saint Sicre me l'avaient bien prédit. Ah ! tenez, j'aurais dû vous noyer dans le ruisseau des Tamarins, quand je vous portais comme une pierre au cou. » Cette terrible galanterie ne m'a pas déplu. J'ai souri de bon cœur ; nous nous sommes réconciliés ; j'ai recommencé le portrait.

14 septembre.

Mion ne me parle plus; tout se gâte. J'ai eu le malheur, ce soir, de me moquer de la superstition des Lauraguais, qui s'imaginent que les âmes de certains morts passent dans le corps des bêtes. A la vue d'un corbeau qui hante le toit de notre maison, je me suis écrié en riant : « Bonjour, monsieur l'abbé, bonjour ; est-il vrai, comme on le dit, que vous soyez M. Reverdy, l'ancien curé de Tourouzelle, ce curé trop indulgent, qui... » Le corbeau est parti en croassant. « Taisez-vous, malheureuse ! m'a dit Pierre Azam d'un air courroucé, vous insultez les âmes des morts : prenez garde, les morts se vengent, et le bon Dieu punit toujours ces outrages ! » Je me suis mise à chantonner, puis j'ai demandé à Pierre s'il croyait sérieusement aux revenants. Il m'a regardé avec surprise, comme si j'eusse nié sa propre existence. « Vous croyez aussi que les âmes des morts passent dans le corps des bêtes? Vous croyez qu'un mauvais prêtre devient corbeau, une mauvaise religieuse corneille?... Et vous voulez construire un moulin à vapeur? Comment arranger tout cela? Pensez-vous encore, avec les Lauraguais, que M. Bellemanière deviendra un chien enragé? Mais cette croyance est horrible : elle n'est pas d'un chrétien. Et vous, mon cher Azam, que deviendrez-vous? serez-vous quelque jour taureau ou lion? Je suis sûre que vous serez lion, et que vous ferez peur aux jeunes Lauraguais qui traverseront en pantalon rouge les déserts de l'Afrique. » Pierre s'est mordu les poings et m'a quittée sans un mot d'adieu. Mion s'est dressée comme un ressort et m'a demandé si j'étais folle. « Roseline, allez-vous-en, retournez à Paris, si vous ne voulez pas amener un malheur. »

J'ai une furieuse envie de rester maintenant : que me conseillez-vous?

20 septembre.

Je suis raisonnable, je pars. A l'heure où vous recevrez ce billet, je serai sur la route de Paris, en passant par l'Auvergne, que je veux voir, à cause de ses volcans éteints et de ses fontaines pétrifiantes. Je suis moi-même à peu près éteinte et quasi pétrifiée. Savez-vous bien, René, que votre sauvage ami a tenté hier de me noyer dans le puits au moment où j'allais encore

sauter par-dessus, et que la douce Mion, que la tendre Mion s'est écriée fort paisiblement que je n'aurais pas volé mon malheur? Ah ! l'aimable galant que M. Pierre! Ah! l'excellente amie que cette Mion ! Quittez au plus vite cet affreux pays, mon cher René; quittez les Lauraguais, ce sont des barbares! Pour moi, je ne remettrai de ma vie l'ombre de mon pied à Laurac.

En foi de quoi, cher René, voici ma blanche main.

ROSELINE.

A cette nouvelle, je quittai Limoux à franc étrier. En arrivant à Laurac, je trouvai Mion et Toinet tout en larmes. Pierre Azam s'était rendu à Narbonne, avait pris du service dans un régiment d'Algérie, et laissé à Toinet l'ordre de vendre tous ses biens pour faire construire un moulin à vapeur sur l'emplacement de sa maison, en face même des croisées de M. Bellemanière.

— Tu n'épouses plus Roseline, n'est-ce pas? me dit ma mère en m'embrassant.

— Mais tu vas toujours étudier la médecine à Montpellier, et tu reviendras l'exercer à Laurac, ajouta mon père d'un ton souverain.

Un sourire de ma mère biffa sur-le-champ ce décret. Au bout de six semaines, mon père décida que j'étudierais la médecine et que je l'exercerais à Paris... Les rhumatismes de Laurac acceptèrent les soins de la faculté de Tourouzelle.

VIII

Huit ans après ces événements, Pierre Azam était maire de son village, et Toinet secrétaire de la mairie; on avait élu par acclamation le nouveau magistrat à son retour d'Afrique le lendemain du 24 février 1848, et si la vallée de Diane eût obtenu le droit de nommer un représentant, on l'aurait envoyé siéger à l'Assemblée constituante. Pierre avait été décoré sur le champ de bataille d'Isly par le maréchal Bugeaud en personne, et le maréchal, qui connaissait la bravoure et la force prodigieuse de cet héroïque soldat, avait formellement dit en lui attachant la croix sur la poitrine :

— Voilà un gaillard qui a tué aujourd'hui plus de Marocains que Samson n'a jamais tué de Philistins.

Le seul ennemi de Pierre (et encore était-ce un ennemi secret), M. Zacharie Bellemanière, était mort de peur en entendant proclamer la République. Le moulin à vapeur d'Azam n'avait pas eu de peine à détrôner les moulins à vent du juge de paix. Il fonctionne toujours à merveille, et, tout en reconnaissant la puissance du grand moteur, le filleul de Jean-de-l'Ours, le maire de Laurac, croit aux revenants de toute l'énergie de son âme.

— Sais-tu que M. Bellemanière revient? me dit-il un jour avec mystère.

— Bah ! et sous quelle forme? lui demandai-je en riant.

— Il marche à quatre pattes, il aboie à la lune!

— Et c'est un chien galeux, c'est un chien enragé?

—Tu parais étonné ! Qu'y a-t-il de plus simple? Tout le monde l'a rencontré dans la campagne, à l'entrée de la nuit. Il est de couleur foncée, comme les redingotes de l'ancien juge de paix. Il éternue à chaque pas, comme s'il était condamné à priser de mauvais tabac. Et quand on lui dit : « Dieu vous bénisse! » il remercie du bout de la patte, comme M. Bellemanière remerciait du bout des doigts.

— A-t-il une tabatière, une canne, des lunettes? Enfin l'as-tu vu de tes yeux, toi le maire du village, toi le propriétaire d'un moulin à vapeur, toi l'ancien africain du maréchal Bugeaud?

— Parfaitement vu, de ces yeux que voilà! Et même j'ai été témoin d'un fait extraordinaire qui est connu de tous les gens de Laurac. Une jeune fille de Tourouzelle, une écervelée, une mauvaise langue, ayant rencontré le chien-fantôme sur son chemin, l'a menacé sous le museau et l'a injurié : « Ah! te voilà, misérable! tu pâtis en purgatoire, et tu voudrais qu'on chantât des messes pour le salut de ton âme; tu n'en auras pas, tu n'en auras pas! » Le soir même, la méchante fille était cruellement punie de son péché. Depuis ce jour-là, elle aboie chaque nuit comme un chien.

— C'est un cas de zoanthropie.

— C'est une punition de Dieu.

— Tu n'as pas changé depuis huit ans, je le vois. Tu es revenu d'Afrique enfant de Laurac et filleul de Jean-de-l'Ours, tel que tu étais parti. Je te retrouve, mon cher Pierre, avec le même visage et les mêmes idées.

— Le même visage?... sans doute!... Les mêmes idées?... à peu près!... Il y a pourtant quelque chose de changé depuis huit ans. Comment suis-je parti pour l'Afrique?... Tu l'as su, René, tu l'as su... Eh bien, depuis ce temps-là, quand ma chandelle est éteinte, la nuit, je ne puis écarter de mes yeux une apparition, une vision : c'est une main de femme, pâle comme la cire et toute brillante pourtant; la main qui a tenu ma baguette pendant l'orage, la main qui a balancé la hachette sur le front de saint Sicre, la main qui m'a été tendue du haut d'un grenier, cette main longue et pâle qui a fait deux fois mon portrait !

— Roseline, Roseline!

— Qu'est-elle devenue? l'as-tu revue par hasard à Paris?

— Oui, c'est une artiste célèbre. Elle s'habille en homme et se fait appeler Diane Laurac. Depuis la mort de sa tante, elle a exposé des peintures qui ont obtenu un succès fou : ses meilleurs tableaux sont le *Puits mitoyen* et la *Danse d'Hercule*.

HIPPOLYTE BABOU.

ESQUISSES DE MŒURS CONTEMPORAINES

PROFILS
DE COQUINS ET D'HONNÊTES GENS

I

Je soutiens qu'on l'a méconnu : c'était au demeurant un homme utile, précieux même en bien des cas, bon, et honnête à sa manière, que ce coquin de chevalier de Vire, qui est mort l'an dernier chargé de malédictions.

Il prêtait à usure; mais, en somme, il prêtait. Il prêtait même volontiers, il ne demandait qu'à prêter et souvent sur des garanties qu'aurait trouvées insuffisantes l'homme le plus honnête et le plus confiant, car il était physionomiste, ou, du moins, il se croyait tel, et, pour se dessaisir de son argent, regardait plus à la physionomie qu'aux espérances de l'emprunteur. De plus, il aimait et estimait la jeunesse, ce brave chevalier de Vire, et, en cela, il avait bien raison. Aussi demeurait-il au quartier des Écoles, et passait sa vie au café Soufflet, où se réunissaient alors les étudiants les plus huppés.

On prétendait que le chevalier de Vire venait là pour pêcher des dupes, et je ne voudrais pas jurer qu'il n'y eût un peu de cela dans son fait. On ajoutait, ce qui n'était pas moins probable, que l'excellente qualité des objets de consommation était pour beaucoup dans sa prédilection pour ce café, où il déjeunait, dînait, soupait et passait toutes ses soirées. Je n'en soutiens pas moins que son amour pour la jeunesse l'y attirait au moins autant que l'avarice et la sensualité. Ces deux vices, d'ailleurs, étaient chez lui aussi intelligents et modérés l'un que l'autre. Le chevalier voulait vivre à son aise et faire bonne chère, mais rien de plus. Il n'aspira en aucun temps à l'opulence, et ne se donna jamais une indigestion.

Sa jeunesse avait été oisive et dissipée, mais point orageuse. Étudiant de sixième ou septième année, il n'avait pris encore que deux ou trois inscrip-

tions, quand il s'éveilla, un matin, orphelin de père et de mère, ne tenant à quoi que ce soit, bien que d'assez bonne famille.—Il s'appelait Durupt, et non de Vire: ce dernier nom, sous lequel tant de jeunes gens l'ont connu, n'était qu'un sobriquet accepté et porté avec complaisance.

Une dizaine de mille francs, tel fut le montant d'un héritage qui fut la première déception du chevalier; or il devait alors quelque cinq ou six fois l'équivalent de cette somme. Une si énorme différence entre l'actif et le passif étonna bien un peu mais n'effraya point son génie.

Jaloux de faire honneur à ses engagements, et bornant son ambition à continuer cette même vie de café qu'il avait menée jusqu'alors à ses frais, il demanda à l'usure ce que l'usure lui avait pris, le loisir et l'indépendance.

Quant aux innocents qui devaient se trouver atteints par cette mesure générale, il en faisait abstraction, à l'instar, disait-il, de la Providence qui ne se fait pas faute de présenter aux enfants les lettres de change des pères.

On voit que les principes ne gênaient pas le chevalier; il en tirait des conséquences imprévues, et souvent même très-spécieuses, car il ne manquait pas de ce genre d'esprit qui sait ériger nos goûts en maximes.

Le chevalier n'était donc pas un usurier comme tant d'autres; aussi était-il accepté comme compagnon et même assez aimé de la plupart de ses victimes. Non pas qu'il n'y eût entre elles et lui une ligne de démarcation, mais il la rendait peu sensible à force de discrétion et de tact.

Au reste, il était beau joueur — à son jeu d'usure,— ne trichait que cartes sur table, et savait perdre noblement. Mieux encore, il savait prêter avec certitude de perdre. J'avais obtenu de lui à grand'peine un prêt de quatorze cents francs au denier vingt-cinq, lorsque j'appris que, dans une opération à la vérité beaucoup moindre, un des habitués l'avait trouvé infiniment plus traitable. Comme je lui en faisais reproche, poussé à bout, il me dit à la fin :

— Ne voyez-vous donc pas que je n'aurai jamais un sou de ce garçon?

— Ah! c'est pour cela que vous l'égratignez à peine, tandis que, moi, vous m'écorchez.

— Présisément. De quoi m'eût-il servi de lui prendre de gros intérêts, lorsque intérêts et capital sont à peu près perdus pour moi? Je l'aurais fait crier bien fort et voilà tout, car les mauvais payeurs sont toujours ceux qui crient le plus contre leurs créanciers. Ah! s'il devait me rembourser, même très-tard, et après plusieurs renouvellements, comme vous, par exemple, j'aurais été bien moins accommodant!

— Vous le croyez donc insolvable?

— Parfaitement, et de plus je réponds qu'avant l'échéance il aura émigré vers de plus doux climats.

— D'où vient alors cette facilité de votre part?

— Il est si bon diable que je n'ai pu le laisser dans la peine.

— Avec l'opinion que vous avez de lui?

— Oh! mais il est encore honnête. Seulement il ne le sera pas longtemps: c'est un garçon d'une faiblesse!... et puis, il est tombé aux mains d'une sirène qui en a perdu de plus forts que lui.

— Je commence à comprendre: vous vous hâtez de lui rendre service pendant qu'il en vaut encore la peine; vous retardez sa chute... à mes dépens.

— Dame! l'auriez-vous fait, vous, sans moi?

— Non, et pour de bonnes raisons, car, d'une part, je connais à peine ce jeune homme, et, de l'autre, pour l'obliger, il m'aurait fallu recourir à vous; or vos conditions sont si dures...

— Que voulez-vous? je fais de la justice distributive: je mets de l'huile dans les rouages de la machine sociale; j'en diminue, j'en adoucis les frottements. Je me suis fait l'agent d'une compagnie d'assurance contre le désespoir, d'une banque d'escompte, qui va parfois contre son but, mais qui l'atteint souvent, d'une tontine en sens inverse, où les survivants font honneur aux billets de ceux qui sont morts: c'est vous qui me rembourserez en partie ce que j'ai prêté à ce pauvre diable. Je vous aurai fait être charitables, et cela vous portera bonheur. Je parle sérieusement. Grâce à moi et à mes pareils, la jeunesse n'est plus un mot: nous lui évitons d'être confisquée par vos dures lois, par vos sottes mœurs. Combien de jeunes gens charmants, sans nous se seraient brûlé la cervelle! Allez! les usuriers, bénissez-les; ils tiennent le cordon d'une soupape, sans laquelle votre société aurait sauté depuis longtemps; ils vous sauvent des Catilinas par une cote mal taillée.

— Comme certaines demoiselles, que vous savez, assurent la paix des ménages.

— Votre comparaison n'est pas seulement impolie, elle cloche, mon petit ami, du moins en ce qui me concerne: vos demoiselles, en effet, ne savent pas ce qu'elles font, et, en cela, elles ressemblent à la plupart de mes confrères; mais moi, vous le voyez, j'ai conscience des services que je vous rends, des belles nuits, des jours dorés, des fraîches parties de campagne, des cavalcades enragées, des soupers sans fin, que je dispense à la jeunesse, à la jeunesse que j'adore. Je suis pour elle comme le caissier du bon Dieu.

— Et vous vous payez vos appointements...

— Sur le fonds commun de la société. N'est-ce pas bien juste?

— Ma foi, cela en a presque l'air.

J'en disais là, sans beaucoup m'engager, plus encore que je n'en pensais, car, bien que fort enclin au paradoxe, comme les jeunes gens de mon temps, celui du chevalier ne me persuadait nullement. Je n'avais jamais senti avec autant de force qu'à ce moment ce qui m'a été confirmé depuis par trop d'expériences publiques et privées: le désordre ne peut pas corriger le désordre.

Sans s'en douter, du reste, le chevalier par son dogmatisme inquiet, par

ses sophismes doctrinaires, représentait assez fidèlement l'esprit du temps où nous vivions. Partout, en effet, en haut comme en bas, c'était la même prétention, non pas seulement de fonder l'ordre sur le désordre, mais d'ériger ce système en droit, en vertu, effort pernicieux autant que vain, mais dans lequel se révélait au moins comme l'agonie d'une conscience publique.

La seule chose qu'il y eût de vrai dans l'apologie du chevalier de Vire, c'est ce qu'il avait dit de son amour pour la jeunesse. Aussi n'avait-il fait que glisser sur ce sentiment, sa meilleure, sa seule excuse. Oui, il aimait vraiment et passionnément la jeunesse, mais d'un amour abstrait, impersonnel, comme on a vu que l'était sa philanthropie. Cet usurier aimait les jeunes gens de la même façon que Richelieu les jeunes chats : ce qu'ils devenaient, passé la jeunesse, était aussi indifférent au chevalier qu'au cardinal.

— Avez-vous vu, me disait-il un jour, des petits lions, des petits tigres? Quoi de plus joli, de plus aimable, de plus doux, de meilleur, sinon les jeunes gens? Malheureusement ils grandissent, et vous les voyez devenir rusés, voleurs, tristes, féroces, des fléaux, des monstres, des hommes.

Personne mieux que moi n'est à portée de constater cette métamorphose, qui s'opère chez les humains entre la trentaine et la quarantaine, époque où la jeunesse abdique, sous prétexte de se ranger. Généralement rien n'égale la mauvaise foi, l'intolérance, la férocité dogmatique d'un homme qui a pris le grand parti de se ranger. S'il brûlait proprement ce qu'il a adoré, il ne serait qu'un fanatique; mais non, le lâche, il crache, il vomit sur ce qu'il a le plus aimé. La pauvre fille qui a partagé sa chambrette quand il était étudiant, qui, au temps des misères, s'est couchée à ses pieds pour les réchauffer, qui lui a reprisé son unique habit noir et repassé tant de fois ses manchettes quand il allait au bal ou chez les parents de celle dont les écus le fascinaient déjà; la folle et tendre créature qu'il a si souvent pressée sur son cœur en la disant sincèrement sa vie, son bonheur, sa chère âme: qu'il l'abandonne, c'est fort bien. L'échéance est venue, il faut payer, rien de plus juste. Elle s'y attendait, d'ailleurs, ou devait s'y attendre. Mais écoutez-le, lui, ce Xénocrate, ce Caton, dès qu'il est devenu notaire ou conseiller de préfecture, écoutez-le tonnant contre ces viles prostituées, fléaux de la jeunesse, la honte de leur sexe et de l'humanité; comme s'il n'était, lui, pour rien dans ces désordres qu'il déplore, comme si une femme pouvait mériter à elle seule de tels noms... Dix ans plus tard il la rencontre flétrie et pauvrement vêtue; au coup d'œil qu'elle jette sur lui à la dérobée, il répond par un regard dur, et se penchant vers un ami : « Quand je pense... » dit-il. Mais ce qu'il dit et ce qu'il pense, je rougirais, moi, de le dire.

Il est riche, il est en place, il a du crédit; sa fortune et son importance se sont enflées avec son ventre. Un ami demeuré fidèle à la bohème sans en avoir fait le serment lui écrit, un beau jour, pour lui emprunter quelque

argent. De quel ton, de quel air lui accorde-t-il sa demande? mieux vaudrait qu'il la refusât. Les belles phrases sur le devoir! sur le fameux chemin tracé! sur les deux routes de la vie! En voilà de l'usure, de la vraie, de la bonne usure, à justifier d'un seul coup tous les ingrats qui sont au monde.

Ingrat, d'ailleurs, ne l'est-il pas lui-même, et outrageusement? Ingrat envers l'amour, le plaisir, la jeunesse; ingrat envers les poëtes qu'il a aimés, qu'il a chantés, et qu'il traite aujourd'hui d'empoisonneurs publics; ingrat envers ces pauvres bons vieux vices qui l'ont nourri, hébergé, consolé, et qu'il flétrit presque avec éloquence, depuis qu'il a trouvé chez la vertu bon souper, bon gîte et le reste.

— Ah! çà, dites-donc, vous, la vertu n'est donc qu'un calcul, une bonne affaire?... Et le devoir? et les principes?

— Les principes, mon petit ami, je n'en dis rien; il peut y en avoir de bons; mais les hommes sont tous mauvais, et leur méchanceté s'accroît souvent de toute la force qu'elle puise dans les principes : un méchant homme à cheval sur un bon principe est la pire bête qui soit. Religieux, il devient un monstre. Fuyez! sauvez-vous! n'espérez ni l'attendrir ni le tuer; c'est un vampire, c'est une hydre.

Le vice, lui, est rarement intolérant ou fanatique; il ne croit pas avoir raison; le plus souvent, il va la tête basse; il n'ignore pas qu'il est en maraude. Ne s'accordant pas bien avec lui-même, le vice comprend, il permet qu'on s'accorde mal avec lui; sentant toujours, au fond, qu'il n'est pas dans le vrai, il se laisse de loin en loin amener à composition. Mais la vertu est inflexible comme un dilemme, n'en espérez aucun quartier. Le vice est comme le lion : une fois assouvi, il ne vous mange pas. La vertu, qu'elle ait faim ou non, se croit forcée de vous manger, c'est son devoir. La vertu est un factionnaire qui ne connaît que sa consigne : *Shiboleth* ou la mort, voilà. Ne me parlez donc pas de la vertu sans la bonté. La bonté est à la vertu ce que la grâce est à la beauté; or il n'y a de bonté et de grâce que dans la jeunesse.

Je sentais tout le faux de cette théorie, et comme quoi notre homme se payait de mots. Qu'est-ce, en effet, qu'une beauté sans grâce? une vertu sans bonté? une religion sans charité? Mais il avait trop d'intérêt à maintenir sa distinction pour que je pusse me flatter de le contredire avec fruit. Sa conversion lui eût coûté le peu d'estime qu'il avait pour lui-même; je crus inhumain et inutile de l'entreprendre.

— Tenez, poursuivit-il encouragé par mon silence, l'homme dont je vous parlais tout à l'heure...

— C'était donc un portrait que vous me faisiez?

— Non; mais je vais vous en faire un, frappant de ressemblance, un portrait vivant, le portrait d'un honnête homme qui m'a trahi, qui m'a volé.

Non-seulement cet homme m'a fait un tort considérable, non-seulement il m'a blessé au cœur, mais encore il a ébranlé ma foi au système de Lavater.

Jamais figure aussi belle, aussi noble, n'a réuni au même point que la sienne tous les caractères de l'honnêteté, tous les signes de la candeur. Il vivait à Paris dans le plus aimable désordre : point de vices, du reste; une seule maîtresse, beaucoup d'amis, le vin charmant; élégant, fin, de la tenue, point duelliste, ce à quoi nous tenons beaucoup; du reste, de première force à l'épée et au pistolet, autre garantie au besoin; de l'esprit jusqu'au bout des ongles, un entrain du diable, une santé de fer; jouant admirablement tous les jeux, mais y portant un sang-froid, une suite qui aurait dû me mettre sur mes gardes pour l'avenir; mais, bah! disais-je, on ne peut pas tout avoir; au total, un homme accompli, un gage superbe. J'aurais prêté cent mille francs sur cette tête-là, bien qu'il n'eût au fond, je l'avoue, qu'une fortune médiocre, obérée en outre, et point d'espérances.

Vous dire combien je l'aimais, cela me serait impossible. Vingt fois je suis allé au bal masqué pour lui voir faire son entrée : c'était un triomphe, un délire. Quand il passait deux jours sans venir chez Soufflet, je perdais l'appétit, j'oubliais de sucrer mon café. J'adorais sa maîtresse, un ange! Elle avait quitté lord Sheffield pour aller vivre en grisette avec ce gamin, sur le pied de mille à quinze cents francs par mois tout au plus; c'était la misère pour elle. Ah! l'honnête petite fille! et jolie! un oiseau, sa femelle, en un mot. Ont-ils pleuré tous deux quand il a fallu se quitter! Heureusement lord Sheffield l'a reprise; elle est très-heureuse à présent.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Notre joli garçon entre un matin chez moi, la figure bouleversée, et m'apprend sans précautions qu'il vient d'être reçu avocat et part dans trois jours pour sa province, où son oncle — il n'avait ni père ni mère — l'attendait pour le marier à une jolie et riche héritière, sa cousine du reste, et, par conséquent de bonne maison.

Reçu avocat! lorsque je croyais bonnement qu'il n'avait passé encore que trois examens tout au plus; mais le sournois faisait ses coups à la sourdine, menant de front l'utile et l'agréable. Cela encore aurait dû m'avertir que sa jeunesse serait courte; mais cette figure!... et puis, je l'aimais.

Oh! oui, allez, je l'aimais bien. L'annonce imprévue de son départ m'avait porté un coup terrible; des larmes roulaient dans mes yeux, car nous savons bien qu'une fois partis, ces mauvais sujets sont perdus pour nous.

— Bon papa, me dit-il, — c'était ainsi qu'il m'appelait, le monstre! — vous m'aviez bien recommandé, n'est-il pas vrai, de ne jamais m'adresser à d'autres qu'à vous lorsque j'aurais besoin d'argent. Je vous l'avais promis et j'ai tenu parole : vous m'avez prêté quelque chose comme dix mille francs, une bagatelle; mais, si je n'ai pas emprunté un sou au delà, je n'en dois pas moins à Dieu et au diable, et, en fournitures de toute sorte, j'ai à régler

pour plus de cinquante mille francs de notes. Mon oncle, qui est à la fois mon tuteur et le père de ma future, et qui, jusqu'à ce jour, m'a tenu pour un petit saint, vient d'être averti, je ne sais comment, du vrai de ma situation. Ma future, en bonne cousine, m'avertit qu'il doit arriver après-demain soir à Paris, dans l'intention de s'y livrer à une enquête qu'il faut prévenir à tout prix, car, s'il apprend le fond des choses, adieu toutes mes espérances et même les vôtres, papa. Vous n'êtes pas sans savoir que vos dix mille francs, qui en valent bien quinze à l'heure qu'il est, ont un fort piètre gage dans le castel de mes ancêtres, une distillerie qui n'est pas louée depuis deux ans. C'est donc à vous, bon papa, de régler tout cela et de faire en sorte qu'après demain soir tous mes créanciers, dont voici la liste, soient payés jusqu'au dernier sou, et intéressés à se taire par l'espoir de continuer à me fournir.

Je restai comme foudroyé à cette nouvelle imprévue, à cet appel de fonds auquel j'étais loin d'être préparé et même de pouvoir répondre. Mon actif se composait alors d'environ six mille francs comptant, plus un assez grand nombre de créances, dont il me fallait endosser et négocier les moins véreuses à une perte considérable pour réaliser la somme voulue, et cela, notez bien, en moins de quarante-huit heures. De compte fait, les cinquante mille francs demandés devaient me coûter le double à moi-même. Il fallait, d'autre part, et de toute rigueur, que je trouvasse un intérêt dans cette affaire qui m'allait priver pour longtemps des moyens d'en faire aucune autre. Je réduisis ma commission au taux le plus bas qu'il me fut possible, et mon emprunteur, informé de tous ces détails, non-seulement me trouva raisonnable, mais il me sauta au cou, m'appelant son sauveur et un vrai chevalier, lorsque, en échange de toutes ses quittances, le lendemain, à midi et demi, je lui fis souscrire une obligation de cent vingt mille francs à un an d'échéance. Je ne me vante pas, mais j'avais fait là un miracle. Les gens s'étant montrés fort durs, j'avais dû renoncer à presque tout le bénéfice, déjà fort mince, que j'avais d'abord stipulé pour moi. Je ne lui en parlai même pas, tant la chose me parut simple. Il s'agissait de le sauver, j'y étais parvenu; c'était assez pour moi, et j'en fus payé au premier moment par la vive reconnaissance qu'il me montra. Sa gratitude était sincère : il n'avait alors que vingt-sept ans et demi.

Le surlendemain, il était parti. Un mois après, il m'annonçait son mariage par une lettre affectueuse et détaillée, la lettre d'un ami reconnaissant.

Pendant le cours de l'année, je vécus de privations, de privations à crédit; je sus emprunter moi-même à des intérêts qui annulèrent à peu près les affaires que j'entrepris. A la fin de l'année, mon débiteur m'envoya une somme de deux mille écus, pour parer, disait-il, au plus pressé. Quant au surplus, il me suppliait à mains jointes d'accepter le renouvellement de tous ses effets. L'aveu qu'il devait faire à son beau-père était devenu, à l'en croire,

plus difficile que jamais. Il attendait, pour s'y résoudre, une recette particulière, qui ne pouvait tarder de lui être accordée. J'accédai à tout, je fis l'impossible, et nous nous tirâmes d'affaire moyennant de nouveaux emprunts, qu'il souscrivit de bonne grâce... Mais que vous font tous ces détails?

Bref, et pour en venir au fait, trois ans se passèrent en atermoiements de ce genre, au bout desquels je vis entrer chez moi un beau matin l'oncle, le tuteur de mon homme qui avait alors passé la trentaine : aussi depuis six mois n'en attendais-je rien de bon. Je fus insulté de mille façons, accusé d'avoir abusé de l'innocence d'un jeune homme, menacé d'un procès qui, en me rendant mon métier plus difficile à exercer, m'eût en outre forcé de renoncer à mes plus chères habitudes, à ce café Soufflet, où ma vie s'est comme échouée : si bien qu'en fin de compte je dus me contenter du capital fourni par moi, plus les intérêts à ce qu'on appelle le taux légal. Ma perte sèche se trouva se monter, en définitive, à près de soixante mille francs, plus ce que j'avais manqué à gagner, qui pouvait s'élever au même chiffre, ou peu s'en faut; moyennant quoi il reste dûment établi que l'oncle et le neveu sont de parfaits honnêtes gens, qui n'ont pas voulu se laisser dépouiller par un misérable, et que ce misérable, c'est moi, qui suis un sot par-dessus le marché. Pour ce dernier point, je l'accorde; mais il m'est bien permis de dire que le monde a une manière à lui d'entendre l'honnêteté.

J'étais passablement indigné, je l'avoue. Je restai un moment sans pouvoir p rler.

— Et ce joli garçon, comment l'appelez-vous? dis-je enfin à ce pauvre malhonnête homme, qui, vraiment, me faisait pitié.

— Il se nomme... Bah! c'est fini. Je me sens encore assez bête pour ne pas vouloir lui faire du tort. D'ailleurs, les choses n'ont pas tourné pour lui aussi bien qu'il l'aurait voulu. La révolution de Juillet est arrivée comme une bombe; il n'a pas eu la recette qu'il espérait, sans quoi, j'ai toujours dans l'idée qu'un jour ou l'autre il aurait songé à m'indemniser; mais il n'est pas riche, voyez-vous bien : son oncle a laissé en mourant des affaires embarrassées. C'est à peine aujourd'hui s'il a vingt-cinq mille francs de rente, et pour lui c'est bien peu de chose, il a un rang à soutenir.

Le chevalier de Vire en était là, quand un ami vint me chercher pour aller dîner avec lui en ville. Je ne sais trop quelle opinion le lecteur va prendre de moi, mais je confesse qu'en m'en allant je donnai une poignée de main à ce coquin de chevalier de Vire. Il est vrai que j'étais bien jeune.

A. DE BELLOY.

— La suite prochainement. —

MOZART A VIENNE [1]

Ce qu'il a été publié d'écrits sur Mozart est incalculable, et l'on a droit de s'étonner qu'après toutes ces notices, tous ces articles, ces brochures et ces gros volumes, qu'après tant de recherches, de discussions, de réfutations et de rectifications, il circule encore aujourd'hui des données fausses, des anecdotes apocryphes et d'absurdes légendes sur le compte du grand compositeur.

M. Otto Jahn vient de faire bonne justice de toutes ces inepties. La biographie nouvelle qu'il publie en ce moment n'a qu'un défaut, c'est d'être trop complète.

Le troisième volume vient de paraître, et nous nous proposons, dans ce travail, d'en donner des extraits.

Avec un acharnement de zèle, avec cette patience qu'on ne trouve qu'en Allemagne, M. Otto Jahn a recueilli pendant de longues années les immenses matériaux, les documents authentiques sur lesquels repose son ouvrage. C'est, avec le livre de M. Schmidt sur Gluck, le plus vaste travail de ce genre qui existe.

Les deux premiers volumes ne manquent certes pas d'intérêt : on y trouve à chaque page des faits nouveaux, des détails curieux sur l'enfance de Mozart, sur ses voyages à Paris, à Londres, etc.; il y a là des chapitres qui se lisent avec plus de plaisir que le meilleur roman. Toutefois, le troisième volume a une tout autre importance au point de vue de l'art : nous y voyons Wolfgang Mozart, affranchi enfin de la tutelle de son père, prendre son essor et se jeter bravement au milieu des orageuses péripéties de la vie artistique; l'enfant prodige devient grand homme, les chefs-d'œuvre jaillissent de sa plume et se succèdent avec une incroyable rapidité. Cette activité fiévreuse consume ses forces avant l'âge, et il meurt enseveli dans son triomphe.

En 1781, nous trouvons Mozart à Vienne; il est *domestique musicien* du

[1] Voyez la *Biographie nouvelle de Mozart*, par Otto Jahn, troisième volume.

prince archevêque de Salzbourg, qui séjournait momentanément dans cette capitale.

Monseigneur de Salzbourg avait des allures peu commodes : caractère fantasque et bourru, avec d'incroyables emportements qui éclataient en vociférations injurieuses contre le pauvre artiste : « Drôle, misérable, sortez de chez moi, allez-vous-en. » Tel était le refrain dont sa voix faisait retentir l'appartement chaque fois qu'il avait affaire à son *domestique musicien*.

Sous ces brutales apostrophes, Mozart baissait la tête et tâchait de comprimer sa colère. Son père faisait de son mieux pour le consoler, pour le calmer, et, dans toutes ses lettres, le suppliait de patienter, de se résigner.

C'est que Wolfgang était sans fortune ; chez son terrible Mécène, il se trouvait à l'abri du besoin, il touchait des émoluments, il avait le vivre et le couvert. A la vérité, il dînait à l'office : les valets de chambre du prince avaient le haut bout de la table ; après les valets de chambre, s'asseyait Mozart, et, après Mozart, les deux cuisiniers, le pâtissier, finalement deux musiciens italiens.

Wolfgang tient bon aussi longtemps qu'il peut, mais enfin il perd patience ; le vase était plein, il déborde. Le 9 mai 1781, Mozart rompt irrévocablement sa chaîne. « Quoi d'étonnant, écrit-il à son père, si les termes d'*escroc*, de *vaurien* et autres gentillesses de ce genre, fort peu convenables dans la bouche d'un prince, m'ont mis hors de moi? si cette injonction : « Sortez d'ici, allez-vous-en, » j'ai fini par la prendre au sérieux. J'ignorais que je fusse valet de chambre, c'est ce qui m'a perdu. Adieu, et *réjouissez-vous de n'avoir pas une canaille pour fils.* »

Léopold Mozart, son père, ne veut pas qu'il quitte le service de l'archevêque ; il le supplie de retirer sa démission.

Mozart ne trouve personne qui se sente le courage de mettre sa demande sous les yeux de l'irascible prélat. Las d'attendre, il va à l'hôtel de l'archevêque et demande à lui parler. Ce fut le comte d'Arco qui le reçut ; l'*alter ego* de l'archevèque se montra digne de le représenter dans la scène qui eut lieu. Il marche droit au jeune homme, la colère dans les yeux et l'injure à la bouche ; puis il se rue sur Wolfgang, le prend au collet et le jette à la porte avec un coup de pied au derrière, puisqu'il faut dire les choses par leur nom.

Ceci se passait à Vienne le 8 juin 1781. Arco était le nom de cet homme, — que ce nom reste cloué à jamais au pilori de l'histoire.

Qu'on se figure l'état où se trouvait Wolfgang ! Il fallait dévorer l'affront : le comte d'Arco ne pouvait se battre avec un roturier, un *domestique* du prince.

Wolfgang écrit à son père que « partout où il trouvera son ennemi, il lui rendra ce qu'il en a reçu. »

Le père tremble à l'idée de l'attentat que son fils médite contre un personnage *noble*. Wolfgang lui adresse ces fières et généreuses paroles : « C'est le cœur qui rend *noble*; tout roturier que je suis, j'ai plus d'honneur au ventre que bien des comtes, et, d'ailleurs, prince ou valet, du moment qu'il m'insulte, c'est une canaille... Je lui écrirai qu'il doit s'attendre à recevoir une paire de soufflets de ma main. »

Voilà donc Wolfgang sans ressources; il cherche des leçons en attendant mieux.

L'empereur Joseph II, après avoir fondé un théâtre national pour le drame et la comédie, ne tarda pas à remplacer les chanteurs italiens par un Opéra allemand. La première pièce qui y fut représentée était une bluette, *les Mineurs*. L'auteur s'appelait Umlauf. Depuis 1776, le comte Rosenberg avait la direction du théâtre : grâce à sa protection, Wolfang trouva un libretto, *Bèlmonte et Constance* ou l'*Enlèvement du sérail;* le dernier titre a prévalu.

L'opéra de Mozart devait être donné au mois de septembre 1781, où l'on attendait le grand-duc Paul de Russie. Mozart se met à l'œuvre; au bout de huit jours, il fait entendre quelques morceaux à la comtesse de Thun, sa protectrice, qui se montre très-satisfaite. Si nous mentionnons cette circonstance assez indifférente en elle-même, c'est qu'elle donne au jeune auteur l'occasion d'écrire ces paroles caractéristiques : « Peu m'importe qu'on me loue ou que l'on me blâme avant qu'on ait entendu ou vu l'ensemble; sur ce point, je ne suis absolument que mes propres inspirations. » Plus tard, il apprend que le grand-duc ne viendra qu'en novembre, et il est fort aise de pouvoir travailler à loisir. Malheureusement son œuvre fut mise de côté pour quelque temps; au lieu de l'*Enlèvement du sérail*, on donna *Iphigénie en Tauride* et *Alceste*, de Gluck.

Le 29 mai, Wolfgang écrit à son père : « Lundi prochain il y a répétition générale; je me fais une fête d'entendre mon œuvre, je ne vous le cache pas. »

Toutefois il n'était pas au bout de ses tribulations. De puissantes cabales se formèrent contre lui; ce fut par un ordre exprès de l'empereur Joseph II que la pièce put enfin faire son apparition le 12 juillet 1782.

Le succès fut immense. La pièce fut jouée au milieu d'interminables applaudissements. Les représentations se succédèrent avec rapidité.

« Hier, écrit-il sous la date du 20 juillet 1782, hier l'*Enlèvement du sérail* a été donné pour la deuxième fois. Croiriez-vous qu'il y avait encore une plus forte cabale que le premier soir? On a cherché à paralyser l'effet du premier acte[1]; mais les bravos qui éclataient dans l'intervalle entre les airs,

[1] Mot-à-mot : « Tout le premier acte a été effacé »

on n'a pu les étouffer. Par la faute de Fischer et de Dauer, le trio final, dans lequel j'avais mis toutes mes espérances, fit *fiasco*. J'étais furieux et me promis bien de ne plus laisser jouer mon opéra sans une nouvelle répétion avec les chanteurs. La salle était encore plus garnie que la première fois. La veille, il n'y avait plus de stalle ni de loge qui ne fût louée. En deux jours la pièce a fait douze cents florins. »

« 27 juillet 1782. — Hier, l'*Enlèvement du sérail* a été donné en l'honneur de toutes les Nannerl[1] pour la troisième fois; malgré la chaleur, qui était accablante, salle comble! Vendredi prochain, on veut encore jouer la pièce; mais j'ai protesté : je ne veux pas la laisser *éreinter*. Vraiment, ces gens-là sont fous de ma musique. Ce'a fait du bien d'avoir un tel succès! »

Dans le courant de l'année, l'*Enlèvement du sérail* eut seize représentations. Au commencement d'octobre, le grand-duc étant de retour à Vienne, on le donna en son honneur.

L'empereur Joseph II était bon musicien, il chantait dans la perfection, jouait du violoncelle, de l'alto, du clavecin, lisait la musique à première vue; il avait voulu avoir un Opéra allemand; cet Opéra, il l'avait, et pourtant il ne paraît pas avoir beaucoup goûté l'*Enlèvement du sérail*. « C'est trop beau pour nos oreilles, dit-il à l'auteur, et il y a terriblement de notes, mon cher Mozart. » On connaît la réponse de celui-ci : « Il y en a juste autant qu'il en faut, Majesté. »

Au total, l'*Enlèvement du sérail* eut un succès prodigieux. Le prince Kaunitz se fit présenter le jeune auteur, qu'il ne cessa de protéger depuis. Gluck lui-même, la plus haute illustration musicale de l'époque, désira entendre la pièce qui faisait tant de bruit. Après la représentation, il adressa de sincères félicitations au jeune compositeur et l'invita à dîner.

L'*Enlèvement du sérail* fut représenté l'annnée suivante à Prague, puis à Leipzig, à Hambourg; partout il eut le même succès, et les journaux l'accueillirent avec autant de faveur que le public.

Aux changements que Mozart avait cru devoir introduire dans le texte de Bretzner — l'auteur des paroles — son père fait quelques observations, qui provoquent de la part de Wolfgang la réponse suivante dont nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance au point de vue esthétique :

« Dans un opéra, il faut absolument que la poésie soit la fille obéissante de la musique. Pourquoi les opéras bouffes des Italiens, avec leur misérable texte, plaisent-ils partout, même à Paris, j'en ai été moi-même témoin? Parce que la musique y domine exclusivement et fait oublier tout le reste. Il doit donc y avoir d'autant plus de chances de plaire pour un opéra dont le plan a été tracé avec soin, où les paroles n'ont été écrites qu'en vue de la

[1] *Nannerl*, pour Anna; c'était le nom de la sœur de Wolfgang.

musique, où, par égard pour de misérables rimes, qui, pardieu! ne contribuent en rien à la valeur d'une représentation théâtrale, mais qui nuisent plutôt à l'effet, on n'a pas introduit çà et là des vers ou des strophes entières qui détruisent complétement la pensée du compositeur. Les vers sont bien chose indispensable pour la musique; mais les rimes sont tout ce qu'il y a de plus funeste, précisément à cause de la rime.

« Ces messieurs qui s'y astreignent en pédants se perdent et perdent la musique. Qu'un bon compositeur, connaissant la scène et ayant des idées, et un poëte intelligent — ce phénix — travaillent ensemble, et ils pourront compter avec certitude sur l'approbation même des ignorants. Si nous autres compositeurs nous nous mettions en tête de suivre nos règles — *qui étaient fort bonnes au temps où l'on n'en savait pas plus long* — aussi strictement qu'ils suivent les leurs, de même qu'ils fabriquent de mauvais libretti, nous ferions de mauvaise musique. »

Voici les observations judicieuses dont le biographe de Mozart fait suivre cette profession de foi :

« Tout à l'opposé de Gluck, Mozart veut que la poésie se subordonne à la musique, et il a complétement raison à son point de vue. « Il faut, dit-il, que le plan (le scenario) de la pièce soit fait avec soin; il faut que l'action offre de l'intérêt et que dans ses développements elle amène des situations musicales. » En outre, il exige que les paroles soient écrites uniquement en vue de la musique, c'est-à-dire que l'expression poétique du sentiment enflamme la verve du compositeur, l'élève au-dessus de lui-même, le soutienne au lieu de le gêner, et lui laisse au contraire toute liberté. Gluck se trompe en ce qu'il veut faire dépendre le compositeur de la forme imposée par les paroles du poëte. Cette erreur, qu'il a érigée en principe absolu, l'a entravé dans l'exécution de bien des choses qu'il comprenait parfaitement. De sa part, cela n'a pu être qu'un malentendu. En effet, malgré son assertion paradoxale, « qu'en composant il s'efforçait avant tout d'oublier qu'il était musicien, » il est évident qu'il n'a en vue que les formes traditionnelles, la routine de l'école, qui, pour la plupart des musiciens, constituaient l'essence même de l'art, et c'était de ces entraves qu'il prétendait affranchir le compositeur pour en faire, comme il dit, un poëte. »

Le 5 août 1782, Mozart épousa Constance Weber. Le succès de l'*Enlèvement du sérail* ne lui procura pas une position à traitement fixe, comme il l'avait espéré. Les chanteurs italiens furent rappelés, et l'Opéra allemand tomba pour le moment en discrédit. Toutefois, Joseph II, quoique amateur passionné de la musique italienne, n'oublia pas tout à fait Wolfgang; il le chargea, en 1786, d'écrire l'*Impresario* et les *Noces de Figaro*. Mozart n'en était pas plus riche. L'idée lui vint alors de quitter Vienne et d'aller chercher fortune en Angleterre. La nouvelle s'en répandit dans la capitale et ar-

riva aux oreilles de l'empereur, qui se décida enfin à nommer Mozart musicien de la chambre impériale, avec huit cents florins d'appointements. Cette place en avait valu deux mille à Gluck.

Mozart ne savait pas mettre en avant ni saisir prestement l'occasion *par les cheveux;* en voici un exemple entre beaucoup d'autres. Pendant que le jeune compositeur, déjà célèbre depuis longtemps, se trouvait à Berlin, en 1789, le roi de Prusse lui offrit la place de maître de chapelle avec trois mille thalers d'émoluments par an. C'était magnifique, trois mille thalers, près de douze mille francs par an ; c'était une fortune pour le pauvre maestro. Or, savez-vous ce qu'il répondit : « Puis-je quitter mon bon empereur? — Pensez-y, reprit le roi; revenez à Berlin quand vous voudrez, mon offre subsiste. »

Et quand Mozart revient à Vienne, il ne songe pas même à faire mention de l'offre du roi de Prusse. Enfin, sur les instances de ses amis, il gagne sur lui d'exposer à Joseph II l'état de ses affaires et il a même le courage d'offrir sa démission. « Comment, Mozart, lui demande l'empereur d'un ton de reproche, vous voulez me quitter? — Majesté, je me recommande à vos bonnes grâces, je reste, reprend Mozart profondément ému, je reste. » Un ami auquel il venait de rapporter cette scène, lui ayant demandé si au moins il s'était fait accorder une indemnité, Mozart répond : « Qui diable pourrait songer à cela dans un pareil moment? »

Vers la fin de 1789, Joseph II le chargea d'écrire l'opéra : *Cosi fan tutte;* mais l'empereur mourut peu de temps après (20 février 1790), et la position du compositeur resta la même. Léopold II ne fit rien pour lui; ce n'est qu'après la mort de Mozart qu'il paya ses dettes (trois mille florins). De sorte qu'un des plus grands musiciens qui aient jamais existé se vit réduit à supplier l'autorité municipale de l'adjoindre au vieux maître de chapelle de la cathédrale, Hoffmann, à titre gratuit avec la survivance. La demande fut agréée, mais le vieillard survécut au jeune homme.

A part ses maigres émoluments, Mozart n'avait d'autres ressources que des leçons, des concerts et le produit de ses ouvrages.

Les leçons lui rapportaient peu ; on appréciait ses talents de professeur, et pourtant sa clientèle ne fut jamais très-nombreuse, sans doute par la faute du maître, dont ce triste métier humiliait la fierté et paralysait les travaux.

Grâce à son merveilleux talent d'exécution sur le piano, les concerts qu'il donna de 1780 à 1789, pendant le carême, furent très-suivis et produisirent de brillantes recettes. Pour ces académies, comme on dit à Vienne, il avait composé plusieurs morceaux, entre autres le quintette pour piano et instruments à vent, qui eut un grand succès. « Moi-même, écrit-il à son père, je le regarde comme ce que j'ai fait de mieux. J'aurais voulu que vous eussiez pu l'entendre. Et comme il a été exécuté ! »

En 1785, Léopold Mozart vint à Vienne et fut témoin des triomphes de son fils. Il s'était arrangé de manière à pouvoir assister à une académie donnée par Wolfgang, *avec plus de cent cinquante abonnés, à raison de trois ducats par billet*. Dans un autre concert, Mozart fait cinq cent cinquante florins; c'est le père qui mande tous ses détails à Nannerl, sa fille. Il ajoute : « Quand ton frère descendit de l'estrade, l'empereur lui fit un salut, le chapeau à la main, et cria : « Bravo, Mozart. »

Puis, pendant le carême de 1786, il y a encore trois académies avec cent vingt souscripteurs. A Prague, Mozart fait mille florins, etc.

Sans doute, toutes ces brillantes recettes, qui mettent la famille Mozart dans la jubilation, sont peu de chose auprès de ce que gagne aujourd'hui un virtuose quelque peu en renom, auprès même de ce que gagnaient les chanteurs et les cantatrices en vogue.

Il n'en est pas moins faux que les contemporains du grand homme l'aient laissé impitoyablement se débattre avec la misère. N'oublions pas que de son temps le public musical était bien plus restreint qu'il ne l'est aujourd'hui, et que le virtuose ne pouvait guère compter que sur les hautes classes de la société.

Les compositions rapportaient peu de chose à Mozart. Cela tient d'abord à ce qu'il n'était pas industriel, comme nous l'avons dit plus haut, qu'il était artiste, rien qu'artiste; puis le commerce de la musique n'était pas régularisé comme aujourd'hui. Qui s'inquiétait alors des droits d'auteur? A part quelques honorables et rares exceptions, un éditeur faisait graver une partition qui lui tombait sous la main, sans en demander la permission à qui que ce fût. Dans *ses académies* Mozart utilisait les symphonies et les concertos : c'était une compensation. Pour certaines œuvres, il toucha des honoraires assez élevés : le *Requiem* lui fut payé cent ducats, les quatuors dédiés à Haydn lui rapportèrent la même somme. Il est vrai qu'un opéra ne lui en rapportait pas davantage : cent ducats pour l'*Enlèvement du sérail*, cent ducats pour les *Noces de Figaro*, *Cosi fan tutte*, la *Flûte enchantée*, et cent ducats pour *Don Juan*. — *Don Juan* payé cent ducats! douze cents francs !

De plus, pour chaque opéra nouveau le compositeur avait une représentation à bénéfice. Quant à la partition, on n'en pouvait tirer aucun profit : les copistes la vendaient sous main, au détriment du directeur de théâtre qui les payait. Il en a trop longtemps été ainsi en Allemagne; ce scandale a résisté à toutes les mesures répressives jusqu'en ces derniers temps; aujourd'hui la loi garantit au compositeur la propriété de son œuvre.

Après tout, quoique le produit des compositions de Mozart ne fût pas proportionné à leur valeur artistique, il aurait suffi du moins à mettre le jeune maestro à l'abri de la gêne s'il avait eu plus d'ordre. Il n'était ni joueur ni

buveur, quoi qu'en disent quelques-uns de ses biographes; mais il tenait à avoir une garde-robe bien montée : il aimait le luxe, les bijoux, les riches dentelles. Quand Clémenti vit le grand compositeur pour la première fois, il le prit pour un chambellan impérial.

Puis, Mozart aimait passionnement la danse ; il était élève de Vestris, et il était persuadé que *sa danse* valait infiniment mieux que *sa musique*. Aussi le voyait-on à tous les bals masqués, il ne manquait pas une soirée dansante ; il savait composer avec esprit un travestissement à caractère, et l'on assure qu'il était incomparable sous la jaquette d'Arlequin.

Au billard, c'était un rude jouteur; il était difficile de lui gagner une partie. Un jour, au grand étonnement de ses amis, il trouva, tout en jouant au billard, le premier quintette de la *Flûte enchantée*. A Prague, dans un jardin public, où il écrivait la partition de *Don Juan*, il s'interrompait pour lancer sa boule au jeu de quilles, quand son tour venait; après quoi il se remettait au travail.

C'étaient là, après tout, des goûts fort innocents et point ruineux. Les dépenses qu'ils amenaient, ses revenus lui permettaient d'y faire face sans conséquence fâcheuse pour sa position financière. L'état de gêne qui régna presque toujours dans son intérieur ne trouve son explication que dans les instincts généreux, dans les sympathies trop vives de son cœur pour les souffrances d'autrai. Voyait-il un ami dans la détresse, il venait à son aide, au risque de se créer à lui-même les plus cruels embarras. Souvent on le trompait; il l'apprenait plus tard, mais sans pour cela restreindre ses libéralités. Quiconque venait le voir à l'heure du dîner, était invité à s'asseoir à sa table. Les plus joyeux convives étaient les mieux reçus. Mozart aimait à rire et à voir ses amis faire honneur au repas qu'il leur offrait de si bon cœur.

Malheureusement pour lui, parmi son entourage se trouvaient des faux frères, des gens mal famés, qui le divertissaient à table et nuisaient à sa réputation. Dans le nombre, on cite un clarinettiste, Antoine Stadler, — qu'il ne faut pas confondre avec l'abbé Stadler, — excellent musicien du reste et joyeux compagnon, dont la verve bouffonne lui avait concilié les bonnes grâces de Mozart. Un jour, Stadler apprend que ce dernier a reçu cinquante ducats de l'empereur : il accourt auprès du compositeur, lui expose sa détresse et le supplie de lui prêter les cinquante ducats. Cette somme, Mozart en avait le plus grand besoin pour lui-même. Toutefois, ne voulant pas laisser son ami Stadler dans l'embarras, il lui confie deux montres en or et à répétition pour les mettre au mont-de-piété, en lui enjoignant de lui rapporter la reconnaissance et de les dégager en temps opportun.

Maître Stadler n'en fit rien, et, pour ne pas perdre les deux montres, Mozart lui donna cinquante ducats avec les intérêts échus.

Stadler garda l'argent et laissa les montres au mont-de-piété.

Vous croyez peut-être que Mozart profite de la leçon et qu'il met l'escroc à la porte? Écoutez ceci. En 1790, à son retour de Francfort, Mozart charge son ami Stadler de dégager une partie de l'argenterie qu'on avait dû déposer au mont-de-piété pour subvenir aux frais du voyage, et de faire renouveler l'engagement du reste. Stadler lui vole la reconnaissance. Mozart en était convaincu. Cela ne l'empêche pas de lui donner de l'argent et des lettres de recommandation lors d'un voyage que Stadler fait à Prague, et de joindre à ces marques d'une incorrigible libéralité un concerto qu'il avait composé peu de temps avant sa mort.

Un des chapitres les plus curieux du livre de M. Jahn traite des relations de Mozart avec les compositeurs de son temps.

Beethoven était venu à Vienne en 1786 pour peu de temps : il se fit présenter à Mozart, qui invita le jeune pianiste à lui jouer quelque chose de sa composition : il produisit peu d'effet sur le maestro ; celui-ci supposait que c'était quelque morceau de parade appris par cœur. Beethoven, qui s'en aperçoit, lui demande un motif sur lequel il improvise une série de variations qui, cette fois, étonnent l'auteur de *Don Juan;* se glissant sur la pointe des pieds dans un cabinet contigu, il dit à ses amis : « Faites attention à celui-là, il era parler de lui un jour dans le monde. »

Mozart avait le plus tendre attachement et une vénération profonde pour Haydn, auquel il dédia ses six quatuors. « C'était mon devoir, » dit-il à quelqu'un qui lui parlait de cette dédicace; « c'est de lui que j'ai appris à écrire des quatuors. » Il ne cessait de faire l'éloge de Haydn : « Nul ne peut comme lui, » disait-il, « badiner et toucher, provoquer le rire et émouvoir ; et toujours et en tout il excelle. »

Et ce Haydn que Mozart mettait au-dessus de tous les compositeurs vivants, ce n'était pas encore le père Haydn qui plus tard était aimé et vénéré de tout le monde. Ce ne fut qu'après son séjour à Londres que Haydn fut accepté à Vienne comme un homme supérieur dans son art ; dans les commencements c'est précisément dans cette capitale qu'on lui contesta son originalité avec le plus d'acharnement. A la tête de ses antagonistes se trouvait l'empereur Joseph II et son entourage musical; il ne faut pas nous étonner si le souverain trouva de nombreux imitateurs. Pour comprendre complétement et apprécier Haydn, il fallait un artiste de premier ordre, et surtout exempt de toute jalousie, tel enfin qu'était Mozart.

En retour, Haydn savait apprécier l'immense talent de Mozart, dont il exaltait la grandeur artistique partout où l'occasion se présentait. Haydn, invité à écrire un opéra pour le théâtre de Prague, répond à la personne qui lui exprime ce désir : « Vous me demandez un *opéra-buffa :* très-volontiers, si vous tenez à avoir une de mes compositions de chant pour vous seul; mais s'il est question de la représenter au théâtre, votre serviteur... *j'aurais trop*

à risquer à côté du grand Mozart... Si à quiconque aime la musique, surtout aux grands, je pouvais faire comprendre et sentir les incomparables travaux de Mozart aussi vivement et aussi profondément que je les sens et que je les comprends, les nations se disputeraient la possession d'un tel joyau. Prague devrait chercher à fixer le *cher homme* dans ses murs, mais aussi le récompenser convenablement; car, faute de récompense, l'histoire des grands génies est triste et peu propre à stimuler l'émulation de la postérité.

« Cela me met en colère, que cet *unique Mozart* n'ait pas encore trouvé d'engagement dans quelque cour impériale ou royale. Excusez-moi, si cela me fait sortir des gonds; *j'aime trop cet homme*. »

Et moi, si je ne puis m'empêcher de vous avouer que ces paroles m'ont profondément ému, je vous dirai à mon tour : « Excusez-moi, bienveillant lecteur, j'aime trop cet homme. »

« Cette lettre, ajoute M. Otto Jahn, est datée du mois de décembre 1787. Haydn, qui demeurait à Esterhaz, ne pouvait point encore savoir que Mozart venait d'être nommé musicien ou compositeur de la chambre impériale. On voit, du reste, combien Haydn était irrité contre le public de Vienne, qui dédaignait les meilleures compositions de Mozart et qui avait froidement accueilli les *Noces de Figaro*. L'année suivante, *Don Juan* fut joué avec un succès douteux. Haydn se trouvait dans une brillante assemblée où les principaux artistes et amateurs de Vienne s'évertuaient, chacun à sa manière, à relever les défauts de la pièce nouvelle. Haydn, prié de donner son avis : « Je ne peux pas vider la querelle, répondit-il; mais ce que je « sais, quant à moi, c'est que Mozart est le plus grand compositeur que le « monde possède aujourd'hui. »

Et même sur le terrain où tous les deux rivalisaient plus spécialement, il reconnaissait la supériorité de Mozart, disant à qui voulait l'entendre, que « lors même que celui-ci n'aurait écrit que ses quatuors et le *Requiem*, cela aurait suffi à le rendre immortel. »

Les relations personnelles entre les deux grands hommes étaient cordiales. Mozart appelait Haydn « papa; » ils se tutoyaient malgré la différence d'âge. Lorsque, après la mort de son protecteur le prince d'Esterhazy, Haydn se fut décidé à faire le voyage de Londres, le jour de son départ Mozart ne le quitta pas; ils dînèrent ensemble, et quand le moment de la séparation fut venu : « C'est sans doute nos derniers adieux dans cette vie, » lui dit Mozart, les yeux baignés de larmes. Haydn le consola et le calma le mieux qu'il put. A son retour de Londres, il ne trouva plus son ami Mozart.

J. DUESBERG.

POÉSIE

LA BARQUE DES GÉMISSEMENTS

Théoride aux voiles funèbres,
Voici passer dans les ténèbres
La barque des gémissements.
Sous de noirs et longs vêtements,
Là, des figures désolées,
Lamentables, échevelées,
Se groupent en un chœur pressé.
Par un battement cadencé,
Pour remplacer, ô pauvres femmes,
Le rhythme régulier des rames,
Les voilà qui, dans leur tourment,
De leurs mains qui frappent leur tête,
Mêlent au bruit de la tempête
Le double retentissement;
Et la barque désespérée
Se perd là-bas, vers la contrée
D'où nul ne connaît de retour,
Et qui jamais n'a vu reluire
Ni d'Apollon l'heureux sourire,
Ni les rayons sacrés du jour.

— Emprunté d'Eschyle. —

DÉGUISEMENTS

Pour mieux s'insinuer dans notre âme surprise,
L'Amour, en souriant, avec art se déguise :
Il revêt le manteau de la chaste amitié;
Puis il feint le chagrin, pleure à faire pitié;
Puis d'autres fois son front s'obscurcit et s'altère :
On dirait le dédain, la haine et la colère.
Sous ces masques trompeurs empruntés tour à tour,
C'est bien lui cependant, c'est toujours bien l'Amour !

— Traduit de l'abbé Buondelmonte. —

L'ARC ET LA LYRE

Pouvoir au double aspect, dominateur de l'homme,
Amour, toi qu'à bon droit et tour à tour on nomme
La Malédiction ou la Félicité,
Les Grecs ingénieux t'ont bien représenté :
Tantôt, à la douleur insultant d'un sourire,
L'arc et la flèche en main, symbole redouté;
Tantôt, suave et doux, faisant vibrer la lyre,
En signe d'harmonie et d'accord enchanté.

— Souvenir de Praxitèle et de Pausias. —

Quand sur la mer d'azur glisse une brise heureuse,
Un désir vient tenter mon âme aventureuse :
La terre me déplaît, et, jaloux de changer,
Je voudrais sur les flots m'en aller voyager.
Mais vienne la tourmente, et, toute furibonde,
Que la vague soudain bondisse, écume et gronde :
Me sentant pour les bois repris d'un tendre amour,
Je me dis que la terre est un meilleur séjour;
J'admire le feuillage, et je m'enchante encore
D'écouter haut dans l'air vibrer le pin sonore...

Ah! du pauvre pêcheur triste est la destinée :
Il a pour champ la mer sans repos sillonnée;
Sa barque est sa maison, et, trompant son espoir,
Trop souvent fuit sa proie au fond du gouffre noir.
Pour moi, j'aime bien mieux, sous un platane sombre,
Savourer du sommeil la paix suave à l'ombre,
Tandis que tout auprès la source avec lenteur
Remplira l'air charmé d'un bruit frais et flatteur.

— Traduit de Moschus. —

LA NUIT

A travers l'infini suivant sa route obscure,
La Nuit, triste et pensive, idéale figure,
Sur chacun de ses bras porte un enfant qui dort :
Ce sont, enfants jumeaux, le Sommeil et la Mort.

— Coffre de Cypsélus. — Hésiode. — Bas-relief de Thorwaldsen. —

O Terre, dans ton sein, reçois comme une amie,
Du vieil Amyntichus la dépouille endormie.
Lui qui t'a consacré ses travaux assidus,
Rends-lui les soins pieux qu'il t'a toujours rendus.
Il savait t'embellir, et, d'une main habile,
Plantait de l'olivier le rejeton fertile,
Multipliait les fruits sur d'opulents rameaux,
Guidait l'onde en filets sur la terre altérée,
Enrichissait les champs de leur moisson dorée,
Et suspendait la vigne en guirlande aux ormeaux.
Reconnaissante au moins, d'un frais gazon, ô Terre,
Recouvre du vieillard la tombe solitaire!

— Traduit de Théocrite. —

HYACINTHE DE CERNÉ.

ESTIENNE DOLET ET RABELAIS[1]

Aux époques militantes, comme le dix-huitième siècle, par exemple, et comme le seizième, dont nous aurons à parler ici, tous ceux qui se mêlent à la lutte ne combattent pas de même. Chacun fait la guerre à sa manière : celui-ci ne se plaît qu'aux surprises et aux escarmouches, celui-là ne veut que de sérieux assauts et des charges à fond de train. L'un déguise son attaque et enveloppe son trait ; personne ne peut soupçonner qu'il cache une arme mortelle, nul n'en voit la pointe, mais tout le monde la sentira; quand il se croit bien caché derrière son embuscade, il lâche son coup en riant, et il tue sans qu'on ait même pu penser qu'il ait voulu frapper. L'autre n'a pas tous ces manéges, il va toujours visière baissée et la dague au poing : c'est un aventureux, c'est un téméraire; il frappe à tort et à travers, comme s'il avait peur de ne pas avoir à frapper toujours; il n'est jamais qu'en avant, et, plutôt que de laisser échapper une occasion de bien guerroyer, soyez sûr qu'en attaquant avant l'heure, il fera manquer l'attaque des autres et compromettra le gros de l'armée. Rabelais fut de ceux-là, Estienne Dolet fut de ceux-ci.

Lors même que ces habitudes d'esprit guerroyantes n'eussent pas été dans le caractère de Dolet, il les eût facilement contractées. N'était-il pas d'Orléans, cette ville qui, toute frémissante encore de son héroïque défense contre l'étranger, était si résolument entrée dans une autre lutte, celle de la réforme contre la religion? C'était alors la grande cité universitaire; les études faites ailleurs n'étaient qu'un acheminement vers celle qui vous attendait dans ses écoles : l'étude du droit. Dans les autres villes, les écoliers n'é-

[1] *Estienne Dolet, sa vie, ses œuvres, son martyre,* par Joseph Boulmier. — Paris, Auguste Aubry, 1858, un beau volume petit in-8°.

taient guère pour la plupart que des adolescents dont les plus turbulentes révoltes n'étaient encore que des jeux. Ici, c'étaient déjà des hommes, sachant penser, pouvant agir, et, partant, ne risquant jamais ni leurs pensées ni leurs actions en de simples rébellions d'étudiants. Aussi demandez comment se nomment quelques-uns de ceux qui sortirent alors de ces écoles d'Orléans, véritables écoles de combats? Celui-ci s'appelle Théodore de Bèze, cet autre s'appelle Jean Calvin.

De la rue étroite et montueuse où s'étendaient les longs bâtiments de l'Université, les *grandes Écoles*, comme on disait encore dans mon enfance, les idées, dont ces classes étaient l'ardent foyer, avaient bientôt débordé sur la ville. Tandis que Paris ne se livrait que partiellement à cette contagion de la réforme, Orléans s'en laissait presque entièrement envahir, et cela non-seulement à cause de la pression révolutionnaire des écoles, dont je viens de vous parler, mais aussi un peu par suite de la rivalité qui existait alors entre les deux villes. Orléans se croyait une cité assez importante pour se donner le droit de jalouser Paris. Les immenses services qu'elle avait rendus, les priviléges qui en avaient été la récompense, ses accroissements et ses embellissements depuis un siècle qu'elle était devenue la cité populaire et pour ainsi dire la ville à la mode, l'avaient laissée un peu vaine. L'envie lui prenait de tenir un grand rôle et de jouer à son tour à la capitale, ne dût-elle obtenir cet honneur que des funestes préférences de la révolte: elle fut malheureusement servie selon ses souhaits. Paris, dont les prêcheurs de la religion n'occupèrent que quelques points perdus dans ses faubourgs et souvent disputés, resta le centre du parti catholique; Orléans fut le quartier général des réformés; elle le paya chèrement par un demi-siècle de désastres presque continus, et plus tard encore par l'exil de dix mille de ses habitants qu'atteignit la révocation de l'édit de Nantes.

Orléans, quand Dolet y naquit, n'en était encore qu'aux premiers ferments de cette opposition religieuse, dont elle fut si longtemps tourmentée et qui est aujourd'hui si loin de ses habitudes calmes et dévotes. Ce qui dans la ville tenait aux études et aux professions qui en dépendent, tel que le métier d'imprimeur, par exemple, était principalement en proie à ces tendances de libre pensée. Or, c'est de ce monde actif et méditateur, toujours un peu jaloux parce qu'il est intelligent et parce qu'il ne regarde rien comme au-dessus de lui; c'est de ce milieu brûlant et troublé que Dolet sortit. M. J. Boulmier a fait justice d'une tradition, d'ailleurs tout orléanaise, qui prête à son héros une origine beaucoup moins bourgeoise[1]; mais peut-être, en revanche, n'a-t-il pas suffisamment insisté sur les dispositions d'esprit où l'on était à Orléans et, en particulier, dans la savante famille de Dolet, à

[1] Cette tradition tend à faire passer Estienne Dolet pour un fils naturel de François Ier. Il eût été bon de faire remarquer qu'Amelot de la Hou-saye, qui l'a reproduite dans ses

l'époque de sa naissance. C'est pour cela, et parce que je sais combien est vive et durable l'impression des idées et des sentiments au milieu desquels on a passé son enfance, que j'insiste tant moi-même sur ce point.

Pour Dolet, cette impression ne s'effaça jamais. Il est vrai que tout sembla contribuer à l'entretenir dans son esprit.

A peine échappé de son brûlant berceau, que devient-il? Il arrive à Paris, cet autre foyer d'études et de controverses. Et là, quel est son premier maître? Encore un Orléanais, tout rempli de l'esprit frondeur qui agite sa ville, Nicolas Bérauld, l'hôte et l'ami d'Érasme [1] et, ce qu'il faut surtout remarquer, le précepteur à venir de Coligny et de ses frères. En faisant l'éducation de Dolet, Bérauld se préparait à celle de ces grands champions de la réforme.

Quand Dolet sort de ses mains, c'est pour courir le monde, non pas à travers les aventures, mais à travers les études quelque peu pédantes qui alors y régnaient partout. En Italie, où il fit son plus long séjour, il ne sut rien trouver de plus, sauf pourtant un seul amour qu'il chanta et qu'il pleura en latin. A Venise, il rencontra notre ambassadeur Guillaume du Bellay-Langey, gentilhomme des plus galants et des mieux lettrés, qui, sur la foi de son savoir, le prit pour secrétaire. Par malheur, Dolet n'était point homme à tirer parti de ce poste excellent qui pouvait le mener à tout, notamment à ce qui ne lui manquait que trop, la connaissance du monde et de ses souplesses courtoises. Au lieu de saisir l'occasion de se styler à ce grand art de l'adresse et des subtilités diplomatiques dont, pour les circonstances périlleuses où il se trouva plus tard, il aurait pu faire un si utile usage, il se jeta tête baissée dans le *cicéronianisme*, dont *il dottore* Battista Egnazio faisait débit public à Venise. Plutôt que d'entrer à la suite de son patron l'ambassadeur dans le prudent et heureux parti des diplomates sceptiques et rieurs, il trouva galant d'achever de se bien barbouiller de latin et de se bien barder de rhétorique *cicéronienne*, pour aller plus tard en guerre contre Érasme, un vrai diplomate, celui-là, en religion comme en littérature.

Combien Rabelais fut mieux avisé que ce pauvre Estienne! Lui aussi, il était de la société des du Bellay, notamment de celle du docte et preux M. de Langey, « cette tant illustre, généreuse et héroïcque âme, » comme il l'appelle; mais soyez sûr qu'il s'y conduisit d'une tout autre manière que Dolet et qu'il sut mettre plus utilement à profit l'amitié des personnes qu'il y rencontra. Je ne prétends pas dire qu'il en fit abus, comme parasite et courtisan, rien n'était moins dans ses habitudes, mais, en homme qui sait bien que, quelle que soit la prudence humaine, elle ne peut prévoir tous les hasards où l'esprit peut vous jeter : il se fit par là des protecteurs contre les dangers

Mémoires, était d'Orléans, ainsi que l'imprimeur Couret de Villeneuve, qui l'a aussi rapportée dans sa notice sur Dolet, *Esprit des journaux*, mai 1779.

[1] J. Boulmier, p. 7, note.

que pourrait lui susciter le sien, et, ce qui devait être pour lui d'un prix plus grand encore, il se créa de cette manière un cercle d'hommes spirituels et bienveillants, à l'oreille toujours ouverte pour écouter ses bons contes, au babil toujours prêt à populariser ses malices.

Cette manière de faire accueillir sans bruit et de répandre ses pensées sous un bon patronage n'était point ce qui pouvait suffire à Dolet; il lui fallait la lutte, la polémique, la violence. Tout lui en était une occasion, même — tant il est vrai que l'esprit de ces deux hommes devait être opposé en toutes choses — même ce qui n'eût fourni à Rabelais qu'un prétexte de raillerie et de satire burlesque. Ce qu'ils firent l'un et l'autre au sujet de l'affaire de Jean Caturce, à Toulouse, en est une preuve. « La veille du jour des Rois de l'année 1532, dit M. J. Boulmier, quelques amis invitèrent Caturce à manger avec eux le gâteau traditionnel. Il accepta, mais à une condition, c'est qu'au lieu de crier, suivant l'habitude en pareille circonstance : *Le roi boit !* ses compagnons de table feraient entendre cette formule beaucoup plus chrétienne suivant lui : *Jésus-Christ règne en nos cœurs!...* Parmi les convives, se trouvaient des affidés de la police toulousaine qui, au sortir de là, coururent le dénoncer comme luthérien. Caturce, arrêté presque immédiatement... maintint hardiment la profession de foi évangélique qui l'avait fait décréter de prise de corps. En conséquence, il fut brûlé vif, comme hérétique, sur une des places publiques de Toulouse, au mois de juin 1532. »

Les plus petites choses, comme vous voyez, menaient alors aux plus graves affaires; il y avait donc danger à s'en mêler, même de parole. C'est pourtant ce que fit Dolet, et le plus haut, le plus violemment qu'il put : il n'y gagna que d'être mis en prison et d'ameuter contre lui tous les spadassins de Toulouse, qui faillirent vingt fois l'assassiner lorsqu'il fut redevenu libre. Rabelais cependant se contentait de dire en son coin, à propos du séjour de Pantagruel dans l'inhospitalière cité des Capitouls : « De là vint à Toulouse où apprint fort bien à dancer, et à jouer de l'espée à deux mains, comme est l'usance des *escholiers* de ladicte université; mais il n'y demoura guères, quand il veit qu'ils faisoient brusler leurs régents tout vifs, comme harencs soretz, disant : Ja ne plaise que ainsi je meure, car je suis de ma nature assez altéré sans me chauffer d'advantaige! »

« Voilà bien Rabelais! s'écrie à ce sujet M. Boulmier; c'est Dolet le verre à la main : *in vino... prudentia.* »

Soit; mais croyez-vous que cette prudence légèrement avinée, qui sait concilier le franc-parler de l'ivresse avec les demi-mots et les sous-entendus de la discrétion, ne vaille pas mieux que l'imprudence batailleuse de Dolet? Quant à moi, je la préfère, d'autant mieux que, sans faire courir de risques à personne, elle a permis à Rabelais d'envelopper dans ses phrases narquoises et qui, de peur du danger, se gardent si bien d'être sérieuses, mille choses

plus utiles à l'émancipation de l'esprit et à la libre pensée, que tout ce que le latin de Dolet, vers et prose, a charrié jusqu'à nous de lourds raisonnements et de gros mots.

J'en veux d'autant moins à Rabelais de ce que M. J. Boulmier appelle sa prudence, que nous devons à cela sans doute une bonne part des mille efforts d'ingéniosité auxquels il dut se soumettre pour arriver à toujours dire la vérité en riant, et qui sont une des plus vives sources de son originalité. Je l'en estime même, parce que, dans le combat, il se fit aussi de cette prudence une sorte de bouclier, non pas pour lui seulement, mais pour les autres. Je suis, par exemple, assez porté à croire que Dolet lui-même fut un de ceux dont il se mit ainsi en état de prendre la défense.

Le dernier jour de l'année 1546, « notre Estienne, » comme dit M. Boulmier, s'était attiré une très-dangereuse affaire. On n'en était pas encore à ces époques de luttes académiques, où, selon l'expression de Saint-Amant :

> Où sur un pré de papier blanc
> On s'entrefourrait de la plume.

On discutait alors l'épée au poing. Dans une de ces controverses à fer émoulu qui ne répugnaient pas plus que les autres à l'intrépidité de Dolet, « il luy advint une fortune et malheur de commectre homicide en la personne d'un peintre nommé Compaing, » grand batailleur, grand brailleur et son plus mortel ennemi. Dolet put s'enfuir; après bien des courses, il arriva à Paris, fit parler au roi et obtint sa grâce. Rabelais, à cette époque, revenait justement de son second voyage d'Italie, il était fort bien en cour, très en faveur auprès de l'un des du Bellay, cardinal et évêque de Paris. Ne se pourrait-il pas qu'il eût profité de cette excellente position pour aider à tirer du mauvais pas où il se trouvait le pauvre Estienne, qu'il connaissait déjà depuis longtemps sans doute, et dont il partageait les amitiés et même les haines, celles-ci seulement avec plus de discrétion? Ce qui est certain, c'est que Rabelais figura parmi les convives du festin qui fut donné par Dolet pour fêter sa délivrance, et que dans le récit que celui-ci a fait de cette ripaille de libération, maistre François, « honneur de la médecine, » se trouve cité avec des éloges où la gratitude peut avoir autant de part que l'amitié.

A la fin de 1542, autre danger pour Dolet. Il s'est fait imprimeur à Lyon depuis quelques années; et, non content de s'être ainsi recommandé aux nouvelles suspicions des dévots pour qui la presse en ce temps-là semblait être un instrument de perdition; il a tout d'abord ameuté contre lui la jalousie de ses confrères qui sont devenus dès lors ses premiers espions et ses dénonciateurs. On apprend, crime énorme! qu'il publie « la Saincte Escripture en langue vulgaire. » Son procès s'entame, et il n'y va pas moins pour lui que de la corde ou du feu. Ce qui aggrave son affaire, c'est que cette publication

de la Bible n'est pour ainsi dire qu'un prétexte pour faire éclater contre Dolet des rigueurs préparées de longue main. Il semble qu'on l'ait épié depuis 1538, époque où les *Œuvres* de Marot, cet autre maudit, sont sorties pour la première fois de ses presses. Pour comble, en 1542, c'est-à-dire peu de mois avant sa mise en cause, il a fait paraître deux volumes bien autrement condamnables encore : c'est la *Plaisante et joyeuse histoyre du grand Gargantua*, etc, dont il n'est pas besoin de vous faire connaître l'auteur. Lui-même, d'ailleurs, ne s'était pas encore nommé.

Dans un passage de ce livre infernal, que les dévots sentaient condamnable depuis la première jusqu'à la dernière lettre, mais qu'ils ne savaient pourtant par quel côté prendre, ce qui les faisait se rejeter avec plus de fureur sur le pauvre Dolet, le seul qui pût en répondre; en un petit coin du livre II, ch. XXII, se trouvait une ligne assez mal séante contre un certain maistre Doribus, dans lequel tout le monde avait reconnu l'inquisiteur de la foi, frère Matthieu Orry. Eh bien, c'est justement ce même frère Orry qui fut donné à Dolet pour premier juge. Comment se sauver d'un tel pas, où tout était danger, la cause elle-même et le tribunal? Dolet s'échappa cependant; malgré l'opiniâtreté de ses juges qui se croyaient déjà ses bourreaux, le roi lui fit grâce. « Les lettres de rémission, dit M. J. Boulmier sont de 1543. Mais, ajoute-t-il, on prétendit que l'impétrant n'était pas en règle pour l'affaire de Compaing, et qu'il avait faussement annoncé l'entérinement des lettres du mois de février 1536, portant rémission de cet homicide. Il obtint alors du roi, le 1er août 1543, des lettres ampliatives qu'il croyait de nature à lever tout obtacle; mais il eut beau faire, le parlement ne se rendit point encore. Bref, il fallut une seconde fois l'injonction expresse de François Ier et de nouvelles lettres en date du 21 septembre, pour que l'élargissement fût définitivement ordonné; encore n'eut-il lieu que le 13 octobre suivant. »

Vous voyez que François Ier mit ici, à être clément, autant de persistance que les juges d'Estienne en mettaient à être rigoureux. Était-ce de lui-même qu'il apportait en cela une si infatigable bienveillance? ou ne serait-ce pas plutôt qu'il cédait aux sollicitations de quelque amis de l'imprimeur de Lyon, Rabelais encore, par exemple, qui devait avoir d'autant plus à cœur de tirer Dolet de ce péril, que son livre avait pu aider à l'y faire tomber? Guillaume du Bellay-Langey, ancien patron de Dolet, et resté presque son voisin, puisqu'il vivait dans les derniers temps de sa vie à Saint-Symphorien près de Lyon, devait être pour lui, m'alléguera-t-on, un protecteur bien plus naturel et bien plus puissant. Sans doute, et, s'il ne s'agissait que de la grâce accordée en 1536, je trouverais l'observation assez juste; mais, pour celle de 1543, c'est différent. On a vu que les premières lettres de rémission sont du mois de juin : or Guillaume du Bellay était mort en janvier; l'ancien maître de Dolet ne put donc rien tenter pour lui, et, lui faisant défaut, je ne trouve

personne pour disputer à Rabelais l'honneur de cette grâce obtenue. Si l'on me demandait de prouver que maître François était alors assez bien en cour pour qu'on lui accordât une telle faveur, je me contenterais de répondre que l'homme qui devait être assez puissant, en 1545, pour faire octroyer à son livre le plus honorable des priviléges royaux, avait bien pu, deux ans auparavant, obtenir de la même main la grâce de l'imprimeur qui le premier avait publié ce livre.

Malheureusement Dolet ne prenait pas enseignement du malheur, et ses ennemis étaient infatigables. La clémence du roi se lassa plutôt que l'imprudence de l'un et que la fureur des autres. En 1545, ce furent ceux-ci qui parvinrent à être les plus forts : Dolet fut pris, jugé, condamné, puis brûlé vif dans la place Maubert, après mille péripéties nouvelles qu'il serait beaucoup trop long de raconter en cet article. Ainsi, d'ailleurs, il vous restera le plaisir d'en aller chercher les détails dans le livre si curieux de M. J. Boulmier.

Je veux garder un peu de place pour parler dignement de ce livre lui-même : il le mérite par le soin qu'on y trouve et que chaque ligne révèle[1] ; par la conscience patiente des recherches, et aussi par je ne sais quelle ardeur de style peu ordinaire en ces sortes de travaux. C'est de l'érudition un peu échauffée peut-être, mais M. Boulmier est le premier à en convenir de bonne grâce ; sa verve s'est allumée dès les premiers pas qu'il a faits dans son œuvre, et les années qu'il a, dit-il, passées pour la mener à fin, n'ont pu le refroidir. D'ailleurs, tel héros tel historien : voilà quelle semble être sa devise. Il avait affaire à un homme fiévreux; pour le bien prendre, il a donné la fièvre à son style ; il tenait en main un écrivain assez mal dégagé de toutes les scories de l'enflure latine, et il a pensé qu'il lui devait la satisfaction posthume de voir sa vie racontée sous une forme légèrement empreinte de latinisme. C'est encore une sorte de couleur locale; mais, si elle est bien de mise cette fois, M. Boulmier fera sagement de n'en pas abuser. Il nous reste maintenant à désirer que, pour son second ouvrage, il s'essaie sur un type tout différent; s'il y réussit de même, comme nous n'en doutons pas, il nous sera prouvé que les légères taches indiquées ici ne tiennent pas à sa manière, mais viennent du sujet même.

[1] La partie bibliographique est complète, comme tout le reste. J'ai remarqué seulement une omission parmi les Œuvres de Dolet : c'est la *Révision de la traduction française du* Courtisan *de Baltazar de Castillon;* Lyon, Fr. Juste, 1538. Mercier de Saint-Léger l'attribue positivement à Dolet dans ses annotations manuscrites sur Lacroix du Maine et Du Verdier.

ÉDOUARD FOURNIER.

SOUVENIRS DRAMATIQUES

THÉATRE-FRANÇAIS

IX [1]

Depuis longtemps Scribe et Casimir Delavigne me pressaient d'engager madame Volnys, dont les succès avaient fait du bruit au Gymnase. J'avais eu plusieurs conférences avec elle et je l'attendais pour signer son engagement.

Une seule chose avait arrêtée jusque-là madame Volnys. Elle avait, en jouant la comédie, parcouru presque toute l'Allemagne, ce pays où la croyance aux sciences occultes, l'astrologie judiciaire et la divination règnent sur les plus grandes intelligences; il n'était pas extraordinaire que, enfant encore, Léontine se soumît à cette puissance du merveilleux. C'était en Allemagne qu'un jour une *tireuse de cartes* lui avait prédit ses succès sur un théâtre de Paris, à une époque où elle était loin d'y penser. Diverses prédictions accomplies plus tard l'avaient affermie dans sa croyance. Elle ne faisait rien, elle n'entreprenait rien, sans au préalable aller consulter l'oracle, et cet oracle était mademoiselle Lenormand. Elle venait m'annoncer qu'elle avait rendez-vous avec elle le même jour, et me priait de remettre au soir notre dernière réunion.

J'avais rencontré quelquefois mademoiselle Lenormand chez son neveu, Alboise, homme de lettres mort depuis quelques années. Désireux de la voir chez elle au milieu de tous les appareils de la magie, je proposai à madame Volnys de l'y accompagner. Elle accepta, et nous partîmes aussitôt pour le faubourg Saint-Germain. Mademoiselle Lenormand demeurait rue de Tournon dans un appartement situé au rez-de-chaussée, qu'elle n'avait pas quitté

[1] Voy. les tomes X et XI, et le n° 109 du tome XII.

depuis son arrivée à Paris en 1789, et où elle mourut en 1843. L'entrée donnait dans la cour de la maison; on y parvenait par un perron de trois marches. De l'antichambre on passait dans un très-grand salon décoré de colonnes et de bustes aux quatre angles; beaucoup de gravures, de tableaux, parmi lesquels on remarquait un fort beau portrait en pied de la sybille : c'était le salon d'attente. A tour de rôle, chacun était introduit dans un salon plus petit, garni de meubles élégants et où régnait une sorte de désordre artistique. Des tableaux de choix, des vases de porcelaine du plus grand prix, étaient çà et là sans symétrie; des coupes en vermeil de formes différentes, des bronzes de toute espèce couvraient entièrement une longue table en bois sculpté. Quelques livres richement reliés étaient pêle-mêle sur un bureau d'ébène; et, sur la cheminée, se trouvaient une pendule de marbre noir et de fort beaux candélabres. C'est là qu'assise dans un vaste fauteuil, devant un guéridon chargé de cartes et de tarots, et la tête couverte d'une toque bizarre, la pythonisse rendait ses oracles depuis près d'un demi-siècle.

C'est dans ce sanctuaire que mademoiselle Lenormand a plus d'une fois reçu Bonaparte et Joséphine; c'est là qu'elle donnait audience aux avocats, aux savants, aux artistes, aux militaires même qui allaient lui acheter de l'espérance, de la force et du courage.

Elle était seule quand nous arrivâmes; elle nous reçut avec beaucoup de grâce, me parla de son neveu qu'elle voyait rarement, et nous montra un album curieux où elle avait fait peindre le portrait de tous les grands personnages qui étaient venus la consulter; puis, ouvrant un tiroir du petit meuble d'ébène placé près d'elle, elle en tira plusieurs médaillons enrichis de diamants : c'étaient les portraits de l'empereur de Russie, de l'empereur d'Autriche, du roi de Prusse, de Wellington, et jusqu'à celui du grand-hetmann des Cosaques. On eût dit que les chefs de la coalition de 1813 s'étaient donné rendez-vous chez la sybille du faubourg Saint-Germain.

Je pris congé de mademoiselle Lenormand, et je retournai au théâtre. Il y avait une heure au plus que j'étais rentré quand madame Volnys y arriva, pâle, défaite, la figure renversée; ses premiers mots furent :

— Les cartes ont parlé, je suis toute à vous.

Et son engagement fut signé à l'instant même.

— Que vous a donc prédit mademoiselle Lenormand? lui demandai-je en la reconduisant à sa voiture.

— Ma destinée est écrite : des succès au théâtre; mais jalousies, rivalités, une rupture prochaine avec mon mari, un voyage lointain dans un pays du Nord, et... Oh! c'est affreux !

Et ses larmes ne lui permirent pas d'achever.

— Bah! lui dis-je en souriant, il ne faut croire que ce que les cartes annoncent d'heureux.

Peu d'années s'étaient passées, et déjà une partie de la prédiction s'était accomplie : les succès, la rupture avec son mari, le voyage en Russie, où elle est encore. Quant aux choses sinistres dont elle n'a jamais parlé, la vie heureuse qu'elle mène aujourd'hui, la considération dont elle jouit, la douceur et la bonté de son caractère, donneront à coup sûr un démenti à cette dernière prédiction de l'oracle de la rue de Tournon.

Le lendemain de l'engagement de madame Volnys, Casimir Delavigne lisait aux acteurs *Don Juan d'Autriche*, comédie en cinq actes et en prose. Jusque-là, Casimir n'avait écrit qu'en vers. Depuis quelque temps sa santé s'était altérée, et le repos lui était prescrit. Il possédait une charmante villa en Normandie, où il s'était retiré. Située près de Vernon sur un coteau dominant les replis et les sites de la Seine, la Madeleine, avec ses jardins qui descendaient jusqu'au fleuve, ses longues allées d'arbres, prolongées encore par celles de la forêt d'Eu, offrait une retraite délicieuse au poëte; et cependant l'inaction qui lui avait été prescrite lui était pénible. Comme il s'en plaignait un jour à son frère, Germain l'engagea à composer une comédie en prose, entreprise qui lui imposerait moins de travail et de fatigue. Il accueillit avec joie cette idée, et, au milieu de souffrances continuelles, il écrivit *Don Juan d'Autriche*. Dans tout son théâtre, il n'a laissé que deux pièces en prose, *Don Juan* et le *Conseiller rapporteur*, comédie en trois actes représentée quelques années plus tard.

Ce fut au retour de la Madeleine qu'il donna *Don Juan d'Autriche*. Le succès de cette vive et charmante comédie prouva de nouveau toute la flexibilité du talent de l'auteur. Firmin, Samson, Ligier, mademoiselle Anaïs Aubert s'y montrèrent pleins de grâce, de bonhomie, de vigueur et de gaieté. Madame Volnys y obtint ses lettres de naturalisation. La mise en scène était splendide; les décorations étaient dues à de jeunes artistes, Feuchères, Diéterle, Séchan et Despléchin, qui, pour la première fois, mettaient en commun leur talent et leurs pinceaux. Les costumes avaient été dessinés par Devéria, ce peintre charmant dont le talent était si facile, la nature si sympathique : ce fut le dernier travail qu'il fit pour le théâtre. Nommé conservateur de la Bibliothèque impériale, tous ses moments furent consacrés aux devoirs de sa charge, et c'est là qu'il mourut il y a peu de jours, emportant les regrets de ceux qui l'ont connu.

Les journalistes furent unanimes dans leurs éloges sur *Don Juan*. C'était une chose rare que l'unanimité des journaux à une époque où les opinions littéraires étaient tout aussi tranchées que les opinions politiques. Cette unanimité servit prodigieusement le succès de la pièce. La presse, en 1835, avait conservé une partie de cet ascendant, de cette puissance de direction qu'elle exerçait sous la Restauration; elle faisait souvent encore le public. Directeur de théâtre depuis longtemps, j'avais étudié et compris la puissance des jour-

naux, et je me trouvais lié d'amitié avec les principaux rédacteurs. C'étaient Carrel, jeune officier qui avait quitté l'épée pour la plume, et qui dirigeait le *Natioual*, qu'il avait fondé; il aimait le Théâtre-Français, et Corneille était son idole : il ne manquait pas une représentation de *Cinna*, l'une des rares tragédies qui se jouaient alors; — Jules Janin, du *Journal des Débats*, dont le feuilleton sans façon, vif, alerte, moqueur, était goûté même après ceux de Geoffroy et de Duvicquet; — Avenel, du *Courrier français*, homme plein d'instruction et de bienveillance, aujourd'hui bibliothécaire à Sainte-Geneviève; — Léon Pillet, qui, du *Journal de Paris*, arriva à la direction de l'Opéra, puis au consulat de Nice, qu'il gère en ce moment; — Loëwe-Weymars, du journal le *Temps*, et qui mourut consul à Bagdad; — Guillemot, qui quitta le journal le *Commerce* pour la direction de la Dette inscrite; — Charles Reybaud, du *Constitutionnel;* — Merle, de la *Quotidienne;* — Armand Marast, de la *Tribune*.

Marast était antipathique à la Comédie-Française; le profond publiciste, l'écrivain sérieux, le futur président de l'Assemblée nationale, passait toutes ses soirées aux Variétés : il aimait, il adorait Odry; pour lui, Odry seul était un acteur.

Condamné par la Chambre des pairs, et réfugié à Londres, Marast revint une fois secrètement à Paris pour y passer un seul jour, et, le soir, il assistait dans une loge grillée à la représentation des *Saltimbanques*.

Plus tard, — j'étais alors directeur des Variétés et Marast dirigeait le *National*, — le bruit se répand qu'Odry se retire du théâtre.

« Comment diable laissez-vous partir Odry! m'écrit-il aussitôt. C'est une honte! Le *National* voulait en masse vous adresser une pétition pour le conserver, et j'espère bien que le *Charivari* ouvrira une souscription pour donner à la France le portrait de Bilboquet... Gardez Odry! je vous en supplie en mon particulier, avec toute l'ardeur d'un homme qui ne saura plus rire si Odry lui manque. J'ai prié Rolle de jeter mille fleurs et mille couronnes sur ce grand acteur qui s'en va. Mais, si vous êtes pour quelque chose dans sa retraite, nous vous attaquerons, nous vous maudirons! Brûlez le Théâtre-Français, l'Opéra et l'Opéra-Comique si vous voulez; mais conservez cette perle d'Odry. Où trouveriez-vous à le remplacer? Et Flore, que va-t-elle devenir sans cette moitié qui la complète? Vous perdez d'un coup Odry entier et la moitié de Flore.

« J'ai voulu vous écrire exprès, et un de nos rédacteurs m'en a offert l'occasion en venant me prier de demander pour lui trois places; accordez-les : vous n'avez nulle part des admirateurs aussi dévoués qu'au *National*, depuis le dernier prote jusqu'au rédacteur en chef qui vous serre la main.

« Armand Marast. »

Quelques années plus tard, Odry s'était retiré. Armand Marast était président de l'Assemblée nationale; je le rencontrai un jour.

— Et Odry, me dit-il en m'apercevant, vit-il toujours?

— Odry, lui répondis-je, est aujourd'hui fonctionnaire public.

Odry, propriétaire et retiré à Courbevoie, était membre du conseil municipal de cette commune.

C'est une chose assez curieuse que le goût des vieux comédiens pour les fonctions municipales. Il n'est pas un seul théâtre de Paris qui n'ait fourni des maires, des adjoints, des membres de conseils municipaux aux villes et aux communes de la France. Et aujourd'hui encore, l'un des vétérans de la municipalité est un vieux comédien du théâtre de la Gaîté, Marty, qui depuis vingt-cinq ans est maire de Charenton.

L'engagement de Volnys suivit de près celui de sa femme. Volnys, ancien acteur du Vaudeville, ne manquait ni d'intelligence, ni de tenue, ni même d'une certaine élégance, malgré des gestes anguleux et souvent exagérés; mais il était loin de posséder cette diction nette, pure et sentie, cette chaleur, cette grâce, cette aisance indispensables pour l'emploi des premiers rôles auquel il se destinait. Ses débuts eurent lieu dans Alceste du *Misanthrope*, rôle qu'il avait choisi lui-même. Il n'eut aucune des qualités qu'exige ce rôle; il s'y montra convenable, mais froid, et ne sut même pas dire le fameux couplet:

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville..., etc.

Lorsque Molé jouait ce rôle, et qu'il disait pour la seconde fois ce couplet que l'on faisait toujours répéter, l'effet en était saisissant : il pleurait et faisait pleurer tout son auditoire.

J'assistais à cette représentation du *Misanthrope* où jouait l'élite de la Comédie; et, pour la première fois, je fus frappé de ce mélange grotesque, de cette bigarrure d'habits les plus ridicules. En effet, Alceste, Oronte, Acaste, Philinte, Clitandre, portaient des habits du temps de Louis XV et de Louis XVI; et Éliante, Célimène, portaient naïvement sur la scène des robes, châles, ajustements d'après le *Journal des Modes* publié dans la semaine. Ces costumes d'une autre époque exigeaient des changements dans le texte de l'auteur. C'était faire perdre à nos anciennes pièces ce qu'elles ont d'historique et de monumental, et priver ainsi le public du charme des souvenirs. La comédie est la véritable image de la société, des mœurs, des usages, du costume d'un siècle déjà loin de nous. On observe le costume avec une rigoureuse exactitude quand il s'agit d'une pièce nouvelle, pourquoi n'en pas faire autant pour les anciens ouvrages? J'en parlai au père Guiaud, sociétaire déjà connu de mes lecteurs, et qui se mêlait beaucoup du magasin : Guiaud avait fait une

étude spéciale du costume des dix-septième et dix-huitième siècles. Je le priai de s'occuper activement de cette partie importante de la mise en scène; et bientôt après, par ses soins intelligents, le *Misanthrope*, *Tartuffe*, l'*Avare*, les *Précieuses*, revêtaient les habits de leur époque, fidèlement taillés sur les modèles de l'ancien temps. Ces diadèmes de toile et de dentelle, ces coiffes appelées *commodes*, reparurent sur la tête de Madelon, de Marianne. La *commode* était ainsi nommée à cause d'un tour de cheveux peignés et frisés dont elle était garnie; elle servait de perruque aux femmes, et, en la posant sur leur tête, elles étaient coiffées à l'instant et complétement. Les seigneurs portèrent de nouveau le *jupon*, reprirent les rubans, les canons, les dentelles, et les vers de Molière frappèrent juste alors :

> Vous pourriez bien ici, sous votre noir jupon,
> Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.
>
> (*Tartuffe*, acte v.)

J'avais engagé depuis quelque temps une jeune fille dont je tairai le nom : c'est une dame, une grande dame aujourd'hui. Elle sortait des chœurs de l'Opéra; la beauté de sa figure, de sa voix, sa taille élevée et pourtant gracieuse, m'avaient fait espéré plus tard un sujet distingué pour la tragédie abandonnée depuis la mort de Talma. Malheureusement, le peu d'intelligence qu'elle montra pour la scène la retint dans l'emploi des confidentes. Mademoiselle Mars, qui aimait à donner des conseils aux jeunes actrices, frappée des avantages physiques de cette belle femme, voulut lui faire travailler quelques rôles. Un jour elle lui faisait répéter une tragédie où l'héroïne de la pièce est délaissée par son amant qui part pour aller combattre les ennemis; dans une scène où cette amante abandonnée essaie sur son infidèle le pouvoir de ses larmes, elle lui dit :

> Il faut donc me résoudre à ce départ funeste!
> Soutenez une guerre où vous serez vainqueur;
> Mais pour moi seule, ici, conservez votre cœur :
> C'est l'unique bonheur, le seul bien qui me reste.

Après plusieurs leçons données, l'écolière ne rendait point encore ce passage avec l'expression de tendresse que sa maîtresse exigeait.

— Pénétrez-vous bien de la situation, lui dit mademoiselle Mars, mettez-vous à la place de l'amante délaissée. Si vous étiez abandonnée par un homme que vous aimeriez avec passion, que feriez-vous?

— Ma foi, répond-elle, j'en chercherais bien vite un autre.

— En ce cas, nous perdons toutes les deux nos peines, réplique mademoiselle Mars.

Et la jeune et belle femme continua à jouer les confidentes. Un jour, cependant, elle préféra aux joies du théâtre, aux amours du pays natal,

un Russe, un boyard, qui lui apporta un nom, un titre et un million de rentes. C'est le seul *quine* sorti depuis cinquante ans à la Comédie-Française. On en cite un entre autres fort original, et qu'on croirait être un mariage de comédie : celui de mademoiselle Candeilh, actrice charmante et auteur de la *Belle Fermière*. Elle était en représentation à Bruxelles avec la jolie mademoiselle Lange, aussi du Théâtre-Français. Un jeune homme appartenant à la famille Simons, maison noble et riche de la Provence, voyageait en Belgique. A Bruxelles, il voit mademoiselle Lange, en devient éperdûment amoureux, demande sa main et l'obtient. Le père, furieux que son fils veuille épouser une actrice, arrive pour s'opposer à ce mariage; il s'informe de la demeure de la comédienne et se fait conduire chez elle avec l'intention bien arrêtée de la traiter comme le méritent ces sortes de femmes. Mademoiselle Lange n'y était pas; mademoiselle Candeilh était seule. Au nom de M. Simons, celle-ci comprend tout de suite le motif de la visite et le rôle qu'elle doit jouer : elle se lève, salue gracieusement, et son premier regard est un défi.

M. Simons, fort gêné devant cette politesse exquise, ce langage si pur, cet esprit si fin, ne trouvait pas un mot; plus son embarras augmentait, plus mademoiselle Candeilh déployait de grâce, de séduction, de coquetterie; bref, dès la première visite, M. Simons est complétement subjugué, désarmé : il tombe aux pieds de l'actrice, et deux mariages se firent le même jour.

Ce fut cette année 1835 que les théâtres de société, dont l'existence et la vogue avaient fini avec la Restauration, reprirent faveur à Paris.

L'hôtel Castellane rouvrit ses salons et son théâtre; le faubourg Saint-Germain suivit cet exemple. Comme aujourd'hui, la manie de jouer la comédie s'était répandue; on y représentait des proverbes, et ceux de Théodore Leclercq avaient toujours la vogue dans les salons de la haute aristocratie. Quant à l'hôtel Castellane, les gentilshommes et les grandes dames qui s'y donnaient rendez-vous voulurent rivaliser avec les comédiens. Aux proverbes, aux scènes dramatiques, succédèrent de véritables comédies du répertoire : le *Jeu de l'Amour*, les *Fausses confidences*, le *Legs*, etc. Michelot, retiré du théâtre, professeur au Conservatoire, était en quelque sorte le directeur de ces jeux de la scène à l'hôtel Castellane, et, dans un autre salon de la place Vendôme, chez M. de Saint-Martin, homme aimable, fort riche et recevant beaucoup de monde, Michelot, par son aisance, sa grâce et ses manières distinguées, était devenu l'âme de ces salons; il plut tellement que, durant une maladie qu'il fit, toute la bonne compagnie envoya demander des bulletins de sa santé, comme s'il s'était agi d'un prince. Son médecin lui ayant ordonné de boire du meilleur vin possible, deux caisses de vins excellents lui furent apportées le même jour. C'est à cet acteur qu'arriva une aventure assez plaisante que je donne telle qu'elle m'a été racontée.

Michelot tenait alors l'emploi des premiers rôles; c'était au moment de la retraite de Fleury, un soir, il venait de jouer Almaviva du *Mariage de Figaro*, lorsqu'à sa sortie de scène on lui remet ce billet : « Si vous avez autant de galanterie que vous avez montré ce soir de distinction et de noblesse sous le costume d'Almaviva qui vous sied à ravir, montez à l'instant dans une voiture qui vous attend à la porte. Ne changez pas de costume, on tient à l'illusion. » Malgré l'étrangeté de la proposition, Michelot accepte l'aventure. En une minute il est dans la voiture, en une heure il est dans une charmante maison de campagne, où bientôt il devient le plus fortuné des Almaviva.

Le matin, de bonne heure, il songe à la retraite; une femme de chambre lui ouvre discrètement une petite porte du parc qu'elle referme sur lui, et voilà Michelot dans la campagne. Par une fatalité inouïe, il était tombé pendant la nuit un verglas des plus inusités. Transi de froid, il prend le premier chemin qui se présente, arrive à la barrière, où il pense trouver une voiture... Pas de fiacres, pas de coucous, pas de cabriolets, pas le moindre véhicule. Force fut au malheureux artiste de regagner la rue Richelieu, à pied, en toque à plumes, en manteau castillan, en maillot et en souliers de satin, glissant à chaque pas sur le pavé. Il traversa ainsi la moitié de Paris aux yeux des passants que divertissait fort cette *mise andalouse*, et ne rapportant de sa bonne fortune qu'une onglée, un rhume et le souvenir d'une femme dont il n'a même jamais su le nom.

J'avais beaucoup entendu parler du théâtre de la place Vendôme : Michelot me proposa de m'y présenter; il choisit une matinée où l'on répétait une comédie en trois actes de Picard, qui demandait une certaine mise en scène. Nous arrivâmes au moment où l'on allait commencer le second acte; c'était précisément l'acte embarrassant. Le théâtre représentait un jardin avec un orchestre de bal; c'était un jour de fête; beaucoup d'invités étaient réunis; déjà des quadrilles étaient formés, lorsque éclate un orage épouvantable qui force tout le monde à rentrer, sauf deux jeunes amoureux qui, à l'abri d'un parapluie, n'avaient trouvé que ce seul moyen de se parler, jusqu'au moment où, la foudre éclatant, met le feu à l'orchestre et les oblige à s'éloigner. Le vent, la pluie, la grêle, les éclairs, le tonnerre jouaient un grand rôle dans cette scène qui, sans accessoires, manquait totalement d'illusion. Les comédiens et M. de Saint-Martin lui-même ne savaient que faire. Je me chargeai de les tirer d'embarras, et le lendemain, armé de mécaniques que j'avais fait faire par le machiniste des Français, j'arrivai à la répétition.

On sera peut-être curieux, dans un moment où de tous côtés on joue la comédie, de savoir comment se font toutes ces petites choses qui aident tant au succès dans les théâtres. — La pluie et la grêle sont parfaitement imitées par de petites pierres agitées dans une vanne métallique. La neige se reproduit au moyen de petits fragments de papier blanc et d'ouate jetés à foison

du haut du théâtre; le vent qui s'introduit par les coulisses leur imprime une oscillation précieuse. — A l'aide d'une roue montée comme celle d'un rémouleur, garnie d'un nombre suffisant de palettes en bois, larges de sept à huit pouces, coupées carrément, et d'un taffetas en demi-cercle tendu vers la partie supérieure de cette roue et touchant aux palettes, en tournant la manivelle, on obtient un sifflement pareil à celui du vent. — Des torches de lycopode, enflammées et agitées, imitent la lumière vive, instantanée des éclairs. — Un grand châssis de tôle, vivement secoué, imite le roulement lointain du tonnerre, pendant qu'un homme placé au fond du théâtre tient une longue corde où sont enfilées de nombreuses rondelles de tôle qu'il agite par intervalles, et qu'il laisse tomber tout à coup sur le parquet lorsque la foudre doit éclater. — Pour l'incendie, on dispose une partie de la décoration de manière à ce qu'elle puisse se diviser en morceaux, comme les cartes de géographie collées sur bois et découpées, que l'on donne aux enfants pour les exercer. Des hommes placés derrière agitent de grandes torches de lycopode; d'autres poussent avec de longs bâtons les pièces mobiles dont la chute forme des trous par lesquels on voit le foyer de l'incendie. Ce brasier est représenté par une toile sans fin, demi-transparente, couleur de flammes et parsemée de clinquant; elle est tendue entre deux cylindres que l'on fait tourner avec une manivelle; et derrière cette rampe à réverbère donnant une lumière très-vive, on a soin de tenir les autres parties de la scène dans l'obscurité.

Après avoir disposé toutes mes mécaniques, placé aux différents postes les ouvriers du théâtre, on répéta généralement. Cette fois l'acte eut un succès d'enthousiasme. Quelques jours après, dans une grande soirée que donna M. de Saint-Martin, la pièce fut représentée au milieu de l'étonnement et des applaudissements. J'étais à mon poste de machiniste en chef, lorsque tout à coup, au moment où la scène parut enflammée et que l'on vit ces morceaux détachés de l'orchestre du bal, on crut le feu au théâtre. Les spectateurs, les acteurs même furent saisis d'un tel effroi, que je n'eus que le temps d'accourir et de rassurer tout le monde; et, faisant entendre aussitôt le sifflet du machiniete, le feu s'éteignit sur-le-champ, et l'on vit une nouvelle décoration représentant la salle de bal ornée de fleurs, de guirlandes, de girandoles, et l'on put à l'instant même commencer le bal qui devait finir la soirée.

JOUSLIN DE LASALLE.

— La suite prochainement. —

THÉATRES

ODÉON : *LA JEUNESSE*

Avant de livrer à l'appréciation du lecteur le plan, l'action, les caractères, les vers de la nouvelle comédie, il est utile de le mettre en garde contre les doutes et les hésitations dont des éloges presque unanimes peuvent obscurcir son jugement. L'âge ou le caractère, et surtout le talent très-particulier de chacun des critiques les emporte souvent à leur insu en dehors de la vérité. Peut-on blâmer cette bienveillance qui naît des années, ces louanges que chante l'amitié? A-t-on le droit de se plaindre si tel drame, telle comédie sert de prétexte à cet esprit raffiné et tout ivre de personnalité pour développer ses paradoxes amusants, variés, ondoyants et contradictoires; — à ce fantaisiste pour enrouler et dérouler sa phrase souple et colorée comme un serpent qui agite au soleil ses replis harmonieux; — à ce ciseleur pour faire jouer les mille étincelles, les mille faces, les mille nuances de son style qui se relève en bosse, se recourbe en acanthe, se dresse en colonne, se découpe en fine guipure, grimace en gargouille, et retombe dans le calme marmoréen du sphynx libique? Ce qui est beau, distingué, exquis, même seulement par la forme, est trop rare pour que nous pensions un instant à en médire; mais nous croyons aussi qu'il ne faut pas accepter sans examen les appréciations qui se cachent sous ces qualités brillantes et extérieures.

Analysons donc et jugeons la *Jeunesse*, sans nous laisser ravir la vérité par les éloges nombreux qui lui ont été accordés.

Le rideau se lève : « Mme Huguet et Cyprienne, sa nièce, sont occupées à faire un bonnet d'après un modèle. »

MADAME HUGUET. Tâchons que mon bonnet soit fini pour dîner.
CYPRIENNE. Gare à tes invités! tu vas les fasciner.
Mais le bonnet que t'a prêté madame Andelle
Est bien *découragé* de servir de modèle.

MADAME HUGUET. Elle peut bien payer d'une coiffure ou deux
L'honneur d'être en commerce avec les Champsa...
(*Elle se retourne avec inquiétude.*)
CYPRIENNE. Bleux.
Tu peux continuer : il n'est pas aux écoutes ;
Il est sorti.
MADAME HUGUET. Qui donc ?
CYPRIENNE. Celui que tu redoutes,
Ma tante.
MADAME HUGUET. Tu fais là son éloge en deux *mots*.
CYPRIENNE. Ah ! permets...
MADAME HUGUET. Non ! non ! non ! mon gendre n'est qu'un *sot*.
. . . . . .
Je suis de Champsableux du chef de mon grand-père.
CYPRIENNE. Il s'appelait Coquart !
MADAME HUGUET. Mais il avait un frère,
Et, pour se distinguer, ils avaient pris tous deux
Des noms de métairie : Orpierre et Champsableux...
Mon Dieu, ma chère enfant, lorsque l'on n'est pas riche,
Pour soutenir son rang il faut bien que l'on triche.
Mes petits procédés, *qui n'ont rien de romain*,
Ont aidé ton pauvre oncle à faire son chemin.

On prévoit que Mme Huguet emploiera à pousser son fils les mêmes petits procédés qui ont fait la fortune de son mari. — Philippe, son fils, n'est pas moins impatient d'arriver que ne l'est sa mère de le faire arriver. Ses résistances aux desseins et aux principes de Mme Huguet sont presque nulles. Dès qu'il entre en scène il se fait connaître :

..... Toutes les modesties
Et toutes les pudeurs, je les jette aux orties ;
Robe chaste et traînante, attirail d'embarras
Où le marcheur se prend les pieds à chaque pas.
A partir d'aujourd'hui, morbleu ! je me retrousse,
J'entre dans la cohue à corps perdu, je pousse,
M'accroche, me faufile, et rampe s'il le faut...
Quitte à me redresser en arrivant en haut.

Que répond sa mère?

Il ne faut pas ramper : *c'est une maladresse.*

Et plus loin :

..... Il est dans le vrai : seulement
La chose est inutile à dire si crûment.

Que deviendra cependant la pauvre Cyprienne qui aime Philippe? Comprendra-t-elle cette déclaration d'amour qu'il lui adresse en un langage aussi obscur qu'affecté :

Oui, je mets au tombeau ma jeunesse *blêmie ;*
Mais, comme Juliette, elle n'est qu'endormie,
Et son sommeil de plomb la garde à Roméo.
. . . . . Je parle à mon écho.
Qu'il porte mon message à l'oreille inquiète
De quiconque prendrait le deuil de Juliette.
Roméo, s'il existe, en fera son profit.

« Que me chantes-tu donc ? » reprend Mme Huguet. — « Rien du tout... des bêtises. »

Ainsi continue ce jeune homme, traitant sa mère en camarade, acceptant d'une oreille facile les honteux conseils qu'il en reçoit, livrant sans combat sa jeunesse à ses misérables suggestions, ne luttant jamais, et déclamant à tout propos. L'avoué Joulin ne peut-il lui procurer un procès à plaider, il déclame; le financier Mamignon insulte-t-il sa sœur par une déclaration d'amour, il déclame. A-t-il l'espoir d'arriver à une place par ce même Mamignon, il déclame encore, et se félicite de ne l'avoir pas châtié. Mais tout marche au mieux pour sa fortune : l'avoué Joulin lui propose de lui laisser son étude, qui rapporte quarante mille francs en moyenne, et de lui trouver pour femme « une fille de cent mille écus. » Philippe, qui continue à nourrir en secret une sorte d'amour pour Cyprienne, se refuse aux projets de l'avoué. « Animal stupide! » s'écrie Joulin. Mais Mme Huguet vient détruire les dernières hésitations de son fils.

Cette mère, que nous avons entrevue déjà, et qui persiste pendant quatre actes à faire le siége des bons instincts de son fils, est sans contredit un des plus frappants exemples que nous ayons vus au théâtre du manque de sens moral. M. Augier lui-même, qui semble avoir eu plus d'une fois l'intention de mettre en scène cette radicale infirmité de notre époque, ou qui peut-être l'y met sans y songer, M. Augier lui-même n'a jamais été poussé si loin par ce parti pris ou par cet entraînement du monde au milieu duquel nous vivons. Ce personnage, dit-on, est réel. Mais croyez-vous pouvoir peindre tout ce qui est réel ? croyez-vous même pouvoir représenter le réel au théâtre ? Un critique affirmait dernièrement le contraire, mais comme quinze jours après ce même critique a fait un haut éloge de Mme Huguet, précisément à cause de sa réalité, laissons de côté cette question. Il y a du moins une vérité incontestable, c'est qu'un personnage méprisable ne saurait intéresser. Or, Mme Huguet attire nécessairement sur elle le mépris. A voir ce qu'elle conseille à son fils pour atteindre la fortune, on suppose, quoiqu'elle se dise sans reproche, tous les moyens qu'elle a dû mettre en œuvre pour faire la fortune de son mari. Tout lui est bon, rien ne l'arrête. Mme Joulin, qui a eu vingt amants, est une femme à mettre à la porte, elle veut la recevoir :

Une bonne habitude à prendre est de ne *point*
Penser du mal des gens dont nous avons *besoin*.

Mamignon, nous l'avons vu, a insulté la sœur de Philippe; celui-ci veut le provoquer en duel. La mère dit à sa fille :

Fais battre ton mari si tu veux qu'on se batte!
C'est son affaire, en somme, à cet *époux chéri*.

Mais Philippe veut au moins se venger en paroles; elle y met bon ordre :

Fais-t'en un ennemi, va, je te le conseille!
Tu ne sais qu'inventer pour te nuire aujourd'hui.
Après monsieur Joulin, c'est ton plus sûr appui.

Elle ne s'arrête pas là; elle conseille à sa fille de souffrir tranquillement les déclarations de M. Mamignon, « de ne pas le froisser, d'être gentille, » afin de ne pas nuire à son frère.

Il faut savoir parfois relâcher d'un principe...
Que te demande-t-on d'ailleurs? Tout simplement
De laisser le plaisir de se croire charmant
A ce pauvre bonhomme.
MATHILDE. Il me semble inutile
De faire aucun plaisir à ce vieil imbécile.
Je le trouve plaisant, ce galant *très-peu vert*,
D'oser ne pas me croire amoureuse d'Hubert,
De se le figurer ainsi qu'un pauvre sire,
A qui le ridicule irait *comme de cire!*

Mais allons plus loin encore. Mamignon arrive, il trouve Mme Huguet seule et veut se retirer. Voyons jusqu'où, en lui parlant, elle porte la bassesse :

Ces jeunes gens! toujours quelque soin les réclame
S'il s'agit de rester près d'une vieille femme!
Tenez, c'est très-vilain; je veux vous faire *affront*.
Vous êtes tous taillés sur le même *patron*.
. . . . . .
Mais pour moi, si j'étais un mari, je sais bien
Que je vous fermerais ma porte, cher *vaurien*.

Enfin, dans une scène qui termine le quatrième acte, et qui est la plus importante de la comédie, Mme Huguet expose à son fils les raisons de sa conduite. Elle a eu la pauvreté avec son mari, et elle veut garantir son fils de la pauvreté. Eh quoi ! dira-t-on, la pauvreté! Et lorsqu'ils se mirent en ménage, ils avaient cent mille francs, et lorsque M. Huguet est mort, il en laissait deux cent mille. — Oui, c'était la pauvreté; car pour cette femme que nous avons vue si prosaïque, si grossière, c'était la misère que d'avoir à soigner elle-même, à laver ses enfants, et elle ne craint pas de dire à son fils, en exaltant les priviléges des riches :

Par exemple, une mère est chez eux une femme
Dont la maternité ne fait qu'étendre l'âme...

Elle reste charmante, et de plaire jalouse ;
L'office maternel qu'elle s'est réservé,
C'est de gâter l'enfant... *par d'autres mains lavé.*

Cette alliance d'une délicatesse bizarre et d'une grossièreté à outrance chez le même personnage est un des défauts les plus saillants et les plus persistants des œuvres de M. Emile Augier. Elle se retrouve dans les pensées, dans les actes, dans les paroles de ses personnages. Ils passent tour à tour d'un langage brillant, délicat et précieux aux expressions vulgaires, triviales et basses. Sa nouvelle comédie est loin en cela d'être un progrès sur celles qui l'ont précédée. E le offre des vers frais et gracieux; d'autres vers lourds, d'un prosaïsme banal, insuffisants pour la rime, désagréables par l'image; des pensées qui veulent être fines, qui le sont quelquefois, mais qui souvent se perdent dans l'afféterie pour se heurter bientôt, sans transition, sans mesure, contre la crudité de l'esprit qu'on nomme gaulois.

Quant aux personnages, aux caractères, il est inutile d'y insister. Mamignon et Joulin n'existent pas, Cyprienne n'est qu'une silhouette, Mathilde une comparse, et son mari Hubert — souvenir du Rodolphe de M. Ponsard et de tous les raisonneurs *bons garçons* qui l'ont suivi — n'est qu'un déclamateur parfois très-heureux et très-applaudi. Il fait, du reste, si habilement ressortir le bonheur de vivre aux champs, et de ne point passer la moitié du jour *autour* d'une écritoire, que Philippe, au cinquième acte, retrouve tout d'un coup sa jeunesse et son amour et que madame Huguet paraît subitement oublier ses tristes principes.

Restent les deux personnages que nous avons plus longuement étudiés, le lecteur les jugera sans peine : le fils ne luttant pas pour défendre les nobles élans de sa jeunesse, il en résulte que la comédie n'a pas d'action et manque d'intérêt; la mère, défiorant elle-même les virginités morales de son fils, tombe dans le mépris, malgré tous les efforts de la logique, et au lieu d'être, comme pourrait l'espérer l'auteur, le succès de son œuvre, elle en est le vice capital. Peut-être eussions-nous été plus vivement intéressés si nous avions vu cette femme enlacer son fils dans les replis de ses machinations positives, et le fils se débattre et lutter, sans qu'il y eût confidence de l'un à l'autre. Tartuffe n'a pas de confident, Mercadet éloigne sa femme des détails de ses affaires; en prenant pour confident son propre fils, Mme Huguet se rend plus odieuse.

Nous pouvons donc conclure que, si M. Émile Augier a entrevu une comédie, il ne l'a pas faite, et que les critiques qui l'ont louée comme un grand progrès sur ses autres œuvres, prennent trop facilement l'intention de l'auteur ou leur propre désir pour la réalisation d'une idée.

JEAN MOREL.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

DE L'ÉTRANGER

J'ai besoin de rappeler parfois au lecteur indulgent que je ne vise pas à étaler un grand savoir au moyen d'une docte critique; je veux, dans une causerie que je souhaiterais de tout mon cœur pouvoir lui rendre agréable, attirer son attention sur quelques livres étrangers qui me paraissent la mériter. Je ne suis pas de la force du savantissime dom Scott, qui raisonnait doctement *de omni re scibili et de quibusdam aliis*. J'ai les pédants en aversion, et, plutôt que de passer pour un des leurs, je préfère laisser paraître toute mon ignorance. Je sais un peu de tout, mais, en somme, je ne sais rien, et j'ai cela de commun avec force gens qui passent pour très-savants. Je m'applique difficilement à la science qu'on trouve dans les livres ; elle est pleine de contradictions. Je ne parle point de la science positive, de celle que dominent les règles invariables du nombre et du mouvement : je la tiens, cette science-là, en admiration grande; mais elle ne vient qu'en seconde ligne, comme tout ce qui touche à la matière, et je n'en fais point l'objet de mes veilles. La science véritable, la science excellente, celle qui est par elle-même en dehors et au-dessus de toutes les autres, c'est la science du vrai, du bien et du beau ; c'est la science de ce qui est infini et éternel, celle de la raison, du moi, de l'âme humaine. Hélas! elle est fort négligée aujourd'hui. Je sais bien qu'il se rencontre des gens très-érudits qui s'imaginent de bonne foi qu'ils résoudront le grand problème au moyen de l'algèbre, de la physique et de la chimie combinées ensemble dans d'heureuses proportions ; moi, je regarde cet espoir comme un leurre. J'ai la conviction profonde — il est vrai que je suis un complet ignorant — qu'une seule puissance au monde peut donner la solution si désirable, si nécessaire pour le bonheur d'une so-

ciété qui se partage entre mille systèmes contraires, dont le pire de tous, celui de ne croire à rien, compte le plus grand nombre de partisans : c'est la raison humaine. Quant à la science positive, je suis certain qu'elle prouvera, par A plus B moins C divisé par Z, que le mouton doit être rouge et mourir de la clavelée, mais rien de plus.

Lecteur indulgent, je vous dis le motif pour lequel je lis peu de livres. De ceux que je lis, je ne retiens que ce qui peut m'aider à déchiffrer ce livre écrit dans une langue divine, que chacun porte ouvert en soi-même. Mon âme, mon moi, voilà mon livre de prédilection et dont je fais mon étude constante. Peut-être quelque jour dirai-je ce que j'y aurai lu... si la certitude me vient que cela puisse être utile à quelqu'un. Pour le moment, je vais, une lanterne à la main, cherchant de tous côtés un homme ou un livre, car c'est tout un, qui m'apprenne quelque chose. Eh bien, à ne vous point mentir, dans ce mois-ci encore, je ne trouve pas au delà de nos frontières une page qui soit puisée à la source du vrai savoir. En trouvez-vous beaucoup en France?... Ma plume va butiner un peu partout, comme l'abeille qui demande son miel aux fleurs qui ont le plus de parfum. Pourquoi faut-il que ma comparaison soit mauvaise? Ma plume est paresseuse; elle n'a ni la grâce charmante, ni la vive allure de l'abeille. Quant à vous, lecteur sévère, repoussez avec dédain ce ragoût peu consistant, formé d'ingrédients d'Angleterre, d'Allemagne et de Flandre, et cherchez ailleurs quelque plat plus solide.

En Allemagne, les œuvres d'imagination continuent à être rares. Le terrain scientifique y est toujours très-exploité. Plusieurs publications historiques et politiques viennent de paraître; elles ont trait aux événements contemporains. Une des plus intéressantes est assurément la première livraison d'une revue mensuelle éditée à Berlin sous le titre de : *Preussische Iahrbucher* (Annales prussiennes), et dont la direction est confiée à un homme de haut mérite, M. Rudolph Haym, l'auteur d'*Hegel et son temps*, livre destiné à populariser en Allemagne la philosophie du grand penseur allemand.

M. Zarnck, professeur de philologie à l'Université de Leipsig, vient de publier dans cette ville un livre du plus piquant intérêt qui fait un tableau très-pittoresque de la vie universitaire en Allemagne au commencement du seizième siècle. Cet ouvrage, dont le premier volume seul a vu le jour, a pour titre : *Die deutschen Universitæten im Mittelalter* (les Universités allemandes au moyen âge). M. Zarnck nous fait connaître le *Manuale scolarium*, instructions touchant la conduite que doivent tenir les étudiants et sur la manière dont ils doivent parler le latin. Pour la peinture de leurs mœurs et habitudes, l'auteur parle surtout de l'Université de Heidelberg, la plus renommée de toutes, celle qui offre le caractère le plus original et où quelques-uns des usages anciens se sont perpétués jusqu'à nos jours.

La partie la plus intéressante du livre est celle qui a trait aux *Questiones*

fabulosæ. L'auteur rappelle que, tous les quatre ans, c'était la coutume que les universités donnassent une fête où il était disputé longuement sur de graves sujets. Ces disputes duraient plusieurs jours; mais pour donner quelque récréation aux auditeurs lassés, on y en entremêlait des sujets bouffons et le plus souvent grivois. Cela était du moins l'usage aux universités de Vienne, de Cologne, de Heidelberg et d'Erfurth. L'auteur cite plusieurs de ces sujets qui furent controversés à Heidelberg en 1488 et en 1500, à Erfurth en 1494 et en 1515; ils montrent la jeunesse d'alors encline à l'opposition et à la satire. Voici deux de ces thèmes que discutèrent joyialement les étudiants de Heidelberg et d'Erfurth, qui contribuèrent peut-être pour quelque chose à la grande réforme du seizième siècle : *De fide meretricum et de fide concubinarum*, — *De generibus ebriosorum*. Ces joyeusetés me rappellent une thèse du même genre qui fut gaillardement discutée, il y a peu d'années, dans un cercle bruxellois composé d'hommes très-sérieux le jour, très-gais le soir, et fort spirituels à toute heure; elle mérite que je la cite, à cause de son originalité : — L'adultère commis sur un mur mitoyen doit-il être considéré comme ayant eu lieu dans le domicile du mari? Voilà le thème; il vaut assurément à lui seul les disputes bouffonnes de toutes les universités d'Allemagne.

Geschichte der Bildung der Kunste im neunzenhnten Jahrhundert (histoire des arts plastiques au dix-neuvième siècle), ouvrage intéressant à plus d'un titre, dont l'auteur, le docteur Springer, de Leipsig, se montre l'avocat éloquent mais paradoxal d'un réalisme mitigé. Le titre est peut-être un peu prétentieux pour le livre. M. Springer défend avec beaucoup d'énergie la cause du réalisme dans l'art. Voilà qui va grandement réjouir M. Courbet et ses disciples. Un fils de la blonde Allemagne, la patrie des rêves bleus, de la poésie vaporeuse, du *vergiss-mein-nicht* et de la pipe mélancolique, prêchant le réalisme : voilà qui est nouveau, original, voilà un argument sans réplique en faveur du système. L'auteur reproche aux meilleures créations de l'art allemand d'être plutôt des poëmes que des œuvres d'art véritables, des problèmes philosophiques plutôt que des tableaux, et en cela il n'a point tort, au moins pour un certain nombre d'entre elles. La forme et la couleur, dit l'auteur, font d'un tableau un objet d'art, et il les admire dans la peinture française, dont il critique pourtant le peu d'invention et de fantaisie. Se plaçant en quelque sorte en contradiction avec lui-même, il accuse les tableaux classiques d'Ingres d'être vides de toute idée; il blâme, d'autre part, Cornelius et Kaulbach de se montrer trop idéalistes. Un peintre belge, M. Gallait, de Bruxelles, réalise son idéal; il professe pour son talent, qui est assurément très-distingué, une admiration profonde; il appelle sa manière « l'amour sacré de l'art. » Le livre renferme une statistique curieuse de la situation de l'art chez tous les peuples de l'Europe.

Puisque le docteur Springer nous a conduit à Bruxelles et que nous parlons de l'art un peu comme tout le monde en parle, c'est-à-dire en raisonnant beaucoup et en déraisonnant tout autant, voyons comment se fait la critique en Belgique. Elle s'y fait fort judicieusement, ma foi, et dans un style très-élégant. J'ai sous les yeux le *Salon*, par M. Eugène Landoy, un homme d'infiniment d'esprit, qui a le tort, depuis longues années, de mettre un talent d'écrivain des plus distingués au service de messieurs de la gauche ou de messieurs de la droite; je ne sais au juste dans lequel des deux camps il combat. Son compte rendu du dernier salon est une causerie charmante entre lui, l'ami Célestin et l'ami Pierre. « L'ami Célestin, le spiritualiste, est un gros garçon haut en couleur, bien nourri, bien portant et pas du tout séraphique. Pierre, le réaliste, est long comme le vendredi saint et maigre comme la semaine sainte. Tous deux sont de vivants démentis aux systèmes qu'ils préconisent. » Quant à lui, il représente, dans cette trilogie qui sous des formes plaisantes abonde en aperçus sérieux, l'école du sens commun. M. Eugène Landoy est modeste, il parle le langage du bon sens.

Un autre livre d'un jeune écrivain belge sur le même sujet mérite d'être signalé : *Études sur l'état présent de l'art en Belgique et sur son avenir*, par M. Adolphe Van Zoust. Ce livre émane d'une plume exercée, il est le fruit d'une conviction profonde : M. Van Zoust est un fervent disciple du spiritualisme dans l'art. Dans cet ouvrage, composé avec un grand zèle et un ardent amour pour l'art lui-même, l'auteur sacrifie, avec une fierté à laquelle j'applaudis des deux mains, ses amitiés personnelles, toutes les considérations de quelque nature qu'elles puissent être, sur l'autel du vrai et du beau. Le livre de M. Van Zoust abonde en saines et nobles pensées inspirées par une foi ardente du vrai, du bien et du beau. Je n'en veux donner qu'un exemple : « Le but suprême de l'art, c'est d'éveiller dans l'âme la notion du beau, de révéler l'infini au fini, l'homme immortel à l'être d'un jour. »

La *Joyeuse Angleterre, son sport et ses passe-temps*, par lord William Lennox. — *Récits de sport*, par Harry Hicover. — Voici un lord et un roturier sur le turf, chacun devisant sur le sport, et, il faut le dire, le roturier fait preuve de plus d'élégance, de distinction, de savoir que le lord. Sa seigneurie nous parle des meutes de la reine, nous raconte des aventures de lièvres, de renards, de faisans; il babille de tout et à propos de tout, sur tous les genres de sport, sur le canotage, la pêche, l'escrime, les chevaux, les courses, sur la chasse au fusil, la chasse à courre, le tir à l'arc, etc. Mais tous ces sujets ne sont pas traités dans le style d'un vrai sportman; ce n'est point le langage facile et distingué d'un gentleman parlant des choses qu'il sait. On sent l'effort pour être agréable, on sent un enthousiasme factice et pénible. Ce livre a la tournure et l'odeur d'un ouvrage d'écrivailleur pédant qui s'évertue à parler de choses qui lui sont étrangères. Le style veut être digne,

il n'est que prétentieux. Les phrases élogieuses que l'auteur adresse aux personnages les plus illustres sont plutôt offensantes que flatteuses; elles sont tournées de telle sorte qu'elles rappellent les humbles dédicaces des poëtes faméliques d'autrefois, qui ne flattaient les grands que pour en recevoir une aumône. Le livre de Harry Hicover ne ressemble en rien à celui du lord; il est plein d'intérêt et écrit comme doit l'être un livre de cette nature.

Essai sur les cloches, suivi de quelques notices sur les fonderies et sur les fondeurs du Wilthire, par le révérend William Lukis. — Voici un sujet de livre à la fois musical et pittoresque. Ces cloches monotones sont pour l'écrivain une source d'impressions infiniment variées : le savant va les écouter gravement pour faire des observations d'acoustique; le peintre bénira le clocher, ce doigt géant levé vers le ciel comme pour y faire penser; le poëte demandera aux cloches mille inspirations diverses : tantôt elles lui inspireront le recueillement, tantôt la joie, tantôt la mélancolie, la douleur. La jeune fille, qui songe à son amoureux, les entend qui chantent : « Épousez Jean! épousez Jean! » La femme battue par son ivrogne de mari les écoute mieux et s'aperçoit qu'elles disaient : « N'épousez pas Jean! n'épousez pas Jean! » La cloche n'est pas un son sur une note invariable, c'est une langue qui parle à tous et qui parle à chacun. Les cloches de Florence parlaient à Giotto un langage bien différent de celui que tenaient à Foscari les cloches de Venise. Quel thème que cette poésie de la cloche, à commencer par la pièce admirable de Schiller, en revenant à Milton, à Moore, à Byron, et en terminant par Victor Hugo et son Quasimodo le sonneur! Le livre de M. Lukis est très-curieux; l'auteur fait l'histoire des cloches et des clochers; il étudie les cloches à leur point de vue poétique, moral, religieux, physique, hygiénique, social; il énumère ensuite les principales fonderies et les plus habiles fondeurs; il raconte l'histoire des cloches célèbres, leurs devises, les vers qu'elles ont inspirés, les événements dont leur sonnerie a été le signal. C'est un livre original, bien écrit, plein de faits et d'intérêt.

J. VILBORT.

DIRECTEURS : JEAN MOREL. — E. OGER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE MADRIGAL

NOUVELLE

BIBLIOTHEQUE IMPÉRIALE IMPR.

Midi sonnait à l'horloge de Saint-Thomas-d'Aqum, et mademoiselle Isabelle de Beaulieu déjeunait, assise en face de son oncle et tuteur, le comte de Chancerue. Il serait plus exact, toutefois, de dire qu'elle avait déjeuné, car depuis longtemps elle avait pelotonné sa serviette de toile de Flandre quadrillée, pour la poser près de son assiette, puis se renverser sur sa chaise et croiser les bras avec une impatience mal dissimulée. Son oncle, d'ailleurs, était accoutumé à lui voir grignoter dédaigneusement les plus fins morceaux, ce dont il gémissait tout bas, car il aimait la table, chose excusable à cinquante ans. Poli comme on ne l'est plus, il ne s'était jamais permis la moindre observation à ce sujet, et l'on ne pouvait attendre moins d'un homme qui, chaque matin, baisait la main de sa pupille, suivant toutes les règles de la galanterie la plus raffinée. Ce jour-là, comme toujours, M. de Chancerue avait fait d'héroïques efforts pour ne point rester en arrière, poussant l'abnégation jusqu'à refuser certaine aile d'un perdreau truffé dont le seul fumet lui avait causé les sensations les plus douces. Pendant une demi-heure, on l'avait vu jouer de la fourchette avec une précipitation entièrement contraire à ses principes, et qui n'eût pas manqué de lui devenir funeste s'il n'eût pris soin de recourir de temps en temps à la théière. Mais il était écrit qu'il succomberait dans cette lutte désespérée, et se voyant sur le point d'étouffer, il s'arrêta court, respira largement, puis s'adressant à sa nièce :

— Je vous demande pardon de vous faire attendre, dit-il; mille pardons, chère belle; mais aussi vous y allez d'un train !...

— C'est vrai, mon oncle, répondit-elle d'une voix sèche, et c'est une détestable habitude qu'il faut me faire perdre : oui, oui, vous me rendrez service, et, pour me punir, je recommence dès à présent. Servez-moi quelque chose, François.

Le domestique allait obéir, quand M. de Chancerue, s'écriant qu'il avait fini, repoussa sa chaise et offrit le bras à sa nièce, qu'il reconduisit chez elle, comptant y passer quelques instants, suivant sa coutume. Mais, au lieu de lui présenter le journal en le priant de lui en lire les passages les plus intéressants, Isabelle se contenta de s'asseoir silencieusement au coin du feu. M. de Chancerue, qui savait son monde, comprit qu'elle désirait être seule et ne songea plus qu'à se conformer à ce nouveau caprice, si peu flatteur pour lui. Il avait la religion de l'obéissance envers le beau sexe, et si ce subit amour de la solitude lui paraissait quelque peu suspect chez une femme qui jusque là n'avait guère parlé de vivre en recluse, il se garda bien d'en faire l'objet de ses inquisitions, comme il en avait le droit à titre de tuteur. Il eût trouvé cela bourgeois, et il lui semblait de bien meilleur ton de laisser sa nièce en faire à sa tête, dût-elle faire une folie, ce dont il était loin de la croire incapable. Néanmoins, comme il n'est jamais agréable de recevoir congé d'une femme, M. de Chancerue ne résista pas au désir de se venger innocemment, en demandant à Isabelle s'il y avait longtemps qu'elle n'avait vu son cousin Philippe et si, par hasard, elle ne l'attendait pas ce jour-là.

— Il vient quelquefois, répondit-elle d'un air superbe, mais je ne l'attends jamais.

Puis elle s'empara de la pincette et tisonna d'une main fiévreuse, tout en regardant la fenêtre à la dérobée. M. de Chancerue, sans s'expliquer quel était l'attrait qui attirait de ce côté les yeux d'Isabelle, comprit du moins qu'elle le souhaitait à cent lieues de là, et il y eût été plutôt que de lui déplaire, s'il n'eût cru devoir protester contre le dédain dont son neveu était l'objet de la part de cette hautaine et fantasque beauté. Il s'était levé; il se rassit, déterminé en apparence à n'en pas rester là. Pour Isabelle, elle remit la pincette en place si brusquement, que pincette, pelle et soufflet tombèrent avec fracas sur le tapis. Honteuse d'avoir cédé à ce petit mouvement de colère, elle rougit et s'apprêtait à réparer les effets de ce qu'elle appelait sa maladresse, quand son oncle la prévint, tout en commençant ainsi l'escarmouche :

— En vérité, Isabelle, vous avez grand tort, permettez-moi de vous le dire, de traiter ainsi ce pauvre Philippe. Vous êtes libre assurément de ne pas l'aimer, mais croyez-vous l'être de professer pour lui une indifférence qui va presque jusqu'au mépris? Je ne vois pas comment il a pu mériter cela, et vous seriez fort embarrassée vous-même, je le suppose, de donner de bonnes raisons à l'appui de votre conduite envers lui. Philippe n'est pas un homme de génie...

— Vraiment, mon oncle, vous en voulez bien convenir! interrompit-elle d'un air moqueur, c'est heureux!

— Et j'en conviens d'autant plus volontiers, continua M. de Chancerue, que

telle n'est pas la visée de cet aimable garçon. D'ailleurs, à défaut de génie, il a de l'esprit, et...

— Ah! l'esprit! s'écria-t-elle toujours du même ton : belle malice que d'avoir de l'esprit, tout le monde en a. L'esprit, à quoi cela sert-il?

— Il est certain, ma nièce, repartit finement M. de Chancerue, que parfois cela ne sert pas à grand'chose. Pourtant...

— Oh! dit-elle en joignant les mains, grâce, mon oncle, grâce, au nom du ciel! Et, soit dit en passant, j'espérais bien que vous seriez assez aimable désormais pour ne plus aborder certain sujet sur lequel nous ne saurions nous entendre. Mon oncle, je suis la plus soumise des nièces, vous l'éprouvez chaque jour; mais quelque plaisir que j'éprouve à vous obéir, je ne saurais porter la déférence jusqu'à épouser, pour vous plaire, un homme dont le moindre défaut est de me déplaire excessivement, un homme qui n'est pas plus fait pour moi que je ne suis faite pour lui, un homme enfin qui est ce que je déteste le plus au monde, c'est-à-dire un homme d'esprit.

— Mais, s'écria M. de Chancerue que cette boutade inexplicable avait fait sortir de son caractère, mais qui diable prétendez-vous donc épouser, jeune folle?... un sot?

— Eh! fit-elle coquettement, ce ne serait déjà pas si bête! Mais rassurez-vous, mon oncle, je ne suis pas aussi... spirituelle que cela.

— Je vous en félicite. Et pourtant, puisque vous ne voulez ni d'un homme d'esprit ni d'un sot, c'est qu'apparemment vous vous flattez de faire la conquête d'un homme de génie.

— Précisément, dit-elle.

— Soit. Mais il faut d'abord que le destin le mette sur votre route, cet homme rare.

— Il en a déjà pris soin, que cela ne vous inquiète pas!

— Il faut ensuite que vous lui tourniez la tête.

— C'est chose faite.

Elle s'exprimait avec une assurance inquiétante, et son oncle commençait à craindre qu'il n'y eût là-dessous quelque chose de sérieux. Il réfléchit une ou deux minutes aux étranges paroles qu'il venait d'entendre, véritable énigme, dont il ne put trouver la clef. Dès lors, il n'avait plus qu'une ressource, faire causer Isabelle, qui d'ailleurs avait l'air de ne pas demander mieux.

— Ainsi, reprit-il, voilà qui est entendu, vous avez un homme de génie sous la main, et dans un temps où ils ne courent pas les rues, sans doute parce qu'ils ont carrosse. Vous plairait-il de me le présenter?

— J'aurais sollicité pour lui cet honneur un jour ou l'autre.

— Fort bien. Quand aura lieu la présentation?

— Tout de suite, si vous le permettez.

Et elle se dirigea vers sa chambre à coucher. M. de Chancerue crut rêver.

— Au diable la tutelle! pensa-t-il, tandis qu'Isabelle refermait tranquillement la porte sur elle. Qu'avais-je besoin de me mêler de mener à bien cette fillette écervelée, moi dont les antécédents ne sont pas précisément ceux d'un directeur de consciences? La belle affaire que c'est là d'avoir sur les bras une péronnelle...

Il n'eut pas le temps d'achever sa pensée, car Isabelle rentra, tenant à la main une de ces lorgnettes appelées *jumelles* dont on se sert aux Bouffes ou à l'Opéra, et quelquefois autant pour faire voir son bras que pour voir le spectacle. Surpris, quoique agréablement, d'une telle péripétie, M. de Chancerue bégaya quelques paroles inarticulées, auxquelles sa nièce ne fit pas la moindre attention, tout entière qu'elle était à certains exercices des plus singuliers. Après avoir soigneusement essuyé les verres antérieurs de la lorgnette, et l'avoir mise à point pour sa vue, elle s'était approchée de la fenêtre ; puis, relevant délicatement un coin du rideau, elle avait braqué l'instrument perfide sur une fenêtre située en face de la sienne, et qui n'en était séparée que par la largeur d'un jardin. Elle demeura quelques instants ainsi, dans une immobilité complète, et elle y serait encore si son oncle ne lui eût demandé ironiquement depuis quand elle s'adonnait à l'astronomie. Pour toute réponse, elle se retourna le front illuminé, l'œil rayonnant et tendant la lorgnette à M. de Chancerue :

— Voyez, dit-elle.

M. de Chancerue vint prendre la place qu'elle lui laissait, s'empara de la lorgnette et ne songea plus qu'à s'en servir de son mieux. Ce qu'il vit mérite d'être rapporté.

La fenêtre objet de ces diverses investigations était alors toute grande ouverte : il y avait auprès une méchante table de bois noir, couverte de plumes et de papiers, devant laquelle un jeune homme était assis. Il paraissait âgé d'une vingtaine d'années, et autant qu'il était permis d'en juger d'aussi loin, il devait être d'une remarquable beauté. Maigre, pâle, il portait de longs cheveux bruns, affectation qui n'était pas sans grâce. Quant à son costume, il était celui d'une pauvreté décente. Au moment où M. de Chancerue l'avait aperçu pour la première fois, il écrivait encore; mais bientôt il avait jeté sa plume d'un geste plein de découragement, pour poser son coude sur la table, puis sa tête sur sa main, dans une attitude dont l'élégante nonchalance rappelait celle qu'un grand peintre s'est attribuée dans un de ses portraits. Mais déjà le jeune inconnu s'était remis au travail avec ardeur, il ne levait plus les yeux. Il n'y a rien de plus touchant que cette triple alliance de la jeunesse, du travail et de la pauvreté, par cela même que la richesse et l'oisiveté vont à merveille aux jeunes gens. M. de Chancerue laissa donc retomber le rideau, plus ému qu'il n'eût voulu le paraître. Isabelle triomphait.

— Mon oncle, s'écria-t-elle avec une vivacité extrême, répondez, que vous semble-t-il de ce jeune homme? quel est-il? que fait-il, selon vous?

— Que voulez-vous qu'il soit, logé et vêtu comme il est, si ce n'est poëte? Que voulez-vous qu'il fasse, sinon la chose qu'on paye le moins, et qui cependant est la plus précieuse de toutes, quand elle est de bonne qualité, c'est-à-dire des vers?

— Vous voyez bien, dit-elle en battant des mains, cela saute aux yeux. Mon oncle, la présentation est faite, j'ai tenu ma promesse.

M. de Chancerue repartit que ce n'était pas tout à fait exact, attendu qu'on lui avait promis un homme de génie, et qu'il ne suffit pas, pour en être un, de se mêler d'écrire : bon nombre d'écrivains en sont la preuve. Néanmoins, il convint de bonne grâce qu'il y avait en ce jeune homme quelque chose d'intéressant, et que même son habit paraissait assez râpé pour qu'on lui supposât de l'honneur et du talent. Que si sa nièce voulait l'en croire, elle y regarderait à deux fois avant de confier sa destinée à un inconnu; mais que, si elle était déterminée, il ne s'y opposerait pas, pourvu que le *jeune nourrisson des Muses* présentât certaines garanties de moralité. Et au fond du cœur il ne le souhaitait guère moins ardemment qu'Isabelle elle-même, car ses fonctions de tuteur commençaient à lui paraître un peu lourdes, et il aspirait secrètement au temps où il n'en serait plus réduit à dîner par cœur. Ravie de le trouver dans des dispositions si débonnaires, Isabelle s'apprêtait à lui en témoigner sa gratitude, quand on annonça M. le vicomte Philippe de Chancerue. Or, s'il était une chose que M. de Chancerue eût en plus vive horreur encore que de quereller les gens, c'était de se trouver en tiers dans une querelle, et, pressentant l'orage, il s'esquiva prudemment, bien résolu à les laisser s'arranger comme ils voudraient, car il était légèrement égoïste, ainsi que le sont presque toujours les gens d'une politesse à toute épreuve.

Si, impatiente qu'elle était de jouer librement du binocle, Isabelle n'avait pris le temps ni de déjeuner, ni de s'initier, par le moyen des hommes d'État de la *Gazette de France*, aux mystères de la politique européenne, l'arrivée de Philippe, en l'arrachant à la contemplation de son poëte bien-aimé, devait mettre le comble à sa mauvaise humeur. Philippe fut donc reçu comme peut l'être un homme que le dieu du contre-temps adresse à une femme tout occupée d'un autre; et à qui donc pareille mésaventure n'est-elle point arrivée une fois au moins en sa vie? Mais Philippe, qui méritait réellement la réputation d'homme d'esprit que lui faisait son oncle, en homme d'esprit sut prendre la chose, c'est-à-dire qu'il se contenta d'être aimable pour deux. Quant à Isabelle, quelque dédain qu'elle affichât pour son cousin, elle savait trop combien il avait le regard sûr et fin, pour espérer lui cacher son secret; elle avait donc pensé que le plus simple était de le lui avouer, et d'ailleurs ce parti était le seul qui convînt à sa fierté. Dès les premiers mots qu'ils

échangèrent, Philippe comprit qu'elle avait à lui faire un aveu embarrassant, et sa curiosité une fois éveillée, il crut que le meilleur moyen de la voir promptement satisfaite était de lui faire prendre le masque de l'indifférence. C'est là une de ces ruses aussi vieilles que le monde, où l'on se les transmet comme infaillibles de génération en génération, et Isabelle, après avoir vainement attendu qu'on l'interrogeât, se décida à en venir d'elle-même à une explication. Déjà elle avait déclaré à Philippe qu'elle avait quelque chose à lui apprendre, et cela en lui disant *vous*, ce qui n'arrivait jamais :

— Va donc, répondit-il, je t'écoute, et tu sais, Isabelle, combien je m'intéresse à tout ce qui te touche.

— Je vous remercie, Philippe. Donc vous saurez...

— Pardon, interrompit-il, mais il est une chose que j'aimerais à savoir avant tout, et ce serait d'où te vient cette fantaisie de m'interdire le *tu*, en affectant de ne plus t'en servir toi-même envers moi?

— Cela se rattache à certain système : décidée à ne plus souffrir que tu me compromettes... c'est-à-dire que vous me compromettiez par des familiarités hors de saison.

— Ah! s'écria-t-il en souriant, que me dis-tu là, Isabelle? Moi, te compromettre! y songes-tu? Oserais-tu bien répéter un pareil mot? Mais, tiens, tu as peut-être raison. Certes, si par ce *compromettre* tu entendais dire que je suis homme à nuire à ta réputation, l'accusation serait insoutenable, tu le sais aussi bien que moi. Si tu veux seulement insinuer qu'en apportant dans nos rapports cette liberté respectueusement tendre autorisée entre futurs, je ne serais pas fâché d'accréditer dans le public le bruit de notre prochain mariage; cette fois tu n'aurais peut-être pas tout à fait tort : une chose que tout le monde considère comme faite a mille chances de se faire, surtout quand c'est d'un mariage qu'il s'agit...

— Eh! mon Dieu, c'est absolument comme j'avais l'honneur de te le dire, tu me compromets...

— Pas plus que l'on ne peut souhaiter de compromettre celle à qui l'on serait heureux de confier son nom; non, pas plus, j'en suis certain, et dès lors le mal ne saurait être bien grand.

Isabelle, quelque dédain qu'elle professât pour l'esprit, en avait trop elle-même pour y rester insensible quand elle en rencontrait chez les autres.

— Sais-tu, dit-elle d'un ton plus doux, sais-tu ce qui te manque pour être tout à fait aimable à mes yeux, Philippe? C'est d'en aimer une autre.

— Je ne saurais t'en dire autant, répondit-il simplement. Mais revenons à cette fameuse communication.

— C'est cela!... Philippe, j'ai un défaut... je suis romanesque.

— Est-ce un défaut? Du temps des Mathilde et des Corinne, à cette époque

bienheureuse où l'on rêvait des Maleck-Adel et des Oswald, un mari pouvait redouter de voir le sentiment du romanesque l'emporter chez sa femme sur celui du ménage, et je conçois qu'alors une femme romanesque pût effrayer les amants. Mais de nos jours...

— Fort romanesque, Philippe, romanesque à l'excès : ainsi j'ai le bois de Boulogne en exécration; je donnerais tous les bals du monde pour les mystérieuses émotions du clair de lune ou les belles horreurs d'un ouragan.

— Depuis quand et pour combien de temps?

— De tout temps et pour toujours!

— C'est me la donner belle pour te mettre en flagrante contradiction avec toi-même. Te souvient-il qu'il y a huit jours, pas davantage, tu prétendais ne pouvoir vivre qu'au sein des raffinements les plus délicats de la vie élégante? Quant à ces spectacles de la nature dont tu fais aujourd'hui si grand cas, il n'en était pas de même alors, car tu m'as dit, oui, tu m'as dit que tu donnerais un coucher de soleil en pleine mer pour la moindre mazurka. Au reste, je me plais à reconnaître qu'alors comme aujourd'hui ton accent était celui d'une conviction sincère, inébranlable.

— Mon Dieu! dit-elle d'un air mutin, laissons là les grands mots. Les convictions : eh! qu'importe qu'on en change? C'est une manière comme une autre de prouver qu'on en a. Mais revenons à notre affaire. Tu conviendras, mon cher cousin, qu'une femme a bien le droit de s'arranger une existence à son goût : or, comme je déteste la vie fashionable, je te le répète, tu trouveras tout simple que je ne t'épouse pas, toi, enragé sportsman, qui passes ta vie à caracoler sur la route de la Marche ou de Chantilly.

— Il faut bien tuer le temps, fût-ce un peu sottement; mais tu te tromperais grandement de croire que je me fusse fait un besoin de ces plaisirs creux, ou qu'ils me satisfissent complétement. Loin de là, j'en ai souvent rêvé d'autres; si j'étais marié à mon goût, et voilà des yeux qui me répondent que je n'ai pas le goût mauvais, je n'aurais rien de plus pressé...

— Que d'aller vivre bourgeoisement dans ta terre du Nivernais, n'est-ce pas?

— Si tu préférais que nous allassions nous fixer chez toi, en Touraine...

— Nous fixer!... quel affreux mot! Philippe, je te le déclare, une existence fixe n'est pas mon lot. Oui, je me sens faite pour cette vie puissante de l'artiste, dont le premier caractère est de ne comporter rien moins que ces établissements — fixes — qui ne manquent jamais de rétrécir l'esprit, de le dessécher, de l'ossifier. Fi! Je n'en ai pas l'air, n'est-ce pas? et néanmoins, telle que tu me vois, je suis bohémienne dans l'âme. Ah! rompre en visière à ces lois mesquines de la société, dont le code est l'œuvre ridicule de la sottise et du préjugé; ne relever que de sa propre fantaisie; dominer le monde en le bafouant; ne rien devoir qu'à sa plume ou à son pinceau; souffrir, mais

de cette noble souffrance du génie, qui lutte et triomphera : voilà, oui, voilà la vie qu'il me faut, et je l'aurai, Philippe, car toute autre serait la mort.

Depuis dix-huit ans que Philippe connaissait Isabelle, il lui avait entendu débiter bien des folies, il l'avait vue se passionner pour bien des choses; mais il s'attendait si peu à cette fougueuse diatribe contre la société, à cette excursion d'une héritière au pays de Bohème, qu'il se demanda si décidément ce n'était pas la marque d'un esprit un peu fêlé.

— Quel beau feu te transporte! dit-il. Ton dernier paysage était donc merveilleusement réussi, pour que ton maître d'aquarelle t'ait monté la tête à ce point? Exposeras-tu?

— Non, Philippe, non, car je ne suis point assez sotte pour courir après le ridicule; et puisque tu tiens à le savoir, c'est de poésie qu'il s'agit...

— Juste ciel! tu rimes?

— Oui, de poésie, car celui que j'aime est poëte, grand poëte... Ah! Philippe, conçois-tu ce qu'il y a d'enivrant dans cette pensée : je suis la femme d'un grand poëte?

Elle s'arrêta sur ces paroles comme pour les savourer à loisir, puis elle reprit d'un ton plein de condescendance :

— Oui, telle est l'existence à laquelle je me sens impérieusement appelée. Dépend-il de toi de me la donner? Non. Ne t'étonne donc pas que je l'accepte d'un autre. Voilà, mon ami, ce que j'avais à te dire.

Ainsi ce n'était point là une simple lubie de cette bouillante petite cervelle; c'était sérieux, c'était un fait accompli! Si jamais Philippe montra qu'il avait de l'esprit, ce fut en ne se fâchant point, comme il en avait bonne envie. Il se contenta de demander à Isabelle si réellement elle avait reçu les hommages d'un poëte et sous quelle forme. Elle lui répondit en rougissant que telle n'était pas la question, qu'il n'avait rien à voir là-dedans, embarras qui l'intrigua au plus haut point.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il : une lettre, un madrigal, un poëme épique? Parle!

— Tu le veux! Eh bien, prends cette lorgnette, braque-la sur la fenêtre d'en face, et il n'est pas impossible que ce que tu vas voir me dispense de te répondre.

Philippe obéit. Il vit absolument ce qu'avait vu son oncle, et la table de bois noir encombrée de papiers, et le poétique jeune homme aux longs cheveux. Seulement, au lieu d'écrire ou de rêver, il envoyait de la main baisers sur baisers vers la fenêtre d'Isabelle.

— Ouais! dit Philippe, voilà un poëte qui n'est point manchot. Vraiment, c'est de tout cœur qu'il y va.

— Et si timide, si réservé... Tu vois bien ce qu'il fait?

— Et toi, ma cousine?

— Mais sais-tu ce qui le rend si hardi? C'est qu'il ne me croit pas ici; il me suffirait de me montrer pour qu'il cessât aussitôt.

— Montre-toi donc, de grâce!

— Tout à l'heure, cela ne fait de mal à personne.

— Pardon, cela m'en fait beaucoup.

— Laisse donc! Et maintenant, Philippe, reprends la lorgnette, regarde-le, regarde-le bien, et dis-moi si sa profession n'est pas chose qui saute aux yeux.

Philippe en avait assez de la vue d'un tel vis-à-vis; néanmoins il consentit par complaisance à faire ce qu'on exigeait de lui : il reprit le binocle, s'en servit longuement, attentivement; après quoi il le déposa sans mot dire sur l'angle de la cheminée.

— Et maintenant, reprit Isabelle, réponds franchement : quel est, selon toi, ce jeune homme? oui, quel est-il? que fait-il? Pour moi, c'est clair comme l'eau de roche.

— Et pour moi tout autant, repartit Philippe sans la moindre hésitation. Ce qu'il est? copiste. Ce qu'il fait? des copies, naturellement. Mais le pauvre diable en a-t-il toujours? En tout cas, je le recommanderai à mon homme d'affaires : il m'intéresse, ce garçon; et, pour peu qu'il sache l'orthographe, on ne le laissera pas chômer.

Isabelle demeura muette d'étonnement et de dépit. Au fait, ce n'était peut-être qu'un copiste...

Un copiste, et pourquoi non? Du moment que Philippe l'affirmait, Isabelle n'avait rien à répondre, car elle n'en était encore qu'aux présomptions, et la seule pensée qu'elle avait pu se tromper lui causait une confusion mortelle. Elle était devenue rouge comme une cerise, elle baissait les yeux, elle eût voulu pouvoir se cacher, fuir. Un copiste! être aimé d'un copiste, et une pareille espèce lui envoyer des baisers! quelle horreur! quelle honte! Mais on a pu s'apercevoir déjà que mademoiselle de Beaulieu savait aborder audacieusement une situation difficile, et retrouvant bientôt toute son assurance :

— En vérité, Philippe, dit-elle, tu as de moi, sans qu'il y paraisse, une bien triste opinion. Je suis un peu légère, c'est vrai; mais penses-tu que je le sois au point de souffrir qu'il s'établisse une intelligence de cette sorte entre un homme de basse condition et moi? Dans quel but? Me crois-tu capable de déroger, et de ce qu'à mes yeux le talent vaut la naissance et vaut même un peu mieux, en faut-il conclure que je sois femme à épouser un manant? En vérité, Philippe, tes suppositions sont blessantes au suprême degré, et je crois qu'à défaut de mes paroles ma seule rougeur te l'apprendrait. Un copiste! et cela parce que ce pauvre jeune homme porte noblement la dure livrée de la misère! Je ne te savais pas cette facilité cruelle à juger les gens sur l'habit, et j'aurais pensé qu'un habit râpé exciterait plutôt ta sympathie

que tes sarcasmes. Un copiste! Eh! mon Dieu, si tu veux te convaincre du contraire, je m'empresserai de t'en fournir le moyen. Pourquoi faut-il te le dire, j'ai reçu de lui des vers charmants, que je tiens à ta disposition. Tu branles la tête, je crois? Pourquoi donc ne pas me dire tout de suite que j'en ai menti?... Copiste!...

— Pardon, répondit-il sans se déconcerter, pardon, je suis au désespoir de voir que tu le prends ainsi, et loin de m'obstiner dans mon premier dire, je le rétracte. Seulement, tu me permettras de te faire observer d'abord que tu étais tout à l'heure un peu moins affirmative, ensuite que ce n'était pas précisément de vers qu'il était question entre vous. Tu auras beau dire, à la seule façon dont tu m'as demandé mon opinion sur sa profession, il était permis de croire que tu n'étais pas toi-même fixée sur ce point.

— L'argument n'est pas mauvais, dit-elle sans se déconcerter davantage, quoiqu'il me soit aisé de le réduire à néant, comme je me réserve de le faire tout à l'heure. Auparavant, un mot. Mes raisons pour le croire poëte, sont qu'il a l'air plein d'intelligence, qu'il est pauvre... et qu'il fait des vers. Quelles sont tes raisons pour le croire copiste?

A cette question d'une simplicité foudroyante, et qui rentrait si bien dans cette tactique féminine, laquelle consiste à se défendre en attaquant, Philippe demeura muet, foudroyé. Au fait, quelles raisons avait-il de le croire copiste? aucune! Et, en revanche, il lui en venait cent à l'esprit comme quoi il était poëte.

— Eh bien, lui demanda Isabelle, tu ne réponds pas?

— C'est que ce n'est pas chose facile entre nous... Mais quand on s'est avancé légèrement, ce qu'on a de mieux à faire est de le reconnaître de bonne grâce. Je le reconnais donc, il est poëte. Maintenant, ma cousine, il ne me reste plus qu'à te faire agréer mes excuses pour avoir si mal parlé d'un homme que tu as distingué. Sois persuadée que tu n'as rien de semblable à craindre pour l'avenir: je n'ose te promettre que celui dont tu vas faire le bonheur aura mon affection; mais, s'il ne dépend pas de soi de ne point haïr un rival préféré, on peut toujours respecter en lui le mari de celle qu'on adore. Adieu.

Puis, après lui avoir baisé la main, il la laissa aussi émue qu'elle pouvait l'être des accents d'une passion qui n'en éclatait que mieux, ainsi renfermée dans les bornes d'un savoir-vivre parfait. Quant à lui, ayant rencontré son oncle dans la pièce voisine, il l'informa qu'il renonçait à la main d'Isabelle.

— Quoi! s'écria M. de Chancerue, tu désertes le champ de bataille, toi, mon neveu?

— Que voulez-vous, mon oncle, un poëte est un rival trop redoutable pour un dandy auprès d'une femme à qui il faut parler en vers, sous peine de n'être pas entendu. Et il est poëte, c'est évident, incontestable.

M. de Chancerue lui serra la main, puis il se rendit chez sa nièce, pressé qu'il était d'en finir avec cet imbroglio.

— Ah ! mon oncle, s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, pardonnez-moi, sauvez-moi, emmenez-moi. Je n'en ai pas voulu convenir par amour-propre, mais Philippe a raison : c'est un copiste!

— Ouf! fit M. de Chancerue, je ne suis pas encore au bout de mes peines, à ce qu'il paraît.

Ainsi Philippe et Isabelle avaient changé de croyance, au point qu'il ne restait plus trace, ni chez l'un ni chez l'autre, de leur croyance première : l'un s'en allait voyant un poëte là où il n'avait voulu voir d'abord qu'un copiste, l'autre demeurait persuadée qu'il n'y avait qu'un copiste là où elle avait cru voir un poëte. Quant à M. de Chancerue, sa véritable opinion était que, dans l'un ou l'autre cas, il fallait absolument qu'un prompt mariage le débarrassât de cette difficile tutelle, et il annonça l'intention de trancher la question en faisant prendre des renseignements sur leur douteux voisin; puis, s'expliquant qu'il était indispensable d'apporter de grands ménagements dans cette information, il s'assit au coin du feu pour réfléchir à loisir aux mesures qu'il devait prendre.

Pendant ce temps-là Isabelle, assise de l'autre côté de la cheminée, s'affermissait de plus en plus dans l'opinion qu'elle s'était lourdement trompée, et sa honte augmentait d'instant en instant. Moins que jamais, elle était disposée à se pardonner une si énorme erreur, et il lui semblait qu'elle allait devenir la fable du monde élégant. Que fallait-il pour cela? la moindre indiscrétion de ce croquant. Et allez donc supposer qu'un pauvre hère obtienne l'attention d'une fille de bonne maison sans aussitôt s'en vanter partout! Déjà elle n'en était plus aux suppositions, déjà elle était persuadée qu'il avait indignement abusé de la bienveillance qu'elle avait eu le tort de lui témoigner. Mais elle était au-dessus de pareilles insultes; elle n'aurait qu'un mot à dire pour prouver, pour démontrer mathématiquement que c'étaient là d'infâmes calomnies; que jamais mademoiselle de Beaulieu n'avait pu s'amouracher d'un gratte-papier! Il aurait beau le dire, au surplus, nul ne le croirait. Enfin, s'il se montrait trop bavard, on finirait bien par le réduire au silence, dût-on reconstruire la Bastille et restaurer l'usage si regrettable des lettres de cachet... Copiste!

Puis, passant sans transition d'un ordre d'idées à un autre, ce qui ne lui coûtait guère, Isabelle revit son cousin Philippe dans toute la séduction de ses manières élégantes et de son esprit tempéré. Elle se rappela sa mise distinguée, son doux et fin sourire, sa main blanche et son pied cambré. Elle admira cette justesse de coup d'œil qui lui permettait de juger un homme à première vue, et à cent mètres de distance qui plus est; ce tact parfait grâce auquel il n'était situation si fâcheuse dont il ne sortît avec les

honneurs de la guerre. Elle se dit finalement qu'il serait assez agréable d'être la femme de ce gentilhomme, elle se jura de l'être, et cette conclusion n'étonnera pas ceux qui ont eu l'occasion de se familiariser avec la logique des cœurs féminins.

Deux heures s'écoulèrent ainsi, au bout desquelles on remit à Isabelle une enveloppe cachetée sous laquelle elle trouva les vers suivants :

MADRIGAL.

Lorsqu'Avril, passant d'aventure
Son nez rose entre deux glaçons,
Rend aux fleurs leur vive peinture,
Au joyeux gosier des pinsons
Sa petillante fioriture,
Oiseaux et fleurs alors offrent à la nature
Et leurs parfums et leurs chansons.

Ainsi mon cœur, aux regards d'une belle,
S'épanouit. Va, mon cœur, à ton tour,
De ton printemps célébrer le retour
Sous la fenêtre d'Isabelle;
Mais lorsque, du ciel écouté,
Triomphant, l'hymne de la terre
Dans l'espace a monté,
En ses aveux un amant arrêté
Trop souvent n'a plus qu'à se taire...
Des bosquets, tendres fleurs, parfumez le mystère;
Heureux oiseaux, chantez en liberté!

— Ah! s'écria-t-elle en portant vivement la main à la place où est le cœur généralement, que c'est joli!

Puis elle passa la feuille à son oncle, qui lui dit, après avoir lu :

— Voici qui est significatif, à la bonne heure! Ainsi c'est un poëte.

— Et un charmant poëte. Cher Philippe, quel bon cœur! quel gracieux esprit!

— Comment, Philippe? s'écria M. de Chancerue en bondissant sur son fauteuil; vous pensez que ces vers sont de Philippe, et moi je réponds du contraire. Ce n'est pas de la poésie d'écolier ; et c'est de là qu'elle émane, ajouta-t-il en étendant le bras vers la fenêtre.

— Vous vous trompez : c'est l'œuvre de votre neveu, de votre cher neveu, et elle n'en est pas plus mal venue pour cela. Je parie un pâté de Pithiviers contre un cachemire.

— Je tiens le pari et je mangerai le pâté. C'est un poëte, vous dis-je.

— C'est un copiste, un affreux petit copiste, qui a indignement surpris ma religion. Mais il me le paiera, ou je ne suis pas femme.

Et elle l'était incontestablement.

Puis elle alla s'embusquer derrière le rideau, lorgnette en main. Assis devant son éternel bureau, son éternelle plume à côté de lui, poëte ou copiste, le pauvre garçon dînait chichement d'un morceau de pain et de quelques rogatons entassés pêle-mêle sur une assiette ébréchée. C'était la misère à table.

— C'est vraiment fort laid, se dit Isabelle.

Puis elle s'assit, elle, devant un délicieux bureau d'ébène, incrusté de nacre de Chine, et écrivit à Philippe ce gracieux billet :

« J'ai reçu, cher cousin, tes jolis vers, et je t'en remercie. Faisons donc paix qui dure, et pour commencer, viens dîner avec nous.

« I. B. »

Après avoir envoyé ces lignes à leur adresse, elle voulut relire le madrigal. Elle le relut et elle pleura d'attendrissement pour la première fois de sa vie O pouvoir des vers! Quand elle eut séché ses yeux, et ce ne fut pas bien long :

— Il faut convenir, dit-elle à son oncle, que l'esprit a bien son charme. Il y a sans doute une distance immense entre l'esprit et le génie ; et cependant je ne sais trop jusqu'à quel point le génie est préférable dans le commerce de la vie. La mission des grands hommes est d'aller à un but lointain en écrasant leurs proches, tandis que l'esprit...

— A merveille! interrompit M. de Chancerue. Seulement, ce n'est pas précisément là ce que vous me disiez ce matin.

— Je le sais bien. Seulement, dirai-je à mon tour, je crois qu'il vaut mieux reconnaître une erreur que de s'y obstiner par un sot amour-propre. Enfin une jeune fille peut-elle avoir l'expérience de l'âge mûr?

— Non, et ce serait même fort triste, s'écria M. de Chancerue, charmé de ce compliment. Allons, ma nièce, vous n'êtes point aussi étourdie que vous en avez l'air ; et, quand vous aurez quelque dix ans de plus, vous serez la femme la plus raisonnable de tout Paris... Mais je crois entendre mon neveu.

En effet, Philippe entra en cet instant. Sa contenance, contre l'ordinaire, trahissait un certain embarras, et il s'écoula quelques minutes avant qu'il prît la parole.

— Tu vois, dit-il enfin à Isabelle, si j'ai mis de l'empressement à me rendre à ton invitation : elle m'a causé autant de plaisir que de surprise; mais, je te l'avoue, je n'en ai pas parfaitement compris les termes. Tu as reçu des vers, tu m'en crois l'auteur, et c'est à cela que je dois un bonheur inespéré. C'est un quiproquo. Il serait peut-être plus adroit d'en profiter ; mais ce procédé de vaudeville me paraît inadmissible dans la vie, et je pense

qu'il y va de mon honneur à te déclarer que je ne t'ai point adressé de vers. Je n'en ai jamais fait un seul, je t'en donne ma parole.

— Et si je te prenais au mot? lui dit-elle.

— Je craindrais qu'il n'en résultât rien de bon pour moi, puisqu'il faut absolument rimer pour te plaire; mais il me serait plus facile de renoncer à devenir ton mari que de l'être par un subterfuge de cette espèce. Ainsi, je ne me trompe pas, tu as reçu des vers?

Elle les lui passa. Il les lut, les loua et persista à soutenir qu'ils n'étaient point de lui.

— C'est impossible! s'écria-t-elle. S'ils ne sont pas de toi, de qui donc sont-ils?

Pour toute réponse il étendit la main vers la fenêtre comme l'avait fait son oncle.

— Du copiste? fit-elle.

— Il n'est rien moins, répondit Philippe.

— Alors, qu'est-il donc?

— Poëte.

— Poëte, lui? Jamais!... Eh! tiens, Philippe, les meilleures plaisanteries sont les plus courtes, et celle-là n'a duré que trop longtemps.

— Ce n'est point une plaisanterie, reprit-il, rien n'est plus sérieux. En te quittant ce matin, j'ai fait prendre adroitement des renseignements sur lui, et c'est réellement un poëte. Il a déjà publié, sous le pseudonyme de Stenio, un volume qui a obtenu quelque succès. Quant à sa famille et à sa conduite, elles sont également honorables, m'a-t-on dit, et je ne me pardonnerais pas de déguiser la vérité.

— Et voilà, dit M. de Chancerue, comme on gagne un pâté de Pithiviers. Quant à vous, ma chère Isabelle, vous savez que je n'ai pas l'habitude d'intervenir bourgeoisement dans vos petites affaires de cœur; et maintenant, comme tout à l'heure, je prétends vous laisser libre de choisir entre le poëte et le gentilhomme; seulement, il est indispensable que vous choisissiez, j'y tiens.

Isabelle, après avoir si chaudement embrassé l'opinion de son cousin, était loin de s'attendre à ce dénoûment, qui la jeta dans une certaine perplexité. Quoiqu'elle ne vît pas grand mal à passer pour légèrement inconstante, elle n'entendait pas pour cela ressembler à la girouette, qui tourne à tout vent, chose assez difficile dans le cas présent. S'il eût été prouvé que ce damné copiste avait, comme elle le disait si bien, indignement surpris sa religion par je ne sais quelle apparence de poésie, rien n'était plus simple que de l'évincer comme un vil intrigant, si toutefois ce n'était pas matière à un bon procès en supposition de personne. Mais le drôle étant bien ce dont il avait l'air, il devenait impossible de le livrer à la justice, difficile de confesser que,

par un phénomène inexplicable, l'ardent amour qu'on lui avait voué s'en était allé comme il était venu. Aussi mademoiselle de Beaulieu fit-elle les plus louables efforts pour ranimer sa flamme éteinte. Tout fut vain. Elle avait beau se dire qu'il était poëte, elle le voyait toujours copiste, et surtout elle se demandait à combien d'humiliations ce n'était pas s'exposer pour l'avenir que d'épouser un homme dont la tournure prêtait tant à l'équivoque. Suffirait-il d'un habit bien fait pour métamorphoser définitivement le malotru en gentleman? Tout en s'adressant ces diverses questions, Isabelle lorgnait du coin de l'œil l'habit de son cousin, un chef-d'œuvre! Et, grâce à son tailleur, Philippe avait vaincu. Reprenant donc le madrigal qu'elle avait jeté dédaigneusement sur son bureau en apprenant qu'il n'était pas de celui auquel elle l'avait attribué, elle traça en marge d'une main ferme cette déclaration de principes : « Mademoiselle de Beaulieu n'aime pas les vers, et surtout elle n'en reçoit pas d'un inconnu. » Cela fait, elle réintégra le galant message sous son enveloppe, sans même se donner la peine de la recacheter; puis elle renvoya le tout par un laquais. M. de Chancerue, quoique adorateur juré des caprices de la beauté, trouvait celui-là un peu fort et s'absorbait en certaines considérations philosophiques au point d'oublier qu'en somme il gagnait un pâté. Pour Philippe, il baissait les yeux. En d'autres termes, ils étaient l'un et l'autre fort embarrassés. Isabelle l'était aussi; car, si habiles que soient les femmes à colorer leur coupable inconstance, leur légèreté cruelle, il est des cas où toute leur habileté ne suffit plus. Mais, voyant qu'on ne lui adressait pas la parole, elle la prit :

— Voilà, dit-elle en riant, une singulière journée. Pour être conséquente avec moi-même, j'aurais dû devenir madame Stenio. Mais, malheureusement, M. Stenio, fût-il le plus grand poëte du siècle, ne sera plus jamais pour moi qu'un pauvre diable gagnant sa vie à mettre au net la poësie des autres. Oui, le charme est rompu.

Elle lança une œillade assassine à son cousin, qui n'y répondit que d'un regard froidement moqueur; puis elle continua :

— Comme on se trompe, voyez! Certainement j'étais sincère, il n'y a qu'un instant, en me disant faite pour la vie d'artiste, et voilà que je n'aspire plus qu'à vivre en bonne mère de famille au fond d'une province, fût-ce du Nivernais!

Puis elle regarda tendrement Philippe, dont le silence commençait à l'inquiéter.

— Le Nivernais, dit-il enfin; eh bien, chère cousine, il ne tiendra qu'à toi d'y venir passer la saison prochaine : tu seras toujours la bienvenue du vicomte et de la vicomtesse de Chancerue. J'épouse mademoiselle Blanche de Villiers.

— Quoi! fit-elle en pâlissant.

— Ah! dit-il, que veux-tu? le charme est rompu. Et tu sais ce que c'est, n'est-ce pas?

Il avait lu dans ce cœur sec et mobile, et il s'était dit que s'il y avait un bon moyen de justifier sa réputation d'homme d'esprit, c'était de ne point confier le soin de son bonheur à une femme capable de pareils traits, et s'était retiré avec un profond salut.

— Allons, pensa M. de Chancerue, je ne suis pas plus avancé que ce matin. Il faut pourtant la marier, et à moins qu'elle ne se reprenne d'une belle passion pour le jeune disciple d'Apollon, — ce qui n'est nullement impossible, il est vrai, — je ne vois pas...

Isabelle devina sa pensée, et d'une voix saccadée :

— Mon oncle, dit-elle, je veux être mariée dans huit jours; j'épouserai n'importe qui.

Et cette fois elle tint parole. La vérité nous oblige aussi à reconnaître qu'elle l'eût tenue en ce qui concernait ses projets de vengeance à l'égard de Stenio, s'il lui en eût laissé le temps. Elle l'avait pris en aversion, en haine, car c'était à lui qu'elle imputait la rupture de son mariage avec Philippe; c'était lui le vrai, le seul coupable, et elle eût bien trouvé quelque moyen de lui nuire, s'il n'avait pris le parti de la retraite. Ce n'était pas sans avoir reçu de légers encouragements qu'il avait hasardé l'envoi de son madrigal, et la manière dont on l'avait accueilli lui avait donné à penser qu'il y avait là-dessous quelque caprice. Il avait donc prudemment décampé, sachant ce que peut une femme quand il s'agit de perdre celui envers qui elle a des torts. Enfin il n'était pas fâché de demander à l'absence aussi bien qu'au travail l'oubli d'une passion insensée, quoique sincère, comme toutes les passions insensées. Cette conduite sage et droite avait porté ses fruits : Stenio avait réussi, Stenio avait oublié.

Quelques années plus tard, Isabelle et lui se rencontrèrent dans le grand monde, où, tout poëte qu'il était, Stenio faisait une excellente figure. Il avait coupé ses cheveux, son habit était presque neuf, et les ambassadeurs lui témoignaient beaucoup de considération. Il reconnut parfaitement Isabelle; mais il se borna pour toute vengeance à parler des femmes en homme qui les a étudiées de près et qui, sans les confondre toutes dans un anathème impie, n'en est plus à voir des anges partout où il voit des jupes. Il eut même la malice d'esquisser certain portrait où Isabelle se reconnut fort bien.

PAUL DELTUF.

ESQUISSES DE MOEURS CONTEMPORAINES

PROFILS
DE COQUINS ET D'HONNÊTES GENS

II [1]

« Le monde a une façon à lui d'entendre l'honnêteté, » disait le fameux Hoai-Tsong, célèbre mandarin de la province de Chen-Si.

Cette observation critique d'un homme aussi judicieux que mesuré dans le choix de ses expressions, m'est bien des fois revenue à l'esprit en présence de certains faits qui se sont passés sous mes yeux.

Ernest d'Auray, un jeune homme aimable et de bonne famille, après avoir dissipé fort élégamment un beau patrimoine, se résout à faire une fin. Il cherche une femme mûre, dont il n'est nullement épris, encore agréable, du reste, et riche, comme il va sans dire. Bientôt on apprend qu'il est agréé; chacun approuve sa conduite et se réjouit de la bonne fortune qui échoit à ce galant homme. Le jour fixé arrive enfin; l'église est pleine d'invités et de curieux. Agenouillé devant l'autel, Ernest, suivant l'usage, échange solennellement avec sa fiancée un serment qu'il vient de prononcer, par devant témoins, à la requête d'un officier civil, d'un magistrat représentant la société.

Or, vous savez bien, comme moi, comme tout le monde, que ce charmant vicomte d'Auray n'a nullement l'intention d'être fidèle à son Anglaise, car, la pauvre femme, elle est Anglaise par dessus le marché.

Voici un des témoins qui pousse du coude son voisin et lui désigne une montagne de volants au penchant de laquelle, à peu près à mi-côte, une petite tête, coiffée d'un tout petit chapeau et ombragée d'un voile de dentelle

[1] Voir la livraison précédente, page 146.

noire, s'incline à l'Élévation : c'est la petite madame de Lorge. « La pauvre femme a voulu boire le calice jusqu'à la lie; elle-même, du reste, a poussé à ce mariage. Ernest était tout à fait bas, tandis qu'à présent... C'est égal, c'est bien beau à elle; mais combien n'y a-t-il pas de ces femmes légères qui ont plus de raison, de dévouement et de générosité dans leur folie, qu'une douzaine d'honnêtes femmes dans leur aigre sagesse! Ce n'est pas comme cette extravagante comtesse de N... N'a-t-elle pas signifié à Edmond que tout serait fini entre eux s'il épousait la baronne de C..., qui est folle de lui, et que voilà maintenant veuve avec soixante mille francs de rentes! Elle sait bien pourtant qu'Edmond a très-peu de fortune. On dira tout ce qu'on voudra, on qualifiera une telle conduite d'amour vrai, de délicatesse; pour moi, j'y vois de l'égoïsme et rien de plus. »

Ainsi vont les propos, et cependant la messe est dite, et chacun de passer à la sacristie, où se donnent les signatures, où se font les présentations.

La pauvre Anglaise, toute tremblante, jetant à son brillant mari des regards furtifs sous l'humide voile d'une crainte respectueuse, est reconduite à son hôtel.

Ses dents sont bien un peu longues peut-être; ses coudes manquent de rondeur; mais, dans ses yeux d'un bleu de mer, quelle candeur brûlante! et qu'un véritable honnête homme serait aisément heureux avec elle, et facilement la rendrait heureuse!

Au reste, Ernest, qui a bon cœur et qui sait vivre, ne néglige rien dans ce but. Pendant l'après-midi qui a suivi la célébration du mariage, il s'est bien, il est vrai, absenté un moment, et ses chevaux, à vingt pas de l'hôtel, ont commencé à courir ventre à terre; mais il n'est pas resté absent plus d'une heure et demie, et l'on a tant à faire ces jours-là !

Ernest accompagne souvent sa femme dans le monde; il lui a monté sa maison avec un goût que tout Paris admire, et si sa madame de Lorge — elle est de Lorge comme moi — a augmenté sensiblement son petit train depuis le mariage d'Ernest, la femme de celui-ci n'en souffre du moins en aucune façon. Elle est si peu au fait de nos usages et des détails matériels de la vie, surtout de la vie de Paris, qu'Ernest peut distraire du revenu commun une trentaine de mille francs sans que la vicomtesse s'en aperçoive : on la volait si outrageusement quand elle était seule, qu'elle s'étonne chaque jour de la bonne vie qu'Ernest sait lui faire avec le peu qu'ils ont pour vivre, cent vingt mille francs par an, tout au plus.

Bref, cette aimable femme est plus heureuse mille fois qu'on n'eût jamais pu l'espérer. Cet Ernest si léger, si fou, que d'égards n'a-t-il pas pour elle! Décidément, c'est là ce qui s'appelle un honnête homme.

Rendons aussi justice à qui de droit. Cette petite de Lorge, qui avait dévoré au moins deux héritages avant sa liaison avec Ernest, est-elle devenue mo-

deste ! et comme elle évite de l'afficher ! Ah ! c'est qu'elle a au cœur une passion véritable, et la vicomtesse ne pouvait tomber en de meilleures mains.

Il est vrai qu'Ernest n'a rien en propre : toute la fortune est à sa femme, et si elle venait à découvrir... Mais, bah ! elle ne saura jamais rien.

Tout cela n'est-il pas charmant et arrangé avec un goût, un ordre irréprochables? Et ce vicomte Ernest, n'est-il pas un homme accompli? Mais le mensonge, le vil mensonge, le parjure de tous les instants, ce parjure qui est sa vie, dans lequel il respire, il nage, ne le faut-il compter pour rien?

Et dire que demain, si un passant, si un ami accuse ce meuteur d'avoir trahi la vérité pour la moindre des bagatelles, il n'hésitera pas à l'appeler en duel et à lui planter une épée à travers le cœur !

Soit. Mais, de là, que concluez-vous?

Rien, en vérité, je n'ai garde; je dis seulement, avec Hoai-Tsong, que le monde a une façon à lui d'entendre l'honnêteté.

Cette façon, qu'il serait délicat et malaisé de définir, j'ai entrepris uniquement d'en donner une idée par quelques exemples. L'illustre Hoai-Tsong lui-même m'en fournit un assez frappant, que je vais exposer ici sans plus tarder.

Il est convenable, en effet, que je montre au plus vite dans tout son jour l'autorité dont je m'appuie. Pourquoi faut-il, hélas ! que les Chinois n'aient plus en Europe autant de prestige qu'il y a seulement cent ans?

— Mais, diront beaucoup de lecteurs, — par beaucoup j'entends deux ou trois, tout est relatif en ce monde, — ce fameux mandarin Hoai-Tsong, directeur d'un journal chinois, dont l'autorité vous protége, nous ne le connaissons ni d'Ève ni d'Adam.

— Pardonnez-moi, lecteurs, vous le connaissez à merveille, l'univers entier le connaît, et, par un cas des plus étranges, la Chine, sa patrie, est le pays du monde où l'éclat de son nom est le moins répandu : nul n'est prophète en son pays. Mais supposons qu'en effet, et par impossible, vous ne connaissiez pas le célèbre Hoai-Tsong, je vais vous le faire connaître sans m'écarter d'une ligne de mon sujet.

III

Fondateur d'un savant journal intitulé le *Mouvement du ciel dans la province de Chen-Si*, le fameux Hoai-Tsong n'est lui-même ni un savant ni un lettré. Son goût pour les choses célestes lui inspira dès le berceau le plus profond dédain pour les terrestres. Dans le monde de ces dernières, il comprend ce que nous, barbares, entendons par les mots procédés, politesse,

convenances, égards, et autres termes aussi vagues, exprimant de futiles abstractions.

Hoai-Tsong n'en a pas moins fondé un journal répandu aujourd'hui parmi les nations dites policées, et qui mérite, à plus d'un titre, cette extraordinaire fortune, un journal dans lequel les mandarins les plus élevés en science, en boutons et en dignités se font comme un honneur d'écrire, achetant même cet avantage par d'étranges concessions à l'humeur bourrue et aux exigences de Hoai-Tsong.

Celui-ci s'abuse, dit-on, sur les motifs de cette apparente faiblesse qui lui a fait prendre en dédain le caractère des lettrés. Si ces éminents personnages se montrent parfois si dociles à ses caprices, ce n'est pas uniquement par crainte de se voir exclus de la rédaction du *Mouvement du ciel dans la province de Chen-Si :* que deviendrait, en effet, cette feuille de papier de riz sans la coopération habituelle de ces quelques hommes de poids? Il faut à un journal un caractère, et la majesté en est un qui ne se trouve pas dans le pas d'un cheval. Aussi les mandarins en question ne craignent pas sérieusement que Hoai-Tsong pense jamais à se priver de leurs services : où trouverait-il ailleurs que chez eux tant de majesté unie à tant de complaisance? Si donc ils lui permettent tout, jusqu'à supporter de lui, par exemple, des corrections arbitraires, des suppressions non motivées, c'est qu'ils reconnaissent dans ce gros sage, à défaut de goût naturel et d'éducation littéraire, un sens particulier, un flair analogue à celui des marchands de tableaux et d'objets de curiosité de tout genre, lesquels, sans jouir le moins du monde des beautés d'une œuvre d'art, l'estiment cependant, et du premier coup, exactement ce qu'elle vaut.

En attendant, et quelque opinion qu'ils se fassent de sa capacité réelle, ses rédacteurs marchent, écrivent sous ses ordres, comme un seul homme qui signerait de plusieurs noms.

Un seul des écrivains attachés — comme c'est le mot! — à la rédaction du *Mouvement du ciel dans la province de Chen-Si*, un seul, dis-je, osa résister parfois à Hoai-Tsong, sans que sa démission fût la suite de tant d'audace.

Tout le monde a nommé pour moi l'illustre Tchang-Houi, aussi célèbre par ses talents comme écrivain que par son honorable pauvreté.

Comment la fermeté de Tchang-Houi trouva-t-elle grâce devant l'obstination de Hoai-Tsong? Est-il resté quelque chose d'humain au fond du cœur de ce dernier, malgré son détachement de la terre? Faut-il croire plutôt qu'il désespère de trouver chez un écrivain plus soumis un style aussi conforme au ton dogmatique et en même temps un peu rogue du *Mouvement?* C'est ce que je ne saurais dire. Toujours est-il que, payant son tribut à la fragilité humaine, Hoai-Tsong n'entendait jamais vanter, comme on le faisait sans re-

lâche, l'honnêteté de Tchang-Houi, sans qu'un sourire indéfinissable se dessinât sur ses traits dépourvus de tout agrément.

S'il se fût agi de tout autre écrivain que de Tchang-Houi, ce sourire eût été tenu pour une accusation prouvée, tant était grand le crédit du rédacteur en chef du *Mouvement*.

Un jour, voilà bien de cela dix ans, Hoai-Tsong fut peut-être au moment d'éclater dans une occasion semblable aux précédentes. Encore une fois, on vantait l'intégrité de Tchang-Houi. Hoai-Tsong s'agita sur son siége, sa bouche s'ouvrit et se referma brusquement; sa voix, mal retenue par ses lèvres qui se pincèrent, fit irruption dans les fosses nasales, d'où elle s'échappa en un sifflement aigu, prolongé, ironique.

C'est en 1853 seulement que, dans une conversation intime, éclatèrent les sentiments dont ce bruit extraordinaire avait été comme l'explosion. Nous devons ce détail, ainsi que tout ce qui va suivre, au *Friend of India*, journal anglo-indou, qui donne souvent en anglais des extraits fort piquants du *Mouvement du ciel dans la province de Chen-Si*.

Le susdit sifflement lui étant échappé, et la glace se trouvant rompue : « Le monde, s'écria le divin Hoai-Tsong, le monde a une façon à lui de comprendre l'honnêteté. »

Sommé de s'expliquer, attendu qu'un homme tel que Tchang-Houi ne pouvait rester sous le coup d'un jugement à la fois si grave et si peu explicite, le divin Hoai-Tsong reprit la parole :

-- Tchang-Houi, dit-il, était malade, et, de plus, les suites d'une chute le privaient momentanément de l'usage de ses deux mains. Dénué de toutes ressources personnelles, il vivait du crédit que lui faisait depuis longtemps son hôte; ajoutez-y quelques petites sommes que je portais à son compte d'avances, bien qu'il me parût peu probable qu'il pût jamais s'acquitter avec le journal.

Ici un murmure favorable s'éleva du sein du groupe qui entourait l'excellent Hoai-Tsong : les auditeurs étant pour la plupart d'honnêtes commerçants, ils admiraient naïvement chez cet hôtelier et ce philosophe un trait de générosité dont ils se sentaient vraisemblablement peu capables.

Hoai-Tsong salua avec une touchante expression de modestie, puis il poursuivit en ces termes :

— Malgré le triste état de sa santé, qui paraissait le rendre indifférent à toute chose, Tchang-Houi se fit lire un jour un ouvrge nouveau dont on vantait de toutes parts la doctrine et le style. Or, avant même que cette lecture ne fût tout à fait achevée, on le vit tout à coup trembler, frémir, entre-choquer ses dents, rouler des yeux terribles, et, enfin, demander une plume et de l'encre, pour venger, disait-il, la grammaire outragée par un misérable écrivain.

Ainsi, déjà, vous le voyez, honnêtes bourgeois et marchands, une pure question de forme rendait à Tchang-Houi une énergie de volonté que n'avait pu réveiller en lui la considération de ce qu'il devait à son hôtellerie et au *Mouvement du ciel dans la province de Chen-Si*. D'une explosion si soudaine, si involontaire en quelque sorte, je ne lui ferai point un crime, bien qu'on y puisse voir la marque d'un tempérament plus littéraire que moral. Mais ce n'est pas tout malheureusement.

Les forces de Tchang-Houi trahirent son courage; que fit-il alors ? Ne pouvant écrire, il s'imagina de dicter, et le jeune homme qu'il employa à cet office ayant manqué de discrétion, il se répandit dans la ville que le fameux Tchang-Houi était en train d'élaborer un foudroyant article contre l'ouvrage le plus en vogue qu'on eût publié depuis longtemps.

Comme on savait qu'en pareil cas il n'y allait pas de main morte, l'auteur du livre, homme nerveux, se sentit pris d'une crainte déraisonnable, et l'éditeur, qui avait fondé de grandes espérances sur cet ouvrage, en faillit mourir le soir même d'une attaque d'apoplexie. Ayant été saigné à temps, comme il réfléchissait avec l'auteur aux moyens de parer un coup si terrible, il se trouva informé par hasard de l'état de santé et de pénurie du critique. Cela lui donna quelque espoir de parvenir à le toucher, et, le lendemain matin, de bonne heure, il osa se présenter chez lui.

« Vénérable Tchang-Houi, dit-il en s'asseyant humblement sur une chaise de bambou que lui offrit le secrétaire, — lequel a raconté de point en point toute la chose, — lumière des arts, des lettres et de la science, lynx dont la vue perçante sait découvrir dans un ouvrage les plus minuscules défauts, de quelque éclat que les dérobent les plus radieuses beautés; toi qui, pareil au grand Tien, éprouves les justes et n'épargnes pas les pécheurs; toi que redoute comme la peste quiconque est doué du moindre talent : je ne viens essayer ni de te fléchir ni de te corrompre, ô critique implacable et probe. A Tien ne plaise que je t'engage à mentir à ta conscience dont chacun sait la pureté. Mais, considérant, d'une part, que ton état de maladie t'ordonne un repos absolu, et que, d'autre part, celui de ta fortune t'impose un travail excessif, je viens t'offrir, au nom d'un généreux ami des lettres qui veut te rester inconnu, un moyen de concilier ces exigences aussi funestes que contraires. N'oublie pas, ô précieux Tchang-Houi, avant de repousser la bourse que je ne n'ose encore t'offrir, n'oublie pas combien ta vie est précieuse aux lettres, aux lettres pour lesquelles tu as déjà tant fait de sacrifices. Ajoute à ceux-ci le plus grand de tous, en acceptant ce don que nous t'offrons à la seule condition que tu observeras un repos absolu pendant quatre lunes. Prosterné à tes pieds, ton esclave attend ta réponse. »

Et, joignant l'action aux paroles, l'éditeur avait déjà mis un genou en terre, quand, sur un signe impératif de Tchang-Houi, le jeune secrétaire qui

écrivait sous la dictée de celui-ci, prit le séducteur par le bras, et, l'ayant reconduit à la porte, la lui ferma impitoyablement au nez.

— Écrivez, dit tranquillement Tchang-Houi, aussitôt l'exécution faite, et il acheva de dicter un article qui n'en fut ni plus ni moins malveillant.

Et voilà, poursuivit le divin Hoai-Tsong, ce que beaucoup de gens admirent le plus dans ce fameux critique, y compris même ses ouvrages. Or, ne l'oublions pas, il devait à son hôte, il devait au JOURNAL, et on lui offrait un moyen prompt, facile, honnête, de remplir ses engagements, car enfin on n'exigeait pas qu'il trahît, ni même qu'il dissimulât ou atténuât sa pensée. On vient uniquement le prier de se taire : il repousse une offre si délicate, si généreuse, et on appelle cela de l'honnêteté. Va donc pour de l'honnêteté ; mais on me permettra de dire que le monde a une façon à lui d'entendre ce mot-là.

Par cette expression, le monde, le sage Hoai-Tsong entendait le monde chinois. Continuons à rechercher si sa formule n'est pas tout aussi applicable au monde français.

IV

M. Paul M..., jeune homme presque à la mode, riche, généreux, bon vivant, adoré de tous ses amis et estimé de tout le monde, perdait un soir au lansquenet environ cent louis sur la main d'un étranger qui venait de passer une dizaine de fois au moins. Celui-ci, cependant, homme de fort bonne apparence, gardait tranquillement les cartes, et, voulant pousser jusqu'au bout sa veine, il attendait, ou qu'on lui fît banco, ou que son enjeu fût couvert, et il s'en fallait de beaucoup[1].

— Vous ne faites rien, monsieur? dit-il à Paul. Voilà pourtant une belle occasion de vous rattraper : j'ai dans l'idée que je vais perdre.

— Et moi, j'en suis persuadé.

— Et vous ne jouez pas?

— Non, pas cette fois ; je vous dirai pourquoi après le coup.

Cependant les deux cartes étaient tournées, un neuf et un valet. L'avantage du banquier était donc annulé de fait ; Paul n'en refusait pas moins de ponter. Ce fut alors à qui ferait banco parmi cinq ou six joueurs avisés, lesquels avaient compris sans doute le secret motif du refus de Paul, l'honnêteté de ce jeune homme étant aussi connue que son audace et son entêtement au jeu.

Probablement, se disait-on, assis comme il l'est à la droite, et placé en

[1] Je sais que cent louis ne sont rien aujourd'hui ; mais la partie en question s'est jouée dans l'hiver de 1847 ; nous n'étions pas alors si riches qu'à présent.

dessous du banquier, qui se tient debout, il a vu la carte que celui-ci fait glisser du pouce et qu'il a été deux fois au point de retourner. De là l'assurance de Paul à prédire l'issue du coup et sa répugnance bien naturelle à en profiter comme à en pâtir.

Pour qui a le moins du monde l'habitude ou l'expérience du jeu, cette supposition n'aura rien que de vraisemblable; elle devait, dans le cas présent, s'offrir d'elle-même et avec le caractère d'une presque certitude. La prédiction de Paul sur le coup à jouer, bien qu'on pût l'attribuer à un pressentiment de joueur, était donc assez étourdie, en ce qu'elle pouvait donner l'éveil ou au banquier ou aux joueurs, ou même à l'un et aux autres. Évidemment elle lui était échappée, et il eut bientôt lieu de la regretter vivement.

Soit que l'étranger n'eût rien compris à ce qui se passait, soit, plutôt, qu'indifférent à la perte aussi bien qu'au gain, il voulût, même à ses dépens, poursuivre une expérience qui l'intéressait, il ne passa point la main, comme l'eût fait tout joueur expérimenté ou seulement prudent; mais, regardant fixement dans les yeux un jeune homme très-pâle, qui se tenait assis à la droite de Paul :

— Vous êtes le premier, monsieur, dit-il, en appuyant sur chaque mot; maintenez-vous votre banco?

Le jeune homme ne répondit que par un signe à peine affirmatif, accompagné d'un faible mouvement de lèvres.

— Pardon, monsieur, fit l'étranger en l'observant d'un œil qui le retournait comme un gant: vous me paraissez hésiter. Encore une fois, tenez-vous?

— Oui, monsieur, répondit vivement le jeune homme d'un ton piqué.

Une forte réaction venait de s'opérer en lui : le sang affluait à ses joues naguère si pâles, ses yeux même en étaient injectés.

L'étranger salua, comme pour s'excuser; puis il tourna enfin la carte, qui se trouva être un valet de carreau.

— Eh bien! fit-il à Paul, que vous disais-je? vous vous seriez rattrapé d'un seul coup.

— C'est vrai; mais, en conscience, l'occasion était trop belle.

— Comment cela?

— Vous aviez fait un mouvement qui m'avait montré les jambes d'Hector. C'est là ce que je voulais dire, mais une fois le coup joué.

L'étranger fit à Paul un salut presque imperceptible, et ne parut aucunement surpris, en homme bien élevé qu'il était.

La conduite de Paul était en effet parfaitement simple; il avait agi en cela comme eût fait tout le monde à sa place. C'est là, du moins, ce que tout le monde dira. Sa réponse n'en souleva pas moins un léger murmure d'approbation, qui trahit le secret de quelques consciences.

Je veux bien dire qu'on était là en assez mauvaise compagnie; on se contient mieux dans la bonne.

— Et monsieur, dit l'étranger en souriant avec une grâce ironique, et d'un ton assez haut et assez tranchant pour que le gagnant dût lever la tête, et monsieur avait-il vu, lui aussi, les jambes d'Hector?

— Insolent! s'écria le jeune homme, vous me payerez cher cette question.

— Cela n'est pas bien sûr, monsieur, et, en tout cas, j'y mets une condition préalable : vous voudrez bien, avant tout, me prouver qu'en tenant ce banco de près de deux cents louis, vous en aviez sur vous ne fût-ce qu'une cinquantaine. Je ne suis pas très-exigeant, vous le voyez.

Le jeune homme refusa avec hauteur de se soumettre à toute enquête de ce genre. Il se trouva de plus que personne dans la réunion ne s'offrit à cautionner sa parole : nul ne le connaissait ou ne voulut du moins avouer le connaître.

Ceux qui s'étaient le plus chaudement disputé le banco étaient, comme toujours en pareil cas, les plus bruyamment indignés. Ils lui auraient fait un mauvais parti, si l'étranger, pris de pitié, n'eût changé tout à coup de ton, et ne l'eût emmené sous couvert d'aller s'expliquer dehors avec lui.

Une fois au grand air, l'assurance, chez ce malheureux, fit place au plus extrême abattement. L'étranger, qui en était déjà aux regrets, le confessa avec la douceur et l'autorité d'un véritable galant homme, sévère pour soi-même, miséricordieux pour autrui.

L'histoire était aussi lamentable que banale, et vraie de tout point : la misère au logis, une mère vieille et infirme, une jeune sœur exposée aux suggestions de la pauvreté, de ces choses enfin qu'on n'écrit plus, qu'on ne dit plus depuis longtemps, parce qu'elles sont trop communes.

Bref, sans que rien dans ces détails pût absoudre cet infortuné délinquant d'honneur, car il y avait dans sa vie autant de fautes que de malheurs, on en pouvait au moins induire qu'ayant cédé pour la première fois à un entraînement si coupable, il était homme encore à faire son profit d'une si terrible leçon.

Cela parut évident à l'Anglais — car il est Anglais, ce digne homme — quand il lui fallut reprendre la somme qui venait de lui être indûment gagnée. Au fond, il n'avait guère plus de droits à cet argent que son adversaire lui-même; car, décidé à jouer le coup, il l'aurait perdu de toute façon : ce fut du moins ce qu'il mit en avant. Mais, à cet argument au moins spécieux, à des instances plus pressantes encore, le jeune homme opposa une raison de sentiment qui ne souffrait pas de réplique :

— Si je me suis avili par suite d'un moment de vertige, laissez-moi, disait ce malheureux garçon, laissez-moi me relever un peu à mes yeux par un refus, par un sacrifice dû au libre usage de ma raison.

De quelle façon l'étranger accorda-t-il, en cette circonstance, ce qu'il devait à la délicatesse d'une telle réponse et à son vif désir de venir en aide à trois malheureux, c'est ce que je pourrais conter au très-grand honneur de ce galant homme, qui n'est pas, Dieu merci, un personnage imaginaire; mais cela m'écarterait trop du principal objet de ce chapitre.

Toujours est-il que le coupable héros de cette anecdote est aujourd'hui ce que l'on appelle un homme perdu, un malhonnête homme. Reconnu à plusieurs reprises par des témoins de cette fatale partie, il se vit retirer le petit emploi qu'il occupait chez un banquier, et depuis lors mon ami l'a perdu de vue. Tout doit faire penser qu'une âme faible comme la sienne n'aura pas longtemps résisté aux épreuves de la misère, au sentiment plus dangereux encore d'un déshonneur irréparable, et qu'après avoir été d'abord un malhonnête homme en quelque sorte par hasard, il l'est aujourd'hui délibérément. Et cependant, le malheureux, il n'avait vu ni la toque ni les jambes de ce malencontreux Hector. Il avait bien commis la faute de jouer sur une présomption trop fondée, là où le hasard seul devait présider à son choix; mais qu'est-ce au fond que le hasard? L'impulsion qui nous fait jouer sur une carte plutôt que sur une autre est-elle autre chose qu'un enchaînement de présomptions plus ou moins fondées? Où commence, où finit, dans le jeu, ce qui est délicat et ce qui ne l'est pas? Terrible incertitude! question sans réponse, mais qui, étant posée, suffit à rendre condamnables tous les jeux de hasard, ceux surtout où, comme à la Bourse, c'est à qui jouera le moins au hasard.

La faute la plus grave qu'avait commise ce jeune homme, c'était d'avoir joué à gagner ou à perdre une somme dont il n'avait pas en sa possession l'équivalent; mais à cet acte, — inexcusable, je le répète, — la préméditation avait au moins manqué; tandis que Paul, ce même Paul qui, lui, n'avait pas même songé un seul instant à refuser le banco de l'étranger, ce même Paul, trop honnête homme pour jouer à coup sûr... au lansquenet, le lendemain du jour où s'était passée la scène précédente, voici ce qu'il a fait le plus tranquillement du monde. Si je le sais et le raconte, c'est qu'il ne s'en est nullement caché.

Il sortait avec quelques amis de chez Douix, au Palais-Royal, où il avait déjeuné de bon appétit, malgré sa perte de la veille, qui, au fond cependant, le troublait un peu, car il ne lui restait guère au monde qu'une dizaine de mille francs pour actif et un passif du double ou peu s'en faut.

En entrant dans la rue Vivienne, il rencontra un de ses plus anciens amis, comme lui viveur aimable et de bon ton, le comte Maxime de R..., qui, l'air très-affairé, l'œil vague mais brillant, se dirigeait à grands pas vers la Bourse. Maxime, bien qu'arrêté dans sa course, parut enchanté de cette rencontre.

— Parbleu, dit-il, tu arrives bien à propos, et, se penchant vers l'oreille de Paul : — L'Espagne, lui dit-il, est en pleine révolution.

— Bah ! est-ce bien sûr? s'écria Paul.

— Parfaitement sûr : je le tiens de... Le reste fut dit à voix basse.

— Quoi !... la maîtresse de...

— Oui, la maîtresse de...

— Et la tienne ?

— On le dit. Tu comprends, mon cher, qu'il n'y a pas une minute à perdre. Fais ton profit de la nouvelle, j'en serai charmé; mais garde-la pour toi seul, tu m'entends?

— Et je dis avec Figaro : « Mon intérêt te répond de ma discrétion. »

Là-dessus, Paul quitte brusquement ses amis, qui restent la puce à l'oreille.

Entré le second à la Bourse, car il suivait de près Maxime, il fait passer des ordres à un agent de change, qui, le jugeant parfaitement solvable et de plus très-bien informé, vend pour lui à découvert mille actions industrielles.

Le lendemain, Paul rachetait ; huit jours après il revendait, rachetait, revendait encore, et se trouvait, en six semaines, à la tête — puisque cela se dit — à la tête de trente mille francs de rente environ.

Paul, aujourd'hui, est à son aise, car il a des goûts très-modestes ; il fait de son argent l'usage le mieux entendu, et il passe, comme de juste, aux yeux mêmes de ceux qui n'ignorent pas la source de sa petite fortune, pour le plus honnête homme du monde.

Qu'a-t-il fait, cependant, sinon de jouer à coup sûr une somme qu'il n'avait pas? — exactement comme ce malheureux dont j'ai conté plus haut la faute.

A. DE BELLOY.

— La suite prochainement. —

POÉSIE

UNE LARME DE DANTE

... Mentem mortalia tangunt.

Non loin de Notre-Dame, un soir du moyen âge,
Deux voyageurs, vêtus d'un costume étranger,
Demandaient, pour la nuit, qu'on les pût héberger; —
L'un jeune, l'autre vieux, — las d'un rude voyage.

L'hôtelier leur jeta son méfiant coup d'œil :
Cet étrange vieillard, qui donc pouvait-il être?
Il portait bien l'épée, avait l'habit d'un prêtre,
Et de la tête aux pieds racontait un grand deuil.

Sa robe qui tombait comme un long scapulaire,
Son froid visage pâle et son chaperon noir
Dès l'abord glaçaient l'âme... on se figurait voir
Un moine ayant levé sa dalle tumulaire.

En homme réfléchi, néanmoins, l'hôtelier,
Qui n'avait de longtemps logé de pareils hôtes,
Détacha du trousseau la clef des chambres hautes
Et devant eux monta par un sombre escalier.

Il demanda, suivant sa coutume prudente,
Le pays et le nom de ces deux voyageurs
Qui montaient sans mot dire et semblaient tout songeurs :
Ils étaient Florentins, le vieux se nommait Dante.

La chambre où l'on entra datait d'un siècle au moins.
Le plancher sans tapis, les murs sans boiserie
Exhalaient une odeur de vieille hôtellerie;
L'araignée y tramait sa toile à tous les coins.

Dans ces temps de misère et de guerres civiles,
Entre ces quatre murs délabrés, froids et nus,
Peut-être avaient dormi d'illustres inconnus,
Qui s'en allaient alors tristement par les villes.

Le vieillard et l'enfant, tous deux endoloris,
Mais avares du jour qui semblait disparaître,
Dans la brume d'hiver ouvrirent la fenêtre...
Dante courbé plongea son regard dans Paris.

Il promena d'abord sa vue indifférente
Sur les gens affairés qui fourmillaient en bas :
Clercs, marchands, écoliers; — il ne reconnut pas
Un seul habit toscan dans cette foule errante.

Puis, entre des palais et des maisons de bois,
Il aperçut un fleuve au cours mélancolique,
Et dominant au loin la cité catholique,
Une forêt de tours, de clochers et de croix.

Il chercha le soleil. — Sa lumière amortie
Pour le poëte en deuil n'eut pas un rayon d'or;
Le globe descendait ainsi qu'un astre mort,
Froid comme un clair de lune et blanc comme une hostie.

Un timbre sourd frappa l'heure où le jour s'éteint,
Comme pour assombrir ses mornes rêveries...
Ce n'était pas la voix des claires sonneries
Dont la joie éclatait sous le ciel florentin.

Là-bas, vers l'Orient, là-bas, à trois cents lieues,
Les cloches, tressaillant dans leurs clochers à jour,
Envoyaient aux échos des cantiques d'amour,
Parmi l'encens des fleurs, dans les montagnes bleues.

Là-bas, tout empourpré par les rougeurs du soir,
L'Arno se déroulait dans un chaud paysage...
Dante vit rayonner cette lointaine image
Dans son cœur... comme au fond d'un funèbre miroir.

Il joignit ses deux mains... (Sur sa joue amaigrie
Une larme roulait)... Sa tête se pencha...
L'enfant qui le suivait tout ému s'approcha,
Et, de sa douce voix, parla de la patrie :

« Vous qui gardez au cœur la foi, la charité,
Maître, n'y laissez pas s'éteindre l'espérance.
Un jour (ah ! croyez-moi) nous reverrons Florence;
Et, comme les jours saints, ce jour sera fêté.

« Les cloches de Fiesole et de Sainte-Marie
Vous chanteront encor d'éclatants *Lætare.*
Ah ! voilà bien longtemps que vos yeux n'ont pleuré,
Mais la source des pleurs ne s'était pas tarie... »

« Tais-toi, dit le vieux Dante, ils auraient trop d'orgueil,
Les Noirs, s'ils me savaient pleurant comme une femme. »
Et rentrant son enfer de douleurs dans son âme,
Il sécha brusquement sa larme dans son œil.

ANDRÉ LEMOYNE.

SOUVENIRS DU MOGHREB

VI[1]

DE DAR-EL-BEÏDA A RABATT.

FEDDALA. — MANSOURIA. — LES ZAHIRES. — UNE FANTASIA.

Pour éviter les embarras d'un voyage par terre avec du bagage, je laissai à des chameliers le soin de tout conduire à Rabatt. Il fallut, toutefois, déterminer un mode de transport pour une énorme caisse contenant un piano. Après bien des tâtonnements, je décidai que cette masse, suspendue entre deux poutres transversales, serait enlevée comme un brancard par deux chameaux de haute taille. Au passage des gués, douze hommes la soulèveraient sur leurs épaules pour la maintenir à sec. Je partis, laissant le tout à la grâce de Dieu.

Plus tard, avant de quitter le Maroc, j'ai voulu connaître le nombre des pianos existant dans l'empire, et des informations minutieuses m'ont amené à constater que ce nombre n'atteint peut-être pas la douzaine. L'existence de onze pianos est indubitable; je n'ai pu savoir si le douzième a été emmené dans l'intérieur ou s'il a été détruit. Si, dans un demi-siècle, quelque dilettante veut faire le même dénombrement, la statistique en tirera probablement une foule d'inductions qui échappent à ma clairvoyance. — Le premier piano dont la chronique de la côte occidentale fasse mention fut apporté à Mogador, il y a quarante ans, par un consul d'Angleterre. Il fut acheté aux enchères, à l'époque du dernier bombardement, par un négociant juif qui aimait à satisfaire toutes ses fantaisies. Ce piano doit être aujourd'hui en mauvais état; car, il y a cinq ans, son possesseur vint consulter un interprète du consulat de France pour savoir s'il n'y avait aucun moyen de rendre à l'in-

[1] Voir pages 31 (n° 109) et 101 (n° 110).

strument un peu de sonorité. « J'ai tout fait, disait-il, pour le bien entretenir ; j'ai versé plus de dix pintes d'huile sur le mécanisme, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur : eh bien, malgré tout cela, la plupart des touches ne rendent plus aucun son. » Le dernier piano que j'aie vu entrer au Maroc était destiné au grand-chérif de Ouezzan. Ce personnage est le même qui fut reçu à Marseille, en 1854, avec les honneurs qu'on rend aux princes souverains. Pendant son court séjour à l'hôtel d'Orient, il avait eu occasion d'apprécier l'effet harmonieux d'un piano de Boisselot placé dans le salon de l'hôtel. Après son retour à Ouezzan, l'habileté de ses musiciens ordinaires fit apparemment naître en lui le désir de leur confier un *seuntir* (tel est le nom que les Marocains donnent au piano); il écrivit au premier drogman de la légation de France pour le prier d'en faire venir un de Marseille. Le premier drogman connaissait par expérience les habitudes des hauts personnages indigènes : il répondit qu'avant d'écrire à Marseille il attendrait que le chérif lui envoyât mille francs en piastres françaises (pièces de cinq francs). — On avait oublié l'incident; on était persuadé que la condition imposée au chérif le détournerait de son caprice. Mais, soit qu'il se fût piqué d'honneur, soit que son désir eût jeté de profondes racines, on vit arriver, un beau matin, un nègre portant un sac d'écus et une lettre de Ouezzan. La commission fut faite; le piano arriva. On le transporta à Ouezzan avec des difficultés inouïes, cette résidence se trouvant située au centre d'un pays de montagnes. Toutes les populations du royaume de Fez vont en pèlerinage entendre le piano du grand-chérif.

Il est difficile aujourd'hui de se faire une idée précise du développement que l'art musical a pu atteindre chez les Maures policés du moyen âge. Si on en juge par l'état actuel, on est porté à croire que, sous ce rapport, ils n'ont jamais atteint le degré de perfection auquel ils se sont élevés dans les autres arts. J'ai entendu, dans les jardins de Rabatt, un concert, un véritable orchestre, composé d'une vingtaine d'instruments dont la plupart m'étaient inconnus; c'étaient, sous des formes très-variées, des tambourins plus ou moins sonores, des mandolines à quatre, six ou huit cordes, des musettes, des hautbois et de gros tambours que des nègres frappaient à tour de bras avec des bâtons recourbés en forme de serpette. Les meilleurs chanteurs du pays, accroupis en cercle, chantaient, avec des voix nazillardes, des couplets d'amour qui paraissaient ravir en extase toute l'assemblée. Le premier sujet chantait seul un de ces couplets; le refrain était enlevé par un *tutti* véhément. L'auditoire battait la mesure en claquant des mains, en branlant la tête avec ce mouvement cadencé des mandarins de carton dont s'amusent nos petits enfants. Tous les chants que j'ai entendus, et Dieu en sait le nombre, étaient d'une monotonie accablante; ils me rappelaient d'une manière frappante les chansons des pâtres de la Basse-Bretagne. Çà et là on y démêle

quelque mélodie bien accentuée; presque toujours on ne saisit qu'un ensemble barbare, une cacophonie exécutée comme à plaisir pour déconcerter l'oreille et fatiguer les nerfs. La réputation qu'on a faite aux mélodies orientales (le Maroc est, sous ce rapport, du pur style oriental) est, à mon sens, un des indices les plus frappants de la prodigieuse imagination des touristes: pour eux, l'Orient est bien le pays des rêves. Un Germain, un Saxon, un Flamand y mettent-ils le pied, les voilà saisis, fascinés, hallucinés; ils reviennent vers les froides régions : toute la fantasmagorie orientale prend corps dans leurs récits. En revanche, les Arabes se montrent, au milieu de nous, d'un prosaïsme à toute épreuve; témoin ce chef, qui, entendant à Marseille l'opéra des *Huguenots*, et pressé de dire ce qui, dans ce spectacle, lui faisait le plus d'impression, fit cette réponse : « Une chose surtout me remplit d'étonnement... Je vois un homme qui, depuis plusieurs heures, ne cesse d'avaler du cuivre, et je ne puis comprendre où va se loger tout ce qu'il dévore. » Il s'agissait d'un trombone dont la va-et-vient perpétuel mettait la pénétration du digne chef en défaut.

Je montais un beau cheval noir à tous crins, mis à ma disposition par le khalifa de Dar-el-Beïda; deux cavaliers oudaïs me servaient de guide et d'escorte. L'agent consulaire et son neveu m'accompagnèrent en chassant jusqu'à une lieue de leur résidence. En prenant congé d'eux, je jetai un dernier regard sur la plaine de Dar-el-Beïda. Malgré l'état d'abandon et presque de solitude où elle est depuis des siècles, une végétation puissante témoigne de sa fertilité naturelle. On sait ce qu'est la ville de Dar-el-Beïda, un amas de masures et de décombres baigné de cloaques empestés. Vue de loin, c'est, comme la plupart des villes mauresques, un joli groupe d'édifices au milieu de touffes verdoyantes que domine çà et là quelque palmier isolé.

La route traversait une plaine accidentée, couverte de hauts fenouils, de joncs, de bruyères, de grands arbres jetés au hasard ou protégeant des tombeaux dont les pierres blanchies resplendissaient sous les rayons d'un soleil ardent. Nous entendions le bruit des vagues que les dunes dérobaient à notre vue. Après cinq heures de marche, nous traversâmes à gué une rivière qui coule entre de belles collines couvertes de broussailles. Nous passâmes sous les murs de Feddala, citadelle construite en 1773 par l'ordre de Moulaï-Ismaïl, qui voulait en faire un entrepôt de blés de Temesma, dont il avait permis l'exportation. Moulaï-Ismaïl, par un de ces caprices familiers aux souverains barbaresques, retira tout à coup au commerce cette concession. Feddala dut être abandonnée aux pasteurs du pays, qui y parquent leurs troupeaux, et aux caravanes attardées qui se réfugient dans son enceinte. Chaque soir on y dresse des tentes, on y allume des feux. Une mosquée sert d'asile aux courriers et aux voyageurs qui n'ont pas d'autre abri.

Nous passâmes sans accident l'oued Enfifihk, dont le gué offre quelque

danger. Le courant y est rapide, il entraîne souvent jusqu'à la mer les animaux ou les voyageurs. Au sortir de ce mauvais pas, nous traversâmes un bois tapissé de belles mousses et tout rempli du chant des oiseaux. Deux heures après, nous arrivions à Mansouria, vieux château situé sur une hauteur au bord de l'Océan. Il doit son nom à Yakoub-al-Mansour, qui, au douzième siècle, le fit construire pour arrêter les irruptions des Berbères. Comme à Feddala, des familles de pasteurs y ont élu domicile. Nous y entrâmes pour y passer la nuit. C'était, dans la vaste enceinte, un mouvement, un tumulte extraordinaires: des centaines de chameaux erraient çà et là, attendant qu'on les débarrassât de leurs fardeaux; les chevaux hennissaient et se cabraient; les mules, attachées par de longues files à des piquets fichés en terre, ruaient pour rompre leurs entraves; les ânes brayaient, les poules glous-saient, les chiens hurlaient, les hommes juraient, criaient, riaient aux éclats. Ma tente dressée, un souper tant bien que mal improvisé, j'attendis, sur mon matelas, que la nuit vînt forcer à un peu de calme mon bruyant entourage. Vain espoir. A peine avais-je sommeillé pendant une heure, que les femmes se mirent à moudre le blé, à préparer le pain du lendemain : le vacarme qu'elles faisaient eût éveillé un mort. Je sortis de ma tente. La nuit était si obscure, que je ne pouvais m'orienter au milieu du pêle-mêle des tentes, des bêtes et des ballots entassés autour de moi. Le bruit que je fis en heurtant quelques amas de fagots qui roulèrent à mes pieds, provoqua les aboiements de tous les chiens de Mansouria. J'eus beau rentrer sous la tente et me tenir coi, le signal était donné, le concert dura jusqu'à l'aube. Je m'abreuvai de café, je fumai sans trêve cigares et cigarettes. Nous décampâmes au point du jour, et les premiers rayons du soleil nous trouvèrent à plus d'une lieue de Mansouria. Nous étions alors sur le territoire des Zahires, tribu de pillards et d'assassins dont le nom seul fait pâlir les Arabes, les Maures et les juifs. Des rochers blancs comme les craies de la Champagne pouilleuse y attristent les regards et donnent à tout le paysage un aspect morne et désolé.

Quelques mots sur les Zahires feront comprendre l'effroi qu'ils inspirent dans cette partie du littoral marocain. On désigne sous ce nom des peuplades féroces appartenant à la race berbère, et auxquelles, pour ma part, j'ai trouvé une ressemblance frappante avec les bohémiens de l'Andalousie. Ils ont le teint olivâtre, les cheveux longs, rudes et crépus. Tous ceux que j'ai vus étaient laids, maigres, demi-nus et horriblement sales. Ils habitent les basses vallées du versant occidental de l'Atlas, et viennent ensemencer la terre ou faire paître leurs troupeaux jusqu'à quelques lieues de la côte. Si la force armée marche contre eux, ils se retirent dans leurs montagnes; mais si quelque imprudent s'engage sur le territoire qu'ils occupent, il est bientôt saisi, dépouillé et soumis à une perquisition rigoureuse dont le but est de découvrir

quelque piécette d'or et d'argent qu'il pourrait cacher sur lui. Les Zahires ne se font, en pareil cas, aucun scrupule d'ouvrir l'estomac et le ventre à leur victime, qu'ils supposent avoir avalé le trésor qu'elle voulait leur dérober; ils inspectent minutieusement les entrailles. Si leur recherche est infructueuse : « C'était écrit ! » disent-ils pour se consoler; et ils attendent philosophiquement que le destin leur apporte une meilleure aubaine. Lorsqu'ils se mettent en campagne, c'est pour dévaster les douars et pour piller les caravanes. Ils montent alors de petits chevaux aussi hideux qu'ils le sont eux-mêmes, mais rapides, sobres, infatigables. Des levriers de haute taille, dressés à ce genre de chasse, leur sont d'un puissant secours pour mettre en déroute ceux qu'ils ont résolu d'attaquer. Leurs irruptions, depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours, ont été le fléau de tous les sultans, qui n'ont jamais pu traverser cette partie de leur empire sans livrer des combats meurtriers. Depuis quelques années, Abd-er-Rahman a pu les contenir et protéger la route qu'ils interceptaient par leurs coups de main incessamment renouvelés. Mais il est facile de prévoir que, tôt ou tard, ce flot, plus indomptable que les flots de l'Océan, débordera de nouveau en écrasant les barrières qu'il feint aujourd'hui de respecter.

Vers le soir, nous arrivâmes sans encombre en vue de Rabatt. Nous traversions alors une plaine élevée, couverte d'herbes odorantes et qui se terminait aux murs de Rabatt. A notre gauche, les derniers feux du soleil couvraient d'un réseau mobile la surface de la mer ridée par un vent frais; à droite, les belles collines de la chaîne atlantique se fondaient dans des vapeurs irisées. La lune s'élevait; son mince croissant brillait d'une lumière pure au milieu des étoiles qui parsemaient le ciel comme une poussière étincelante. En ce moment, où la nuit et le jour échangent de vagues reflets, je distinguai au loin une troupe de cavaliers vêtus de blanc qui s'avançaient à ma rencontre; ils marchaient au pas et tous de front. Le fils du kaïd de Rabatt les commandait. Après l'échange du salam-alek, ils tournèrent bride, et nous marchâmes en silence vers la ville. A peine entendait-on le pas des chevaux sur l'herbe épaisse. Tout à coup des coups de fusil éclatèrent au milieu d'une tempête de cris horribles; un nuage de fumée vint crever devant nous, et, du milieu de ce nuage, une foule de cavaliers partirent bride abattue dans toutes les directions; la flamme de la poudre les éclairait de reflets fantastiques et faisait jaillir mille éclairs de leurs longs fusils qui tournoyaient autour de leurs têtes comme soutenus par des mains invisibles. C'était une fantasia, mais une fantasia comme je n'en vis jamais depuis. Les détonations, les cris de guerre partaient de tous côtés; un tourbillon vivant roulait autour de nous; les coups de feu partaient sous le ventre des chevaux et presque sur nos poitrines. Il arrive fréquemment que, dans cet exercice national, quelque cavalier oublie sa baguette dans le canon du fusil : aussi étais-je dans des transes que

je m'efforçais de dissimuler sous une apparence impassible. La fantasia ne cessa qu'après que nous eûmes franchi la triple enceinte de la ville. Je suivis une longue et large rue bordée d'une double haie de curieux; et, à la lumière de quelques fanaux, j'arrivai enfin à la maison consulaire, qui devait être pour longtemps mon séjour.

VII

RABATT. — LA RIVIÈRE ET LES JARDINS.

Après quelques jours consacrés aux menus embarras d'une installation, je pus enfin parcourir la ville, explorer les bords de la rivière et les magnifiques jardins, orgueil des seigneurs de Rabatt. De la ville, je ne dirais rien qui ne pût s'appliquer à toutes les grandes villes mauresques. Sa population, évaluée à vingt-cinq mille âmes, est active et industrieuse; la citadelle, bâtie au seizième siècle par les Portugais, est un monument militaire des plus remarquables; sa vaste enceinte renferme une mosquée, la maison du kaïd des Oudaïa et tout un village peuplé par les familles de cette tribu guerrière, jadis puissante et redoutée; tours et murailles sont d'ailleurs à demi ruinées, comme presque tous les grands édifices marocains. Aucun mouvement militaire n'y vient troubler les cigognes qui, perchées sur les pointes les plus élevées, passent les longues heures du jour à se trémousser sur leurs pattes et à faire claquer gravement leur long bec. Du côté de la rivière, la kasba domine des rochers à pic rongés par les courants violents de l'embouchure, et ses canons pouvaient foudroyer les navires qui eussent tenté de forcer le passage, alors que la barre n'y formait pas encore un obstacle infranchissable.

A quelques centaines de mètres de la barre, l'oued Bou-Regreg fait un brusque détour sur la droite et forme un bassin naturel où les navires trouvent une eau profonde et tranquille; à marée basse, le banc de sable reste à sec, et le bassin de mouillage offre à peine la largeur de la Seine au pont des Arts. A l'abri des tours de la kasba, s'étendent les hangars du chantier naval et les bâtiments de la douane; plus loin, la rivière baigne l'enceinte murée qui protége les résidences consulaires, le rempart du quartier juif et les ruines d'une ancienne batterie portugaise, qu'on ne peut tourner qu'au moment du reflux. En suivant la rive, on côtoie des rochers entassés pêle-mêle par quelque convulsion volcanique et dont les interstices forment des grottes, des défilés à jour, des gorges profondes, d'où l'œil trouve des perspectives admirables sur la rive opposée; des touffes de plantes grimpantes courent en réseaux, tombent en guirlandes, enlacent les cimes fauves de cent blocs géants qui dominent tout ce chaos de pierres; des massifs d'arbustes, des arbres même ont pris racine de toute part et forment des voûtes d'un vert tantôt sombre,

tantôt frais et délicatement nuancé; des milliers d'oiseaux peuplent cette solitude : ramiers, tourterelles, aigles et faucons s'envolent bruyamment à l'approche du chasseur.

On marche ainsi pendant une demi-heure, puis la scène change. Ce sont des ombrages magnifiques, des bois d'orangers, des arbres à tige élégante, des palmiers, des peupliers et des chênes. De hautes collines arrêtent brusquement le regard, et font de ce coin de terre un vallon d'où l'œil ne découvre que des cimes boisées, et, par échappées, l'immuable azur du ciel. Dans les mois du printemps, le soleil perce la voûte des bois et lance des jets éblouissants sur des pelouses où les tourterelles s'ébattent en roucoulant leurs mélancoliques appels. Sous les ardents rayons du soleil, des senteurs enivrantes se dégagent du sol et de toutes les plantes. En suivant le fond de cette vallée, on la voit s'élargir tout à coup : la chaîne des collines fuit à gauche vers le sud; à droite, le terrain remonte par une pente douce. On chemine alors entre les haies de cactus, de figuiers, d'aloës et de grands roseaux; on traverse les jardins des riches habitants de la ville. Ces jardins sont de véritables bois d'orangers, de grenadiers et de citronniers, au milieu desquels se cachent d'élégantes villas entourées de parterres cultivés avec soin. L'eau y circule de tous côtés par des rigoles ménagées dans le sol; des bassins profonds servent de réservoirs, et des chameaux tournent sans cesse aux manéges destinés à les remplir. La verdure des haies se confond avec celle des bois, et laisse à toutes ces retraites l'aspect d'une seule enceinte qui entoure les vieux remparts de Rabatt, comme les *lucus* des villes attiques. Il faut visiter ces jardins pour connaître l'incroyable fertilité du sol marocain soumis à la culture; on ne se lasse pas de parcourir leurs immenses détours. Sous ce ciel resplendissant, dans cette atmosphère embrasée, les ombrages ont un charme qui fait rêver au bonheur des Élyséens. Quand ces milliers d'arbustes sont en fleurs, la brise du soir porte au loin leurs parfums, la ville en est comme imprégnée; et, maintes fois, nos marins, courant des bordées au large, ont respiré avec délices les bouffées odorantes qui remplissaient leurs voiles.

NARCISSE COTTE.

— La fin prochainement. —

ESTHÉTIQUE

MOLIÈRE ET L'IDÉAL MODERNE

J'assistais, il y a quelque temps, au Théâtre-Français, à une représentation du *Dépit amoureux*. Cette comédie, me disais-je, est bien tragique. Quels sanglots sous ce rire! Dans la grande scène de rupture et de réconciliation, vous vous demandez si c'est votre propre secret que Molière a surpris, s'il vous aurait un jour écouté derrière une porte et regardé par le trou d'une serrure. En face de ce portrait impitoyable, le spectateur se trouve en cause; il croit que les regards de tous vont se fixer sur lui, comme si l'auteur le dénonçait. Et cependant, si je reconnaissais là un côté de moi-même, je ne me reconnaissais pas tout entier, je n'étais pas enveloppé dans l'œuvre de Molière.

Voici à peu près ce que je me disais au fond de ma loge :

Nous avons fait des progrès. Ecoutez Alceste, George Dandin, Arnolphe, tous ces représentants de l'amour au dix-septième siècle, qu'aiment-ils dans Célimène, Agnès, etc., etc.? une femme.— Écoutez maintenant Faust, Lara, qu'aiment-ils dans celle qu'ils aiment? un ange.

Dans Molière, la femme est une mortelle, et même une faible mortelle. L'amour qu'on lui porte semble se terminer à elle. Les hommes de ce temps-là ne sont pas des chercheurs, des coureurs inquiets et fatigués, qui demandent à une tête chérie quelques jours de repos; ils ne croient pas voir dans celle qu'ils aiment la réalisation de l'idéal adoré : l'idéal n'existe pas pour eux. Je n'entends pas le nom de Dieu sortir de leur bouche; Dieu n'a que faire dans ces amours qui ne sortent pas de ce monde. Trompés, moqués, à qui s'en prennent-ils dans leurs douleurs? aux femmes, et aux femmes seulement. Ils ne maudissent pas Dieu, ils ne pensent pas à lui; leurs croyances ne sont ni confirmées ni troublées par les accidents de leur vie, attendu

qu'ils n'ont pas de croyances, qu'ils n'en cherchent pas, qu'ils ne savent pas ce que ce mot veut dire.

Au dix-neuvième siècle, chaque bruit qui se fait dans un petit coin de nous-même a, dans notre âme entière, des retentissements terribles; et comme l'amour va toujours plus loin que son objet, le coup qui le frappe nous ébranle jusque dans les fondements. Notre amour va au ciel. Depuis Werther jusqu'à René, voyez tous ces malades : que demandent-ils? l'infini. Ils se pressent en foule, cherchant la cité habitable, *urbem orant;* c'est Dieu qu'ils veulent, ils le cherchent là où il n'est pas, mais ils le cherchent. Entendez-vous comme ils crient dans leur faim et dans leur soif? Croyez-vous que la femme qu'ils pensent aimer va satisfaire l'ardeur égarée de leurs immenses désirs? non, non! Ils le sentent eux-mêmes, elle n'est que le prétexte. L'être aimé, c'est une idée aimée que l'imagination a revêtue de forme humaine, le rêve qui cherche à se réaliser. Ils embellissent l'image entrevue des couleurs qu'ils aiment, des couleurs idéales dont ils veulent illuminer un être réel; puis le vent s'élève, il emporte la poussière, il éteint le feu : l'homme reste en face d'un phare sans lumière. Son trouble ne s'arrête pas à la personne qui en est l'occasion; ses croyances mal assises, incertaines et tremblantes comme lui, menacent ruine; la passion, comme la foudre, a passé par là; comme la foudre éteinte, elle n'est plus visible que par ses ravages; tout est anéanti derrière elle. L'homme se remet en marche, il cherche encore, s'égare encore, et la passion use ses forces vives jusqu'à ce qu'elle l'ait entraîné avec elle dans sa dernière mort. L'ulcère ne périt pas avant que la chair ne soit dévorée.

Voilà le vrai don Juan, fils du dix-neuvième siècle, expression de notre époque. Vous l'accusez d'inconstance, vous ne le connaissez pas. Il n'aime ni cette femme-ci, ni celle-là; il aime l'idéal. C'est parce qu'il est fidèle à ce qu'il aime qu'il est infidèle à ce qu'il croit aimer. Aussi toutes choses sont pour lui d'un fini décourageant. Il brise son jouet dès qu'il l'a regardé : l'infini n'était pas là. Et pourquoi don Juan ne le cherche-t-il pas où il est? Ah! c'est qu'il faudrait du courage, et que don Juan est un lâche. Chercher l'infini là où il serait commode de le trouver, voilà la faiblesse; vous descendez la pente. Le chercher là où il est, voilà la force; mais il faut se redresser. Don Juan désire au lieu de vouloir; il n'a ni foi ni force, il manque le bonheur. Quand l'homme comprendra-t-il que le bonheur n'est pas son droit seulement, mais son devoir?

Jetons un rapide coup d'œil sur le représentant des passions humaines il y a deux cents ans, sur Molière, sur Alceste; interrogeons ce grand rôle qui n'a pas été étudié à ce point de vue, écoutons ce qu'il nous dit, et surtout ce qu'il ne nous dit pas.

Eh bien, il ne nous parle que de ce qui est à côté de lui; son regard ne

s'élève jamais au-dessus de l'objet qui le frappe directement; sa haine, je me trompe, sa mauvaise humeur, ne l'emporte pas plus que son amour vers les régions supérieures qui lui sont interdites. Nous allumons notre lanterne pour chercher un Dieu, Alceste se contenterait d'un honnête homme. Il ne le trouve pas, il se fâche : voilà tout.

Va-t-il au moins poétiser Célimène? non pas. Lui demandera-t-il ce repos suprême dont nous sommes affamés, et la maudira-t-il après pour la punir de n'être pas infinie? non. Il n'exige pas l'impossible, il ne réclame d'elle que les qualités d'une honnête femme, et encore, à la rigueur, il s'en passerait, pourvu que celle qui ne contente pas son amour contentât sa colère et se séparât des hommes. Elle refuse, et, chose admirable! celui qui a pardonné tant de torts impardonnables s'irrite sérieusement pour la première fois et se détourne pour toujours! C'est que Célimène a touché l'endroit sensible, et le coup a été sûr. La vraie passion d'Alceste, ce n'est pas l'amour, c'est la jalousie. Alceste, c'est Othello, moins le poignard. Il s'agite, il se promène, il rôde comme un voleur; il est inquiet, non pas à notre manière, il est inquiet de Célimène. Il se résignerait, je crois, à n'être pas aimé, pourvu que personne ne fût plus heureux que lui. Dans le désert, Célimène ne l'aimerait pas plus que dans un salon; mais, dans le désert, elle n'aimerait personne, elle ne serait aimable pour personne. Voilà le secret de cette colère pour la première fois sérieuse et définitive.

Quand ils entrent tous deux en scène au second acte, que reproche Alceste à Célimène (car il lui reproche toujours quelque chose, c'est une nécessité de sa position)? Son peu d'affection pour lui? non : son trop d'affection pour les autres. Alceste ne se repose pas dans son amour, il ne s'endort pas sur une pensée douce. Non, il a peur des voleurs; il ressemble à Harpagon, sa passion est une avarice. Oronte approche; Alceste le sait, il le sent, il le haît, il s'agite, il se dépite, il la querelle, *il lui fait des scènes!* expression vulgaire et admirable qui trahit la nature des sentiments faux! Celui qui fait des scènes a la passion peut-être; mais l'amour, jamais. L'amour et la passion sont en raison inverse l'un de l'autre. Les irritations, les taquineries naissent d'un essai d'amour avorté. Arrive une visite : Alceste veut sortir ou croit le vouloir, Célimène le retient; il insiste, elle le renvoie, il reste. Le bruit des pas qu'il entend dans l'escalier l'exaspère, tout homme est son ennemi; l'amabilité banale de Célimène irrite sans relâche sa rage impuissante. *Des siéges pour tous*, dit-elle. En face d'Alceste, elle ose demander des siéges pour tous!

Il y a, en général, dans tout rôle, un mot caractéristique qui le résume.

Écoutez Agrippine :

> Moi, femme, fille, sœur et mère de vos maîtres!

Écoutez Phèdre :

Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Écoutez Joad :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Écoutez Célimène :

Des siéges pour tous !...

C'est ce cruel *pour tous* qui fait le désespoir d'Alceste.

Dans la scène des portraits, pensez-vous que la fameuse sortie : *Allons, ferme, poussez*, parte d'un cœur désintéressé? non. Alceste ne s'oublie pas; Célimène a fait de l'esprit, elle a brillé devant tous après avoir donné des siéges à tous, il veut en punir tout le monde. Un amour d'un autre genre eût peut-être triomphé de ce triomphe; Alceste en est furieux, et comme il n'ose pas s'en prendre à celle qui a parlé, il se venge sur ceux qui ont entendu. Que souhaite-t-il à Célimène? tous les malheurs possibles, afin que lui seul tienne lieu de tous et de tout à l'abandonnée. Voilà la jalousie, voilà le contraire de l'amour, qui est avant tout la *bienveillance*.

Ce rôle admirable étincelle de splendeurs cachées. Il faut avoir vécu avec cet homme pour le connaître. Entre les courtisans de Célimène, aucun ne veut céder la place à l'autre, c'est à qui ne s'en ira pas. Il ne faut pas moins qu'un ordre du roi pour écarter Alceste. Mais alors :

Souffrez que je revienne avant la fin du jour,

dit il. *Avant la fin du jour* est admirable. Il y a dans l'homme un besoin profond d'être satisfait aujourd'hui. Ce soir, si vous voulez; du matin au soir, la route est courte; du soir au matin, la route est longue, car elle est incertaine. La nuit est comme une solution de continuité dans l'existence.

Mais combien de fois reviendra-t-il avant la fin du jour?

Je ne puis quitter Alceste sans contempler cette scène où un juge suppliant et tremblant, quoique furieux, demande grâce en pleurant à une accusée qui se moque de lui. Il rentre : je me figure qu'il vient de rôder comme un voleur autour de la maison de Célimène, suspectant tous les bruits, épiant tous les pas, interrogeant peut-être les passants. Qui est entré? qui n'est pas entré? Je le vois d'ici, tirant sa montre et perdant son temps. Enfin il entre; il est bien décidé à faire une scène terrible; je parierais qu'il a préparé son rôle pour être plus certain de ne pas faiblir; mais Célimène joue avec son éventail. En face de ce cœur qui ne bat pas, la colère d'Alceste tombe dans le ridicule. La première punition de l'honnête homme qui approche une coquette est de tomber dans le ridicule ; la seconde c'est l'ennui. Je ne parle pas des autres. Nous avons posé le pied dans une toile tendue,

la coquette nous enlace en nous faisant horreur, nous devenons ses complices en la méprisant, et nous encourageons par notre lâcheté une scélératesse que nous exécrons. Nous aimons ce qui nous élève, nous détestons ce qui nous abaisse. Le premier titre qu'une créature puisse avoir à notre haine, c'est de nous avoir avilis à nos yeux : de là nos colères. Nous lui reprochons notre honte : de là aussi nos soumissions. La colère, qui a débuté par un éclat, ne peut se soutenir. Le jour où vous voudrez rompre, concentrez vos forces, ne parlez pas, agissez. Mais Alceste a éclaté; ses exigences diminuent à vue d'œil. Cette scène atteste et exprime profondément l'ascendant de l'être froid sur l'être passionné. Il se joue une partie terrible pour l'un, indifférente pour l'autre; Alceste y met pour enjeu son cœur, son sang, sa vie, son âme; Célimène, une demi-heure de plaisir ou d'ennui. Aussi ne daigne-t-elle pas se défendre; le danger est nul, elle ne tient pas à Alceste; et d'ailleurs elle sait que l'accusateur, obligé de pardonner, pardonnera sans condition et finira par demander pardon lui-même : elle a raison. Dans cette grande page de notre histoire, nous voyons le juge qui a mis la coupable au défi de se justifier, nous le voyons la supplier de vouloir bien le faire, et celle-ci refuse, et celui-là lui pardonne et la remercie. Oh ! pauvre Alceste !

Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable.

Il est tout entier dans ces paroles comiques et déchirantes; il sent qu'elle ment, cette femme, et il la remercie de mentir, et il demande à genoux ce mensonge qu'il constate. Il se retire humilié, navré, mais presque consolé, parce qu'il a entendu, sans y croire, quelques douces paroles. Il est convenu que Célimène mentira de temps en temps, et sa pauvre victime se tiendra trop heureuse. Singulier contrat qui porte sur un fait reconnu faux par les deux contractants ! Personne ne s'y trompe, tout le monde est dans le secret. Peu importe ! Alceste dit à Célimène : « Supposons que vous m'aimez, et dites-le-moi; c'est une hypothèse, elle est fausse, nous ferons comme si elle était vraie, et je vivrai sur elle. Vous mentirez, je ne m'y tromperai pas, et pourtant je vous écouterai avec plaisir. A défaut d'autre aumône, faites-moi celle d'un mensonge. »

Il y a une logique des passions comme il y a une logique de la raison. Alceste a pour point de départ une absurdité; plus il sera conséquent, plus il sera absurde.

Voici une beauté suprême qui, je crois, n'a jamais été remarquée :

Alceste traite avec le dernier mépris cette femme qu'il adore. La racine du mépris que nous inspire la coquette est plus profonde que nous ne le croyons. L'homme dur peut, jusqu'à un certain point, compenser cette faiblesse (la dureté est une faiblesse) par des qualités d'un autre genre qui lui concilient, sinon l'affection, du moins l'estime; mais la femme sans cœur n'a rien. La

femme peut perdre les qualités de la femme, mais elle ne peut acquérir celles de l'homme. La femme sans cœur est un monstre qui a perdu sa nature et sa forme par quelque corruption : le secret du mépris qu'elle nous inspire est dans la dégradation que nous sentons derrière sa dureté. Célimène ne peut s'empêcher d'avoir pour Alceste le genre de respect dont elle est capable. Ainsi l'un méprise ce qu'il aime, l'autre n'a pas la force d'aimer ce qu'elle estime malgré elle. Tous deux sont punis par où ils sont coupables : Alceste, épuisé par cette lutte insensée, n'est plus capable d'agir; Célimène, incessamment préoccupée de l'amour, n'aimera jamais, jamais !

Pourquoi donc ce drame est-il comique?

Comique ! Quel est le sens de ce mot?

Alceste nous déclare qu'il ne se croit pas plaisant : il a parfaitement raison; mais il est comique. Quelle est donc la différence essentielle entre le comique et le plaisant? Le rire peut être intérieur au sujet ou extérieur à lui; il peut naître des entrailles de la chose ou venir du dehors comme un accident. Dans le premier cas, l'œuvre est comique; dans le second cas, elle est plaisante. Le comique a sa source dans les contradictions de la nature humaine, dans le jeu multiforme des passions et des affaires, dans le choc, dans le croisement des formes et des choses, dans le contraste de ce qui est et de ce qui devrait être. La plaisanterie part de la gaieté personnelle de l'auteur; aussi est-elle franchement gaie. Le comique est essentiellement triste, puisqu'il a pour fonds notre misère, et plus il est comique, plus il est triste.

Molière, d'un bout à l'autre, sans excepter une œuvre, une page, une ligne, un mot, est navré et navrant. La plaisanterie est volontaire; le comique est forcé, il résulte de la vie. Dans la plaisanterie, c'est l'auteur qui rit, qui se moque, qui fait rire. Dans le comique, c'est la chose qui se moque d'elle-même. L'auteur ne fait que montrer; peut-être l'indifférence apparente du poëte, qui constate au lieu de juger, et montre tout sans rien maudire, ajoute-t-elle à la poignante horreur de la réalité.

Molière, comme Tacite, réserve pour l'exhibition amère des faits la force que les auteurs vulgaires dépensent en déclamation. Tartuffe, qui plus que personne aurait droit au confident et au monologue, puisqu'il ne s'ouvre à personne, Tartuffe ne s'adresse pas une fois la parole à lui-même.

Il ne veut pas

> A force d'attentats perdre tous ses remords.

Il ne s'écrie pas :

> Et pour nous rendre heureux perdons les misérables.

Non, il ne se déclare que par ses actes; c'est un vrai criminel qui n'a pas besoin de la rhétorique du crime.

Il ne fait pas non plus le mal pour le plaisir de le faire. Iago mérite ce reproche : il n'a d'autre intérêt au malheur de tous qu'un désir trop vague de vengeance. Tartuffe a toujours un but connu, un intérêt appréciable. Iago touche au démon, Tartuffe reste un homme. Iago est déjà en enfer, Tartuffe est encore de ce monde où l'on n'est guère méchant qu'à force d'être faible. Molière est modéré parce qu'il est fort. Pour nous qui sommes toujours les personnages principaux de nos drames, auteurs et acteurs à la fois, nous entrons dans nos créations, la main étendue, pour maudire ou pour bénir. Partial comme un homme passionné, le poëte actuel divinise ce qu'il aime personnellement et maudit ce qui lui déplaît; Molière regarde en pleurant et ne fait que constater. J'admire profondément dans Alceste cette haute impartialité du poëte qui s'est représenté, et s'est représenté ridicule. Se faire le héros d'un poëme ou d'un roman, se peindre grand, majestueux, incompris, c'est l'habitude de la médiocrité; mais se montrer petit, ridicule, bafoué par une misérable, voilà la force. L'artiste a dominé l'homme, l'a vu, l'a jugé, et ne l'a pas vengé. Dans les drames modernes, la victime grandit jusqu'aux nuages pour écraser le bourreau. Célimène reste impunie; nul cependant ne voudrait être à sa place. Nous respectons Alceste en riant de lui; nous la méprisons en riant avec elle.

Pour en revenir au *Dépit amoureux*, que du reste nous n'avons pas quitté (car les querelles et les réconciliations remplissent Molière : son œuvre entière pourrait être intitulée le *Dépit amoureux*), j'y entends un mot qui révèle le caractère de ce poëte : « Je veux être fâché, » dit Gros-René. Molière, c'est la voix même de la faiblesse humaine; il ne devait pas croire à l'héroïsme; la faiblesse n'est pas chez lui un accident dont il se relève, il y demeure; il commence et finit par elle, il aboutit à la défaite. Désirez-vous peser les hommes? écoutez le son que rend dans leur bouche le mot *vouloir*. Pour Molière, vouloir, c'est désirer : « Je veux être fâché. » Si *je veux* signifie dans votre bouche *je voudrais*, vous êtes un personnage de Molière. L'homme qui, quand il veut, veut absolument, ne sera jamais comique.

Molière est-il dramatique? non. Le drame, c'est l'action. Quelle est, en ce monde, la condition de l'acte? La lutte, la lutte de la liberté et de la nature. La personne humaine tend à son but à travers une route barrée; les obstacles que la nature, dans le sens le plus large de ce mot, oppose à la liberté, voilà le sujet du drame, le principe de la contradiction. Le triomphe de la liberte, voilà le dénoûment, voilà la victoire; la victoire est une harmonie achetée. Tragédies et comédies sont régies par la loi unique de l'art, la loi unique de la vie humaine; la forme diffère, l'essence est une. Que demandons-nous à l'art? une délivrance.

Il nous élève au-dessus de notre forme réelle, il nous admet à la contem-

plation de notre forme idéale, il nous inspire le respect de notre âme, le désir, l'espoir de réaliser les splendeurs entrevues. La joie qu'il nous apporte est la joie du triomphe : la solidarité nous prend au cœur, et toutes les gloires humaines sont les nôtres. Molière nous refuse ces transports, la faiblesse incurable est passive. L'élément dramatique, c'est la faiblesse combattue, transfigurée par la force, ramenée à elle, fondue en elle. Jamais l'homme ne sera content si vous ne lui parlez pas de sa grandeur. Quand la lutte apparaît dans Molière, ce n'est pas la lutte de la force et de la faiblesse, c'est la lutte de deux faiblesses entre elles; celle-ci n'élève pas l'âme, elle ne fait jaillir aucune étincelle. C'est l'auteur qui parle quand George Dandin pose en principe que le meilleur parti à prendre, c'est de se jeter dans la rivière. Molière est un analyste, n'essayons pas d'en faire un moraliste. Confronté avec la science et avec la vie, il est une pièce du grand procès et aide l'homme à juger l'homme. Pris en lui-même, isolé des principes qui dominent et expliquent la vie, il est faux et dangereux : il n'a pas compris l'immoralité du désespoir, il n'a pas non plus le sens de certains respects. Vous rappelez-vous, dans Corneille, avec quelle majesté le père du menteur reproche à son fils le déshonneur de leur nom?

Molière méprise la vieillesse et semble aimer le coquin qui la trompe adroitement; il est pour Scapin contre Géronte. En l'écoutant, nous regretterions le trait de lumière qui déjouerait l'intrigant dans ses malices. Tous les vieillards de Molière sont des imbéciles qu'on fait bien de duper, la proie naturelle et légitime de leurs neveux. La femme de George Dandin, dit La Harpe, trouve moyen d'avoir raison contre son mari. Fidèle à son habitude, La Harpe n'a rien compris; et cependant, comme son observation le prouve, Molière ne tourne pas du côté vrai les colères du spectateur; on dirait presque que George Dandin a mérité son sort. Je soupçonne là-dessous des ironies qui, quoique terribles, sont insuffisantes. Molière nous autorise à croire qu'il déteste le ridicule plutôt que le vice.

Chez Molière, la femme est toujours le fléau de l'homme; elle n'est jamais son ange, la fleur, la couronne et la pureté de sa vie. Il sent en elle l'instrument de la chute, il ne sent pas celui de la rédemption. Il ne s'est jamais élevé au-dessus d'Henriette, qui n'est, après tout, qu'une bonne fille.

Pour lui, l'idéal, c'est le bon sens. Je respecte le bon sens, mais je ne me prosterne pas devant lui. Le bon sens a des pieds, il n'a pas d'ailes; l'âme humaine est faite pour apercevoir au-dessus de lui des horizons qu'il n'ouvre pas. Toute sa vie, Molière a regardé fixement les mêmes points; il a analysé des faiblesses isolées; jamais il n'a mesuré l'homme; il n'a soupçonné ni nos hauteurs, ni nos abîmes; il a ignoré toutes nos gloires. Ni les souvenirs, ni les regrets, ni les aspirations, ni les enthousiasmes n'ont d'écho dans son œuvre. Le vent des montagnes n'a pas soufflé sur lui, l'origine de l'homme ne l'a

pas inquiété, il n'a pas connu nos titres de noblesse. Il étale nos plaies, et, pour nous consoler, les déclare incurables.

Résoudre dans une harmonie supérieure les contradictions qui nous agitent, cette glorieuse vocation de l'art, Molière l'a méconnue pleinement. Au lieu d'un sourire céleste, c'est un sourire moqueur qu'il nous donne pour adieu; le rideau tombe, et nous n'avons pas vu l'arc-en-ciel. L'espérance, qu'un grand homme a nommée le caractère même et le signe distinctif de l'espèce humaine sur la terre, l'espérance n'a pas dit un mot.

Vous n'entendez pas non plus chez Molière l'expression du repentir. Le repentir est la marque des grandes âmes. L'innocence même le connaît par je ne sais quel reflet sympathique; une solidarité merveilleuse, en l'unissant aux coupables, lui permet des larmes dont, sans le repentir, elle serait privée. Toutes les grandeurs, toutes les puretés, tous les enthousiasmes, sans doute pour nous indiquer la route du ciel, portent l'âme au repentir. Le ciel, source vive des grandes eaux, est fermé pour Molière, comme s'il était d'airain. L'intervention divine, cette nécessité suprême de l'art qui apparaît avec lui au commencement du monde, qui ne disparaîtrait que s'il disparaissait, cette apparition de la main qui gouverne, n'est pas du domaine de Molière. S'il l'eût entrevue, il l'eût considérée comme une ressource, une ficelle; mais il n'a fait que la parodier une fois. A la fin d'une comédie, j'entends ce cri honteux :

Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur!

A la fin de *Tartuffe*, la toute-puissance apparaît, non pas en vertu d'un besoin profond et d'une nécessité supérieure, mais pour tirer l'auteur d'embarras, et elle apparaît sous la figure de Louis XIV. On a reproché à Molière la faiblesse de ses dénoûments. Cette observation, juste en elle-même, manque d'élévation. Il fallait lui reprocher d'avoir ignoré l'essence même du dénoûment, c'est-à-dire l'invasion de l'idée planant sur les faits, les ramenant à elle, les illuminant, les pacifiant, les transfigurant.

Les idées, au dix-septième siècle, étaient isolées comme les sentiments. L'un faisait des vers, l'autre de la prose; celui-ci une comédie, celui-là une tragédie; chacun secouait une branche de l'arbre, et personne n'avait aperçu le tronc; personne n'avait conscience de la séve circulante, de la vie intérieure, de la végétation une et ardente. Nous savons aujourd'hui que l'art est le glorieux langage de l'humanité créatrice. Mais la vérité absolue, qui n'avait rien à faire entre Alceste et Célimène, n'avait rien à faire non plus entre l'auteur et son œuvre. L'art et l'amour s'étaient détachés de l'infini; l'unité régnait au commencement, elle régnera à la fin. Eschyle et Homère n'auraient pas compris nos fractionnements, nos descendants les comprendront moins encore. Aujourd'hui déjà l'homme a conscience de ses grands désirs.

Qu'appellerons-nous progrès si cette grande révélation n'est pas un progrès ?

Pourquoi cette ascension a-t-elle été entravée ? Pourquoi l'œuvre n'est-elle que désirée à l'heure où elle pourrait être avancée ? Pourquoi l'acte n'a-t-il pas suivi le sentiment ? Parce que nous n'avons pas fait notre devoir, parce que l'art a été trahi, parce que les hommes qui se sont faits ses apôtres

> N'ont, pour servir sa cause et venger ses injures,
> Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

De grands coupables ont égaré nos aspirations. Notre siècle a de l'idéal, il a deviné que l'homme a quelque chose en lui de plus profond que les passions : c'est la passion. Cette soif de bonheur qui nous dévore, nous révèle, avec la profondeur de nos besoins, la hauteur de notre origine. Le bonheur, voilà la passion de l'homme. Son devoir est de s'estimer trop grand pour se contenter de ce qui n'est pas infini; son devoir est d'être heureux. Mais si le bonheur est une passion, il est aussi et surtout une action. L'âme humaine est une substance et une force; cette force est active, et les passions en sont les défaillances. Jusqu'ici la littérature s'est attachée à l'étude des accidents, sans regarder le fonds commun qui les supporte, — au détail des maladies, sans étudier le malade lui-même, l'homme. N'ayant pas pénétré dans l'intime de nos souffrances, elle n'aperçoit pas le remède dont le secret est toujours caché dans la cause du mal. Sa médecine est une médecine de symptômes, c'est celle de Dorine qui réconcilie les deux amants, sans soupçonner le motif de leur querelle, aussi profond en réalité qu'il est vain en apparence. L'art ne s'est pas placé assez haut pour embrasser l'horizon d'un coup d'œil, et, quand il a essayé de gravir la montagne, le vertige l'a pris, parce que le point d'appui lui manquait. Il trouvera à la fois l'immense et le vrai, le grandiose et le simple, le jour où il s'adressera à la vérité absolue qui lève et qui résout toute contradiction, — à la solution universelle de tous les problèmes, le jour où il touchera le centre de perspective d'où toute chose est vue à sa vraie place, le cœur de la science et le cœur de la vie. L'art, comme l'homme, étouffe si l'espace lui est interdit. Comme l'homme, il s'égare si l'espace lui est ouvert sans guide.

ERNEST HELLO.

DE L'ESPRIT CHRÉTIEN

DANS LES ÉTUDES

Un écrivain estimable de l'école catholique, M. Laurentie, a publié récemment un livre sous ce titre : *De l'esprit chrétien dans les études* [1].

Qu'est-ce que l'esprit chrétien? Il s'est clairement défini lui-même. Cherchons-le dans l'Évangile, cherchons-le dans les pères de tous les âges, dans les grands prédicateurs anciens et modernes. C'est, avant tout, un esprit de douceur, un esprit de tolérance. Interrogé par Pilate, Jésus, dans le prétoire des Juifs, déclare que son royaume n'est pas de ce monde : c'est-à-dire que son royaume n'est pas du monde de contrainte, de violence et de haine qu'il vient détruire, mais du monde de persuasion, de douceur chrétienne, d'ordre volontaire et de paix qu'il vient lui substituer.

Afin de mieux instruire les peuples et de leur donner une connaissance plus distincte de ce qu'il y avait à réformer dans leurs mœurs, Jean-Baptiste le Précurseur descend au détail des vices les plus opposées à l'esprit de Jésus-Christ et leur trace des règles de morale toutes contraires à ces désordres : il condamne l'attachement aux richesses, les emportements et les violences, la médisance, la dureté envers les pauvres. Les évangélistes achèvent de bien clairement définir l'esprit chrétien, l'esprit du divin Maître.

Neminem concutiatis.

« Ne faites de violences à personne, » dit saint Luc (c. III, v. 14).

Qui habet duas tunicas det non habenti, et qui habet escas similiter faciat (Luc, *ibid.*, v. 11).

« Que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. »

[1] Chez Lagny frères, rue Bourbon-le-Château.

Écoutons encore d'autres sages et douces paroles du livre par excellence :

« Heureux les débonnaires, parce que l'empire de la terre leur sera donné. »

Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.

« Heureux ceux que l'affliction éprouve, parce qu'ils seront consolés. »

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés. »

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.

« Heureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde. »

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.

« Heureux les pacifiques, car ils seront appelés les fils de Dieu. »

Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.

« Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartiendra. »

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.

Voilà l'esprit chrétien par excellence, l'esprit que nous voudrions voir dans les études. Ce n'est pas à l'y faire introduire, cet esprit de vie, que tend précisément le livre de M. Laurentie; mais c'est un bon et sage livre à d'autres égards. Évidemment M. Laurentie a eu en vue de réfuter chrétiennement l'erreur d'un livre qui a fait grand bruit il y a quelques années, le *Ver rongeur*, de M. l'abbé Gaume. M. Laurentie a pris en main la cause des classiques grecs et latins, et l'a vaillamment défendue contre les attaques de l'étrange factum dont nous parlons. L'esprit chrétien dans les études, selon lui, n'oblige pas à en bannir la connaissance des maîtres païens; mais c'est voir peut-être la question par le petit côté. L'esprit chrétien, encore une fois, est tout entier dans l'Évangile, dans l'abnégation des martyrs, dans la charité, dans l'humble croyance sans doute, mais surtout dans les œuvres, dans la douceur chrétienne sur laquelle Bourdaloue a fait un si admirable sermon.

Est-ce là ce qu'on enseigne aux enfants dans les colléges? est-ce là ce qu'on pratique dans le monde?

Pour ne parler que de la seule douceur chrétienne, que voyons-nous dans ceux-là mêmes qui devraient en donner l'exemple? Les emportements, les violences, le sarcasme âcre et injurieux, à la place des tendres exhortations de la Charité, des solides arguments de la Foi, des raffermissantes consolations de l'Espérance; partout et toujours des paroles de colère, des paroles de haine, des paroles d'anathème et de mépris, nul respect de l'homme. Voyez les plus doux, les meilleurs, — nous ne disons pas, nous n'osons pas dire, les plus évangéliques, — de nos docteurs chrétiens appartenant au clergé: ils ont le ton méprisant de logiciens convaincus; mais ont-ils la douceur chrétienne? Voyez M. l'abbé Gratry, M. Dupanloup : l'un ne parle jamais des

philosophes sans les qualifier de sophistes odieux; l'autre, dans un éloge de Jeanne d'Arc, nous dit *ex cathedrâ :* « Aucun outrage ne lui a manqué (à Jeanne d'Arc), pas même l'outrage de la plus basse poésie qui soit jamais sortie de la verve honteuse d'un esprit sans cœur... » quand il était si facile, ce nous semble, d'être juste et de rester chrétien sans cesser d'être sévère en disant : « Aucun outrage ne lui a manqué, pas même l'outrage de la plus triste poésie qui soit jamais sortie de la verve déplorable d'un grand esprit égaré. » M. Laurentie lui-même, en plus d'un passage, a de ces regrettables écarts qui jurent avec le titre de son livre.

Comme il l'envisage, l'esprit chrétien dans les études n'est donc pas l'esprit qui souffle le *sursùm corda*, qui vivifie la Foi, l'Espérance et la Charité; il fait de cette grande question de l'esprit chrétien une question d'histoire, une question de littérature et de goût, de culture et de politesse, de rhétorique, pourrions-nous dire, plus que de morale et de religion.

C'est, nous le répétons, voir la question par le petit côté; mais ce côté même a son importance, et il était bon de réduire à sa juste valeur la théorie de M. l'abbé Gaume, et de faire toucher du doigt l'inanité de sa thèse malencontreuse.

Ce que M. l'abbé Gaume a appelé singulièrement de ce nom, le *Ver rongeur*, à savoir l'étude des classiques païens dans les colléges, en d'autres termes l'étude de la société païenne dans la littérature qui en est l'expression, sera toujours une excellente chose à toutes sortes de points de vue, mais nécessaire surtout à quiconque voudra bien comprendre l'avénement du christianisme. On ne le saurait comprendre, en effet, si l'on ne connaît cette société et cette littérature sur lesquelles avait à travailler l'esprit chrétien. L'histoire de la civilisation du monde antique et de la société romaine a son utilité particulière en cela qu'elle fait voir sur quels hommes, sur quelle nature d'idées et sur quelles mœurs avait à agir et a agi la Bonne Nouvelle. Cette étude est donc aussi chrétienne que naturelle. La transfiguration de l'humanité par le christianisme ne se dévoile bien à nous qu'à ce prix; elle reste lettre close pour quiconque ne sait pas ce qu'était la société antique, et particulièrement le monde romain, quand le Christ et les apôtres ont paru sur la terre, en quoi cette société péchait, en quoi elle donnait prise à l'esprit nouveau; et, pour cela, ce sont précisément les écrivains païens qu'il faut étudier, si l'on ne veut condamner tout entière une civilisation qui, après tout, a été le fond sur lequel la transfiguration dont nous parlons a été opérée; si l'on veut en parler dignement, enfin, en homme qui la connaît et qui s'y connaît.

C'est ainsi, par exemple, que Fleury (*Mœurs des chrétiens*), après avoir peint le monde païen par les très-mauvais côtés qui le caractérisaient, dit, et l'on ne sera pas fâché de relire ici cette belle page :

« ... Tels étaient ceux dont on faisait les chrétiens que je tâcherai de dé-

crire. Quand ils étaient une fois lavés et sanctifiés, on ne s'apercevait plus de ce qu'ils avaient été. Mais il ne faut pas dissimuler les bonnes dispositions de plusieurs d'entre les Grecs et les Romains.

« Premièrement, ils étaient fort polis; et la politesse enferme nécessairement plusieurs bonnes qualités, que l'on peut appeler des vertus superficielles : la gravité, la patience et la douceur dans la conversation; la complaisance, la gaieté, les expressions vives de respect et d'affection, le goût de la bienséance en toutes choses, qui était exquis chez les Grecs. On peut avoir tout cela sans une vertu solide, et on peut en manquer sans être méchant ni vicieux : mais la vertu n'est point parfaite sans cet extérieur qui la rend plus aimable et plus insinuante. Il y avait encore parmi les Grecs plusieurs véritables philosophes, c'est-à-dire des hommes qui cherchaient de bonne foi, et par tout l'effort de leur raison, ce qui pourrait les rendre heureux, et qui s'appliquaient sérieusement à connaître la vérité et à pratiquer la vertu, renonçant pour cette étude à toutes sortes d'affaires et de prétentions, et ne plaignant ni la dépense, ni le travail, ni les voyages. Les Romains n'étaient pas si généralement corrompus qu'il ne leur restât quelque chose de la magnanimité, de la fermeté et de ces vertus qui avaient tant éclaté dans leurs ancêtres.

« La grâce de l'Évangile, venant sur ces belles dispositions naturelles, ne pouvait manquer de faire de grands effets. Saint Corneille, le premier des Gentils qui reçut cette grâce, était un capitaine romain. On voit la générosité romaine dans plusieurs illustres martyrs, comme saint Laurent, saint Vincent, saint Sébastien, et dans plusieurs évêques, comme saint Cyprien, saint Ambroise, saint Léon. Pour la gravité des philosophes grecs, on la voit dans les actes de saint Polycarpe, dans ceux de saint Pionius, prêtre de Smyrne, et dans les écrits de saint Justin et de saint Clément-Alexandrin; et, dans ces mêmes écrits, on voit une érudition profonde et une extrême politesse. L'humilité chrétienne, ayant corrigé la fierté des Romains et l'orgueil des philosophes, en fit de véritables sages. Ayant une fois compris par la foi le but où ils devaient tendre, ils ne visaient plus à autre chose. Ces hommes si habiles et si fins, étant devenus chastes et désintéressés, devinrent aussi tranquilles et simples de cette tranquillité qui méprise l'artifice.

« Ainsi la religion chrétienne s'établit au milieu de l'empire romain, et au milieu de Rome même, lorsqu'elle était la plus florissante, dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais, et en même temps le plus corrompu. La divinité de l'Évangile ne pouvait mieux éclater qu'en triomphant des deux dispositions humaines qui lui étaient les plus opposées. La science et l'élévation de l'esprit résistaient à la simplicité de la doctrine chrétienne et à l'humilité de la foi : la dépravation du cœur et la corruption des mœurs répugnaient à la pureté et à la sévérité de sa morale. Il est nécessaire d'appuyer sur cette ré-

flexion, afin que personne ne s'imagine que les apôtres n'aient eu affaire qu'à des gens grossiers et faciles à persuader. Tertullien a bien su le faire remarquer aux païens : « Jésus-Christ, dit-il, n'a pas fait comme Numa, qui « apprivoisait des hommes durs et farouches, les embarrassant par la mul- « titude des divinités qu'il leur proposait de se rendre propices; mais, trou- « vant des hommes déjà instruits et séduits par leur propre politesse, il leur « a ouvert les yeux pour connaître la vérité. »

Je rappellerai par occasion, en finissant (et M. Laurentie nous le pardonnera), quelques autres livres où, certes, l'esprit chrétien vit au plus haut degré, non sans éclat littéraire, Dieu merci. Il s'agit surtout de l'esprit chrétien dans les études, dans l'œuvre considérable de M. A. Vinet, qui ne compte pas moins de vingt-sept volumes.

Peu de personnes connaissent les beaux travaux de M. A. Vinet, ce digne pasteur qui a su, aux portes de la France, écrire de si bons livres, aussi attiques de langue que s'il fût né à Cormeille-en-Parisis ou à Paris même, à deux pas de la Sainte-Chapelle. Les divers ouvrages de M. A. Vinet, à d'autres titres encore si remarquables, ont été publiés, il y a quelque temps, à Paris [1], avec un soin digne de l'écrivain et, qui mieux est, du chrétien véritable que nous a révélé M. Sainte-Beuve. Et qu'on ne croie pas que ce pasteur, ce ministre du saint Évangile, ce *prêtre*, ne parle dans ses livres que de théologie et de religion proprement dites. Il voit tout, pour ainsi dire, à la lumière de la Foi, mais il parle de tout en même temps avec la chaleur de la Charité et les aspirations de l'Espérance. Les trois vertus à si bon droit appelées théologales vivifient son œuvre et y font sentir partout leur active et salutaire influence. Tout ce qui est objet de discussion parmi les hommes l'occupe et est traité par lui, en passant ou à fond, d'une façon qui captive et instruit toujours. Homme, chez les humains rien ne m'est étranger :

Homo sum : humani nihil à me alienum puto.

Cette parole si belle du païen Chrémès dans la comédie de Térence, combien plus doit-elle être vraie pour un cœur et un esprit remplis de la grâce du Christ, à qui rien, par conséquent, de ce qui touche les hommes ne saurait être indifférent!

Les lettres, les arts, la science, l'industrie, l'homme dans toutes les conditions de la vie, dans toutes les manifestations de l'esprit et de la matière, sont, pour M. Vinet, de dignes sujets d'études, et rien ne lui paraît au-dessous de ses méditations et de sa parole. Il a sur toutes choses des élans chrétiens; sur toutes choses il jette de vives lumières, il sème d'utiles enseignements, les lumières de la raison, les enseignements de l'Évangile. Peu

[1] Chez les éditeurs des œuvres de M. A. Vinet, rue de Clichy, 47.

d'œuvres sont faites pour inspirer autant de respect, et moins encore ont ce charme jusque dans les plus sévères déductions de la morale selon l'Écriture.

Prenez ce livre, par exemple, intitulé *Méditations évangéliques*, et lisez-y (p. 285) ce discours, ce *sermon*, si vous voulez, ayant pour titre *Aquilas et Priscille* (discours prononcé dans une bénédiction nuptiale), et dites, après l'avoir lu, si ce n'est pas là tout simplement un chef-d'œuvre touchant de grâce et de morale. « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, a dit La Bruyère, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. » Mais ici il y a plus : le plus doux sentiment de l'ordre chrétien dans le mariage y respire, et la langue est, comme le sentiment, exquise et digne du sujet.

Les écrits de madame Agénor de Gasparin ne sont guère plus connus que ceux de M. Vinet, et, à d'autres titres, selon nous, ils ne méritent pas moins de l'être. Madame de Gasparin a publié, il n'y a pas bien longtemps, un curieux livre intitulé *Quelques défauts des chrétiens d'aujourd'hui* [1].

Ces défauts des chrétiens d'aujourd'hui, hélas ! ont été ceux de bien des chrétiens d'autrefois. Le manque de charité en est la source plutôt que le manque de science : on ne fait pas le bien qu'on aime, et l'on fait le mal que l'on haît. « A qui puis-je être utile, agréable, aujourd'hui ? » voilà, chaque matin, ce qu'il faudrait se dire, et l'on n'aurait pas ces défauts. Dans son *Essai d'avent* (troisième année) Bourdaloue les a repris tous. Lisez ou relisez ces simples et beaux sermons intitulés : Samedi. *Jean-Baptiste traçant aux peuples des règles de morale et condamnant les vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ.* — Dimanche. *Jean-Baptiste condamnant l'impureté.* — Lundi. *Jean-Baptiste condamnant l'ambition.* — Mardi. *Jean-Baptiste condamnant l'attachement aux richesses.* — Mercredi. *Jean-Baptiste condamnant les emportements et les violences.* — Jeudi. *Jean-Baptiste condamnant la médisance.* — Vendredi. *Jean-Baptiste condamnant la dureté envers les pauvres.* Les voilà, ces quelques défauts des chrétiens d'aujourd'hui. On le voit, ils étaient de l'homme au temps de Jean-Baptiste comme au temps de Bourdaloue, et le christianisme n'a pu les vaincre encore. Sa mission, toute de paix et d'ordre, a rencontré toujours dans les passions et l'égoïsme humains sa pierre d'achoppement. Mais il est bon toujours de signaler ces défauts et de pousser l'homme vers un but élevé, quelque inaccessible qu'il puisse être. L'âme grandit dans ces nobles tendances, et ses efforts mêmes la fortifient ; c'est un salutaire exercice et comme une gymnastique morale. C'est d'ailleurs la loi du progrès et l'honneur de notre nature, de poursuivre incessamment ce but qui fuit incessamment, tout en sachant bien que nous ne

[1] Chez Grassart, librairie protestante, rue Saint-Arnaud

pourrons jamais le saisir et le fixer. C'est là, si l'on veut, un grand mystère, mais c'est en quelque sorte un mystère mathématique : tout ce qui existe est lancé par la force suprême dans le champ de l'éternité pour y subir une progression infinie vers la perfection, cette asymptote mystérieuse dont doivent s'approcher sans cesse les êtres subordonnés, sans l'atteindre jamais.

Nous avons remarqué encore, de madame de Gasparin, quelques livres que nous voudrions voir répandus par milliers d'exemplaires, entre autres : *Il y a des pauvres à Paris... et ailleurs*, petit in-18 de 162 pages, et *Allons faire fortune à Paris*, 1 vol. in-18. On ne saurait lire ces poignantes peintures de la misère par une femme riche et du monde, qui ne la connaît qu'en chrétienne, sans être attendri, sans verser sur les déshérités de la fortune de nobles larmes, sans se sentir meilleur. En quelque condition que le ciel nous ait placés, à quelque église qu'on appartienne, on lira avec émotion. avec fruit, ces simples récits d'une femme d'autant de cœur que d'esprit, en qui ces préoccupations attestent la plus grande bonté. Le monde périrait s'il n'y avait que des égoïstes. « Malheur une fois, dit un proverbe oriental, à celui qui ne sait rien ! Mais sept fois malheur à celui qui ne pratique pas ce qu'il sait, quand il connaît le bien et qu'il s'agit de servir les hommes ! »

Il manque peut-être à madame de Gasparin cette haute vue générale de l'humanité que madame Stowe possède à un si éminent degré, et qui fait de la *Case de l'oncle Tom* un livre universel; mais, sur les points particuliers qu'elle traite, elle est admirable. « Il n'y a encore qu'une très-petite partie accomplie de la mission évangélique, » a dit M. de Chateaubriand. Madame de Gasparin, par les généreux écrits qu'elle publie, par la salutaire influence qu'ils exercent, est un des plus dignes ouvriers du Christ. Qu'elle persévère, qu'elle éclaire et attendrisse l'esprit et le cœur des riches de la terre à qui sa voix ne saurait être suspecte; qu'elle continue de leur parler des pauvres selon l'esprit de Dieu, des pauvres, « ces premiers nés de l'Église, » comme les appelait magnifiquement Bossuet. Il est beau de dire avec les martyrs et les saints : « Dieu est ma force dans le combat et ma couronne dans la victoire. » Mais il est beau aussi, il est utile de propager les purs enseignements de l'Évangile, de se souvenir toujours, pour parler encore comme Bossuet, que « Jésus-Christ est venu au monde pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi; » de semer, autant qu'il est en nous, la semence de vie. L'apôtre l'a dit : « Le champ, c'est le monde. »

CHARLES ROMEY.

CORRESPONDANCE

DE BOILEAU AVEC BROSSETTE[1]

Quand je disais dernièrement que nos mœurs littéraires avaient déplorablement changé, assurément je ne songeais pas au dix-septième siècle. Je n'allais pas chercher si loin un contraste à ces habitudes nouvelles de délation, d'extermination et de diffamation qui s'acclimatent si singulièrement chez nous.

Et cependant comment ne pas faire un retour sur nous-mêmes et sur le temps présent en retrouvant, à un siècle et demi de distance, dans la correspondance de deux littérateurs, l'un poëte, et poëte illustre en son temps, l'autre simple avocat de province, une si parfaite urbanité; d'un côté tant de respect, de l'autre tant de bienveillance, et des deux parts tant de politesse et de courtoisie? A peine s'aperçoit-on de temps à autre, au ton plus tranchant, à la parole plus décidée, que l'un des deux correspondants est un vieillard plein de réputation et d'autorité, historiographe du roi, académicien et gentilhomme. Quant au satirique, on l'oublierait vraiment, sans deux ou trois sorties (et encore bien édulcorées!) contre M. Perrachon, de Lyon, *qui ne vend pas ses livres*, dit-il, contre Bonnecorse, ou contre les RR. PP. de la maison de Paris. C'est bien là que se fait voir cette séparation si nécessaire, si légitime entre l'homme et l'écrivain. Boileau n'est plus dans ces lettres le *critique achevé*, ce censeur redouté, *effroi de la Pucelle*. Il s'excuse presque de ses noirceurs; il parle avec révérence de ceux qu'il a le plus irrévérencieusement traités en vers. On croit le voir s'incliner devant Chapelain et s'agenouiller devant l'abbé de Pure. Il n'y a plus qu'un honnête homme, un *bonhomme*,

[1] Première édition complète publiée sur les manuscrits originaux, par Aug. Laverdet; introduction de M. Jules Janin. Paris, Techener, 1858; 1 vol. in-8° de 600 pages, orné de six *fac-simile* et d'un tableau généalogique de la famille de Boileau.

jouissant en philosophe du souvenir de ses grandeurs passées, partageant son temps entre le soin de sa santé et celui de l'édition complète de ses ouvrages, et s'entretenant doucement de l'une et de l'autre avec un de ses jeunes admirateurs auquel il confie le commentaire de sa vie et de son œuvre. Il faut bien le dire, Brossette n'était point un aigle, et parfois ses questions saugrenues, ses remarques impertinentes rappellent à Despréaux qu'il est poëte, en faisant bouillonner sa bile irritable. Il lui répond alors de haut, à la façon des bonnes du temps jadis : « Ces choses-là ne sont point à la portée des simples prosateurs [1], » à peu près comme il lui dirait : « Vous saurez cela quand vous serez grand ! » Mais combien cette aigreur passagère est vite adoucie par les phrases mielleuses du *post-scriptum !* Que de caresses au barbare, à sa femme, à sa ville, à sa petite académie de Lyon ! Quelles protestations ! que de remercîments pour la moindre chose ! Ailleurs, Boileau supplie Brossette de retrancher ces vaines formules de respect, indignes d'une amitié véritable : « Évitez, lui dit-il, les cérémonies et ces grands espaces de papier vides à toutes les pages [2]... Suis-je à votre égard ce Sextus de Martial à qui il disoit : « *Vis te, Sexte, coli ; volebam amare* [3] ?... Rayez ces grands MONSIEUR que vous mettez à tous vos commencements [4]. » A quoi Brossette répond avec soumission : « Puisque vous le voulez absolument, monsieur... *Te colam minus et magis amabo.* » Le tout entremêlé de présents de portraits et de livres, d'envois de pâtés, de jambons et de fromages, et de santés bues en l'honneur de l'absent !

Assurément, ces gens-là étaient de bonnes gens, et ne songeaient point à se faire de la peine, encore moins à dénoncer et à diffamer en masse leurs confrères. Ils ne criaient pas : « Silence à l'orgie ! » pour quelques étranglés, et n'appelaient point les gendarmes à les aider à vider leurs querelles littéraires. On s'appelait bien, il est vrai, — en vers, — cuistres, pédants, grimauds, gueux, cyniques tout au plus. C'était licence poétique en ce temps-là. Mais, dans la prose et dans la vie, qu'elle tenue, quel respect de soi-même et des autres ! Lorsque Furetière, exaspéré par l'abandon d'un ancien ami, osa réimprimer à la suite d'un de ses *factums* la sentence de police portant suppression des *Contes* de Lafontaine, il reçut de Bussy-Rabutin, son ami pourtant, et de Bossuet, son admirateur, le blâme le plus sévère; et lorsque, Furetière étant mort, ses ennemis, ceux qu'il avait insultés et décriés, proposèrent qu'on se dispensât envers un confrère exclus du service

[1] « Ces agréments sont des mystères qu'Apollon n'enseigne qu'à ceux qui sont véritablement initiés dans son art. » (Lettre CLIV.) — Voyez à ce sujet le jugement de M. Sainte-Beuve, tome Ier des *Critiques et Portraits*

[2] Lettre II.

[3] Lettre XXXVIII.

[4] Lettre LXXX.

que l'Académie était dans l'usage de faire célébrer pour chacun de ses membres, Boileau et Racine, déjà vieux l'un et l'autre, vinrent exprès à la séance, et, par quelques nobles paroles, rappelèrent leurs confrères à la décence et à la charité.

Parlons cependant plus directement de ce livre qu'un amateur libéral vient de publier à grands frais.

Tout le monde connaissait la correspondance de Boileau avec Brossette ; mais tout le monde ne savait pas que le manuscrit original de cette correspondance existât colligé et mis en ordre par la main même de l'avocat lyonnais. Or Brossette, qui, à défaut de goût et d'intelligence littéraire, avait du moins l'exactitude et la minutie du commentateur, avait réuni soigneusement en deux volumes in-folio toutes les lettres de Boileau et les siennes propres, celles-là autographes, celles-ci recopiées et remontées proprement; en outre, tous les manuscrits à lui envoyés après la mort de Despréaux par Jacques Boileau son frère.

Ce sont ces deux volumes, élégamment reliés en maroquin rouge, qui, après avoir appartenu, nous dit-on, au président Dugas, ont été mis sur table en dernier lieu à la vente de Renouard, et adjugé pour 4,200 francs à M. Aug. Laverdet, qui les publie aujourd'hui.

Disons d'abord ce que cette édition nouvelle, qualifiée sur le titre de *première édition complète*, et *en partie inédite*, ajoute aux éditions précédentes.

C'est, avant tout, vingt-trois lettres inédites, — quatorze de Boileau, neuf de Brossette, — généralement peu chargées de faits nouveaux, mais qui, pour le peu qu'elles contiennent, méritaient néanmoins d'être publiées. Ce supplément inédit porte à près de deux cents lettres le chiffre de la correspondance de Boileau avec Brossette. Je ne me permettrai de regretter, dans cette première partie, que l'absence de courtes notes qui m'ont paru nécessaires. Le plus souvent un simple rappel de date suffirait. Lorsque Boileau annonce à Brossette son déménagement, il serait bon d'indiquer d'où il partait et où il allait : la besogne était d'autant plus facile, qu'on la peut trouver toute faite dans l'excellent article de M. Édouard Fournier sur les *Logements de Boileau*. Dans sa lettre XXIVe (p. 49), Boileau parle à Brossette d'une traduction nouvelle de l'*Iliade* faite par un fameux académicien. Le nom de cet académicien (Régnier-Démarais) se trouve, il est vrai, quatre pages plus loin, lettre XXVIe; mais pourquoi ne pas le donner au bas de la page, avec le titre de l'ouvrage, et éviter ainsi au lecteur une recherche gratuite? Même observation au sujet du *médecin holhandais* (Helvétius), dont Boileau parle à la lettre CXLIV[e], et que Brossette nomme dans sa réponse. Les livres sont aujourd'hui si nombreux et les nécessités de lecture si grandes, qu'un éditeur intelligent doit épargner au lecteur la moindre perte de temps. Quant aux

fautes d'impression ou de copie, M. Laverdet les a déjà reconnues sans doute, et je ne le tourmenterai pas à ce sujet d'observations inutiles[1]. — La seconde partie se compose des papiers envoyés par l'abbé Boileau à Brossette. Ce sont des opuscules et des lettres de Boileau et de divers, déjà connus et imprimés pour la plus grande partie (on n'indique comme inédites que deux lettres de Maucroix, pp. 375-76), mais réimprimées cette fois sur l'autographe et quelquefois sur les corrections de Boileau. La pièce importante de ce supplément est un commentaire inédit des œuvres de Boileau, composé par un certain abbé Guéton et annoté ou corrigé de la main de Boileau lui-même. Le commentaire de l'abbé Guéton est par lui-même assez insignifiant ; mais les notes de Boileau sont curieuses : on y retrouve ce sentiment de justice et de réparation que je signalais tout à l'heure. Boileau craint de n'être pas compris, ou d'être mal compris; il redresse, il éclaircit, et malheureusement l'abbé Guéton ne lui donne que trop de besogne. Ainsi, à propos de Colletet, Guéton écrit : « Poëte dont les ouvrages *n'ont point eu de réputation.* » Boileau biffe ces derniers mots et ajoute : *ont eu quelque réputation, mais fort gueux.* Aux noms de Neufgermain et de La Serre, le commentateur avait mis en note : *Poëtes sans noms connus.* — *Ridicules*, écrit Boileau, *mais très-connus.* Il se défend beaucoup d'avoir voulu désigner Montauzier dans ce passage de sa première satire :

. . . . . D'un pédant sait faire un duc et pair.

Je n'ay jamais pensé, dit-il, *à M. Montauzier, homme de très-grand mérite et de très-grande qualité, et qui ne conviendroit pas du tout à mon vers où j'ay voulu exprimer la pensée de Juvénal* : Fies de rhetore consul. A propos d'un passage supprimé dans le second chant du *Lutrin*, Guéton avait mis : « L'auteur a retranché en cet endroit trente-six vers qui sont fort originaux. » Boileau répond : « L'épisode étoit un peu trop long, et il y avoit quelque chose *tendant à saleté*, c'est ce qui me l'a faict oster. » Ailleurs, c'est un scrupule de conscience qui lui fait changer deux vers (dans la première satire) qui présentaient, dit-il, un sens *libertin* (peu orthodoxe). Il se fâche aussi de ce que le commentateur avance l'époque où il reçut pension

[1] Je dois cependant en citer deux ou trois qui me paraissent particulièrement graves : — dans la lettre CLXXVII[e], Boileau, parlant de l'affaiblissement de son corps, écrit *qu'on peut déjà dire de lui* Fuit : M. Laverdet imprime Fait. La faute est d'autant plus surprenante, que, dans l'Introduction, M. Janin avait donné la bonne leçon. — Boileau, grand ratureur, comme on sait, s'excuse à plusieurs reprises auprès de Brossette de ne pas « *récrire* » ses lettres ; l'éditeur lui fait dire tantôt rescrire et tantôt *descrire*, ce qui est un contre-sens. Je citerai encore des noms mal orthographiés; par exemple, p. 540 (*Appendice*), *Forchier* pour Furetière, etc.

du roi et explique par une libéralité ces vers de la satire neuvième (*A son esprit*) :

Osez chanter du Roi, etc.

« Je n'avois en ce temps-là, s'écrie-t-il, aucune pension du roy, et je ne prétendois pas mesmes jamais en avoir, comme je le marque dans cette satire mesme, à propos des cris que faisoit Cotin contre moi [1]. » Puis ce sont des ignorances du commentateur (et il faut avouer qu'il y en a d'incroyables) qui l'inquiètent et qui l'irritent; il le renvoie aux livres, le biffe et le rudoie, en homme qui souffre de se voir si mal interprété. Ces notes sont donc curieuses ; il n'est pas jusqu'aux bévues de l'abbé Guéton qui n'aient un certain genre d'intérêt : elles montrent jusqu'à quel point les gens du monde et même les gens de lettres, au dix-septième siècle, étaient ignorants de la littérature nationale. Quand on voit Guéton demander qui était Montreuil, ou ce qu'avaient fait Saint-Amand, Brébeuf et Scudéry, on est tenté d'excuser les contre-sens commis par Boileau dans son *Art poétique* [2].

Comme appendice à ce volume, déjà fort compacte, l'éditeur a eu l'heureuse idée de joindre les Mémoires inédits de Brossette sur Boileau, conservés à la Bibliothèque impériale. Malheureusement ce manuscrit, déjà plein de lacunes, n'est pas imprimé complétement, l'éditeur s'étant réservé de *faire son choix*, dit-il, parmi ces fragments. Comment un amateur aussi éclairé, aussi expérimenté que M. Laverdet n'a-t-il pas compris que c'était aller contre la loi rigoureuse et logique de notre époque, qui exige avant tout, dans les travaux de cet ordre, le complet et l'exactitude? Le temps des *choix* et des *œuvres choisies* est passé, de même que celui des *coups d'œil* et des *aperçus*. Comment se résigner à laisser glaner après soi quand on peut prendre toute la moisson? M. Laverdet n'a-t-il pas senti qu'il laissait le champ libre à un plus patient et qu'il ruinait par là son édition complète?

Tel qu'il est, cependant, cet abrégé est précieux ; il achève de faire connaître les opinions et les habitudes d'esprit d'un écrivain dont l'influence a été si grande de son vivant, et dont on a voulu faire, après sa mort, l'oracle et l'arbitre du goût littéraire en France.

Il me reste à dire que le volume est orné de six *fac-simile*, exécutés avec grand soin, et curieux surtout en ceci, que Boileau y prêche d'exemple le système de reprise et de rature dont il a fait un précepte.

Enfin l'éditeur a voulu donner pour frontispice à son livre une introduc-

[1] Et par ces cris enfin que saurait-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions, où je ne prétends pas?

[2] Je ferai remarquer ici à l'éditeur une faute qu'il convient de corriger. Dans la satire *De la Noblesse*, Guéton cite *Second* comme auteur du *Mercure armorial*, et Boileau répète ce nom dans la note. C'est une erreur. Le nom véritable est *Segouin*, et non Second.

tion de M. Jules Janin, écrite du style de ses meilleurs jours. Ce système de décoration liminaire appliquée aux monuments d'érudition mérite d'être approuvé et recommandé aux éditeurs contemporains. C'est une banderole, un *mai*, qu'on plante au seuil de la maison. Les monuments du passé gagnent à être égayés par un rayon de la muse moderne.

Tel qu'il est, ce volume n'ajoutera rien à la gloire, puisque gloire il y a, de Nicolas Boileau-Despréaux ; mais il complète sa physionomie et fait pencher le regard vers le côté jusqu'ici le moins étudié et le moins consacré de son caractère, et qui, selon moi, est le plus solide et le plus vrai. Assurément, ce n'est plus le temps aujourd'hui de se mettre en frais de colère contre Boileau et de venger sur sa mémoire les ombres froissées des grands poëtes de la Renaissance et du règne de Louis XIII. Sur ce point le procès est gagné depuis longtemps déjà, et bien gagné. A l'heure qu'il est, les *victimes de Boileau* se portent bien. Ronsard est redevenu poëte classique ; Théophile et Saint-Amand sont réimprimés avec commentaires ; tous ces vieux champions de la rime et de l'image ont été rétablis dans leurs titres par de glorieux descendants. On peut maintenant répéter sans hardiesse ce que M. Sainte-Beuve écrivait très-hardiment en 1830 : « Si par poëte on entend un être fortement doué d'imagination et d'âme, Boileau n'est pas du tout un poëte. » Il est certain que le législateur du Parnasse n'a rien légiféré, ou que du moins son code (l'histoire est là) n'a pas été bien fécond pour la gloire de la Muse française. Que fut-il donc et que doit-il être désormais? Justement ce qu'il est dans cette correspondance et dans ce commentaire de Brossette : un esprit juste, modéré, sensé, ayant souvent raison, quoique toujours (je cite encore M. Sainte-Beuve) *à la manière un peu vulgaire du bon sens, c'est-à-dire sans portée, sans principes, avec des vues incomplètes, insuffisantes ;* un homme lettré, mais non érudit, aimant la *littérature,* mais se servant du vers plutôt en traducteur qu'en poëte, — pensant en prose et écrivant en vers. Mais surtout il fut un rouage important, un serviteur opportun de la grande révolution littéraire du dix-septième siècle, révolution dont la cause éloignée, mais immédiate, fut la découverte de l'imprimerie. Un public nouveau et nombreux, convié aux jouissances de la lecture, appelait des œuvres nouvelles, un langage et un style nouveaux ; ses œuvres et les caprices des grands artistes l'inquiétaient ou lui faisaient peur ; il voulait une littérature plus semblable à lui-même et qui parlât comme lui. Boileau lui fournit la transition et le conduisit à la poésie par le petit chemin battu de la *Musa pedestris*, et lui parla en vers son langage de tous les jours. Il fut l'ambassadeur de la bourgeoisie aux rives du Permesse. Il ébrancha pour ces promeneurs à l'esprit positif les ifs et les chênes de Ronsard, et leur tailla les vignes capricieuses de Saint-Amand. Et c'est ainsi qu'il faut dire qu'il fixa la langue, en attendant que la bourgeoisie émancipée la

travaillât et la développât de nouveau dans la liberté et la puissance de l'art régénéré. Aussi Boileau est-il, selon moi, plus complet dans ses lettres et dans ses notes que dans ses poëmes. Réduit à son œuvre en vers, il n'est qu'un poëte médiocre ; jugé dans l'ensemble de ses intentions et, pour ainsi dire, dans l'intimité de son système, il personnifie tout un mouvement[1]. C'est pour cela que le volume publié par M. Laverdet est un véritable cadeau fait aux lettres. Quant à moi, je l'avoue ou je le proclame, je retournerai plus souvent à la *Correspondance* qu'à l'*Art poétique*, voire qu'aux *Épîtres* et aux *Satires*.

Deux mots encore sur ce livre pour en finir. M. Laverdet ne saurait m'en vouloir, à propos d'un monument d'érudition, pour deux ou trois chicanes de détail. Il m'en reste une à lui faire, et celle-là, sur l'ensemble de sa publication. Ce livre, si riche et si plantureux, a un défaut capital : il manque d'ordre. Il y a des tables au milieu du volume. Les renseignements donnés par l'éditeur sont éparpillés, placés arbitrairement, et on a peine à les retrouver. La table analytique même est incomplète ; elle n'indique pas les matières de l'Appendice, et certains noms y sont omis. M. Laverdet a entre les mains un excellent fonds, il ne manque plus qu'un petit effort pour le rendre tout à fait profitable et avantageux à son public. Si je le lui dis si franchement, c'est que je suis persuadé que son livre restera, et que, dès à présent, il est si fructueux et si intéressant, que l'occasion ne peut lui manquer bientôt de le parfaire.

[1] S'il fallait de nouvelles preuves à l'appui du jugement de M. Sainte-Beuve, combien les *Lettres* de Boileau et les *Mémoires* de Brossette ne nous en fourniraient-ils pas! Citons-en deux pour l'exemple. Boileau dans une conversation avec Brossette en vient à parler de Quinault. « Il m'a fait la critique de quelques extraits des opéras, et particulièrement de ce vers d'*Atys* :

Je suis assez vengé : vous m'aimez, et je meurs! »

Vers des plus poétiques, et qui, dans son emphase, a quelque chose de cornélien. « M. Despréaux, continue Brossette, y trouva trop de présomption, de vanité et d'amour-propre de la part d'Atys. *Atys est un fat*, a dit M Despréaux. » (*Appendice*, page 535.) — Dans une lettre à Brossette (page 49), Boileau tourne en ridicule ces deux vers de la traduction de l'*Iliade* de l'abbé Régnier (c'est au sujet de la colère d'Achille) :

Et qui, funeste aux Grecs, fit périr par le fer
Tant de héros! Ainsi l'a voulu Jupiter.

Il m'est impossible de rien trouver de ridicule ou même de défectueux dans ces vers, qui, d'ailleurs, si ma mémoire est bonne, rendent parfaitement le texte. Boileau les trouve froids. Je vais certainement lire la traduction de l'abbé Régnier. — On peut voir aussi, page 516, à l'*Appendice*, l'étrange dénouement imaginé par Boileau pour le *Tartuffe* de Molière.

CHARLES ASSELINEAU.

LA FILLE DU MILLIONNAIRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR M. E. DE GIRARDIN[1].

A en croire les nombreuses réclames qui ont précédé, accompagné et suivi la publication de la *Fille du millionnaire*, l'illustre publiciste, dont tout le monde apprécie la logique aux mouvements flexibles, aux arguments inattendus, faisait par cette comédie une entrée triomphante dans le domaine de la littérature dramatique. Mais l'auteur lui-même ne s'est pas trompé sur la valeur littéraire de son œuvre, et, dans sa préface, il déclare tout simplement comment il l'apprécie sous ce rapport : « La *Fille du millionnaire* a été écrite à Naples, où l'auteur n'avait pas de livres, et où il ne recevait pas de journaux qui l'aidassent à passer ces heures de la journée où les brises de la mer ne sont plus assez fortes pour rendre moins lourd le poids de l'atmosphère. La *Fille du millionnaire*, née à Naples, mais conçue au théâtre du Gymnase le jour de la première représentation de la *Question d'argent*, a été écrite sans que l'auteur pensât qu'elle dût être représentée; aussi s'y est-il moins attaché à la rapidité dramatique de l'action qu'à la vérité photographique du dialogue, des caractères, des situations. »

Plus d'un lecteur croira deviner dans ces paroles un excès de modestie, et, pensant à Naples, aux brises rafraîchissantes, au calme repos, sans livres, dans ce beau pays que baigne la mer, que couronne un ciel toujours bleu, il espérera, comme nous, au travers de l'argot de la Bourse et du monotone frémissement des écus, respirer les vents tièdes et parfumés du golfe de Baïa, sentir des bouffées d'imagination, entendre quelque accent d'amour, entrevoir un brillant rayon de soleil, un reflet de la nature. Qu'il pénètre dans la comédie, et bientôt son illusion détruite ne lui laissera voir que de sèches études photographiques.

[1] Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15. — 1858.

On sait quelle distance il y a de l'art à la photographie; de la photographie littéraire à la littérature la même distance existe.

Lorsque la photographie représente tel homme, tel paysage, elle ne représente que cet homme, que ce paysage; elle ne va pas, elle ne saurait aller au delà. La peinture ne s'arrête pas à cette reproduction particulière. Il s'opère dans la tête de l'artiste une condensation des pensées, des sensations, des rayonnements, des reflets extérieurs; ce n'est pas un individu qu'il représente, c'est une collection d'hommes, c'est l'homme qu'il peint à propos d'un individu. Ce n'est pas seulement tel site particulier que son pinceau évoque à nos yeux; mais, dans ce site particulier, c'est la nature qu'il fait vivre. Il y a entre son œuvre et la reproduction photographique la distance du général au particulier, du complexe à l'individuel, du grand au mesquin.

Regardez la plus belle épreuve photographique, vous constaterez sa ressemblance avec le modèle, vous pourrez vous extasier sur cette ressemblance, sur la simplicité du procédé : voilà tout. Contemplez l'œuvre d'un véritable artiste, il en jaillit de merveilleux rayonnements; tout un monde d'idées, de sentiments, de sensations, tout ce qui s'est condensé dans l'œuvre de l'artiste se réfléchit vers vous et vous pénètre avec une puissance d'autant plus grande que vous avez plus complétement développé les facultés de votre âme.

Ce qui est vrai pour la peinture, l'est à plus forte raison pour la littérature : les photographies littéraires auront au plus le mérite de la ressemblance; mais, cette ressemblance, comment pourront-elles l'obtenir? Vous n'avez pas de procédés mécaniques. Ces individualités, ces situations que vous voulez représenter telles qu'elles existent, passeront par votre cerveau avant de s'imprimer sur le papier; et, quelle que soit votre intention de vous abstraire, de vous sacrifier absolument, vous y mettrez toujours plus ou moins de vous-même, car si la lentille de l'appareil photographique est achromatique, votre cerveau ne l'est pas et ne saurait l'être, n'eussiez-vous qu'un grain d'imagination et de sentiment. Vous aurez beau vouloir faire de vous une machine, vous n'y parviendrez pas.

Les plus habiles, en effet, n'y peuvent arriver. Tout ceux qui ont essayé au théâtre ou dans le roman de mettre à la mode ce système absurde, en ont recueilli de tristes fruits. Leurs œuvres ont les défauts essentiels de la photographie sans en avoir le bénéfice, la sécheresse et la monotonie sans la ressemblance.

Ainsi en est-il pour M. de Girardin. Ses épreuves ne sont pas nettes, l'appareil a tremblé, les contours sont vagues, les personnages ont reçu certaines couleurs qui ne leur sont pas propres et qui viennent de l'auteur. La comédie tout entière n'en est pas moins d'une sécheresse et d'une monotonie qui font penser à ce que dit Voltaire dans la préface de l'*Enfant prodigue* : « Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. » L'incontestable talent de

l'auteur n'y saurait que faire; il a pris une mauvaise route, et il s'est exposé à trouver au bout ce vers de La Motte-Houdard :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

L'uniformité, voilà l'arrêt de mort de ce système littéraire, faux comme tous les systèmes, appareil de langes et de bandelettes, orthopédie enfantine au moyen de laquelle on a osé rêver qu'on arrêterait le développement des facultés toutes puissantes et variées de l'esprit humain!

Mais, moins que tout autre, M. de Girardin doit être accusé de soutenir une erreur qui entraverait le libre développement de l'art. Il voulait discuter une thèse sociale : il a trouvé devant lui un procédé littéraire à la mode, touchant de nom seulement à la littérature, point embarrassant et très-approprié au développement d'une série d'articles de journal ; il s'en est servi tout comme un meunier fait porter les sacs au moulin par un animal tranquille qui suit tout uniment sa route, et non par un fin coursier qui se cabre.

La *Fille du millionnaire* n'en est pas moins, par les idées qu'elle renferme et qu'il ne nous est point permis d'aborder ici, un curieux ouvrage de polémique, digne d'une lecture attentive.

JEAN MOREL.

DIRECTEURS : JEAN MOREL. — E. OGER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ESQUISSES DE MŒURS CONTEMPORAINES

PROFILS

DE COQUINS ET D'HONNÊTES GENS

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

V [1]

Un certain M. Dutremblay a, lui aussi, joué à la Bourse, et il a eu deux fois tort, celui-là, pauvre petit homme : d'abord parce qu'il ne faut pas jouer à la Bourse, et ensuite parce qu'il a perdu. Au reste, quiconque verra M. Dutremblay dira, comme moi, qu'il ne pouvait gagner à aucun jeu, pas même au jeu qui se joue à la Bourse et eût-il eu le télégraphe dans sa manche.

Ce brave petit M. Dutremblay, une âme à la fois humble et fière : il a épousé une grande, grande, grande et assez belle femme, impérieuse, brusque, assez coquette, mais trop bonne pour vouloir jamais affliger son pauvre bon petit mari.

M. Dutremblay était il y a quinze ans employé à deux mille francs dans un ministère, quand madame Dutremblay lui apporta en dot une cinquantaine de mille francs. Comment la fière Augustine Grandsire, orpheline élevée dans un pensionnat et pourvue d'une belle dot, avait-elle choisi parmi de nombreux prétendants ce petit chafouin de M. Dutremblay, simple commis dans un ministère? C'est ce qu'explique, d'une part, la parenté de celui-ci avec la maîtresse du pensionnat, et, d'autre part, l'inépuisable complaisance, l'humble, pénétrante et câline douceur de cet excellent petit bout d'homme. Mais pourquoi, au fait, ne dirais-je pas tout uniment que, mademoiselle Augustine Grandsire étant la femme la plus grande que connût M. Dutremblay, et M. Dutremblay étant l'homme le plus petit qu'eût encore aperçu mademoiselle Augustine Grandsire, ils devaient forcément se plaire, s'épouser et être fort heureux ensemble?

[1] Voir les livraisons précédentes, pages 146 et 209.

Quoi qu'il en soit, et à quelques rudes et mesquines épreuves qu'ils aient été soumis tous deux, il ne paraît pas que, ni l'un ni l'autre, ils se soient jamais repentis d'avoir uni leurs destinées. Ce bonheur dont ils jouissent depuis treize ans est cependant bien incomplet, comme tout bonheur en ce monde. Ainsi ce couple si bien assorti pour donner au pays des citoyens d'un esprit ordinaire et d'une taille raisonnable, il ne lui est point venu d'enfants, premier mécompte accepté courageusement. M. Dutremblay passe sa vie à dire à sa femme qu'attendu leur peu de fortune et l'incertitude de toutes choses en ce temps-ci, il est ravi de n'avoir pas d'enfants; à quoi madame Dutremblay bucoliquement lui réplique qu'ayant à surveiller et à soigner en son époux un petit être innocent, crédule, confiant jusqu'à la niaiserie, sans défense contre le monde et ne sachant jamais où il a fourré son mouchoir, en un mot, un enfant, un véritable enfant, elle bénit le ciel de ne lui en avoir pas donné d'autres. Peut-être mentent-ils résolûment tous deux; peut-être s'aiment-ils assez pour se suffire. Quoi qu'il en soit, leur bonheur, pour ainsi dire négatif sur ce point-là et sur bien d'autres, il lui a fallu quelque temps pour s'organiser, pour s'engrener en quelque sorte.

Ainsi, qu'ils en disent ce qu'ils voudront, c'est toujours dans le mariage non-seulement une privation, mais un péril que ce fait d'être sans enfants. Si madame Dutremblay eût été mère au bout d'un an de ménage, ainsi que la plupart des femmes, elle aurait conservé sa dot qui a passé tout entière en frais de courtage dans le coffre d'un agent de change, et voici comment.

Madame Dutremblay, orpheline à l'âge de sept ans et élevée dans un pensionnat de second ordre, c'est-à-dire dans des conditions d'aisance et de comfort, sinon de luxe, ne s'était fait aucune idée des privations de tout genre qui l'attendaient dans un ménage de cinq mille francs de rente tout au plus. Ces privations, que les pieux et tendres soins de la maternité l'auraient détournée de connaître, l'absence d'un si puissant dérivatif les lui fit vivement ressentir. Jeune comme elle était, et assez grande pour se croire très-belle, femme à ne point souffrir qu'on le lui dît, mais à beaucoup aimer qu'on le lui laissât voir, elle entretint d'abord des relations assez suivies avec plusieurs de ses compagnes de pension, toutes plus riches et mieux établies qu'elle au point de vue du monde.

M. Dutremblay vit avec effroi se développer chez sa femme un goût qu'il était loin de partager, et auquel il savait ne pouvoir bien longtemps suffire avec les ressources communes. Ce sentiment d'inquiétude, qu'il laissa sans doute percer, lui attira un jour l'apostrophe suivante :

— Puisque, lui dit madame Dutremblay, — ce mot répondant vraisemblablement à des pensées inexprimées, — puisque vous n'êtes pas homme à gagner de l'argent comme tout le monde, car tout le monde aujourd'hui gagne de l'argent...

— Mais, ma bonne amie, comment pourrais-je faire pour gagner de l'argent? Ma profession n'est pas de celles...

— Eh ! mon Dieu ! M. Audigé est un employé comme vous, et il a gagné le mois dernier cinq mille francs à la Bourse. Ah ! si j'étais homme !

— A la Bourse, Augustine ! à la Bourse, dis-tu ! Mais, en supposant que je voulusse jouer à la Bourse, encore me faudrait-il pour cela de l'argent.

— De l'argent ! M. Audigé ne possédait pas quinze cents francs d'économie quand il a fait sa première opération, et maintenant il en a plus de soixante mille dans les affaires; aussi va-t-il donner sa démission.

— C'est-à-dire, ma chère amie, qu'on parle de la lui donner. A la Bourse comme ailleurs, s'exposer à perdre des sommes qu'on serait, en ce cas, hors d'état de payer, c'est agir en malhonnête homme.

— Oh ! moi d'abord, je n'entends rien à ces affaires-là. Vous avez des distinctions, vous autres hommes, auxquelles on ne peut rien comprendre. Tous les jours je vois, dans le monde où ils sont fort bien accueillis, des gens qui ont fait de certaines choses que je vous entends traiter entre vous de bassesses et d'infamies.

— Voudrais-tu que je fusse de ces gens-là ?

— Vous sortez de la question.

Le moment où nous sommes le plus dans la question est celui où les femmes prétendent nous y ramener; c'est leur manière d'en sortir.

— Oh ! se récria M. Dutremblay, qui n'avait pas encore fait cette remarque.

Ce *Oh !* lui valut mieux qu'une argumentation en règle, il fut comme un appel à la conscience, au fond très-délicate, d'Augustine. Elle garda un moment le silence, tout en continuant de s'ajuster. Puis, tout à coup, par une de ces ellipses si familières à son sexe :

— D'ailleurs, dit-elle, s'il en faut, de l'argent, n'en avons-nous pas, mon ami? Ma dot...

— Votre dot ! s'écria M. Dutremblay n'osant plus tutoyer sa femme, car, à ce mot de dot, il ne vit plus en elle que l'écolière, la jeune fille, l'orpheline dont la société lui avait commis la tutelle.

— Quand je dis ma dot, poursuivit madame Dutremblay après un moment de silence, je veux dire notre dot; ne sommes-nous pas mariés sous le régime de la communauté?

— Et j'abuserais de cette marque de confiance, de haute estime que m'a donnée votre tuteur.

— Mais point du tout, je ne suis plus une enfant, Anatole. En exposant une partie de notre petite fortune pour améliorer notre sort, et cela, non pas seulement de mon consentement, mais encore à ma prière, tu ferais acte de bonne gestion; cette fortune, d'ailleurs, elle est déjà quelque peu entamée,

car, il faut bien te l'avouer, je dois près de deux mille francs à ma couturière, et le moment approche où j'entends la payer.

M. Dutremblay, à cet aveu empreint d'une autorité souveraine, comprit qu'il faudrait céder tôt ou tard; il tint bon cependant le plus longtemps possible, et lutta avec une énergie que sa tendresse seule pouvait lui inspirer; mais ce qui fit d'abord sa force devait faire un jour sa faiblesse, et les impérieuses caresses d'Augustine eurent enfin raison de lui.

Le malheur, si ce n'est pas un cruel jeu de la fortune, voulut qu'une petite opération à prime lui réussît, pour son début, au delà de toute espérance. Appât funeste!

— Voyez, lui dit madame Dutremblay, où mène la timidité! Quel bénéfice vous fait perdre ce conseil qu'on vous a donné de vous couvrir par une prime! Ne voyez-vous pas que ce genre d'opérations ne profite en somme qu'aux seuls agents de change?

Jean Lapin, je veux dire M. Dutremblay, « allégua la coutume et l'usage. » Sa femme n'en tint compte, à l'instar de dame Belette, et le méchant hasard sembla se complaire à donner raison à cette dame au nez pointu.

Une seconde, puis une troisième opération à prime ne valurent encore à M. Dutremblay qu'un bénéfice raisonnable, tandis qu'en achetant ou en vendant à découvert, il eût pu réaliser en gain une somme assez importante.

Le mobilier des Dutremblay n'en avait pas moins été renouvelé avec un certain avantage : on ne marchait plus que sur des tapis; de plus, la couturière avait été encouragée par un à-compte, et nous avions un cachemire long, un vrai et beau cachemire de l'Inde. Ce cachemire avait été longtemps le rêve, la chimère du pauvre petit Dutremblay : un cachemire va si bien à une personne un peu grande! Il restait dans la rue en arrière de sa femme pour voir *comment elle faisait* avec ce cachemire, qu'à dire vrai elle portait fort bien. Et comme il jouissait, le cas échéant, de ce regard oblique, expert et parfois vipérin que jettent en passant les femmes à celle qui porte et porte bien un cachemire!

Hélas! ce pauvre cachemire!... Mais n'anticipons pas sur les événements.

Ce qui acheva de tourner la tête à l'heureux époux d'Augustine, ce fut la certaine importance qu'il se trouva insensiblement acquérir aux yeux de sa femme, à partir du jour où il commença à *gagner de l'argent*.

Gagner de l'argent! En ce temps-ci, un homme peut être estimé, aimé, choyé, adoré par les femmes, mais il n'en est considéré qu'autant qu'il gagne de l'argent, à moins, bien entendu, qu'il n'ait pas besoin d'en gagner, en étant pourvu d'abondance; mais, je me trompe : en ce dernier cas, ce n'est pas de la considération qu'il inspire, c'est du respect.

Ce sentiment, cette sorte de culte, dont la plupart des hommes se défendent mal aujourd'hui, il est sinon universel, au moins général chez les

femmes, et je suis loin d'en faire un crime au sexe faible comme à celui qui se croit le plus noble et est à peine le plus fort.

En civilisation, la femme est plus près que l'homme de l'état sauvage ; ce qui revient à dire qu'elle est plus *avancée*, s'il est vrai, comme je le crois, que l'état sauvage est non pas la condition primitive de notre espèce sur la terre, mais le produit de civilisations corrompues, trop mûres, *avancées*.

Ainsi, pour appuyer cette assertion de quelques faits, la femme se montre en public beaucoup moins vêtue que nous autres. Que dirait-on d'un homme exposant à la vue son cou, ses épaules, ses bras ? Quel scandale ! quelle indécence ! La même jeune fille qui étale à nos yeux, sans embarras comme sans voile, le tiers au moins de sa personne, se sentirait justement outragée et souffrirait dans sa pudeur si un jeune homme osait se présenter à elle décolleté seulement jusqu'aux clavicules.

Parlerai-je de ces étoffes voyantes, bigarrées, de ces plumes, de ces colliers de perles et de verroterie dont on se pare avec frénésie ; de ces oreilles percées de trous, où l'on se passe des pendeloques sonnantes ; de ces matières onctueuses dont on se graisse les cheveux ; de ce blanc, de ce rouge, de ce bistre, de cet azur, dont on tatoue les plus jeunes visages au profit des plus... avancés ? Et la petite cigarette, le papetito andalou, armant les doigts roussis de nos lionnes, n'est-ce pas comme un trait-d'union à l'adoption universelle de l'usage du calumet ?

Dans le goût, chaque jour croissant, de ce stupéfiant qu'on appelle tabac, dans la recherche de ces parures, dans l'usage de plus en plus fréquent et répandu de ces cosmétiques, de ces mixtures, de ces teintures, et dans la création de deux verbes [1] pour exprimer l'action de s'embellir artificiellement, n'y a-t-il pas les marques d'un progrès réel, d'un acheminement très-rapide à l'état social des Caraïbes et des Papous ?

Chez ces peuplades, peut-être un peu trop avancées, — mais arrêtez donc le progrès, — le mari vaut par le gibier ou par le poisson qu'il rapporte. Chez nous, où le poisson et même le gibier s'achètent au marché, la considération, le respect de la femme sont acquis à l'époux qui a de bonnes rentes ou gagne de l'argent.

M. Dutremblay, sans s'arrêter à des distinctions si subtiles, ni faire aucun des rapprochements qui précèdent, se laissa mollement aller à jouir instinctivement de l'importance toute nouvelle que lui valurent dans son ménage ses opérations de Bourse ; il s'y livra donc de plus belle, et sa femme, bientôt, n'eut plus besoin de l'y pousser.

Le second semestre, il est vrai, fut moins brillant que le premier ; cependant il n'y avait pas encore grand mal : l'ensemble des opérations donna

[1] Astiquer, — maquiller.

quelques milliers de francs de bénéfice contre une perte égale ou peu s'en faut. Ce résultat causa un peu d'humeur à M. Dutremblay ; le petit homme se rappela quelques bonnes inspirations auxquelles son agent de change l'avait détourné de céder, et, comme il en faisait humblement l'observation :

— Voyez, lui dit cet excellent M. Dumont qui a toujours le mot pour rire, voyez, mon cher client, combien vous êtes injuste, je pourrais même dire ingrat ! Vous ne vous plaigniez pas ainsi, à la fin du trimestre dernier, en emportant d'ici douze beaux petits mille francs. J'étais alors d'excellent conseil ; et aujourd'hui, que votre bénéfice est moindre, c'est ma faute, vous m'accablez.

— Mon bénéfice ? hasarda timidement M. Dutremblay qui tenait, pour sortir, le bouton de la porte.

— Assurément. Mais, mon cher client, la tête vous tourne. Prétendriez-vous être en perte, homme insatiable, vrai bourreau d'argent que vous êtes ?

— Monsieur Dumont, je ne dis pas cela ; mais, seulement, que gain et perte se balancent.

— Comment ne voyez-vous donc pas que vous gagnez treize cents francs ?

— Treize cents francs ? dit M. Dutremblay sur le seuil de la porte à demi ouverte.

— Oui, affirma M. Dumont en s'avançant pour congédier son client.

— Mais quels treize cents francs ? bon Dieu !

— Mes treize cents francs pour frais de courtage.

— Ah !... oui... tiens, c'est vrai... Je n'y songeais pas. Votre serviteur, monsieur Dumont.

— A vos ordres, mon cher client ; mes compliments à madame Dutremblay. Honorine compte toujours aller la voir, mais...

— Oh ! monsieur Dumont, je vous en supplie, que madame Dumont ne se dérange pas !

— C'est tout plaisir pour elle, monsieur Dutremblay, une amie de pension, une cliente ; mais vous demeurez si loin, voyez-vous...

— A tous les diables, monsieur Dumont ; à tous les diables !

— N'importe ! n'importe ! elle ira ; mais ne comptez pas avec nous, n'est-ce pas ? Au revoir.

Sur ce congé affable, M. Dutremblay salua humblement, et, comme il traversait le bureau des commis, un de ceux-ci, guignant de l'œil un camarade :

— As-tu entendu le patron ? dit-il.

— Oui, il est bon ! c'est un pince-sans rire.

On distingue à la Bourse deux grandes catégories de joueurs : les *haussiers* et les *baissiers*, lesquels correspondent à ce que dans le monde on appelle optimistes et pessimistes.

Les premiers descendent d'Héraclite par Philinte ; les seconds se rattachent à Démocrite par Alceste. Ceux-ci, en général, mettent toutes choses au pire; ils ne rêvent, comme on dit vulgairement, que plaie et bosse; par eux se propagent et se grossissent les mauvaises nouvelles : incendies, inondations, révolutions, banqueroutes, assassinats, catastrophes de toute sorte, ils les ont prévues, annoncées, *ils savaient bien ce qu'ils disaient;* aussi ont-ils joué à la baisse avec confiance, avec certitude, et en fin de compte ils perdent toujours.

Les haussiers, esprits plus légers, tempéraments sanguins, caractères souples, d'humeur facile, ayant peu de cœur, et tous plus ou moins corrompus, n'admettent rien d'absolu en ce monde. Après la pluie le beau temps, disent-ils, et là-dessus ils jouent à la hausse, et gagnent, en somme, plus souvent et plus qu'ils ne perdent.

Les baissiers sont, en général, de l'opposition sous tous les régimes. Les haussiers sont tout ce qu'on veut.

Ce qui ruine les baissiers et les réduit le plus souvent à aller chercher

..... Quelque endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté,

c'est le cas, très-fréquent du reste, où ils ont trop raison, où ils gagnent trop, car alors on ne les paie pas.

Ce cas se trouva être celui de M. Dutremblay, qui jouait à la baisse depuis six mois lorsqu'arriva la Révolution de 1848. Une mesure du gouvernement provisoire, pour prévenir de trop nombreuses catastrophes, fixa la baisse de la rente au chiffre arbitraire de quatre francs. Par cette mesure, Dutremblay, au lieu d'une soixantaine de mille francs qu'il supposait avoir dûment gagnés, se trouva débité au compte de M. Dumont de quinze cent sept francs quarante-cinq centimes. En vain fit-il observer qu'il avait, lui, de fait, supporté en plusieurs opérations, dans le cours de l'année précédente, pour plus de cent francs de différence, et qu'il serait bien juste... M. Dumont l'interrompit en invoquant le bénéfice de la mesure officielle, et le congédia avec force prières de s'acquitter au plus tôt avec lui, car, disait-il, les temps étaient bien durs.

M. Dutremblay le savait de reste. Heureusement il avait une bonne femme. Les femmes sont généralement trop disposées à nous imputer l'initiative des fausses démarches où leurs conseils nous ont poussés. Quand Oreste a tué Pyrrhus sur l'ordre d'Hermione, « Qui te l'a dit? » lui crie cette princesse. Ce trait sublime d'observation est un des plus beaux de Racine. Le sexe inconséquent est bien là tout entier, moins cependant Mme Dutremblay.

Cette excellente personne se disait bien en elle-même que tout le mal venait de son mari, qu'à la place de celui-ci elle aurait joué de façon à ga-

gner des sommes énormes; mais, de tout cela, elle eut le bon cœur de ne souffler mot au pauvre homme. Elle lui rappela mille fois, au contraire, qu'elle seule avait eu l'idée de jouer à la Bourse, et l'y avait réduit par ses conseils, par ses instances; mais rien ne consolait le pauvre Dutremblay : il avait risqué et perdu la dot de sa femme. Était-ce là le fait d'un honnête homme?

Ce doute empoisonnait sa vie, que Mme Dutremblay cherchait pourtant à lui rendre douce et heureuse le plus possible. Une métamorphose complète s'était opérée en elle : elle avait mis bas tout son pauvre luxe et renoncé à la toilette, moins le cachemire pourtant, qu'on mettait encore aux grands jours. Elle vaquait courageusement et gaiement aux plus humbles soins du ménage, et, malgré la gêne cuisante, trouvait moyen de préparer de temps en temps quelques-uns de ces petits plats de douceurs dont Anatole était friand comme un véritable écolier. Mais, ni la crême au caramel, ni les pommes au beurre, où cependant elle excellait, n'avaient complétement raison de la mélancolie de M. Dutremblay; il arriva même qu'un jour il ne put faire honneur à une surprise de ce genre qu'elle lui avait ménagée; à peine eut-il goûté à quelque friandise, qu'il écarta vivement son assiette et, d'une voix étouffée, déclara ne plus avoir faim.

La position cependant s'était un peu améliorée. Dutremblay gagnait trois mille six cents francs, et, grâce à l'ordre et à l'économie d'Augustine, on pouvait vivre : or, vivre à deux, n'est-ce pas assez quand on s'aime?

Le lendemain, Dutremblay apporta des rôles qu'il se mit le soir à copier. Madame Dutremblay se fâcha, déclarant qu'elle aimait mieux supporter mille fois plus de gêne que d'être ainsi privée de son mari, au seul moment où il fût libre. Anatole tint bon pour la première fois de sa vie. Augustine ne se fâcha point; elle comprit, à cette étrange résistance, qu'il y avait quelque secret pénible dans l'obstination d'un si bon mari.

Le lendemain matin, elle alla trouver Audigé, le collègue de Dutremblay, et lui fit part de ses inquiétudes. Après quelques façons, Audigé, qui n'est pas au fond un mauvais homme, l'informa de ce qu'il savait.

— Votre mari, lui dit-il, meurt tout bonnement de chagrin.

Augustine pâlit beaucoup.

— Pourquoi? pourquoi? parlez vite, dit-elle.

— Oh! mon Dieu! pour une bagatelle, pour ces quelques cents francs qu'il doit à ce gueux de Dumont.

— Ah! il doit...

— Vous n'en saviez rien?

— Si, si, je le savais; mais continuez donc.

— Après tout, je dis ce gueux de Dumont parce que j'ai perdu de l'argent chez lui; c'est un honnête homme comme tant d'autres. Pourtant, voyant l'innocence de Dutremblay, il aurait dû lui conseiller de ne pas jouer

ou du moins le diriger d'une façon un peu plus humaine. Figurez-vous que votre mari n'a pas entamé une opération qui n'eût pu lui donner quelque bénéfice s'il eût eu la constance de s'y tenir. Mais à peine était-il en perte, que Dumont le pressait de s'exécuter, multipliant ainsi les opérations et conséquemment les frais de courtage ; votre dot a été mangée tout entière par ces derniers. Or, ce même Dumont, qui a plus de soixante mille francs à vous, il a fait l'autre jour une scène à votre mari pour quelque misère qui lui est due.

— Une scène !

— Oui, une scène. Depuis un an, il avait cessé de le saluer, feignant toujours de ne pas le voir, mais prenant au moins quelque peine pour se donner cette apparence.

— Oui j'ai remarqué qu'une fois...

— Oh ! il savait bien à qui il avait affaire ; ce n'est pas avec moi qu'il aurait pris de ces airs-là. Du reste, c'est la faute de Dutremblay : pourquoi lui a-t-il donné un à-compte ?

— Ah !... mais, oui, c'est vrai, il lui a donné un à-compte ; de combien donc ? je ne me rappelle plus trop...

— De deux cents francs... Mais, tiens ! je songe que vous ne deviez pas le savoir : votre mari avait gagné cette petite somme en cachette à copier ici des manuscrits dans ses rares moments perdus. Ces deux cents francs, il les a portés, comme un niais, à ce Dumont, qui en est tombé de son haut. En vendant son étude le double au moins de ce qu'elle lui avait coûté, il n'avait pas même fait entrer en ligne de compte cette misérable créance, qu'il regardait comme perdue. Mais quand il a vu qu'Anatole était homme à s'exécuter, il s'est montré impitoyable, et, pour mieux le prendre par les sentiments, il lui a montré de la froideur, puis du dédain, puis enfin, l'autre jour, il l'a regardé en face et sans lui rendre le salut. Votre mari alors l'a très-humblement abordé et s'est confondu en excuses sur l'embarras de sa position ; mais Dumont l'a interrompu en le traitant du haut en bas. « Un honnête homme, disait-il, doit avant tout payer ses dettes. » La position n'était pas d'ailleurs, à l'entendre, ce que Dutremblay la faisait. Il était malséant de crier misère quand... ma foi ! je ne sais plus trop...

— Si, si, vous savez, monsieur Audigé, vous savez ; dites-moi bien tout, je vous en conjure.

— Eh bien, je crois qu'il lui a reproché...

— Après, après.

— Votre toilette, que sais-je, moi ! il a parlé d'un cachemire.

— D'un cachemire !... Ah ! merci, mille fois merci, monsieur Audigé. J'avais comme un pressentiment : depuis deux ans bientôt je le trouvais bien lourd, cet affreux cachemire. Ah ! que Dieu soit béni, mon pauvre mari est sauvé.

Deux jours après cet entretien, c'était un dimanche, et grande fête, madame Dutremblay se leva radieuse, et annonça à son mari qu'elle allait à la messe de neuf heures à Notre-Dame-de-Lorette, — la paroisse de M. Dumont; — qu'en conséquence élle le priait de vouloir bien faire toilette en toute hâte, attendu qu'il y avait loin du haut de la rue de Sèvres à l'élégante basilique du quartier des agents de change.

Aux observations d'Anatole, il fut répondu que c'était un vœu. Anatole obéit alors avec son empressement ordinaire.

A la fin de la messe, où il avait aperçu les Dumont, le pauvre petit homme se hâtait d'emmener sa femme, quand celle-ci l'arrêta court sur le portail et lui tint ce langage ferme :

— Mon ami, madame Dumont va passer, et M. Dumont après elle comme de coutume. Vous ne saluerez pas Honorine qui est une oie.

— Ah ! Pourquoi?

— Parce que.

— Très-bien.

— Je poursuis. M. Dumont vous saluera d'un air affable...

— Non, Augustine, tu te trompes, M. Dumont ne me saluera pas.

— Il vous saluera jusqu'à terre, monsieur Dutremblay, et vous, retenez bien ceci, vous, monsieur Dutremblay : vous regarderez M. Dumont dans le blanc des yeux et sans lui rendre son salut.

— Bah ! fit Dutremblay; et, regardant sa femme : — Tiens ! dit-il, et ses yeux se mouillaient de larmes, tiens !... tu n'as pas...

— Non, je ne l'ai plus, mon ami, et tu ne savais pas jadis en me l'offrant tout le bonheur qu'il devait me donner aujourd'hui.

— Chère Augustine! Eh bien, dis-moi, quand on a le bonheur, c'est bien petit de se venger. Allons-nous-en.

— Tu as raison, allons-nous-en.

— Chez nous.

— Chez nous.

L'intention était parfaite; mais le hasard la déjoua : la grande Honorine venait de passer sans rien voir; M. Dumont était en face des Dutremblay, il les regarda d'un œil froid et ne porta même pas la main à son chapeau.

— Au fait, c'est juste, il est payé, dit Augustine.

A. DE BELLOY.

— La fin prochainement. —

DU

PANTHÉISME ÉPICURIEN[1]

Qu'est-ce que Dieu ? quelle est la relation du monde à Dieu ? Logiquement, tout dépend de la solution de ces deux questions, règle de conduite, religion, intelligence de la vie présente, affirmation ou négation de la vie future. Posez-les à l'enfant qui épelle encore sur les genoux de sa mère, posez-les à quelque penseur de cette grande école française qui reconnaît Descartes pour maître et qui, du moins par ses plus glorieux représentants, est une école de philosophie chrétienne : l'enfant et le penseur vous feront la même réponse, presque dans les mêmes termes. Dieu, pour la science comme pour la foi, est la cause suprême, le créateur de toutes choses, l'être parfait et infini de qui relève tout ce qui est fini et imparfait. Supérieur et antérieur à son œuvre, il ne saurait se confondre avec elle, sans l'anéantir ou s'anéantir lui-même.

Voilà l'idée que nous avons recueillie dans la famille, l'idée qui, précisée par la révélation et contrôlée par le libre examen, est regardée depuis trois siècles, c'est-à-dire depuis qu'il y a un libre examen, comme l'inébranlable fondement de la métaphysique et de la loi morale. Descartes et Fénelon, Bossuet et Leibnitz, Newton et Kant, Reid et Condillac, Voltaire et Rousseau, divers sur tout le reste, ou opposés, s'entendent à merveille sur ce point capital. De sorte qu'en faisant abstraction des religions positives et en considérant ces grands esprits comme les représentants naturels de l'humanité, on est amené à reconnaître que les hommes croient un seul et même Dieu, un Dieu infini, qui a créé et qui était avant de créer. Cette remarque a son prix. La rencontre des génies les plus illustres dans une commune croyance est une bonne fortune pour les cœurs humbles : ils constatent que leur entendement

[1] *Lettres philosophiques*, par M. Charles Dollfus. 1 vol. Paris. Michel Lévy. 2e édition.

juge comme les maîtres ont jugé, et, sans imiter ce fanatique qui préférait errer avec Platon que d'aller à la vérité en se séparant de lui, ils éprouvent quelque satisfaction à être en communion d'idées et d'espérances avec Newton et Bossuet; forts d'une si glorieuse tradition, aidés par de tels auxiliaires, ils croient pouvoir tenir tête à la dialectique de Spinosa ou aux railleries de ses successeurs.

On connaît l'histoire du panthéisme moderne. La doctrine du philosophe d'Amsterdam fut une monstruosité pour ses contemporains. Qu'elle soit contenue en germe dans quelque proposition échappée à Descartes, et qu'elle ait de l'analogie avec les témérités de Malebranche, je ne m'en inquiète point ici. Je me borne à constater un fait incontestable, c'est que le dix-septième siècle avait horreur du panthéisme et de son inventeur. Spinoza est un chef d'école sans disciples immédiats. On dirait un fleuve qui, au sortir de sa source, s'enfonce brusquement dans le sol pour ne reprendre son cours que beaucoup plus loin; le flot longtemps enseveli dans son lit souterrain jaillit tout à coup, mais il a changé de nom et d'aspect. C'est un fleuve allemand aux eaux sombres, recouvertes d'une brume épaisse. Un jeune Français, ingénieux voyageur en philosophie, attiré par la célébrité des rives nouvellement découvertes, vint s'y désaltérer; il s'enivra de cette liqueur étrange, au prix de laquelle les limpides fontaines de l'Écosse — le seul pays qu'il eût visité auparavant — n'avaient qu'une médiocre saveur, et il en porta quelques gouttes à ses amis. Voilà comment le panthéisme fut introduit chez nous. Mal reçu du public, qui ne se souciait pas alors d'être absorbé en Dieu, peu goûté des doctes qui, à cet égard, ressemblaient à la multitude, à demi professé, à demi répudié par M. Cousin, hautement condamné par l'Église, il occupa une place obscure dans la marqueterie éclectique. Après en avoir beaucoup parlé, on n'en parla plus. Mais — phénomène curieux de l'histoire des idées — le panthéisme croissait dans l'ombre et aux dépens de l'incohérent assemblage dont il faisait partie; et lorsque celui-ci, battu en brèche de tous côtes, peu ou mal défendu, s'affaissa sur lui-même, le panthéisme leva la tête, donna quelques coups d'épingle à l'éclectisme pour le réveiller, et après s'être assuré qu'il était bien mort, se porta résolûment pour son héritier. Comment contester ses droits à la succession? il était le seul enfant qui survécût. Du temps de son père adoptif (lequel n'eut que des fils d'adoption), il avait été maltraité, il est vrai, et presque désavoué devant tout le monde; mais, devant les familiers, dans l'intimité, il avait reçu les plus tendres embrassements et les promesses les plus précises. Témoins, titres écrits, preuves extrinsèques, preuves intrinsèques, rien ne lui manquait. Un prétendant n'aurait pas eu beau jeu; d'ailleurs il n'y en eut pas.

L'évolution est très-simple et très-naturelle : fragment de la doctrine éclectique, le panthéisme se substitue au tout qui n'est plus. C'est un échappé

de la tour de Babel; s'il conserve quelques habitudes syncrétiques qui rappellent le système d'où il est sorti, il s'en sépare par son caractère marqué d'exclusivisme, par ses formules tranchantes et étroites, par sa méthode qui renverse l'ordre reçu et met la théodicée au lieu et place de la psychologie, reléguant celle-ci parmi les corollaires. Cependant, on ne saurait le nier, tous ses soutenants ne sont pas d'accord, ni sur le point de départ, ni sur les conséquences, ni sur les détails. L'un, élégant diseur et, comme on l'a dit spirituellement, inventeur du dilettantisme religieux, admire le Dieu de tout le monde comme une belle conception artistique; l'autre, bruyant et infatigable contradicteur des théories spiritualistes, professe un naturalisme effréné; celui-ci, sous prétexte qu'un économiste doit tout savoir, résout la morale dans l'économie politique et Dieu dans la raison sociale; celui-là, doué d'un instinct plus élevé, mais moins expérimenté et moins logique, essaie d'une nouvelle synthèse où se juxtaposent les dogmes les plus bizarres et les plus contradictoires. Ils procèdent donc différemment; leur trait-d'union, leur lien de parenté, je dirais volontiers leur mot d'ordre, c'est qu'ils rejettent le Dieu du sens commun, le Dieu créateur et distinct de sa créature, pour lui substituer un Dieu nouveau, moins éloigné de nous et « plus humain. »

Nous n'avons point l'intention d'examiner en particulier ces diverses tentatives. Pour plusieurs d'entre elles, ce travail n'est plus à faire; pour d'autres, il n'est pas encore temps de l'entreprendre, les auteurs promettant d'expliquer bientôt ce qu'il y a d'obscur et d'indécis dans leurs doctrines. Nous voulons seulement étudier l'œuvre du plus jeune des critiques de la tradition. Nous sommes attirés à lui, non parce qu'il erre moins que ses devanciers ou ses émules, mais parce qu'il dit tout haut et sans détours ce que d'autres murmurent tout bas. Ce dédain des insinuations est la marque d'un esprit vaillant et sincère.

I

L'ouvrage de M. Dolfus est, comme son titre l'indique, un recueil de lettres où un ami initie son ami à la vraie religion et à la vraie philosophie. Adolphe était chrétien; « sa pensée se berçait doucement dans la naïve foi de l'enfance, » et il vivait en repos. Mais quelques mots de Charles ont suffi pour bouleverser son âme. Charles est un homme d'expérience et de sens; il n'a pas de préjugés; de bonne heure il a reconnu la niaiserie des enseignements maternels, et, après avoir traversé « le sombre abîme du doute, » il est arrivé à la vérité. Il s'offre charitablement au jeune idolâtre pour le tirer de la superstition et de l'incertitude qui lui succède; il sera son guide et son médecin, il guérira la blessure qu'il a faite. D'ailleurs, voulût-il lui refuser

ses bons offices, il ne le pourrait pas; il a trop parlé pour avoir le droit de se taire[1]. Adolphe le poursuit de ses ardentes supplications : « Rends-moi la foi, je te devrai la vie : exister sans croyance, n'est-ce pas traîner la mort après soi? »

Ce besoin impérieux de croire, maintes fois exprimé et non sans énergie, est très-honorable pour Adolphe ou plutôt pour M. Dolfus. Nous aimons à entendre protester, dans un temps d'indifférence et de lâcheté morale, contre le prétendu bonheur de l'incrédulité. Le doute, quoi qu'en dise Montaigne, est un dur oreiller; il n'a jamais procuré aux grandes âmes ni la courte volupté de la science ni le repos sublime de la foi. — Croire, c'est vivre. Mais que croire? Le docteur des *Lettres philosophiques* va nous l'enseigner. Tout d'abord il se prononce contre l'athéisme. Ce n'est pas qu'il veuille poursuivre les matérialistes ou les athées; il sait que la persécution ne sert de rien, soit pour la vérité, soit pour l'homme. « On ne combat, dit-il, les idées que par les idées, l'erreur par la vérité, le mal par le bien. Les balles et les baïonnettes ne sont pas des raisons; elles peuvent effrayer tout le monde, elles ne peuvent convaincre personne... » — Très-bien : horreur du doute, réprobation de l'intolérance, négation *à priori* de toute doctrine qui enseigne un homme sans Dieu ou un homme-machine, voilà une excellente préparation pour philosopher. Pourvu de ces salutaires maximes, on doit s'embarquer sans inquiétude. Il se peut qu'on ne touche pas au port, mais on ne se heurtera pas contre un écueil vulgaire. Pour tout perdre dans le naufrage, il faudrait beaucoup de maladresse ou de distraction.

Étudions la correspondance du maître et du disciple, en suivant l'ordre logique, qui n'est pas tout à fait l'ordre du livre.

Nous cherchons ce qu'il faut croire, ou la vérité. Si elle existe, elle doit être marquée d'une empreinte qui la fasse infailliblement reconnaître à l'esprit, et lui permette de dire avec confiance : Voilà le vrai. En un mot, la vérité doit être évidente; c'est le critérium de Charles et de Descartes. Or, cette recherche où nous sommes engagés, quelle que soit la branche de la science que nous cultivions, aboutit nécessairement à la découverte de la loi. En effet, de quelque côté que nous nous tournions, au bout de toutes nos observations et de toutes nos spéculations, nous trouvons par delà les phénomènes la cause des phénomènes, l'Être des êtres, la loi. Et qu'est-ce que la loi, sinon la vérité? Qu'est-ce que la loi ou la vérité, sinon Dieu lui-même? Donc, Dieu, la vérité et la loi sont une seule et même chose. — Jusqu'ici l'enseignement du maître est inattaquable. Nous admettons comme lui que la loi est Dieu, ou l'esprit manifesté, la divinité révélée à l'intelligence. Mais

[1] A son ami, qui vient de lui faire sa confession religieuse et qui lui demande si l'on peut croire autre chose, Charles répond d'un ton bref et énigmatique : « Peut-être! » Ce *peut-être* donne la fièvre au pauvre Adolphe.

notre accord dure peu. Quelques lignes plus loin, sous prétexte de résumer sa pensée, il ajoute un développement que nous ne saurions accepter : « Dieu, dit-il, et la loi, l'esprit et la volonté, la *puissance* et l'*action* sont choses inséparables. » Qu'on y prenne garde, l'indivisibilité de la puissance et de l'action implique de graves conséquences. S'il est vrai que ces deux choses, l'action et la puissance, soient inséparables, elles sont simultanées; l'œuvre et l'ouvrier, Dieu et le monde se confondent; ils sont infinis, c'est-à-dire immenses et co-éternels. Il n'y a plus entre Dieu et le monde que la différence du tout à la partie. Nous sommes en face du panthéisme.

On pourrait alléguer qu'il est injuste de condamner l'auteur sur une phrase malencontreuse, échappée à sa plume sans qu'il en ait conscience, lorsqu'on n'ignore point qu'il s'est formellement prononcé contre l'athéisme, dont le panthéisme n'est qu'une variété. Au premier abord, ses principes le défendent contre une telle interprétation, je le reconnais. Mais ce doute généreux s'évanouit bientôt. Il n'est pas nécessaire d'avoir lu tout le livre, ni même tout le chapitre relatif à la loi, pour être convaincu que Charles est panthéiste; il le déclare expressement et le répète à satiété. Est-ce lui ou Spinoza qui a écrit ces lignes significatives, qui figureraient aussi bien dans l'*Ethique* que dans les *Lettres :* « Ne faut-il pas être aveugle pour ne pas voir que Dieu et la loi, l'esprit et son action, le créateur et la création existent simultanément, absorbés l'un dans l'autre? » — La raison de cette absorption mérite d'être rapportée : « C'est que, si la force créatrice ne s'était pas toujours manifestée, il faudrait admettre un temps où elle n'existait pas et qu'elle a été créée elle-même[1]? »

Il est difficile d'imaginer une chute plus brusque et plus inattendue. C'était bien la peine de s'élever à la conception de Dieu ou de la loi, d'en proclamer la nécessité, pour n'en faire ensuite qu'une forme de la matière et de l'esprit! Car dire que Dieu, auteur de l'univers, est le contemporain de l'univers, c'est tellement dénaturer les idiées de cause et d'effet qu'on ne conçoit plus leur relation. Sans l'antériorité de la cause, le phénomène est incompréhensible, ou mieux, il n'y a plus de phénomène ni de cause, et créer est un mot vide de sens.

Mais d'où vient donc la notion vulgaire de Dieu? Comment s'est-on avisé d'imaginer que le créateur est dans l'éternité, tandis que la créature est dans le temps, et qu'il est infini, tandis qu'elle est bornée? — Cette fiction, selon Charles, dérive d'un préjugé : on croit qu'il y a un législateur qui a fait la loi et qui la peut défaire à son gré. « Habitués à distinguer dans les choses humaines le législateur et la loi, il nous est difficile d'abord de ne pas voir Dieu en dehors de sa volonté, le créateur en dehors de la création[2]. » Mais,

[1] *Lettres philosophiques*, p. 44.
[2] *Lettres philosophiques*, p. 50.

pour peu qu'on réfléchisse, ajoute-t-il, on comprend qu'un tel Dieu est un être impossible et ridicule.

Il faut que ce mot *loi* cache quelque piége logique, car j'admets avec M. Dolfus que Dieu est la loi, et j'admets également ce qu'il conteste, à savoir, que Dieu est distinct de sa créature. En d'autres termes, j'accepte le principe et je rejette la conclusion. Je tiens pour certain que Dieu et la loi, c'est tout un, et par conséquent que Dieu ne peut changer la loi, qu'il ne peut même pas vouloir la changer. Mais, de là à l'absorption de Dieu dans l'univers, il me semble qu'il y a un abîme. Reprenons donc l'idée de loi. — Il y a deux sortes de lois : les lois nécessaires, vérités absolues ou rapports des vérités absolues, et les lois contingentes, ou rapports des réalités phénoménales. Les premières, comme leur nom l'indique, sont nécessaires pour Dieu et pour l'homme; elles n'ont point commencé, elles ne cesseront pas d'exister; elles sont Dieu lui-même. Les autres lois ont une existence subordonnée. Le créateur les a faites telles qu'elles sont, il pouvait les faire autres; il a la liberté de les changer ou de les suspendre; car, si elles viennent de lui, elles ne sont pas lui. Sa sagesse, intéressée au maintien de l'ordre, n'implique pas le moins du monde la durée infinie de l'ordre actuel ou de la création. Ainsi, législateur de l'univers, du contingent, du phénoménal, Dieu est réellement distinct de la loi et au-dessus de la loi. Mais, dans l'ordre nécessaire, il n'est pas législateur, non plus qu'il ne subit la volonté d'un être supérieur; il est la loi suprême. — J'insiste. Dieu ne peut pas dire : « Je veux que le juste soit l'iniquité; je veux que trois et trois fassent cinq, » sans aller contre sa propre nature, qui est d'être la loi et le nécessaire. Mais il peut dire : « Je veux que la pierre qui tombe s'éloigne du centre de la terre; que le sapin se charge de raisins et que la vigne porte des pins. » Il le peut, parce qu'il est le maître de son œuvre et l'auteur des lois qui la régissent. Otez-lui ce pouvoir du miracle, il est imparfait, je ne le reconnais plus.

Le principe de toutes les erreurs de M. Dolfus est là. Comme il n'a pas distingué deux ordres de lois, il n'est pas surprenant qu'il ait absorbé la loi dans le phénomène, le créateur dans la créature. Ceci explique également le dissentiment qui nous sépare. Au premier coup d'œil, en lisant *Dieu est la loi*, nous acquiesçons, parce que nous avons dans l'esprit l'idée de la loi nécessaire; nous ne soupçonnons pas d'équivoque. Mais lorsque l'auteur ajoute que Dieu, ou la loi, est enfermé dans le monde, nous apercevons la confusion des termes, et nous retirons ce que nous avions accordé. Au reste, la nouvelle théodicée n'a rien de bien original; elle est contenue en germe dans tous les panthéismes; un habile homme l'avait déjà formulée avec exactitude et, conformément à sa coutume, sans prendre parti ni pour ni contre. Le passage est assez curieux pour être cité :

« Lorsque Milton représente la première femme se mirant dans une fontaine et tendant avec amour ses bras vers sa propre image comme pour l'embrasser, il peint trait pour trait le genre humain. — Ce Dieu que tu adores, ô homme ! ce Dieu que tu as fait bon, juste, tout-puissant, tout sage, immortel et saint, c'est toi-même : cet idéal de perfections est ton image, épurée au miroir ardent de ta conscience. Dieu, la nature et l'homme, sont le triple aspect de l'Être un et identique; l'homme, c'est Dieu lui-même arrivant à la conscience de soi par mille évolutions; en Jésus-Christ, l'homme s'est senti Dieu, et le christianisme est vraiment la religion de Dieu-Homme. Il n'y a d'autre Dieu que celui qui, dès l'origine, a dit Moi; il n'y a d'autre Dieu que Toi [1]. »

Les conséquences du système sont manifestes. Cependant, soit qu'il ne les ait pas immédiatement aperçues, soit qu'il ne puisse se défendre d'une secrète répulsion, M. Dolfus hésite à les formuler. Sa déduction est confuse et embarrassée. Tantôt, imitant la noble inconséquence de Spinosa [2], son maître, il parle du devoir, de l'obéissance et de la liberté, comme un disciple de Zénon. Tantôt, oubliant qu'il a effacé d'un trait de plume la vie future, et avec elle la sanction de la loi, il ordonne le sacrifice de la vie présente ou de la passion. Puis, quelques pages plus loin, par une nouvelle contradiction, qui n'est au fond qu'un retour logique au véritable esprit du système, il assimile l'accomplissement du devoir à l'amour de soi, et ne craint pas de dire que « la vertu, c'est l'égoïsme bien entendu [3]. » Cette dernière assertion ne nous surprend pas. M. Dolfus nous confirme dans la persuation où nous étions que le panthéiste, le sceptique et le matérialiste, partis de principes divers, aboutissent fatalement aux mêmes conclusions pratiques. Epicure leur tend la main, ils se rencontrent et s'embrassent sur le seuil de son école. L'intérêt bien entendu : quelle plaisante loi ! Supprimer la survivance de la personne, et commander l'amour, la justice, le savoir, le dévouement à l'espèce, au nom de l'intérêt bien entendu, c'est ne comprendre ni la valeur des mots ni le rapport des idées. L'intérêt bien entendu, s'il n'est rattaché à une notion supérieure, n'a aucun des caractères du devoir; il n'est ni absolu ni obligatoire; ce n'est tout au plus qu'un conseil de prudence, vague et relatif, comme tous les préceptes de la morale égoïste; chacun le comprend à sa manière, suivant les circonstances, son tempérament ou sa fantaisie. Le fon-

[1] *Système des contradictions économiques*, etc. Prologue, p. XI et XII.

[2] A rigoureusement parler, il y a une différence théorique entre le panthéisme de Spinosa et le panthéisme moderne. Spinosa absorbe l'homme en Dieu, ses successeurs absorbent Dieu dans l'homme. Mais l'absorption, quelle qu'elle soit, implique les mêmes conséquences morales; Spinosa ne les voit pas ou feint de ne les pas voir; nos contemporains sont plus clairvoyants, et pour cause.

[3] *Lettres philosophiques*, p. 128.

dateur de l'école épicurienne recommanda, lui aussi, au nom de l'intérêt bien entendu, de rechercher les plaisirs de l'âme, parce qu'ils sont plus purs et plus durables que les plaisirs des sens. Que firent ses successeurs? Oubliant le conseil, ne s'attachant qu'au principe, ils enseignèrent publiquement le culte de la chair, ils mirent le bonheur dans le ventre, ἐν γαστρί. L'interprétation parut orthodoxe et eut quelque succès, l'histoire l'atteste. Enseignez la même règle de conduite, elle engendrera la même interprétation et les mêmes excès, toujours et partout. Les délicats seront peu écoutés. Que Franklin répète : « Si les fripons savaient le profit que rapporte la vertu, ils seraient honnêtes, ne fût-ce que par friponnerie, » la leçon est excellente; mais les comptes-rendus des tribunaux d'Amérique ne témoignent pas qu'on l'ait fort goûtée.

Cependant, accordons que l'égoïsme suffise à empêcher les crimes et les fautes; accordons que, s'il est bien entendu, il n'y aura ni larrons, ni meurtriers, ni traîtres, ni calomniateurs; accordons qu'il ait, plus que les autres motifs d'action, la vertu de prévenir le mal, et que la société où chaque individu professe un égoïsme intelligent soit une maison commerciale, solide et avantageuse pour les associés : tous ces mérites réunis, fussent-ils aussi réels qu'on le prétend, n'élèvent pas l'intérêt à la dignité de loi morale. Inconnu à la conscience, ne condamnant pas l'injustice parce qu'elle est injuste, mais parce qu'elle est nuisible, il incline sans obliger. Le suivre est un bon calcul, le négliger est peut-être une sottise; mais, quoi qu'on fasse, on ne se sent pas plus honnête ni plus criminel. — Il est superflu d'insister. La recherche de l'utile est si peu le devoir, que, dans la plupart des circonstances, notre devoir consiste précisément dans le sacrifice de notre intérêt personnel. Que Régulus revienne à Carthage, que d'Assas s'écrie : « A moi, Auvergne! » qu'un soldat meure en sauvant la vie à son général; pourquoi les admirez-vous? parce qu'ils se sont dévoués. Jugez-les au point de vue de l'intérêt bien entendu, ce sont des fous ou des niais. Épicure serait resté à Rome.

En résumé, toutes les doctrines de M. Dolfus dérivent de sa théodicée, ou mieux, toutes ses erreurs viennent d'une erreur fondamentale : pour rapprocher Dieu de l'homme, il a déifié l'homme; ensuite il a ordonné à l'homme de s'adorer, car l'égoïsme, qu'il s'appelle intérêt bien entendu, ou qu'il usurpe le nom de justice, c'est l'adoration de soi-même. Si la nouvelle divinité est assez laide, le culte, simple et commode, est, on ne saurait le nier, consacré par une antique tradition. — Maintenant, passons à la critique de l'ancien Dieu et du vieux culte.

II

Selon l'auteur des *Lettres philosophiques* (désormais Charles et Adolphe, le maître et le disciple, se confondent), le christianisme renferme trois erreurs capitales : 1° « la croyance à un être suprême existant en dehors de l'homme et de la création; 2° la foi en la divinité du Christ [1]; 3° le dogme de la chair et de l'esprit [2]. »

Examinons rapidement ces critiques, non pour y répondre, mais pour en saisir l'esprit et le lien. Avouons d'abord qu'elles sont toutes fondées : le christianisme a le tort de ne pas confondre Dieu avec la créature, de voir en Jésus-Christ un Dieu fait homme, et de séparer l'âme et le corps. Le nier, ce serait nier l'évidence; toute la métaphysique de l'Évangile est contenue dans ces trois points. Nous ne reprocherons donc point à M. Dolfus d'avoir mal défini « l'illusion du christianisme; » nous ne lui répondrons même pas que ce qu'il appelle de ce nom est une vérité pour la portion la plus éclairée du genre humain. Que lui importe? Nous tenons seulement à faire connaître ce qu'il substitue à l'illusion chrétienne; ce simple rapprochement sera plus instructif que toutes les réfutations possibles.

Première erreur. Les livres saints enseignent un Dieu parfait, qui se suffit à lui-même, qui a créé le monde et ses lois, mais qui aurait pu ne pas les créer; qui, par conséquent, est antérieur à la création, et lui survivra s'il lui plaît de la détruire. — A cette théodicée, le philosophe oppose un Dieu qui est, nominalement, distinct du monde, mais qui, en réalité, se confond avec lui. L'œuvre et l'ouvrier (on nous pardonnera ces redites, elles sont dans le livre), le tableau et le peintre sont contemporains. Sont-ils périssables, ils sont nés à la même heure et mourront à la même heure; sont-ils éternels, et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, ils vivront éternellement l'un dans l'autre.

Deuxième erreur. L'Évangile enseigne que Jésus-Christ est Dieu, — erreur grave, mais excusable. Le christianisme a la prétention d'être une religion; la divinité du Christ est une imagination nécessaire à son autorité. Mais le Dieu fait homme est un mystère, et partant inacceptable. Il n'y a que les catholiques qui soient assez naïfs pour croire ce qu'ils ne comprennent pas. « Je n'entends rien, » dit notre philosophe avec autant de profondeur que de bon goût, « à cette opinion qui voit deux êtres en Christ. D'autres, plus habiles que moi, m'apprendront comment un oiseau peut être à

[1] *Lettres philosophiques*, XXIe, p. 223.
[2] *Id.*, p. 199.

la fois un aigle et un dindon. Jusque-là, il faudra se résigner[1]... » — « Si le Christ n'est pas mon semblable, où est le lien entre lui et moi ? » Sa mort ne touche que parce qu'elle est celle d'un homme. « Que je lise : Et *Jésus pleura*, mes yeux s'emplissent de larmes. — Que la couronne d'épines s'enfonce dans les tempes et en fasse ruisseler le sang le plus généreux, l'épine de sa couronne entre dans mon cœur, et mon cœur saigne aussi. — Que les angoisses et la sueur de la mort passent sur son front; que d'une main découragée il détourne de ses lèvres pâles le calice d'amertume; qu'au moment suprême, où sur la croix, et en face du nouveau monde qui se lève devant lui, sentant les froides ombres de la mort descendre sur ses yeux et la vie s'éteindre dans son sein, il pousse un cri de découragement et de doute, — alors je voudrais me jeter à ses genoux et les embrasser !... Oh ! qu'il est noble, qu'il est beau, qu'il est digne d'amour, *cet homme sublime* dont le sang coule pour l'humanité[2] ! »

Le jeune philosophe, en écrivant cette page émue, a oublié que Jésus n'est et ne peut être pour lui qu'un imposteur qui couronne par un dernier mensonge une vie de mensonges. Jésus ne s'est-il pas présenté à nous comme étant le fils unique de Dieu et Dieu lui-même? S'il nous a trompés, nous ne pleurerons pas sa mort; quelque héroïque qu'elle paraisse, c'est la mort d'un fourbe.

Troisième erreur. Le christianisme sépare la chair et l'esprit; à ce point de vue, il est la négation du progrès. — « La séparation de la chair et de l'esprit, du corps et de l'âme, est non-seulement une contradiction directe et flagrante avec notre nature, parce qu'elle tranche ce qui est lié, divise ce que est indivisible, sépare ce qui est inséparable, mais encore une chose fatale, parce qu'elle engendre l'impuissance avec l'immobilité. Sous l'influence d'une pareille doctrine, l'humanité devient une eau stagnante si elle ne va pas se tarir dans les déserts de l'ascétisme, alors que sa loi est de couler comme un flot sans cesse mouvant et se renouvelant. L'homme devient un être passif, mort pour ce monde avant d'y avoir expiré[3]. » Et, d'ailleurs, ajoute-t-il, sur cet article de la séparation du corps et de l'esprit, les chrétiens ne sont chrétiens que du bout des lèvres, la plupart sont des hypocrites.

A cette triple critique, dont nous n'indiquons que les traits essentiels, M. Dolfus ajoute une charmante explication du christianisme. Après l'avoir lue, le docteur Strauss n'a plus qu'à se pendre : il est dépassé. « Jésus, dit-on, est l'esprit fait chair. C'est précisément pour cela qu'il est homme. L'homme n'est-il pas l'incarnation du Verbe, l'intime, l'indestructible union de la chair et de l'esprit? Le Saint-Esprit, que la théologie explique par le

[1] *Lettres philosophiques*, XXIe let., p. 226.
[2] *Lettres philosophiques*, XXIe let., p. 227.
[3] *Lettres philosophiques*, XXIe let., p. 199.

mystère, n'est pour moi que l'esprit humain. La Vierge est la matière, la chair fécondée par l'esprit : de leur union résulte l'homme, fils de la chair et de l'esprit. Chaque homme a du Saint-Esprit en lui, la différence est dans la dose; celui qui en a le moins a aussi moins d'humanité [1]. » — Que reste-t-il de la foi chrétienne? la justice et la charité universelles. « Ce sont là deux mots que l'homme n'oubliera pas. » Non, l'homme ne les oubliera jamais; mais, s'il en garde le souvenir, il ne faut pas en savoir gré aux philosophes qui les transforment, l'un en égoïsme, l'autre en intérêt bien entendu.

Concluons. Le livre de M. Dolfus n'a pas passé inaperçu. On y remarque quelques pages chaleureusement écrites, de nobles aspirations, des vues originales, un accent vif et naturel, toutes choses qui sont assez rares, même dans les jeunes philosophes de notre époque, pour attirer l'attention de ce personnage ennuyé, blasé, distrait, et pourtant naïf et curieux, qu'on appelle le public du dix-neuvième siècle. Cependant, la vraie raison de son succès n'est pas là. La vraie raison, j'ai regret de le dire, est moins flatteuse pour l'écrivain et moins honorable pour ses lecteurs. Pareil accueil est réservé aux ennemis de la tradition, quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent. Vous battez en brèche la morale éternelle, vous ne faites aucun cas du sens commun : qui s'aviserait d'en demander davantage? Pourvu que vous ayez du zèle et de l'audace, on vous tient quitte du reste. Publiez les *Lettres philosophiques*, les *Philosophes contemporains*, ou une œuvre inférieure, il importe peu. Le bruit — et, dans la matière, le bruit, c'est le succès — sera à peu près le même. Au service de l'erreur, chaque soldat a rang de général. Son premier coup de feu est porté à l'ordre du jour comme une action d'éclat. C'est une grande armée dont les cadres sont toujours au complet. Point de discipline, chacun suit sa fantaisie et triomphe à son tour.

Voilà le secret de ces rapides et bruyantes renommées qui n'auront rien à démêler avec la postérité, mais qui suffisent aux ambitions vulgaires. Que d'hommes jeunes et d'un mérite réel se laissent séduire à l'espérance d'une prompte célébrité et des jouissances immédiates qu'elle procure! Le lecteur, nous l'avons déjà dit, est presque toujours complice de ces illustrations de mauvais aloi. Morale, religion, loi, devoir, sont pour lui des mots fâcheux qui rappellent une foule d'idées dont il voudrait n'avoir jamais entendu parler. Prononcez-les en leur attribuant leur véritable sens, il s'impatiente et vous tourne le dos. Il veut être distrait; vous l'ennuyez. Hélas! la vertu en paroles ou en actions n'a rien « d'amusant. » Est-ce la faute des vertueux qui prêchent ou des vicieux qui écoutent? je n'en sais rien. Mais vienne un esprit délié qui métamorphose la morale en fantaisie, la religion en adoration de

[1] *Lettres philosophiques*, XXIe let., p. 232.

soi-même, le devoir en recherche de l'intérêt, la loi en obéissance aux instincts sensuels, et qui, d'un ton vif et décidé, affirme que les antiques croyances ne sont que de grossiers préjugés, tombés en poussière sous les épigrammes de la critique moderne : alors le monde d'applaudir au charmant docteur qui a si bien compris ses secrètes aspirations et qui règle d'une façon si accommodante la vie des honnêtes gens.

Ainsi soutenu par la faveur du plus grand nombre, le panthéisme épicurien revendique hautement le gouvernement des âmes. Outre la majorité, ou plutôt avec la majorité, il a pour lui, il s'en vante, tout ce qui compte ici-bas, la jeunesse, le talent, le progrès, le joueur heureux qui veut jouir de sa fortune avant que la chance ait tourné, le misérable qui veut à tout prix sortir de sa misère, le banqueroutier et la vierge folle. — Soit, il a tout cela. Mais il a contre lui ce qui vaut mieux que tout cela, ce qui fait la vraie force, ce que ne donnent ni la majorité, ni la jeunesse, ni le talent, ni le reste : il a contre lui la conscience universelle, la conscience même de ses soutenants! Aussi nous inspire-t-il autant de pitié que de dégoût. L'humanité, individus ou nations, ne s'abaisse pas impunément au culte du veau d'or. Il arrive, tôt ou tard, une heure fatale où, répondant à l'appel de la conscience outragée, le vieux Dieu, le Dieu qu'on avait cru mort, le Dieu du spiritualisme et de l'Évangile frappe du revers de sa main les sophistes de la volupté et la multitude qu'ils ont corrompue. Cette heure, pour les individus, c'est l'agonie morale qui précède la mort; pour les peuples, c'est un je ne sais quoi de terrible qu'aucune puissance ne peut empêcher et dont il faut demander le nom aux ruines de la Grèce et de Rome.

ALPHONSE AULARD.

SOUVENIRS DU MOGHREB

VIII[1]

PROMENADES. — ORA PRO NOBIS. — LES SALTIMBANQUES. LES CONTEURS.

Dans toutes mes promenades, je fus frappé de l'empressement avec lequel j'étais accueilli par les indigènes que je rencontrai. La plupart semblaient m'observer avec sollicitude, comme un enfant terrible dont on épie les ébats. Je connus plus tard la cause de ces procédés attentifs. Depuis nos démêlés avec le Maroc, les indigènes des villes maritimes considèrent les agents chrétiens et leurs attachés comme des otages ou comme une garantie en cas de nouvelles hostilités. A Rabatt particulièrement, où le poste consulaire était resté vacant depuis les affaires de Salé, on mettait le plus haut prix à la personne de l'agent de France, et, comme j'étais le khalifa de cet agent, j'avais naturellement part à ces bonnes dispositions. Le kaïd de Rabatt, de concert avec le pacha de Salé, avait pris des mesures rigoureuses pour qu'aucun sujet de plainte ne nous fût donné dans les limites de leur juridiction. La population intelligente des deux villes secondait parfaitement leurs intentions à notre égard. Les campagnards mêmes, à plus d'une lieue à la ronde, se conformaient à cette exemple; ils m'invitaient à entrer chez eux, m'offraient des fruits et des bouquets, et m'avertissaient avec soin des mauvais pas que je devais éviter. Une seule fois, dans la grande rue de la ville, je fus l'objet d'une démonstration qui valut cent coups de bâton au délinquant. C'était un chamelier d'une province sans doute fort éloignée. A mon aspect il s'arrêta court et s'écria : « Fils de... fille! il n'y a pas un trou où on ne les rencontre! » Le mkhazni qui m'accompagnait entraîna l'indiscret jusqu'au tribunal du kaïd, qui refusa de lui faire grâce, malgré mon instante prière.

[1] Voir pages 31 (n° 109), 101 (n° 110) et 223 (n° 112).

Un vigneron accourut un jour du bout d'un champ pour me guider à travers ses vignes, où quelques sarments cachaient une *matmoura* (fosse profonde où les Arabes conservent leurs grains). En pays chrétien, cette indication serait considérée comme un simple devoir d'humanité; mais au Maroc, de musulman à nazaréen, c'est de la générosité à un degré héroïque. Ces *matmoura*, dont aucun indice ne révèle les abords, sont un véritable danger pour le promeneur et surtout pour le chasseur. L'orifice, large comme ceux qui servent d'entrée à nos égouts, est fermé par quelques branches sèches recouvertes d'un peu de terre. Il n'est pas rare qu'on y enfonce tout à coup; et comme des mois, des années même se passent sans que le propriétaire des grains s'avise d'y descendre, un accident de cette nature entraîne presque toujours la mort, soit que la victime reste assommée, ou que la soif devienne son bourreau.

Il y a environ huit ans, un des principaux juifs de Tanger partit pour un voyage qui devait durer quelques jours; on ne le revit plus, on n'en eut aucune nouvelle. Après une année de recherches sans résultat, on finit par croire qu'il avait été dévalisé, assassiné, jeté dans quelque torrent. Sa famille prit le deuil; il était oublié quand on le retrouva dans une matmoura, à quelques pas de la citadelle de Tanger. Il était couché sur un amas de blé, accoudé comme un homme qui sommeille. On le reconnut aussitôt, ses traits étaient à peine altérés. Je fus témoin des funérailles, qui renouvelèrent la douleur de sa nombreuse famille.

Un autre jour, je m'étais approché d'une *zaouïa* (chapelle) fréquentée par les Aïssaoua, secte fanatique qui se livre par dévotion à des danses extraordinaires, dont l'effet, après quelques heures, est de convertir les danseurs en autant de fous enragés et épileptiques. Arrivés à ce paroxysme, les Aïssaoua dévorent des ânes vivants, des moutons avec leur toison, des serpents venimeux, des scorpions, du verre, des charbons ardents. Un d'entre eux, il y a six ans, mit en pièces son enfant qui se présenta à sa vue; c'est du moins ce qui me fut affirmé par quelques Maures dont le témoignage sur ce point m'inspire toute confiance. Je me tenais, quoique avec circonspection, près d'une porte entr'ouverte sur une cour remplie de ces forcenés, et je contemplais leurs hideuses cabrioles. Tout à coup, trois ou quatre Maures de bonne mine m'entraînèrent avec une sorte de brutalité qu'excusait la terreur peinte sur leur visage; ils me supplièrent d'éviter à l'avenir les abords de cette zaouïa, m'assurant que, si quelque Aïssaoui avait reconnu un chrétien, toute la troupe se serait jetée sur moi et m'aurait mis en lambeaux. Je fis par bravade une moue de dédain; mais, peu curieux d'être happé par ces dévots carnivores, je me tins pour bien et dûment renseigné.

Une preuve frappante de l'importance que les Marocains attachent à la présence des agents chrétiens parmi eux, c'est la difficulté qu'éprouva M. de

V***, notre consul, à quitter Mogador, lorsqu'une seconde expédition maritime contre cette ville paraissait imminente. Un bâtiment de guerre parti de Tanger se présenta devant Mogador avec la mission d'y prendre le consul de France, et deux drogmans de la légation se rendirent à terre pour inviter le consul à se rendre à bord. Celui-ci avait fait depuis longtemps ses préparatifs. Il arriva sur la plage, qu'il trouva couverte de soldats en armes. Le kaïd Hadj-el-Arby, vieillard aimable et rusé, vint au devant de lui, et, le saluant d'un air affectueux : « Où vas-tu? » lui demanda-t-il avec une feinte bonhomie. Et, sur la réponse du consul, qu'il allait voir le commandant français, il s'écria que c'était au commandant de descendre à terre pour rendre visite au consul, et non au consul de se déranger pour aller à bord : « Je connais vos usages, ajouta-t-il, et je ne puis comprendre la nécessité d'y manquer. Tu es ici au milieu de tes amis, et nous ne pouvons souffrir que tu nous quittes sans raison. » On n'en put obtenir autre chose. Force fut à l'agent français de rebrousser chemin jusqu'à ce qu'il put enfin, en courant les plus grands dangers, se réfugier à bord d'un navire de commerce, et de là sur un des bâtiments de l'escadre, qui était alors au mouillage devant Mogador.

Il m'arriva une fois, dans un chemin creux où je venais de tuer au vol un aiglon sans expérience, d'être abordé par un Bédouin qui me salua fort civilement, me fit compliment sur mon adresse, et finit par me demander de prier Dieu pour lui. En m'adressant cette requête, cet homme me regardait avec une expression qui ne s'accordait guère avec ses paroles, et qui me jeta dans des perplexités d'où je ne sortis que longtemps après. Je finis par savoir que les dévots musulmans demandent fréquemment aux chrétiens, et surtout aux juifs, de prier pour eux. La raison de cette pratique est celle-ci : la prière d'un musulman est si agréable à Dieu, qu'il diffère sans cesse de l'exaucer afin de l'entendre répéter souvent; la prière du chrétien, et surtout celle du juif, lui est tellement en dégoût et en horreur, qu'il se hâte d'accorder à ces mécréants tout ce qu'ils demandent afin d'être débarrassé de leur odieuse instance. On ne saurait être d'une vanité plus féroce.

Je remarquai, non sans surprise, sur la place de la Kasba, un manége peint en vert, comme ceux qu'on voit dans les fêtes populaires aux Champs-Élysées. Les enfants, les hommes prenaient place pour un *felous* (liard) dans les fauteuils; et la manivelle, mise en mouvement par deux Bédouins robustes, enlevait et abaissait alternativement les amateurs barbus ou imberbes que cet exercice mettait en belle humeur. Je vis quelques vieillards s'accroupir sur les siéges avec une parfaite dignité, et s'abandonner d'un air extatique aux molles ondulations qu'on ménageait pour eux avec un art délicat. Ce manége était évidemment de provenance française; je questionnai quelques spectateurs, et j'appris qu'en effet il avait été apporté de Paris par un nommé Abdallah-el-Sousi, chef d'une troupe de saltimbanques qui parcourut,

il y a quelques années, la France et l'Angleterre, et qui, si j'ai bonne mémoire, a donné, aux Champs-Élysées, quelques représentations.

La province de Sous, situé au sud du Maroc, sur la frontière du désert, fournit un grand nombre d'hommes de cette profession. Ils se répandent dans tout l'empire et font à peu près les mêmes exercices que nos saltimbanques parisiens. La mise en scène seule diffère : les séances commencent invariablement par de longues prières, par un récitatif monotone accompagné d'une musique aigre et discordante. L'orchestre fonctionne sans relâche pendant les exercices, la quête se fait dans les intermèdes.

Au moment où je m'arrêtais près du manége, je vis un de ces hommes, une hache sur l'épaule, appeler à grands cris les musulmans autour de lui. Sa spécialité était de se donner, pour quelques felous, des coups de hache sur le crâne. Il était hideux à voir; la peau de sa tête rasée était fendue en vingt endroits, zébrée d'incisions béantes, qui laissaient voir l'os mis à nu ; coups et blessures étaient de bon aloi : la hache était parfaitement tranchante, le sang rougissait le fer, coulait sur les joues et sur le cou. Je n'ai jamais bien compris par quel procédé cet homme résiste à un tel exercice renouvelé sans cesse depuis dix ans et plus.

Lorsque Abdallah-el-Sousi, le chef de la troupe, revint d'Angleterre au Maroc, il débarqua à Tanger en compagnie d'une jeune Anglaise et d'un enfant : cet enfant était le sien, l'Anglaise était sa femme. Leur mariage avait été légalement contracté à Londres à la suite d'une représentation où le Marocain, très-bel homme du reste, avait enlevé le cœur de la jeune miss par des prodiges de souplesse et de force. Je n'invente pas cette histoire dont certains détails m'échappent aujourd'hui; le lecteur curieux de s'en convaincre peut facilement se renseigner au consulat général de Sa Majesté Britannique à Tanger. Le consul anglais, informé de ce fait, fit appeler sa romanesque compatriote; il épuisa les moyens de persuasion sans pouvoir la détourner de suivre son mari dans la province de Sous, où il allait la conduire. Aux plus sombres perspectives qu'on lui ouvrit, l'Anglaise n'opposa que ces mots : « Je l'aime, il est mon mari, il se montre bon et affectueux, je le suivrai partout où il ira. » Elle tint parole et partit avec les saltimbanques. — Quelques mois après, la malheureuse se présentait de nouveau chez le consul sous les haillons d'une Mauresque mendiante; elle était exténuée de fatigue et de misère. Tous les malheurs qu'on lui avait prédits avaient fondu sur elle. A peine engagé dans l'intérieur du pays, son mari avait jeté le masque et s'était montré un démon; elle s'était vue accablée de traitements barbares, condamnée à la plus dégradante servitude. Son origine lui ôtait jusqu'à la pitié des autres femmes, qui se montraient jalouses de tourmenter la chrétienne. Son enfant étant mort, elle avait épié l'occasion de rompre sa chaîne; elle avait pu enfin, grâce aux pérégrinations de son maître, s'échapper sans être pour-

suivie. Depuis plus d'un mois elle cheminait presque à l'aventure, osant à peine demander sa route aux Arabes que son accent étranger rendait soupçonneux. Le consul lui donna les moyens de rejoindre sa famille en Angleterre.

Souvent, quand j'avais à sortir de la ville, je traversais le bazar situé près de la maison consulaire; c'est une sorte de hangar aux vastes proportions, où se presse la cohue bigarrée des crieurs et des acheteurs. Plus loin, je faisais une station sur la place du marché, et j'y trouvais de tous côtés des scènes que le pinceau pourrait seul bien retracer. Comment, en effet, décrire ce pêle-mêle de guenilles et de figures étranges, cette tempête de cris, ces gestes frénétiques de gens qui, pour quelques felous, font pendant des heures assaut d'imprécations et d'atroces invectives? Qu'on se représente, au milieu d'un nuage de poussière rougeâtre et sous un soleil torride, un millier d'énergumènes circulant parmi des amas de légumes et de fruits, des groupes de poules garrottées en grappes, des moutons, des chèvres, des vaches maigres, des chameaux, des ânes et des mules. Les chiens augmentent la confusion en traînant çà et là de dégoûtantes épaves arrachées aux étals des bouchers en plein vent. Ces bouchers, nègres et maures, égorgent dans un coin le bétail dont le sang coule sous les pieds des acheteurs, et détaillent pour chacun les morceaux qu'on leur désigne. Ici, des gens demi-nus débitent le beurre et le miel; ils plongent alternativement leurs mains grasses dans ces précieuses denrées, et les essuient de temps à autre à leurs cheveux ou à leur barbe. Ailleurs, des médecins nomades font rougir des fers à de grands brasiers, et en grillent les chairs des clients qui espèrent obtenir par ce moyen la guérison de quelque maladie. Tant de scènes, se reproduisant chaque jour sous un aspect nouveau, offraient à ma curiosité un attrait toujours aussi vif et qui me ramenait fréquemment en présence de ce tableau mobile.

Souvent, au déclin du jour, je me rendais sur la place de la Kasbah pour y contempler une autre scène où éclataient mieux encore le caractère naïf et le cachet original de cette population. A l'appel du tambour de basque, enfants, hommes, vieillards se pressaient autour d'un conteur dont la verve provoquait les rires et alléchait la curiosité de la multitude. Quand l'auditoire s'était accroupi en triple cercle, le conteur commandait le silence. Seul debout, au milieu de l'assemblée, il psalmodiait une longue prière écoutée avec recueillement; à certaines paroles, toutes les têtes s'inclinaient, toutes les voix murmuraient : « Amîn! amîn! » Puis il commençait le récit. Jamais petits-enfants ne parurent mieux suspendus aux lèvres d'une aïeule savante dans l'art de conter; tous les yeux plongeaient dans les yeux du narrateur; tous les visages reflétaient le jeu de son visage. Riait-il, le rire courait tous les rangs; menaçait-il, la menace plissait tous les fronts. Les conteurs marocains sont d'incomparables artistes : soit qu'ils veulent remuer, par des dithy-

rambes religieux et guerriers, les passions héréditaires de la multitude, soit qu'ils charment par des récits merveilleux l'imagination rêveuse de l'auditoire, ou qu'ils instruisent par des apologues, ils savent déployer les ressources d'une pantomime toujours ingénieuse, simple, expressive dans le plus juste degré; leurs gestes graves, comiques, violents, toujours en parfaite harmonie avec les pensées ou avec les images qu'ils expriment, sont une expansion visible de l'âme, un langage qui touche les yeux, en même temps que la parole touche les oreilles et meut les esprits. Le costume des conteurs ajoute encore à la grâce, à la noblesse de leurs mouvements : c'est une longue draperie blanche serrée autour de la tête par une corde en poil de chameau, et dont les plis abondants, ramenés sous les bras ou rejetés sur une épaule, donnent à l'orateur un air de grandeur antique. Un orchestre presque toujours composé de tambours de basque et de hautbois fait l'office de chœurs dans les tragédies grecques, et interprète avec une rare intelligence les émotions de l'auditoire. C'est d'abord comme une basse continue au récit; puis, à mesure que l'action se déroule, les coups de tambour se précipitent ou se ralentissent, comme l'écho de sentiments violents ou de pensées paisibles. L'intensité des battements varie avec la cadence, jusqu'au moment décisif où l'improvisateur se résume en traits passionnés et poétiques. Alors, tambours et grelots mugissent et frémissent entre les doigts des artistes qui les lancent en l'air, les ressaisissent au vol, et se lèvent enfin pour recueillir dans les rangs un salaire mérité.

Le récit qui charmait l'auditoire lorsque j'écoutai pour la première fois un conteur marocain, était tiré des œuvres du poëte El-Ghazali. Comme il n'a jamais été traduit, peut-être serai-je agréable au lecteur en lui offrant les prémices d'un travail que d'autres entreprendront avec plus de talent sans doute, mais non avec plus de zèle.

Le conteur disait :

« Un jeune sultan des Indes, sage et magnifique, aperçut, d'une fenêtre de son palais, une femme assise sur la terrasse d'un palais voisin. Elle leva un instant son voile, et, se voyant observée, elle se retira.

« — Quelle est cette femme? demanda le prince à ceux qui l'entouraient. — C'est, lui dit-on, la femme d'El-Nedjar, votre visir.

« Le lendemain, le prince fit appeler le visir El-Nedjar, lui confia une mission difficile auprès d'un sultan ennemi, et lui ordonna de partir sur-le-champ. Le visir obéit.

« A peine eut-il quitté la ville, que le sultan, sous un déguisement, se rendit à sa maison. Il frappe. — Qui est là? dit une voix. — Esclave, ton maître est absent, je le sais ; c'est à ta maîtresse que je veux parler. — Qui est là? dit bientôt une autre voix plus douce. — Moi, le sultan. La porte s'ouvre aussitôt, et Fatma, la femme du visir, baise avec respect les mains du

sultan. — Belle dame, dit celui-ci à voix basse, je vous aime et je vous supplie de m'accueillir comme un ami. — Ia-Sidi, soyez le bienvenu; tout ici vous appartient; je suis la plus humble de vos esclaves; vous me comblez d'honneur en devenant mon hôte. — Belle dame, vos paroles sont à mon cœur une musique céleste; c'est moi qui suis votre esclave, et je veux baiser vos pieds.

« Fatma conduisit le prince à travers les salles, elle le fit entrer dans une chambre décorée avec une magnificence élégante. Il prit place sur un divan, invita Fatma à s'asseoir près de lui, et, se laissant aller à ses genoux, lui adressa des paroles de tendre enthousiasme et d'amour exalté. Elle y répondit par les saillies d'un esprit délicat, vif et enjoué; puis elle supplia le prince d'agréer qu'on préparât un festin dont ils seraient les seuls convives. Il n'eut garde de refuser : son imagination enivrée caressait toutes les espérances. Fatma se lève, prend un livre déposé sur une tablette, et, l'offrant à son hôte : — Ia-Sidi, permettez que je donne des ordres à mes serviteurs, et que je surveille les apprêts du souper que vous daignez accepter; je vous offre un compagnon qui charmera votre solitude. Fatma sortie, le sultan ouvre le livre : c'était un recueil de poésies et de sentences qui flétrissaient le vice et exaltaient la vertu. Deux heures s'écoulent. Fatma reparaît, elle invite son hôte à passer dans la salle du festin. Le sultan prend place, vis-à-vis d'elle, à une table somptueusement servie : quatre-vingt-dix plats d'or étaient couverts de mets dissimulés avec art sous des crèmes de diverses couleurs; la disposition de ces couleurs était si ingénieuse, qu'aucun des plats ne ressemblait aux autres. Le sultan goûta à cinquante de ces plats; tous avaient la même saveur, quoique leur aspect fût entièrement différent. Il témoigne à Fatma sa surprise. — Ia-Sidi, lui dit-elle alors, les femmes diffèrent entre elles par le teint, par la taille et par la parure; mais chacune d'elle est une femme, et rien autre. Vous avez dans votre harem quatre-vingt-dix femmes blanches, brunes et noires : une de plus n'ajoutera pas à vos plaisirs. Le sultan rougit, et, après un court silence : — Noble dame, dit-il à Fatma, votre sagesse couvre mon visage de confusion... pardonnez-moi... oubliez la folie d'un jeune homme que la beauté ne détournera plus de la sagesse. A ces mots, il baisa avec respect la main de Fatma, et sortit.

« A quelques jours de là, le visir revint de son voyage et rendit compte au sultan des Indes de la mission qu'il avait remplie par ses ordres. Au sortir de l'audience, il se hâta d'aller à son propre palais, heureux de surprendre sa femme et de lui offrir de riches cadeaux; il arrive, il s'assied sur son divan et, dans les plis de la soie, trouve une bague gravée à la devise du sultan. Il comprit qu'il avait été trahi; il dissimula la colère qui bouillonnait dans son cœur. Le lendemain, il dit à sa femme : — Fatma, mon absence vous a empêchée d'aller visiter vos parents; allez leur rendre vos devoirs. —

Fatma obéit. A peine était-elle depuis une heure dans la maison de son père, qu'elle y reçoit une lettre de divorce de son mari. Sa douleur éclate à ce coup imprévu. Sa famille la presse de questions. Elle prend le ciel à témoin de son innocence; elle proteste que la rigueur du visir est pour elle une énigme impénétrable. Quelques jours se passent. Le père de Fatma se présente au palais du sultan, à l'heure où ce prince rendait publiquement la justice. — Monseigneur, lui dit-il, j'avais un beau jardin planté d'arbres donnant des fruits exquis; je l'ai confié à votre visir El-Nedjar, qui m'avait promis de le cultiver, de l'entretenir avec soin, à la seule condition qu'il y prendrait son repos. Il a mangé les fruits, et maintenant il laisse le jardin se dessécher et se flétrir. — Que répondez-vous à cela? dit le sultan au visir qui se tenait près du trône. — Seigneur, cet homme dit vrai : il m'a donné un jardin magnifique que j'ai d'abord cultivé avec amour; mais un jour, en y entrant, j'ai trouvé la trace du lion; j'ai eu peur, et j'ai abandonné le jardin. — Le sultan comprit que le jardin, c'était Fatma; que l'homme qui se plaignait était le père de cette femme; que le lion, c'était lui-même, et que la trace du lion, c'était sa bague oubliée. — Ne craignez rien, dit-il au visir; allez à votre jardin; je le connais, il est bien fortifié. Le lion, il est vrai, a rôdé aux alentours, mais il l'a trouvé inaccessible. Allez, et que la vérité de Dieu soit avec vous!

« Le visir reprit sa femme, et, reconnaissant sa vertu, l'aima plus qu'il ne l'avait jamais aimée. »

Les récits des conteurs marocains n'ont pas toujours ce caractère classique et élevé. Sûrs de trouver écho dans tous les cœurs, ils manquent rarement de flatter les passions haineuses des vrais croyants contre les chrétiens, fléaux de l'islamisme; contre les Français, fléaux de l'Algérie. Leur moyen de prédilection est le ridicule, et c'est une arme qu'ils manient avec rudesse; ils ont un répertoire de scènes dialoguées, où le rôle que prête au Nesrâni leur verve satirique est toujours celui que les représentations du fameux Karageuz ont consacré en Orient.

NARCISSE COTTE.

— La fin prochainement. —

LE JOURNAL DE WILLE[1]

Lorsque le statuaire donne un dernier coup de ciseau à la blanche figure qu'il a taillée dans le marbre, lorsque le peintre ajoute à son tableau ces touches libres et vives qui accentuent les contours ou font scintiller les lumières, le statuaire et le peintre impriment à l'œuvre qu'ils ont conçue un cachet personnel, ils disent quelque chose de leur sentiment propre ou de leur esprit, ils se manifestent et se traduisent eux-mêmes. Le graveur est moins heureux, le graveur au burin surtout, qui a pour mission principale d'interpréter la pensée des autres, et qui, s'il veut y rester tout à fait fidèle, doit abdiquer sa personnalité, adopter, pour chaque maître qu'il reproduit, un procédé différent, de telle sorte qu'au bout d'une longue vie de labeur et de servitude, il a, en définitive, tout exprimé, excepté lui-même. Aussi, lorsque l'historien de l'art interroge l'œuvre pour connaître l'homme, il peut, dans une certaine mesure, deviner et dire ce qu'étaient le sculpteur et le peintre; ce que fut le graveur, il l'ignore.

Que sait-on, en effet, de ces laborieux ouvriers du burin qui furent, pendant le dernier siècle, la joie et l'honneur de l'art français? Leurs estampes, même les meilleures, ne les racontent pas, et, par une préférence qui s'explique, mais qui n'en a pas moins été fatale à ces utiles auxiliaires, l'attention des biographes s'est portée presque tout entière sur les artistes originaux, laissant ainsi dans une ombre incertaine les modestes interprètes qui nous ont conservé les créations de leur fantaisie ou de leur savoir. N'est-ce pas là l'histoire de Jean-George Wille? Chacun connaissait ses planches, les amateurs en faisaient grand cas; mais elles ne disaient rien de lui, et, hier encore, on ignorait la vie et le caractère de ce consciencieux artiste, qui fut

[1] *Mémoires et Journal de J.-G. Wille*, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, par M. Georges Duplessis, avec une préface par MM. E. et J. de Goncourt. — 2 vol. in-8°, chez madame veuve J. Renouard.

cependant graveur du roi, membre de l'Académie de peinture, et chargé, sous Louis XV et Louis XVI, de travaux dont il s'acquitta de manière à mériter une renommée. Mais le prudent chalcographe avait pris ses précautions contre l'ingratitude et contre l'oubli : à peu près certain que les historiens n'écriraient pas sa vie, il s'était complu à l'écrire lui-même, et c'est, à tout prendre, une bonne aubaine pour les curieux que la découverte et la publication des manuscrits qu'il avait laissés et qui, récemment retrouvés à la Bibliothèque impériale, viennent d'être imprimés par M. G. Duplessis.

Bien qu'ils ne soient pas complets, les manuscrits de Wille sont très-volumineux. Ils se composent de *Mémoires* où l'artiste raconte la première partie de sa jeunesse, et d'un *Journal* qui, sauf une lacune de quelques années, présente jour par jour, et presque heure par heure, le récit de ses travaux, de ses promenades, de ses repas même et le tableau intérieur de sa vie et de celle de sa famille. Et notez que cette causerie abondante et sans art ne révèle pas seulement l'existence de Wille, mais qu'elle lève aussi le voile sur tout un côté des mœurs des artistes au dix-huitième siècle, et que, parmi ces confidences oiseuses et monotones, il se rencontre mille piquants détails, mille particularités inédites sur les mœurs de l'époque, sur les personnages qui y jouèrent leur rôle, sur les commencements de la Révolution, indications curieuses dont l'histoire anecdotique fera tôt ou tard son profit.

Seulement, — car il est bon qu'on le sache d'avance, — George Wille n'est pas un écrivain. Très-jeune lorsqu'il quitta l'Allemagne pour Paris, il avait appris le français dans les auberges de la route, et il ne le sut jamais tout à fait. Il écrit, avec une grâce un peu tudesque, une sorte de patois aventureux et difficile. Son style lui nuira auprès des gens de goût ; mais ceux qui auront le courage de persévérer dans cette lecture ardue seront amplement payés de leur peine.

Dès les premières pages de ses mémoires, Wille fournit une rectification aux biographes en leur indiquant la date exacte de sa naissance. Venu au monde le 5 novembre 1715 dans les environs de Kœnigsberg, il annonçait dès son enfance une grande mobilité d'esprit et il nous donne à entendre qu'il avait, sinon de l'aptitude, du moins de la curiosité pour toutes choses. Un dessinateur dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir, Kuhn, paraît lui avoir appris les premiers rudiments de son art ; mais si Kuhn était peintre, il était ivrogne bien davantage, et le jeune Wille n'eut guère à se louer d'un professeur qui lui donnait ses leçons le verre à la main. Il n'hésita donc pas à le quitter. D'ailleurs Wille, qui n'était cependant qu'un esprit secondaire, avait le génie du changement, la maladie de l'invention. Enfant, il essaie de modeler avec de l'argile des masques, des figures, des ornements ; il trouve un jour des morceaux d'étain, il les fait fondre, et le voilà fabriquant de jolies petites sonnettes, invention délicieuse, musique charmante qui vibre encore

à son oreille, lorsque, à quatre-vingt-huit ans, — en 1803, — le bonhomme s'amuse à rédiger ses souvenirs d'enfance.

Enfin, après mille tâtonnements et mille recherches hasardeuses, Wille arrive à la gravure, il trace sur le cuivre une image incertaine ; mais Kœnigsberg offrait alors à l'artiste si peu de ressources, qu'il est obligé d'avoir recours à la vis d'un pressoir pour tirer la première épreuve de sa première planche. Vous croyez qu'encouragé par son succès, Wille a trouvé sa voie et qu'il tiendra désormais le burin pour toujours. Loin de là, sa fantaisie continue le cours de ses évolutions changeantes : le futur académicien quitte Kœnigsberg ; il va droit à Gussen, et, là, il se met à travailler pour un arquebusier qui lui fait graver sur des crosses de fusil des chasses et des arabesques... Et qui sait si ce n'est pas à ce laborieux apprentissage qu'il a dû plus tard de savoir tailler le cuivre avec tant de régularité, de profondeur et de certitude ?

Entraîné enfin par un irrésistible désir de voir du pays, Wille se met en route. Il traverse Francfort, Manheim, Spire, véritable voyage en zigzag dont Paris était le but inavoué ; pérégrination féconde, qui, de bonne heure, lui apprend la vie et qui l'oblige, quand sa petite bourse est vide, à s'arrêter dans le premier atelier qu'il trouve sur son chemin, à reprendre les outils de l'ouvrier et à graver tantôt de l'argenterie, tantôt des garnitures d'armes, comme chez l'arquebusier de Gussen.

Mais les plus longues courses ont un terme. Au mois de juillet 1736, Wille fait son entrée à Paris en compagnie de Schmidt qu'il a rencontré dans une auberge de Strasbourg et qui va devenir l'habile graveur que vous savez. Les mémoires que nous analysons prennent ici un intérêt plus vif, et les détails que donne Wille sur les premières années de son séjour à Paris ont l'attrait d'un roman familier. L'artiste va demeurer rue de l'Observance, vis-à-vis le couvent des Cordeliers, dans une petite chambre garnie qui — 1736 était vraiment l'âge d'or — lui coûtait neuf livres par mois. Il dépense de son mieux son activité et son temps, changeant plus d'une fois de métier et faisant même de l'horlogerie avec un sérieux qui fait illusion au maître qui l'emploie. Enfin Wille revient, presque par hasard, à la gravure. Il est mis en relation avec Odieuvre, le marchand d'estampes, et le voilà qui travaille à la fameuse et triste suite des portraits des rois de France. Wille fit pour Odieuvre dix-sept de ces petites planches ; elles lui étaient payées un louis chacune : c'est bien peu au point de vue des exigences de la vie, c'est trop sous le rapport de l'art. Wille débutait mal, car sa gravure est sèche, commune, inexpressive. Il est vrai que les dessins de Boizot, qui lui servaient de types, étaient de la plus déplorable vulgarité et qu'à tout prendre Odieuvre et sa clientèle ne demandaient que de l'imagerie populaire et du mensonge à bon marché. Wille grava ensuite deux portraits d'après Largillière, et ce fut là le point de départ, non de sa fortune, mais de son indépendance. Dès

lors, il commence à se lier avec les artistes en renom : il fait connaissance avec Diderot, encore ignoré, mais déjà fort, qui, sentant bien ce qui manque à son ami, lui prête charitablement quelques volumes; il aide Daullé dans ses gravures à grand fracas; il entreprend et termine le portrait du maréchal de Bellisle; enfin il entre dans le monde de l'art, comme tout honnête homme doit le faire, par le travail, par l'étude, par les nuits laborieuses; mais, au moment où la renommée va se lever pour Wille, en 1743, ses mémoires s'interrompent, et sa vie, racontée par lui-même, présente ici une lacune de seize ans.

Le *Journal* commence en 1759, et déjà Wille n'est plus le modeste débutant qui se trouvait trop heureux de céder pour un louis ses planches à Odieuvre. Sa situation est faite : s'il n'est pas encore de l'Académie, l'heure approche où il y doit entrer avec tous les honneurs de la guerre (1761). Sans abandonner le portrait, qui fut toujours l'une de ses préférences, il a déjà publié ses grandes estampes, la *Mort de Cléopâtre*, la *Devideuse*, la *Cuisinière hollandaise*, et quelques autres gravures de ce genre. Mais il faut tout dire : à partir de cette époque d'actif labeur et de prospérité conquise, la forme que Wille a donnée à ses souvenirs leur ôte beaucoup de leur intérêt. Autant les *Mémoires* étaient alertes et vifs, autant le *Journal* est lent, aride, surchargé d'inutiles détails et de répétitions fatigantes. Avec une conscience qui désespérera plus d'un lecteur, l'honnête artiste raconte jour par jour ce qui se passe chez lui; il enregistre les visites qu'il a faites et celles qu'il a reçues; il note les lettres qui lui arrivent et les réponses qu'il a écrites; il dit les médailles qu'il achète, les épreuves qu'il envoie à ses amis d'Allemagne, le domestique qui entre dans sa maison, le spectacle auquel il a assisté, la coupe et la couleur de l'habit qu'il s'est fait faire, enfin mille détails d'intérieur, mille aventures de ménage qui ne sont pas d'un intérêt bien saisissant et que l'histoire, je le crois, n'avait pas besoin de connaître. Ce dénombrement un peu monotone de petites choses et de petites idées se poursuit, sauf quelques interruptions, jusqu'au 9 octobre 1793. Wille a clos ce soir-là son *Journal*, ou du moins *cætera desunt*. Il n'avait pourtant alors que soixante-dix-huit ans; il était encore agile et vivace, et son activité survécut longtemps à la Révolution, puisqu'il n'est mort, on le sait, qu'en 1807.

Était-il bien urgent d'imprimer *in extenso* les confidences si intimes et si prolixes que Wille faisait chaque jour au papier?... Je sais ce qu'on peut dire contre cette manie de notre temps qui va fouillant la poussière des archives, et qui, fière d'une note retrouvée, d'une lettre découverte, l'imprime aussitôt, sans pitié pour celui dont elle émane, sans pitié pour le lecteur. Mais je sais aussi ce que l'érudition moderne peut répondre à ceux qui lui reprochent de tout rechercher et de tout dire. Ces mille et une petites choses ne sont pas l'histoire, elles en constituent toutefois l'un des éléments principaux; elles sont la chronique familière du passé, le côté intérieur et secret

de la biographie, et par suite le commentaire le meilleur, l'explication la plus vraie de l'œuvre de l'artiste et de son rêve. Les éditeurs du *Journal* de Wille le savent bien, et, sans prendre le change sur la valeur réelle du document qu'une heureuse fortune avait mis en leurs mains, ils l'ont publié tout entier, certains par avance de rendre aux chercheurs qui s'occupent de l'art du siècle dernier un service dont ils sauront leur tenir compte. Le caractère de ce *Journal* étant donné, il fallait d'ailleurs ou tout rejeter ou tout admettre; dans cet amas de petits faits, également insignifiants en apparence, comment faire un choix? car chaque chose en ce monde a son lecteur, et la page qu'un éditeur trop prudent eût retranchée pour vous complaire était peut-être celle qui eût présenté le plus d'intérêt pour moi. J'ajouterai que de pareils livres ne sont point faits pour les liseurs ordinaires, pour ceux qui s'inquiètent des péripéties, qui se hâtent vers le dénoûment et demandent en outre que le charme du style vienne s'ajouter à l'intérêt du récit. Ils s'adressent à un public plus restreint, à des esprits patients, qui savent s'armer de courage et qui, par la nature de leurs études, sont habitués à traverser des steppes arides et mornes pour arriver à l'oasis cachée où ils pourront construire leur tente et se reposer une heure. C'est dans cette disposition morale que le *Journal* de Wille doit être lu : médiocrement amusant dans son ensemble, surchargé de détails insipides et monotones, il a cependant un rare intérêt.

Et d'abord, la question d'art tient une grande place dans le *Journal* de Wille. La biographie du graveur, impossible il y a quelques mois, est devenue facile aujourd'hui, ou plutôt elle est toute faite : l'artiste se raconte lui-même et se révèle tout entier. Ce n'est pas seulement la vie de George Wille que nous donnent les deux gros volumes publiés par M. Duplessis, mais encore celle de tous ces artistes allemands ou français qui se groupaient autour du laborieux ouvrier, ou qui, de près ou de loin, se mêlaient à son travail ou à sa pensée. Les graveurs Schmidt, Preisler, Chevillet, Heilman, Parizeau, Marcenay de Ghuy, les peintres Péters et Descamps, le paysagiste Hackert, Greuze, qui fut l'ami particulier de Wille, Dietrich, dont il gravait si volontiers les tableaux, d'autres encore dont la biographie était ou incomplète ou presque inconnue, gagnent, à la publication de ce *Journal*, de sortir des incertitudes de l'histoire, de se préciser ou de revêtir, dans les annales de l'art qui les occupa, une physionomie, une importance nouvelles. L'Allemagne surtout y trouvera un bénéfice évident. La maison de Wille est, au dix-huitième siècle, le rendez-vous des artistes qui, nés de l'autre côté du Rhin, viennent à Paris pour achever leur éducation, pour se faire une renommée. Wille est en outre le correspondant de tous les petits princes des États germaniques, de tous les amateurs d'estampes ou de tableaux : il achète pour eux des peintures ou des dessins, il leur envoie les meilleures épreuves de ses propres gravures ou de celles de ses confrères de l'Académie, et, curieux lui-

même d'œuvres d'art, de livres, de médailles, il a organisé avec la Prusse, le Danemark, la Suisse, les villes hanséatiques, un système d'échange singulièrement actif, si bien que, sans le vouloir, il fait au profit des idées françaises une propagande incessante. George Wille a même en Allemagne des relations littéraires; son *Journal* nous le montre envoyant ses estampes à Klopstock : Winckelmann, Raphaël Mengs, Hagedorn, Heinecken sont au nombre de ses correspondants; Wieland lui adresse son *Agathon*, et Gessner ses *Idylles;* l'un des premiers exemplaires de *Werther* qui entrent en France arrive tout droit chez lui, et, quoique Wille ne soit pas une nature bien romanesque, il lit avec étonnement, avec « sensation, » ce livre étrange et douloureux.

George Wille n'était cependant pas un homme facile à émouvoir. Les seules choses qui font sur lui quelque impression sont celles qui le touchent personnellement ou qui intéressent sa famille. La mort de madame Wille paraît avoir été la plus vive douleur de sa vie; mais, excepté ce jour de deuil, il n'a eu que des contrariétés, il n'a connu que ces ennuis qui se mêlent aux existences vulgaires : le pauvre homme ne nous fait pas grâce d'une inquiétude de ce genre. Puis-je le redire sans paraître aussi puéril que lui? Ses enfants ont la coqueluche, lui-même il est un instant arrêté dans son travail, et il consigne religieusement sur son registre, et la maladie dont il a souffert, et le remède qui l'a guéri. A côté de ces petits chagrins, combien de plaisirs, combien d'enivrements! C'est une fête dans la maison de Wille le jour où son fils Frédéric, qui jusque-là avait été habillé en hussard, revêt l'habit à la française. Et quelle joie lorsque sa femme lui donne une paire de lunettes d'or, quand il arrive au logis un « pâté façon d'Amiens, » du bœuf fumé de Hambourg, ou, mieux encore, lorsque, en joyeuse compagnie, on va dans les environs de Paris « manger une matelotte immense. » La famille Wille aime aussi le spectacle. Carlo Bertinazzi est l'ami du graveur et lui donne souvent des places pour la Comédie-Italienne; d'autres fois — ces représentations étant un peu fatigantes pour l'esprit — l'artiste se contente de divertissements plus simples, et, comme tous les siens sont très-curieux de pantomimes, il les mène solennellement au spectacle du sieur Audinot.

Le spectacle! n'est-ce pas là d'ailleurs le but principal de la vie de George Wille? De sa fenêtre du quai des Grands-Augustins il a vu passer tout le dix-huitième siècle, toute la fantasmagorie changeante des événements et des hommes. Quant à la raison secrète du fait, quant à la moralité cachée qu'il peut contenir, ce n'est pas à lui qu'il faut la demander. Wille raconte sans comprendre; Wille est un badaud, et rien de plus. Il s'intéresse des yeux, et non du cœur, aux choses qui s'accomplissent devant lui. Pendant la nuit du 29 au 30 décembre 1772, le feu prend à l'Hôtel-Dieu : une sinistre lueur emplit tout à coup le ciel, le tocsin sonne, et les malades commencent à brûler dans leur lit. Wille, troublé dans son sommeil, réveille tout son

monde, il se met à sa fenêtre; mais l'heure lui semble malsaine, il ne descend pas dans la rue, et, en compagnie de sa famille, le voilà qui regarde tranquillement flamber le terrible incendie. Le calme qu'il garda dans cette nuit fatale, il le conserva toujours.

Je ferai à l'honnête graveur de Kœnigsberg un autre reproche. A l'en croire, il a de saintes ardeurs pour tout ce qui touche à l'art qu'il pratique, un dessin de maître le met pour huit jours en liesse, il ferait des lieues pour acquérir la médaille qui manque à ses collections. Soit. Et cependant, il ne professe en réalité, pour ces productions exquises de la fantaisie humaine, qu'un vague dilettantisme qui ressemble fort à de l'indifférence. Cet homme qui, par son éducation et par son œuvre, semble appartenir si directement au dix-huitième siècle, il voit peu à peu périr l'art dont il est un des représentants; et, après avoir aimé Vanloo, il s'incline devant l'*Endymion* de Girodet, sans regret pour l'école qui s'en va, sans enthousiasme pour celle qui vient. Lorsque, aux approches de la Révolution, l'Académie royale de peinture commence à trembler sur ses bases antiques et entre dans la voie des discussions orageuses auxquelles elle devait succomber, Wille n'a pas de parti pris sur ces questions brûlantes qui intéressent si directement l'indépendance et la dignité des artistes; il s'arrange pour être de l'avis de la majorité, et n'allez pas lui demander pourquoi : il ne saurait pas vous le dire.

Heureux caractère d'ailleurs, et bien fait pour les temps qui vont venir! 1789 arrive; un monde nouveau commence, Wille reste à sa fenêtre et regarde passer les événements. Au milieu des grandes choses qui vont s'accomplir, il ne verra que les couleurs changées du drapeau, les cocardes nouvelles et les triomphes de son fils dans la garde nationale. Alexandre Wille, le triste peintre que vous connaissez, a l'honneur d'être nommé caporal, puis commandant du bataillon des Cordeliers, et le vieux Wille ne se tient plus de joie : son bonheur, sa gloire, c'est de regarder passer son fils à la tête de ses soldats, de se promener dans Paris avec lui, et de compter les coups de chapeau qui s'adressent au brillant officier. Tout cela est puéril, curieux pourtant; car là aussi la grande histoire trouvera peut-être, à côté de détails inutiles, quelques faits nouveaux à glaner. Et tel est même l'espèce d'intérêt qui s'attache à cette partie du *Journal* de Wille, que, lorsque le bonhomme s'arrête dans sa causerie monotone, on se prend à regretter qu'il ne l'ait pas poussée plus avant.

Tel est le livre que M. Duplessis nous donne aujourd'hui. MM. Edmond et Jules de Goncourt, qui savent si bien le dix-huitième siècle, ont mis en tête du *Journal* de Wille une préface dont le style, trop chargé d'arabesques, eût peut-être étonné Voltaire, mais qui n'en est pas moins spirituelle et vive. La révision du manuscrit et les notes sont dues, je crois, à M. Duplessis. Ce travail, bien fait dans son ensemble, présente cependant quelques défectuosités

de détail. Wille est un peu distrait, il ne se pique pas d'une fidélité absolue, il défigure souvent les noms qu'il écrit. Il y avait là matière à plus d'une rectification qui reste à faire. Il n'est pas difficile de reconnaître dans M. Cuchet, le graveur Couché, à qui l'on doit le recueil de la galerie du duc d'Orléans. M. Geoffroy, qui embarrasse tant l'annotateur, est évidemment Jeuffroy, le graveur en pierres fines. M. Fontaine, peintre de perspectives, n'a rien de commun avec l'architecte de l'arc de triomphe du Carrousel; Wille a voulu parler de Lafontaine qui fut agréé à l'Académie en 1789 et qui, s'il en fallait croire les dictionnaires, aurait peint plus tard le premier panorama qui amusa les Parisiens. On pourrait proposer quelques autres corrections de ce genre, mais à quoi bon? Le lecteur les fera de lui-même.

Les notes sont intéressantes : elles ne sont pas parfaites. Wille cite à chaque page les noms d'artistes allemands avec qui il est en correspondance, ou qui viennent le visiter à Paris. Tous ces peintres, tous ces graveurs sont complétement inconnus en France : M. Duplessis a eu la bonne pensée de demander au *Künstler-Lexicon* de Nagler ce que furent ces artistes, ignorés pour nous, et il a fait ainsi entrer dans la circulation un grand nombre de noms nouveaux. Il a omis toutefois de nous dire ce qu'était Baader : faute grave, fâcheuse lacune; car Wille parle de lui à tout propos, et le place presque toujours au premier rang parmi ses amis. Baader est le compatriote, l'*alter ego* du graveur, qui l'associe à toutes les fêtes de sa vie. Grand mangeur, grand diseur de plaisanteries à l'allemande, Baader ne manque jamais aux festins pantagruéliques que la famille Wille va faire à Saint-Maur, à Charenton, à Longjumeau. Il était peintre de son métier, et quel peintre!... « M. Baader, écrit Wille en 1775, est revenu de Brunoy, où il a travaillé chez le marquis de ce nom pendant près de trois semaines. Il nous a fait rire à son ordinaire. » Et si Wille était un critique, ce ne seraient pas les traits d'esprit, mais les tableaux de Baader qui le feraient rire. La petite église de Brunoy a conservé de Baader une peinture qui donne de son talent la plus risible idée du monde. Que dirai-je encore? M. Duplessis est-il bien sûr que Fragonard soit né à Nice? et pourquoi s'obstine-t-il à faire mourir en 1740 l'ivrogne Grimou qui fut enterré en 1733? C'est sans doute le Catalogue du musée du Louvre qui le lui a dit, et il a eu tort de l'en croire sur parole, comme aussi de répéter, d'après le même document, que Herreyns est un peintre de fleurs. Que l'artiste flamand ait quelquefois peint des fleurs, cela est possible; mais le musée d'Anvers, les églises de Malines montrent de lui des peintures bien autrement importantes.

Les éditeurs du *Journal* de Wille se sont abstenus d'apprécier l'œuvre du graveur et de dire quel cas il faut faire de son talent, si vanté autrefois; ils ont pensé, sans doute, que ses estampes, familières à tout le monde, le font suffisamment connaître, et, qui sait? ils n'ont peut-être pas voulu ajouter à

la publication d'un document qui est bien loin d'agrandir l'homme une appréciation qui eût vraisemblablement diminué un peu l'artiste. L'un vaut l'autre, en effet, dans George Wille. Vous connaissez le portrait du personnage, particulièrement celui que P.-C. Ingouf a gravé d'après Wille le fils. Le front est très-fuyant, l'œil n'accuse qu'une intelligence ordinaire, le bas du visage dénote des instincts médiocrement élevés. Rien qu'à l'examen de cette physionomie on devine que si, à la suite de longues hésitations, Wille a fini par devenir artiste, il aurait pu, avec un succès pareil, se faire commis dans une maison de banque de Francfort ou continuer à régler des montres chez l'horloger du faubourg Saint-Germain.

Ne semble-t-il pas, en effet, que les qualités qu'on doit reconnaître dans les planches de Wille viennent plutôt de sa main que de son esprit? C'est un ouvrier des plus habiles, et peut-être n'est-ce que cela. Détail significatif! Wille n'a jamais su traduire les maîtres intelligents, ceux qui mettent dans leur peinture, de la liberté, du *brio*, du génie. Voyez son estampe des *Bons amis*, d'après Van Ostade : il a affadi l'énergique modèle, il lui a enlevé ce qu'il a de si spirituellement viril. Wille est mieux à son aise avec les peintres patients, avec ceux qui caressent longtemps du bout du blaireau leur toile lisse et miroitante. Il comprend Gérard Dov ; il le rend à merveille, dans sa *Dévideuse* surtout, où les chairs s'éclairent si doucement du rayon hollandais. Miéris, Schalken sont aussi ses hommes : le *Concert de famille*, d'après ce dernier maître, abonde en précieux détails ; et je touche là un point délicat dans le talent de Wille, qui ne respecte pas toujours les ensembles et donne souvent trop d'importance aux particularités où s'amuse son burin. Dans la *Cuisinière*, de Metsu, il y a certains accessoires, entre autres un lapin, qui sont délicieusement gravés ; mais la figure principale est manquée. La faute est la même dans le portrait du comte de Saint-Florentin : le visage du ministre est écrasé par le luxe des broderies de son vêtement. Wille est d'ailleurs expert autant qu'on peut l'être dans le rendu des étoffes et des fourrures. Les satins de Netscher, les velours de Rigaud, les galons d'or de Tocqué sont des difficultés où sa main se joue et triomphe ; il rend moins bien les chairs et il faut expliquer pourquoi.

« M. Wille, — dit l'auteur d'une *Lettre sur la gravure*, insérée dans l'*Almanach des artistes* de 1776, — M. Wille a très-bien senti combien les losanges ou demi-losanges étaient préférables à ces traits carrés qui se croisent perpendiculairement et qui n'offrent, au premier coup d'œil, qu'un travail dur, pesant et sec. C'est par ces différents losanges modifiés qu'il rend les corps délicats, qu'il imite la douceur de la peau, la vérité et le moelleux des étoffes. » Je ne sais, à vrai dire, si le théoricien a raison de préférer si fort les tailles obliques aux tailles verticales et le losange au rectangle ; le seul fait qui me touche, c'est que cette régularité mécanique de

l'outil a été plus fatale qu'avantageuse à George Wille. Dans quelques-unes de ses meilleures gravures, la morbidesse des chairs n'est que très-vaguement exprimée, et il est telle de ses planches, par exemple la *Mort de Marc Antoine*, de Pompeo Battoni, où, grâce à l'abus de ce système de tailles quadrillées et obliquement coupées, les personnages ont véritablement l'air d'être enfermés aux mailles d'un filet. Mais ce défaut ne frappait alors personne ; que dis-je? c'était même une qualité de plus. Tout le monde, au dix-huitième siècle, a fait accueil à Wille; tout le monde l'a compris, et n'est-ce pas Diderot qui a dit : « Il est le seul qui sache allier la fermeté avec le moelleux du burin ; il n'y a non plus que lui qui sache rendre les petites têtes. » En écrivant ces mots, si injustes pour Fiquet, pour Savart et les autres graveurs de « petites têtes, » l'ancien camarade de Wille ne se souvient-il pas trop du passé?

George Wille a eu pourtant son importance au siècle dernier, et, pendant de longues années, il a bien tenu son rôle, qui paraît avoir été surtout de populariser et de répandre en France les délicates merveilles de l'art hollandais. Wille, qui n'était pas héroïque le moins du monde, trouvait dans ces scènes de ménage, dans ces intérieurs de cuisine, l'idéal qui convenait à son cœur. Esprit tranquille dans son constant labeur, âme exempte de toute inquiétude, il mettait sa joie, le matin, à graver patiemment dans le cuivre quelques traits réguliers et savants; plus tard, à recevoir de vieux amis, à leur montrer ses estampes et ses médailles, et, le soir, à consigner dans un registre tenu avec beaucoup d'ordre les occupations ou les plaisirs de sa journée. Wille est arrivé ainsi à quatre-vingt-douze ans, et, si quelque chose doit surprendre, c'est qu'en gérant si sagement l'emploi de son temps et de ses forces, il n'ait pas vécu davantage.

On sait maintenant ce qu'était Wille et ce que vaut son livre. Ne lui faisons cependant pas de méchante querelle à propos de sa littérature. Ce journal, si monotone dans sa forme, si bavard dans ses confidences répétées, il a bien fait de l'écrire, et d'intelligents éditeurs ont bien fait de le mettre au jour. C'est un document de plus pour l'histoire de cet art français qui, de loin, paraît si simple et qui, lorsqu'on y regarde de près, devient si complexe et si divers. Tous ceux qui s'occupent de cette noble histoire doivent donc à MM. Duplessis et de Goncourt un remercîment sincère. On nous en a déjà dit bien long sur les maîtres de l'école française et sur leurs œuvres; mais notre insatiable curiosité ne se déclare pas satisfaite pour si peu : ses ambitions sont infinies, et tant qu'il lui restera quelque chose à apprendre, elle croira ne rien savoir.

PAUL MANTZ.

DOM BAZIN LE MALÉDICTIN

I

— Vous avez connu mon oncle le Malédictin ?

— Si je l'ai connu, votre grand oncle ! Mais c'est lui qui m'a fait épeler le *Tityre, tu patulæ;* c'est lui qui m'a expliqué le *Justum ac tenacem !* Il me serait impossible de songer une seule fois à Horace ou à Virgile sans songer en même temps au révérend Dom Bazin.

— Avouez, mon cher, que c'était un drôle de corps.

— Il a toujours passé pour un saint homme.

— Oui, mais un drôle de saint, convenez-en. J'étais son unique héritier : il meurt. Avant d'ouvrir son testament, j'endosse mon plus bel habit noir, je mets un crêpe à mon chapeau, et je donne solennellement une poignée de main à son notaire. Il n'y a que les niais ou les parvenus qui accueillent un héritage avec des transports de joie. Le notaire me jette de bas en haut un regard fin : rien à dire sur ma tenue; mes habits et ma figure étaient d'une tristesse irréprochable. Je portais mon deuil sans faiblir, mais je le portais convenablement. Quand le notaire, en me regardant toujours, dénoua gravement son rouleau, j'éprouvai une petite suffocation assez agréable; il me semblait que j'avais avalé par mégarde une liasse de billets de banque; le papier-joseph me chatouillait la gorge et me coupait la respiration; j'étouffais délicieusement, mon cher ! Mais pas un muscle de mon visage ne bougea; un voile de mélancolie s'était abaissé sur mes yeux. Je promenai sur les assistants un regard vide et terne, j'avais pris tout à fait l'air d'un idiot de bonne maison ! Eh bien ! mon ami, savez-vous comment j'ai été remboursé de tous ces frais de douleur cérémonieuse?

— Le testament de votre oncle vous déshéritait ?

— Non pas : j'étais au contraire proclamé légataire universel, à la charge par moi de payer ceci à l'hôpital, cela au séminaire, ceci aux frères de la doctrine chrétienne, cela aux sœurs de charité, ceci aux enfants trouvés, cela aux orphelins, le reste au bureau de bienfaisance. Et quand j'ai eu tout payé,

de l'immense fortune de mon grand-oncle il me restait... Devinez quoi!... Trois mauvaises toiles et trois petites statues représentant de vilaines saintes!

— De vilaines saintes! m'écriai-je avec étonnement.

— Des croûtes, mon cher, de simples croûtes que je vous donnerai pour le prix des cadres, quand il vous plaira.

Là-dessus, Maxime Bazin me laissa pour donner le bras à un jeune courtier-marron. Les deux amis gravirent ensemble le perron de la Bourse, après avoir montré, au tourniquet, leurs cartes d'abonné. Maxime s'en allait sans doute demander à la roulette des agioteurs le trésor qu'il n'avait pu saisir dans la cassette de son grand-oncle. Ah! que Dom Bazin avait eu raison de mystifier, à sa dernière heure, son coquin de neveu! S'il avait livré ses écus à ce petit mal-vivant, à ce camarade des héros de M. Barrière, à ce compagnon des héroïnes de M. Dumas fils, ils auraient dansé une jolie sarabande, les loyaux écus de Dom Bazin! Avec cet argent mignon du chanoine, si longtemps gardé, couvé et accru, Maxime aurait hardiment spéculé sur les ballons roses de l'empire de Siam, sur les petites voitures du Sahara, sur le Pré-Catelan de Pékin, sur le crédit mobilier du Groënland, sur les chemins de fer de la lune, que sais-je? Et peut-être même le drôle aurait-il encore épilogué avec ses infantes, dans quelque brillant mauvais lieu, sur les rares et précieuses vertus économiques de son oncle le Malédictin.

Je fus enchanté, je l'avoue, en apprenant la déconvenue de Maxime, et je vis devant moi, comme dans une glace, le dernier sourire de Dom Bazin signant de sa main blanche son malicieux testament. La figure ouverte et railleuse du chanoine ne me quitta plus : elle me poursuivait toute la journée malgré les distractions que je trouvais à chaque pas, dans la rue Vivienne, dans les galeries du Palais-Royal, dans la rue Rivoli. J'arrivai sur les quais par le Louvre, en compagnie du chanoine, et je pris le parti de le mener aux champs tout le long de la Seine, afin de le laisser parler librement dans ma tête, avec la voix doucement tyrannique de mes souvenirs. J'eus bien quelque léger soupçon, le soir, que j'avais promené Dom Bazin de Paris à Auteuil, et d'Auteuil à Meudon, et de Meudon à Saint-Cloud. Mais, en réalité, c'était lui qui m'avait enlevé pour me promener à sa guise dans les bois de hêtres et de châtaigniers, sur les bords du Clamous, entre Cabrespine et Castans, deux villages de la montagne Noire qui dominent de haut les plaines sans fin du Bas-Languedoc. J'avais passé quatre bonnes heures dans le Minervois, à deux cents lieues de Paris.

Comment s'y était donc pris mon Revenant pour me dépayser à ce point, et si vite? Oh! très-simplement : il n'avait eu qu'à balancer dans mon esprit, comme des sons de cloche, les mots dédaigneux de Maxime, à propos de son héritage : Trois vilaines toiles, trois méchantes statues, de vilaines saintes!

A force de tourner dans mon imagination où j'entendais, pour ainsi dire,

la lumière chanter, ces mots de mépris devinrent tout à coup des mots de louange et de triomphe : Trois tableaux merveilleux, trois statues magnifiques, trois saintes adorables!

Et je me souvins en effet qu'au village de Castans, dans la maison du chanoine, au premier étage, il y avait une chambre mystérieuse qu'on appelait la chambre des Belles-Saintes. — C'est là que je veux t'emmener, murmura dans mon esprit Dom Bazin. A partir de ce moment, je l'atteste, mon Revenant, qui n'avait été d'abord qu'un sourire, une figure, une voix, devint à mes yeux une physionomie, un caractère, une forme arrêtée, un homme vivant. Nous nous reconnûmes alors. — Tu n'es qu'un enfant, me dit-il, et je suis ton maître.

Je ne répliquai pas, car je m'aperçus que j'étais tout petit. Je suivis alors Dom Bazin partout où il m'entraîna, tantôt docilement, tantôt avec une résistance d'écolier entêté; mais il me sembla bientôt que je parcourais avec lui, sur des chemins dorés, une de ces existences antérieures dont on entrevoit quelquefois en songe le lointain rayonnement. Je n'ai presque rien à raconter; j'essaierai de peindre.

II

Cher Malédictin, doux fantôme! que de fois j'ai tremblé dans mon enfance à la seule pensée de vous voir ou de vous entendre! Vous avez été bien longtemps mon Croquemitaine, aimable Dom Bazin! Comme tous les enfants précoces, j'ai eu de bonne heure tous les priviléges d'un enfant gâté. Mes espiègleries ou ma paresse ne m'ont jamais attiré, que je sache, la plus légère punition. Ma famille aveuglée se contentait de me gronder en me caressant : « Flavien, méchant Flavien, disait-on, prends bien garde à toi. Si tu n'es pas sage, à ta première incartade, nous t'enverrons à Dom Bazin. » Cette menace se répéta si souvent que je finis par la braver et que je m'échappai jusqu'à dire un jour : « Votre Dom Bazin n'existe pas. C'est pour m'effrayer seulement que vous prononcez son nom. — Ah! Dom Bazin n'existe pas! s'écria mon père; eh bien, monsieur, demain, au point du jour, vous partirez pour Castans. » On appela Guillaume, notre domestique de confiance, et il reçut l'ordre d'amener à sept heures du matin le chariot tout attelé devant la porte de la maison.

— Où m'envoie monsieur? demanda Guillaume.

— Nous allons chez Dom Bazin, à Castans, répondis-je moi-même avec un air de triomphe.

— Je crois, en vérité, dit tout bas mon père, que ce drôle-là est enchanté de nous quitter.

Ma mère attendrie me prit par le cou et me regarda fixement au milieu du front :

— Petit entêté, me dit-elle en frappant du doigt entre mes deux sourcils, petit entêté, vous partirez donc avec plaisir? Vous ne nous aimez donc pas, Flavien, nous qui vous aimons si tendrement?

— Je ne vous aime pas! m'écriai-je avec des sanglots.

Palpitant de remords, les yeux noyés de larmes, j'étreignis ma mère de mes deux mains et je l'embrassai avec une espèce de furie; puis je m'élançai vers mon père, je sautai sur ses genoux et roulai ma tête échevelée sur sa poitrine, en murmurant :

— Pardon! pardon!

— Allons, tu resteras, me dit mon père. Guillaume, je n'ai rien ordonné.

Que se passa-t-il dans ma cervelle en ce moment? Je ne sais. Mais, par une espèce d'héroïsme enfantin, je me relevai tout glorieux d'une résolution soudaine que j'avais trouvée dans mon cœur. Les larmes encore ruisselantes sur mes joues, les lèvres frémissantes d'émotion, et ma petite âme balbutiant sur mes lèvres ses premières paroles d'énergie, je dis bravement à Guillaume :

— Vous attellerez le chariot, entendez-vous?

Et à mes parents :

— Je vous aime bien, je vous jure; mais je partirai, il le faut.

On ne me résista plus qu'en tremblant. Mes parents désolés essayèrent de me convaincre qu'habitué à gouverner chez nous je ne pourrais me plier à la volonté de Dom Bazin, un homme terrible, ni aux fantaisies de la tante Bénigne, sa sœur, une vieille fille trop sévère peut-être pour les enfants; que je périrais de langueur, à mon âge, entre ces deux figures de vieillard; que d'ailleurs, étant si frileux, je souffrirais du froid, même en automne, sur la montagne de Castans; que je ne trouverais pas un seul camarade à mon gré dans ce pays de loups et de chèvres, où il n'y avait ni fleurs ni fruits, ni vignes ni jardins, mais rien que de grands bois noirs!

— Bah! dis-je avec gaieté, ces grands bois de Castans ne sont pas aussi noirs que vous les faites : ils sont vert foncé, voilà tout; il y a des fleurs, puisque j'ai vu dans nos foires de jeunes Castagnols qui avaient un muguet à la boutonnière, et le muguet sent si bon, n'est-ce pas, maman? Il y a des fruits, puisqu'il y a des châtaignes, des nèfles, de petites fraises, des pommes d'api, des poires d'hiver, des noix, des noisettes... Vous savez, maman, que je suis fou des noisettes; je les aurai là meilleures qu'ici. Et puis, nous ferons des échanges, si vous voulez. On vous enverra les fruits de la montagne et vous nous expédierez les fruits de la plaine : les cerises douces, les figues, les grenades, les pêches, les raisins. Guillaume n'a pas oublié le chemin de son pays; il ne l'oubliera pas davantage, je pense, lorsque je serai devenu Castagnol. Les raisins me paraîtront plus croquants et plus sucrés quand je ne verrai plus de vignes. Maman, maman, quand vous viendrez me voir à

Castans, je serai vêtu en Castagnol, en Gavache [1]; j'aurai une dalmatique de bure, un bonnet de laine, des sabots pointus et, sous mon bonnet, les cheveux sur les joues, tombant des deux côtés en tire-bouchons. Je dirai en gazouillant : *Bondzour, Tzanette ;* je ferai toutes sortes de grimaces en parlant gavache, et vous me trouverez gentil à croquer, c'est moi qui vous le dis. Voulez-vous parier qu'avant la fin de la semaine la tante Bénigne m'adore, et qu'avant un mois je trouve le moyen d'apprivoiser Dom Bazin?

— Ah! si tu réussis, dit mon père, ce sera un miracle.

— La tante Bénigne, peut-être! ajouta ma mère en caressant mes longs cheveux déroulés ; oui, la tante Bénigne, je le crois ; mais, mon pauvre petit, comment viendras-tu à bout de Dom Bazin? Aucun de ses petits-neveux n'a pu se faire aimer de l'oncle Malédictin. Il est vrai que les enfants de son frère l'ennuient : « Ce sont des héritiers, ce sont des mendiants, » dit-il avec dégoût.

— Puisque tu veux partir absolument, reprit mon père, je peux te garantir du moins que tu ne seras pas mal reçu; j'écrirai à Dom Bazin, et je n'aurai qu'à lui rappeler ce qu'il m'a dit vingt fois à Castans : « Envoyez-moi donc votre petit Visigoth! »

— Il m'appelle Visigoth? Et pourquoi?

— Parce que, d'après-lui, tous les noms terminés en *ic* sont des noms visigoths. Ne t'appelles-tu pas Flavien Méric, du village de Puicheric, sous le mont Alaric?

— Ah! nous sommes des Visigoths dans la plaine! Et dans la montagne, que sont-ils? des Ostrogoths?

— Non, ce sont des Romains, comme le prouvent les noms de leur pays qui dérivent du latin : *Castans* vient de *castanea*, châtaigne; le *Clamous*, un joli nom de torrent par parenthèse, vient de *Clamosus*, bruyant. On pourrait en citer dix autres qui donnent complétement raison à Dom Bazin.

Je savais, quoique très-paresseux, assez d'histoire romaine et de latin pour comprendre sans effort ces rapprochements.

— Ainsi nous sommes des Visigoths à Puicheric, et les Castagnols sont des Romains! Eh bien, mon père, le Romain Dom Bazin n'a qu'à se bien tenir ; car le petit Visigoth s'en va t'en guerre chez les Romains!

III

Quoique je fusse bien déterminé à quitter Puicheric, la scène des adieux me navra. Quand je vis le chariot attelé, Guillaume sur le siége et le fouet en main, je n'osai plus lever les yeux vers la fenêtre où s'étaient accoudés mes

[1] *Gavache*, du mot *gave*, torrent.

parents, qui me criaient tout éplorés : « Bon courage ! » Il me fallut autant de fermeté, j'en suis certain, pour monter en voiture qu'il en faut à un jeune soldat pour affronter la première décharge de mousqueterie. J'enfonçai ma casquette pour cacher mon émotion. Durant cinq minutes, je n'aperçus que deux panaches blancs qui semblaient m'éventer à travers un brouillard avec un singulier bruit de grelots. Les mules de notre chariot trottaient régulièrement devant moi en agitant leurs queues ondoyantes et faisant sonner le carillon suspendu à leur cou.

— Nous sommes sur la grande route, me dit Guillaume en glissant familièrement son poing sous mon menton. Relevez votre visière et plantez votre casquette sur l'oreille. Vous avez neuf ans passés, monsieur Flavien. A cet âge, on est presqu'un homme, que diable! Regardez en l'air, si vous vous sentez les paupières mouillées. Rien n'essuie la rosée comme le vent du matin.

Je suivis machinalement le conseil de Guillaume, qui n'essaya pas de me desserrer les dents; si l'on m'eût forcé à parler, j'aurais éclaté en sanglots. Guillaume le comprit sans doute, car il garda un instant le silence; mais le silence aussi me pesait, et déjà quelques soupirs me gonflaient la poitrine, lorsque mon compagnon de voyage, comme s'il eût lu dans ma pensée, se mit à siffler du bout des lèvres, en s'accompagnant de son fouet, une des plus jolies marches militaires que j'aie jamais entendues. Sans y prendre garde, je marquai d'abord la mesure, puis je chantonnai, je sifflai, me laissant bercer et me berçant moi-même au son de cette leste musique de régiment.

— En avant! nous voilà sauvés! s'écria Guillaume, qui était un ancien soldat de la grande armée. En campagne, rien ne vaut un peu de musique. Cela vous remet le cœur en place, n'est-ce pas? Allons, monsieur Flavien, chantez, chantez plus haut. Le chagrin s'en ira comme la fumée de ma pipe. Holà! hé! dia! voici que nous quittons la grande route; tenez-vous bien aux ridelles, car ici les chemins commencent à devenir mauvais. Mais, soyez tranquille, vous n'y perdrez rien, vous aurez à chaque secousse un morceau de pays nouveau, et, plus les chemins seront affreux, plus le pays deviendra magnifique. Vous autres, gens des terres basses, tant que vous n'avez pas vu les montagnes, vous n'avez rien vu. Je ne méprise pas votre Puicheric, loin de là; mais, Dieu me damne! vous me direz ce soir ou demain ce que vous pensez de mon Castans.

« Du pays nouveau! Dieu me damne! » La promesse de Guillaume m'était garantie par son juron! Ce juron de montagnard, autrefois en honneur chez les marquis à rapière, m'annonçait énergiquement que nous ne tarderions pas à entrer dans la contrée des Gavaches. Un Gavache établi dans la plaine oublie peu à peu de jurer; il se met à *sacrer* par crainte du ridicule. Quand il s'en revient du pays bas, aux premières touffes de buis ou d'ajoncs, il res-

pire à pleins poumons l'air natal et s'écrie à plein gosier : « Dieu me damne ! » Ce *goddam* de la montagne Noire, comme le goddam des Anglais, se prête d'ailleurs à toutes les sensations ; il exprime la joie, la colère, la surprise, le doute, le défi, mais la joie avant tout. Le contentement de Guillaume était presque de l'allégresse, de l'enivrement, de la folie.

— Ah ! si la montagne était riche, me disait-il, elle ne serait pas la servante de la plaine, mon mignon ! Par malheur, elle ressemble exactement aux filles sans dot : elle n'a pour elle que sa bonne mine et sa belle santé. Ce n'est pas que, pour mon compte, j'aie à me plaindre de mon sort. Votre père est un homme juste : il me traite plutôt en ami qu'en valet. Je le sers fidèlement depuis six ans, et je le servirai bien encore six autres années, pourvu qu'il s'en accommode, et quand je prendrai ma retraite, Dieu me damne ! soyez sûr que j'irai de grand cœur remercier Dom Bazin, car c'est lui qui m'a pris par la main, Dieu me damne ! pour me faire entrer chez M. Méric.

Quand Guillaume commençait à parler de sa montagne Noire et de Castans, il ne tarissait plus. C'était comme lorsqu'il entamait le chapitre de la campagne de Moscou. Chemin faisant, je lui demandai, pour entretenir sa verve, ce qu'il y avait de plus beau et de plus curieux à Castans.

— Tout est beau et tout est curieux, me répondit-il. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est le Pavillon ; ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les personnes qui habitent le Pavillon : la tante Bénigne et Dom Bazin ! Je défie qu'à vingt lieues à la ronde on me montre une habitation aussi agréable et des êtres aussi étonnants. La tante Bénigne, lente et douce comme l'huile, aimant les cachoteries et les chuchoteries, détestant le bruit, le grand jour, toutes les odeurs, même celle des roses et des violettes, ne pouvant souffrir ni le froid ni le chaud, malade l'hiver, malade l'été, simple et innocente comme un enfant qui vient de naître, et disant toujours qu'elle s'en va mourir parce qu'elle est fatiguée de vivre, parce que les hommes sont méchants, parce qu'elle a trop vécu ; Dom Bazin, au contraire, tout bouillant et tout petillant comme le vin nouveau, aimant avec passion le bruit, le mouvement, les longues promenades au grand soleil, les mets épicés, les odeurs fortes, enchanté de vivre et ne songeant pas du tout à mourir. On ne conçoit pas comment ces deux êtres ont pu demeurer vingt-quatre heures ensemble. Mademoiselle Bénigne a pourtant suivi son frère en Espagne et en Italie, au temps de la Révolution, pendant que les nobles et les prêtres s'enfuyaient de tous côtés à l'étranger. Dom Bazin, si je ne me trompe, était alors simple moine dans un couvent de Bénédictins, à la Grasse, et j'ai entendu marmotter, sans y rien comprendre, que, dans sa famille, aussi bien qu'au couvent, on lui avait donné, à cause de son esprit malicieux, le sobriquet de Malédictin. Ah ! ce sobriquet, il ne l'a pas volé, je vous en réponds. C'est bien le meilleur des

hommes; mais qu'il est méchant ! On le craint à l'évêché peut-être plus qu'on ne l'aime, car il a son franc-parler, surtout avec monseigneur, et pourtant monseigneur l'appelle souvent pour le consulter, d'abord parce qu'il est très-savant (il a le nez toujours fourré dans ses livres, comme s'il y avait entre les pages d'excellent tabac à priser), et puis parce qu'il n'est ni complimenteur, ni flatteur. Oui, la franchise pure, et la vérité nue, la méchanceté et la bonté même, voilà tout le portrait de Dom Bazin !

— Et le Pavillon, Guillaume, vous ne me parlez pas du Pavillon?

— Chut! nous sommes trop près du château de Villerambert. Tenez, le voilà devant vous, au tournant du chemin, avec ses deux grosses tours carrées? Il faut nous arrêter ici forcément pour y remiser le chariot. De Villerambert à Castans, on n'a jamais vu rouler une voiture. Il n'y a place sur la route que pour les pattes d'une chèvre ou les pieds d'un mulet.

Je ne jurerais pas assurément qu'aujourd'hui la montagne Noire n'ait comme la plaine ses routes impériales et ses chemins vicinaux. Mais, à cette époque, on abandonnait l'entretien des routes au sabot ferré des Gavaches qui ne remplissaient, hélas! que bien imparfaitement les fonctions de cantonnier. Aussitôt que Guillaume, à califourchon sur sa bête, m'eut solidement planté sur la mienne, il se souvint de lui-même que j'avais l'oreille tendue, car il n'avait encore apaisé qu'à demi la curiosité qu'il avait éveillée.

— Maintenant que vous connaissez les oiseaux du Pavillon, me dit-il, vous désireriez bien, mon mignon, que je vous fisse plonger la main tout de suite jusqu'au fond du nid? Eh bien! non, vous en sauriez trop, et rien ne vous intéresserait en arrivant à Castans. Cherchez dans votre tête, réfléchissez, bâtissez en l'air quelque chose de très-joli qui soit tout à fait à votre gré : ce sera jusqu'à ce soir le Pavillon !

— Guillaume, vous vous moquez de moi. Comment voulez-vous que je devine?...

— Ce que c'est que le Pavillon? En effet, la chose est un peu difficile, et je vais, par pure compassion, vous aider un *tant soit peu*. Figurez-vous donc...

Guillaume débourra sa pipe, la bourra de nouveau, battit le briquet en mesure, enflamma l'amadou, le rapprocha lentement du fourneau, et se cambrant sur ses hanches, aspira et respira deux ou trois bouffées, la tête en arrière, les paupières closes, avec le recueillement voluptueux d'un extatique oubliant l'univers entier.

— Figurez-vous donc, reprit-il du ton nonchalant d'un homme qui s'éveille, figurez-vous donc...

Il s'était redressé, avait rouvert les yeux et les tenait attachés sur un point fixe.

— Ah ! Dieu me damne ! s'écria-t-il, je ne peux pas vous laisser plus longtemps le bec dans l'eau ; car on aperçoit d'ici le Pavillon.

— Comment, comment donc, Guillaume? ce n'est que cela? Une maison blanche à deux étages, tout unie, avec quatre fenêtres de façade seulement?

— Vous trouvez que c'est bien petit, n'est-ce pas? Eh bien! c'était la résidence d'été de madame la marquise de Villerambert, qui s'en contentait, dit-on, parce qu'elle avait des goûts simples. La marquise n'a guère dépensé pour cette maison qu'une cinquantaine de mille francs.

— Cinquante mille francs, Guillaume, cinquante mille francs! mais alors ce doit être un palais.

— Non pas, c'est une grange, dit Guillaume en affectant un air sérieux. Car madame de Villerambert a voulu en mourant faire cadeau d'une grange au meilleur de ses amis, à celui qui, soit en France, soit à l'étranger, n'a jamais cessé d'être son confesseur.

— Je m'étais trompé, Guillaume, j'avais fort mal vu. Je distingue maintenant des colonnes et des balcons, exactement comme à l'évêché. Oh! ma foi! c'est très-beau, très-beau!

— Enfin donc, la petite boîte vous plaît, ce n'est pas malheureux : elle vous plaira bien davantage, allez, quand vous tournerez autour et que vous la verrez par dedans. Il y a tant de belles choses dans les corridors, dans la salle à manger, dans le salon! Il vous faudra bien quinze jours, sans exagérer, pour passer en revue toutes les curiosités. Et encore, et encore, je me permettrai de vous avertir qu'il y en a une qu'on ne vous montrera pas... qu'on ne montre à personne... qui est inconnue à la tante Bénigne elle-même. C'est la *chambre des Belles Saintes*. Dom Bazin en a seul la clef; il y entre seul... toujours seul!

Si Guillaume avait calculé, avec sa finesse de montagnard, qu'en jetant un brandon dans mon imagination, il me sauverait l'ennui de la route et me ferait oublier les émotions du matin, il avait deviné juste; car, en arrivant à Castans, je ne songeais plus à Puicheric.

— Souvenez-vous bien, me recommanda mon mentor quand nous mîmes pied à terre, souvenez-vous bien, avant de frapper à la porte du Pavillon, que la tante Bénigne déteste les gens bruyants et que Dom Bazin n'aime pas les chuchoteurs. Si vous parlez haut à la tante, elle vous regardera comme un sacripant; si vous parlez bas à son frère, il vous traitera de sainte-nitouche. Maintenant vous êtes averti, le reste n'est pas mon affaire; allez donc et n'ayez pas peur. J'entre à l'écurie avec les mules, et de là j'irai tout doucement flairer les marmites à la cuisine. Quant à vous, tenez-vous droit, Dieu me damne! et présentez-vous tout seul au salon.

HIPPOLYTE BABOU.

— La suite prochainement. —

SOUVENIRS DRAMATIQUES

THÉATRE-FRANÇAIS

X [1]

Les représentations bourgeoises avaient encore augmenté le nombre des habitués qui venaient sur le théâtre pendant les entr'actes et même pendant les représentations. On y voyait souvent alors de hauts fonctionnaires, des ministres protecteurs des artistes : M. de Rambuteau, préfet de la Seine, protecteur de Mlle Noblet ; M. d'Argout, directeur de la Banque, protecteur de Mlle Noblet ; le général Claparède, gouverneur de Paris, protecteur de toute la famille Noblet ; en un mot, une affluence assez considérable pour encombrer les coulisses. Malgré toutes les précautions, je craignais les accidents dans les changements de décoration, je redoutais à chaque instant qu'un *arbre*, sortant du dessous, n'accrochât quelques basques d'habit, qu'un *châssis dentelé* poussé vivement ne prît quelqu'un au traquenard, qu'un ouvrier du cintre ne campât un *nuage* sur le dos du préfet de la Seine, qu'une *trappe* n'engloutît le directeur de la Banque, ou qu'une *ferme* s'élevant tout à coup entre les jambes du général ne le forçât à chevaucher jusqu'aux *ciels*.

Une ordonnance de police qui parut à cette époque, et qui défendait l'entrée des coulisses à toutes personnes étrangères au service du théâtre, vint me tirer d'embarras. Force fut aux protecteurs de se réfugier dans un salon fort éloigné de la scène : c'est là que se tiennent les assemblées de sociétaires, les comités d'administration et de lecture; et puisque nous arrivons au comité de lecture, permettez-moi de vous en dire quelques mots.

Au temps de la monarchie absolue, où le plaisir de la scène était purement aristocratique, les riches seigneurs aimaient les comédiens et vivaient volon-

[1] Voy. les tomes X et XI, et les n°s 109 et 111 du tome XII.

tiers en leur compagnie. Ils se préoccupaient beaucoup du théâtre. Que ce fût pour le charme du spectacle, que ce fût pour courtiser des comédiennes, ils avaient leur loge dans la salle, leurs entrées sur la scène, et ils se trouvaient mêlés à toutes les intrigues de coulisses. Protecteurs des lettres, ce n'était souvent qu'à leur sollicitude que de jeunes littérateurs devaient de se faire connaître.

A cette époque, les auteurs célèbres lisaient leurs ouvrages dansles salons, devant une assemblée d'élite, et de là ils passaient sur la scène, sans autre examen. La comédie n'avait point encore de comité de lecture. Une pièce d'un auteur inconnu ne pouvait arriver que sous le couvert d'un de ces grands seigneurs, qui la remettait à tel ou tel acteur, et, sur l'avis de ce dernier, la pièce était ou non agréée. Malheureusement, les acteurs lisaient peu, et faisaient attendre souvent les grands seigneurs qui s'en vengeaient quelquefois.

Un jour, un marquis haut placé présente le drame d'un jeune auteur à Molé, qui promet toute sa protection à l'ouvrage nouveau. Le marquis lui remet le manuscrit, élégant rouleau entouré d'un ruban qui lui sert de lien. Six mois se passent. Le marquis revient chez Molé pour savoir ce qu'il pense de l'ouvrage de son protégé.

— La pièce est admirablement écrite, dit l'acteur, le sujet en est original, et les caractères tracés avec une grande observation du cœur humain. Ce jeune homme ira loin; mais il faut encore qu'il étudie les chefs-d'œuvre, qu'il suive nos représentations, qu'il travaille pour acquérir cette expérience de la scène, sans laquelle, vous savez bien, monsieur le marquis...

— Ce que je sais bien, répond le marquis en l'interrompant, c'est que vous n'avez pas lu la pièce.

Et déroulant le manuscrit, il lui montre les pages d'un cahier de papier blanc qu'il n'avait pas même délivré de son lien.

Racontée à la cour et à la ville, cette aventure fit du bruit, et devint le sujet d'une pièce représentée sous le titre d'*Une matinée d'un comédien de Persépolis*, que Molé put aller voir afin de juger de la vérité du portrait.

De ce moment, les comédiens ne voulurent point laisser à *un seul* à juger les auteurs; ils formèrent un *comité d'examen* composé des principaux acteurs; tous les auteurs n'y comparurent pas d'abord; la plupart des ouvrages étaient lus par des lecteurs de la troupe : Molé et Monvel, par le charme de leur élocution, la séduisante mélodie de leur voix, acquirent une telle réputation dans ces lectures, qu'ils firent recevoir à l'unanimité des suffrages une foule de pièces que le public sifflait quand elles arrivaient au théâtre. La Comédie leur fit défense de lire à son comité d'examen.

C'est à partir de cette défense que tous les auteurs, indistinctement, furent admis à lire eux-mêmes leurs ouvrages. Cet usage s'est continué, et, comme

alors, le comité est encore composé d'acteurs et d'actrices, mais nommés par le ministre. Tout auteur qui compte un ouvrage représenté sur un des théâtres subventionnés a droit de lire à la Comédie-Française.

De tout temps, on s'est beaucoup préoccupé des comités; les hommes de lettres ont toujours prétendu qu'ils devaient être jugés par leurs pairs, et non par des comédiens inhabiles à apprécier le mérite littéraire d'un ouvrage et disposés à se laisser influencer par de bons ou de mauvais rôles; et, vers la fin de la Restauration, le ministre exigea des *comités mixtes* pour le premier et le second Théâtre-Français.

L'Odéon eut un comité tout littéraire. Harel, directeur alors, qui n'immiscait jamais ses acteurs dans l'administration, avait refusé de les faire entrer au comité; mais il manœuvra si bien, que, peu de temps après sa formation, il y avait fait admettre son notaire, adjoint de la mairie, le colonel de la garde nationale du quartier dont lui-même était chef de bataillon, les deux capitaines de son bataillon, le secrétaire et le caissier du théâtre. Ce comité dura peu, et Harel resta seul un matin; il ne s'en trouva pas plus mal. Au reste, sa méthode de réception était assez originale.

— La lecture des pièces doit vous prendre un temps énorme, lui disais-je un jour.

— Moi! je n'en lis jamais, me répondit-il: toutes les pièces qui m'arrivent, je les mets dans un sac, je remue, je tire, et le premier manuscrit qui me tombe sous la main est le bon; j'ai toujours réussi.

Il y fut pris cependant une fois. Il avait tiré du sac une comédie en quatre actes de Merville, intitulée l'*Antiquaire*. Il lit la pièce, la trouve charmante, fait passer la nuit pour copier les rôles, et, le lendemain, Merville vient lire aux acteurs. Duparray, le plus ancien acteur de l'Odéon, jouait le rôle de l'antiquaire. Le sujet de cette comédie roulait sur une marque de fabrique trouvée sur un vieux vase, que l'antiquaire soutenait être un vase romain, d'après l'explication qu'il donnait des lettres composant la marque du fabricant. Merville, ancien comédien, lit avec beaucoup de gaieté les deux premiers actes. Arrivé au troisième, à la scène capitale, celle où l'antiquaire cherche à prouver à son interlocuteur l'origine de son vase, Merville entame vivement la scène, en interpellant l'antiquaire; Duparray réplique, Merville continue, et tous les deux jouent la scène à l'étonnement de tout le monde, lorsque arrivé à cette fameuse explication des lettres romaines, Duparray reste court.

— Qui vous arrête? lui dit Harel qui supposait que Merville lui avait communiqué son manuscrit.

— Ma foi! répond Duparray, je n'en ai jamais su davantage; j'ai joué deux fois la pièce, et deux fois le public a fait baisser le rideau à ce passage.

La pièce était tombée déjà deux fois sur ce même théâtre de l'Odéon. Mer-

ville avoua qu'en effet la pièce avait été sifflée en cinq actes, mais qu'il l'avait remise en quatre actes.

— Eh bien, reprend Harel, revenu un peu de sa stupéfaction, je la jouerai; le public serait bien ingrat s'il persistait à siffler quand on se met en quatre pour lui plaire.

La pièce ne marcha pas mieux, et le public fit baisser le rideau précisément au même passage.

Quant au théâtre de la rue Richelieu, le comité fut composé de comédiens et de littérateurs. Ces derniers étaient en majorité et tous membres de l'Académie. Ce fut une époque désastreuse pour la Comédie, qui vit ses cartons surchargés d'une avalanche de pièces prétendues littéraires, dont la plupart n'ont pas même pu soutenir la représentation. Les académiciens n'avaient rien à refuser à leurs confrères.

Sous Louis-Philippe, l'ancien comité fut rétabli tel qu'il est encore aujourd'hui. A tout prendre, ce mode de comité de lecture est préférable à tous les autres. Ce qui donnera toujours une supériorité incontestable aux jugements plus ou moins passionnés des comédiens, c'est que tous ont un même intérêt dont ils ne s'écartent pas, — la prospérité de l'entreprise à laquelle se rattachent leur fortune et leur réputation.

Le comité, présidé par le commissaire du gouvernement, se réunit une fois par semaine. La majorité fait la loi. La lecture terminée, l'auteur se retire, et le comité va aux votes, sans discussion, sans observation; chacun des membres dépose dans une *urne* l'une des trois *boules* qu'il a devant lui, *blanche*, *rouge* ou *noire*, qui indiquent les *réceptions définitives*, les *réceptions à correction* (manière polie de recevoir un auteur sans être tenu de jouer sa pièce) et les *refus*. On a fait bien des histoires sur cet usage de voter avec des boules. On a raconté, par exemple, qu'un acteur propriétaire d'un très-beau *terre-neuve* qui ne le quittait pas, lui lançait, après la lecture, les trois boules sur le parquet, et que celle qu'il rapportait était mise dans l'urne. Et d'autre contes encore. Mais ce qu'on ignore, c'est que ce mode de vote a été adopté à la suite d'une histoire assez connue. C'était sous la Restauration : chaque membre du comité émettait alors son opinion sur l'ouvrage lu, par des bulletins écrits que l'on dépouillait ensuite devant l'auteur. Un jour, Henri de Latouche lit un acte en vers, *Un tour de faveur;* la lecture achevée, le commissaire du roi lit à haute voix les bulletins, où figurait celui-ci : « Cette petite acte ma paru charmante, mais invraisemblable, je la refuse. » Ce bulletin portait la signature d'une des grandes dames de la Comédie d'alors. Latouche donna le bulletin au *Corsaire;* le journal en plaisanta, et la Comédie remplaça les bulletins écrits par des boules de différentes couleurs, dont l'emploi, au moins, n'exige aucune étude préalable.

Rien de plus froid, de plus glacial que ces assemblées d'acteurs habitués à

tous les genres d'emotion de théâtre. Pas un geste, pas un mot, pas un regard même. Rarement une pièce, quelque amusante qu'elle soit, a le privilége de dérider le comité.

Un jour, cependant, Delrieu, l'auteur d'*Artaxercès*, que vous connaissez déjà pour ses naïvetés, vint lire une tragédie : *Judith et Holopherne*. Les deux premiers actes sont religieusement écoutés. Au troisième, l'auteur ramenait Judith triomphante dans les murs de Béthulie; le peuple faisait entendre des cris de victoire, tandis que l'héroïne, suivie de sa confidente et placée à l'avant-scène, célébrait la gloire de l'Éternel. Lorsque la suivante tirait la tête d'Holopherne d'un sac qu'elle portait, Judith s'en emparait, et, la saisissant par les cheveux, la présentait au peuple dont les transports éclataient à la vue de cet horrible trophée.

— Mais c'est affreux! m'écriai-je; une pareille exhibition est intolérable. Comment, vous Delrieu, avez-vous pu penser à offrir aux yeux épouvantés du public une tête coupée, une tête sanglante?

— Calmez-vous, mon cher, calmez-vous, me répond-il; il est bien entendu que nous aurons une tête en carton.

Cette fois, le comité entra dans une telle hilarité, qu'il fut impossible de continuer la lecture.

Lorsqu'une pièce est reçue, deux manuscrits sont envoyés à la censure, et un troisième reste au théâtre pour le souffleur.

La pièce arrive à son tour de représentation, si elle n'obtient un tour de faveur.

C'est alors que commencent les travaux du théâtre. Le public ne se doute pas de l'immensité des labeurs, du nombre des répétitions, des décorations, des accessoires, de tous les détails minutieux, nécessaires, indispensables pour mettre en scène un ouvrage nouveau. Machinistes, menuisiers, colleurs, traceurs, dessinateurs, peintres, costumiers, se mettent à l'œuvre. Quelle dépense d'esprit, de temps, d'argent! quelle peine il faut prendre pendant un mois, deux mois, trois mois, pour procurer au public un amusement de quelques heures!

La pièce est mise à l'étude. Les premières répétitions ont lieu au foyer, autour d'une table, les acteurs tenant leurs rôles à la main. C'est là que l'auteur fait les premières corrections.

Quand les acteurs savent à peu près leurs rôles, on les amène au théâtre, où la lumière obscure de quelques quinquets ne leur permet plus de lire leurs cahiers; il faut donc qu'ils s'accoutument à répéter par cœur. Le souffleur est à une petite table placée sur la scène, car, à chaque instant, on fait encore des coupures ou des changements. Les personnages sont introduits en scène, on indique à chacun la place qui leur est convenable. Là, tout est prévu, combiné : les entrées, les sorties, les changements de place, les rencontres

tous les mouvements, en un mot, nécessités par la situation. C'est ce qu'on appelle la *mise en scène*.

Cette première mise en scène se fait sans décorations. Quand la pièce est sue, que l'auteur a donné toutes ses indications, que ses intentions ont été saisies par les acteurs, que le geste, la diction, les intonations sont réglées et arrêtées, que le manuscrit a été rendu conforme au manuscrit revenu de la censure, viennent les décors, les accessoires, l'éclairage, les répétitions d'ensemble et enfin la répétition générale. La scène est alors uniquement occupée par les acteurs; les toilettes se déploient; tout le monde est à son poste : machinistes, souffleur, chef d'accessoires; le théâtre est éclairé. Dans la salle se trouvent l'auteur et quelques amis qu'il a le droit d'y amener, le directeur, les artistes du théâtre qui ne paraissent pas dans la pièce nouvelle, et l'inspecteur de la commission de censure chargé de vérifier si les changements indiqués ont été strictement exécutés. C'est seulement à la suite de cette répétition que la pièce est autorisée.

Quelquefois une dernière épreuve est faite avec tout l'appareil des costumes, ce qui n'arrive que fort rarement au Théâtre-Français.

Et il ne faut qu'un coup de sifflet pour renverser et détruire tout cet échafaudage.

Dans les théâtres, peu de directeurs s'occupent de la mise en scène : c'est que généralement ce ne sont pas des hommes spéciaux; ils chargent des régisseurs de cette besogne qu'ils regardent comme un *détail*. Mais, toujours pressés de donner la pièce nouvelle, ne calculant ni le temps ni les difficultés, ils exigent souvent la représentation d'ouvrages incomplets; et c'est ce qui occasionne la chute ou le demi-succès de tant de nouveautés.

Un jour, — je dirigeais alors la scène de l'Odéon, — un grand ouvrage était à l'étude. Harel, qui était tout nouveau directeur et n'avait pas paru une seule fois au théâtre, m'aborde.

— Il faut que nous donnions la pièce demain, me dit-il.

— C'est impossible; elle n'est pas prête, on ne la sait pas suffisamment.

— N'importe, il le faut.

— Vous n'assistez point aux répétitions, venez-y pour juger si...

— Je m'en garderai bien; je m'exposerais à partager votre opinion, j'arrêterais la pièce, et je veux absolument qu'elle passe demain; il le faut.

La pièce *passa* en effet le lendemain.

JOUSLIN DE LASALLE.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

En ce temps-là, — il y a bien quatre ou cinq ans, — M. Silvestre vint à Paris de l'Arriége, sa patrie, avec l'intention préméditée d'élever un monument à l'art contemporain. Ce monument devait être un album majuscule orné d'une multitude d'images photographiques. Les artistes contribuèrent de leurs personnes et de leurs œuvres en livrant à l'objectif leurs figures et leurs tableaux. M. Silvestre fit le texte. On vit pendant quelques mois, sur les murs de Paris, l'annonce de ce monument gigantesque.

Le monument, réduit aux proportions d'un petit in-4°, parut il y a deux ans (le premier volume seulement), sans autre illustration que des portraits. La presse fut unanime à louer le savoir et l'intelligence de M. Silvestre; je le fis moi-même ici avec la sympathie et la cordialité que l'on doit à un écrivain qui n'attend le succès que de son talent et de son travail. M. Silvestre n'avait donc qu'à se montrer reconnaissant envers ses confrères de la presse. Une mission du gouvernement avait ajouté au succès de son livre. Qu'attendait-il encore pour être content? Eh bien, non : M. Silvestre fait sa rentrée dans l'arène du *Réveil*, et intitule son premier article : *Les étables d'Augias!* Comme vous le voyez, M. Silvestre prend immédiatement son rang dans la troupe en se donnant pour un Hercule.

Ce premier coup de balai était particulièrement destiné à M. Ingres, que M. Silvestre n'aime pas, comme c'est son droit, comme c'est le vôtre ou le mien, quoique, à tout prendre, il y ait à la fin de l'indécence dans cette ruade prolongée contre un vieil artiste dont la longue vie a été donnée tout entière à l'art, et qui, dans le nombre, a bien fait quelques belles œuvres. M. Théophile Gautier est de cet avis; il l'a non-seulement toujours pensé, mais toujours dit. Et comme dans l'article de M. Silvestre deux ou trois allusions peu déguisées donnaient le droit de parler franc, et même de parler vert, il répondit en lieu opportun, dans l'*Artiste*, à la diatribe de M. Silvestre; il répondit en bons termes et en bon style, comme toujours, et n'usant du droit de

défense qu'en deux ou trois plaisanteries à coup sûr bien autorisées. Un autre, à la place de M. Silvestre, aurait compris la leçon et se serait tu, ou du moins aurait changé de langage. Mais point : Silvestre, fils d'Alcmène revient à la charge, s'attaque directement cette fois à M. Gautier et l'appelle... INDUSTRIEL ! Je crois qu'on aurait pu secouer toutes les épithètes de la langue française dans un sac, comme des boules de loto, et les en tirer l'une après l'autre au hasard, sans risquer d'en amener une qui s'adaptât moins au sujet.

M. Théophile Gautier un industriel ! Mais n'est-il pas précisément un des écrivains rares en ce temps-ci qui ont su le mieux se préserver du galvaudage? Compte-t-on ses romans par volumes? a-t-il des châteaux? a-t-il un répertoire courant aux théâtres du boulevard? N'est-ce pas au contraire un vrai poëte, dans la noble acception du mot, que cet homme qui, plutôt que de battre monnaie de son nom au théâtre et dans la presse, aime mieux diviser courageusement sa vie en deux parts, donnant l'une au travail obligé, nécessaire, à la besogne, pour mieux garder l'autre à l'Art et à la Poésie? qui chaque année, contre deux volumes de feuilletons, publie une nouvelle et quelques beaux vers, et dont les œuvres, au dire de ceux qui ne l'aiment point, ont pour principal défaut d'être trop curieusement élaborées? Et si vous saviez par quelle courbe astucieuse et violente M. Silvestre arrive à rattacher ce noble nom à cette honteuse épithète! — M. Théophile Gautier Gautier est rédacteur de l'*Artiste;* les bureaux de l'*Artiste* sont au rez-de-chaussée, dans une boutique où l'on vend des tableaux : donc, M. Théophile est marchand de tableaux ! — Si M. Théophile Gautier vante M. Ingres, c'est pour faire hausser le prix de ses tableaux dans les bureaux de l'*Artiste* (où, par parenthèse, il n'y a pas un seul tableau de M. Ingres, non plus que chez aucun marchand de tableaux de Paris : M. Ingres vendant ses œuvres lui-même). — Si M. Théophile Gautier a loué Decamps en 1840, et Diaz en 1845, c'était pour que leurs tableaux se vendissent plus cher dans les bureaux de l'*Artiste*, où il n'écrivait pas alors. Quelle misère! Ah ! çà, quand M. Silvestre écrivait l'an passé à l'*Artiste*, touchait-il un droit sur les ventes qui se faisaient dans la maison? Et M. Théophile Gautier écrivant dans un journal dont les directeurs vendent des tableaux est-il plus industriel, plus négociant que ne l'était M. Silvestre s'associant à des photographes?

Et encore j'oubliais les injures sans nom dont M. Silvestre a brodé son factum : M. Théophile Gautier est un *bouffon*, M. Théophile Gautier est un *funambule*, sa muse est une *Phryné des rues* qui *descend de la Courtille*, et M. Silvestre *essuie à sa robe la semelle de ses souliers*. En même temps, il le signale comme auteur de livres obscènes (que voilà une pudeur bien placée !) et le compare à ce misérable fou et scélérat que l'empereur Napoléon Ier fit enfermer à Bicêtre. Certes, quand la haine et la vanité arrivent à une telle démence et à de telles vilenies, il n'y a plus de confraternité littéraire. Il

faut dire les mots, et je les dis; je le fais d'autant plus volontiers que, connaissant M. Silvestre, je voudrais lui faire sentir le dégoût de ces violences qui nous déshonorent, et l'inconvenance de telles injures jetées à un poëte, dont tous, tant que nous sommes, jusqu'à plus amples preuves de notre part, sommes tenus de parler avec respect et chapeau bas.

Et, en vérité, d'où nous viennent ces mœurs, et qu'est-ce que cette atmosphère de scandale et de haine que nous respirons depuis quelque temps? Tantôt c'était un romancier qui injuriait Balzac; l'autre jour, l'*Univers* (ce n'est pas son plus gros péché) qui éreintait Alexandre Dumas. Dernièrement encore, un jeune écrivain, qui eût été un de nos amis et que nous ne nommons pas par charité, outrageait à plaisir ses confrères, ceux-là même dont il a plus à se louer... Qu'on nous rende le journalisme de l'abbé de Feletz, de Dussaulx et de Fontanes!

Le seul bon résultat de ces bacchanales est de ramener forcément les bons esprits vers les bonnes études et les bons livres. C'est pourquoi je vous parlerai immédiatement de trois ouvrages excellents que nous envoie un laborieux et modeste archéologue normand.

M. Hector de la Ferrière-Percy est un de ces bons gentilshommes de la province pour qui le loyal service du pays est l'emploi naturel et nécessaire de la vie. Éloigné du service militaire et de la carrière politique, il sert, selon ses goûts et sa vocation, dans l'utile bataillon des pionniers du passé, — non pas en amateur ou en passe-volant, par des travaux frivoles et égoïstes, par des *tirages à petit nombre;* mais en rattachant toujours ses études à la grande et patriotique pensée de l'histoire nationale. Suivant lui, l'histoire de France est tout entière dans l'histoire des familles. Et c'est en recherchant ce qu'il y eut de faussé, de perverti successivement dans les rapports des classes entre elles, ce que le contact des uns et des autres créa de préventions et de haines, qu'on peut se rendre compte de la marche et de l'esprit des révolutions. Remettre en présence les hommes du passé et les étudier dans le détail de leur vie et dans l'intimité de leurs rapports journaliers, telle est la tâche qu'il s'est donnée; tâche méritoire et patriotique s'il en fut, et bien digne assurément d'un savant et d'un gentilhomme. « Eh bien, dit-il, il n'y a que le cadre des histoires locales qui permette de mettre en présence les hommes d'une même époque : si petit que soit le théâtre, on peut y voir en raccourci l'image fidèle de ce qu'ont été autrefois la vie sociale et la vie politique; c'est là, si nous ne nous trompons, un coin de l'horizon promis aux monographies provinciales. Pour faire comprendre le passé, il faut en faire revivre les acteurs. » C'est d'après cette méthode fort judicieuse que M. de la Ferrière a écrit trois livres pleins de recherches consciencieuses et d'intelligence : l'*Histoire de Flers*, les *La Boderie, étude sur une famille normande*, et le *Journal de la comtesse de Sanzay*[1]. Ce dernier ouvrage, le

moins étendu des trois, est une monographie succincte de la famille de la Motte-Fouqué, dont était sortie la comtesse de Sanzay, et que l'auteur complète au moyen des chartriers de la famille et des familles alliées. Une trouvaille intéressante a été le prétexte de ce travail. « Par un de ces hasards heureux, dit l'auteur, qui datent dans la vie d'un bibliophile, un manuscrit du seizième siècle est venu en nos mains. C'est le journal d'une noble châtelaine, de la comtesse de Sanzay (Marguerite de la Motte-Fouqué). A l'aide de ce curieux registre où la dépense de chaque année se trouve fidèlement consignée, nous pouvons conduire nos lecteurs dans l'intérieur d'un château normand, donner le prix des denrées et des étoffes en basse Normandie à la fin du seizième siècle, et surtout faire connaître la grande hospitalité qui se pratiquait alors dans ces demeures que les exigences de la vie moderne nous font trouver si étroites. » Le dépouillement de ce document précieux occupe en effet la plus grande partie de la brochure; M. de la Ferrière, s'aidant des recherches comparatives de Leber, nous apprend quelle était au seizième siècle la dépense d'une famille noble vivant noblement. Cette étude, enchâssée dans une savante monographie, est un des renseignements les plus instructifs que nous ayons sur la vie domestique au temps passé.

L'histoire du bourg et de la maison de Flers est naturellement plus développée. C'est un livre de trois cents pages, édité avec soin [2], et qui, pour être analysé à fond, mériterait plus d'espace que nous ne pouvons lui en consacrer dans cette *Chronique*. L'essentiel est que la méthode historique de M. de la Ferrière et sa conscience d'historien soient une fois de plus appréciées. Aussi dirons-nous que peu de monographies sont aussi complètes et plus épuisées de matériaux. L'auteur établit d'abord la puissance féodale du domaine de Flers avec ses fiefs et ses mouvances; sa juridiction, les droits, services et redevances des vassaux, etc.; puis, prenant à son origine l'histoire des seigneurs de Flers, il la suit à travers le moyen âge, la ligue et la fronde, la révolution française et la chouannerie, jusqu'à la cession faite du domaine, en 1806, par Hyacinthe de la Motte-Ango, le dernier héritier des comtes de Flers, au comte de Redern, l'ami de l'utopiste Saint-Simon. Il rencontre en chemin plus d'une figure imposante et intéressante, celle entre autres de ce Louis de Pellevé, le loyal serviteur de Henri IV, dont le fils, Pierre de Pellevé, dégénéra de la fidélité paternelle en se jetant étourdiment et à son dam dans le parti de la Fronde. L'histoire de la commune marche avec celle de la seigneurie. M. de la Ferrière n'omet aucun fait important de cette histoire : il enregistre avec soin les grâces et priviléges accordés par les rois de France à la population de Flers; il étudie le mouvement et l'esprit de cette popula-

[1] Trois volumes. A Paris, chez A. Aubry, rue Dauphine, 16.
[2] Il est orné d'une vue lithographiée du château de Flers et d'armoiries gravées.

tion; à propos de la défection de Pierre de Pellevé, il note un point bien significatif : l'impopularité de la Fronde dans les provinces. Les trois derniers chapitres du livre sont consacrés aux développements de l'industrie spéciale du pays : la fabrication du coutil. L'auteur aurait pu peut-être, et plus justement, réclamer pour ces trois derniers chapitres la grâce qu'il demande au lecteur pour le premier, le plus substantiel et le plus important du livre, et que, pour cette raison, il feint de croire ennuyeux. Qu'on se rassure pourtant : M. de la Ferrière n'est ni un écrivain spécial ni un candidat de la classe de mécanique. Il avoue lui-même qu'il ne parle du bobinage et de l'écheveaudage que sur la foi d'hommes du métier, et il cite ses autorités : tout est donc pour le mieux. Pour être fidèle à son plan d'histoire sociale, il ne pouvait se dispenser de parler de l'industrie locale : il n'y a donc qu'à louer une fois de plus son courage et sa probité.

L'histoire des *La Boderie* est conçue sur le plan de l'*Histoire de Flers;* c'est encore la tradition d'une famille éclairant et ordonnant l'histoire d'une époque et d'une contrée. Si l'auteur n'avait pas cette fois, pour se mouvoir, l'étendue d'un canton et une reculée de sept siècles, il rencontrait en revanche des physionomies plus saillantes et plus diverses : celle d'abord de Guy-Lefèvre de la Boderie, l'ami de Vauquelin de la Fresnaye, poëte et savant dans les langues orientales, pour lequel M. de la Ferrière réclame, à ce dernier titre surtout, une réparation de gloire; puis Antoine de la Boderie, l'ambassadeur de Henri IV en Angleterre, la *grande illustration de la famille*, dont l'auteur, peut-être, aurait pu nous parler plus à fond s'il avait eu connaissance des dépêches conservées au dépôt du ministère des affaires étrangères. Un roman de piété et d'amour que nous ne voulons pas déflorer, succède à ce récit de la vie politique d'Antoine de La Boderie, et varie une fois encore le charme de cette histoire. Ce roman, ou plutôt cette légende de deux époux épris et tendres, renonçant de bon gré l'un à l'autre pour se donner à Dieu, clôt véritablement l'histoire des La Boderie, et la couronne d'une auréole de pureté mystique qui fait rêver. La famille des La Boderie s'est éteinte en réalité au commencement de ce siècle. Les derniers renseignements que M. de la Ferrière nous donne sur elle, il les a recueillis de la bouche même de son dernier serviteur, aujourd'hui propriétaire de son dernier domaine. « Nous étions, dit-il, placés tous deux sous une vieille cheminée du quinzième siècle dont le manteau avançait dans une chambre basse aux étroites fenêtres. De loin en loin je hasardais une question, de crainte de fatiguer mon pauvre centenaire. A mes paroles son œil se ranimait, recherchant avec effort les images demi-voilés de sa jeunesse. » C'est cette conversation suprême avec le vieux serviteur d'une famille éteinte qui inspire à M. de la Ferrière les réflexions que j'ai citées plus haut, et qui sont comme la base ou le *postulatum* de sa méthode historique. Voilà en somme trois bons livres préparés avec passion,

écrits avec talent, et qui nous font souhaiter que l'auteur étende le plus possible ses recherches et ses études dans la voie qu'il s'est tracée.

Et puisque j'en suis à ces études sur le temps passé, je dirai un mot de quelques ouvrages récents, inspirés par le rapport du ministre de la justice. du mois d'avril de l'an passé, sur les titres de noblesse. Le premier, dont l'auteur est M. Chassant, paléographe distingué, et qui a pour titre : *Les nobles et les vilains du temps passé*, est plus qu'une brochure de circonstance, c'est un livre de recherches et d'études approfondies ; c'est en outre un charmant volume de trois cents pages, ou à peu près, imprimé avec goût à Evreux pour la maison Aubry et orné d'une jolie vignette. L'auteur avoue seulement qu'il a profité d'un moment opportun pour le publier.

M. Chassant en veut à la noblesse : il convoque tour à tour, dans les différents chapitres de son livre, et les sages de la Grèce et de Rome, et les poètes, et les philosophes, à donner leur opinion sur les priviléges de naissance ; et tous, il faut bien le dire, répondent en partisans jaloux de l'égalité. Les souverains eux-mêmes, convoqués à leur tour, se plaignent amèrement, ceux-là de l'empiétement, ceux-ci de l'abandon ou de la tyrannie des nobles. Les derniers chapitres (III, IV et V) traitent séparément des usurpations de noms, d'armes, de titres et d'origine, et prouvent que ces diverses usurpations ne datent pas seulement d'aujourd'hui. Le tout se termine par une paraphrase des deux fameux vers : *Ce n'est pas la naissance, c'est la seule vertu...*, etc. Et, pour conclusion, nous avons le décret du 19 juin 1790 : *La noblesse héréditaire est pour toujours abolie*. J'avoue que si roturier que je sois, la noblesse ne me paraît guère en ce moment mériter de tels réquisitoires ; j'avoue que je ne me sens pas gêné par ses priviléges, et que, si coupable qu'elle ait pu être envers ma race, je suis bien près de lui pardonner quand je vois tel de ses membres, comme, par exemple, l'historien distingué dont je parlais tout à l'heure, venir à nous pour se mêler à nos travaux, nous donner l'exemple et nous inspirer l'émulation. Aussi, si le livre de M. Chassant n'avait que cette valeur de pamphlet, peut-être n'en aurais-je pas parlé. Heureusement, comme je l'ai déjà dit, c'est un livre plein de recherches et de rapprochements curieux, un de ces livres qu'on place dans sa bibliothèque pour les consulter et s'en aider en cas de besoin, et c'est à ce titre que je le recommande aux hommes d'étude et aux curieux.

M. de Tourtoulon n'est pas, bien entendu, de l'avis de M. Chassant. Dans une modeste brochure de cinquante pages : *De la noblesse dans ses rapports avec nos mœurs et nos institutions*, il s'attache à démontrer la différence de l'aristocratie de naissance, ou de *souvenirs*, et de l'aristocratie territoriale, et comment, par l'effet des transactions et le mouvement des fortunes, la noblesse territoriale devait fatalement disparaître. La révolution n'a fait que hâter, suivant lui, ce résultat inévitable. Quant à la noblesse de nom, il la

trouve non-seulement légitime, mais presque de droit naturel. Il conclut à demander une législation spéciale, sanctionnée par une pénalité sévère, qui en règle l'exercice; qui empêche, par exemple, le bourgeois acquéreur d'un domaine de changer son nom contre le nom de sa terre, et les fils cadets d'une même famille de prendre arbitrairement les titres immédiatement inférieurs à celui du père ou de l'aîné. *Res est consulum.* — « Mais, dit M. Sénemaud [1], qu'est-ce qu'une noblesse sans majorats? Voyez qu'elle est actuellement la situation de la noblesse en France! Elle n'a d'influence ni par le nom, ni par la fortune. Pourrait-elle lever une commune en cas d'invasion? Peut-elle reconstituer les grandes propriétés territoriales sans lesquelles elle ne peut exister? La noblesse n'est plus rien..., et c'est un grand mal! » Aussi M. Sénemaud, quoique *désintéressé*, dit-il, *dans la question*, va-t-il beaucoup plus loin que M. de Tourtoulon dans ses réclamations en faveur de la noblesse. Et cependant pourquoi la noblesse ne serait-elle pas aujourd'hui purement honorifique, comme ces brevets de civisme et ces sabres d'honneur de la république, conservés dans les familles? M. de Tourtoulon, *intéressé dans la question*, est, au fond, de cet avis. Et, quant à moi, je ne me vois pas de raison de penser autrement que lui.

Ainsi va la discussion; et, comme pour donner un dernier démenti à ceux qui pensent que la noblesse est aujourd'hui chose indifférente et abolie, voici un gentilhomme tourangeau, M. de Saint-Epain, qui nous lâche sans crier gare une brochure sur l'*Art de composer les livrées au milieu* (sic) *du dix-neuvième siècle, d'après les principes de la science héraldique*. On y apprend comment la hauteur du galon dépend de l'importance du métal dans les armes, selon qu'il est champ, chef, canton ou pièce; comment le gilet, équivalent du plastron ou de la cuirasse, est la place naturelle des émaux et des partitions de l'écu; comment le bouton de l'habit peut représenter de neuf manières différentes le blason complet, l'écu timbré, l'écu simple, la couronne, le chiffre et les initiales. — Enfantillages, dira-t-on; amusettes de vieillard et d'ultrà! Qu'en savez-vous? Pourquoi tout ce qui tient à cette science si compliquée et en même temps si logique, a-t-il un attrait particulier? Et puisqu'aussi bien il y a des livrées, pourquoi ne seraient-elles point réglées par la science, si la science existe? C'est dans les choses habituellement livrées à la fantaisie et à la mode, que les méthodes fixes produisent les effets les plus surprenants et les plus singuliers. Aussi le petit ouvrage de M. de Saint-Épain est-il amusant comme un traité de blason ou un livre de généalogie. — Je ne quitterai pas ces dernières publications de la maison Aubry sans annoncer les deux nouvelles livraisons que ce libraire, homme de goût, vient d'ajouter à son *Trésor des pièces rares ou inédites* : l'une

[1] *De la noblesse actuelle en France*, par Sénemaud aîné.

est le récit des funérailles d'Anne de Bretagne publié pour la première fois au complet d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale et des archives ; l'autre est une réimpression d'un livret de chasse rarissime attribué à Jacques de Brézé et intitulé : *Livre de la chasse du grand sénéchal de Normandie*. M. le baron Pichon, possesseur d'un exemplaire de ce livret introuvable, s'en est fait l'éditeur et l'éditeur très-intelligent.

J'ai résolu de ne point finir cette fois sans vous parler d'un jeune et éloquent professeur dont les efforts et la persévérance méritent une sérieuse approbation. On connaît M. Philoxène Boyer comme un poëte distingué qui plus d'une fois déjà s'est fait applaudir au théâtre, seul ou en bonne compagnie, comme un littérateur instruit, élégant, dont les journaux ont inséré plus d'une bonne page. Outre ces dons de poëte et d'écrivain, M. Philoxène Boyer en possède un autre, rare de notre temps, et dont il sait tirer un excellent parti pour lui-même et pour les autres : il est orateur, orateur disert, habile, chaleureux, servi par une merveilleuse mémoire; il excelle à présenter en quelques heures — en une heure s'il le faut — tous les aspects d'une physionomie, tous les côtés d'une vie ou d'une époque. Plus d'une fois déjà dans ces dernières années, M. Philoxène Boyer avait essayé, et avec succès, mais à différents intervalles et en divers lieux, de faire reprendre au public parisien les habitudes perdues de la littérature parlée. C'était une fois le rôle et le génie de Chateaubriand qu'il étudiait d'après les *Mémoires d'outre-tombe;* une autre fois c'était l'œuvre de Byron qu'il analysait d'après les derniers renseignements de la critique anglaise. Cette année, M. Boyer a tenté de régulariser ce qui n'avait été jusqu'alors que des essais et pour ainsi dire des impromptus. Dès le commencement de cet hiver il a entrepris et continué le soir de chaque jeudi, au cercle des Sociétés savantes, quai Malaquais, une série de conférences sur les écrivains et artistes célèbres morts depuis dix ans. C'était une façon de dresser le bilan de la première moitié de ce siècle en génie et en talent. Adam Misçkiewitz, Henri Heine, Pellico, Thomas Moore ont défrayé les premières séances. Comme distraction aux hautes questions soulevées par les grands noms, M. Boyer a raconté dans les intervalles le salon de madame Récamier, la vie contrastée de Henri Delatouche, l'existence calme, laborieuse et chrétienne de Frédéric Ozanam. En somme, ce sont de bonnes soirées que celles ainsi passées à écouter une voix généreuse, louant les belles choses avec enthousiasme et critiquant de haut les mauvaises. Et de même que je disais ici il y a quelque temps qu'il est sans doute plus profitable à la Foi et aux mœurs publiques de répandre de bons et beaux livres, comme le fait, par exemple, M. de Sacy dans sa Bibliothèque Spirituelle, que de malmener et d'irriter auteurs et lecteurs comme on le fait journellement ailleurs; de même aussi je dirai que, pour relever le niveau des esprits et pour raviver chez les hommes le goût du grand et du

poëtique, il vaut mieux leur parler des beaux et bons écrivains, des belles et bonnes œuvres, que de passer misérablement son temps à leur donner le scandale de leur propre abaissement.

CHARLES ASSELINEAU.

M. de Ravignan est mort le 25 février. Membre dans sa jeunesse de la magistrature debout, il ne tarda pas à en sortir comme entraîné par une vocation invincible vers la vie religieuse. Il entra dans la Compagnie de Jésus, fut ordonné prêtre et se voua à la prédication, où sa réputation égala bientôt celle des maîtres de la chaire les plus appréciés non-seulement des fidèles, mais des gens du monde. Le côté moral, le côté pratique pour ainsi dire du christianisme, faisait d'ordinaire le fond de ses sermons : il était par là proche parent de Bourdaloue, dont les beaux sermons sur la vraie et la fausse dévotion, sur les richesses, sur la douceur chrétienne, touchaient par tant de points aux intérêts terrestres et aux devoirs des hommes dans la vie sociale. M. de Ravignan, comme M. Lacordaire, était en cela plus du monde vivant qu'on ne s'y serait attendu de la part d'un simple religieux. La polémique, chez lui, était toujours exempte de violence. On a de lui, outre le recueil de ses Conférences, un livre d'histoire véritable intitulé *Clément XIII et Clément XIV*, remarquable à plus d'un titre, et qui sera l'objet, ici même, d'un article spécial. Il ne faut pas que les hommes qui, comme M. de Ravignan, ont marqué dans les lettres, et écrit, sous l'empire de hautes et sincères convictions, en belle et bonne langue française, passent sans attirer au moins l'attention de ceux qui, comme nous, ont à cœur de ne rien laisser en oubli de ce qui mérite un examen sérieux.

DIRECTEURS : JEAN MOREL. — E. OGER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

LA FAMILLE TUERLINCKX

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

NOUVELLE

Sur la grand'place de Thielt, petite ville de la Flandre, on voit une maison bourgeoise, vieille d'environ deux siècles; ce fut messire Jean Tuerlinckx, doyen des tisserands, qui la fit bâtir vers 1660. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, elle a été constamment habitée par les fils, les petits-fils et les arrière-petits-fils de messire Jean. Dans la famille Tuerlinckx, les hommes étaient des ouvriers laborieux qui devenaient de vaillants soldats toutes les fois que le beffroi les appelait sous les armes pour la défense des franchises communales. Quant aux femmes, elles joignaient toutes la beauté de l'âme à celle du corps, et jamais on n'a ouï dire qu'aucune d'elles ait failli à son devoir. Aussi la famille Tuerlinckx vivait-elle environnée de la considération générale dans la ville de Thielt, où chacun tenait en haute estime ses vertus publiques et privées.

La maison de la grand'place, comme beaucoup d'habitations de la même époque qui sont encore debout en Flandre, présente, à l'extérieur, l'apparence d'une prison. Sa porte, basse et cintrée, est sillonnée en tous sens de barres de fer et parsemée de clous à grosses têtes saillantes; ses fenêtres, hautes et étroites, sont armées de fortes grilles. Elle n'a qu'un seul étage, à partir duquel elle va en se rétrécissant vers le faîte pour se terminer en un angle aigu dont les deux côtés sont découpés en marches d'escalier.

En 1850, M. Jean Tuerlinckx, ou simplement M. Jean, comme on l'appelait dans sa ville natale, habitait cette maison avec sa famille qui se composait de trois personnes : Thérèse, sa fille, Isabelle, sa petite-fille, et Leentje (Hélène), sa filleule, qui était aussi sa servante.

M. Jean était un joli vieillard de soixante et dix ans. Petit et maigre, chétif en apparence, mais en réalité très-robuste, il n'avait, de sa vie, passé un seul

jour malade au lit, et, si vieilles que fussent ses jambes, elles étaient encore fort agiles. Sa mise était extrêmement soignée : il portait constamment une chemise à jabot et à manchettes en batiste à petits plis, une cravate blanche et de la poudre. Jamais il n'avait pu se décider à troquer contre le pantalon et les bottes modernes, sa culotte courte, ses bas chinés et ses souliers plats à boucles d'argent. Son front était presque sans rides, ses joues presque aussi fraîches que celles d'un homme de trente ans. Il avait des yeux très-expressifs, petillants de malice, humides de bonté. Sur sa bouche, un peu gourmande, s'épanouissait un bienveillant sourire. A voir sa taille droite et ferme, sa tête relevée en arrière, on n'eût certes pas deviné son grand âge; on ne se fût pas douté surtout que des coups nombreux et terribles avaient frappé son cœur, sensible à l'excès.

M. Jean avait eu deux enfants, une fille, puis un garçon, de sa femme bien-aimée, Catherine Claessens, qu'il avait perdue après dix années de mariage. Durant tout le temps de leur union, la tendresse des deux époux ne s'était pas un seul instant refroidie; et lorsque Catherine mourut, M. Jean la regardait encore du même œil que le matin de leurs noces. Il ne lui eût certes pas survécu si les deux enfants qu'elle lui avait donnés ne l'avaient rattaché à la vie. Il les éleva selon les bonnes traditions des Tuerlinckx. Lorsque sa fille Thérèse fut en âge d'être mariée, M. Jean la donna à Martin Cornelissen, jeune homme de bonne famille et de bonnes mœurs, qu'elle aimait et dont elle était aimée. A la révolution de 1830, Martin Cornelissen prit la blouse et le fusil du volontaire; il périt glorieusement en combattant pour l'indépendance de son pays. M. Jean recueillit dans sa maison la veuve et son enfant, auxquels le brave patriote laissait en héritage plus de gloire que de richesse.

Quant au fils de M. Jean, il avait, en 1833, épousé une des plus belles filles de Bruges, qui sont citées parmi les plus belles filles du monde. En 1834, le choléra, qui fit cette année-là d'affreux ravages en Belgique et surtout en Flandre, ravit d'un même coup à M. Jean son fils et sa bru. Ils laissaient une petite fille de trois mois. M. Jean ferma les yeux au père et à la mère, et emporta l'enfant dans sa maison.

Bien qu'il eût toujours eu une très-nombreuse clientèle, M. Jean ne s'était pas enrichi dans sa profession d'avocat. Il aurait gagné un million s'il avait mis ses honoraires au même taux que ses confrères; mais il donnait son savoir et son éloquence le plus souvent pour rien, et, au lieu de les employer à faire naître ou à faire durer les procès, il ne prenait d'autre soin que d'accommoder les plaideurs ensemble : on conçoit donc fort bien qu'il ne dût pas tirer un grand profit de son diplôme. Outre sa maison de la grand'place, il possédait aux environs de Thielt des terres patrimoniales qui rapportaient, bon an mal an, de huit à neuf mille francs; ce revenu suffisait amplement aux besoins de sa famille. La dépense n'était point forte dans cette maison tranquille, où

le luxe effréné du temps ne s'était pas introduit, où personne n'avait de caprices à satisfaire, où, selon la vieille mode flamande, chacun mettait un peu la main au ménage. Il est vrai de dire pourtant que M. Jean ne faisait point fi de la bonne chère et du vieux vin, et il possédait une des bonnes caves de la Flandre, qui ne le cèdent point aux meilleures de la France. M. Jean avait aussi la passion des fleurs, particulièrement celle des roses. Dans son jardin, qui était situé derrière sa maison, il en avait de merveilleuses; mais, de toutes ses roses, la plus rare et la plus aimée, c'était Roosje. M. Jean appelait ainsi sa petite-fille Isabelle, et cela veut dire petite rose ou Rosette.

Isabelle, ou Rosette, allait vers ses dix-sept ans. Il était facile de voir que du sang espagnol coulait dans ses veines mêlé à du sang flamand. Elle était petite plutôt que grande, svelte, aisée et vive en ses mouvements. Elle avait de belles petites mains, aux doigts longs et effilés, aux ongles luisants et roses, pareilles à celles d'une vierge espagnole; par contre, elle avait le pied bien cambré, mais un peu fort, des filles de la Flandre. Son maintien, sa démarche, ses moindres gestes étaient empreints à la fois de retenue et d'abandon, de modestie et de grâce. Son teint était d'une blancheur éclatante, mais on sentait couler un sang riche et chaud sous cet épiderme délicat. Quand, le matin, elle accourait au jardin et qu'elle tendait son front calme, uni, blanc comme l'ivoire, au baiser de son grand-père, on l'eût prise alors pour un ange; sa forte chevelure noire, naturellement ondulée, ses narines roses, ouvertes et mobiles, ses petites lèvres fortement colorées, rappelaient aussitôt que cet ange était une fille de la terre. Ce rare mélange de candeur et de volupté répandait sur cette enfant un charme inexprimable.

Thérèse, la veuve, chérissait Isabelle comme sa fille; par ses soins aussi bien que par sa tendresse, elle avait été sa mère depuis le jour où M. Jean lui avait apporté Isabelle au maillot. Pendant quinze ans, la veuve s'était complu à voir dans cette belle et douce enfant la future épouse de son fils Michel; cet espoir semblait devoir d'autant plus sûrement se réaliser, que M. Jean, de son côté, s'y complaisait de toute son âme. Le seul vœu que formât encore M. Jean, avant de mourir, c'était de tenir sur les fonts baptismaux le premier-né de ce jeune et beau couple.

Michel et Isabelle avaient grandi ensemble dans la vieille maison de la grand'place; ils éprouvaient l'un pour l'autre un attachement qui croissait tous les jours.

Au moment où Michel partit pour l'université de Gand, M. Jean et Thérèse s'ouvrirent aux enfants du projet qu'ils avaient formé de les marier ensemble aussitôt que Michel aurait obtenu son diplôme d'avocat et pourrait reprendre la clientèle de son grand-père. Michel fit éclater des transports de bonheur. La joie d'Isabelle fut très-calme; mais, d'abord, cela seyait bien à son sexe, et puis, nul doute que ses sentiments, à elle qui n'avait encore que quinze ans,

n'étaient pas aussi vifs que ceux de son cousin, qui venait d'accomplir sa dix-neuvième année. Leurs fiançailles furent annoncées dans la ville, afin que les jeunes gens de Thielt s'abstinssent de tourner leurs yeux et leurs espérances vers Isabelle, dont la beauté commençait à être fort remarquée, et qui avait, du chef de sa mère, cent mille francs, une jolie dot, ma foi, en Flandre.

Un an plus tard, un coup de foudre détruisait de fond en comble le bonheur de cette famille. Michel, qui venait d'arriver à Thielt après avoir subi son premier examen d'une manière très-brillante, fut pris d'une fièvre inflammatoire. Quelques jours après, de tant de jeunesse, d'amour et de beauté, il ne restait qu'un froid cadavre cloué entre les six planches d'une bière! Le grand-père, la fiancée et la mère surtout restèrent plongés dans la douleur. La maison de la grand'place, où retentissaient fréquemment des chansons et des rires, devint muette et prit un air de deuil.

Il y eut encore une personne à laquelle cette mort prématurée fit verser bien des larmes : ce fut Leentje.

Dans quelques vieilles familles flamandes, on voit les domestiques servir durant toute leur vie les mêmes maîtres, et les enfants de ces domestiques servir à leur tour les enfants de ces maîtres. Leentje était une grande, robuste et belle fille de vingt ans, dont le père et l'aïeul avaient passé leur vie entière dans la maison de la grand'place, où elle-même était née. Leentje, à qui M. Jean avait servi naguère de parrain, était en quelque sorte un membre de sa famille; elle était en même temps une des servantes les plus accomplies de la Flandre, la patrie des servantes propres, actives et fidèles.

Environ deux ans après cet événement funeste, un matin du mois de juillet, M. Jean était occupé, dans son jardin, à écheniller ses rosiers, lorsque Leentje sortit de la maison et alla vers lui.

— Avez-vous bien dormi, parrain Jean?

— Mal, filleule, très-mal. J'ai encore rêvé cette nuit de ce pauvre Michel. Ah! qu'il est pénible de survivre à ses petits-enfants!

— C'est bien vrai, parrain Jean. Mais le bon Dieu vous garde Isabelle, une jeune fille douce et pieuse, et plus fine en beauté qu'aucune de celles d'ici. Toutes les fois qu'elle traverse la grand'place, les jeunes gens qui sont assis devant le grand café se la montrent les uns aux autres et s'écrient : « Regardez-la donc, qu'elle est belle !

— Oh! sûrement, en douceur comme en grâce, Rosette n'a point ici sa pareille; la commune voix le dit. Mais c'est elle pourtant qui me fait sentir plus vivement le malheur que j'ai eu de perdre mon petit-fils Michel. Je ne désire plus qu'une chose avant de mourir : c'est d'assurer le bonheur de Rosette par un bon mariage. Je la vois, nuit et jour, rougissante et voilée, et des fleurs d'oranger mêlées à ses cheveux, qui revient de l'église au bras de son mari, dont le regard amoureux lui fait mille doux serments; puis, je la

vois entourée de cinq ou six marmots, méchants comme des diables et bons comme leur mère, qui me font enrager toute la journée. Mais tant de bonheur n'est pas fait pour moi.

— Et pourquoi cela ?

— Tu le sais bien : Rosette veut se garder toute sa vie à son fiancé Michel.

— Qui vous assure, parrain Jean, qu'elle le fasse ?

— La belle question ! N'a-t-elle pas refusé déjà M. Lambrechts, le médecin, M. Jacobs, le notaire, et M. Goovaerts, le nouveau bourguemestre ? trois partis magnifiques !

— Oui, mais trois hommes laids et vieux. Avez-vous vu, depuis que vous êtes au monde, les fleurs du printemps se marier avec les neiges de l'hiver ? Mais que, d'aventure, il se présente ici un garçon jeune, bien fait, bien mis, d'une figure honnête, au cœur tendre, à l'esprit bien tourné...

— Mais où veux-tu, filleule, que j'aille dénicher un pareil phénix ?

— Ce n'est point dans votre jardin...

— Non !

— Ni dans votre cave. Mordienne ! la maison est comme un couvent : jamais ni chat ni chien ne passe notre porte. Vous arrosez vos fleurs, vous rangez votre vin. Quant à notre Isabelle, les belles roses de ses joues se fanent dans un deuil que sa tante prend soin d'entretenir. Pauvre madame Thérèse ! ce n'est pas elle au moins que je blâme; son cœur de mère est fermé pour le monde, il est comme une tombe où dort son fils... Oh ! non, parrain Jean, ce n'est pas elle que je blâme !

— C'est moi !

— Oui, c'est vous, qui passez pour un homme sage et qui ne procurez aucun plaisir, aucune distraction à votre petite-fille. Du premier au dernier jour de l'an, la pauvre enfant ne voit que les murs de sa chambre; toutes ses heures se passent à parler du défunt, et, pour unique divertissement, elle n'a que la prière. Aussi la voilà triste, sauvage et maigre comme une jeune alouette emprisonnée dans une cage.

— Et c'est ma faute?... à la bonne heure !

— Oui, parrain Jean.

— Cela n'a pas le sens commun !

— C'est vous qui le dites.

— Puis-je imposer à la pauvre enfant des plaisirs que son cœur repousse?

— Isabelle n'avait pas encore quinze ans lorsque Michel mourut; elle n'aimait point d'amour son cousin.

— C'est toi qui le dis.

— Elle le chérissait tendrement, mais de la façon qu'une sœur chérit le frère avec qui elle a été élevée. D'ailleurs, à quinze ans, aime-t-on pour toute la vie? Le cœur est alors mouvant comme le sable des dunes de Nieu-

port. Plaisir, chagrin, amour, tout cela l'occupe tour à tour, mais rien n'y demeure stable.

— Tu en raisonnes comme un docteur.

— Je parle d'expérience. Dieu sait à quel doux espoir Isabelle se fût déjà abandonnée, si madame Thérèse ne la gardait tout entière à son mort bien-aimé.

— Tu penses donc, toi, que son cœur n'est point fermé à l'amour, et que, sans être un père barbare, je...

— Eh! oui, sans doute.

— Oh! que je suis content!... Filleule?...

— Parrain Jean?

— Nous danserons dans un mois aux noces de Rosette.

— Un mois!... c'est un peu vite.

— Écoute : je vais tout à l'heure inviter mon vieil ami Van Regemontel à venir dîner ici dimanche avec ses fils Étienne et François, deux beaux et braves garçons.

— Allez-y tôt.

Tandis que M. Jean montait à sa chambre pour faire sa toilette, Leentje alla dans la salle à manger, située au rez-de-chaussée et dont les deux fenêtres ouvraient sur la grand'place. « Mettre la main sur un mari jeune et beau, qui soit bon et qui nous aime, pensait-elle, voilà une chose qui n'est pas facile. J'ai vingt ans, je ne suis point sotte... il s'en faut; j'ai un cœur tendre, mainte chose qui fait qu'on me trouve gentille... et pourtant je ne me marie point, faute d'un mari qui soit à mon goût. » Elle soupira légèrement, et alla d'un pas distrait vers l'une des fenêtres; puis, d'un regard curieux, elle chercha tour à tour les différentes personnes qui étaient en ce moment sur la place.

— Tiens! fit-elle tout à coup en se parlant à elle-même, le joli cavalier qui passe là-bas! quelle mine fière il a, et comme il marche bien! Il s'arrête au milieu de la place; il tourne les yeux de mon côté. Il me fait beaucoup d'honneur, ma foi... Non, reprit-elle aussitôt; c'est Isabelle que ses yeux cherchent... Elle est là-haut. Il lui fait un beau salut. D'où la peut-il connaître? S'il ne la connaît pas, je le trouve hardi... Elle lui a rendu son salut; elle le connaît donc aussi... Mais qu'est-ce que cela?... j'ai la berlue!... non, non, il vient ici... Parrain Jean! parrain Jean!

Et Leentje courut ouvrir la porte de la rue devant celui qui se dirigeait vers la maison. C'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans; il avait des traits fins et réguliers, une taille haute et svelte, de longs cheveux qui bouclaient naturellement et des yeux pleins de douceur et de mélancolie.

— Monsieur Tuerlinckx est-il chez lui? demanda-t-il à Leentje, en rougissant comme une jeune fille qui entend pour la première fois des paroles d'amour.

— Oui, monsieur.

— Pourrais-je lui parler?

— Entrez, monsieur, entrez.

Leentje introduisit le jeune homme dans la salle à manger et approcha de lui le vieux fauteuil des Tuerlinckx.

— Mettez-vous là-dedans, lui dit-elle; mais vous avez bien chaud, il faut vous rafraîchir : que désirez-vous? du vin ou de la bière?

— Je vous suis obligé, je n'ai besoin de rien.

— Monsieur, je vous en prie...

— Non, merci bien.

— Vous n'êtes point d'ici, vous?

— J'habite Bruxelles.

— Je vous parais un peu familière, n'est-ce pas?

— Oh ! point du tout.

— C'est que mon maître est aussi mon parrain... Mais je vais aller lui dire votre nom.

— George Verbuecken.

— Monsieur Jean aura bien du plaisir à vous faire accueil.

Leentje monta l'escalier avec l'agilité d'une chatte et frappa à la porte de M. Jean.

— Vite, vite, descendez! Le mari d'Isabelle est en bas, ou je ne m'appelle pas Leentje.

— Le mari d'Isabelle! s'écria M. Jean qui n'acheva point le nœud de sa cravate.

— Descendez! vous dis-je, descendez ! et vous me direz tout à l'heure si je mens.

Il y avait dans l'accent de Leentje une si grande assurance que l'espoir de la jeune fille gagna subitement le vieillard ; il passa un habit en toute hâte et descendit l'escalier presque aussi vite que Leentje l'avait monté.

George Verbuecken était resté assis, fort ému et fort agité. A tout instant de légers frissons lui couraient par les membres et lui faisaient éprouver une sensation mêlée d'angoisse et de bonheur.

— Je vais la voir, pensait-il, et lui parler peut-être. Oh ! je sens mon cœur battre dans ma poitrine. C'est ici qu'elle vit comme une violette cachée sous la mousse. Cette vieille maison où la propreté reluit, où l'on respire l'honnêteté et le calme, me semble un paradis habité par un ange.

En ce moment la porte de la salle à manger s'ouvrit et M. Jean entra le sourire aux lèvres. Georges Verbuecken se leva vivement; il tremblait comme un écolier surpris en faute par le maître d'école.

— Pardonnez-moi, monsieur, lui dit M. Jean, si je vous ai fait attendre.

— Oh ! monsieur !

M. Jean désigna un siége au jeune homme et se mit dans le vieux fauteuil.

— Je suis peintre, balbutia George.

— Ah! tant pis!... Ah! tant mieux! veux-je dire; c'est un noble état dont vous avez fait choix, car on dit qu'un artiste porte une croix très-lourde. Quels tableaux faites-vous?

— Je peins le paysage, et, pour m'instruire, je fais le plus souvent possible de petits voyages à travers le pays. Comme je passais à Thielt, je... j'ai pris la liberté, encouragé à cela par un de vos amis...

George ne put achever sa phrase, tant son émotion était grande; il tira une lettre d'une de ses poches et la présenta à M. Jean qui l'ouvrit :

— Mon vieil ami Van Duyse, de Bruxelles!

M. Jean lut la lettre.

— Vous êtes mon hôte, monsieur Verbuecken; acceptez ma maison comme vôtre.

— Leentje ira chercher votre valise à l'hôtel.

— Leentje! Leentje!

— Mais je suis indiscret, dit George dont le cœur nageait dans la joie.

— Cours à l'hôtel, dit M. Jean à Leentje qui entra.

— C'est pousser trop loin la bienveillance... J'y vais moi-même.

— Soit; mais ne tardez pas à revenir. Nous dînons à midi.

— Ah! monsieur, je ne saurais vous dire à quel point m'émeut votre accueil.

— Quel aimable garçon! s'écria M. Jean lorsque George fut sorti.

— C'est le bon Dieu qui nous l'adresse!

— Vois donc, filleule, ce que m'écrit Van Duyse... tu sais, mon ami Van Duyse, de Bruxelles?

— Oui, oui, lisez vite.

— Il s'appelle George Verbuecken.

— Le nom me semble honnête.

— Il a un cœur d'or...

— Et quel beau garçon!

— Une âme fière, riche en nobles sentiments.

— Il n'y a pas assurément à Thielt un jeune homme qui le vaille.

— Il est bien né; Van Duyse a connu sa famille.

— Bien, cela.

— En un mot, il est tout le fait de Rosette.

— Vivat! parrain: le bonheur revient habiter la maison.

— Je lui sais pourtant un défaut.

— Lequel?

— Il est peintre...

— Bah!... j'aurai donc mon portrait! dit Leentje en battant des mains.

— C'est un pauvre état.

— Faudrait-il pas un roi?

— J'aimerais mieux qu'il eût un petit emploi .. Après cela, Van Duyse dit que...

— Oui, oui, il peint comme Rubens, et la chance est pour lui : mon petit doigt me démange.

— Filleule, j'ai envie de chanter! Veille au dîner... et foin des rogatons!

— Bon! j'ai déjà mis à la broche une fine volaille.

— Fais-nous aussi une tourte aux pommes et aux corinthes. Moi, je cours tirer mon vieux bourgogne.

Et M. Jean descendit à la cave avec des jambes de vingt ans. Quant à Leentje, elle se prit à faire mille conjectures. Il est aisé de concevoir combien vivement devaient l'intriguer les saluts échangés entre George et Isasabelle : quand se sont-ils parlé?... où se sont-ils vus? car, si la bouche est d'or, les yeux en disent davantage...

Madame Thérèse et Isabelle entrèrent dans la salle à manger. La veuve était une femme de quarante à quarante-cinq ans, dont les traits, dévastés par les chagrins plus encore que par les années, conservaient pourtant de nombreux vestiges de beauté; elle portait le deuil de son mari et de son fils à la fois dans son âme, dans son vêtement et sur son visage. La résignation chrétienne avait assoupi en elle la douleur, et sa foi ardente la berçait de saintes illusions, de célestes espérances. Thérèse croyait fermement que l'âme de Michel était sans cesse entre elle et Isabelle, que Dieu la réunirait un jour dans son paradis à ceux qu'elle avait aimés sur la terre. Quant à Isabelle, depuis quelque temps, loin de tâcher d'échapper à la tristesse, elle semblait, au contraire, vouloir s'y plonger plus avant; elle passait sans cesse d'une agitation extrême à un accablement profond. Sa tante la voyait souvent demeurer pendant de longues heures, immobile et rêveuse, à la même place; elle trouvait la pieuse enfant distraite au milieu même de ses prières. Il avait été question, plusieurs fois déjà, de consulter sur ces symptômes M. Spinnekop, le médecin de la famille.

— Nous serons mieux ici, dit en entrant Isabelle à la veuve; il fait là-haut une chaleur accablante.... Pour qui donc mets-tu ce quatrième couvert, Leentje?

— Il nous vient tout à l'heure quelqu'un.

— Ah! fit Isabelle.

— Oui, pour rester ici plusieurs jours.

Isabelle devint toute rouge.

— Si nous allions au jardin, ma tante? dit-elle vivement.

— Quel visage enflammé! Mais qu'as-tu donc, ma chère fille? es-tu malade?

— Non, c'est le temps...

— C'est le temps, répéta Leentje en souriant; dans l'après-dîner, il fera de l'orage.

— Connaissez-vous notre hôte ? demanda la veuve à Leentje.

— Non, c'est la première fois qu'il vient à la maison. Voici tout ce que j'en sais : il est peintre, et M. Van Duyse, de Bruxelles, le recommande à M. Jean.

Leentje prit le chemin de la cuisine.

— Tu veux aller au jardin, dit Thérèse à sa nièce.

— Je pense qu'il fait plus frais ici.

Elles allèrent s'asseoir auprès de la fenêtre et se mirent à coudre. Après un assez long silence :

— Chère tante, veux-tu que nous parlions de Michel?

— Oh! oui, parlons de lui, car il nous voit, il nous écoute; je suis sûre qu'il vit par la pensée entre nous deux. Cette conviction mêle une joie céleste à mon amer chagrin. Souvent, je pense voir... je vois ses yeux fixés sur nous, ses beaux yeux bleus si profonds, si aimants... J'entends comme un écho de sa voix... Le croirais-tu? je sens sa caresse... Oui, parfois, lorsque je prie au pied du crucifix, je sens sur mon front le baiser de mon enfant!

La pauvre femme leva au ciel ses yeux qui brillaient d'une foi enthousiaste, sa nièce baissa les siens vers la terre et son visage se couvrit d'une pâleur mortelle. Soudain, un coup de sonnette retentit à la porte de la rue. Isabelle tressaillit. L'instant d'après, M. Jean entrait dans la salle à manger avec George Verbuecken, dont il avait mis le bras sous le sien :

— Mes enfants, dit-il, voici M. Verbuecken, un peintre de beaucoup de talent et un ami de notre bon Van Duyse. M. Verbuecken veut bien accepter notre hospitalité; faisons de notre mieux pour la lui rendre agréable.

— Vous êtes le bienvenu, monsieur, dit Thérèse.

George salua à peine et ne trouva pas un seul mot à répondre. Isabelle ne leva pas les yeux de dessus son ouvrage, où elle piqua nombre de points à tort et à travers. Midi sonnait à l'église de Thielt.

On se mit à table. Isabelle prit place entre son grand-père et sa tante, vis-à-vis du peintre.

— Çà ! vous ne mangez guère, s'écria M. Jean en s'adressant au peintre. Que les jeunes gens d'aujourd'hui ressemblent peu à ceux d'autrefois! A votre âge, moi, je faisais carnage à mes quatre repas! Goûtez donc à ce vin, il ne date pas d'hier, et j'ai quelque raison d'en être fier, je pense.

— Il est exquis !

— A la bonne heure!... Morbleu! tout vieux que je suis, je crie : Vive la jeunesse! Je vous le dis franchement, mon ami, vous avez un visage qui plaide pour vous mieux qu'un avocat ; votre regard brillant, vos fraîches couleurs réjouissent mes yeux. A partir de ce jour, ma maison est la vôtre,

mon ami. La bouteille est vide... oui, dà!... Filleule, une autre! Mangez donc de cette tourte aux pommes, elle est excellente.

Pendant tout le dîner, Isabelle n'avait pas regardé une seule fois le peintre.

— Ah! pensait George, ma démarche lui a déplu.

Et une souffrance aiguë lui étreignait le cœur. De son côté, la veuve jetait à tout moment sur l'artiste un regard désolé, et ce regard disait : « Michel était ainsi. »

— Vous avez des parents? demanda M. Jean à George.

— Non, je suis orphelin; je n'ai connu ni mon père ni ma mère. Un de leurs amis me recueillit dans sa maison.

— Le brave homme! fit M. Jean; je bois à sa santé.

— Hélas! il est mort. A dix-sept ans, je restai seul au monde. Je me fis peintre alors, entraîné par une vocation irrésistible. J'eus bientôt épuisé le petit pécule que mon protecteur m'avait laissé en mourant. Je m'en allai de ville en ville, de village en village, peignant ici un portrait, là une enseigne, travaillant beaucoup, vivant de peu, dormant dans un grenier ou dans une grange... parfois sous le ciel bleu.

— Buvez donc! dit M. Jean en remplissant le verre de George.

— Je vous dis là cinq ans de ma vie... Dieu sait si depuis j'ai connu d'autres misères! J'ai foi en moi-même; j'attends des jours meilleurs : on achète déjà mes tableaux. Et puis, quelles privations pourraient abattre mon courage aussi longtemps que j'aurai des yeux pour voir resplendir la nature!

Pendant que George parlait, Isabelle avait enfin levé les yeux ; elle fixait sur le peintre un regard plein d'une admiration naïve. C'était dans ce divin regard que George, en ce moment, voyait resplendir la nature.

— C'est un très-noble cœur, dit M. Jean à l'oreille de Leentje; mais...

— Mais quoi?

— Il n'a rien.

— Tant mieux!

— Comment? tant mieux!

— Vous lui ferez du bien.

— Pourquoi, mon jeune ami, ne cherchez-vous pas quelque jeune fille aimable dont la dot vous mettrait à l'abri du malheur?

— Mon plus ardent désir, dit George en regardant Isabelle avec des yeux brillants d'amour, est, en effet, de vouer ma vie au bonheur d'une jeune fille que j'aime; mais ce n'est pas une dot que je veux épouser.

— Mon Dieu, qu'il parle bien! pensa Isabelle.

Les deux femmes se levèrent pour aller se rasseoir auprès de la fenêtre. Isabelle ne put s'empêcher de dire à Thérèse :

— Ne trouvez-vous pas, ma tante, que ce monsieur ressemble...

— A Michel... acheva Thérèse, et elle poussa un douloureux soupir.

M. Jean et George restèrent assis à table. Leentje apporta le café.

— Or çà, mon ami, vous nous ferez à tous notre portrait! reprit M. Jean, à qui les mirages du vieux bourgogne mettaient devant les yeux six arrière-petits-fils. Que dites vous de ce petit modèle-ci?... Approchez donc, mademoiselle... Est-elle embarrassée?... Montre-toi un peu... La voilà rouge comme une fraise!... Eh! M. Verbuecken n'est pas le diable, ma Rosette, pour qu'il faille éprouver un si grand émoi et trembler si fort.

George était troublé comme Isabelle et comme elle il tremblait.

— Il faut lui pardonner, monsieur Verbuecken, dit M. Jean; elle est un peu sauvage et demeure interdite pour un rien. Je suis très-mécontent de toi, ma Rosette, ajouta-t-il en frappant du doigt sur la joue de sa petite-fille.

Puis, prenant le bras de George :

— Laissez-moi vous conduire là-haut, mon beau garçon... Çà, vous n'y serez point comme un évêque.

La porte se fut à peine refermée sur M. Jean et sur George que Thérèse fondit en larmes; Isabelle embrassa la pauvre mère avec une vive tendresse.

— Ah! pourquoi ce monsieur est-il venu troubler notre solitude? dit Thérèse qui remonta en pleurant dans sa chambre.

— Sais-tu ce qui amène ce monsieur ici? demanda Isabelle à Leentje.

— Je l'ignore, moi; mais vous...

— Que veux-tu dire?

— Vous en devez savoir quelque chose.

— Moi? Tu ris...

— Non.

— Tu veux donc me fâcher, alors?

— Je dis mon sentiment.

— Je m'en vais, car je me mettrais en colère contre toi.

Isabelle alla jusqu'à la porte, puis elle s'arrêta.

— Décidément, dit Leentje en souriant, vous savez pourquoi...

— Méchante! s'écria Isabelle, tu trouves du plaisir à te moquer de mon chagrin!... Que je suis malheureuse! Je voudrais être morte!

Elle se laissa tomber sur une chaise, où elle demeura sans faire un mouvement, les yeux fixes, la tête penchée.

— Mais voyez donc, dit Leentje, où votre chagrin vous emporte. A propos d'un jeune homme qui est un étranger pour vous, il vous a pris soudain envie de mourir.

Isabelle ne répondit mot.

— Je vous vis tout à l'heure, par cette fenêtre, échanger un salut avec ce jeune homme.

Isabelle parut faire sur elle-même un grand effort; elle quitta sa chaise et s'approcha de Leentje.

— Ecoute, lui dit-elle, tu sais que, le dimanche de la Pentecôte, la procession sortit dans la campagne; nous marchions à pas lents; toutes les jeunes filles de Thielt étaient là, et moi au milieu d'elles. J'avais une robe blanche, des fleurs dans les cheveux, je tenais à la main mon livre de prières. Tout à coup une voix s'écria : « Qu'elle est belle! » Je regardai...

— C'est tout simple.

— Alors deux yeux ardents rencontrèrent les miens... Chère Leentje, ces yeux...

— J'entends bien : c'étaient ceux de M. Verbuecken.

— Je sentis une rougeur subite monter à mon visage, et je demeurai confuse... à tel point que je laissai tomber mon livre. Il ramassa le livre, en ôta la poussière et me le rendit d'une façon très-honnête.

— Et, depuis ce jour-là, vous le revîtes plusieurs fois?

— Non, répondit Isabelle vivement.

Et elle ajouta en baissant la tête :

— Tu vois donc bien que nous ne nous connaissons point.

— Est-ce tout?

— Oui, c'est tout.

— Je n'en crois rien...

— Mauvaise! quand tu m'auras fait de la peine, seras-tu bien contente?

— Oh! point; et si je reviens encore là-dessus, c'est que j'ai de fort bonnes raisons... Dans ce jeune homme, je vois, moi, un excellent mari...

— Pour qui donc?

— Eh! mais pour vous!

— Pour moi, Dieu bon! Que supposes-tu donc, Leentje? s'écria Isabelle dont les joues étaient enflammées et la voix tremblante. As-tu pu penser pareille chose?

— Mais à quoi donc est propre une fille de dix-sept ans, belle, aimable et riche comme vous, si ce n'est à former ces doux nœuds où l'on trouve le bonheur? Est-il rien de plus triste à voir qu'une vieille fille qui survit, délaissée, à ses parents et à sa jeunesse, qu'un abandon cruel aigrit contre tout le monde et dont tout le monde fait méchamment un objet de risée? Quel spectacle, au contraire, pour exciter notre envie que celui de cette jeune femme qui se promène heureuse et fière au bras de son mari, tandis qu'à l'entour d'eux, beaux comme le jour et gais comme des mésanges, s'ébat et bourdonne un essaim d'enfants!

— Oh! ne me dis plus rien! s'écria brusquement Isabelle dont le trouble était arrivé à son comble pendant que Leentje parlait. Tais-toi, va-t'en! tu me mets le remords dans l'âme. Laisse-moi seule avec mon chagrin qui ne doit finir qu'avec ma vie... O Michel! ajouta-t-elle avec élan et en élevant ses mains jointes vers le ciel, je serai fidèle à ta mémoire!

Comme elle disait ces derniers mots, la porte de la salle à manger s'ouvrit et donna passage à George Verbuecken.

Tout le sang d'Isabelle reflua de son visage vers son cœur ; elle devint blanche comme un lis.

— A toi, mon maître, pensa Leentje.

Et elle sortit de la chambre où elle laissa les jeunes gens l'un vis-à-vis de l'autre, dans un égal embarras tous les deux. Isabelle fit quelques pas comme pour accompagner Leentje.

— Vous me fuyez, dit George.

Isabelle voulut parler, mais sa voix expira sur ses lèvres.

— Si ma présence ici vous est désagréable, je quitterai cette maison pour n'y plus revenir.

Même silence.

— Mais avant de partir je vous dirai le rêve qui m'a conduit près de vous. Rappelez-vous le jour où je vous rencontrai pour la première fois... J'errais dans la campagne; tout y avait un air de fête, mille voix chantaient la joie universelle. Tout à coup m'apparaît un ange... un ange né d'un sourire de Dieu. Cet ange ne laissa tomber sur moi qu'un seul regard, mais je sentis aussitôt que ce regard avait fondu toute mon âme dans la sienne. Il me sembla l'entendre dire : « Ami, je suis à toi, et mon amour soutiendra ton courage! »

George se tut un instant ; puis il dit :

— Ne serez-vous pas cet ange, Isabelle, pour un orphelin sans famille, sans amis? A celui qui supplie ne tendrez-vous pas votre main?... ne lui direz-vous pas une parole d'espoir?... Vous vous taisez...

Isabelle éprouvait une émotion si profonde, qu'elle n'avait plus ni pensée ni voix.

— Adieu! s'écria George, votre indifférence détruit toute ma vie.

Et il marcha à pas rapides du côté de la porte.

Isabelle, chancelante, s'appuya de la main au dossier d'une chaise.

— Monsieur, dit-elle en faisant un effort pour parler, elle sera heureuse celle qui pourra unir son existence à la vôtre... Je vais, moi, comme il convient, être franche avec vous. Je ne puis être votre femme... ni celle de personne. La mort me fit veuve avant mon mariage en mettant au cercueil celui à qui j'étais fiancée; mais envers lui la mort ne m'a point déliée; bien que nous soyons, lui dans le ciel et moi sur la terre, nous n'en sommes pas moins unis. A votre amour il faut un autre cœur que le mien, qui est voué au deuil éternel... Oubliez-moi.

Et comme il lui eût été impossible de retenir ses larmes, elle sortit brusquement et remonta en pleurant dans sa chambre.

M. Jean, à qui Leentje avait raconté ce qui s'était passé entre George et Isabelle le jour de la Pentecôte, accourait alors vers le peintre avec la pensée

de le nommer son gendre. Quel fut son étonnement en trouvant George décidé à partir!

Quant à Isabelle, elle avait beaucoup pleuré, puis elle avait prié. Mais un désir irrésistible s'empara d'elle au milieu de sa prière, elle voulut revoir George encore une fois. Elle courut auprès de sa tante et lui dit qu'une promenade lui ferait le plus grand bien. Thérèse contenta sur-le-champ son envie.

— Viendrez-vous avec nous, mon père? dit Thérèse.

— Très-volontiers. Monsieur Verbuecken sera aussi de la promenade?

— Je le voudrais de tout mon cœur, dit George avec un accent de tristesse profonde; mais voici bientôt l'heure où la diligence va partir, et... je dois prendre congé de vous, mesdames.

— Vous nous quittez déjà, monsieur? dit la veuve.

— Il le faut, répondit George en jetant à Isabelle un regard suppliant.

Elle était aussi pâle qu'une morte, mais elle tenait ses yeux fixés à terre.

Il y eut un échange de saluts, et les dames sortirent. M. Jean s'empara du bras de George et le mit sous le sien.

— A nous deux! s'écria-t-il quand ils furent seuls. Perdez-vous la tête? Pour fuir la maison, trouvez-vous donc qu'elle soit mauvaise?

— Oh! monsieur...

— Alors, pourquoi brûler la politesse aux gens? Nous montrions plus d'égards aux vieux, au temps de ma jeunesse.

— Monsieur, je mérite ce reproche, et je réponds très-mal à vos bontés...

— Mais, morbleu! il ne tient qu'à vous d'y mieux répondre! Restez deux ou trois jours... le temps seulement de faire mon portrait.

— Je ne le puis... Adieu, dit George en voulant prendre la main de M. Jean.

— Partez donc! allez au diable! s'écria M. Jean en retirant sa main.

— Oh! monsieur, dit le peintre avec une voix pleine de larmes, si vous saviez combien je suis malheureux, vous ne me refuseriez pas votre main.

— Mieux que cela, mon garçon, je veux, moi, t'embrasser! s'écria M. Jean ému jusqu'au fond du cœur par ce cri de détresse.

Et il serra George sur son cœur dans une chaude étreinte.

— Le pauvre garçon aime ma Rosette, pensa-t-il, mais il n'ose pas me la demander en mariage.

Et il dit au peintre avec élan :

— Mon vieil ami Van Duyse, de Bruxelles, connaît ta famille. Je te donne la main de Rosette. Sa dot n'est point laide... Rosette a cent mille francs.

— Dieu vous garde! s'écria George, vivez heureux!

Et il s'élança vers la porte. M. Jean demeura stupéfait; de toute sa vie il n'avait été saisi d'un étonnement semblable. Après un long silence :

— Cela confond ma barbe grise! dit-il tout haut, bien qu'il fût seul. Refuser Rosette et cent mille francs! Ce M. Verbuecken est fou, oui, fou à lier.

— Quoi! M. Verbuecken s'en va, dit Leentje en accourant.

— Il s'en va... tant mieux, c'est un homme à mettre à Gheel [1].

— Vantez-vous d'avoir fait là un bel ouvrage, parrain Jean, reprit Leentje. Ces enfants s'aiment comme deux colombes. Notre projet marche à merveille; notre gendre est d'or, et vous le faites partir!

— Bien, cela! Ta raison, à toi aussi, déménage.

— Votre réplique est sensée.

— Oui, morbleu!

— Autant qu'honnête! Je vous répète, moi, qu'ils sont épris d'amour l'un pour l'autre et que nous tenions la perle des maris.

— Chansons! Ce peintre est un fou puisqu'il a refusé Rosette et la dot. Que le diable emporte M. Verbuecken!

L'étonnement de Leentje fut au comble.

— Vous voilà déjà de retour, dit M. Jean en voyant entrer Thérèse et Isabelle.

— Oui, mon père, la chaleur est trop forte... notre chère fille en souffre beaucoup.

— Mon Dieu! comme tu es pâle! Qu'as-tu donc, ma Rosette?

— C'est la chaleur, grand-père.

— Va, Leentje, cours chez M. Spinnekop.

— Non, je me sens mieux. Laissez-moi seule ici un instant, je vous en prie, un peu de repos me remettra; dans votre fauteuil, je dormirai si bien.

Alors elle ferma les yeux, laissa pendre ses bras et s'étendit comme pour dormir. M. Jean, Thérèse et Leentje sortirent de la chambre sur la pointe du pied. Au seuil de la porte, Leentje tourna la tête et jeta sur la jolie dormeuse un regard où le soupçon se mêlait à l'intérêt. Aussitôt qu'Isabelle fut seule, elle ouvrit les yeux et ne fit qu'un bond du fauteuil jusqu'à la fenêtre; puis elle se prit à dire à mi-voix et avec une angoisse croissante :

— On met les chevaux devant la voiture... Ah! que je souffre!... Il part, il part pour toujours!... J'ai honte de moi-même, mais je n'y puis rien. Je suis au désespoir! Oui, tout à l'heure, je n'osais faire un seul pas vers lui, et maintenant... Son départ me fera mourir! La diligence est prête... Mon Dieu! c'est lui!... George.... il y monte!... il regarde par ici... il m'a vue!... Adieu! adieu!

Isabelle tomba défaillante sur le carreau. Leentje accourut, suivie de M. Jean.

— Ma Rosette! ma pauvre petite Rosette!

[1] Gheel est une petite ville de la Campine où l'on envoie les fous.

— Donnez-moi cette carafe, parrain Jean, dit Leentje dont les bras robustes soulevèrent Isabelle et la portèrent dans le vieux fauteuil.

Leentje passa ensuite un mouchoir mouillé sur le visage de l'enfant qui rouvrit les yeux. M. Jean poussa un cri de joie, mais il continua à trembler de tout son corps.

— Grand-père, c'est la chaleur qui a causé ma défaillance.

— Méchante enfant, pourquoi veux-tu feindre avec nous! Je ne te dis qu'un mot : Il sera ton mari!

Isabelle se redressa comme mue par un ressort.

— Chacun se plaît ici, dit-elle avec un accent de voix fébrile, et vous aussi, grand-père, à me rendre la vie insupportable. Croyez-vous donc que j'aie le cœur si mal placé que j'en vienne à trahir Michel?

— Isabelle, dit M. Jean en prenant le ton d'autorité d'un père de famille, je veux que tu répondes franchement à ma question : Aimes-tu M. George Verbuecken?

Isabelle répondit en cachant son visage dans le sein de son grand-père.

— A la bonne heure! reprit M. Jean. Eh bien, moi qui suis vieux et sage, moi qui suis ton grand-père, je te délie vis-à-vis de Michel. M. George Verbuecken sera ton mari, puisque tu l'aimes.

— Oh! ce n'est pas ma faute... je m'en suis plainte à Dieu matin et soir. Lorsque Michel mourut, j'ai bien pleuré. Mais lui, ne plus le revoir... oh! grand-père, j'en serais morte.

George, qui depuis quelques instants, pareil à un saint en extase, écoutait au seuil de la porte, George se précipita aux genoux d'Isabelle :

— Oh! consentez! lui dit-il avec l'accent du véritable amour.

— Non, non, ma tante...

— Eh! je lui ferai sentir sa déraison, moi!

— Grand-père!

— Au besoin, mon pouvoir...

— Ne deviendrai-je pas un second fils pour elle? dit George.

— Je l'entends qui sort de sa chambre, dit Leentje.

— Bon! Allez dans le jardin, vous autres.

George et Isabelle obéirent. Leentje les suivit.

Quand il fut seul, M. Jean perdit les trois quarts de sa bravoure.

— Pauvre mère!... se dit-il à lui-même en voyant Thérèse.

— Comment va l'enfant? dit celle-ci.

— A merveille! Elle est dans le jardin.

— Je l'y rejoins.

— C'est bien; mais, avant cela... je voudrais... te dire quelque chose.

— Je vous écoute, mon père.

— Vois-tu, je ne voudrais pas blesser ton cœur de mère... Mais, à te dire

vrai, il s'agit de mon repos, de mon bonheur et du bonheur de notre chère enfant. Tu me comprends?

— Parlez encore, s'il vous plaît, mon père.

— J'aime les enfants à la folie; nous rajeunissons, nous revivons en eux, Thérèse. Ces jolis printemps-là sont la jeunesse des vieux. Me comprends-tu?

— Mon père...

— Oh! tu vas me comprendre. Je ne vivrai plus longtemps. Que la mort vienne, je ne me plaindrai pas, ayant l'âge que j'ai. Je m'en irais l'âme tranquille si je ne vous laissais seules au monde, toi et Rosette. Il faut que quelqu'un ici me remplace... Vous pleurez, Thérèse?

— Oh! s'il était là, lui! dit douloureusement Thérèse en couvrant de ses mains son visage inondé de larmes.

— Si j'ajoute un seul mot... fit M. Jean.

Il alla vers Isabelle qui parut à la porte de la chambre et qui lui dit:

— Laissez-moi avec elle un instant, je vous en prie, grand-père.

M. Jean se retira; Isabelle s'approcha de Thérèse et tomba à genoux devant elle :

— Que fais-tu donc?... Ah! Dieu bon!

— Ne me regardez pas avec cet œil sévère. Oh ! ma tante, j'aime toujours Michel comme un frère, comme un ami...

— Parjure! s'écria la mère.

— Oui, malgré moi, contre ma volonté, un autre sentiment est le maître en mon cœur.

M. Jean, George et Leentje se montrèrent à l'entrée de la chambre.

— Oui, reprit Isabelle, je courbe à vos pieds mon front rouge de honte, car je suis sans force contre ce sentiment tout nouveau. J'ai résisté, j'ai pleuré, j'ai prié vainement, j'ai appelé Michel à mon secours; Michel aussi fut sourd à ma prière. Ne me maudissez pas.

— Moi, te maudire, enfant, dit Thérèse en attirant Isabelle sur son cœur. Michel veut que tu sois heureuse.

Et, se tournant vers George qui s'était approché des deux femmes :

— Remplacez-le près d'elle, ajouta Thérèse en joignant les mains des deux enfants.

Puis elle leva au ciel un regard qui voulait dire :

— Oh! mon fils, ta mère te restera fidèle.

J. VILBORT.

CONVERSATIONS FAMILIÈRES

DE BÉRANGER

I

La Biographie de Béranger, faite par lui-même, résume de la façon la plus authentique les biographies légèrement prématurées qui avaient paru jusqu'à ce jour; une sorte de curiosité impatiente et passionnée s'est attachée depuis cette grande mort à ce nom patriotique, et les confidences ont été de toutes parts provoquées et accueillies avec l'intérêt le plus persistant et le plus vif. On a voulu pénétrer dans la familiarité de cet intérieur si modeste et si simple, et soulever le rideau de serge derrière lequel s'abritait le poëte aimé. Le mystère n'existe plus : Béranger lui-même, tout en s'effaçant derrière les événements, a pris la peine d'esquisser à grands traits sa vie et de remonter aux premières années de son enfance pour nous faire assister à toutes les vicissitudes de sa destinée.

Rien n'est plus spirituel et plus attachant. On demeure convaincu en le lisant de cette vérité : Béranger était né patriote. Nul plus que lui n'a aimé son pays, n'a déploré ses malheurs, ne s'est réjoui de ses triomphes. Voilà la grande, on pourrait dire, voilà l'unique passion de sa vie. » La curiosité publique est donc à peu près satisfaite; on a lu au fond de ce rare cœur, de même qu'on avait lu au fond de ce rare esprit.

Cependant il nous manque quelque chose; que de chapitres encore à ajouter! Il en est un sur lequel on pourrait s'étendre à l'infini, le chapitre des bonnes actions. C'est là que Béranger se tait; cette belle âme avait la délicatesse et l'exquise discrétion de la bonté. Ce qui restera pour nous à l'état de prodige, c'est le nombre des infortunes qu'il a secourues avec des ressources si modiques : non-seulement Béranger personnifiait le génie de la raison, il personnifiait aussi le génie du cœur.

On éprouve un regret à la lecture rapide de cette Biographie si finement écrite, c'est de la voir finir trop tôt. Béranger la clôt brusquement, comme il avait fait de la publication de ses Chansons. Il nous laisse à Tours en 1840, dans cette retraite qu'il affectionnait et où l'amitié, comme partout, lui tenait compagnie. L'éditeur a bien raison de dire dans son Appendice : « C'est dans les lettres de Béranger qu'il faudra chercher la peinture achevée et le tableau varié de sa vie; la Biographie n'est qu'une esquisse. »

En effet, de 1840 à 1856, que de souvenirs à consigner, que de noms éminents et amis se sont fait annoncer dans cette chambre plébéienne où il recevait avec tant de discernement et de grâce ! Combien il eût jugé sainement cette seconde révolution dont il voyait chaque jour les principaux acteurs ! Cette lacune est volontaire : Béranger cesse de parler de lui au moment où il se retire de la publicité; ce silence est la consécration de son indépendance. « Je me tais, donc je pense, » aurait pu dire Béranger, qui pensait toujours. L'opinion pensée et gardée pour soi est bien plus indépendante que l'opinion écrite et communiquée aux autres. Il est vrai qu'en cherchant bien on pourra y suppléer; des conversations importantes ont été conservées, des lettres seront mises au jour, et, d'ailleurs, rien ne meurt d'un esprit si exceptionnel et si judicieux; la tradition viendra en aide aux documents écrits; on verra Béranger sous sa physionomie multiple et habilement vraie, et la déférence que le pays lui a vouée lui sera de plus en plus acquise.

II

Je ne viens point ici parler du poëte, d'autres s'en sont chargés bien mieux que je ne le pourrais faire; je ne viens pas rivaliser avec des plumes éloquentes et me placer à côté des maîtres; je n'ai pas ce droit ni cette prétention. Mon rôle est plus modeste et ma tâche plus familière. C'est de l'homme que je veux parler. Plusieurs années de bonnes causeries m'ont mise à même de suivre plus que personne cette fin de vie, si riche encore en intelligence et si remplie par le dévouement et par la bonté, ces deux grandes vertus de son âme. De ces années paisibles et volontairement effacées, j'ai pu remonter aux époques de maturité et de jeunesse et connaître l'homme éminent dont la vieillesse m'a honorée de tant de bienveillance et d'intérêt. Ces quelques pages, bien succinctes et bien rapides aussi, seront donc plus encore un remerciement qu'un hommage. Il me sera doux de me souvenir tout haut et d'associer à mes regrets les regrets des autres; il me sera bon de retrouver au fur et à mesure ces détails de tous les jours qui sont l'habitude et l'essence même de l'amitié. Plus tôt je ne l'aurais pas pu : la peine a son recueillement qu'il ne faut pas troubler, le cœur porte son deuil en regrettant et ne parlant pas.

Les *Dernières chansons* de Béranger nous le dépeignent bien tel qu'il était : une certaine teinte de mélancolie comme en revêt la pensée quand l'esprit va en s'approfondissant, une vive et constante préoccupation pour son pays, un grand amour de la nature, cette vertu des cœurs droits et simples, et enfin l'habitude ou plutôt le culte de l'amitié. « Quelle douce chose que des amis! » a-t-il dit dans sa Biographie. Par-dessus tout il était bon. Il avait bien raison quand un jour il disait de lui : « Je suis affectueux peut-être, mais sûrement je suis bon; quand je m'attache à quelqu'un, c'est profondément et dans le but de lui être utile. »

Comme il aimait la campagne et les plaisirs calmes de la nature! Il était peu ambitieux néanmoins : « Un champ, disait-il, un ruisseau et un arbre, voilà ce qu'il me faut. » Je me souviens de sa joie quand on lui rapportait quelques fleurs des bois; c'étaient les bruyères surtout qu'il aimait à retrouver, elles lui rappelaient sa chère forêt de Fontainebleau; il semblait reconnaître celles qui venaient de là. Je n'oublierai jamais le plaisir qu'une personne lui fit un jour en lui en envoyant toute une gerbe. C'était en 1851; il était au lit, malade de cette attaque qui faillit l'enlever. Les bruyères fanées restèrent bien longtemps dans sa chambre.

Personne mieux que lui n'a su s'attacher des amis et n'a été fidèle à ce noble et doux sentiment de sa vie. Quelles belles paroles il disait à ce sujet! J'aurais fort à faire si je voulais citer toutes celles dont je me souviens.

III

La date du premier jour où je vis Béranger est bien remarquable pour moi. C'était le 19 août 1850, jour de ses soixante-dix ans. Bien que plusieurs bonnes lettres m'eussent déjà préparée à un accueil aimable, j'étais loin de m'attendre à l'intérêt qu'il me témoigna tout d'abord. Aussi l'embarras si naturel que je ressentais à me trouver en présence du poëte de mon pays s'évanouit-il pour faire place à une affection que je lui garde encore par delà la tombe. Je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai ce jour-là : l'homme me sembla si différent du caractère qu'on aurait pu lui prêter d'après ses chansons, que je le regardai avec une attention singulière. Il ne s'en fâcha pas; au contraire, il parla lui-même de ce contraste, que je me suis expliqué naturellement depuis; le poëte s'effaça pour faire place au penseur mélancolique et sensible, à l'homme compatissant, très-préoccupé des difficultés de la vie, j'entends de la vie des autres. L'expression de sa physionomie s'est toujours depuis retrouvée la même : une grande mélancolie et une grande douceur dans ses yeux bleus; un air penché; une parole fine, incisive à l'occasion, mais toujours affectueuse; une délicatesse d'enjouement qui peut faire sourire, mais qui laisse toute sa liberté à la tristesse.

Madame de Chateaubriand, qui aimait beaucoup Béranger, appréciait bien cette sorte d'enjouement; aussi lui disait-elle toujours : « Venez me voir, Béranger, venez donc; vous seul savez m'égayer sans me dire trop de folies. »

L'éditeur, dans son Appendice, a bien défini le caractère de sa personne en disant de Béranger « qu'il avait la physionomie et l'attitude d'un pasteur. »

Dans les premiers temps que je connaissais Béranger, M. Bretonneau, que j'eus l'honneur de rencontrer chez lui, me dit cette parole que je me suis toujours rappelée : « Béranger est un homme de bien; dès qu'on le voit on l'aime, dès qu'on le connaît on l'estime. »

Dès le premier jour, Béranger nous entretint de sa famille et de sa vie. J'aurai peu à en parler, puisque sa biographie personnelle nous a dit ce qu'il voulait qu'on en sût. Un sentiment de convenance et de tact me donne également la mesure de ce que je puis dire à l'égard de ses amis, quelque bienveillantes toujours qu'aient été les appréciations de Béranger. Les indiscrétions de ce genre me semblent plus ou moins des trahisons, et cela par une raison sans réplique, c'est que la personne au nom de qui l'on prend la parole aurait assurément parlé elle-même si elle l'avait jugé à propos. Prendre l'initiative à sa place est une présomption et une familiarité que je suis loin d'avoir. M. Legouvé a parfaitement interprété ma pensée dans sa pièce du *Pamphlet*.

Il y a là toute une question de loyauté et de délicatesse en retour de la confiance donnée. Il ne faut pas épouvanter ni compromettre une ombre amie. Il me semble voir Béranger se moquant, de l'autre côté de la vie, de propos qu'il n'aurait jamais tenus et de jugements qu'il n'aurait jamais portés. Rire était quelquefois sa façon de s'irriter. C'est bien lui qui aurait pu dire comme M. Aimé Martin (*Lettres à Sophie*) :

Vous serait-il égal de nous parler français?

Béranger tenait essentiellement à deux choses : ne dire que ce qu'il voulait dire et le dire bien.

A ce propos il disait un jour (c'était le 18 juin 1853) : « Ma grande occupation maintenant est de raccourcir mes Mémoires; encore n'est-il pas bien sûr qu'ils soient publiés, j'ai peine à m'y décider, je suis dans une grande indécision. Derrière mes Chansons il y a mon individualité; mes Chansons, c'est moi, et je voudrais anéantir toutes les autres pièces de ma vie privée. Je vous ai déjà dit que ma Biographie était close depuis 1840; j'ai voulu surtout traiter la question littéraire; c'est pourquoi j'ai ajouté quelques notes sur Lamartine à propos de son *Jocelyn*, qui, selon moi, marque un grand progrès dans la poésie lyrique. Quant aux hommes d'action, j'en ai peu

parlé. Je n'ai marqué d'animosité que contre deux hommes de la Restauration, un tel et un tel. »

Tout le monde sait maintenant que Béranger voulait parler de Talleyrand et de Fouché.

IV

Rien n'est intéressant comme ces premières années de Béranger racontées par lui-même. Je retrouve mot pour mot dans sa Biographie les détails si souvent entendus : sa naissance, son séjour en nourrice, le retour chez le grand-père, et surtout cette adorable escapade de pensionnaire au faubourg Saint-Antoine. Quoi de plus malicieux et de plus piquant que ce paragraphe qui la termine : « Je ne sais si c'est à cette scène (de pomme volée), qui me coûta bien des larmes, que depuis j'ai dû mon aversion pour les pommes et mon peu de goût pour les croix. » Il faut lire et relire cette délicieuse aventure.

Comme il nous fait revivre cette pauvre bonne tante qui aspergeait si inutilement sa maison d'eau bénite !

Rien n'est vif comme le portrait qu'il faisait en conversation de son père et de sa mère : « Son père, d'une grande insouciance, aimant le plaisir par amour du plaisir et s'y livrant sans réserve, mais homme obligeant, d'un bon naturel, fort enjoué et très-agréable. » Il était, comme on le sait, enragé royaliste, *monarchien*, comme l'appelait Béranger, ce dont ne s'accommodait guère le jeune et bouillant patriotisme de son fils.

« C'est à seize ans, dit Béranger, que je me trouvai pour la première fois en contact avec mon père. La façon dont j'en avais entendu parler ne me portait à aucun respect exagéré, ce que, du reste, il n'exigeait guère. Nous nous taquinions continuellement sur nos opinions. »

C'est ici que commença une période de richesse qui dura jusqu'à dix-neuf ans : « L'argent abondait tellement chez nous, dit-il, je me sentais tellement riche à rouler sur l'or, qu'on aurait pu en jeter par la fenêtre sans que je m'en aperçusse. »

Et alors il racontait cette location fabuleuse d'une loge de spectacle qui lui avait coûté un soir plusieurs milliers de francs. Il est vrai que c'était en assignats.

Cet état de prodigalité et de splendeur s'éclipsa tout naturellement. C'est alors que Béranger se passionna pour la peinture; il s'y croyait plus apte qu'à faire des vers. En attendant, son père l'avait placé à la tête d'un cabinet de lecture dont il avait fait l'acquisition rue Saint-Nicaise, où Béranger faillit être tué le 3 nivôse 1800 (24 décembre) par l'explosion de la machine infernale. C'est à un demi-siècle de distance, le jour anniversaire, 24 décembre également, qu'il reparlait de cette horrible catastrophe et de la façon providentielle dont il y échappa.

V

Mais, quelles bonnes paroles il savait trouver quand il était question de ce vieux grand-père Champy qui nous a valu une si jolie chanson[1] ! Je me souviens que, toutes les fois qu'il s'asseyait sur un établi de ma connaissance, il en parlait avec attendrissement : « Ah ! dit-il un jour, je peux bien me mettre dessus, j'ai assez longtemps joué dessous. »

Il avait conservé sur la languette de flanelle d'un vieux portefeuille un assortiment d'aiguilles, toutes plus ou moins rouillées : « Il n'est pas étonnant de retrouver ceci chez le petit-fils d'un tailleur, n'est-ce pas? » disait-il en riant, un jour qu'il enfilait une des plus grosses et présentait un vieux dé à une personne pour réparer un accroc fait en route à sa robe. — J'ai bien des fois pensé à la grosse aiguille et au gros fil bis, et je voudrais bien savoir ce qu'est devenu le vieux portefeuille.

Il était question, ce jour-là, de ce passé de tailleur si différent du présent. « Mais, dit-on à Béranger, vous avez pris, votre sœur et vous, deux routes bien opposées ! (mademoiselle Béranger, qui, par parenthèse, a sept ans de moins que son frère, jour pour jour, est, comme tout le monde sait, religieuse au couvent des Oiseaux.) — Que voulez-vous, répondit Béranger, il y a de petites niches pour tous. » Béranger devait avoir mieux que cela. Son nom est incrusté au cœur même de son pays.

J'aime qu'il ait développé lui-même, dans sa Biographie (note de la page 49), ce qu'il entendait en disant : « Mes chansons, c'est moi. » Le public — j'entends le public hostile (car on n'a rien à apprendre aux amis de Béranger) — ne doit pas s'y tromper : il y avait du cœur derrière cette philosophie sereine. Béranger a voulu distraire pour avoir le droit de conseiller plus tard.

— On dit, observait Béranger, que c'est moi qui ai soufflé l'opinion au peuple ; on devrait plutôt dire qu'ayant consulté sa nature, ses inclinations et ses ressources, c'est moi qui ai revêtu ses sentiments et dirigé son élan.

Ce sentiment populaire se retrouve d'une façon touchante dans l'histoire de la mère Jary, l'un des épisodes les plus attachants de la Biographie.

VI

Nous entrons maintenant dans la partie active de la vie de Béranger : période de lutte, d'adresse, d'habileté prématurée et d'expérience, servant à deux, le père comprenant et dirigeant moins bien sa propre fortune que le fils. Quand la débâcle fut bien consommée, il eut le bonheur de trouver un emploi dans les bureaux du peintre Landon, qui lui proposa la rédaction du *Musée*. Son goût pour la peinture était une véritable passion qu'il conserva

[1] *Le Tailleur et la Fée.*

jusqu'à la fin de sa vie. Aussi parlait-il souvent de ce genre d'étude qu'il aimait à se rappeler; une pointe de malice donnant du piquant à ses souvenirs, il racontait qu'il était très-inventif et qu'il avait imaginé, lorsqu'il rédigeait le *Musée*, la plupart des biographies qu'il était censé rapporter : « J'avais peine, dit-il, à garder mon sérieux quand, ne sachant pas que j'en fusse le rédacteur, on venait me parler de mes principales biographies comme d'histoires les plus incontestables et les plus véridiques; c'étaient autant d'articles de foi. »

Béranger est resté toute sa vie fort grand appréciateur en peinture; il pouvait dire ce que valait une toile, à très-peu de différence près. Son ami M. de Lamennais, dont les opinions étaient si absolues en toutes choses, possédait une collection de tableaux qu'il n'évaluait pas à moins de quatre millions quatre cent mille francs.

— Ôtons les quatre cent mille francs, dit Béranger malicieusement mais avec un très-grand sérieux.

— Oui, au fait, ôtons-les, dit M. de Lamennais de bonne foi et sans rire; cela restera à quatre millions, un compte juste.

L'année d'après, M. de Lamennais avait réfléchi, et il n'estimait plus sa collection que trois millions. Mais, pour ces trois millions, il tenait bon; ceux qui auraient voulu lui dessiller les yeux auraient été mal reçus : ses tableaux valaient trois millions, disait-il, et bien plutôt plus que moins; mais enfin il consentait à les laisser à ce prix-là : trois millions. Et, après sa mort, ils ont été vendus onze mille francs! La différence a été sensible.

— Il est vrai qu'on s'est trop pressé de vendre, dit Béranger; mais, dans tous les cas, on ne pouvait les vendre que ce qu'ils ont été évalués consciencieusement, de cinquante à soixante mille francs.

Il y a encore loin de soixante mille francs à trois millions!

Revenons à Béranger et à son *Musée*-Landon. Il vivait alors avec un grand nombre de peintres; il aimait à les nommer et à se rappeler ce bon temps de sa jeunesse : M. de Forbin n'était pas oublié. Outre ces relations qui lui convenaient, il fut bientôt à même de s'en créer de nouvelles dans une maison de la rue de Bellefonds, où il fut présenté, et où la bonne mademoiselle Judith avait des parentes et des amies. C'était le château de Charolais. Fort bien accueilli et fort appuyé dans cette société des plus recommandables, Béranger s'y produisit; il fit des comédies qu'on y jouait, des chansons qu'on y chantait. Il y trouva mieux que des applaudissements, il y trouva des amis, parmi lesquels quelques-uns eurent avec lui plus de cinquante ans de relations et lui ont survécu. Son début dans le monde fut heureux; il préluda par l'amitié, et l'amitié lui a tenu parole jusqu'au tombeau.

Avec la peinture il se passionna encore pour autre chose, mais il était riche alors : « Je me passionnai, dit-il, pour une chose à laquelle je ne réussis pas :

c'était pour l'italien. Je n'en pus venir à bout. Je vis dès lors que je n'aurais jamais de goût pour les langues étrangères. J'avoue même que je suis loin de connaître la langue française dans ses formalités et dans ses règles. Je ne sais notre langue que comme je me la suis apprise et comme je me la suis faite. »

Combien, même des plus lettrés, auraient voulu la savoir comme lui!

C'était son perpétuel souci : on ne saurait trop insister sur cette habitude et cette préoccupation de sa pensée.

VII

La vie de Béranger a été très-laborieuse; il avait énormément appris; il savait les aspérités du travail, et il avait passé par ces heures de découragement qui sont les épreuves du génie et que M. Sainte-Beuve appelle l'agonie sacrée. Aussi était-il très-circonspect dans ses éloges; on s'abuserait si l'on pensait que Béranger encourageait sans restriction les jeunes poëtes qui recouraient à lui. Que de fois, dans la familiarité de ses retours sur lui-même, il disait : « Cultiver son intelligence, élargir son imagination, c'est prêter une surface plus vaste aux tourments intérieurs, et cela ne console point des peines inévitables de la vie. L'étude est une distraction, jamais un bonheur. Je me suis trouvé bien souvent triste au milieu de mes succès et de ma popularité. Le vrai talent doute toujours, rien ne le satisfait; il tâtonne, il marche sans cesse à la poursuite du mieux qu'il entrevoit et qu'il désespère de pouvoir atteindre. Oh! non, la littérature n'est pas une route fleurie! Aussi conseillé-je rarement aux jeunes gens de se livrer à l'occupation de l'esprit, à moins qu'ils ne puissent s'y adonner exclusivement : alors c'est différent, et encore! — Par votre position médiocre, leur dis-je, vous êtes entourés d'une foule de gens qui ne vous comprennent pas et qui, par cela même, vous ridiculisent ou vous méprisent; leurs goûts ne sont pas les vôtres, vous vous trouvez seuls, et, quelle que soit sa fascination, l'étude ne remplit pas le vide d'un cœur sensible. »

Et, tout en sachant ce qu'elle coûte de pénibles labeurs et d'efforts, il ne se faisait pas illusion sur le néant de cette science, si difficile à acquérir. Pour s'en consoler, il en badinait. Un jour, il interrogeait une personne sur le peu qu'elle pouvait savoir :

— Eh! je ne sais rien, lui répondit-elle; le peu que je sais c'est le pont aux ânes.

— Le pont aux ânes! fit Béranger, tout le monde passe dessus, les académiciens en tête.

Mme A.-M. BLANCHECOTTE.

— La suite prochainement. —

DOM BAZIN LE MALÉDICTIN

IV [1]

— ... Romancier mon ami, un peu de répit, s'il vous plaît ! Vous imaginez-vous, par hasard, que M. Flavien Méric, professeur de botanique, puisse raconter ses impressions tambour battant, comme un Alexandre Dumas? Vous m'avez demandé avec instance l'histoire de Dom Bazin le Malédictin, et je vous la donne bien volontiers, détail à détail, sans trop me presser et sans prendre la peine de rien inventer. Mais voilà que, dès les premières pages, tourmenté sans doute du désir de tout apprendre à la fois, ou vous rappelant peut-être les sots contes que d'autres vous ont faits sur son maître, vous me lancez étourdiment question sur question :

— Est-il vrai que Dom Bazin fumât la cigarette? Jurait-il par le nom de la Vierge comme les Espagnols, ou par le sang du Christ comme les Italiens ? Quelles étaient bien précisément ses relations avec la marquise de Villerambert ? N'était-il pas un peu irrégulier, un peu hérétique, un peu fou ? ne l'a-t-on jamais interdit ? »

— « Il fumait la cigarette (soyez satisfait !) depuis son retour de l'émigration; mais quant à ses mœurs, à ses croyances, Dom Bazin n'a jamais donné prétexte au plus léger soupçon. Il avait la tête fort bonne, et ne jurait pas plus en espagnol ou en italien qu'il ne jurait en français. »

Maintenant, je vous en prie, ne me troublez plus mal à propos. Ce n'est pas un récit cavalier que je vous donne : c'est une vision dorée qui se détache par degrés et lentement sur le fond lumineux de mes souvenirs. Vous voudriez déjà pénétrer dans la chambre des Belles Saintes, et nous ne sommes encore, Dieu merci ! que devant la porte du Pavillon ! Je ne vous écoute plus, écoutez-moi vous même, puisque vous m'avez prié de parler. »

[1] Voir le numéro précédent, p. 297.

V

Sur l'indication de Guillaume, j'avais traversé une vaste pelouse et m'étais arrêté un instant, pour respirer, devant l'entrée de l'ancienne demeure de madame de Villerambert. Cette belle habitation, avec son perron de marbre blanc où s'appuient, deux à deux, quatre colonnes de marbre rouge, m'inspira un sentiment d'admiration et de respect, mêlé de je ne sais quelle appréhension involontaire. Etais-je réellement intimidé? je l'ignore; mais j'avais un peu d'inquiétude, j'hésitais, j'aurais voulu rétrograder, et je l'aurais peut-être fait s'il m'eût fallu soulever le marteau. Heureusement la porte était entrebâillée; je me résignai à monter de côté les marches du perron, et, le front appuyé contre une colonne, je hasardai un regard entre les deux battants à demi clos. Mes paupières tremblaient, mes pieds fourmillaient. Si j'avais aperçu la soutane de Dom Bazin, il est fort possible que j'eusse rejoint Guillaume. A l'extrémité d'un large corridor ouvrant par une porte vitrée sur un grand jardin, et tout à fait au milieu d'un pâle losange dessiné sur le mur par le soleil couchant, j'aperçus une coiffe blanche et des lunettes bleues. La coiffe avait exactement la forme d'une coquille d'œuf que vient de percer le bec d'un oisillon; elle encadrait le front, elle pressait les joues, elle cachait presque le menton d'une figure amaigrie dont on ne distinguait que les sourcils, le nez et la bouche. Sans les lunettes bleues, cette ébauche de figure eût très-bien pu, à distance, passer pour une vraie tête d'oiseau. Qui donc, excepté la tante Bénigne, avec son horreur du bruit, aurait eu l'idée de cloîtrer ainsi ses oreilles? La coquille de mousseline devait avoir été inventée pour protéger une ouïe trop délicate. C'était donc la tante Bénigne qui m'apparaissait au fond du corridor.

Je glissai comme une anguille entre les deux battants de la porte, et, l'haleine suspendue, je m'avançai finement sur la pointe du pied. Une biche ne m'aurait pas soupçonné, la tante Bénigne poussa un cri d'alarme.

— Ah! mon Dieu! qui est là? dit-elle.

Et les lunettes roulèrent sur ses genoux qui se mirent à trembler, à se choquer, à sauter, ce qui fit que le cri de Bénigne fut suivi d'un petit son cristallin. Les lunettes s'étaient sans doute brisées en tombant sur le parquet.

— Qui est là? répéta dans le jardin une voix fine et sonore. A qui en avez-vous, sensitive ma sœur, à qui en avez-vous?

— C'est, c'est, c'est... balbutia la pauvre fille effarouchée.

Mais sa voix défaillante se replia aussitôt dans une espèce de roucoulement.

— Voyons, ma tourterelle, est-ce quelque vautour? est-ce un ravisseur, est-ce un voleur?

J'entendis une chaise grincer sur le sable. Un homme en soutane parut à la porte vitrée du côté du jardin.

— Eh bien donc, qu'y a-t-il, plaintive? Fille de Sion, pourquoi gémissez-vous?

— Ce n'est rien, mon Dieu! ce n'est rien! ne vous dérangez pas, je vous prie.

— Comment? s'écria Dom Bazin d'un ton sentimental et railleur. Mademoiselle Bénigne pousse un cri d'alarme, ses narines palpitent, ses genoux sautent, ses lunettes se brisent, et ce n'est rien! Il y a un criminel, j'en suis sûr, il y a un criminel!

Comme Dom Bazin riait des yeux et des lèvres, quoique sa voix parût courroucée, je marchai résolûment vers lui, et, sans trop élever le ton ni trop l'adoucir, je me confessai du péché d'imprudence.

— Le criminel, monsieur, c'est moi. J'aurai par mégarde heurté quelque chaise en entrant; j'aurai, sans le vouloir...

— Allons, ne mentez pas, petit drôle! me dit Dom Bazin en me tirant l'oreille, tandis que la tante Bénigne me lançait de son œil bleu un rayon de tendresse reconnaissante. Il est évident que vous n'avez pas pénétré ici comme une tempête. Regardez-le, ma sœur : il n'a pas la mine d'un ouragan, ce garçon-là!

— Oh! sûrement non, roucoula Bénigne rassurée. Il a plutôt l'air d'un enfant docile et sage.

— Est-ce vrai, marmot, que vous êtes sage et docile? Je ne m'y fierais pas; vous avez sur le front un épi rebelle qui n'annonce rien de bon. Mais qui êtes-vous, mon fils? que me voulez-vous? je ne vous ai jamais vu, je crois. Et vous, Bénigne, le connaissez-vous?

— Je m'appelle Flavien Méric.

— Ah! le fils de Méric! le petit Visigoth de Puicheric! Viens ici, pendard, viens sur mes genoux, et sens tout de suite les poils de ma barbe. Je ne suis pas un père Boniface, comme ton père, moi. Je suis un tyran, entends-tu bien? et, puisque tu viens à mon école...

— Vous me donnerez le fouet si je le mérite. J'ai besoin d'être corrigé, je le sais.

— Bah! vraiment! Et, sachant que je te corrigerais, tu es venu ici de ton plein gré?

— Guillaume m'a accompagné, vous pouvez questionner Guillaume.

— Non, non, j'aime mieux te croire sur parole. Il ne faut jamais questionner les domestiques sur leurs maîtres. Si tu m'as trompé, l'avenir me le dira. Comment se portent tes parents? A merveille, n'est-ce pas? Tu ne serais pas à Castans si Puicheric était malade. Ah! petit Visigoth, tu viens à l'école chez les Romains : gare à la férule, gare aux étrivières! Sais-tu quelques bribes de latin, déjà?

— Un peu de latin, un peu d'histoire, un peu de géographie...

— Assez, assez ! D'ailleurs, peu importe. Il ne s'agit pas seulement d'instruction, il s'agit surtout entre nous d'éducation, c'est-à-dire de correction. Tu es un petit sauvageon qui croît de travers, à ce que dit ton père. Nous te grefferons, mon ami, nous te taillerons en éventail, en quenouille, ou nous te mettrons tout simplement en espalier, comme ces poiriers de mon jardin que tu peux voir d'ici crucifiés sur le mur.

— En éventail, en quenouille, en espalier... Taillez-moi comme il vous plaira, vous êtes le maître.

— Ah ! le gentil enfant ! dit Bénigne : voyez-vous comme il est résigné, comme il est docile !

— Ne le flattez pas, je vous en prie : son éducation va commencer, ma sœur ; et, par parenthèse, c'est vous qui aurez amené sa première punition.

Dom Bazin me fit mettre à genoux et tendre la langue. Il tira de sa soutane une boîte d'écaille blonde remplie jusqu'au bord de pastilles rouges, vertes, jaunes, bleues, orangées, et il en suspendit une au bout de ses doigts, sur la pointe même de ma langue déjà émoustillée par le rayonnement de ces sucreries.

— En entrant dans cette maison, me dit sévèrement Dom Bazin, vous avez proféré un mensonge, et cela pour conquérir les bonnes grâces de la tante Bénigne, n'est-il pas vrai ? Quel autre motif aurait pu vous inciter à soutenir que vous aviez renversé une chaise ? Il n'y avait pas de chaise au milieu du corridor, je l'ai fort bien remarqué, monsieur. Puisque votre langue a péché, nous allons punir votre langue, petit courtisan.

En voyant briller sous mon nez une pastille du plus joli rouge, il me fut d'abord à peu près impossible d'imaginer comment cette friandise pouvait se changer en instrument de supplice. Je la suçotai du bout des lèvres; elle n'avait point d'amertume, elle était fondante et sucrée, elle sentait la menthe. Dom Bazin, les yeux étincelants de malignité, la promenait doucement sur ma langue tendue; elle m'effleurait à petits coups, elle me chatouillait, m'agaçait, me piquait, en laissant de seconde en seconde à mes papilles un atôme de sucre parfumé. A force de se promener, elle fondit. Dom Bazin en puisa dans sa boîte une seconde qui sentait le citron, une troisième qui avait le goût du café, une quatrième qui rappelait la saveur de la vanille. La seconde passa sur ma langue comme une brosse, les deux autres comme un râteau; elles me donnaient en fondant une double sensation de plaisir et de douleur. A la fin, la douleur l'emporta : une chaleur cuisante brûlait mes papilles. Je retirai ma langue sucrée et gonflée, parfumée et écorchée. Le châtiment avait été plus violent que je ne pouvais m'y attendre; je me suis souvenu longtemps du supplice de la pastille.

— Tu ne mentiras plus, mon petit ami, me dit en riant Dom Bazin.

— Vous ne mentirez plus, me dit Bénigne apitoyée sur mon sort; non, je vous en prie, vous ne mentirez plus, mon enfant, quand même ce serait pour me rendre service ou pour me faire plaisir.

Cette marque d'intérêt me toucha. Je baisai avec effusion la main glaciale de la bonne fille. Quant à Dom Bazin, je le regardai sans rancune avec un mélange de déférence et d'étonnement. Ce n'était pas un maître comme un autre : il avait une manière si originale de punir, que je lui pardonnai d'avance l'autorité qu'il allait exercer à mes dépens; je crois même que je me promis tout bas d'être quelquefois indocile ou rebelle par pure curiosité. Mon maître, je le devinai bientôt, m'estimait déjà pour le courage que j'avais montré en subissant mon supplice.

— Petit Visigoth, me dit-il, je suis content de toi, tu as supporté la douleur en vrai Romain.

Un peu de fierté me passa dans l'âme et y fit entrer un peu d'affection pour celui qui, tout en me châtiant, trouvait le moyen, en ce moment même, de me rehausser à mes propres yeux. Lorsque Dom Bazin m'eut entraîné à sa suite dans les divers appartements de sa vaste demeure; quand j'eus visité le salon tendu de vieilles tapisseries à personnages, la salle à manger ornée de sujets de chasse, les chambres du premier étage où les guirlandes fleuries couvraient les plafonds et les murs des couleurs les plus divertissantes; quand j'eus admiré à loisir les commodes bombées en bois de rose, les épais rideaux de damas, les lourdes et riches tentures, les pendules émaillées, les tapis éclatants, l'argenterie et les porcelaines, il me sembla que je n'étais plus un étranger dans cette maison. Dom Bazin, qui avait compris mes extases, remit le lendemain à Guillaume une lettre pour mes parents, où il avait écrit ces propres mots :

« Laissez-moi Flavien pour un an, et ne venez pas le voir avant que je vous y autorise. Je vous le rendrai presque parfait, j'en suis certain, et je vous garantis qu'il n'aura pas une minute d'ennui dans ma maison. »

Pour moi, je vis repartir Guillaume sans le moindre serrement de cœur.

— Bien des compliments à Puicheric, lui dis-je du ton le plus joyeux.

J'avais assez bien profité en un jour des conseils et des indications de ce mentor gavache. Télémaque, dont j'avais lu les aventures, me paraissait un niais auprès de moi. Et pourtant je n'avais pas encore vu la chambre des Belles Saintes.

VI

Un an s'écoula. Je ne comptai ni les jours ni les heures : ce fut un éclair. Quel charme avait donc le Pavillon, quelle séduction la tante Bénigne, quelle chaîne puissante Dom Bazin pour me retenir sans regret loin de mes pa-

rents et me les faire presque oublier? Je n'ai pu me rendre compte que longtemps après de la magie de certains lieux et de certains êtres qui ont réellement la vertu d'enchanter. Pourquoi telle solitude nous a-t-elle paru si peuplée? comment l'univers entier a-t-il tenu pour nous dans une maison des champs? d'où vient qu'un ou deux êtres humains ont plus largement rempli notre existence que des milliers de visages connus et de noms illustres? Les poussières de la vie nous effleurent à peine; mais nous rencontrons *un esprit, une âme* : la vie a ses flambeaux!

Je fus réchauffé par Bénigne, je fus éclairé par Dom Bazin. Ils ne ressemblaient ni l'un ni l'autre aux échantillons de l'espèce humaine que j'avais déjà vus. Bénigne avait l'influence sympathique d'un bon petit génie inoffensif qui ne peut qu'aimer et qui ne saurait nuire; c'était une fleur d'innocence édénique, la simplicité d'un élément, la bêtise immaculée, *une bêtise céleste*, disait son frère. Dom Bazin jetait feu et flamme autour de lui : c'était un démon bienfaisant. Ils touchaient tous deux au monde surnaturel, à cause des traits singuliers qui les séparaient du monde ordinaire. Dans ce Pavillon isolé, je sentais instinctivement, et je retrouve encore, plus j'y songe, un peu de merveilleux, un peu de féerie.

Quand la tante Bénigne me disait : « En Espagne, où l'on me nommait *Benigna*, les femmes les mieux élevées fument comme les hommes, et les prêtres les plus respectables fument comme les femmes; » quand elle ajoutait à demi-voix en tordant le cou : « En Italie, un petit abbé en bas violets m'a adressé de jolis vers pour me demander à baiser ma main dans une église; » quand elle me racontait naïvement qu'elle n'avait jamais pu terminer les bas qu'elle tricotait pour son frère depuis la première Révolution, parce qu'elle laissait tomber les mailles ou ne comptait pas exactement ses points : il me suffisait de fermer les yeux pour avoir des ailes et pour m'envoler aussitôt dans je ne sais quel monde invraisemblable ou fantastique. Dès qu'il faisait grand vent, elle s'écriait : « Les saints soufflent, » comme si elle eût canonisé la troupe d'Éole. Si elle essayait de me peindre le caractère de son frère, elle se contentait de cette simple réflexion : « Dieu est bon, vois-tu, quoiqu'il tonne. » Comme elle demeurait toujours au rez-de-chaussée, et que Dom Bazin avait l'habitude de se promener en lisant plusieurs heures par jour à l'étage supérieur, elle déclarait très-sincèrement qu'à force de lui marcher sur la tête, le chanoine avait fini par la lui aplatir. Elle n'en voulait pas d'ailleurs à Dom Bazin; il avait trop de sang dans les veines, ce qui le forçait à être sans cesse en mouvement, tandis qu'elle se voyait, au contraire, forcée de rester sans cesse clouée dans son fauteuil. Elle entendait des voix, elle était souvent troublée par des apparitions ou des visions. Les moindres circonstances de la vie ordinaire la jetaient de plein vol dans le monde du rêve. Elle allait chaque jour en enfer, en purgatoire, au paradis.

— Donnez-moi des nouvelles de Dieu le Père, lui disait parfois Dom Bazin.

Aussitôt elle récitait couramment sa gazette du ciel : elle avait vu le bon Dieu dans une espèce de chaire, à mi-corps, comme on voit un homme à sa fenêtre. Un jour que le curé de Castans avait parlé sur les sept péchés capitaux, en rappelant que le juste lui-même pèche sept fois par jour, elle s'endormit après le dîner, la tête encore ébranlée par le sermon, et voici ce qu'elle nous dit à son réveil avec la candeur d'un enfant :

« J'ai vu le Père éternel, la Vierge Marie, le Saint-Esprit et saint Joseph. Notre-Dame avait sur ses genoux un chapelet en grains de raisin, jaunes comme l'ambre. L'Enfant Jésus et le Saint-Esprit se disputaient le chapelet. Déjà le Saint-Esprit, avec son bec rose, avait picoté quatre grains, lorsque le petit Jésus lui serra le cou pour lui faire lâcher prise. Le Père éternel courroucé leva la main sur son Fils; mais saint Joseph se plaça devant l'Enfant et reçut le soufflet. Quand je me suis éveillée, le petit Jésus disait à saint Joseph : « Présentez, s'il vous plaît, l'autre joue. »

Il résultait évidemment de ce rêve que les péchés capitaux avaient leur entrée au paradis. Le Saint-Esprit avait péché par gourmandise, l'Enfant Jésus par envie, le Père éternel par colère, et peut-être Notre Dame par paresse, car elle aurait pu tout empêcher en mettant adroitement le chapelet dans son sein.

— Entends-tu cette païenne? me dit en clignotant Dom Bazin. Sans savoir la mythologie comme nous, elle place innocemment le paradis dans l'Olympe, elle travestit le bon Dieu en Jupiter.

— Qu'est-ce donc que Jupiter? demandait Bénigne.

— Dites à Flavien de vous enseigner le latin, et vous le saurez.

— Le latin, répondait Bénigne, n'est pas nécessaire pour mon salut.

Alors Dom Bazin entreprenait de démontrer que, pour être sauvé, il fallait entendre parfaitement le latin. Il développait à l'appui de sa thèse tant de bons arguments, que la pauvre Bénigne, à demi convaincue, était prête à écouter mes leçons. Mais, hélas! j'aurais été sans doute un professeur très-insuffisant. J'étais paresseux, je n'étudiais guère, et, comme j'avais un maître fort distrait, les journées se passaient en promenades, en explications de vive voix, en récits et en causeries, en lectures commentées au pas de course. On avait rarement le temps de me faire réciter mes auteurs ou de vérifier mes devoirs écrits.

Dom Bazin m'entraînait à sa suite, du matin au soir, tantôt vers les cimes de Nôre, du côté des domaines du maréchal Soult, tantôt vers la vallée de Caunes, au fond des carrières de marbre, tantôt vers la grotte de Limousis, où nous dînions à la lueur des torches, au milieu d'étincelantes cristallisations. C'est ainsi que j'ai recueilli les meilleures leçons de ce maître singulier qui me défendait de rien apprendre par cœur, parce que la mémoire, disait-

il, n'est que la servante de l'intelligence, et n'est bonne qu'à faire le ménage des autres facultés. Dom Bazin procédait volontiers par sentences, par saillies, par maximes, résumant brièvement des idées générales; il mêlait volontiers tous les sujets, allant de l'un à l'autre avec la plus capricieuse éloquence; et si je ne le comprenais pas, si je l'interrogeais, il m'imposait silence d'un geste ou d'un mot : « Tais-toi, me disait-il, tais-toi; je laboure, je sème, et je plante; il n'est pas nécessaire que le champ où je travaille comprenne à l'instant ce que je fais. » Il avait grandement raison, le Malédictin ! Ce qu'il a planté a grandi, ce qu'il a semé a mûri. Je me suis souvent émerveillé de retrouver dans mon esprit, des fragments de conversation, des éclairs de raisonnement, des comparaisons ou des définitions lumineuses que j'avais à peine entendues autrefois, et que sûrement je n'avais pas comprises. Sur les mathématiques, il me disait : « C'est Dieu qui a inventé le système décimal, en nous donnant dix doigts ; » sur la géographie : « C'est une science de surface, la science des courriers et des postillons ! » Sur la philosophie : « C'est la religion mise à pied, sans ailes; » sur les ordres monastiques : « Les franciscains étaient des mendiants, les jésuites des procureurs, les dominicains des avocats, les bénédictins des savants et des hommes de lettres. » Quelquefois il m'interpellait sans motif; plus souvent il oubliait tout à fait ma présence, et, cessant de parler brusquement, tombait en méditation ou en rêverie. Alors, devant les torrents en poussière, devant les prés suspendus entre deux rochers, devant les maigres petits champs où deux vaches étiques traînaient la charrue, d'autres images s'élevaient à mes yeux des profondeurs de la plaine où je comptais d'en haut dix-huit clochers. Je revoyais entre la rivière d'Aude et le canal du Midi, mon village de Puicheric avec ses toits rouges, ses jardins entourés de cyprès pour briser l'effort des grands vents, mon père et ma mère se promenant avec mon oncle Marc le long d'une immense pièce de terre, appelée *champ de la Barque*, où travaillaient à l'aise le même jour dix paires de mules fringantes. Plus souvent, je l'avoue, ma pensée se reportait vers Castans, vers le Pavillon, et Dom Bazin m'ayant demandé deux ou trois fois par hasard : « A quoi songes-tu? » il m'est arrivé de lui répondre presque à mon insu : « A la chambre des Belles Saintes ! » Dom Bazin se levait alors sans me répondre, ou me racontait toutes les catastrophes que le démon de la curiosité avait amenées, depuis la légende d'Adam jusqu'à celle de Barbe-Bleue.

Après le système d'enseignement du chanoine, ce qu'il y avait de plus curieux chez lui, c'étaient ses distractions. Elles étaient si involontaires, si fréquentes, si avérées, que la tante Bénigne en avait fait le sujet de ses meilleures plaisanteries : « Il prend le côté de l'Épître pour le côté de l'Évangile. » Les méprises et les confusions de Dom Bazin se renouvelaient presque tous les jours et de la façon la plus étrange. Il lui est arrivé devant moi de lire les odes

d'Horace, croyant lire son bréviaire. Il faisait le signe de la croix en scandant ce vers :

O fons Blandusiæ, splendidior vitro!

Les poëtes de l'antiquité grecque et latine lui étaient aussi familiers que les Pères de l'Église. Son front, séparé en deux parties, non par une ride (il n'en a jamais eu), mais par un sillon très-léger, renfermait (c'étaient ses propres paroles) d'un côté la science profane, et de l'autre la science sacrée. Les deux compartiments devaient communiquer sans doute. Il en prenait son parti gaiement, il en riait.

Son érudition abondante révélait tout de suite l'ancien moine; il était resté moine d'ailleurs par ses préjugés contre le clergé séculier. Je l'entendis un dimanche, pendant que je jouais avec le tricot de la tante Bénigne, dire formellement au curé de Castans : « Vous autres, curés, vous êtes des ignorants, des ambitieux, des gens en place. Nous étions la noblesse de l'Église, vous n'en êtes que la bourgeoisie; l'évêque est un préfet qui vous nomme maires ou adjoints dans une de ses paroisses. Et le chapitre lui-même, son conseil général, croyez-vous qu'il soit très-propre à l'édifier sur les affaires du diocèse? Les chanoines devraient éclairer leur évêque : ils font la partie de whist avec monseigneur. — Vous êtes pourtant chanoine, répliqua doucement le curé. — Il y chanoine et chanoine, comme il y a fagots et fagots. — Je ne l'ignore pas, croyez-le bien; il y a même tel chanoine qui serait digne d'être évêque. »

Dom Bazin ne répliqua pas, il rougit. Avait-il souhaité jadis la crosse et la mitre? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il les aurait noblement portées. Par sa taille élevée, par son embonpoint majestueux qui rappelait le contour d'un beau vase antique, par ses blanches mains de velours, par sa haute mine impertinente que j'ai retrouvée plus tard dans le portrait du cardinal de Rohan, par l'ensemble de sa physionomie et la dignité naturelle de sa personne, Dom Bazin était né prélat. Madame de Villerambert lui aurait obtenu un siége, m'a-t-on dit, si la Révolution n'avait mis trop brusquement fin au crédit de la marquise. Quand il célébrait l'office divin aux solennités, on aurait cru qu'il officiait pontificalement. Mais, en supposant qu'il eût été prélat, aurait-il gardé son originalité? Monseigneur Bazin ne serait-il pas resté au-dessous de Dom Bazin? aurait-il inventé le supplice de la pastille? m'aurait-il forcé de lui servir la messe un dimanche, en me traînant par le collet jusque sur les marches de l'autel, en face des assistants, pour me punir d'avoir refusé par vanité la calotte d'enfant de chœur? m'aurait-il contraint de casser devant six convives, à table, toute une pile d'assiettes de porcelaine tendre, parce qu'avec mon étourderie de sapajou j'avais renversé et brisé une soupière d'un coup de coude? Je faillis mourir de confusion ce jour-là, comme

je faillis mourir de peur, le jour où il me surprit dans la chambre des Belles Saintes.

VII

Cette chambre mystérieuse dont m'avait tant parlé Guillaume, la seule partie de sa maison que le révérend Malédictin ne m'eût pas ouverte, cette chambre où Bénigne elle-même n'avait jamais pénétré, que de journées d'inquiétude elle m'a causées, sans compter les nuits d'insomnie ! J'avais observé qu'avant de se coucher Dom Bazin allait chaque soir méditer et prier dans cette chambre où il avait tous ses livres. J'entendais sa voix du corridor, je me creusais la tête pour inventer un prétexte qui me permît de frapper à la porte sans être grondé. Après mille hésitations, je frappais, dans l'espoir que la porte en s'ouvrant me laisserait voir des merveilles. Dom Bazin, pour toute réponse, me criait de l'intérieur : « Allez-vous-en, » et, le lendemain, il me traitait comme un étranger. Quand le démon de la curiosité s'est logé dans une cervelle de femme ou d'enfant, il faut que la curiosité soit satisfaite ou que la cervelle éclate comme une chaudière à vapeur. Je résolus un jour, pour mon malheur, de céder à la tentation du démon.

Les croisées de la bibliothèque s'ouvraient sur le jardin. Or, au fond du jardin, il y avait un arbre assez haut, un sapin, si je ne me trompe, tout juste en face de ces croisées. Je grimpai sur l'arbre et ne vis rien; mais j'avais été aperçu : Dom Bazin condamna le sapin au feu. Tandis que cet arbre brûlait, je rêvais criminellement d'échelles, de ballons, de sauts périlleux, de tremplins élastiques. Après des efforts redoublés de combinaison, je m'arrêtai au moyen le plus simple : « Il faut enlever la clef de la chambre pendant la nuit ! » Comment la distinguer des autres clefs? où la trouver? Me voilà tout frémissant. Je me heurte le front, je regarde le ciel, je médite, je cherche, et, tout à coup, je devine en même temps, par un éclair de logique sauvage, que la clef doit être très-petite et qu'elle doit se cacher dans la poche la plus secrète de Dom Bazin, dans le gousset de sa culotte. En effet, c'est une clef de montre que je tâte au fond du gousset. Elle est dans ma main, ô triomphe! et Dom Bazin repose, en ce moment, comme un bienheureux !

Je pénètre résolûment dans la chambre à la lueur d'un reste de bougie dérobé la veille au salon. C'était bien la chambre des Belles Saintes ! En face de la bibliothèque dont les rayons occupent tout le mur de droite, trois tableaux à cadre doré se détachent merveilleusement sur une tenture de cuir un peu sombre. Je lis sur les cadres : sainte Louise, sainte Marie l'Égyptienne, sainte Madeleine. La première, le front noyé dans une ombre vaporeuse, lance vers le ciel un regard oblique, ardent et voilé. La seconde, repliée sur

elle-même, semble d'abord toute nue; je me trompe, elle est revêtue d'un habit de lumière, d'une de ces robes couleur de soleil que les fées donnent aux princesses dans les contes. La troisième... oh ! la troisième, qui se mire dans une glace en tordant sa chevelure d'or, c'est assurément la sainte pécheresse, mais la pécheresse avant sa conversion. Au-dessous des trois tableaux se dressent trois figures de marbre blanc, trois jeunes filles en groupe, soutenues par une large console en forme de pric-Dieu. Une inscription en caractères noirs m'apprend que ce sont les trois Vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité. Qu'elles étaient gracieuses, les trois sœurs !

J'embrassais ou croyais embrasser la plus belle des trois, l'Espérance, quand j'entendis marcher derrière moi. Quelqu'un m'avait entendu et suivi. Je me retournai, c'était Dom Bazin; il avait l'air confondu de mon audace. Pour moi, je ne respirais plus, j'étais atterré. Dom Bazin, pâle de colère, me montra du doigt la porte et me dit : « Sortez à l'instant de cette chambre. Demain vous sortirez de cette maison. »

La tante Bénigne pleura, supplia, demanda ma grâce au nom de tous les saints. Dom Bazin fut inflexible. Il me renvoya le lendemain à mes parents sans leur donner par écrit la moindre explication.

VIII

Après la mort du révérend Malédictin, quand je rencontrai son neveu Maxime sur la place de la Bourse, et qu'il m'offrit à vil prix les trois tableaux et les trois statues qui formaient tout son héritage, vous imaginez si je m'empressai d'accepter. Quelle fut ma surprise, ou plutôt ma stupéfaction, lorsque, dans les belles saintes de Dom Bazin, je saluai de très-bonnes copies du Corrége, du Titien et de Léonard, lorsque, dans ses trois Vertus théologales, je reconnus une reproduction du groupe classique des trois Grâces ! Les tableaux et les statues avaient été léguées à Dom Bazin par madame de Villerambert, qui, par une faiblesse de dévote un peu mondaine, avait canonisé de son chef la Monna Lisa, l'Antiope, la maîtresse du Titien, et travesti les Grâces païennes en Vertus chrétiennes, uniquement sans doute pour ne pas effaroucher les bonnes âmes de Castans. Dom Bazin avait-il pu ignorer cette pieuse ruse, lui qui dirigeait la conscience de la marquise? Il s'était contenté de mettre sous clef tableaux et statues. Cependant, qui oserait le damner pour avoir médité devant l'Antiope et pour avoir fait sa prière devant les trois Grâces? Il a trop honoré la beauté profane, il a trop aimé l'antiquité : oui, ce fut un païen, si l'on veut, mais, comme tous les grands artistes de la Renaissance, un païen innocent.

HIPPOLYTE BABOU.

POÉSIE

MISANTHROPIE ET REPENTIR

I

Où s'en va notre vie? où s'en vont nos pensées?
Nos souvenirs, rameaux à moitié défleuris,
Où soupirent en vain des colombes blessées,
Dans notre âme attristée effeuillent leurs débris.

L'on voudrait revenir sur les routes laissées,
Reprendre sa foi vive et ses rêves chéris,
Revivre une heure encor dans les heures passées,
S'asseoir à l'ombre, en paix, sous de jeunes abris.

L'ombre descend sur nous plus large et plus profonde;
Et, les pieds déchirés par les ronces du sort,
Nous mourons tous les jours en courant vers la mort.

L'inexorable ennui qui désole le monde
Au-dessus de nos fronts plane comme un corbeau,
Et de son aile noire il nous pousse au tombeau.

II

Je me sens, jeune encor, mourir de lassitude,
D'ennui, ce mal cuisant dont on n'a point pitié;
Je hais l'humanité, je hais la solitude
Où, n'ayant rien appris, je n'ai rien oublié.

Ma vie est un coteau dont la montée est rude;
Sur la foi vainement mon bras s'est appuyé,
Et je marche à tâtons, dans mon incertitude,
Déjà las de l'amour et las de l'amitié.

Je m'avance, courbé, l'âme pleine de joie,
Vers mon tombeau, qui tarde à dévorer sa proie;
Une sueur de sang, flot noir, baigne mes pas.

Mon cœur tombe en lambeaux sous l'ennui qui le mine;
Et quand la mort viendra, dans ma froide poitrine,
Frapper mon cœur, — la mort ne l'y trouvera pas.

III

Comme le firmament, les âmes ont leur brume
Qui voile les rayons de l'intime soleil;
L'esprit doute, le cœur dort un ingrat sommeil.

Des maux qu'on a soufferts on sent monter l'écume;
D'un blasphème inutile on menace les cieux,
On insulte l'autel d'où l'on chassa ses dieux.

Et puis l'âme s'apaise et veut encor sourire
Aux jeunes visions fuyant dans le lointain :
Le soir calmé pardonne aux bonheurs du matin.

Ainsi je m'étonnais d'avoir osé maudire,
Puisqu'en rouvrant mon cœur j'y retrouve toujours
Les vieilles amitiés et les jeunes amours.

IV

N'avez-vous pas au fond de l'âme,
Si d'amour vous avez langui,

Le cher souvenir d'une femme
Qui vous aima, qui vous a fui?
C'est un rayon d'or, une flamme
Dans les brouillards de votre ennui.

Il ne faut pas qu'on désespère,
Qu'on ferme son cœur ou sa main,
Ni qu'on s'acharne à sa misère :
Pour qui doute sur son chemin,
La veille tient une lumière
Devant les pas du lendemain.

V

L'amour est un doux oreiller,
Tout gonflé de myrte et de rose,
Où le front mollement repose,
Où l'âme craint de s'éveiller.
Quel songe! — Une fée, ange ou femme,
Avec un long gémissement,
Nous souffle l'odeur de son âme
Sur la bouche amoureusement.
On sent des blessures divines;
Le rêve finit dans les pleurs :
On s'est endormi sur des fleurs,
On s'éveille sur des épines.

HENRI CANTEL.

LES MÉMOIRES

DE BUSSY-RABUTIN

J'aime à croire que Bussy-Rabutin serait aux anges s'il apprenait qu'au bout de deux cents années sa petite gloire de bel esprit s'est ranimée et que l'on réimprime, plutôt deux fois et trois fois qu'une, l'*Histoire amoureuse* qui lui a coûté si cher. Après l'*Histoire amoureuse* de Bussy sont venus ses *Mémoires;* après les *Mémoires* nous aurons la *Correspondance* tout entière. Voilà donc un homme ressuscité de pied en chef, comme au jour du dernier jugement.

Mais si des médisances surannées ont pu nous intéresser encore, c'est qu'il y a de l'histoire en jeu dans cette résurrection; et ce n'est pas pour le plaisir de Bussy, c'est pour notre instruction même que nous relisons ce qu'il a écrit autrefois sans beaucoup penser à nous. En ce temps d'études sur les mœurs générales et sur les anciennes formes de la société, il est utile de suivre au travers des siècles l'amélioration constante de nos mœurs et l'organisation de plus en plus sage des sociétés modernes; il faut se plaire avec ce délicieux monde des anciennes cours, goûter son esprit, parler sa langue; mais il faut se féliciter de n'y plus vivre que par la mémoire, et ne regretter cette langue, cet esprit et ces délices que pour en donner le goût, s'il se peut, et l'exemple aux siècles nouveaux.

Voilà, si je ne me trompe, la morale de toutes ces réimpressions, de toutes ces restaurations, de toutes ces études dont le dix-septième siècle est l'objet. On ne cherche pas, en faisant des portraits, en annotant des Mémoires, à occuper sans cesse la postérité de quelques-uns des héros de cet âge disparu; on songe surtout à peindre une époque de l'histoire qui a jeté un grand éclat et dont les vices même nous intéressent.

En réalité, Bussy n'aura pas gagné grand'chose au réveil de ses livres; ce

n'est pas non plus un personnage digne de beaucoup d'estime, et sa disgrâce n'est point de celles que la postérité désapprouve et dont elle venge les victimes. On n'a qu'à ouvrir ses *Mémoires* pour le connaître [1].

Un air de sincérité assez marqué et même assez arrogant donne aux *Mémoires* de Bussy une importance historique qui est à considérer. Si l'on a réussi à montrer que l'*Histoire amoureuse*, un roman de scandale, est un ouvrage important pour l'histoire, médisant et non calomnieux, le témoignage des *Mémoires* n'a pas besoin d'un commentaire pour prendre de l'autorité; de soi-même il emporte la confiance. C'est donc là un ouvrage à mettre au rang de ceux que l'on consulte le plus sûrement lorsque l'on touche à l'histoire du dix-septième siècle.

Les parties principales sont le récit des guerres qui ont eu lieu à la fin du règne de Louis XIII, les détails que Bussy donne sur les combats livrés pendant la Fronde et l'exposition qu'il fait des petits événements qui ont amené sa ruine.

Depuis 1789 nous avons une armée nationale, une hiérarchie, des lois, des institutions militaires : l'Europe le sait de reste. Le dix-huitième siècle, sauf en deux ou trois rencontres, n'avait pas couronné de lauriers les drapeaux de la patrie; mais à qui la faute? à la monarchie, qui, dans sa décrépitude, ne soutenait pas l'œuvre de Louis XIV et de Louvois. En effet, à partir de 1666 et jusqu'en 1691, pendant le ministère de Louvois, il y eut un grand effort tenté pour discipliner et accroître les forces guerrières de la France : ce n'était qu'une organisation intermédiaire entre les armées de la féodalité et les armées de la révolution; mais c'était déjà une œuvre féconde : la France, pendant trente ans, fut invincible.

Les *Mémoires* de Bussy nous rejettent dans les dernières années de l'ancien système de guerre, en plein désordre, dans les petites campagnes d'une saison, au milieu des petites bandes de volontaires. Rien n'est plus étrange que la manière dont se conduisaient, dans le gros et dans le détail, les plus im-

[1] M. Ludovic Lalanne les a publiés récemment dans la Bibliothèque Charpentier, avec tout le soin qu'il sait mettre dans ses éditions. Le texte, revu en très-grande partie sur un manuscrit de famille que M. de Laguiche lui a communiqué, et complété d'après le *Supplément aux Mémoires et aux Lettres*, est aussi exact et aussi complet que possible. Une notice substantielle contient tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur l'auteur et sur ses œuvres. Des notes courtes, mais nombreuses, donnent partout les éclaircissements et les renseignements que peut désirer le lecteur. Une bonne table complète ces deux volumes, dont le public profitera amplement et que l'on peut, en effet, regarder comme un excellent modèle d'éditions historiques. Rien n'y fait défaut, rien n'y est excessif. Cette juste mesure est ce qu'on ne rencontre guère et ce qui est pourtant le plus utile à rencontrer. Comme M. Lalanne prépare la *Correspondance* si variée et si intéressante de Bussy, ce sera lui qui aura le droit de dire qu'il a le plus travaillé à remettre au jour les écrits de Bussy. Les historiens lui en sauront gré.

portantes entreprises. Point de discipline, point ou trop de généraux, point de vivres, beaucoup de chevaux et peu d'infanterie, des régiments de deux cents hommes, des colonels de seize ans, des siéges de bicoque prolongés comme une partie de plaisir, nulle science de fortification, nulle stratégie, pas l'ombre d'une étude topographique : aussi quelle peine n'avait-on pas à régler, les armes à la main, le moindre différend ! Guerre étrangère, guerre civile, tout était interminable. Ne parlez pas d'industrie, de commerce, d'agriculture paisible; ces choses-là, en vérité, ne dateront que d'hier.

Ces ébats, ces promenades, ces jeux de bague des armées de gentilshommes, Bussy les a aimés et décrits comme l'exercice le plus naturel et le plus salutaire. Le difficile serait de choisir pour les citer, et non pas de rencontrer des échantillons de l'incapacité des chefs ou de la lâcheté des soldats. Les duels, voilà ce que ces nobles seigneurs estiment; avec n'importe qui, ami, ennemi, et pour n'importe quoi. Un exemple : Bussy a vingt ans, il est mestre de camp (colonel) déjà en 1638, au moment où les édits les plus sévères ont été maintes fois publiés. Il nous dira comment on rencontrait sur son chemin des aventures.

« Quelque temps après que je fus à Paris, un jour, au sortir de la comédie de l'hôtel de Bourgogne avec quatre de mes amis, un jeune gentilhomme gascon appelé Busc, dont le père était capitaine au régiment de Navarre, me tira à part pour me demander s'il était vrai que Damas, comte de Tianges, cousin-germain de mon père, eût dit qu'il était un ivrogne et son cadet un fou. Je lui répondis que je voyais si peu le comte de Tianges, que je ne savais pas ce qu'il disait. Il me répliqua qu'il était mon oncle (à la mode de Bretagne) et que, ne pouvant avoir cet éclaircissement avec lui à cause qu'il ne bougeait de la province, il s'adressait à moi. — Ah ! puisque vous voulez, lui dis-je, que je réponde pour lui, je vous dirai que quiconque le fait parler de la sorte a menti. — C'est mon frère, me dit-il, qui est un enfant. — Il lui faut donner le fouet, lui repartis-je ; mais il a menti comme un grand homme. Et en disant cela nous mîmes l'épée à la main. »

L'affaire n'a pas grande racine, mais elle tiendra. D'abord c'est un tumulte qui trouble les coups d'épée ; Bussy a toute une armée d'amis, Busc est seul et se retire ; Bussy le raille, lui demande son adresse, l'oublie, attend. « Le troisième jour, dit-il (admirez ces mœurs et ce point d'honneur), un gentilhomme que je ne connaissais point, et du nom duquel il ne me souvient plus, me vint trouver pour me dire qu'ayant appris que j'avais querelle avec Busc et que je le cherchais, il me venait offrir de m'apprendre où il était, pourvu que je me voulusse servir de lui, et que, ne connaissant ni l'un ni l'autre que de réputation, il avait eu inclination de me servir. Je lui rendis mille grâces des marques de son amitié; je le priai de considérer que j'avais déjà quatre de mes amis auprès de moi, que ce serait une bataille si je recevais l'honneur

qu'il me voulait faire, mais que je lui étais autant obligé que s'il l'avait fait. Il me témoigna être content de mes raisons : — Et puisque, me dit-il, monsieur, je ne puis être des vôtres, vous ne trouverez pas mauvais que j'aille offrir mon service à M. de Busc et que je lui dise que vous êtes ici. J'estimai le procédé de ce gentilhomme, nous nous embrassâmes, et je ne fus pas longtemps sans voir Busc passer en carrosse devant mon logis avec quatre hommes, entre lesquels était mon aventurier. Je les suivis à cheval avec mes amis jusqu'à Bourg-la-Reine. » Arrive à toute bride un cavalier qui s'attache, sans en démordre, au parti de Busc. Bussy est obligé d'envoyer un des siens à Paris, à l'entrée du Pont-Neuf, pour arrêter et engager dans la bataille le premier homme de bonne mine. Un mousquetaire passe, il monte en croupe de l'ami, il arrive à Bourg-la-Reine. Je laisse là ce joli conte qui finit par la mort de Busc ; un romancier y taillera trois feuilletons très-pittoresques; mais quel cas en doit faire quiconque se soucie du bon sens et désire que les hommes s'affranchissent de toutes leurs folies ?

Ces merveilleux chevaliers étaient donc de mauvais soldats. Toutes les fois qu'ils rencontrèrent une troupe tranquille, de la solide infanterie d'Espagne, ils eurent de la peine à se tirer de la rencontre. Ainsi fut souvent compromise la fortune de la France; elle aurait facilement péri si les autres peuples n'avaient pas eu aussi des gentilshommes.

C'est une plaisanterie excellente, alors, pour amuser une maîtresse, pour faire une niche à un ami, de réveiller en sursaut une ville de guerre, d'allumer des bûchers, de tirer le canon ; c'est une chose toute simple que d'avoir affaire à un intendant commode et de gagner d'un coup dix mille livres sur la dépense de son régiment.

Au siége de Mardick, en 1646, il y eut une journée qui coûta cher : la fleur de la noblesse y périt. Madame de Motteville, dans une de ses pages éplorées, raconte l'effet que la nouvelle en fit à la cour; elle montre les galeries et les jardins de Fontainebleau remplis de lamentations, les mères et les fiancées désespérées de ce qu'elles savaient ou craintives de ce qu'elles ne savaient pas, et la reine-mère allant des unes aux autres porter de bonnes paroles. Le coupable est précisément Bussy, qui, ce jour-là, sans autre raison que de faire une prouesse devant le duc de Nemours, lance un demi-escadron des volontaires de Condé sur un gros bataillon espagnol. Les chevaux hennissent, les panaches des cavaliers flottent au vent; ils vont magnifiquement tirer leurs vingt coups de pistolet et recevoir un millier de balles. Condé, d'une hauteur, avait vu cet engagement de bravaches; il envoya un compliment à Bussy et l'ordre de se retirer. Mais il était trop tard. Furie, folie inutile, sentant le roman de la Table Ronde; sujet d'orgueil peut-être, mais de quelle source de larmes, et pour les armées elles-mêmes quelle occasion de périls !

Bussy expose les faits sans trop de forfanterie : nulle part ailleurs la vérité

n'est si vivement ni si nettement exprimée. Feuilletez les rares endroits des Mémoires contemporains où il est question du siége de Mardick; il n'en est bien rendu compte nulle part. Les témoignages, en fait d'histoire militaire, sont bien difficiles à concilier, et c'est le cas de citer l'une des bonnes réflexions de Bussy; c'est quand il dit : « Je ne puis m'empêcher de parler de ceux qui écrivent des batailles. Ce sont d'ordinaire des gens qui n'ont jamais été à la guerre, car il est rare de trouver des Xénophon, des César ou des Montluc; ces gens-là écrivent sur les relations de ceux qui distribuent la gloire à leurs amis ou à eux-mêmes, souvent sans raison, et qui déshonorent ceux qu'ils n'aiment pas, ou du moins qui n'en disent rien, quoique peut-être ils méritent des louanges. Ces messieurs les historiens ne doutent pas qu'un homme qui s'est trouvé dans un combat ne sache assurément tout ce qui s'y est passé; cependant ils doivent savoir que peut-être cet homme était à l'arrière-garde où il n'a pas seulement vu les ennemis, et que, quand il aurait été à l'avant-garde, il n'a peut-être vu que devant lui, et encore a-t-il fallu qu'il ait conservé un grand sang-froid pour voir nettement ce qu'il a vu et en faire un rapport fidèle; et, pour ce qui s'est fait ailleurs, il n'en saurait parler que sur le rapport d'autrui qui peut être faux. »

Devant Mardick, Bussy servait sous Condé et jouissait de ses bonnes grâces qu'il devait perdre plus tard. Les *Mémoires* de Bussy sont de ceux qui nous représentent avec le plus grand air de vérité, en de certains moments, les deux principaux capitaines du siècle, Condé et Turenne. Ils ne l'ont aimé, il ne les a aimés non plus ni l'un ni l'autre; mais on ne voit pas que l'inimitié ait toujours noirci son pinceau.

Il met bien en scène Condé, son coup d'œil rapide, sa hardiesse, sa vaillance miraculeuse. Voici dix lignes qui font honneur au général et au lieutenant lui-même. Un bataillon ennemi se présente en avant de la tranchée : « Ce bataillon s'arrêta sitôt qu'il me vit paraître; et, comme je pensais aller à lui, sans regarder à rien autre chose, Beaujeu me fit prendre garde que les ennemis étaient déjà maîtres de la tranchée. Je laissai donc mon cornette avec la moitié de mes gens en tête du bataillon, et avec l'autre j'entrai dans la tranchée, où nous ne fîmes que tuer sans résistance aucune, jusqu'à ce que je rencontrai le duc d'Enghien tête pour tête, qui montait tuant de son côté. Je ne songe point à l'état où je trouvai ce prince, qu'il ne me semble voir un de ces tableaux où le peintre a fait un effort d'imagination pour bien représenter un Mars dans la chaleur du combat. Il avait le poignet de sa chemise ensanglanté de la main dont il tenait l'épée. Je lui demandai s'il n'était point blessé. — Non, me dit-il, c'est du sang de ces coquins. »

Le style ici ne laisse pas d'être cruel, mais il a bien de la vigueur.

Durant la Fronde, Bussy se trouva d'abord engagé dans le parti de Condé, qui s'était pourtant brouillé déjà avec lui et le traitait mal; mais il crut que

son honneur le devait faire agir ainsi. Dès 1651, dégoûté de Condé, il retourne au parti royal et lui rend de bons services dans sa lieutenance du Nivernais. Plusieurs fois Condé eut à regretter de ne l'avoir plus au nombre de ses officiers, et notamment lorsqu'il empêcha le rafraîchissement de la ville forte de Montrond. A la bataille des Dunes, Bussy eut réellement une grande part dans la victoire gagnée par Turenne.

On sait que certaines personnes, Coligny-Saligny, par exemple, ont prétendu que Condé, jeune, brillant, vainqueur, avait songé à monter sur le trône vers 1648, et que toute la Fronde est son œuvre. Il faut soigneusement opposer à cette opinion, qui jusqu'à présent n'a pas été soutenue par des preuves suffisantes, le témoignage de Bussy :

« Ceux qui ont accusé le prince de Condé d'avoir de longue main prémédité la guerre civile étaient ou gens mal informés ou gens de mauvaise foi. Jamais homme n'en eut moins le dessein : au contraire, il avait toujours eu tant de respect pour le roi, que l'on eût pu le soupçonner de faiblesse à l'égard de ses ministres, si son grand courage n'eût été connu de tout le monde; et, quand le malheur lui arriva de se trouver embarqué à prendre les armes, le mauvais état de ses places et le peu de gens qui suivirent son parti font bien voir qu'il n'y avait pas songé auparavant. Ce grand air de vérité qui pourra rendre ces Mémoires considérables à la sincérité, et l'état où je suis avec le prince de Condé, ne laisseront pas lieu de croire que je mens à sa faveur. »

Je voudrais, mais il est bien long, placer tout de suite, et comme en pendant, le portrait de Turenne que Bussy mécontenta si vite et qui, avec la tournure sérieuse de son esprit, n'était guère d'humeur à favoriser un lieutenant si enclin à la raillerie. C'est Turenne certainement qui a le plus nui à Bussy auprès de Mazarin et auprès de Louis XIV; c'est lui qui, après Bussy même et ses chansons, a brisé sa fortune militaire. Nous devons donc admettre que quelques-unes des sévérités de Bussy sont excessives; mais, cette restriction faite, le portrait est toujours curieux et bon à conserver. D'ailleurs il n'est pas tout entier défavorable, et puis il paraît assez exact en sa minutie même.

Dans le courant des *Mémoires*, les qualités militaires de Turenne ne sont jamais méconnues; les belles campagnes de 1674 et de 1675 sont même louées sous forme de parenthèse et estimées à leur prix; le combat de Bleneau et quelques autres affaires sont fort avantageusement racontés. C'est l'homme et non le général que Bussy veut faire bien connaître; la légende, après tout, n'en souffre pas considérablement. Voici le passage le moins connu (il n'a été imprimé que dans le *supplément*) et le plus grave :

« Henry de la Tour, maréchal de France, vicomte de Turenne, était né huguenot, et, sans avoir au fond de la religion, il a fait longtemps profession

de celle de Calvin, dans la pensée que ce parti-là n'ayant point de chef en France, en cas qu'il voulût remuer, le regarderait comme une personne propre à l'être et que cela le ferait considérer à la cour; mais, voyant le roi maître absolu de son État, les huguenots désunis, abattus, sans argent et sans places, il ne demeura plus dans cette religion que pour attendre une occasion propre à tirer quelque mérite de son changement. Enfin, au retour de la campagne de Flandre de 1667, se voyant tout à fait tombé à la cour, tant par les offices des ennemis que son orgueil insupportable lui avait faits, que par la justice que le roi fit au prince de Condé de le considérer plus qu'il ne faisait; enfin, dis-je, ce grand politique changea de religion. Nous verrons bientôt après, par la promotion de son neveu d'Albret au cardinalat, que le chapeau fut une des conditions secrètes de son changement. Belle occasion et qui fait bien juger que, faute d'être Turc, la place de grand visir ne lui aurait pas échappé. »

Cela, en effet, n'est pas très-évangélique, et le commentaire des sermons particuliers que Bossuet fit pour Turenne ne manque ni de malignité ni de nouveauté. Manque-t-il absolument de vérité? Je serais porté à penser que Bussy ne se trompe et ne nous trompe pas tout à fait. Le maréchal de Turenne a mérité tous les éloges; mais, de même qu'il s'est élevé dans les derniers temps de sa vie militaire jusqu'à la hardiesse, il a eu à s'élever jusqu'à cette vertu sereine qui lui manquait d'abord. J'admets volontiers un Turenne antérieur au Turenne légendaire, et prendrai encore quelque chose dans ces lignes de Bussy :

« Dans les commencements de sa vie, il avait été bien aise que le mal arrivât : il avait été envieux non-seulement de ses égaux, mais encore de tous ceux qui commençaient à s'élever; et cette raison, avec ce qu'il était né malfaisant, l'avait engagé à ne rendre de bons offices à personne. Cependant il changea cette conduite sur les dernières années, et il se trouva enfin sur la gloire si fort au-dessus de tout le monde, que celle des autres ne lui fit plus d'ombrage, et il se faisait également aimer et estimer des officiers. » Mais, quel qu'il ait été, tous les torts sont à Bussy dans leur commune histoire. « Je devais, dira-t-il à ses enfants, dissimuler les chagrins qu'il me donnait et ne pas tirer au bâton avec un homme de ce crédit-là, mon général, qui pouvait ou faire valoir ou tarir mes services. » Bien certainement. Mais Bussy, sans se l'expliquer, aime mieux le coup de sabre agile de Condé que les manœuvres lentes et raisonnées de Turenne; il est de l'école chevaleresque et ne comprend qu'à moitié le précurseur de nos tacticiens modernes. En outre de cela, il y a la querelle privée qui laisse sa trace dans les *Mémoires*.

D'autres figures militaires y sont peintes; mais le gros du public ne s'occupe pas beaucoup de ces généraux médiocres qui foisonnaient alors et, à la faveur du moindre trouble civil, passaient maréchaux de France. Ce ne sont

pas des capitaines. Il est cependant curieux de voir Bussy fort jaloux de celui qui devait être Créqui et que Turenne lui préférait.

La note secrète donnée à la cour par Turenne sur le compte de Bussy, c'est qu'il était brave homme, mais aimant trop ses plaisirs. Cette note n'était pas faite pour le pousser au delà de son grade de lieutenant général; elle n'était que juste. Tout son rôle militaire se réduit à des coups de main. Les grandes qualités, et les occasions aussi, lui ont manqué. Du courage, mais de la violence et de la négligence avouée en divers lieux, ce n'est pas assez. On ne court pas deux lièvres à la fois, dit le proverbe. Avec un esprit si vivement tourné vers l'épigramme et le petit conte, Bussy ne pouvait être un maréchal de France bien recommandable.

C'est pourtant ce titre qu'il a désiré, qu'il a espéré, qu'il a regretté toute sa vie. Au plus amer de sa disgrâce, voyant ses camarades, voyant ses subalternes y monter tour à tour, rien ne peut lui ôter de l'esprit qu'il les valait ou les surpassait, que le roi finirait par lui envoyer le bâton dans son exil, et qu'à la prochaine occasion il gagnerait sa bataille, le bâton à la main. En sa qualité d'homme qui s'est lui-même (dans ses lettres) nommé maréchal, on doit avouer que Bussy n'a pas laissé des mémoires pleins de grandes actions militaires. Pour une ou deux affaires où il a commandé un millier de chevaux, il ne cite que des manœuvres de cent hommes, de cinquante hommes; le livre en est plein, et c'est un de ses défauts, parce que ces détails n'intéressent plus personne, et qu'en 1693 même, date de la mort de l'auteur, quarante ans après les événements, bien peu de gens y auraient trouvé quelque chose d'utile.

Les pages consacrées à rappeler les souvenirs de la Fronde sont fort intéressantes. Il y a bien peu d'écrivains, au dix-septième siècle, qui nous aient laissé quelques renseignements sur l'état des provinces au moment (et cela dura de longues années) où les divers partis troublèrent la paix publique. Bussy ne l'a pas fait par pitié pour elles, mais il nous laisse, sans le vouloir, entrevoir leurs misères, qu'il ne contribua pas toujours à adoucir. On a essayé en ces derniers temps de refaire à ce point de vue quelques parties de l'histoire de la Fronde : il serait à désirer qu'on persistât dans ces études. Aux mémoires si rares, comme ceux de Balthasar et de madame de La Guette, il faudrait joindre surtout ces manuscrits inconnus que sans doute possèdent d'anciennes familles et des bibliothèques mal fouillées. Le temps peut-être les révélera.

Bussy, sauf dans le commencement des troubles, a été sincèrement attaché au parti de la cour et au cardinal Mazarin; il eut occasion de le voir à Sedan, alors qu'en son exil reculé, dans un petit château modeste, presque sans suite, il tenait avec la même fermeté les rênes du gouvernement. Ce spectacle l'a frappé et a contribué à nourrir sa fidélité. Il avait aussi remarqué la belle

devise du cardinal : *Quam frustra et murmure quanto!* Aussi a-t-il essayé, lui aussi, d'apprécier son ministère et de le peindre. Le dernier trait est bien trouvé.

« Il n'avait ni haine ni amitié, et il ne témoignait ni l'une ni l'autre qu'autant que son intérêt l'obligeait à le faire. Si ceux qui l'avaient servi lui étaient encore utiles et importants, il les récompensait fort bien; sinon il ne faisait grand cas de la reconnaissance. On l'outrageait quand on le comparait au cardinal de Richelieu; cependant celui-ci avait été son maître et le surpassait en grandes qualités. Le cardinal Mazarin avait une plus grande étendue d'esprit que le cardinal de Richelieu; celui-ci avait plus d'honneur et l'âme plus belle que l'autre. »

Pendant longtemps Mazarin distingua Bussy comme l'un de ceux qui étaient le plus attachés à sa fortune : il fallut toutes les fautes, toute la légèreté de Bussy pour perdre cette belle occasion d'arriver aussi haut que les maréchaux d'Albret et du Dognon, qui n'avaient pas de bien grands titres. Au mois de juillet 1658, il arriva que le jeune Louis XIV tomba gravement malade; on crut le perdre. Mazarin, plein d'inquiétude, chargea Bussy de lui trouver dans la cavalerie des amis dévoués pour le cas où le duc d'Anjou deviendrait roi. D'autres personnes prirent aussi leurs précautions. Ici encore Bussy est excellent à consulter.

Pourquoi n'a-t-il pas mis plus de soin dans la composition de ses Mémoires? Je sais qu'il a une excuse toute prête :

« Je ne doute pas, dit-il, que, si mes Mémoires deviennent jamais publics, il n'y ait des gens qui disent que j'y ai bien mis des choses inutiles; car les uns veulent qu'on les divertisse toujours, et sans cela n'entendent pas raison; et les autres veulent trouver à redire. Mais il faut savoir que mon premier dessein (après celui de m'amuser) a été que mon fils apprît ici mille détails qui coûtent (pour apprendre d'ailleurs) de longues promenades, et je soutiens qu'il n'y a rien de ce qui peut paraître inutile dans tout ce que j'ai écrit dont il ne puisse faire un bon usage. »

Cette excuse est insuffisante. Il ne fallait pas donner une si grande place à des lettres de détail, à des ordres très-particuliers de la cour, à des duplicatas. Il n'était pas nécessaire, parce qu'il fut mestre de camp général de la cavalerie légère (charge peu importante, quoi qu'il en dise), de se rengorger comme un Dangeau qui préside l'assemblée de l'ordre de Saint-Lazare, et de nous dire, une par une, toutes les commissions de lieutenants et de capitaines auxquelles il mit son sceau et son attache; ces menus détails trahissent la paresse autant que la vanité de l'auteur.

Je n'ai pas dit un mot des amourettes : c'est que cela nous mènerait loin, et que le lecteur aimera mieux en lire le récit dans le texte même. Bussy les a bien racontées : lorsqu'il veut s'en donner la peine, il a un talent de conteur

véritablement remarquable. Je me permettrai, pour prouver mon dire, de transcrire un fragment de description qui est fort bien réussi. L'auteur voyage avec une jeune dame (madame de Bourbon-Busset) qu'il ramène chez elle pour l'y mettre à mal. Sur la route ils entrent avec un compagnon chez une parente de la comtesse. Voyez le délicat intérieur et comme les nobles de province jouissaient alors des raffinements de la civilisation; la peinture ne manque pas d'agrément :

« Il est si extraordinaire, ce gîte, que les gens de la cour le croiront une peinture faite à plaisir. Je ne la donne aussi qu'aux gens qui hantent la province et qui en ont vu souvent les originaux. Ce fut donc chez un de ses parents que nous arrivâmes à une heure de nuit, par la neige. Nous ne le vîmes point, parce qu'il avait la fièvre quarte, et que le frisson le prenait, heureusement pour nous, comme nous arrivions. Notre bonheur eût été complet si sa femme eût eu la fièvre aussi bien que lui, car nous n'en eussions pas fait plus mauvaise chère que nous la fîmes, et nous eussions été plus en liberté. On nous reçut dans une salle plus basse que la cour (où je suis assuré que les murailles étaient humides durant la canicule : elle était décarrelée en beaucoup d'endroits, en sorte qu'on n'y pouvait aller qu'à courbettes). Pendant qu'on était allé abattre les arbres dont nous devions nous chauffer, on nous fit asseoir dans de grandes chaises qui n'étaient pas garnies, devant une cheminée où il n'y avait point de feu. Nous étions dans un froid et morne silence; car, après de certains lieux communs dont on se sert en arrivant, nous ne savions plus que dire à cette femme, ni elle à nous (elle n'était pas si sotte qu'elle ne fût honteuse de la ridicule réception qu'elle nous faisait, et nous étions trop mal reçus pour avoir pitié d'elle). Je mourais d'envie de m'aller chauffer au feu de la cuisine que j'entendais petiller; car, avec tout le feu de mon amour, je gelais auprès de ma maîtresse; mais il me paraissait malhonnête de la quitter et de ne pas partager avec elle son froid aussi bien que son ennui. Beauvoir, qui avait autant de froid que moi, et qui n'avait pas tant d'égard, sortit pour faire hâter, nous dit-il, ceux qui nous devaient apporter du bois, et alla donner ses ordres devant le feu de la cuisine : un quart d'heure après, nous vîmes deux paysans apporter sur leur cou une voiture de bois couvert de neige qu'ils mirent sur les chenets; une servante de peine vint ensuite avec une botte de paille si mouillée, qu'elle ne put jamais l'allumer, et cela faillit à nous faire étouffer de fumée; enfin elle fut contrainte de recourir aux paillasses des lits, et tout ce que cela put faire après que nous eûmes longtemps attendu, ce fut de faire fondre la neige qui était sur le bois, et de faire une espèce de mare, qui, nous gagnant les pieds, nous fit reculer jusqu'au milieu de la chambre.

« Véritablement, nous trouvâmes cela si plaisant, la comtesse et moi, que, nous regardant l'un l'autre, nous éclatâmes de rire. »

Et le souper ! car il y eut un souper à la longue; voyez donc le souper, je vous prie. Tout cela est vif et gai autant que possible.

Comme on connaît assez bien aujourd'hui les mérites de l'*Histoire amoureuse*, et comme on verra dans le recueil des lettres de Bussy qu'il sut vraiment bien écrire, sa nomination à l'Académie, en 1655, n'a rien qui étonne. Mais ce qui est étrange, c'est la manière dont il y entra. Si le mot *cavalier* n'existait pas, il faudrait l'inventer pour qualifier son discours de réception. Le morceau étant extrêmement court et encore plus curieux qu'il n'est court, je crois devoir le placer ici. Les amis et les ennemis de l'Académie française ne seront pas fâchés de savoir comment un écrivain gentilhomme osait s'exprimer devant elle, et, en daignant prendre son fauteuil, comment il la réduisait à rien.

« Messieurs,

« Si j'étais à la tête de la cavalerie et que je fusse obligé de lui parler pour la mener au combat, la croyance où je serais qu'elle aurait quelque respect pour moi, et que de tous ceux qui m'écouteraient il n'y en aurait peut-être guère de plus habile, me le ferait faire sans être fort embarrassé. Mais ayant à parler devant la plus célèbre assemblée de l'Europe et la plus éclairée, je vous avoue, messieurs, que je me trouve un peu étonné, et que, si quelque chose me rassure, c'est que je crois que vous êtes trop justes pour ne pas excuser les fautes d'un homme qui a fait toute sa vie un métier qui véritablement donne de la réputation, mais qui d'ordinaire aussi ne donne guère de politesse. C'est donc dans cette confiance, messieurs, que je viens vous rendre mille grâces de l'honneur que vous m'avez fait de me recevoir dans une compagnie qui a un protecteur aussi illustre et d'un mérite aussi extraordinaire que celui de M. le chancelier, et de me donner le moyen, par les connaissances que je pourrai acquérir avec vous, de me rendre plus digne de bien servir le plus grand roi du monde. Je sais bien, messieurs, qu'il aime préférablement à toutes choses les actions où il y a du courage; mais je sais aussi qu'il aime fort les choses où il y a de l'esprit, qu'il s'y connaît mieux qu'homme de son royaume, et qu'il fait cas enfin des habiles gens aussi bien que des braves. Pour moi, messieurs, après avoir fait jusqu'ici tout ce que j'ai pu pour mériter par la guerre l'estime de Sa Majesté, en attendant l'occasion de recommencer, j'essayerai avec vous de me rendre capable d'autres emplois qui, pour être moins brillants, ne laissent pas d'être aussi utiles à notre maître. Cette espérance, messieurs, me flatte si fort que personne ne recevra jamais avec plus de reconnaissance que moi l'honneur que je reçois aujourd'hui, et qu'on ne peut être plus que je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Ce langage tient de la comédie : c'est ainsi que le seigneur du château

parle d'ordinaire au tabellion du village. Quel que soit le respect que l'Académie ait conservé pour les grands seigneurs, il est heureux qu'elle ne soit plus exposée à ces affronts.

Peut-être bien que Bussy a réellement cru lui faire un compliment. La dignité de l'écrivain était peu de chose, en ce temps-là, à côté de la dignité de l'homme d'armes, et le *cedant arma togæ* n'était pas même entrevu à l'horizon. Son jour approche maintenant.

Le point culminant de la fortune de Bussy peut être fixé en l'année 1658. Rien n'était encore perdu tout à fait; mais, dès 1659, il se signale dans cette débauche de Roissy, qui fut si tristement célèbre à la cour, et dont les *Alleluia* se répandirent et se multiplièrent si vite pour son malheur. La reine-mère sortit de sa douceur habituelle pour exprimer son mécontentement.

Une année après, Bussy écrivait secrètement l'*Histoire Amoureuse*.

Il eût cherché sa perte qu'il n'eût pas agi différemment. Cependant cinq années se passèrent encore sans que la disgrâce éclatât; mais elle était imminente, et le lieutenant-général ambitieux pouvait s'en apercevoir à tous les déboires qu'on lui fit subir. Il avait beau écrire de très-humbles lettres aux ministres et à leurs commis; plaindre, je suppose, Le Tellier quand il perdait son cousin Saint-Pouanges; se prétendre ainsi de leur famille : rien de ce qu'il demandait, même justement, ne lui était accordé. Ses ennemis, pendant ce temps, se rappelaient et rappelaient ses paroles imprudentes; la publicité donnée par une femme indiscrète à l'*Histoire Amoureuse* lui porta le dernier coup. Au lieu d'être fait maréchal, il fut mis à la Bastille, et n'en sortit que pour être envoyé chez lui en exil. De 1666 à 1682 il y resta, ne laissant pas une saison se passer sans écrire un placet au roi. « Je crus, dit-il, que, comme Dieu voulait être fatigué de nos prières, les rois, qui étaient ses images, pouvaient bien avoir les mêmes sentiments. » Ne prenez pas cette phrase pour une épigramme à pointe émoussée; dès que l'heure de l'expiation est venue, le glorieux Bussy a perdu toute sa fierté, il use sa plume à de basses flatteries. Un jour, il croit qu'on lui donnera un commandement; un autre jour, il attend le cordon de l'ordre; un autre jour, il sollicite l'honneur d'écrire l'histoire du roi, que ne sauraient exécuter des écrivains sans naissance et sans épée de guerre, comme Racine et Boileau. Mais tout cela n'est plus dans les *Mémoires*, qui s'arrêtent à l'année 1666. Nous attendrons les lettres qu'on nous promet; en les attendant, il est facile de parcourir l'ancien recueil ou la correspondance même de madame de Sévigné, qui fit à Bussy la grâce de lui pardonner ses offenses, et d'écouter, d'encourager même toutes ses confidences.

Quand il fut sorti de la Bastille, Bussy reçut quelques lettres de compliments.

« Le Tellier et ses commis, dit-il, m'écrivirent la joie qu'ils avaient ; mais Louvois et Colbert ne me firent point de réponse : encore le premier m'a-t-il écrit quelquefois ; mais pour Colbert, il ne m'a pas jugé digne d'une de ses lettres. Depuis que la fortune tombe entre les mains d'un homme de basse naissance, c'est d'ordinaire une épée entre les mains d'un furieux ; il s'en sert à tort et à travers, et il n'en fait que par hasard un bon usage : comme il ne connaît ni les gens de mérite ni les gens de qualité, il ne rend l'honneur qu'à ceux que la fortune favorise. Colbert, qui ne m'avait pas trouvé au nombre des élus, n'avait daigné s'informer qui j'étais, et il avait réglé son estime pour moi par l'état où il avait trouvé que j'étais à la cour. Cependant, quand j'y aurais été encore plus mal, il aurait fait réponse à mes lettres s'il avait su vivre. »

Que d'humiliations ont laissé là leur souvenir ! Colbert ne savait pas vivre; c'était un manant, et son élévation au ministère désespérait la gentilhommerie. Nul ne voyait que Louis XIV, en faisant passer l'administration dans des mains bourgeoises, travaillait au triomphe d'une politique toute moderne et qu'une grande révolution s'enfantait pour l'avenir.

Ne demandons point à Bussy de ces réflexions qui ne sont ni de son temps ni de son humeur.

Mais quelle fin que celle de ce cavalier plein de morgue, de ce rimeur d'épigrammes, de ce conteur d'aventures !

Si la date de 1685 se présente sous sa plume, c'est avec une pieuse émotion qu'il dira :

« Ce fut en ce temps-là, mes enfants, que le roi exécuta le grand dessein qu'il méditait depuis plusieurs années, d'abolir dans son royaume la religion prétendue réformée, ou du moins de n'y souffrir que la véritable. Il commença par la révocation de l'édit de Nantes, et après il mit tout en œuvre pour faire que ses sujets huguenots ouvrissent les yeux à la vérité. Le zèle que j'ai toujours eu pour la religion catholique, dans laquelle Dieu m'a fait la grâce de naître, se redoubla alors en moi, si je l'ose dire, et je ne pus m'empêcher de parler de controverses à ma manière. »

Il est vrai que madame de Sévigné disait aussi de cette révocation : « Rien n'est si beau, et jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de plus mémorable. » Mais madame de Sévigné est une femme, elle n'a pas fait la guerre avec les petits-maîtres impies de l'état-major de Condé, elle n'a pas voulu enlever madame de Miramion, une mère de l'Eglise, elle n'a pas célébré la fête du Vendredi-Saint et de Pâques à Roissy, en mangeant du porc, en baptisant un cochon de lait, en chantant une kyrielle d'*alleluia* terribles, et elle n'a pas écrit l'*Histoire amoureuse*.

Mais voici mieux encore :

« Vous serez peut-être étonnés, mes enfants (je laisse dans la citation ce

vocatif qui est onctueux), de trouver dans ces mémoires tant d'éloges de celui qui, pour faire justice, m'a fait tant de peine. Mais quand vous ferez réflexion à la droiture de mon cœur, qui ne m'a jamais permis de taire le mérite où je l'ai trouvé, vous cesserez d'être surpris ; et d'autant plus que ce prince, dont je dis tant de bien, est le maître que Dieu m'a donné ; qu'il a un mérite qui force même ses ennemis à lui donner des louanges ; qu'il est aimable, et que la justice que je me suis toujours faite me l'a laissé toujours aimer. J'ajoute à ces considérations ce que je lui ai une fois écrit : *que j'espérais qu'il serait cause de mon salut. Et, en effet, par le peu d'apparence qu'il y avait que je pusse me sauver dans les embarras du monde, je me suis senti plus obligé au roi de m'avoir mis dans le chemin d'être saint que de m'avoir fait maréchal de France.* »

D'être saint ! saint Bussy ! Le saint homme, en effet ! et quelle admirable vocation pour les cantiques !

On n'ose dire ce qu'on l'accusa d'avoir fait, dans son exil, avec sa fille bien aimée, madame de Coligny. Un procès scandaleux n'a que trop vengé, sur la fin de la vie de Bussy, les victimes de sa malice. Par quel égarement expliquerons-nous donc ce désir, cette espérance si marquée de la béatitude des saints ?

Les mémoires d'un pareil homme, ses lettres surtout ne peuvent manquer de piquer la curiosité. Je ne veux pas louer les *Mémoires* plus qu'ils ne le méritent : ils sont mal composés, ils sont de place en place remplis de détails ou de lettres inutiles ; ils sont écrits sans grand soin, mais ils renferment des parties fort intéressantes et des pages très-agréables. Le tout est saupoudré d'anecdotes érotiques dont je n'ai pas parlé ; cela va sans dire avec Bussy.

PAUL BOITEAU.

SOUVENIRS DU MOGHREB

IX [1]

SPLEEN. — UNE VISITE. — LA CHASSE AUX POISSONS ET LA PÊCHE AUX RATS. — LE CABOTEUR.

Quelques semaines m'avaient suffi pour connaître parfaitement les rues et les carrefours de Rabatt, les détours de ses jardins, les sentiers et les ravines qui se croisent autour de sa vaste enceinte. A mesure que ma curiosité trouvait moins d'aliment, l'ennui me gagnait; la tristesse envahissait mon cœur comme un brouillard et paralysait en moi toute énergie; je me sentais presque captif au milieu de cinquante mille barbares que j'avais bien de la peine à considérer comme des frères. Les quelques compatriotes qui partageaient mon exil étaient eux-mêmes absorbés dans un marasme dont je fuyais la contagion. J'envisageais avec découragement la succession des semaines, des mois, des années peut-être, qu'il me fallait passer dans cet isolement. Les lettres que de temps à autre je recevais de Paris ne m'apportaient un instant de joie que pour me replonger dans des rêveries plus douloureuses. Je sentais alors par combien de liens ignorés la patrie tient à notre cœur. Au milieu de la foule indigène, l'ombre d'un cocher de fiacre, d'un garçon de banque, d'un croque-mort, eût inondé mon âme de tendresse. Tout me devint odieux; je n'aspirai plus qu'au sommeil, aux ténèbres, à l'inertie; je passai les longues journées enfermé dans ma chambre, étendu sur une natte, insensible aux piqûres des *aiguilles volantes* (moustiques) dont ces climats sont infestés. Après un mois, le mal ne fit qu'empirer, je perdis l'appétit et le sommeil; je sentis enfin les atteintes du spleen dans toutes ses horreurs. Vaine-

[1] Voir les précédentes livraisons, pages 31, 101, 223 et 279.

ment je cherchai dans la chasse quelque diversion; les promenades m'étaient insupportables, le spectacle d'une nature radieuse accablait mon imagination flétrie et ne laissait en moi que des impressions cuisantes. Une chauve-souris clouée à un poteau, la face au soleil, doit endurer un supplice analogue à celui qui m'était alors infligé.

Je subissais une épreuve funeste aux deux derniers agents consulaires de Rabatt. L'un d'eux, sous l'influence du spleen, s'était précipité du haut d'une terrasse dans son jardin; il survécut à sa chute, mais on l'emmena fou à Tanger, et de là en France. Son successeur eut le même sort; il quitta un jour la maison consulaire, s'en alla au loin sur la plage, et creusa dans le sable un trou dans lequel il s'ensevelit jusqu'au cou; la mule d'un Maure qui rentrait en ville au crépuscule, fit un écart devant cette tête aux yeux hagards, et sauva ainsi le pauvre diable, qui eût été infailliblement couvert par la marée ou dévoré par les chiens.

Dans cet état singulier de prostration et d'atonie, vouloir est toute la question. Dès l'instant où ma volonté put être sollicitée, je sentis se desserrer la griffe du cauchemar qui depuis deux mois m'oppressait; mon activité engourdie s'éveilla tout à coup et brisa les liens étranges qui m'avaient enlacé. Je constate ce phénomène sans chercher à l'expliquer.

Je reçus, à cette époque, une visite que j'étais loin d'attendre. Un matin, on frappa discrètement à ma porte, et je vis entrer un Maure vêtu de rouge, de vert et de blanc : c'était le reïss Mohammed, le *Perroquet*, comme l'avait baptisé l'état-major du *Pétrel*. La mine du digne fonctionnaire était on ne peut plus piteuse. Je ne reconnaissais plus ce maintien superbe, ces gestes de matador que j'avais admirés à Dar-el-Beïda. Quelques explications me rendirent raison de ce changement. Le reïss Mohammed était déchu de son rang; une mère sans entrailles, cédant à des scrupules de conscience, n'avait pas craint de le dénoncer comme ivrogne au kaïd, qui avait prononcé sa destitution. Tourmenté par le remords, pressé de jeter le fardeau de ses iniquités, le reïss Mohammed avait déclaré qu'il allait se joindre aux Hadj et partir pour la Mekke. Plein de confiance dans l'efficacité rétroactive de son pèlerinage et des génuflexions qu'il devait faire autour de la Kaaba, il me demanda si je n'avais pas à lui offrir un verre de vieux rhum. J'exhibai une bouteille à demi pleine du breuvage impur; il en remplit un bol qu'il vida en clignotant des yeux. Il me demanda aussi, en souvenir de l'amitié qui nous liait, une paire de bas. J'ouvris une armoire : il examina, avec le soin minutieux d'un brocanteur juif, les bas de laine ou de coton que je plaçai sous sa main; longtemps son cœur balança entre le tissu solide et souple de la laine et la trame moelleuse du coton : il se détermina pour *l'un et l'autre*. Je refusai. Nouvel examen, nouveaux tâtonnements. Le coton rayé fut vainqueur : les raies rouges étaient irrésistibles. — Remarquons ici que l'u-

sage des bas est très-apprécié au Maroc, mais on n'ose l'adopter. Les aïeux allaient jambes nues : on craint de se christianiser en s'écartant de la coutume des aïeux.

Le reïss Mohammed couvait d'un œil cupide une chaise verte, chaise de cabaret de province, chargée de plantes marines dont je faisais collection. Il me dit que je le comblerais de joie en lui permettant d'emporter ce siége pour l'offrir au sultan. Je coupai court à ses instances en lui annonçant que je voulais moi-même l'envoyer en cadeau à Sa Majesté.

Mais ce qui excita au plus haut point l'admiration et la convoitise du reïss, ce fut un petit poisson d'or articulé que je portais en breloque, et dont la queue frétillait au moindre contact. Je me débarrassai des obsessions du reïss en lui représentant cet objet comme un talisman bon aux chrétiens, funeste aux musulmans. Cette explication eut son effet immédiat : Mohammed retira ses doigts comme s'ils eussent touché du feu.

Cette crédulité enfantine des Arabes sauva la vie à un contrebandier anglais attaqué par six voleurs aux environs d'Arzila. Cet homme, bien connu au Maroc, portait perruque. Après une lutte désespérée, il était près de succomber, quand tout à coup, par une inspiration soudaine, il fait un bond en arrière, étend les bras, et d'une voix sinistre :

— Que le diable déracine vos barbes et leur fasse prendre le chemin de ma chevelure !

D'un geste il avait arraché *sa chevelure;* il la jeta aux pieds des assaillants, qui s'enfuirent, pressant leur barbe à deux mains et poussant des cris affreux.

Une autre perruque jeta l'effroi dans l'âme de deux *rekâss* (courriers) indigènes employés par le consul général de France, qui cherchait à obtenir d'eux quelques renseignements, et qui avait de bonnes raisons pour suspecter leur véracité. Dans le cours d'un colloque embarrassé de réticences, ces deux hommes paraissaient distraits; leurs regards se portaient fréquemment sur une boîte de carton dont le couvercle soulevé laissait entrevoir une perruque brune posée sur une tige et destinée à quelques études de peintre.

— Consul, dit enfin un des courriers, *ash nou hada?* (qu'est-ce que cela?)

— Peuh! fit le consul, ce n'est rien... la tête d'un courrier que j'ai fait décapiter pour m'avoir donné de fausses nouvelles.

Les deux rekâss blêmirent, roulèrent des yeux hagards, se glissèrent vers la porte en se heurtant à tous les angles et disparurent sans attendre leur salaire. De longtemps on ne les revit à Tanger.

Je congédiai le reïss Mohammed après avoir esquissé son portrait à l'aquarelle.

Je sus bientôt trouver des occupations qui me rendirent plus rapide la suc-

cession des journées, et des distractions qui remplissaient agréablement mes loisirs.

La fenêtre de ma chambre donnait sur la rivière; aux heures de la marée montante, les vagues battaient le mur de la maison, et des milliers de poissons se disputaient sous mes yeux les miettes de pain que je leur jetais à pleines mains. Leurs rangs étaient bientôt si pressés, qu'on eût cru voir un banc d'ardoise à fleur d'eau. Je tirais alors, au plus épais de la bande vorace, un coup de fusil à petit plomb et sans bourre. Morts et blessés bondissaient hors de l'eau et flottaient à la surface, où leurs ventres argentés brillaient parmi l'écume des lames. Je me laissais glisser jusqu'à eux par une échelle de cordes, j'entassais les victimes dans un panier, et je remontais à mon poste pour y attendre le retour de la bande dispersée.

A la marée basse, de gros rats sortaient des trous de la muraille et venaient grignoter les épaves laissées sur le sable par la vague; c'était pour moi l'heure des vives émotions. Deux ou trois lignes soigneusement amorcées pendaient en dehors de ma fenêtre. Les hameçons que je fabriquais avec un art tout particulier étaient conçus de telle sorte qu'un rat qui s'y fût pris était un rat perdu sans ressources. Je ne puis dire avec quelle patience inouïe, avec quelle profondeur, je calculai pendant plusieurs semaines mes combinaisons stratégiques. Le succès trahissait chaque jour mes espérances opiniâtres. Cent fois, l'œil collé aux vitres, je suivis les évolutions de beaux rats à croupes luisantes qui flairaient les succulents morceaux habilement jetés sur leur passage : tous, après mûre réflexion, prenaient le parti du dédain, passaient et repassaient sans souci de l'appât. Une seule fois, un raton mordit au piége; je le couvais d'un œil féroce; j'enlevai doucement la ligne : un soubresaut convulsif rompit le fil à mi-chemin. L'étourdi s'en alla sûrement conter l'aventure à toute sa nation, qui n'en fut que mieux sur ses gardes. Je dus renoncer à la pêche aux rats.

Pendant les nuits de tempête, le grondement monotone de la barre se changeait en roulements puissants, saccadés par de brusques détonations; le vent brisait la crête des vagues, dispersait l'écume à flocons et en fouettait mes vitres qui se couvraient de cristallisations brillantes. Le matin, j'étais réveillé par les cris des oiseaux qui couvraient la plage, par le bruit des tanneurs qui battaient des peaux sur les rochers, par les voix perçantes des laveuses rangées en longues files au bord de la rivière. La scène s'animait : une foule de voyageurs débouchaient de la porte de Rabatt, traversaient en bateau l'oued Bou-Regreg, et défilaient sur l'autre rive le long de la muraille de Salé.

Je me plaisais surtout à voir l'embarquement des animaux, qui attendaient en troupes nombreuses qu'on les aidât à cette difficile opération. On commençait par les décharger, on plaçait leurs fardeaux à l'avant et à l'arrière

des bateaux; puis, comme la rivière n'a pas de quai, chaque bête, pour entrer dans la barque, devait exécuter un bond périlleux. Les chameaux se prêtaient avec beaucoup de grâce à cette manœuvre; les chevaux et les mules s'élançaient résolûment et retombaient fermes sur leurs jambes. Quant aux ânes, on ne parvenait à les hisser qu'à leur corps défendant : à tous les efforts, aux cris, aux coups, ils opposaient une complète inertie; on ne les embarquait que membre à membre, au risque de leur rompre les jarrets; quand les pieds de devant étaient dans le bateau, deux hommes soulevaient le train de derrière et le faisaient passer par-dessus le bord : « *Rah! sidi, iallah!* » criaient cent voix aux oreilles de la bête : « Allons, monsieur, du courage! » Mais le monsieur n'était guère sensible à ces exhortations polies.

Les mois d'été amenèrent en rivière un grand nombre de navires marchands, la plupart provençaux. J'eus ainsi occasion d'étudier le *caboteur provençal*, et je ne saurais douter que ce type ne soit un jour illustré par la bonne et classique comédie.

Le caboteur provençal appelle volontiers un rat un rat; mais, à ses heures, il est capable de polir son langage; il ne dédaigne pas l'ingénieuse recherche d'une comparaison; témoin l'un d'eux, qui, invité par un consul à passer le premier au salon, s'en défendit en ces termes : « Mon consul, je n'en ferai rien... Je suis comme le chameau du désert : il faut toujours que l'âne *il* me passe devant. »

Le caboteur provençal est polyglotte; il ne connaît à fond aucune langue, il les parle toutes par *à peu près*. Quelques exemples, pour la langue arabe, donneront une idée de son procédé :

L'ARABE. — *Ash halek, kheir, ash enté.*

LE CABOTEUR. — *Vache à lait, traire, va chanter.*

L'ARABE. — *Al hamdoullah, allah y barek fik.*

LE CABOTEUR. — *Y a de l'andouille là, y a là un baril de figues.*

L'ARABE. — *Ash kan ou ash ma kan?*

LE CABOTEUR. — *Ai-je ma canne ou ai-je pas ma canne?*

C'en est assez pour prouver mon assertion. On excusera ce que ces citations paraissent avoir de grotesque en faveur de l'intérêt que pourront y trouver les partisans de la mnémotechnie.

Enfin, le caboteur provençal est très-dévot à saint Hubert, bien que ce saint ait été homme du Nord. A peine a-t-il touché le rivage, qu'il descend, armé de son fusil et foudroie tout ce qui offre apparence de gibier. Je cite un exemple entre cent. Un beau matin, le *Suffisant-Isidore*, brick-goëlette venant de Cette, franchit à pleines voiles la barre de Babatt et jeta l'ancre à l'ombre de la Kasba. Pourquoi ce navire avait-il nom le *Suffisant-Isidore?* c'est ce qu'il n'est pas inutile d'expliquer. Voici ce que m'apprit le capitaine que je questionnais à ce sujet. Le navire avait primitivement été appelé

Isidore, tout comme le fils unique de son propriétaire, lequel propriétaire était le capitaine lui-même. Quelques voyages lucratifs permirent au marin d'acheter un bâtiment d'un plus fort tonnage. L'affaire était à peu près conclue, quand tout à coup le digne homme fut frappé d'une réflexion philosophique qu'il exprimait ainsi : « L'ambition perd l'homme !.. Sachons nous contenir... Tout bien considéré, ce navire me suffit! » Et il garda son navire, qui devint le *Suffisant-Isidore*.

Dès le lendemain de son arrivée, le capitaine résolut de tuer quelques pigeons sur les rochers de la Kasba; il saute à terre, avise un point bleuâtre entre deux créneaux ruinés, et fait feu. Bien qu'il fût borgne, il avait frappé juste. En un instant, il eut escaladé roches et murailles; il se précipite sur sa victime... sur un enfant de cinq ou six ans, qui se roulait à terre en poussant des cris lamentables... Notre caboteur avait pris pour un pigeon le capuchon du burnous bleu dont l'enfant accroupi était enveloppé. Par un hasard déplorable, ce pauvre petit était le fils du kaïd des Oudaïas; il avait le visage criblé de petit plomb, le sang l'aveuglait. On accourt, on enlève le blessé, on le porte à sa mère, qui le croit mourant, et se livre au désespoir.

Le chasseur avait suivi la foule qui l'accablait de malédictions.

— Allons, s'écrie-t-il en repoussant du coude les plus animés, allons, imbéciles que vous êtes, au lieu de hurler, apportez de l'eau fraîche et donnez-moi cet enfant que je lui *lève* le plomb (*sic*) !

Mais les Oudaïas ne l'entendaient pas; leur attitude devint si menaçante, que le capitaine jugea prudent de s'esquiver. Le kaïd et les frères aînés du blessé étaient absents : il ne dut qu'à cette circonstance de n'être pas écharpé.

— Ces brutes, disait-il plus tard, n'ont pas eu le cœur de sentir la délicatesse de mon procédé.

L'affaire mit toute la ville en émoi et donna à la colonie chrétienne les plus graves inquiétudes. Pour calmer l'effervescence des indigènes, l'agent de France retint pendant huit jours le Provençal prisonnier au consulat avec deux mkhazni à sa porte. Vainement, par une lettre pathétique, le détenu fit ressortir ce que sa position avait de préjudiciable aux intérêts des noliseurs.

— Mon consul, disait-il, il est dur de se voir traité comme un vil *catif*... Songez que vous avez un chargement tout entier qui repose sur vos épaules... Plusieurs personnes haut placées apprendront avec peine l'inconduite que le brave C... a tenue à Rabatt (textuel).

Le caboteur ne sortit de prison que le soir du huitième jour, et encore fut-il consigné à son bord sous les peines les plus sévères.

Le soir même, au coucher du soleil, un coup de fusil éveilla tous les échos de la Kasba. L'enragé chasseur, du bord de son navire, avait tiré à gros plomb sur un groupe de femmes à demi cachées dans les broussailles, et qu'il

avait prises pour des tourterelles; leurs haïks étaient criblés. Cette fois, ce fut une explosion de fureur populaire; pendant toute la nuit, le *Suffisant-Isidore* fut assailli d'une grêle de projectiles; les soldats purent à peine empêcher la foule de se porter aux derniers excès. Il ne nous restait qu'un moyen pour sortir d'affaire, c'était de faire passer le coupable pour fou. Cette révélation, facilement accréditée, apaisa le tumulte. Le fou fut gardé à vue et privé de toute espèce d'engin de destruction. On accéléra le chargement du navire, dont on feignit de confier le commandement au second. Le *Suffisant-Isidore* reprit le large.

La veille de son départ, le caboteur, par autorisation spéciale, avait remonté en canot la rivière pour y jeter le filet. Au moment de revenir, il aperçoit au loin un objet jaunâtre qui venait droit à lui à la dérive; il n'avait plus son fusil... Quelques coups d'aviron le portent au devant de cette épave. C'était une tête de chameau; la bête, entraînée par le courant, luttait contre la marée, ses naseaux soufflaient, elle disparaissait à tout instant, elle allait se noyer. D'une main ferme, le caboteur saisit la mâchoire, la soulève, l'appuie sur le plat-bord du canot, l'amarre solidement, et fait force de rames vers la Marine; il y débarque en triomphe; il rend la bête à son maître, qui de loin avait suivi le sauvetage :

— Tiens, Bédouin, lui dit-il, je te le ramène, ton chameau; *il ne manque plus que l'on m'assomme pour cela.*

Les ouragans d'automne mirent en fuite les derniers navires; la rivière redevint déserte; je rentrai dans une complète solitude. C'est alors que je mis en ordre les notes prises au hasard du voyage.

Je souhaite aux esprits bienveillants qui ont pu me suivre jusqu'à Rabatt de ne voir le Moghreb qu'à travers les souvenirs d'un voyageur, si pauvres que soient ses récits.

NARCISSE COTTE.

THÉATRES

Les siècles les plus opprimés par les appétits matériels ne peuvent, quelle que soit la bassesse de leurs instincts, se soustraire à la suprématie du monde de l'esprit : l'histoire du dix-neuvième siècle en sera la preuve irrécusable. A travers la vapeur du sang, le tumulte des guerres, la désolation des fureurs intestines, l'éclat des armes, le bruit des marteaux, l'avenir verra au-dessus de notre époque, pareilles aux traces lumineuses d'un astre d'or, briller les splendeurs suprêmes de l'esprit humain, guidant, malgré les orages, les embûches et les sarcasmes, les progrès de la civilisation.

Ce n'est donc point par le vain désir de quelque renommée éphémère ou par une puérile passion pour des hochets inutiles, que des hommes fidèles au culte des lettres et de l'art, convaincus de leur influence individuelle et collective sur les destinées de ce qui passe, chantent, écrivent et pensent, sans se préoccuper des circonstances variables qui les entourent. Leur but est plus élevé que ne le disent les envieux, les lâches et les impuissants. Dégagés de toute pensée d'ambition, libres de tout lien servile, s'ils chantent, s'ils célèbrent le monde de l'esprit, s'ils écrivent sous le souffle de la libre imagination, c'est surtout pour échapper à l'esclavage de la matière. Qu'aujourd'hui la foule les raille, demain elle voudra les suivre vers les hautes régions.

De tous les travaux de l'esprit humain, il n'en est pas qui, à notre époque, aient une influence plus forte et plus fréquemment répétée que les représentations théâtrales. Sans doute les spectateurs n'y voient qu'un délassement; mais ce délassement, l'un des plus nobles sans contredit auquel puisse se plaire un peuple civilisé, porte à leur esprit des idées, à leur cœur des sentiments qui germent et se développent.

Faut-il, en vue de ce résultat, transformer les comédies, les vaudevilles et les drames en autant de chapitres d'un cours de morale, comme on a voulu le démontrer en de longues et lourdes pages? Faut-il, au contraire, déclarer

que l'art, les lettres et le théâtre en particulier n'ont rien à faire avec la morale, ainsi que l'a trop lestement exposé une plume cavalière? L'exagération des deux côtés est évidente : ici elle vient d'une réaction contre les idées banales et les homélies médiocres; là elle naît d'une confusion entre l'immoralité et la nudité, d'un sentiment faux qui nous ferait voir en nous le peuple le plus moral de la terre si nous décorions pudiquement d'une feuille de vigne les statues qui ornent nos jardins publics.

Laissons de côté ces phrases creuses et sonores, ces réquisitoires et ces épigrammes inutiles. Demandons surtout à l'art de nous transporter, du monde matériel qui nous oppresse, dans des régions plus pures; demandons-lui de nous révéler le beau. C'est par le beau que l'art conduit au bien.

De l'œuvre d'art élevée à un certain point de perfection il s'échappe des rayonnements qui nous illuminent et nous transforment.

Si le beau n'est pas atteint, si, comme il arrive souvent, il n'est même pas entrevu, si l'auteur ne sait ni faire éclater la pensée, ni faire resplendir la forme, développât-il les plus sévères traités de morale, il n'est pas écouté, et le spectateur qui bâille tombe dans l'ennui, la pire immoralité, celle qui enlève toute force, tout ressort à l'esprit humain.

Voilà le résultat certain de tant d'œuvres médiocres qui se parent du faux titre d'œuvres morales. Ne descendons pas plus bas, n'allons pas jusqu'à ces prétendus écrivains qui font profession de mépriser l'élévation de la pensée, les vertes efflorescences de l'imagination, les beautés de la forme : nous arriverions au laid, et le laid, c'est le mal.

Mais le danger le plus à craindre pour la foule, c'est qu'au lieu d'élever ses pensées et ses sentiments, on ne devienne trop facilement le serviteur de ses mauvais instincts, et on ne lui offre des spectacles qui, en satisfaisant les sens, rabaissent l'esprit et le cœur. Nous ne voulons certes accuser personne; mais il est permis de penser que souvent des auteurs se laissent entraîner à suivre un plan, une intrigue, un caractère, sans examiner mûrement ce qu'il en doit résulter dans l'esprit des spectateurs de conclusions morales ou immorales : il nous est donc permis de dire, par exemple, que les auteurs des *Chevaliers du brouillard* ont eu tort de mettre en scène un bandit, un voleur, un assassin aussi aimable que leur Jack Sheppard; il nous est permis de constater que, durant deux cents représentations, le public un peu mêlé qui l'a applaudi a vu en lui presque un héros, et qu'il s'y est intéressé d'autant plus que ce personnage était joué par une femme.

Non, ce n'est point là un spectacle à donner au peuple. Réveillons en lui les bons sentiments, les sentiments nobles, élevés. Scellons dans un triple tombeau ce qu'il y a de pervers dans la nature humaine.

C'est un devoir que semblent avoir mieux compris les auteurs d'un drame joué il y a quelque temps, les *Fiancés d'Albano*. Nous n'avons pas à en

faire un éloge exagéré, ni à imiter ceux qui ont chanté ses louanges avec des phrases pindariques : les trois premiers actes sont remplis de fautes graves contre le goût, contre la vraisemblance, d'intrigues embarrassantes et embarrassées, de coups de fusil et de pistolet; mais la fin de la pièce, tout en restant mélodramatique, porte si haut la religion du serment, montre si fortement et si nettement qu'aucune circonstance, fût-ce même la plus terrible, la plus impérieuse, ne peut excuser la lâcheté de celui qui viole un serment, qu'elle mérite, en ce point, les meilleurs éloges, comme elle a eu, pendant de nombreuses représentations, les applaudissements enthousiastes des spectateurs.

Il est impossible que de tels sentiments n'élèvent pas les âmes; il est impossible que l'admiration pour ce qui est vil ne les avilisse pas; il est impossible, en un mot, que le beau et le laid n'aient pas l'un et l'autre des résultats très-divers. Je ne conclurai donc pas que les œuvres d'art n'ont rien à faire avec la morale; mais, prenant cette dernière expression dans son sens le plus large, j'affirmerai que l'art et la morale se lient intimement, loin de se nuire.

En notre temps moins que jamais nous devons les séparer : le vice le plus triste et le plus persistant des sociétés livrées à la matière est l'absence de sens moral. Travaillons donc chacun, dans les limites de nos forces, à élever une barrière contre les invasions de ce vice odieux, de ce dissolvant terrible.

JEAN MOREL.

DIRECTEURS : JEAN MOREL. — E. OGER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ESQUISSES DE MŒURS CONTEMPORAINES

PROFILS

DE COQUINS ET D'HONNÊTES GENS

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

VI[1]

En 1840, la petite ville de ... (le nom ne fait rien à l'affaire, disons Trois-Étoiles, si vous voulez) citait encore avec orgueil parmi ses meilleurs citoyens le docteur Louis ..., mettons Louis Maurin. Ce praticien recommandable, qui n'exerçait plus que gratuitement et par charité, depuis dix-huit mois, n'était pas seulement ce que le monde appelle un parfait honnête homme, c'était un homme de savoir, assez passable archéologue, ayant le goût et, qui plus est, le flair des curiosités de tout genre, et obligeant au point qu'il n'avait que deux ennemis dans sa ville, une ville pourtant dont la population s'élève bien à cinq mille âmes.

Il va sans dire que ces deux ennemis avaient de grandes obligations au docteur.

L'un d'eux était le principal pharmacien de Trois-Étoiles. Je dis le principal, toute ville, si petite soit-elle, ayant toujours au moins deux pharmaciens, dont l'un tient pour la pâte pectorale du docteur Bourgeois de Paris, et l'autre pour le sirop non moins pectoral de thridace. Cela n'empêche pas le premier de vendre, à toute extrémité, et après mille faux-fuyants, de la pâte du docteur Bourgeois, ni le second, quand la pratique est obstinée, de trouver dans un coin de son officine un *dernier* flacon de sirop de thridace.

Dans la cité de ce brave docteur Maurin, la situation se compliquait d'un troisième remède récemment importé par un nouveau pharmacien : le sirop

[1] Voir les précédentes livraisons, pages 146, 200 et 257.

d'auberginium du fameux docteur Lactucarius. La ville de Trois-Étoiles avait donc trois pharmaciens contre un seul médecin, sans parler d'une vieille herboriste dont les têtes de pavots et les quatre fleurs émollientes, étant à la portée des plus humbles fortunes, faisaient, chez les petites gens, une terrible concurrence aux remèdes sus-mentionnés.

Le docteur Maurin, moitié par politique, moitié par un effet de son équité et de sa bonté naturelle, avait toujours tenu la balance à peu près égale entre ces divers concurrents; jamais il n'avait conseillé à ses malades le sirop de thridace plutôt que celui d'auberginium; la pâte du docteur Bourgeois, de Paris, n'était pas moins efficace, à l'entendre, contre les rhumes, grippes, catharres et autres affections du larynx; il faisait peu de difficulté d'avouer en particulier aux moins riches de ses clients que l'infusion de têtes de pavot ou de violette n'avait pas à ses yeux des propriétés moins calmantes qu'aucun sirop ou pâte brevetée; enfin, à qui s'engageait au secret, il déclarait ingénument que la simple et franche réglisse ou le sucre d'orge en bâtons, vendus par l'épicier du coin, égalait en vertu tout les tussifuges du monde, et que, quand à lui, au surplus, il estimait, d'après sa propre expérience, que le meilleur remède à employer contre le rhume était de prendre patience et de s'entretenir les pieds chauds.

Grâce à ce système d'éclectisme et de tolérance, qui avait surtout le mérite de mesurer le vent à la laine de l'agneau, le bon docteur Maurin, s'il n'avait satisfait complétement personne, semblait du moins n'avoir dû s'aliéner aucun des pharmaciens de Trois-Étoiles, point extrêmement important.

On n'ignore pas en effet que les pharmaciens ont le privilége, dans les rares petits endroits qui sont encore privés d'un *cercle*, de réunir chez eux les notables causeurs de la localité. Leur officine — je ne dis pas leur boutique — joue ainsi, dans nos petites villes de France, le même rôle que celle des barbiers dans l'Estramadure, dans la Manche, et autres Espagnes.

D'où pouvait donc venir qu'il s'élevât parfois quelques rumeurs défavorables au docteur dans la principale des pharmacies de Trois-Étoiles, rumeurs soutenues et encouragées avec un art diabolique par le maître de la maison?

A une telle question le premier venu des habitants de Trois-Étoiles aurait infailliblement répondu il y a dix-huit ans : qu'avant tout il fallait se garder d'attacher la moindre importance à des bruits venus d'un tel lieu, la boutique du père Meigret — et pour le coup on aurait bien dit la boutique — étant le rendez-vous des gens les moins estimés du pays; qu'on n'était pas d'ailleurs en peine d'assigner une cause à ces attaques détournées; que c'était une honte, après ce qui s'était passé, qu'un pareil homme osât seulement

prononcer le nom du docteur, et qu'au reste il prouvait bien par sa conduite la vérité de ce que disait tout le monde.

— Ah! bah! et qu'est-ce donc que tout le monde dit?

A cette question, la directrice de poste n'aurait pas manqué de répondre par une histoire que la demoiselle du cabinet de lecture vous aurait contée autrement que la marchande de tabac.

Malheureusement sous ces commentaires courants il y avait un fond de vérité.

Un parent du père Meigret, cultivateur à moitié idiot et de la plus crasse ignorance, avait trouvé dans la paillasse de son père, mort récemment, des titres et valeurs anciennes, dont un grand nombre d'assignats qu'il s'était hâté de porter à son cousin l'apothicaire, je veux dire le pharmacien. Celui-ci, abusant de l'ignorance du bonhomme, lui avait acheté à vil prix ces paperasses dont il avait fait encadrer la plus grande partie comme objets de curiosité. Le reste — ce qui, bien entendu, lui parut avoir quelques chances d'être négociable — il eut l'idée de le faire voir au docteur Maurin, que son âge déjà avancé et ses connaissances en tout genre mettaient à même d'en apprécier la valeur; il le lui donna, comme il va sans dire, pour trouvaille faite par lui depuis longtemps dans l'héritage d'un vieil oncle qui avait, suivant l'expression consacrée, donné dans la révolution.

Bref, de cette consultation il résulta pour le pharmacien un bénéfice d'une dizaine de mille francs, dont il ne fut pas dit un seul mot au cousin.

A quelque temps de là, ce dernier, étant venu à tomber malade, fit quérir le docteur, qui lui trouva en mains quelques papiers ressemblant fort à ceux dont il avait revisé le triage.

Le vieux bonhomme interrogé répondit que c'était des papiers sans valeur, tels que ceux que le docteur avait pu voir chez le pharmacien Meigret.

— Mon père, ajouta-t-il en substance, n'avait jamais désespéré de la république, il en attendait la restauration avec confiance et se figurait, j'imagine, qu'elle ferait honneur à son papier : voilà pourquoi, sans doute, il en avait caché partout. J'ai trouvé ces derniers chiffons, non plus comme les premiers dans une paillasse, mais dans une marmite fêlée, sous un tas de cendre et de ferrailles; je les porterai, quand je serai mieux, au cousin, qui m'a donné bel et bien trente francs des autres. Il y a des gens qui sont si bêtes!

— Gardez-vous-en bien, s'écria le docteur au comble de l'indignation : ceux-ci ne valent pas les premiers, tant s'en faut; mais ils porteront témoignage pour vous faire rentrer dans un bien qu'on vous a volé.

Et, là-dessus, il instruisit le vigneron de la supercherie dont le bonhomme avait été victime. Celui-ci jetait feu et flamme, il voulait porter plainte, faire un éclat et, au préalable, assommer le père Meigret.

Réflexions faites, le docteur, qui au premier moment s'était montré presque aussi animé que le paysan, opina contre le scandale : il fit valoir qu'entre parents tout conflit d'une telle sorte est une honte aux deux parties; qu'en ce cas, ou jamais, le pire arrangement est préférable au meilleur des procès; que le pharmacien était père de famille; que, d'ailleurs, les poursuites commenceraient par coûter gros et que l'issue en était incertaine, les preuves étant difficiles à rassembler, impossibles peut-être à fournir.

Ces dernières raisons parurent au père Devienne — c'était le nom du paysan — donner quelque force aux premières, lesquelles, au début, lui avaient fait peu d'impression. Ces premiers frais à faire lui rendirent sensible la honte d'un pareil procès ; la difficulté de donner des preuves du délit lui fit comprendre la dureté qu'il y aurait à englober toute une famille innocente dans le déshonneur et la ruine de son chef. Bref, il se décida à s'en remettre au bon docteur, qui agit en cette occasion avec autant d'humanité que d'énergie.

Voici à quoi il s'arrêta.

Trois jours après la découverte qui précède, ayant fait demander un entretien particulier au pharmacien, il se présenta à ce digne homme une branche d'olivier dans une main et une plainte au procureur du roi dans l'autre. La branche d'olivier peut bien avoir été au figuré, mais l'acte était au propre et en bonne et due forme, signé par le plaignant; un blanc y tenait lieu du nom de l'accusé, que le docteur se disait tout prêt à inscrire, ajoutant qu'il déposerait avec énergie en faveur de la vérité.

Le père Meigret se décida pour la branche d'olivier : en échange de cet emblème pacifique, il restitua dix mille francs, sous forme d'une lettre de change antidatée et payable à huit jours de là, moyennant quoi, le docteur déchira en quatre et jeta au feu la plainte au procureur du roi.

La facilité que montra le Meigret à s'exécuter de la sorte donna cependant fort à réfléchir au docteur : les paperasses en question, passées à l'alambic de l'astucieux pharmacopole, avaient dû rendre beaucoup plus de dix mille francs; évidemment il restait aux mains de ce drôle une belle fiche de consolation, sans même parler du cadre aux assignats, qui orne encore aujourd'hui la salle à manger contiguë à son officine.

Ces soupçons, le docteur les garda pour lui, ne voulant pas donner d'inutiles regrets au père Devienne. Quant à l'affaire, il n'en souffla mot à qui que ce fût; mais le stupide et méchant paysan fut moins discret, comme bien vous pensez : il la confia sous le sceau du secret à quiconque voulut l'entendre, et si bien, qu'on me l'avait contée de trois manières différentes huit jours après mon arrivée à Trois-Étoiles.

Pour tirer d'un pareil chaos la version qui précède, et dont j'ai pu tout récemment vérifier l'exactitude, j'ai dû m'y prendre à la façon des géologues,

qui, dans une masse d'ossements fossiles, cherchent à reconstituer le squelette d'un monstre antédiluvien. — Belle occupation! va-t-on me dire. — Pourquoi pas? L'étude du monde moral est-elle plus à mépriser que celle du monde physique?

On sait maintenant pourquoi le pharmacien Meigret n'aimait pas le docteur Maurin, et on peut comprendre en raison de quel sentiment de haine secrète il disait parfois, sans mieux s'expliquer, lorsqu'il était question du docteur :

— Il y a bien des gens qui passent pour honnêtes et qui ne le sont pas autant qu'on le croit.

Chose étrange, le docteur Dulong à qui M. Maurin avait cédé sa clientèle, tenait sur le compte, ou, pour mieux dire, à propos de ce dernier, un langage presque identique.

Et pourtant, ce jeune et peu habile praticien avait à l'excellent docteur Maurin plus d'obligations encore que le pharmacien. Si, en effet, le docteur Maurin avait gouverné de façon à ne point perdre complétement le père Meigret, il avait, on peut bien le dire, sauvé tout à fait le docteur Dulong.

Le docteur Dulong, âgé de vingt-cinq ans à peine, et reçu docteur de la veille, était venu s'installer à Trois-Étoiles dans le but avoué de faire concurrence au docteur Maurin. Or, l'entreprise était d'autant plus hasardeuse, que le vieux praticien jouissait, principalement comme opérateur, d'une réputation qui s'étendait jusqu'à Paris. Aussi habile, aussi humain que désintéressé, sa clientèle était si bien assise, que le nouveau venu, en dépit de maintes pratiques, ne parvint même pas en dix-huit mois à l'entamer. Déconsidéré et criblé de dettes, il n'avait plus qu'à fuir honteusement, lorsque le docteur Maurin lui offrit inopinément sa clientèle pour une somme très-modeste, remboursable d'ailleurs à des termes si éloignés et si largement espacés entre eux, qu'une telle vente ressemblait beaucoup à un don.

Le marché contenait cependant une clause, qui, bien qu'acceptée d'abord sans difficulté et même avec une secrète joie, ne devait pas tarder à peser au jeune docteur et à lui fournir un prétexte à de vagues accusations.

Cette clause portait que le docteur Maurin demeurerait libre, comme par le passé, de donner ses soins et consultations gratuites aux malades nécessiteux.

On voit du premier coup tout ce qu'un cœur ingrat et un méchant esprit devaient trouver de motifs à chicanes dans l'ambiguïté de ces termes.

Le docteur Dulong n'était pas plutôt installé dans sa charge, et investi, grâce aux bons soins de son prédécesseur, de la confiance générale, que déjà il n'admettait plus qu'aucun malade fût réellement nécessiteux. De ces soi-disant pauvres, le docteur Maurin, à en croire son successeur, savait encore tirer de fort bonnes aubaines. Ce à quoi le père Meigret ne manquait jamais

d'ajouter sa phrase ordinaire : « Il y a bien des gens qui passent pour honnêtes et qui ne le sont pas autant qu'on le croit. »

Les actions humaines sont rarement aussi bonnes ou aussi mauvaises qu'elles le paraissent. La conduite du docteur Maurin à l'égard de son concurrent, toute généreuse qu'elle avait été sans aucun doute, n'avait pas manqué tout à fait de cette sorte d'alliage propre à tout ce qui est humain.

Je ne dirai pas avec la directrice de la poste que l'*excellent* docteur Maurin, en se donnant pour successeur un ignorant, un maladroit, avait voulu se faire regretter. Le docteur, bien qu'il ne manquât pas de vanité, était incapable de se laisser guider par un calcul de nature à mettre en danger la santé publique. S'il ne prit pas ce dernier point en considération autant qu'il l'aurait dû peut-être, c'est plutôt qu'il ne croyait guère à la médecine, suivant que le pensait la demoiselle du cabinet de lecture. Celle du bureau de tabac interprétait aussi à sa façon la retraite subite du docteur Maurin et la cession qu'il avait faite un peu légèrement, il faut bien l'avouer : à l'en croire, le docteur, collectionneur passionné, brûlait depuis longtemps de se livrer tout à son aise à un goût devenu chez lui de jour en jour plus dominant; sentant fort bien aussi qu'il ne donnait plus à ses malades toute l'attention, sinon tout le temps qui leur était dû, il s'était hâté de se décharger sur le premier venu d'un fardeau qui pesait à ses goûts favoris et alarmait sa conscience de médecin et d'honnête homme.

Bien que je ne connusse encore que très-superficiellement le docteur Maurin, cette dernière interprétation fut pour moi un trait de lumière, un éclair presque aussi brillant que les yeux éveillés de la marchande de tabac. Non-seulement l'explication me parut sensée et même plausible, mais encore je conçus comme un pressentiment de sa concordance possible avec les insinuations de Dulong et de Meigret.

J'ai dit pressentiment; prévention serait peut-être plus exact, car il s'ébauchait à cet égard dans mon esprit un enchaînement de déductions trop vaguement perçu encore pour que je pusse l'amener à l'état correct d'un raisonnement. Pour rien au monde je n'aurais exprimé cette opinion que le docteur Maurin ne fût pas un parfait honnête homme; mais j'étais dans cette disposition où la découverte d'un acte coupable de lui m'eût peut-être fait dire que cela ne m'étonnait pas.

Un bruit des plus fâcheux, et malheureusement fondé en très-grande partie, vint ajouter à mes préventions.

La ville de Trois-Étoiles avait encore à cette époque sa ceinture dorée, vieux murs tout hérissés de ronces, de gueules de loup et de giroflées, festonnés de lierre et de clématite sauvage. Ses trois portes, flanquées chacune de deux tours gorgées de leurs propres décombres, lui conservaient un air mélancoliquement féodal. A cent pas d'une de ces trois portes, la moins pas-

sante, attendu qu'elle n'ouvre que sur des terrains vagues, un peu en arrière d'un sentier tortueux et à peine frayé, se voyait, se voit même encore aujourd'hui, une petite maison basse, une chaumière dont le chaume ondule, noir de suie et de vétusté. Une touffe de gui, portée par un bâton au-dessus de la porte, attribuait à ce bouge hideux une destination que les gens du pays disaient n'être en réalité qu'accessoire. Sur le devant de ladite masure, entre la porte et la croisée, une planche adaptée à quatre piquets pouvait faire office de banc; une table, aussi à demeure, et composée d'éléments non moins primitifs, complétait le mobilier extérieur de cette sinistre guinguette. Sur le derrière, et attenant au bâtiment, s'étendait un petit terrain d'environ quatre perches, fermé des trois côtés d'une haie vive, haute et fournie plus que d'usage. L'aspect de cet enclos si vert, de cette haie si bien entretenue, contrastait fortement avec celui de la masure, et aussi du pays, vaste plaine crayeuse, plantée à de grands intervalles d'arbres tortus, galeux, et d'ailleurs morts pour la plupart. Autre contraste plus frappant et d'une solennité effrayante, juste en face de la maison, sur le bord de l'étroit sentier, une croix votive se dressait et ouvrait ses bras. Un drame s'était passé là.

Quelque cinq ou six ans avant la Révolution, une jeune fille du peuple, nommée Isoline Ferchaud, entretenait avec le fils aîné d'un riche meunier de Trois-Étoiles des relations clandestines. Ce commerce ayant eu ses suites naturelles et la faute d'Isoline ne pouvant plus être tenue secrète, Adrien Sauvage, c'était le nom du séducteur, s'en ouvrit un jour à son père, qui refusa formellement de consentir à un mariage pire qu'inégal à ses yeux. Deux frères d'Isoline avaient été frappés de peines infamantes; le père, braconnier redouté et incorrigible, vivait uniquement de fraudes et rapines de toute sorte, c'était du moins le bruit public; l'aïeul de celui-ci avait expiré sur la roue. Une juste réprobation pesait donc sur cette famille, tandis que celle des Sauvage jouissait de temps immémorial d'une grande considération.

Isoline, à la vérité, passait, avant l'ébruitement de sa faute, pour s'être gardée pure dans ce déplorable milieu. Sa piété, qui paraissait aussi profonde que sincère, la douceur de son caractère, de sa voix et de son regard, la rare beauté de ses traits et la distinction de toute sa personne lui avaient concilié l'estime, la sympathie, la compassion générales. Il n'y avait personne à Trois-Étoiles qui n'eût donné beaucoup pour la soustraire à son déplorable entourage. Spontanément inscrite sur la liste des aspirantes à la couronne de rosière, cette haute distinction du pauvre aurait été accordée à son mérite et à ses grâces si elle eût consenti à accepter une offre brillante qui lui fut faite à ce moment.

Un riche bourgeois du pays, malheureusement plus que quadragénaire, s'était épris d'Isoline, à ce point, qu'au chaperon de roses blanches dû en partie à son crédit auprès des juges, il aurait volontiers ajouté dans un même

jour la couronne de fleurs d'oranger. A cette offre qui lui fut faite, Isoline, sans refuser formellement, avait répondu que la distinction dont on voulait bien la croire digne ne devait être le prix d'aucune convention préalable, d'aucun engagement secret.

Cette réponse, attribuée à l'orgueil, et qui, de plus, sentait réellement l'indifférence, fit tourner en aigreur les bonnes dispositions du protecteur intéressé. Abandonnée aux justes préventions qu'inspirait sa famille, Isoline ne fut point proclamée rosière, et le dépit qu'elle en conçut la jeta aux bras d'Adrien.

A lui seul elle avait rêvé d'offrir comme un titre cette couronne qui venait de lui échapper.

Il est permis de croire que, chez les femmes, le calcul s'allie parfois à la passion. Profondément éprise d'Adrien, qu'elle savait homme d'honneur et respectueusement soumis à l'autorité paternelle, peut-être Isoline crut-elle, en se donnant à lui, rendre possible un mariage qu'elle avait d'abord espéré devoir à sa vertu publiquement glorifiée. Cette seconde entreprise, dans laquelle l'entraînement eut bien aussi sa part sans doute, échoua comme la première : tout espoir dut s'évanouir devant l'inflexibilité du père Sauvage et la soumission puis l'inconstance d'Adrien.

Un profond désespoir s'empara d'Isoline quand elle eut connaissance des assiduités de son amant auprès d'une autre jeune fille; elle proféra des menaces et donna même des signes de folie. Cette dernière circonstance, jointe à l'intérêt public qui hésitait encore à lui faire défaut, la sauva, peu de temps après, d'une condamnation capitale.

L'enfant qu'elle avait d'Adrien, peu de jours après sa naissance, fut trouvé mort dans son berceau, la tête séparée du tronc. On n'accusa pas d'abord Isoline; mais, devant les juges, elle écarta les présomptions qui chargeaient son père et ses frères, et revendiqua énergiquement ce qu'elle appelait l'honneur de son crime.

— C'était une fille, dit-elle, une Ferchaud, entendez-vous? Tout lui était fermé : l'amour, l'honneur, le mariage; j'en ai fait un petit ange dans le ciel pour qu'elle ne devînt pas sur la terre un monstre, un démon comme moi.

Un tel langage, accusant un ordre d'idées tout moderne, ne fut pas compris en 1786 : Isoline Ferchaud fut acquittée comme ayant agi sans discernement sous l'influence d'une fièvre de lait. Enfermée à Paris dans un hospice où elle intéressa tout le monde comme partout, elle en sortit au bout d'un an, rendue au calme et paraissant avoir toute sa tête. D'honnêtes commerçants l'avaient prise chez eux; elle y gagnait sa vie par un travail n'ayant rien de servile, et paraissait résignée, quoique fort triste, lorsqu'un soir elle disparut, n'emportant que les vêtements qu'elle avait sur elle.

Après un temps qu'on ne saurait déterminer au juste, elle arrivait exté-

nuée de faim et de fatigue à Trois-Étoiles, chez son père et ses frères, que son retour parut combler de joie. Là elle ne reprit aucune de ses anciennes habitudes : on ne la vit plus à l'église; elle ne donnait aucun soin au ménage, s'entretenait à peine proprément, et passait tout son temps à lire des romans infâmes et des brochures politiques que ses frères lui procuraient.

Sa beauté avait pris alors un caractère grave et singulièrement imposant dont j'ai pu me rendre compte, à plus de quarante ans de là, quand je la vis maigre, hâve, sordide, la peau sèche et parcheminée, l'œil creux, le regard perçant, très-mobile, mais point hagard, droite encore, presque élancée, majestueusement horrible, telle enfin que j'eus peu de peine à comprendre ce que m'en disaient des vieillards et à croire que cette Alecto avait pu être une Médée.

Ses mœurs, au reste, cinq ans encore après son retour au pays, n'avaient rien de répréhensible. Elle sortait peu de chez elle, où, toujours enfermée dans une chambre haute, elle ne recevait personne. Assise et lisant tout le jour auprès d'une fenêtre chargée de pots de fleurs et encadrée de plantes grimpantes, son profil aquilin faisait rêver les jeunes gars de Trois-Étoiles; mais ni leurs allées et venues, ni leurs lettres passionnées, n'obtenaient en réponse un regard même dédaigneux.

La Révolution cependant avait pris et suivi son cours, et tout avait changé de face à Trois-Étoiles : l'antique abbaye des Ursulines, le couvent des Minimes, les châteaux et maisons du seigneur et de trois familles riches avaient été saccagés et pillés. Les Ferchaud, comme bien l'on pense, s'étaient distingués dans ces diverses expéditions; mais, quoique à peu près maîtres de la ville, ils se montraient peu sanguinaires; leur douceur relative passait pour être due à l'influence d'Isoline, qui exerçait sur eux un grand empire. L'opinion était restée singulièrement favorable à cette étrange créature; on lui attribuait, non sans raison peut-être, les avis secrets qui, donnés à propos, permirent à quelques notables habitants d'échapper par la fuite à une mort certaine. Le bourgeois qui avait naguère offert son nom à Isoline dut la vie à un avertissement de ce genre.

Il n'en fut pas de même des Sauvage : accusés d'accaparement, comme à peu près tous les meuniers à cette époque, le père et les deux fils disposaient tout, un matin, pour leur fuite, quand une troupe d'hommes et de femmes égarées, conduite par quelques bandits, en tête desquels étaient les Ferchaud, força la porte du moulin situé sur le pont à une des extrémités de la ville, et, surprenant des préparatifs de départ, excitée en outre par la découverte de quelques sacs de blé et de farine, se rua sur le père Sauvage et le massacra ainsi que son plus jeune fils âgé de dix-sept ans à peine.

Adrien, échappé par miracle ou grâce à quelque protection secrète, se mit alors à fuir du côté de la ville, et bientôt vers la porte indiquée plus haut :

là, il pensait trouver attaché à un arbre un cheval qu'un ami y avait conduit à dessein; on peut croire du moins que cet avis lui avait été donné furtivement dans la bagarre. Malheureusement la précipitation de sa fuite et le désordre de son costume — il était à peine vêtu — furent aussitôt remarqués, et la troupe des égorgeurs se lança d'une course inégale à la poursuite du fugitif en poussant des cris effroyables.

Mais Adrien avait pour lui l'avance et la peur qui donne des ailes. Déjà, au-dessus des murs de la ville qui va montant de ce côté, il voyait le cheval paissant au pied d'un arbre, quand, sur le seuil de la vieille porte, Isoline parut, et, fermant derrière elle les deux battants :

— Ah! te voilà enfin, dit-elle en éclatant de rire, Adrien, mon beau fiancé! tu vas m'épouser cette fois.

Et, avant qu'il pût lui répondre, elle l'étreignit des bras et des jambes, de façon à paralyser tous ses mouvements, l'embrassant avec frénésie et rugissant de joie et de fureur :

— Tu vas m'épouser, n'est-ce pas? Jure que tu vas m'épouser.

— Monstre! sorcière! lâche-moi, disait Adrien.

Mais bientôt entendant les cris de la bande qui approchait :

— Grâce! grâce! fit-il. Isoline, laisse-moi fuir; tu ne peux pas vouloir ma mort. Pardon, pardon, je t'en conjure, sauve-moi!

— Tu m'épouseras?

— Je t'épouserai; mais, au nom de Dieu, laisse-moi, sauve-moi!

— Et toi, au nom de Dieu, jure que je serai ta femme.

— Je le jure; mais, grâce! Entends-tu leurs cris? les voilà.

— Lâche! fit Isoline en le retenant enlacé, la peur te fait promettre ce que tu as refusé à l'amour, à l'honneur, à l'enfant que j'avais de toi. Eh bien, c'est moi qui te repousse à présent, moi qui te méprise; tu mourras sous mes yeux, et tu mourras en lâche.

Égaré par l'effroi et par la colère, Adrien, à ce dernier mot, fit un effort désespéré; d'une main il brisa le poignet d'Isoline, et, de l'autre, se dégageant facilement de son étreinte, il la renversa sur le chemin, bondit au-dessus d'elle et atteignit la porte dont il ouvrit les deux battants.

Plusieurs balles sifflèrent alors à ses oreilles, mais aucune ne le toucha.

Une minute encore et il était sauvé, lorsque Isoline, qui déjà s'était lancée à sa poursuite, détacha la ceinture que dans sa fuite il avait à peine eu le temps de boucler sur ses reins.

Le malheureux, embarrassé dans les plis de son haut-de-chausses, tomba en poussant un cri que l'on entendit dans toute la ville. Isoline lui posa un pied sur la nuque, et le maintint la face contre le sol jusqu'au moment où le plus jeune des Ferchaud l'y cloua du fer de sa pique.

Les corps des deux Sauvage père et fils, tués dans le moulin, avaient été

jetés à la rivière, après avoir subi les plus hideux outrages ; celui d'Adrien, protégé par Isoline, fut déposé dans une chaumière voisine et, la nuit venue, enterré sur le lieu du massacre, là même où plus tard s'éleva la croix qu'on y voit encore aujourd'hui.

Bien que les habitants de Trois-Étoiles eussent gardé de cette journée un souvenir de componction et d'horreur, peut-être n'auraient-ils pas spontanément voté ce monument qui rappelait à quelques-uns leur crime et aux autres leur complicité par faiblesse. Une donation anonyme et soigneusement motivée mit la ville en demeure de procéder gratuitement à cette mesure expiatoire ; l'édilité s'y prêta de bonne grâce, et, peu de temps après la restauration du culte, une croix de fer fondu et habilement ouvragée fut plantée en grande cérémonie sur le lieu où Adrien passait pour avoir été enterré. Quant aux restes de la victime, qu'on avait voulu recueillir pour les déposer en terre sainte, on n'en trouva aucun vestige, bien que la mort ne remontât pas même à cinq années de là. Les fossoyeurs, le maire de la ville et le docteur Maurin, qui, en sa qualité, surveillait l'exhumation, avaient pu remarquer, du reste, en procédant, que le gazon, enlevé sans doute avec précaution, puis replacé de même sur une terre fraîchement remuée, gardait les traces de cette opération faite par des mains inhabiles.

Le mystérieux enlèvement que dénonçaient de tels indices ne manqua pas d'être, aussi bien que la donation anonyme, attribué à Isoline. Rien cependant n'était fait pour autoriser cette version légendaire.

Depuis le meurtre d'Adrien, auquel elle avait pris une si odieuse part, Isoline n'avait plus reparu à Trois-Étoiles, que son père et ses frères n'avaient pas non plus tardé à quitter. On savait seulement qu'elle avait figuré en déesse de la Liberté et de la Raison dans les fêtes mythologiques de Paris.

Depuis longtemps il n'était plus question d'Isoline, lorsque, trois ans avant mon arrivée à Trois-Étoiles, c'est-à-dire au commencement de l'année 1840, mourut un vieillard presque centenaire, propriétaire à titre viager de la chaumière où avait été recueilli le corps d'Adrien. Cet événement ne fit aucune sensation : le défunt avait vécu là, depuis la révolution, de secours anonymes que lui servait régulièrement le notaire de Trois-Étoiles ; parent éloigné des Ferchaud, il ne se montrait jamais dans la ville, bien que le triste renom de ceux-ci y fût déjà bien effacé. Le lieu qu'il habitait était d'ailleurs de moins en moins fréquenté : un vague sentiment de terreur écartait les promeneurs et les enfants de cette croix sinistre dont l'aspect rappelait un crime.

On savait donc à peine à Trois-Étoiles que la chaumière de la croix — c'est ainsi qu'on l'appelait — venait d'être grossièrement restaurée et convertie en cabaret, lorsqu'un des anciens de la ville crut reconnaître Isoline Ferchaud dans la vieille hôtesse de ce bouge.

Il en fut parlé le jour même au bureau de poste, chez la marchande de tabac, et surtout, comme bien on pense, à l'officine de Meigret; et, dès le soir, comme les jours suivants, plus d'un promeneur, la canne à la main, l'air distrait et indifférent, passa et repassa devant la chaumière de la croix, ou du mort, car ces deux noms la désignaient également.

Au reste, l'objet d'une curiosité si naturelle semblait se plaire à exciter ce sentiment par le mystère : longtemps la vieille resta invisible; mais les soupçons prirent bientôt un caractère de probabilité équivalent à une certitude quand on eut remarqué l'enseigne suivante, qui apparût un jour, grossièrement tracée en caractères majuscules, sur le torchis couleur de fange dont la muraille était fraîchement recrépie :

« Au (suivait un fer à cheval peint en rouge). Vin et eau-de-vie au détail. »

A ces armes parlantes, personne ne put plus douter qu'Isoline Ferchaud ne fût la louve de cet antre.

C'était Isoline, en effet, dont le retour à Trois-Étoiles confirmait une observation que chacun de nous a pu faire ou au moins lire consignée dans les études psychologiques dont les criminels sont l'objet depuis environ quarante ans. Grâce à la *Gazette des Tribunaux*, aux *Mémoires* de Vidocq, aux *Mystères de Paris*, aux *Mémoires* de M. Gisquet, aux *Études spéciales* de Parent-Duchâtelet, à l'*Histoire des Bagnes* et autres publications analogues, le cœur des scélérats n'a plus rien de caché pour les honnêtes gens qui font leurs délices de ces ouvrages. Le langage pittoresque des voleurs et des assassins, leurs mœurs et leurs traditions sont des mines connues dont chaque recoin a été fouillé. Une jeune femme, aujourd'hui, sait aussi bien qu'un agent de police que, pour surprendre un criminel en état de contumace ou de rupture de ban, il n'y a qu'à l'attendre aux abords du lieu où le crime a éte commis. Tôt ou tard il y reviendra. A l'expiration de sa peine, le condamné à la détention, n'a d'autre idée en tête que de revoir la ville ou le village où sa personne est redoutée, qui tient son nom en mépris, en exécration. Le spoliateur d'une famille aime à finir tranquillement ses jours dans la maison dont il a dépouillé les maîtres. Ainsi est fait le cœur des malfaiteurs ; nous le savons, nous l'avons lu partout, c'est l'*a b c* de la jeunesse. Le mépris, pour ces sortes d'êtres, est comme pour d'autres l'estime : il ne leur suffit pas de savoir qu'ils l'ont mérité, ils demandent qu'on le leur marque ; il n'y a pour eux de douceur que s'ils peuvent lire dans tous le yeux l'horreur ou le dégoût dont ils se sentent dignes.

Peut-être bien dans le cœur d'Isoline ce sentiment était-il plus complexe que chez des scélérats d'une nature plus simple, plus bestiale en quelque sorte que la sienne. La haine et l'amour se confondent parfois à tel point, que l'âme qu'ils agitent ne les démêle pas. Vivant ou mort, Adrien fut toujours la seule préoccupation sérieuse d'Isoline; elle en était tyrannisée comme par un sens

indomptable. L'être qui revenait à Trois-Étoiles et prenait pour logis la chaumière du mort, était-ce celui qui avait tué ou celui qui avait aimé? n'était-ce pas à la fois l'un et l'autre?

Quoi qu'il en soit, le retour de cette étrange créature fut un événement pour la ville de Trois-Étoiles, un problème que se posèrent, trop souvent pour leur repos et leur honneur, ceux qu'Isoline avait fascinés autrefois par son caractère et sa beauté de sphynx, ou plutôt de chimère. Le docteur contribua fortement, par ses exhortations et ses reproches, à la trop lente guérison de ces rêveurs *in extremis;* il fut pour beaucoup dans l'indifférence et l'oubli profond qui succédèrent avec le temps à la honteuse curiosité qu'avait un moment excitée cette misérable Isoline. Aussi ne fus-je pas médiocrement surpris lorsque je l'entendis accuser d'entretenir avec cette créature des relations fréquentes et plus intimes que ne l'exigeaient ses devoirs de médecin des pauvres qu'il mettait toujours en avant.

Je venais à ce moment même de faire connaissance avec le docteur, et vraiment j'en étais charmé : j'ai rarement rencontré dans ma vie un vieillard plus aimable et d'un extérieur si avenant. Persuadé qu'un Parisien devait se connaître à fond en curiosités de tout genre, et sachant par ouï dire que j'avais été quelquefois imprimé tout vif, il désirait depuis longtemps me faire les honneurs de son cabinet, qui en valait vraiment la peine. Il fut donc convenu que j'irais lui rendre visite en compagnie du vicaire de Trois-Étoiles, chez qui je l'avais rencontré et avec qui je suis lié depuis l'enfance.

L'abbé de R., qui est aujourd'hui un de nos plus brillants prédicateurs, était alors âgé de vingt-huit ans à peine, instruit, modeste, animé d'une foi profonde et d'un prosélytisme patient, insinuant, d'autant plus efficace qu'il s'unit à des manières fort aisées, sentant leur monde et le meilleur. Il aimait le docteur Maurin, et, entre nous, je crois qu'il l'avait entrepris; mais c'était là une conversion difficile : le docteur, moins incrédule qu'indifférent, avait toujours vécu en de bons termes avec le clergé de sa ville, qu'il soutenait le plus souvent dans la fabrique et le bureau de charité; il avait, pour ce qu'il appelait un peu vaguement les choses saintes, cette sorte de respect qui consiste à ne pas toucher. Obligeant, prévenant même, bien aise surtout de trouver occasion de faire admirer ses richesses, il prêtait à l'église, dans les grandes solennités, des meubles, des tentures de prix et jusqu'à de certains ornements d'autel, vases, flambeaux, etc., dont plusieurs dataient des quatorzième et treizième siècles.

Le docteur Maurin faisait partie de la société des antiquaires de sa province, ainsi que mon ami le vicaire de Trois-Étoiles. Quelques notices substantielles sur les antiquités de la petite ville ayant été rédigées par eux en commun, ils en étaient venus à se voir fréquemment.

Quand le docteur parlait du jeune prêtre, il ne manquait jamais de le

donner pour un homme *éclairé*, c'est-à-dire point superstitieux et peut-être même peu croyant; et, en cela, s'il allait jusque-là, il se trompait du tout au tout.

De son côté, l'abbé, en s'exprimant sur le compte du docteur, laissait percer dans ses éloges une restriction dont le sens pouvait être : Malheureusement il n'est pas chrétien ! Le léger soupir qui, en pareil cas, terminait son apologie, m'avait mis sur la voie de cette interprétation, qui devait bientôt m'être explicitement confirmée.

La description du cabinet de curiosités du docteur Maurin se trouve chez tous les poëtes et romanciers pittoresques de notre époque; je renvoie le lecteur au premier venu de ces inventaires plus ou moins montés en couleur, Ce qui m'intéressait d'ailleurs dans cette étrange galerie, c'était avant tout son propriétaire; je pressentais en lui un dessous de cartes, ou tout au moins un côté faible, amusant à surprendre, intéressant à observer.

Il me parut d'abord que le docteur manquait absolument de goût, estimant les choses pour leur rareté ou leur bizarrerie bien plus que pour leur valeur artistique, ce qui est en général le fait des collectionneurs émérites. J'avais pu remarquer, au déjeuner qu'il nous donna, que cet homme, qui possédait en vaisselle de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, sans même parler des faïences, de quoi traiter un bataillon de cigognes et de renards, mangeait et faisait manger ses amis dans d'ignoble terre de pipe, et que, dans la salle à manger, où, sur le chêne des dressoirs, étincelaient plus de cent verres de Venise, des coupes de cristal de roche, des hanaps en vermeil relevé en bosse, des vidrecomes armoriés, des chopes de Bohême aux brillants couvercles d'étain, le ladre nous versait à boire dans des gobelets de verre qui n'étaient pas même taillés.

Ce qui me frappa le plus vivement dans sa collection, ce fut une vraie pacotille de faïences de toute sorte : les grandes fabriques de Rouen, de Nevers et de Brisambourg avaient là des échantillons admirables et d'autres insignifiants ; les Palissy, que je n'ai jamais su goûter, y étalaient aussi leurs crapauds, serpents et autres horreurs, à côté de ces majoliques dont la valeur pour moi est nulle quand leurs figures décoratives n'ont aucun prix au point de vue de l'art.

Ces divers objets provenaient presque tous de la grande abbaye, de la pharmacie des Minimes, du château seigneurial et des maisons riches de Trois-Étoiles pillées dans la Révolution; des inscriptions, des armes, des devises gardées intactes sous l'émail, accusaient cette provenance, que le docteur faisait lui-même sonner bien haut avec un orgueil tout naïf.

Il se vantait surtout du prix minime auquel lui étaient revenues ces merveilles; chacune d'elles avait sa légende chiffrée, qu'il racontait avec des joies d'enfant.

Cette terre cuite de Clodion, représentant une centauresse endormie, il l'avait payée quatre francs à un vigneron.

Cette agrafe d'émail de Jean Toutin de Châteaudun, provenant de la chape de l'abbesse des Ursulines qui était crossée et mitrée, un maraîcher des environs la lui avait donnée pour un quart de vin vieux et huit francs de retour.

Ces deux cornets du Japon lui avaient coûté seize francs, et cette vasque en craquelin, trente sous... « Oui, monsieur, ajoutait-il, trente sous!

« Mais voici bien une autre affaire : ce service de Sèvres, aux armes des Soyecourt (les anciens seigneurs du pays) et dont les principales pièces sont intactes, à l'exception du couvercle d'une soupière dont le pommeau est ressoudé, — et encore je vous défierais de le voir si je ne vous l'avais pas dit; — eh bien, ce service-là, tout complet, moins un beurrier et quatre assiettes, — et vous savez si le barbeau est rare, — j'en ai offert d'abord vingt-cinq francs au père Devienne, ce vieux bonhomme, vous savez, le cousin de l'apothicaire; il me l'a laissé à quarante, pour me faire plaisir, disait-il. Vous jugez s'il a réussi. Il est vrai que je l'avais tiré d'une maladie assez grave et qu'il m'a des obligations; mais, enfin, c'est pour rien, vous conviendrez que c'est pour rien. »

Ainsi s'en donnait ce brave homme, au point que les bras m'en tombaient. L'abbé, lui, en était tout rouge. A ce nom de Devienne, nous avions échangé un regard, un éclair; mais le docteur ne voyait rien : en proie à sa manie, à son vice, oserai-je dire, il parlait, il allait toujours.

Ce dont il était le plus fier, c'était de ses faïences communes, qui, dédaignées dans le dernier siècle, ne provenaient pas du pillage; la porcelaine, depuis longtemps, les avait bannies des grandes maisons, quand la révolution éclata. Devenues le luxe du pauvre, héréditaires dans le peuple et la petite bourgeoisie, elles s'y étaient transmises de père en fils; mais la génération actuelle non-seulement n'en connaissait pas la valeur toute conventionnelle, mais encore les avait en dégoût.

Quand la mode en était venue parmi les amateurs de curiosités, le docteur s'était mis en quête, non pas seulement à Trois-Étoiles, mais dans les communes voisines et jusqu'à dix lieues à la ronde. Là, il entrait chez un malade, dans une auberge ou dans la boutique d'un revendeur; il causait, il faisait l'aimable; quelquefois même il se raillait de ces vieilleries dont personne, à l'entendre, ne voulait plus, et, de fil en aiguille, il les obtenait à vil prix, soit en échange de pièces analoges et plus modernes en belle et bonne terre de pipe ou en porcelaine opaque. — Or, qui était bien attrapé, je vous le demande? c'étaient ces flibustiers, ces fins marchands de bric-à-brac, qui arrivaient quinze jours après lui, et trouvaient l'oiseau déniché. Ah! je leur en ai joué de ces tours! disait-il; aussi ils me connaissent

bien : — Le docteur Maurin, il faut les entendre, le docteur Maurin, c'est un furet, un vrai furet.

Notre inspection terminée, j'emmenai le vicaire, et à peine dans l'avenue, je m'ouvris à lui du dégoût que m'inspirait ce docteur Bric-à-Brac, c'est ainsi que je l'appelais. L'abbé convint sans peine avec moi que le commerce du docteur, bien qu'autorisé par l'usage, touchait de fort près à l'escroquerie.

— Mais, osai-je lui dire alors, comment se fait-il que tu ne lui en aies jamais dit ton sentiment?

Il soupira, et rougissant encore :

— Si je l'avais entrepris sur ce point, me dit-il après un silence, j'aurais dès l'abord perdu toute chance de l'amener où je voudrais; c'eût été proprement prendre le taureau par les cornes.

— Ah! lui dis-je, mon cher abbé, je te comprends; mais je crains bien que tes peines et concessions ne soient perdues.

Il soupira encore, ouvrit la bouche pour parler, et ne dit mot. Nous nous quittâmes là-dessus.

Le lendemain matin, m'étant levé de fort bonne heure, j'eus l'idée de faire en me promenant le tour de la ville. Que se passa-t-il dans l'arrière-for de ma conscience? je ne saurais le dire exactement; mais, au bout d'une demi-heure, j'avais en vue, à trois cents pas, la chaumière du mort.

Le docteur Maurin y entrait, il ne me vit point. Un battement de cœur me prit; j'allais retourner sur mes pas, quand une impulsion irrésistible et pour ainsi dire physique me fit continuer mon chemin.

— Au fait, pensais-je, n'ai-je pas le droit comme un autre de me promener par ici?

Les enfants donnent gravement de ces raisons-là à leurs maîtres.

Le sentier qui longeait les murs étant envahi par les ronces et les décombres, il fallut prendre à travers champs. Je me dirigeai droit sur l'enclos, et bientôt je touchai à la haie fourrée qui semblait faite moins pour le garder que pour le cacher.

Ce fut là pour ma curiosité une étape où je m'arrêtai quelque temps, repassant en moi-même tout ce qu'on m'avait conté d'Isoline. Assis à l'ombre, au pied de cette haie d'épines qui ne m'offrait aucun appui commode et que le soleil débordait, je m'étendis sur le gazon pour mettre au moins ma tête à l'ombre. Je vis alors que la partie inférieure de la clôture était moins feuillue que le reste, et bientôt, de ma canne et de mes deux mains, j'eus pratiqué dans le lacis des tiges une ouverture qui me permit, une fois couché à plat ventre, de voir nettement au delà.

Ce que j'avais alors devant les yeux me parut être moins un jardin qu'une jardinière, tant les fleurs les plus belles et les plus rares étaient pressées

dans cet étroit espace. Évidemment les soins de leur culture devaient absorber tout le temps, toute l'attention d'Isoline.

Ce qu'il y avait de contrastes dans un tel fait fit naître en moi un sentiment non moins complexe, un attendrissement et une horreur que je me reprochais également ; mais ce fut bien autre chose quand je pus distinguer, au milieu du parterre, une sorte de tumulus gazonné, long de sept pieds et large de deux environ, au chevet duquel se dressait un cyprès dont j'avais de loin aperçu la cime. A une des branches de l'arbre était passée une couronne de roses blanches, qui avaient dû être cueillies, serties et posées là le matin même. Comment, à cette vue, ne pas se rappeler l'enlèvement furtif, la disparition du corps d'Adrien? Et cette couronne toute semblable à celle dont Isoline avait jadis été injustement frustrée... ?

Il y a dans le cœur des femmes plus de choses mystérieuses et diverses que dans tout le reste de la création.

Quand j'eus repu de tout cela mes yeux et ma pensée, je me levai non sans effort, et, tout étourdi des parfums qu'exhalait cet enclos funèbre, je marchai le long de la haie jusqu'à la chaumière, d'où un bruit de voix animées était déjà venu jusqu'à moi. Assis sur le grossier banc de bois qui s'appuyait au mur entre la porte close et la fenêtre ouverte, j'entendis d'abord le docteur qui s'efforçait de calmer Isoline. Celle-ci, bien qu'irritée, à en juger à ses paroles, me parut avoir une voix si douce, que je doutai d'abord que ce fût elle qui parlât ; mais le charme de cet organe étrangement juvénile contrastait avec un langage dont les termes cyniques ne sauraient être exactement redits.

— Calmez-vous, disait le docteur, allons, calmez-vous, ma chère Isoline, je n'en reparlerai jamais.

— Tu dis toujours cela, vieux fourbe ; va, je te connais mieux que tu ne crois : si je te l'avais une fois donnée, je ne te reverrais jamais.

— Mais qui vous parle de donner ? Méchante, ne vous en ai-je pas offert un bon prix ?

— Un bon prix ! cinquante francs ?

— D'abord, Isoline, d'abord quand je n'en savais pas moi-même la valeur ; mais, depuis, j'ai été jusqu'à cinq cents francs, le double de ce qu'elle vaut.

— Dis donc que tu as voulu m'attraper comme toutes tes autres dupes, et qu'aujourd'hui encore tu mens, bel arracheur de dents, car tu sais bien qu'elle vaut au moins mille écus. Ah ! je connais tout cela, moi, j'ai vécu en plein là-dedans. Non, non, la bonbonnière est bien cachée, tu ne l'auras qu'après moi, et par testament, car tu y seras sur mon testament, on t'y verra couché tout de ton long : « Au docteur Maurin, pour la compagnie qu'il m'a faite dans mes vieux jours, pour les tarabustades que je lui ai fait essuyer,

pour le soin qu'il a pris de me lire de bons romans, l'*Enfant du Carnaval*, la *Religieuse*, etc., etc., une bonbonnière d'émail, portant sur le couvercle le portrait de la Dubarry, à l'intérieur celui du roi Louis XV, et dans un double fond s'ouvrant par un secret, le portrait du duc de Choiseul; les deux premières miniatures attribuées à Sicardi, et la troisième à Sophie Chéron; laquelle bonbonnière on trouvera cachée...» Ah! ah! ah! tu as cru que j'allais me vendre; mais on t'en souhaite, mon bel ami, tu serais capable de tout pour satisfaire ta manie. Oh! je vous connais bien, braves gens que vous faites : si graves que vous paraissiez, il n'y a qu'à vous chatouiller sur un point pour vous faire rire. Allons, papa Maurin, ne prends pas cet air refrogné ! une risette à Isoline, à la prostituée, à la tricoteuse, à l'infanticide ! une risette et un verre de schnick pour lui faire raison. Allons, allons ! pas de grimaces, ou je déchire mon testament.

— Isoline, vous n'êtes pas raisonnable, vous vous tuez avec cette eau-de-vie.

— Qu'est-ce que ça te fait? tu hérites. Allons! à la mémoire de Marat! et puissé-je bientôt le revoir aux Champs-Élysées, avec Adrien et mon pauvre enfant! Dire que j'ai failli être rosière! Ah! depuis ce temps-là il en a passé de l'eau et du sang sous le pont... Allons, Maurin, mon vieux, encore une tournée... Hum! ça réchauffe; et maintenant tu vas me lire...

— Chut, Isoline! j'ai entendu marcher, voici quelqu'un : il faut que je m'en aille.

— Que tu t'en ailles! et pourquoi donc? tu as peur de te compromettre? Et si c'est mon plaisir à moi de t'avilir, si c'est ma vengeance? Oublies-tu que je te tiens avec ma boîte? Prends-moi ce volume des *Causes célèbres* et relis-moi le procès de Peytel; c'était un crâne, ce Peytel!

Là-dessus, le docteur ayant commencé sa lecture, je m'éloignai abasourdi et profondément contristé. Une révolution s'était faite dans mes idées, le niveau humain avait baissé à mes yeux de plusieurs degrés.

Je ne déjeunai point, tant je me sentais écœuré et, au fond, mécontent de moi. Je passai la journée à lire Plutarque, qui, en rehaussant mon espèce, me rapetissait moi-même à mes yeux. Toutes sortes de textes me passaient dans l'esprit : — Qu'allait-il faire dans cette galère? — *De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas;* — la légende de Psyché, — celle de Pandore.

L'abbé arriva sur ces entrefaites. Il me fit l'effet de l'espérance retrouvée au fond de la boîte. Je ressentis une douceur, un allégement incroyable à lui confier en détail le triste emploi que j'avais fait de ma journée.

La conversation du docteur avec Isoline ne parut pas le surprendre beaucoup, il s'attendait à quelque chose de semblable et peut-être même de pire. Les prêtres savent tant de choses qu'on peut considérer comme un miracle

permanent de la grâce que la charité soit en eux à l'épreuve de la science. Nous autres superstitieux, nous voyons là une grâce d'état.

— Le docteur Maurin, me dit l'abbé en me quittant, est réellement possédé d'une déplorable manie; comme tu le disais fort bien, il en agit avec ses dupes de la même façon que l'apothicaire à qui il a fait rendre gorge. Sa conduite avec Isoline est de la dernière bassesse; aveuglé par la plus puérile des passions, cet homme, né avec d'excellents sentiments, mais à qui ont manqué des principes solides, en est aujourd'hui arrivé à n'avoir plus de sens moral; je ne sais pas s'il vaut beaucoup mieux qu'Isoline, chez qui le crime eut du moins pour mobile un sentiment et non une manie. Mais, toi, mon bon ami, — vois comme la pente est glissante, — n'es-tu pas un peu, toi aussi, un collectionneur? et ce fait d'observation que tu rangeras quelque jour, bien étiqueté, dans la vitrine d'un roman ou le casier d'une nouvelle, ne l'aurais-tu pas quelque peu volé?

— Oh! l'abbé!

— La similitude est forcée peut-être; mais n'importe, crois-moi, prends garde, et rappelle-toi bien ceci, tu arriveras un jour à en reconnaître la vérité : en dehors d'une doctrine divinement instituée, et comme telle réputée infaillible, les lois de la morale n'ont aucun fondement certain.

— Allons, l'abbé, voilà encore que tu prêches pour ton saint.

— Eh! pour qui diable veux-tu que je prêche, animal?... Demain j'irai la voir, cette Isoline.

— Sans curiosité?

— Moi, de la curiosité? Ah! mon pauvre ami, j'en ai vu bien d'autres.

Six mois après cette conversation, je revis à Paris l'abbé de R... Le docteur, à ce qu'il m'apprit, avait été frappé d'apoplexie en époussetant ses faïences.

Isoline avait fermé son cabaret et ne recevait plus personne. L'abbé, mal reçu par elle à deux reprises, n'avait pourtant pas perdu tout espoir.

A un second voyage qu'il fit deux ans plus tard, mais cette fois pour se fixer à Paris, il m'apprit qu'Isoline était morte chrétiennement.

Le cabinet de curiosités du docteur Maurin, vendu au profit de collatéraux, a été dispersé à tous les vents du ciel; plusieurs de ses faïences font partie de la collection Sauvageot au musée du Louvre.

— Et la bonbonnière de la Dubarry?

— Ah! vous êtes trop curieux; ce sera pour une autre fois.

A. DE BELLOY.

CORRESPONDANCE

DE BOILEAU ET DE RACINE[1]

La biographie des hommes illustres ne doit pas s'arrêter à la narration stérile des faits qui ont signalé leur vie. Les actes d'un homme ne sont pas tout l'homme. Quel est l'esprit qui les inspirait ? quelle était sa pensée intime? de quel œil regardait-il ses propres travaux, ces travaux qui devaient attirer l'attention de l'avenir? Il me semble, et avec vérité, que l'œuvre d'un écrivain grandit ou baisse suivant l'intention qui l'a dictée, qu'il élève ses créations s'il les regarde d'en haut, qu'il les abaisse s'il les regarde d'en bas.

Tout homme qui a laissé trace de son passage avait un secret ; c'est ce secret qu'il importe de surprendre pour le mesurer, et je fouille l'histoire pour le découvrir. En face des travaux d'un artiste, mon admiration ne veut pas s'arrêter à la création extérieure ; elle veut atteindre le créateur ; elle veut se reposer sur un homme. Supposez un instant qu'un chef-d'œuvre fût le produit du hasard : éprouveriez-vous, en face de ce chef-d'œuvre, la joie pleine et entière de l'admiration ?

Or, les artistes se divisent en deux classes. Pour les uns, l'art fait partie

[1] Il n'est pas inutile de rappeler ici que nous avons toujours cherché à faire de la *Revue française* une publication qui ne fût soumise ni à l'unité de vues et de critique, ni à l'uniformité du style. Nous n'ignorons pas que, les autres Revues publiées en France ayant un but tout contraire, les lecteurs ont pu regarder d'abord comme de l'indécision de notre part ce qui était un parti pris fondé sur les nécessités de notre époque. Les écoles littéraires expirent et laissent à leur place un pêle-mêle confus d'idées et de doctrines, du milieu desquelles une génération plus jeune cherche à dégager la vérité. De ce travail naissent des impressions, des sentiments opposés, des conclusions contradictoires, qu'il est utile de mettre en présence. Nous sommes donc convaincus que notre devoir est de donner accès aux recherches, aux discussions, aux tendances diverses, et de respecter, chez chacun de nos collaborateurs, son style, sa pensée, son individualité.

(*Note de la Direction.*)

de la vie, et l'œuvre est l'expression de l'homme. Leur âme s'est jetée au dehors; leur pensée, leur croyance, leur amour avaient besoin de parler, et l'art a été leur parole; ils ont été artistes comme ils ont été hommes, sans avoir choisi ni l'un ni l'autre, et jamais l'homme en eux n'a été séparé de l'artiste. Ils créaient comme ils respiraient, parce que telle était leur nature. Leur œuvre est l'expression écrite d'une aspiration unique qui est toute leur âme et toute leur vie. Pour les autres, l'art a été un travail que l'on prend et que l'on quitte à son heure, un exercice des facultés de l'esprit auquel on se livre avec réflexion, quand on croit avoir du talent. Le langage qu'on parle alors, au lieu d'être le cri de l'âme, est le résultat de certaines combinaisons artificielles de mots et d'images.

Supposez-vous un instant chargé d'écrire les lettres particulières, la correspondance intime de deux artistes dont l'un appartiendrait à la première race, l'autre à la seconde.

Il me semble que le premier racontera les angoisses de la pensée qu'il aime et qu'il déteste, le cortége de joies et de douleurs que le génie traîne, ses transports, ses défaillances, ses doutes, ses anéantissements, ses ardeurs. Il souffrira par l'art qui fait payer cher la rude gloire de le connaître; il souffrira parce qu'il est trop faible ou, si vous voulez, trop fort pour se passer de son supplice; il souffrira par les hommes qui s'agenouillent quelquefois devant le joli, mais qui ont toujours un secret plaisir à insulter le beau. Il subira les grandes douleurs de l'isolement, de la création; doutera de sa force, s'il est vraiment fort, et, certain d'avoir versé son sang, se demandera si le sang versé a fructifié sur la terre. Il verra ceux qui passent sans comprendre, indifférents ou ennemis, ceux qui demandent du joli quand vous apportez du sublime, et il souffrira plus que ces étrangers ne sont capables de le savoir. Il haïra ou il pardonnera, mais il souffrira certainement, et vous entendrez, si vous l'écoutez de près, les cris du soldat blessé.

L'autre consultera son ami sur une rime et le priera de lui dire franchement son avis sur la coupe d'un vers ou la tournure d'une phrase.

La correspondance d'un homme nous le livre en flagrant délit : j'ouvre celle de Boileau et de Racine.

Il est question d'abord de la fameuse querelle des anciens et des modernes.

Il s'agit de savoir si Homère a employé, oui ou non, un mot bas. Boileau avait affirmé que jamais le poëte grec n'a commis ce crime, et que le mot *âne*, employé par lui, est très-noble en grec. « J'ai fait réflexion, lui dit Racine, qu'au lieu de dire que le mot *âne* est en grec un mot très-noble, vous pourriez vous contenter de dire que c'est un mot qui n'a rien de bas, et qui est comme celui de cerf, de cheval, de brebis. Le *très-noble* me paraît un peu fort. »

Voilà sur quel terrain la discussion était placée. Jusqu'à quel point précis le mot *âne* est-il noble? un peu ? beaucoup ? pas du tout ? tout à fait?

Je ne veux pas dire que Racine, dans son jugement sur Homère, ne s'est point élevé au-dessus d'aussi mesquines subtilités ; on n'ignore pas combien il aimait les Grecs, on sait qu'il les avait étudiés particulièrement et qu'il vivait surtout avec eux. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à cette question-là tenait la gloire d'Homère il y a deux cents ans.

Espérez-vous au moins que la question ainsi posée sera débattue avec modération, et que sa profonde insignifiance préservera du fanatisme les combattants? Pas le moins du monde; ils deviennent furieux. Boileau, comme l'a remarqué assez plaisamment d'Alembert, demande la tête de Perrault; il cite ce passage de Vitruve sur Zoïle : « Les uns disent que Ptolémée le fit mettre en croix, d'autres qu'il fut lapidé, d'autres qu'il fut brûlé à Smyrne. Mais de quelque façon que cela soit, il est bien certain qu'il a mérité cette punition, puisqu'on ne peut la mériter pour un crime plus odieux que celui de reprendre un écrivain qui n'est pas en état de rendre raison de ce qu'il écrit. »

Ce Boileau, si instruit, traite néanmoins Perrault d'extravagant pour avoir insinué que l'Allemagne doutait de la personnalité d'Homère et préparait des mémoires à ce sujet. Il refusait non-seulement d'examiner cette question, mais d'y croire. S'il eût lu Vico, il eût douté de ses yeux. Ce qui n'entrait pas dans ses habitudes, paraissait à Boileau non pas seulement absurde, mais impossible. Si Boileau ne suivait pas le mouvement intellectuel de l'Allemagne, en revanche il cherchait, pour défendre Homère, des arguments de toute nature dans la cour de Louis XIV. Le chien qui reconnaît Ulysse, à la fin de l'*Odyssée*, a vingt ans : Perrault le trouve bien vieux pour reconnaître Ulysse; il cite Elien à l'appui de ce scrupule terrible.

Boileau lui réplique qu'il a mal lu Elien, qu'il l'a sans doute étudié dans une traduction, qu'Elien n'a jamais émis un doute si audacieux, enfin que le chien d'Ulysse pouvait bien avoir vingt ans, puisque celui de Louis XIV avait vingt-deux ans.

Voilà à quelles hauteurs la pensée d'Homère entraînait Boileau. Voulez-vous savoir, en partie du moins, le secret de son admiration pour Racine?

Un jour, chez madame de Broglio, un certain M. de Beaumont soutenait que les règles étaient mieux observées dans la *Phèdre* de Pradon que dans celle de Racine. Boileau répondit : « La péripétie et l'agnition se doivent rencontrer ensemble dans la même tragédie, et c'est ce qui arrive dans la *Phèdre* de Racine et qui n'est point dans celle de Pradon. »

M. de Beaumont interrompit Boileau pour lui demander ce que c'était que la péripétie et l'agnition. « Ah! ah! reprit Boileau, vous voulez parler des règles, et vous n'en entendez pas même les termes. Apprenez à ne vouloir pas disputer d'une chose que vous n'avez jamais apprise. »

Voilà ce qui s'appelle fermer la bouche à ses adversaires! Ne seriez-vous pas fier, vous qui lisez ces choses, si vous saviez au juste ce que c'est que l'agnition?

Voulez-vous apprendre maintenant ce que Boileau entendait par le mot *poésie*, et quelles étaient pour lui les douleurs de l'enfantement?

Lisez la lettre datée d'Auteuil où il envoie à Racine la satire des *Femmes :*

« C'est un ouvrage qui me tue, dit-il, par la multitude des transitions, qui sont, à mon avis, le plus difficile chef-d'œuvre de la poésie. »

Je vous demande pardon de ce langage qui n'a rien de commun avec le français; mais il fallait citer cette phrase, plus curieuse encore par le fonds que par la forme, pour montrer jusqu'où Boileau pousse, en fait d'art, la naïveté des aveux.

Racine discutait avec son ami, il le consultait.

Il lui envoie de Fontainebleau, le 15 octobre, les corrections qu'il vient de faire subir à un cantique de sa composition.

Ce sont les réprouvés qui parlent :

Misérables que nous sommes,
Où s'égaraient nos esprits?

« *Infortunés*, dit Racine, m'était venu le premier; mais le mot de *misérable*, que j'ai employé dans *Phèdre*, à qui je l'ai mis dans la bouche, et que l'on a trouvé assez bien, m'a paru avoir de la force. »

Cette phrase ne peut-elle pas se traduire ainsi : J'ai mis le mot *misérable* dans la bouche de Phèdre, on l'a trouvé *assez bien;* donc je vais le mettre encore ici. Puisque ce mot m'a réussi une fois, n'y aurait-il pas ingratitude et maladresse à y renoncer?

Nous arrivons à l'ode sur Namur. Boileau l'envoie à Racine; il est plein d'espérances, mais plein de scrupules. « J'y ai hasardé, dit-il, des choses fort neuves, jusqu'à parler de la plume blanche que le roi a sur son chapeau. Mais, à mon avis, pour trouver des expressions nouvelles en vers, il faut parler de choses qui n'aient point encore été dites en vers. »

Et il transcrit l'ode!

Mais il y a quelque chose de plus curieux qu'elle, ce sont les réflexions qui l'accompagnent.

Dans le parallèle des anciens et des modernes, Perrault a attaqué Pindare, *qu'il ne comprenait pas à cause de la faiblesse de ses lumières*. Boileau veut venger le poëte grec.

« Perrault, dit le législateur du Parnasse, a traité de ridicule ces endroits merveilleux où le poëte, pour marquer un esprit entièrement hors de soi, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours. »

Vous l'entendez. Qu'est-ce qu'un grand poëte, sinon un charlatan qui rompt de dessein formé la suite de son discours, pour marquer un esprit entièrement hors de soi?

« J'ai cru, poursuit Boileau, que je ne pouvais mieux justifier ce grand

poëte qu'en tâchant de faire une ode en français à sa manière, c'est-à-dire pleine de mouvements et de transports, où l'esprit parût plutôt entraîné par le démon de la poésie que guidé par la raison. »

Est-il rien de plus amusant que ce parti pris de délirer, cette folie projetée et exécutée de sang-froid?

Boileau insiste :

« A l'exemple des anciens poëtes dithyrambiques, j'y ai hasardé les figures les plus audacieuses, jusqu'à parler de la plume blanche que le roi porte ordinairement à son chapeau, et qui est comme une espèce de comète fatale à ..os ennemis, qui se jugent perdus dès qu'ils l'aperçoivent. »

Boileau se propose de feindre l'inspiration, il veut ressembler à un homme éperdu. Pour atteindre ce but, peut-on rien imaginer de mieux que de comparer à un astre la plume du roi? Néanmoins, avant de se livrer à une entreprise aussi audacieuse, il croit devoir consulter Racine sur ce point. Boileau n'est rassuré qu'à demi; et cependant, *pour l'amour du grec*, il faut devenir un moment fantasque, bizarre, insensé. La comparaison le séduit. Quelle poésie! quelle originalité! Cette plume malencontreuse empêche Boileau de dormir; il passe par toutes les fatigues de l'incertitude; enfin il n'y tient plus, il succombe à la tentation : il écrit cette strophe dans laquelle Mars, amenant la gloire avec la victoire, vole et suit à grands pas un astre redoutable représenté par une plume. Voilà du lyrisme. Pindare a dû être content.

Désirez-vous maintenant savoir le jugement de Racine sur l'ode à Namur?

« J'avais commencé, dit-il, une grande lettre où je prétendais vous dire mon sentiment sur quelques endroits des strophes que vous m'avez envoyées. Mais, comme j'aurai le plaisir de vous revoir bientôt, j'aime mieux attendre à vous dire de vive voix tout ce que j'avais à vous mander. Je vous dirai seulement en un mot que les stances m'ont paru très-belles et très-dignes de celles qui les précèdent, *à quelques répétitions près*, dont vous vous êtes aperçu vous-même. »

Très-dignes de celles qui les précèdent, je le pense. Très-belles... On serait tenté de croire à une perfidie de Racine; et pourtant je n'y crois pas : le ton de ces lettres interdit le soupçon. Qu'a-t-il donc blâmé dans l'ode à Namur?

Quelques répétitions de mots.

On conçoit très-bien que, pour exprimer l'enthousiasme, Boileau ait parlé sérieusement de recourir à la ruse; car, après la plume blanche du roi, son plus grand supplice a été la rime. Il ne nous cache pas les tourments qu'elle lui cause; dans son embarras, il invoque jusqu'à Molière. « Comment fait-il pour rimer? » se demandait-il.

Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime...

Et comme Molière ne répondait pas, Boileau en arrive à un expédient qui est celui du désespoir : il fait le second vers avant le premier. Lui qui est si rarement plaisant quand il a la prétention de l'être, voyez comme il atteint, sans s'en douter, les hauteurs du comique, lorsqu'il parle sérieusement.

L'euphonie des noms propres était aussi une de ses graves sollicitudes :

> Oh! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
> Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand!

Un poëte ignorant! ignorant des règles de l'art poétique! un poëte qui, possédé par une idée, prononcerait pour l'exprimer un mot dur à l'oreille! un poëte ignorant, enfin, un poëte qui ne saurait pas ce que c'est que l'agnition et qui se mêlerait d'être inspiré!

J'ai dit le mal, je dirai le bien. La correspondance de Racine et de Boileau atteste l'honnêteté de ces deux hommes. Ce Boileau, qui se croyait si méchant, qui se donne comme la terreur et le fléau de tout ce qui l'approche, est le meilleur homme du monde, en vérité. Ami fidèle, sûr et modeste, il reconnaît la supériorité de Racine; je dirai plus, il l'aime; et quand le roi donne à son ami une pension double de la sienne, il loue la justice du roi. Il est bienveillant, accort, même avec Perrault, dont il n'a pas sérieusement demandé le supplice. Ses ironies sont superficielles; ses colères, tout à fait littéraires, ne lui touchent le cœur en aucune façon. C'est un bon bourgeois qui dîne à heure fixe et qui veut passer pour un diable afin de passer pour un poëte. Dans sa naïve et profonde ignorance, il croit que la poésie, c'est l'emportement. Horace a dit : *Genus irritabile vatum*, et, par respect pour un ancien, Boileau, pour être poëte, croit devoir être irritable : il s'irrite comme il fait des vers, parce que telle est sa position sociale. Je ne puis passer à côté d'Horace sans constater le sens que ce mot *poëte* avait de son temps et dans sa bouche. Le poëte, que l'antiquité appelait prophète, lui qui dans sa sérénité majestueuse plane sur les choses de ce monde, les regardant à travers l'idéal qui pacifie et qui transfigure; le poëte, cet éternel représentant de la paix, qui illumine ce qu'il touche; le poëte est devenu pour Horace un tracassier qui reçoit des injures et qui en rend. La phrase, pour être sentie, demande à être ainsi traduite : « La race irritable des prophètes. »

Revenons au dix-septième siècle, que, du reste, nous n'avons pas quitté.

Quelle bonté dans Racine! comme il oublie de bonne foi la distance qui le sépare de son ami! Quand on lui demande ses vers, il répond franchement qu'il attend, pour les livrer, la critique de Boileau. Chose admirable que je voudrais faire comprendre, il ne s'aperçoit pas que Boileau n'atteint que l'extérieur de son âme, et il garde pour lui, sans se plaindre, sans le savoir même, son véritable cœur d'où doit sortir *Athalie!* Beaucoup se croient incompris qui n'ont rien à faire comprendre. Racine est incompris sans s'en

douter; il parle à Boileau le langage de Boileau, descend jusqu'à lui, et ne sait pas qu'il descend. Le sentiment du *moi*, si profond, si absorbant, si envahissant aujourd'hui, est presque étranger à Racine. Au lieu de nos orgueilleuses agitations qui voudraient agiter le monde, quelle bonhomie! quelle calme! quelle simplicité de mœurs!

Au dix-neuvième siècle, le dédain est à l'ordre du jour. Nos petits grands hommes, orgueilleux de leur inutilité, s'estiment trop immenses pour faire quoi que ce soit, et méprisent ceux qui travaillent. Racine ne connaissait pas ces mensonges, jamais il ne méprise. Les littérateurs ne lui semblent pas une race à part, faite pour insulter les autres. Toute sa vie intime, toute sa correspondance est une reconnaissance tacite des droits de l'action. Il aime franchement tout ce qui fait le bien; il se trouve trop honoré d'une pension de quatre mille francs. Je ne pense pas que Boileau et lui se soient jamais comparés l'un à l'autre, ni qu'une pensée jalouse ait trouvé place entre eux; je remarque même qu'ils parlent des hommes sans les juger; leur correspondance est pleine de noms propres. Leurs parents, leurs amis, leurs connaissances, les gens de la cour, tous figurent dans leurs lettres, tous sont cités respectueusement, personne n'est méprisé. Les intelligences diverses ne sont pas discutées, analysées, moquées, appréciées, classées. Racine et Boileau prennent les hommes comme ils sont, la vie comme elle est. Nous pleurons toujours, et nous nous vantons sans cesse. Ils ne pleurent ni ne se vantent; ils acceptent ce qui est, sans enthousiasme comme sans faiblesse. Les qualités du père de famille sont celles qui se déploient dans la vie intime de ces deux hommes. Jamais Racine ne croit avoir fait une œuvre belle, mais seulement *assez bonne*. Ce n'est pas, il est vrai, le découragement solennel du grand artiste qui trouve son œuvre petite, parce qu'il la compare à l'idéal qu'il porte en lui : non; c'est la modestie d'un auteur qui doute de son talent quand il se compare aux auteurs célèbres de l'antiquité, et qui craint d'avoir violé quelque règle. Dans la préface d'*Esther* : « On peut dire, nous assure-t-il, que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on voulait rendre ce divertissement plus agréable à des enfants en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies. »

Précieuse naïveté! il s'excuse d'avoir fait plaisir! Pardonnez-moi si j'ai songé à vous au lieu de songer à Aristote. Pourquoi Racine n'a-t-il pas plus souvent travaillé pour des enfants, si les enfants seuls pouvaient lui inspirer l'oubli de Boileau?

Dans la préface de *Britannicus* il discute cette question :

« Junie devait-elle, d'après les règles du théâtre, reparaître sur la scène après la mort du prince? » Et il finit par prouver que les règles du théâtre l'y

obligent. Enfin, pour justifier sa justification, il a encore besoin d'un ancien, et invoque Térence, qui, dans ces prologues, faisait son apologie.

Mais voici que le ton change. J'en viens à la préface de *Bérénice*. On ne l'a pas assez remarquée; on n'a pas assez montré que, directement contraire à toutes les paroles de Racine, elle contient sa vraie pensée. Lisez la correspondance sans lire cette préface, l'homme vous échappera. Ici Racine ne s'inquiète pas de l'unité du lieu, il demande la simplicité de l'action.

« Il y en a qui pensent, dit-il, que cette simplicité est la marque de peu d'invention; ils ne songent pas qu'au contraire toute invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poëtes qui ne sentaient dans leur génie, ni assez d'abondance, ni assez de force pour attacher les spectateurs par une action simple. Aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes. Quelques personnes ont cru que cette tragédie ne pouvait être selon les règles du théâtre. Je m'informai si elles se plaignaient qu'elle les eût ennuyées. On me dit qu'elles avouaient toutes qu'elle ne les ennuyait pas, qu'elle les touchait même en plusieurs endroits, et qu'elles la verraient encore avec plaisir. Que veulent-elles davantage? » etc.

Ainsi Racine abjure; il dément d'un trait de plume tout ce qu'il a écrit sur l'obéissance aux règles d'Aristote. Comparée aux œuvres critiques du temps, la préface de *Bérénice* est un monument aussi curieux qu'oublié. Si, par hasard, on l'avait lue il y a quelques années, on l'aurait proclamée romantique.

J'ai fouillé la vie privée de ces hommes célèbres; j'ai interrogé ces lignes qui échappent plutôt qu'elles ne s'écrivent, ces lignes où l'auteur disparaît pour laisser apparaître l'homme; j'ai cherché un cri de l'âme; j'ai cherché un cri de joie ou un cri de douleur; j'ai cherché un élan, une aspiration, une parole qui répondît aux enchantements ou aux souffrances du travail commencé, le sourire de l'homme qui regarde avec inquiétude l'œuvre naissante, l'enthousiasme de l'artiste qui la voit grandir, le découragement de l'artiste qui la voit achevée et la trouve imparfaite, la joie immense de l'artiste qui en rêve une autre et qui la contemple dans la lumière d'où elle n'est pas encore descendue pour se réaliser grossièrement; j'ai cherché une intuition, j'ai cherché le cœur de l'homme, et j'ai trouvé des questions, répouses et dissertations au sujet des *bains de Vénus*, et bien d'autres supplices dont je vous ai fait grâce.

J'ai cherché le nom de Dieu, et j'ai trouvé celui d'Apollon !

Si, par hasard, je vous paraissais sévère, je vous prierais de descendre en vous-même, et de chercher à reconnaître si vous n'êtes pas au fond de mon avis. Je vous ferai encore observer que la sévérité n'est pas dans mes réflexions, qu'elle est dans mes citations.

Je n'ai pas voulu, en racontant les faiblesses de nos pères, manquer de respect aux morts, mais montrer aux vivants ces pas que l'humanité fait dans le progrès de son âge, et encourager ceux qui douteraient! Admirons la marche de l'Idée. Ne méprisons pas nos ancêtres. Regardons dans Racine, non plus le critique, mais l'auteur d'*Athalie* et de *Britannicus*. Plus nous déplorerons les préjugés qui ont obligé la même main à tracer les lignes que nous venons de lire, plus nous admirerons Agrippine et Joad qui ont été créés malgré ces préjugés, plus nous nous garderons des dangers qui nous entourent, car chaque siècle a les siens, plus nous remercierons Dieu des horizons plus larges qui nous sont ouverts aujourd'hui ! Loin de descendre à une étroite, mesquine, injuste dépréciation de Racine, admirons largement tout ce qui en lui est admirable. Plus nous connaîtrons à fond les erreurs de son siècle, plus nous rendrons à l'homme pleine et entière justice; car nous saurons de quels obstacles il a dû triompher. Au lieu d'abaisser nos ancêtres pour ce qu'ils n'ont pas fait, admirons-les pour ce qu'ils ont pu faire privés des secours qui nous sont donnés. Loin de méconnaître *Athalie*, admirons-la deux fois ; admirons la en elle-même ; admirons le prodige de sa naissance: elle est née dans un sol ennemi, sur une pierre, dans un tombeau ! Admirons cet enthousiasme invincible qui a résisté au dix-septième siècle, qui a éclaté dans Joad !

Joad ! N'admirez-vous pas que cette grande figure ait été créée dans un siècle qui ne prononçait jamais le nom de l'art, qui ne le savait pas ? Le dix-septième siècle parle *des arts*, mais de l'art jamais. Ne m'accusez pas de l'imiter en le condamnant et d'insister sur une querelle de mots. Ceux qui parlent des arts et ceux qui parlent de l'art sont séparés par un abîme. Les premiers jouent, les autres travaillent. Interrogez les annales de la critique : vous entendez, à un moment donné, que la note tonique de la parole humaine est exhaussée d'une octave, et cette heure-là sonne quand pour la première fois elle prononce au singulier le nom de l'art. Pendant des siècles, la littérature, la musique, la sculpture, la peinture ont été des formes séparées, qui ne se devaient rien les unes aux autres, et comme on ne les connaissait pas dans l'unité, on les ignorait absolument.

Dès que l'homme a pu prononcer le nom de l'art, il a pris l'art au sérieux, parce que son langage même le proclamait unique dans son essence. A l'instant même, il l'a respecté. Le respect est un sentiment qui naît de l'unité aperçue. Si les choses nous apparaissent isolées, dispersées, sans lien commun; si elles ne se rattachent pas à un principe supérieur, qui leur communique l'immortalité, nous les méprisons, car nous les voyons dans leur pauvreté individuelle, au lieu de les contempler dans la richesse du tout dont elles sont les parties. Mais l'unité grandit tout ce qu'elle touche, tout ce qu'elle abrite. Le jour où les arts sont morts et où l'art est né en ce monde, la discussion

a quitté les mots pour les idées, les personnes pour les principes. L'union, qui fait la force, fait aussi la majesté. Le jour où l'art s'est senti *un* dans son origine, il s'est senti *un* dans sa fin dernière.

Dès lors la loi qui naît de l'essence des choses pouvait remplacer la règle qui naît du caprice des pédants. La loi suppose l'unité de ce qu'elle régit; la règle suppose une formule donnée par un professeur ; la formule établit entre la science et l'art une ligne de démarcation qu'il importe de fixer. Dans la science, qui a pour but la classification, la constatation, l'analyse, la synthèse, la formule est puissante, quoique partout et toujours insuffisante ; car la science est vivante et la formule est morte. Mais dans l'art, expression palpitante de la vie, la formule est absolument inutile et stérile ; la vie échappe quand le scalpel veut la saisir. Le beau se joue de la formule, il la défie, il se moque de ceux qui veulent l'atteindre par un procédé.

Le dix-septième siècle avait les yeux fermés sur la nature : s'il eût regardé les fleurs s'ouvrir, il eût appris d'elles les secrets qu'Aristote ne dit pas, il eût pris sur le fait le mystère de la beauté. La terre fournit le suc à la racine, le sang circule, la séve monte, l'air et la lumière caressent la tige naissante, et la corolle s'épanouit ; la vie, partout présente, grandit à la fois sur tous les points, et le parfum s'échappe, révélation embaumée d'une essence invisible. L'horticulteur, pour orner de roses la création, n'a qu'à suivre les lois suivant lesquelles la rose vit et se développe. Qu'obtiendrait-il au moyen de la formule ? qu'obtiendrait-il s'il essayait d'imposer à la terre et à la lumière un procédé ? Et pourquoi l'art, la fleur du monde idéal, serait-il moins respectueusement traité que la fleur visible, sa pâle image ?

Dieu continue, par sa présence universelle, la création; il maintient la vie qu'il a donnée; il continue à créer les roses et à créer les intelligences; présent et vivant dans chaque esprit, dans chaque science, dans chaque pensée, il y maintient la vie saine et chaude. Or, le dix-septième siècle oublia dans *les arts* l'infini qui réunit, pour chanter Apollon qui divise. L'infini ! parole suprême sans laquelle aucune parole n'a de sens ; Homère et Platon le savaient. L'artiste dont l'inspiration s'arrête avant d'avoir touché l'infini, s'arrête avant d'avoir touché le fond du cœur de l'homme. Mais l'infini c'est l'unité suprême. Les arts étaient des passe-temps, des jeux de société, soumis, comme les autres jeux, aux conditions arbitraires que se posaient les joueurs. L'art est l'effort de l'homme vers l'infini.

ERNEST HELLO.

CONVERSATIONS FAMILIÈRES

DE BÉRANGER

VIII

Un esprit aussi sensé n'aurait pas pu être athée ; il avait bien trop de logique pour cela ; seulement il faut établir une différence entre l'esprit qui croit aveuglément ou parce qu'il faut croire, et l'esprit qui veut raisonner. Il y en a de bien illustres dans cette dernière catégorie ! Pascal lui-même, Pascal dont le nom évoque une si effrayante profondeur de conception et de génie, n'a-t-il pas été torturé dans sa grande âme jusqu'au jour où la lumière s'est faite ? Cette puissance de raisonnement qu'il appelle à son aide, n'est-ce point une lutte, n'est-ce point un labeur et une recherche ? Pascal n'a point dit : Je crois parce que je crois ; il a dit : Je crois parce que j'ai reconnu qu'il était raisonnable de croire. — Pour quiconque a suivi Bossuet dans ses innombrables Sermons et Entretiens, il est impossible de ne pas sentir au passage des éclairs de révolte morale, bien rapides, bien involontaires et bien réprimés sans doute, car ce rare et superbe esprit était humble devant Dieu ; mais l'incompréhensibilité de la foi l'écrasait, et il avait besoin alors de se rappeler cette parole de mansuétude : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à eux. » — Mais nous voici bien loin du terre-à-terre de la vie et de la croyance en action de Béranger. Toute la religion se trouvait pour lui renfermée dans ce mot : Charité ! Je me rappelle à ce propos une anecdote domestique :

Une vieille bonne, Hyacinthe, toujours malade et impotente, avait été léguée en héritage à Béranger par un de ses amis qui connaissait son cœur et qui s'inquiétait du sort de la pauvre fille, incapable de tout, hormis d'être

[1] Voir la livraison précédente, page 339.

servie elle-même au lieu de servir. Hyacinthe fut reçue comme une enfant de la maison ; elle sentait tout le prix d'une bonté si grande et elle était très-attachée à son bienfaiteur. Je sais qu'elle aurait pu, dans une maison plus opulente, et qui le lui offrit, être gouvernante et sous-aidée par d'autres domestiques; mais elle aima mille fois mieux achever de mourir là où on l'avait si généreusement recueillie. Dans les derniers jours de sa vie, Béranger l'avait confortablement installée à Beaujon, dans une chambre payante ; elle y était si bien, et il l'y trouvait si bien lui-même quand il l'allait voir, qu'il ne manquait pas de dire en revenant « qu'il choisirait volontiers un pareil gîte pour mourir. » Les bons soins dont il la voyait entourée lui avaient donné une prédilection marquée pour Beaujon. Ce fut lui qu'Hyacinthe chargea de son dernier vœu. Elle avait, avant de mourir, exprimé le désir qu'on fît dire cinq messes pour le repos de son âme. Béranger alla lui-même trouver l'abbé Deguerry, et, lui remettant son offrande : « Dites-en davantage si vous voulez, lui dit-il; en attendant, voici l'argent de cinq. »

« Si, dit-il, je n'avais été obligé d'être homme de bonne heure, j'aurais été de ma nature très-porté à la superstition et au fanatisme. Je crois à la révélation ; je n'ai jamais pardonné à Voltaire d'avoir profané la grande figure de Jeanne d'Arc, qui était réellement inspirée et qui croyait à sa mission. Je dirai mieux, je ne l'ai jamais compris, bien que mon humeur me porte moi-même, dans une certaine mesure, à la malice et à la moquerie. Voilà ce qui m'a empêché d'être fanatique; au moment d'agir, la raillerie m'aurait retenu; mais l'idée de Dieu me semble inséparable de l'idée de notre être. Bien que cela ne m'ait pas empêché de faire des chansons gaies, j'ai toujours vécu au milieu de ces deux idées : Dieu et la mort. Quant au catholicisme, je le considère comme la plus grande œuvre qui se soit accomplie ici-bas. Et l'Évangile, quel divin livre! quelle simplicité et quelle sagesse! Je ne sache rien d'aussi beau, même la Bible, et vous savez comme j'admire la Bible; je la mets bien au-dessus de vos Iliades. A-t-on jamais compris ce qu'il y avait de grandeur et de charité dans les préceptes de Moïse? Vous souvenez-vous de ceci : Si vous avez reçu un gage d'un homme pauvre, vous ne vous coucherez point avec son gage ; mais vous ne manquerez pas de le lui rendre avant le coucher du soleil, afin qu'il puisse dormir avec son vêtement... — Quant à l'Évangile, c'est un long commandement de sacrifice et d'amour. Quelle intelligence des véritables besoins de l'homme, et quelle sagesse dans ces enseignements si humbles ! Toute la religion est là; c'est un beau poëme. Et comme la noble figure du Christ rayonne au-dessus de ces préceptes de miséricorde ! Le Christ ! ce sage qui a vécu, qui a souffert, qui est mort pour les autres et qui a doté le monde d'une morale divine ! On déblatère contre le culte : on a tort; le culte est nécessaire à la masse des individus qui ne pensent pas et qui vivraient brutalement si l'on ne mettait un frein à leurs passions grossières. »

Ceci amena tout naturellement à parler de l'immortalité de l'âme :

« N'y pas croire, dit quelqu'un qui se trouvait là, ce serait désespérant.

— Dites démoralisant, s'écria Béranger ; oui, ce serait démoraliser la créature que de lui ôter sa part d'immortalité. J'espère en l'immortalité de l'âme et je compte y croire complétement. »

C'était l'époque de cette générale effervescence des salons à propos des tables tournantes et des esprits. Béranger ne trouvait pas que ce fût uniquement fantasmagorique et puéril ; il voyait là autre chose qu'une mystification, et il s'en préoccupait au point de vue de la science : « Un travail, disait-il, s'opère perpétuellement à notre insu autour de nous ; il faut y songer ; ce que nous traitons d'hallucinations et de billevesées sera peut-être pour la science l'objet d'une découverte. Une finesse plus subtile de perceptions et d'organes nous sera donnée plus tard, et nous verrons clair là où nous nous étonnons et ne comprenons rien. Nous tendons à nous dégrossir, la matière perdra du terrain et le spiritualisme en gagnera. La géologie le constate par ces premières grandes couches de la nature qui recélaient des corps d'une dimension qu'on ne connaît plus ; nous avons déjà perdu en volume et en surface ; le domaine de l'intelligence est appelé à envahir de plus en plus et à absorber le domaine de la matière... »

Pour se défatiguer du tour métaphysique que Béranger donnait à ses propres idées, il se mit à causer et à rire en feuilletant une petite brochure sur les esprits, qui se trouvait sur la table.

« Comment, dit-il, concilier ce qu'on dit à l'archevêché, « que ces esprits sont le diable, » avec ce que je trouve là-dedans ? »

Et il ouvrit le livre à l'endroit d'un autographe d'outre-tombe de Voltaire.

Voltaire, dit l'auteur du livre, est apparu, a inspiré quelqu'un et a écrit :

« J'ai renié mes œuvres impies, j'ai pleuré, et Dieu m'a pardonné.

« VOLTAIRE. »

Tout cela d'une large écriture aux longs jambages fantastiques.

« Comment, répéta Béranger en riant, concilier cela avec les principes de l'enfer ? Le diable, puisque diable il y a, consentirait-il à cette publicité de la conversion de Voltaire qui lui enlèverait du monde en entraînant d'autres conversions ? »

Sa bonne humeur avait gagné les autres, et l'on raconta à Béranger l'aventure d'un livre de messe trouvé roussi dans la poche d'une dame.

« Voyez l'inconséquence ! s'écria-t-il en interrompant l'histoire ; si ç'avaient été les Chansons de Béranger, passe encore, je comprendrais cela ; mais un livre saint ! »

Ces vives et amusantes saillies n'étaient qu'un intermède et un délassement ; c'était une échappée à travers champs, une partie d'*humour*. Béran-

ger revenait bien vite à sa pensée favorite, qu'il a émise si éloquemment dans sa belle chanson du *Suicide :* « Nous ne naissons pas pour nous; chaque être a une part de bonheur à donner aux autres; dès que l'on commence à se compter séparément pour quelque chose, on n'est rien. Je voudrais bien croire aveuglément tout ce que la religion enseigne et pratiquer ce qu' elle commande, parce qu'il est bon de croire avec d'autres, il est bon de se rattacher à une croyance commune qui vous fait sentir que vous n'êtes pas isolé sur la terre. »

Involontairement on se rappelle cette stance :

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir;
Un arbre y croît, dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.
. . . . . .

IX

Les sympathiques et familières paroles que j'ai rapportées tout à l'heure sont bien la clef de cette âme, vraiment évangélique elle-même, qui faisait du mot bonté le synonyme de vertu et de piété, de même que l'antiquité appelait vertu le courage et la valeur. Béranger avait l'habitude de dire : « On glorifie Dieu en aimant les autres et en se dévouant pour eux. » — Législateur, il aurait volontiers fait un précepte de l'amitié : « Il faudrait, disait-il, cultiver l'amitié, les hommes s'en trouveraient mieux. » — Quelle douce et touchante maxime, et comme elle peint bien l'homme !

Il s'affligeait qu'on s'étonnât d'une amitié vraie. Aussi disait-il, à propos d'amis en disgrâce et qu'il allait voir régulièrement : « Concevez-vous cela ? Ils me regardent comme un saint parce que je leur demeure quand tout le monde les a abandonnés ! Quoi de plus naturel ? Qu'y a-t il d'extraordinaire à cela ? »

On conçoit que, dans un tel sentiment, il apportât une certaine mesure à son admiration pour Larochefoucauld ; il tenait à lui trouver de l'exagération. C'est ce qui lui faisait dire à une personne qui en causait avec lui : « Moi aussi j'aime Larochefoucauld ; mais c'est bien à vous de trouver qu'il est faux dans bien des cas. Cependant je le préfère à Labruyère, parce que Larochefoucauld est plus convaincu. »

La question littéraire préoccupait extrêmement Béranger, on l'a vu dans ses Mémoires (*Ma Biographie*); aussi était-ce bien souvent le texte de ses entretiens. Le croirait-on ? Béranger avait beaucoup étudié les Pères, il savait parfaitement l'histoire canonique des conciles, et il aurait pu rivaliser avec le vénérable Lenglet-Dufresnoy, d'érudite mémoire, pour bien des dates qui nous semblent insignifiantes. C'était un esprit exact, qui voulait se rendre

compte de tout, chronologiquement et logiquement. Je me souviens de l'ébahissement d'une personne du monde en l'entendant un jour à Fontainebleau parler de Symmaque, comme un autre aurait fait de l'évêque d'Hippone. Rien ne lui était indifférent : « Et puis, disait-il, il faut fourrer dans son sac tant qu'on peut. »

Je tiens, de la main même de Béranger, des livres qu'on ne se serait jamais attendu à trouver dans sa bibliothèque et que j'aurais cherchés bien inutilement ailleurs. Il savait prodigieusement, bien qu'il ne sût ni le grec ni le latin, ce qu'il n'a laissé ignorer à personne. Cela ne l'empêchait pas d'admirer et d'aimer Fénelon, esprit grec s'il en fut. Je le trouvai bien des fois dans cette lecture. Comme il les aimait, ces Grecs à l'esprit fin, maîtres d'eux-mêmes, conduisant leurs pensées le plus naturellement du monde, et si avancés dans la connaissance du cœur humain ! J'ai là sous la main son Sophocle, son Euripide, son Aristophane, son Démosthène, son Lucien ; je ne sais ce qu'est devenu son cher Pindare qu'il affectionnait si particulièrement et à qui il pensait tant devoir. Béranger a pu dire en toute vérité :

Oui, je fus Grec, Pythagore a raison.

Il racontait qu'il avait voulu se rendre compte de l'emplacement d'Athènes, et qu'il avait pris grand plaisir à un panorama grec très-exact : « J'ai toujours devant les yeux, disait-il, et le temple de Jupiter, et la lanterne de Diogène, et les rangées d'oliviers, et l'Ilyssus et le Pyrée. On me montra la maison de Socrate. »

Ce panorama l'avait frappé et lui avait donné l'idée du *Voyage imaginaire*. Un paysan étant un jour allé le complimenter louait précisément cette belle chanson et lui en récitait les vers ; mais, arrivé à celui-ci :

Thrasybule est vainqueur...

— Quel est donc, demanda le paysan, celui de nos généraux français qui porte ce nom et qui a mérité d'être distingué par vous de la sorte ?

Béranger, mieux que tout autre, comprenait que Byron eût été transporté de fureur à la pensée des vandalismes exercés au quinzième siècle par les Vénitiens et les Turcs contre la plupart des monuments antiques. La Grèce était la terre sacrée de son culte. Un jour qu'on parlait de résurrection et de l'autre monde, et qu'on agitait la question de savoir si l'on s'y retrouverait bien au complet :

— Je l'espère, dit Béranger; mais, pour moi, celui que j'aurais bien du bonheur à voir, c'est Homère. Il me dira positivement, et la main sur la conscience, si c'est lui tout seul qui a fait l'*Iliade*, que je crois faite par des rhapsodes. Malgré l'unité d'ensemble, il y a souvent de grandes contradictions dans la façon dont il fait parler et agir les mêmes dieux. Il me dira en-

core si l'*Odyssée* est bien de lui, l'*Odyssée* qui est d'un genre et d'un style si différents de l'*Iliade*. Je n'ai nulle envie de voir ce vieil ivrogne d'Anacréon, malgré les roses qui le couronnent.

— Et Socrate? demanda un jeune philosophe en herbe.

— Socrate! répliqua Béranger, oh! non, bien qu'on m'ait tant de fois comparé à lui, ce qui me fait grand honneur. Il est cause d'un Platon d'abord (vous allez trouver que je blasphème!) et ensuite de beaucoup trop d'ennuyeux discours académiques.

— Moi, dit un jeune lyrique, je demanderai à voir quelques modernes, Byron premièrement.

— Oh! pas moi, répondit Béranger, oh! pas moi, par exemple! Je l'engagerai à rester aussi loin de mes yeux qu'il y est; il sait la haute admiration que je lui porte; mais, entre nous, il a produit sur terre une trop grande inondation d'élégiaques.

X

C'était, selon Béranger, par respect pour l'art antique qu'il avait refusé d'accepter de David (d'Angers) le remarquable buste que l'artiste avait sculpté de lui en si beau marbre.

« Que voulez-vous, disait-il à David, donner une telle chose à un garçon comme moi qui déménage sans cesse et qui vais dans les mansardes? Je serais obligé à un perpétuel souci, je mutilerais assurément votre œuvre; je n'en veux pas. »

David (d'Angers) n'avait rien à répondre; d'ailleurs il était très-lié avec Béranger. C'est grâce à lui qu'il avait pu rentrer en France, de retour de son voyage en Grèce, où il avait emmené sa fille, et où l'exilé était allé faire de l'art, comme on remonte au foyer du beau pour le retrouver dans toute son intégrité et dans toute sa splendeur.

« Les barbares jouaient à la cible avec des statues, dit Béranger. Combien ils étaient dégénérés! ajouta-t-il avec un soupir de regret. De tels faits se passer en Grèce! est-ce croyable? Et cependant le souvenir d'autrefois s'est perpétué dans cette nationalité disparue; rien n'est commun comme d'entendre prononcer les noms les plus illustres : Thémistocle, Platon, Miltiade, etc. Le grotesque de la chose, c'est qu'ils sont portés par les gens les plus vulgaires : David connaissait un épicier qui s'appelait Platon. »

Il en est ainsi dans tous les pays; lors d'un petit voyage que je fis en Flandre, je remarquai à Cambrai le nom de Fénelon en gros caractères sur plusieurs boutiques, entre autres sur l'enseigne d'un marchand de vins.

On se rappelle l'émotion et la tristesse de Béranger le jour du convoi de David, 7 janvier 1856. Le peuple, qui ne pouvait le voir de près que dans

ces occasions de deuil, entourait le poëte à l'étouffer et voulait lui faire une ovation : « J'embrassai, dit-il, je fus embrassé; on me poussa pour me voir, je poussai pour m'en aller. Je suis toujours embarrassé d'être l'objet de ces démonstrations qui donnent lieu à des surprises, l'autorité y prêtant quelquefois une couleur politique. Il est vrai, ajoutait-il en riant, que j'ai toujours été au mieux avec les préfets de police, ce qui devrait être une sauvegarde pour le peuple comme c'en est une pour moi-même. »

XI

Ces digressions nous ont éloignés de notre conversation littéraire; revenons-y.

La simplicité et la vérité, voilà ce que Béranger estimait par-dessus tout. On a pu voir dans ses Mémoires qu'il ne pardonnait pas à Plutarque d'avoir imaginé ces parallèles qui lui semblaient amoindrir ses chers Grecs et surtout son cher Démosthène. Ces parallèles lui faisaient absolument l'effet d'un lit de Procuste où Plutarque tirait les uns et rapetissait les autres pour les ajuster à une taille unique. Il avait beau faire, il le prisait peu, et il gardait rancune à Montaigne d'en avoir trop exalté la lecture : « Je vous dis que Plutarque est faux et étroit. Il a gâté le goût et altéré le jugement de toute notre génération littéraire. Les rapprochements nécessaires qu'il a voulu établir entre les Grecs et les Romains ont nui à la vérité de l'histoire et à la peinture des caractères. Cette manie le suit jusque dans ses œuvres morales où vous reconnaîtriez mieux encore la vérité de ce que je vous dis. Du moment où il y a intention et arrangement, il n'y a pas impartialité. »

Une fois entré dans cet ordre de conversation, c'était un sujet inépuisable; il fallait que Béranger parlât d'Alexandre, tout comme il aurait fait d'un contemporain, de Napoléon, par exemple; une petite statuette du héros, placée sur la cheminée comme un dieu pénate, semblait se pencher pour l'écouter.

« On a toujours représenté Alexandre la tête inclinée sur l'épaule, bien qu'il n'eût pas le temps de minauder, disait Béranger, car il était bien expéditif dans ses conquêtes.

— Cependant, observa l'interlocuteur de Béranger, il trouvait le temps de lire Homère : témoin la fameuse cassette de Darius qu'il plaçait toujours avec son épée sous son chevet. Et il sut bien, dans son expédition d'Asie, trouver le temps de faire des libations au tombeau d'Achille et d'y déposer une couronne. Il est vrai qu'Alexandre était élève d'Aristote, et que le fils d'Olympias était de la race du fils de Pélée.

— Bah! bah! fit Béranger, c'est de la légende. — Que de travaux il accomplit! reprit-il poursuivant son idée. Et il mourut à trente-trois ans!

C'était, du reste, la destinée des descendants d'Achille de finir jeunes. Je m'étonne que Plutarque ait aussi peu parlé de Philippe; il est vrai que le fils a bien éclipsé le père, mais il n'est pas sûr qu'il eût été Alexandre si le père n'avait pas été Philippe. L'illustre roi de Macédoine avait préparé les voies et ouvert la carrière. Grâce aux prodigieuses conquêtes qui avaient élargi l'espace autour de lui, Alexandre put se tourner vers l'Asie, berceau d'où la civilisation nous est venue, et où nous l'avons reportée. (Cette conversation avait lieu longtemps avant qu'il fût question de la guerre des Indes.) — Je parle en Européen en m'exprimant ainsi, ajouta Béranger. »

Plutarque menait forcément d'Alexandre à César; grâce aux parallèles que lui reprochait Béranger, le pont n'était pas difficile à franchir; on sait, du reste, que la valeur naissante du futur héros romain était singulièrement stimulée au glorieux souvenir du héros grec. L'ombre d'Alexandre était à César ce qu'était à Thémistocle le laurier de Miltiade.

Du haut de cette prééminence où il mettait les Grecs, Béranger disait alors que la race des César était plus commune qu'on ne pense : « Ce qui est bien plus rare, disait-il, c'est la famille des Auguste. »

C'était vers le temps où parut le *Cicéron* de M. de Lamartine, qui nous a exposé dans une lumière parfaite la situation de Rome lors de César et de Brutus. Béranger se plut à rappeler ici quelques-unes des belles pages du *Civilisateur*, où il se trouvait d'accord avec son illustre ami. Il parla longuement de l'orateur romain : « Caractère indécis, vague, flottant, parce que, dit Béranger, Cicéron n'était pas un homme d'action et qu'il prévoyait la fin des choses; il lisait l'avenir et laissait marcher le présent. Balançant pour l'un, balançant pour l'autre, suivant que les actes qui émanaient de l'un ou de l'autre lui semblaient logiques ou nécessaires, il ne se décidait pour aucun parti. En définitive, il fut la victime de celui qu'il voulait flatter; il ne survécut à César que pour être frappé par le neveu de César, cet Auguste dont nous parlions tout à l'heure, qui avait commencé par recourir à Cicéron et qui finit par le perdre et par consentir à sa mort. »

XII

Comme je l'ai dit plus haut, la veine était inépuisable, une fois sur ce chapitre. Nous ne quittâmes pas ainsi les Romains; après avoir parlé politique, Béranger en vint à leur religion ou plutôt à leur superstition, qui n'était encore qu'un instrument de leur politique : « Les grands ne croyaient pas à leurs dieux, mais ils s'en servaient pour en imposer à la multitude et la conduire. C'était le lien social, c'était la règle, c'était l'ordre, et surtout c'était l'autorité. Le christianisme fit une belle chose, une chose à jamais inappréciable, en nous débarrassant, nous barbares, des faux dieux et des sanglantes

ou ridicules coutumes du polythéisme; il arriva bien au moment où il fallait qu'il arrivât, au moment où les croyances, autrefois si enracinées et si vivaces commençaient à perdre de leur crédit, et enfin quand l'heure intellectuelle était sonnée pour la civilisation des peuples. Le christianisme ouvrit une nouvelle ère, de laquelle seulement date l'humanité; ce qui n'empêcha pas que d'illustres empereurs persécutassent les chrétiens. Marc-Aurèle, qui était le plus sage et le plus juste des hommes, s'opposait à l'invasion du christianisme; pourquoi? parce qu'il était à prévoir que, le lien social de la superstition étant rompu, le sceptre ne s'appuierait plus que sur le vide, et qu'un tel revirement d'idées amènerait, momentanément du moins, l'insubordination et le désordre. Le culte des dieux de la patrie une fois méprisé, quel frein restait aux gouvernements pour comprimer et retenir les masses? »

C'était le cas de parler de Constantin, qui comprit la situation et fut moins récalcitrant que les autres : « Tu vaincras par ce signe, » lui avait dit la Croix. — « Constantin sentit que le christianisme était l'avenir des consciences et promettait d'illustres vertus au monde, désormais sa conquête. Il donna l'exemple et embrassa la foi, ce qui ne veut pas dire qu'il fût un saint, ajoutait Béranger; il est vrai qu'on ne l'a pas canonisé, bien que sa mère fût sainte Hélène. Pour s'attribuer un titre quelconque auprès de Dieu, c'était le moins qu'il eût à produire au ciel le baptême et la foi, car il avait tous les vices et toutes les corruptions. Ah! si celui-là est au ciel, c'est que la porte en est large; ne craignez rien, bien d'autres y passeront. »

Pour se reposer de cette longue et sérieuse conversation, Béranger trouva moyen de placer ici une anecdote amusante. Je la laisse, ainsi que toutes les autres, à la place où elle se trouve, afin de ne rien intervertir ni rien changer aux souvenirs que je raconte, quelque décousus et incohérents qu'ils puissent paraître. La conversation en elle-même n'est qu'un perpétuel changement de décors accessoires sur un fonds toujours pareil. Parler de sainte Hélène, c'était parler du bois de la vraie croix, ou plutôt du « vrai bois de la croix, » comme disait Béranger. Des superstitions d'autrefois on passe bien aisément aux superstitions d'aujourd'hui, et Béranger avait toujours à son service un trait d'enjouement qu'il racontait avec le sérieux qu'il avait mis au reste. Il nous demanda si nous n'avions jamais entendu parler du cheveu de la Vierge. Sur notre réponse négative : « Oh! bien, reprit-il, vous ne savez pas les choses intéressantes; sachez que ce cheveu a été montré bien longtemps aux fidèles; seulement, il était si imperceptible et si ténu qu'il fallait avoir les yeux de la foi pour le voir, et encore fallait-il être en état de grâce. Un moine disait un jour : « Voilà vingt-trois ans que je montre le cheveu de la Vierge, « et je ne l'ai jamais vu; cela fait mon désespoir et me prouve que, malgré « mes pénitences et mes austérités, je ne puis arriver à ce bienheureux état « de grâce qu'il me faudrait pour voir moi-même ce que je montre aux autres. »

XIII

Toutes ces pérégrinations dans l'antiquité et dans l'histoire n'en ramenaient pas moins Béranger à sa préoccupation habituelle : la littérature contemporaine. Pour montrer ce qu'il fallait d'efforts et de persévérance, il se donnait souvent en exemple. Il racontait, comme il l'a fait dans sa *Biographie*, tous les essais qu'il avait tentés, tous les genres qu'il avait abordés, et s'il retrouvait quelques-uns de ses meilleurs vers sacrifiés, il les citait comme preuves à l'appui. Puis il disait ses goûts et ses préférences. Béranger n'aimait Voltaire qu'avec réserve; il s'étonnait que M. de Lamennais en fît un cas si exceptionnel dans les dernières années de sa vie. Ce qu'on appelle esprit ne lui suffisait pas toujours. Lui, l'homme d'esprit par excellence, voulait plus que de l'esprit. Et puis, j'ai déjà eu occasion de le dire, il ne pouvait pardonner à Voltaire d'avoir attaqué une de nos gloires les plus pures, la sainte et l'héroïque Jeanne d'Arc. Toucher à ses admirations patriotiques était un crime capital, il ne voulait pas qu'on plaisantât là-dessus. Du reste, et d'une façon générale, cette nature, en apparence toute critique et toute railleuse, était très-portée à s'enthousiasmer et à admirer. Admirer ! personne plus que Béranger n'aimait à admirer quand il y avait lieu; le complet scepticisme que quelques-uns lui supposent n'est pas admissible avec cette faculté si spontanée et si franche que nous lui connaissions. Il abhorrait les aristarques de métier qui ne savent que censurer : « Oh ! malheur, malheur, disait-il, à qui ne sait pas admirer ! Dieu me préserve de cette infirmité ! »

Puisque nous avons prononcé ce mot d'admiration, il faut tout de suite parler de son admiration pour Lafontaine. Béranger était le grand admirateur de Lafontaine. Je vois d'ici sourire ses amis à ce souvenir si vif de ses prédilections. En effet, il était bien rare que, quelque circuit que fît la littérature en conversation, le nom de Lafontaine ne trouvât pas, une fois ou l'autre, l'occasion de se placer. Voilà le livre qu'il voulait qu'on étudiât, « si pourtant on en était capable, ajoutait-il, car il faut une certaine maturité d'esprit pour comprendre cette perfection cachée sous un abord si simple. C'est un grand sens dont on n'est pas frappé à première vue, mais qui vous éblouit et vous attache, pour peu que vous y preniez garde. Voilà un vrai poëte : génie, naturel et grâce, tout est là, même la sensibilité, ce qu'on nie sans fondement. »

On ne s'étonnera pas, à côté de cette passion, ou plutôt de cette idolâtrie pour Lafontaine, que Béranger aimât peu Boileau. Il lui rendait justice, il prenait son parti contre ceux qui l'amoindrissaient trop; mais il n'exagérait pas les services qu'il a rendus : « A part, disait-il, son *Lutrin*, qui est un chef-d'œuvre, son *Art poétique*, qui a une valeur réelle, bien qu'il y ait là

plus d'imitation que d'originalité et que les bornes en soient trop étroites, on trouverait à relever des fautes de jugement dans cet esprit, si judicieux d'ailleurs et tout à fait homme de goût. »

A censeur censeur et demi. Ainsi Béranger ne pouvait passer sous silence ces deux vers si connus :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Il est évident que, s'il n'y a pas de bords, on n'a pas pu en sortir, et qu'on peut bien moins y rentrer.

XIV

On voit ce qu'avaient d'intéressant des conversations pareilles, assaisonnées de ce goût attique que Béranger possédait à un degré si remarquable. C'était véritablement l'abeille antique, butinant de fleurs en fleurs pour composer son miel et son parfum exquis.

Mais, avec Lafontaine, une des vives admirations qui aient pris place dans cet esprit si fin, c'était Molière. Molière était à ses yeux la personnification la plus achevée du génie moderne. On le sait de reste et on le comprend, il y avait affinité entre eux. Il y avait des fibres humaines dans l'auteur du *Misanthrope;* celui qui savait si bien faire rire savait souffrir et pleurer pour son propre compte. Molière avait cette gaieté triste que j'ai tant de fois retrouvée en Béranger; mais cette profondeur et cette puissance de génie effrayèrent le futur chansonnier, dont les dispositions à la satire nous auraient valu tout un théâtre si l'ombre toujours grandissante de son devancier ne l'avait retenu. Désespérant de surpasser Molière, il se choisit une autre voie; Béranger était de l'avis de César, qui eût préféré être le premier dans une bourgade de barbares que le second dans Rome. Il lui fallait aussi la première place : « Dans un petit genre, soit, disait-il, mais où je sois maître. »

« Molière, reprenait-il, oui, voilà ce que j'aurais voulu être; mais, à défaut de Molière, ce que j'aurais voulu être, c'est Cervantes. »

« Il ne suffit pas, disait Béranger, de représenter son époque, il faut la faire marcher et concourir soi-même au progrès des idées; voilà ce qu'a fait Cervantes en parodiant une chevalerie bouffonne et en donnant à son pays une haute leçon pratique : Sancho Pança est une création de génie. »

J'ai là aussi, en quatre petits volumes, ce *Don Quichotte* qu'il avait tant lu et dont l'édition est si vieille; il les avait apportés, un jour de bonne humeur, pour savoir ce qu'on lui en dirait. Une des innocentes malices de Béranger était de vous amener à dire des non-sens; on ne voyait pas le piége et l'on y tombait; alors il se moquait de vous et disait son propre jugement;

Il l'exprimait en claires et spirituelles paroles qui auraient mérité d'être entendues d'un plus grand nombre :

« Rimez, prosez, travaillez, disait-il aux jeunes gens; débarrassez-vous des phrases toutes faites, enflées, fausses, à l'usage de tout le monde. Prenez garde d'exagérer; l'esprit s'obstine souvent à tenir parole aux expressions exagérées, et, pour être vrai un moment, on court risque d'être faux toute la vie. Je sais bien, poursuivait-il, que c'est rendre le métier furieusement difficile. N'importe, il ne faut pas reculer; il faut arriver à être soi, à avoir une forme, une expression à soi, pour rendre une pensée à soi. L'esprit a peine à s'y faire au commencement; mais, à la fin, il se plie aux difficultés. Faites tout pour arriver à ceci : qu'une pensée ne vous vienne qu'après l'avoir mûrie et avec la forme qui lui est propre; variez de ton, ne vous habillez pas toujours l'esprit de la même étoffe et de la même couleur. Moi-même, pour des sujets différents, je ne me servirais pas des mêmes expressions ni des mêmes rimes. Ainsi une chanson (ce n'est pas pour en rehausser le mérite, mais c'est l'exigence du genre) sera plus parfaitement travaillée par moi qu'une romance, qui doit avoir un air d'élégie et garder une apparence négligée. »

Il redoutait extrêmement les à-peu-près et les mauvais vers. Il appelait les rimailleurs des *massacres :* « Il y a longtemps, répétait-il, que j'ai dit qu'en France les vers avaient tué la poésie. »

Dans cette disposition épigrammatique, il lisait un matin je ne sais quelle piètre pièce de très-mauvais vers qu'on lui montrait et qui respiraient un contentement inimaginable de la part de l'auteur : « Allons, dit Béranger, cette verve m'inspire, je vais faire un prologue pour ce monsieur. » Et immédiatement il écrivit en tête de la pièce ces deux vers :

L'aurore se levait, je me levais aussi,
Et j'ai fait sur ce jour les beaux vers que voici.

Une malice d'un autre genre, mais tout aussi inoffensive, a été travestie (d'une façon involontaire, je veux bien le croire) dans un des principaux Mémoires qui ont paru aussitôt après la mort de Béranger. C'est une histoire d'album que voici : Une dame de mes amies m'avait instamment priée d'obtenir pour son album un autographe de l'illustre poëte; elle me remit cet album, et je le portai moi-même chez Béranger, rue de Chateaubriand, en lui répétant toutes les prières qui m'avaient été faites. Béranger se fâcha, selon son habitude en pareil cas; puis il se calma, encore selon son habitude, et il dit : « Eh bien, puisque vous y tenez tant, soit, je vais vous écrire quelque chose. »

Il alla à sa table et écrivit :

Il est un Dieu, devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien
Que d'être délivré des albums!

La personne pour qui j'ai sollicité l'autographe se fâcha; je ne l'ai jamais revue; ma complaisance ne m'a valu qu'une bourrasque d'une part, et de l'autre pas l'ombre d'un remerciement.

L'auteur des Mémoires indiqués est prié de comprendre.

XV

Si Béranger se moquait des *massacres*, comme il était plein de sollicitude pour les commençants qui annonçaient de l'avenir! Il allait les trouver lui-même, il les aidait de sa bourse, il achetait leurs pauvres livres au risque d'en être encombré; il leur donnait son temps. — Un prince d'Italie, mort à présent, et dont j'ai eu occasion de rencontrer la famille, avait été lui présenter ses Mémoires et lui demander des conseils.

« Prince, lui dit Béranger, vous avez de la fortune, vous, et n'avez pas besoin de moi; laissez-moi donc aider autant que je puis les pauvres diables qui n'ont rien, et ne me prenez pas le temps que je leur donne et qui vous est inutile. »

Mais l'Altesse avait tenu bon, et, repoussé sur ce point, le prince avait demandé autre chose à Béranger : c'était de bénir son fils, tout jeune alors, et qu'il lui présenta. « Il s'y prit si gravement, dit Béranger, que je m'exécutai en riant; mais je crois bien que ma bénédiction n'a pas porté bonheur à l'héritier du prince. »

Et il raconta son histoire.

Mme A.-M. BLANCHECOTTE.

— La suite prochainement. —

POÉSIE

L'OISEAU D'OR

Un oiseau chantait sur la branche
Toute fleurie et toute blanche.
C'était un oiseau si vermeil,
Qu'on l'eût dit venu du soleil;
Il chantait d'une voix si claire,
Que l'âme en vibrait comme un verre;
Il avait des airs si vainqueurs,
Que l'espoir gonflait tous les cœurs.

— Mais il n'est plus... Ah ! qu'il renaisse,
Cet oiseau d'or de ma jeunesse !

L'OISEAU BLEU

Chacun parle de l'oiseau bleu
Sans l'avoir vu dans aucun lieu,
Si ce n'est, tout enfant, en rêve,
Parmi des perles sur la grève.

Amis, croyez-moi, l'oiseau bleu,
C'est le messager du bon Dieu :
Il vient allumer dans les âmes
Les saints désirs, les pures flammes.

Il vient du ciel où trône Dieu,
Et comme le ciel il est bleu;
Dans l'azur où son aile passe,
Un fil de la Vierge est sa trace.

Une étoile du sein de Dieu
Tombe-t-elle : c'est l'oiseau bleu
Qui choisit l'heure du mystère
Pour un doux message à la terre.

Quand nous aimons, c'est l'oiseau bleu
Qui couve en nous ce divin feu,
Et c'est sa voix alors qui chante
Dans les cœurs troublés qu'il enchante.

Quand nous mourons, c'est l'oiseau bleu
Qui porte nos âmes à Dieu :
— Sont-ce les perles de la grève
Où l'enfant l'a vu dans son rêve?

L'OISEAU NOIR

Sur cet arbre couvert de neige, un oiseau noir,
Immobile et muet comme le désespoir,
Regarde fixement la terre désolée.
Guette-t-il quelque proie au fond de la vallée?
Est-il mort? Tout à coup contre le rameau sec
D'où la neige est lancée, il aiguise son bec;
Puis d'une aile pesante il s'envole, et retombe
Où le fossoyeur morne a creusé mainte tombe.

N. MARTIN.

SOUVENIRS DRAMATIQUES

THÉATRE-FRANÇAIS

XI [1]

Nous avons déjà parlé des théâtres de société; mais, avant de dire un dernier mot sur les comédiens du monde, nous allons essayer de donner une idée du matériel de la scène et des termes techniques qui y sont en usage.

Un théâtre est divisé en trois parties égales en hauteur, en largeur et en longueur : la *scène*, les *dessous* et les *dessus* ou *cintres*.

On donne le nom de *face* à l'avant-scène, et de *lointain* au fond du théâtre.

Les deux premiers *châssis* du théâtre, supportant une *draperie* qui s'y repose comme le linteau d'une porte, forment un encadrement que l'on peut restreindre ou élargir à volonté. C'est ce que l'on nomme le *manteau d'Arlequin :* ce personnage se glissait toujours entre ces deux châssis pour entrer sur le théâtre, comme pour s'en échapper furtivement. On dit, pour désigner la droite de l'acteur, *côté cour*, et la gauche, *côté jardin*, dénominations qui viennent de la position du théâtre des Tuileries entre la cour et le jardin du palais. Sous l'ancien régime, on disait *côté du roi* et *côté de la reine*, les loges royales étant placées en vis-à-vis à l'avant-scène, côté cour et côté jardin.

On appelle *fermes* toutes décorations qui s'élèvent du dessous, au lieu de descendre du cintre ou de rouler par les coulisses.

On appelle *fils* les cordages qui, par le moyen de *contre-poids*, doivent mettre en jeu les mécaniques du théâtre.

Dans le parquet du théâtre sont pratiquées des *trappes* qui servent à faire

[1] Voy. les tomes X et XI, et les nos 109, 111, 112 et 113 du tome XII.

disparaître les personnages dans les dessous. Voici comment se fait cette disparition. L'acteur va se poser d'aplomb sur la trappe indiquée par des ronds tracés à la craie blanche ; à l'instant voulu, il frappe du pied pour prévenir le machiniste placé dessous ; celui-ci fait tourner aussitôt un levier où s'enroule une corde attachée à l'anneau de la trappe ; elle s'abaisse, l'acteur s'enfonce, tandis qu'une planche, large comme la trappe, glisse horizontalement, et vient refermer l'ouverture faite au parquet, mais avec une rapidité telle que le moindre retard exposerait l'acteur à se voir couper en deux par la planche transversale.

Quand Harel était directeur de la Porte-Saint-Martin, et qu'il redoutait quelque poursuite de ses créanciers, il assistait aux répétitions debout sur une trappe ; aussitôt que des figures sinistres se présentaient, le directeur disparaissait aux yeux mêmes des recors ébahis.

L'*éclairage* est fort important dans les théâtres. Aujourd'hui qu'ils sont éclairés au gaz, les clefs du gaz que l'on tourne plus ou moins représentent les divers degrés du jour. Un demi-tour de clef, un quart de conversion que l'on imprime aux lumières des coulisses, un voile de mousseline bleue élevé devant la rampe, des verres de couleur violette aux quinquets, produisent des effets de nuit ou d'obscurité. La *lune* est en papier huilé. Quant au *soleil*, il est représenté par la clarté répandue sur toutes les parties de la scène. Un globe de verre contenant un foyer de lumière, imite, si l'on veut, le disque de cet astre. On rapporte que, lors du voyage à Paris d'un ambassadeur de Guinée, sous Louis XIV, l'ambassadeur assistant à une représentation de l'opéra, près du roi, s'élançait hors de la loge à moitié corps, et saluait le soleil, la lune et les autres planètes à mesure qu'il les voyait passer.

Un des objets qui se rattachent encore au matériel de la scène, c'est l'*affiche* du spectacle. Rien de plus difficile pour la rendre claire, nette, attrayante pour le public; rien de plus pénible à composer pour complaire à tous les amours-propres. Quant à moi, il m'aurait fallu un typographe des plus expérimentés pour satisfaire à toutes les exigences : les caractères d'impression, le titre des pièces, le nom des auteurs, la place à occuper, tout était l'objet de discussions animées. J'aurais eu besoin d'*affiches monstres*, et, à cette époque, celles du Théâtre-Français étaient de petite dimension et telles qu'on les retrouve au temps où n'y figuraient ni les noms d'auteurs ni les noms d'acteurs. Ce fut en 1617 que, pour la première fois, un nom d'auteur fut mis sur une affiche de spectacle : c'était celui de Viaud, auteur de *Pyrame et Thisbé*, dont le succès avait été prodigieux; Racan, auteur des *Bergeries*, fut le second en 1618; puis Mayret, auteur de *Sylvia*, 1621, et Gombaud, auteur d'*Amaranthe*, 1625. Depuis, tous les auteurs voulurent être nommés.

Quant aux artistes, l'inscription de leurs noms sur l'affiche ne date que de

l'année 1791. Avant cette époque, les auteurs étaient dans l'obligation de se trouver de bonne heure au théâtre. Si la recette s'annonçait bien, les *premiers sujets* allaient s'habiller et jouaient; dans le cas contraire, les *doubles* les remplaçaient, ce qui arrivait rarement. On racontait à ce sujet, au Théâtre, une anecdote assez curieuse. Dugazon venait de débuter et se trouvait le troisième comique de la Comédie. Depuis ses débuts, il n'avait eu que peu d'occasions de jouer, lorsqu'un soir, c'était dans les grandes chaleurs, le régisseur le prévient qu'il jouera le lendemain, Préville et Dazincourt, ses deux chefs d'emploi, ne devant pas jouer. Dugazon, enchanté, était dans sa loge, tout habillé et prêt une heure avant la représentation, quoiqu'il n'eût affaire que dans la seconde pièce, lorsqu'un orage épouvantable survint tout à coup. Les promeneurs se réfugient sous tous les abris, beaucoup entrent au théâtre, et, au lever du rideau, la salle était comble. Dazincourt, chassé comme tout le monde par la pluie, s'était réfugié sur la scène. Il aperçoit la foule qui encombrait loges et galeries, et, se retournant au même instant, il voit Dugazon en grande *livrée* et se promenant triomphalement dans les coulisses.

— Jeune homme, lui dit Dazincourt en lui frappant sur l'épaule, vous pouvez aller vous déshabiller, je joue ce soir.

Et il monte dans sa loge laissant Dugazon consterné.

— Que diable as-tu? lui demande Préville qui venait d'arriver; quelle singulière figure pour un comique!

— C'est, répond le jeune artiste, Dazincourt qui, voyant la salle pleine, vient de me signifier qu'il jouait et que je n'avais qu'à aller me déshabiller.

— Vraiment! Eh bien, ce ne sera pas lui qui jouera.

Et Préville prend à son tour le chemin de sa loge. Peu de temps après, la première pièce venant de finir, Préville, déjà costumé, attendait au foyer qu'on avertît pour la seconde, lorsque Dazincourt entre en chantant (c'était son habitude) et reste stupéfait en apercevant son chef d'emploi en costume de théâtre.

— Tu peux aller te déshabiller, lui dit celui-ci, je joue ce soir.

Cinq minutes après, Préville entrait en scène, et Dazincourt, furieux, regagnait sa loge, poursuivi par les plaisanteries et les quolibets de Dugazon, qui n'était pas homme à laisser échapper une pareille occasion de se venger.

On comprend qu'il n'y avait ni dessus, ni dessous, ni fermes, ni trappes, ni affiches dans les théâtres de société. Quant à l'éclairage, une rampe de huit à dix quinquets, et quelques bougies dans les coulisses, suffisaient à la représentation de proverbes, de scènes dramatiques, de petites comédies. Mais la bourgeoisie ne se contentait pas de si peu; il lui fallait la tragédie, la tragédie classique avec son peuple, ses licteurs, représentés par trois ou quatre domestiques de la maison, le portier, sa femme et sa fille, élève du Conservatoire, qui, au besoin, jouait une confidente. Voltaire, Racine et Corneille, la bourgeoisie ne sortait pas de là.

J'étais accablé de visites et de lettres les plus burlesques au sujet de ces représentations. Mes fonctions de directeur de la Comédie-Française m'avaient rendu en quelque sorte l'arbitre naturel des comédiens bourgeois. Mise en scène, distribution de pièces et de rôles, costumes, décorations, tout était soumis à mon arbitrage.

Je reçus un jour une lettre d'un riche marchand de drap dont je tairai le nom. C'était un chef de bataillon de la garde nationale, que j'avais rencontré à une *revue* où il se faisait remarquer par son air superbe sous les armes. Il était amateur passionné du théâtre, et donnait ce jour même une soirée dramatique où il avait invité la moitié de Paris.

« Mon cher directeur, m'écrivait-il, seriez-vous assez aimable pour me prêter une Iphigénie? Ma plus jeune fille, qui devait jouer ce rôle, vient d'être prise des douleurs de l'enfantement. Il me serait impossible à cette heure de décommander tout mon monde, et j'ai recours à votre obligeance. Je pense que cela ne vous sera pas difficile, puisque vous en avez plusieurs. Quelle que soit celle que vous nous envoyiez, elle sera la reine de notre soirée, et nous la recevrons avec tous les égards que l'on se doit entre artistes. Agréez, etc. »

Ce même commandant se trouvait un jour de service aux Tuileries. C'était à l'époque où Philippon avait dessiné, sous les yeux mêmes du tribunal, une de ces *poires* dont tous les murs de Paris ont été si longtemps couverts. Les officiers supérieurs de service au château déjeunaient encore avec la famille royale. Le commandant était placé près de la reine. Au dessert, parmi les corbeilles de fruit, il en aperçoit une remplie des plus belles poires; il fait signe à un valet de service de la lui apporter, en la lui indiquant du doigt. Celui-ci, soit qu'il ne comprît pas, soit qu'il voulût s'amuser de l'embarras du commandant, lui apporte la corbeille opposée.

— Pas celle-là, dit le négociant, l'autre!

Nouvelle méprise du valet.

— Celle à côté, reprend le commandant, désignant toujours du geste les poires qu'il n'ose nommer.

— Donnez les poires à M. le commandant, dit la reine en souriant.

A ces mots il reste pétrifié; le nom seul du fruit lui avait produit l'effet de la tête de Méduse.

Michelot, qui se trouvait dans mon cabinet quand je reçus cette singulière lettre, se chargea de trouver une Iphigénie parmi ses élèves. Le chef de bataillon joua Agamemnon; sa femme remplit le rôle de Clytemnestre, sa fille aînée celui d'Éryphile, et son fils, tout nouvellement sorti du collége, celui du bouillant Achille. C'était une tragédie de famille.

Je ne fus pas peu surpris de rencontrer, quelques jours après, dans les appartements du Palais-Royal, le commandant qui vint me remercier de lui avoir fait connaître Michelot. Il avait été invité, comme un des gros bonnets

de la garde nationale, à une fête que donnait au Palais-Royal S. A. R. Madame Adélaïde. Deux théâtres y avaient été conviés : les Français étaient représentés par Monrose et mademoiselle Mars dans les *Fausses confidences*, et les Variétés par Vernet dans *Prosper et Vincent*. Un peu avant la fin du spectacle, le secrétaire des commandements de Madame vint offrir aux comédiens français, comme souvenir de Son Altesse Royale, quelques bijoux de prix, et il remit au régisseur des Variétés une somme d'argent pour être distribuée aux artistes de ce théâtre. Cette distinction entre les deux troupes me parut étrange. Le docteur Marc, qui était près de moi, me dit que, de tout temps, à la cour, il était d'usage d'offrir des cadeaux aux comédiens du roi, et de payer en argent les autres artistes.

Ce même soir, en rentrant au théâtre, je reçus une visite tout à fait inattendue. On m'annonce M. de Balzac. Je l'avais connu au collége de Vendôme; bien des années s'étaient écoulées, et je ne l'avais pas revu depuis. Je me rappelle qu'un vieil oratorien, censeur des études, disait de lui : « Balzac ne fera jamais qu'un paresseux et un mauvais sujet. » Il quitta le collége de Vendôme à l'âge de quinze ans et vint à Paris achever ses classes. En sortant de l'institution Lepitre, où son père l'avait mis, il entra dans une étude de notaire, où il fit de tout, excepté du notariat. Son père mourut; il recueillit sa portion d'héritage, quitta le notaire chez lequel il était encore, et se fit à la fois imprimeur et libraire : c'était plus qu'il ne lui en fallait pour manger sa fortune; il se ruina. C'est à ce désastre que nous devons l'un des plus féconds romanciers. Ses débuts furent rudes et obscurs, à peine y trouva-t-il l'existence du jour.

Il publia successivement sous les pseudonymes de lord Rhoone (anagramme du nom d'Honoré), du marquis de Villerglé et d'Horace de Saint-Aubin, une foule de romans dont les titres sont à peine connus. Parut enfin la *Physiologie du mariage*, qui fut suivie peu de temps après de la *Peau de chagrin*.

Un jour, à l'Opéra, une femme du monde avait la plus grande envie de voir Balzac qu'elle savait être au bal masqué.

— Le voici ! lui dit un jeune homme qui lui donnait le bras.

— Quoi ! ce gros homme?

— Est M. de Balzac.

— Ce paletot presque dégradé?

— Est M. de Balzac.

— Ces bottes souillées?

— Sont M. de Balzac.

— Et cette figure commune?

— Est M. de Balzac, M. de Balzac, je vous le répète.

Balzac, qui avait entendu prononcer son nom, s'étant approché :

— Que désire madame? dit-il.

— M. de Balzac, s'il vous plaît?

— Il est devant toi, beau masque.

— Vous seriez donc?...

— Honoré de Balzac en personne.

— Allons, vous voulez rire.

— Je n'en ai pas la moindre envie.

— Puisqu'il en est ainsi, je n'insiste plus... Quel dommage! et comme je m'étais trompée, dit le joli domino en se perdant dans la foule.

Et Balzac venait de trouver le titre et le sujet d'un livre charmant, les *Illusions perdues*.

Nous étions à la fin de l'été. Il habitait alors une charmante maison aux Jardies, dans la jolie vallée de Ville-d'Avray. C'est là qu'il composa *Eugénie Grandet*, le *Lys dans la vallée* et le *Père Goriot*.

Balzac venait causer avec moi, me dit-il, de projets qu'il avait pour le théâtre. C'était une idée vraie, originale et toute littéraire; le Théâtre-Français était le seul théâtre et Monrose le seul acteur qui pussent la féconder. Il savait que je ne redoutais aucune innovation, et que j'accueillais également bien tous les auteurs, même les inconnus, ajouta-t-il; et il venait me demander une heure où, d'accord avec Monrose, nous pourrions l'entendre; puis, me serrant la main comme à un vieux camarade :

— Faisons mieux, dit-il, venez avec Monrose passer une matinée aux Jardies, où nous serons plus à l'aise; nous déjeunerons, nous causerons et nous renouvellerons cette vieille amitié de collége.

Quelques jours après, par une belle matinée, nous arrivions à l'improviste à Ville-d'Avray. Balzac se trouvait précisément dans un de ces moments de gêne que Walter Scott nous a si bien dépeints en nous faisant connaître le sir de Rawenswood. Par malheur, Jean, l'unique serviteur et le maître Jacques des Jardies, était loin d'avoir l'esprit inventif de Caleb. Balzac, ne sachant comment se tirer de ce mauvais pas, nous montre ses fleurs, ses arbustes, ses plantations d'ananas, nous raconte une foule d'histoires. Du déjeuner, pas un mot. A quelques paroles entendues, j'avais compris l'embarras du poëte, et, tandis qu'il causait avec Monrose, sans être vu je m'approche de Jean, et lui glissant un louis dans la main :

— Je sais tout, lui dis-je; cours chercher à déjeuner, reviens promptement et sois discret.

Jean ne se le fait pas redire, et la table est bientôt dressée dans le pavillon du jardin. Cependant Balzac ne savait plus comment nous occuper, lorsque Jean, revêtu de la livrée de famille, une serviette sous le bras, ouvre les portes du pavillon et jette ces mots :

— Monsieur est servi.

Balzac, aussi surpris qu'enchanté, nous invite gaiement à nous placer à

une table où se trouvaient pêle-mêle, le verre de cabaret et le cristal de Bohême, la faïence de ménage et l'assiette du Japon, les couteaux à manche de corne et ceux de nacre et de porcelaine, et jusqu'à des couverts de fer mêlés à l'argenterie armoriée. Le déjeuner n'en fut pas moins charmant; Balzac fit à merveille les honneurs de ce repas inattendu. Quant à la pièce, il n'en fut pas question.

Et cependant Balzac était tourmenté par le démon de la scène; il ambitionnait les succès du théâtre, genre qu'il mettait pourtant au-dessous du roman de mœurs. « Que serait Lesage, s'écriait-il, s'il n'eût fait que *Turcaret?* Mais *Gil Blas! Gil Blas!* voilà son titre à la postérité. » Aussi disait-il un jour à Alexandre Dumas :

— Ma foi ! je ne ferai du drame que quand je serai usé.

— Vous auriez déjà dû commencer, répliqua l'auteur d'*Antony*.

Ce mot le blessa. Il fit *Vautrin*, les *Ressources de Quinola*, *Mercadet*...

De retour à Paris, une triste nouvelle nous y attendait; la comédie venait de perdre un de ses plus vieux sociétaires. Honnête homme, acteur charmant, Baptiste cadet avait doucement fini sa longue carrière à l'âge de soixante-douze ans.

C'était un acteur sans rival dans l'emploi des niais. Thomas Diafoirus et M. de Pourceaugnac n'ont jamais eu de meilleurs interprètes. C'était un homme naïf, et qui cependant ne manquait pas d'à-propos. On cite de lui une repartie piquante. Mademoiselle Mézerai, si coquette, si jolie, et femme à damner un évêque, comme on le disait, tant elle avait de séductions, mais qui ne brillait pas du côté de l'esprit, disait un jour à Baptiste cadet, assez malignement, « qu'il jouait bien les bêtes. — Oui, mademoiselle, lui répondit-il, et votre suffrage est bien flatteur pour moi; vous devez vous y connaître, votre père en faisait. »

Baptiste, avant d'entrer à la Comédie-Française, avait été longtemps l'idole du public au théâtre Montansier, au Palais-Royal. Ce fut le créateur des Jocrisses, qui eurent pour pères Aude et Dorvigny. C'est une histoire assez curieuse pour la raconter.

C'était en 92. Aude, chevalier de Malte, ancien secrétaire de M. de Buffon; Louis Dorvigny, professeur de littérature grecque et latine au collége Mazarin, et qui avait eu pour mère une des pensionnaires de ce fameux Parc aux cerfs à Versailles, furent éprouvés comme tant d'autres par la Révolution de 89, et perdirent emplois, distinctions, fortune.

Associés par le talent autant que par le malheur, le théâtre leur parut un refuge, et ils s'y jetèrent avec passion. *Jeannot, ou les Battus paient l'amende*, les avait fait connaître; les *Cadet Roussel* et les *Jocrisse* les mirent en réputation. Tous les deux eussent promptement réparé leur fortune si, à cette époque, les droits d'auteur eussent été ce qu'ils sont aujourd'hui. Une

modique somme une fois donnée après la lecture de l'ouvrage était alors la seule rémunération du poëte, obligé souvent d'attendre longtemps dans la gêne que le succès de son œuvre fût épuisé pour toucher la *prime* d'un nouveau travail.

Aude et Dorvigny étaient dans cette situation, lorsqu'un matin, assis au foyer du théâtre Montansier, se creusant la tête inutilement pour trouver quelque argent, ils apprennent qu'une *lecture*, qui devait être faite le jour même, n'aurait pas lieu, par suite d'une indisposition de l'auteur. Ce fut un trait de lumière pour Dorvigny.

— Nous cherchons bien loin, dit-il à son collaborateur, ce que nous avons sous la main. Le comité, qui n'a pas été prévenu, va se réunir. Prenons la place de l'auteur absent, et lisons.

— Lire! répond Aude, et une pièce? nous n'avons ni sujet ni titre même.

— Un sujet? réplique Dorvigny en se frappant le front, il est là. Un titre? en voici un excellent : *Jocrisse!*

— A ce compte, la pièce est trouvée, répond Aude : tu lis la première moitié, moi la seconde; nous touchons la prime et nous allons gaiement terminer la soirée chez Bancelin [1].

Dix minutes après, Aude et Dorvigny, introduits au comité, improvisaient une pièce charmante, prose et couplets, au milieu des rires et des acclamations de l'assemblée.

A peine sortis, Baptiste cadet, qui assistait à la lecture, s'empare du précieux manuscrit laissé par les auteurs; il l'ouvre avec joie, et reste stupéfait en ne trouvant qu'une main de papier blanc, avec le titre seul écrit en grosses lettres : *Jocrisse!*

Plusieurs jours se passèrent sans qu'on revît les auteurs, qui, après avoir inutilement cherché à retrouver leur improvisation, se décidèrent à faire l'aveu de leur ruse, en promettant de remplacer promptement la pièce perdue.

A cette nouvelle, Baptiste cadet, désolé de la perte d'un rôle qui l'avait enchanté, ne se connaît plus, il se dépite, il devient furieux, s'arrache les cheveux... il est désespéré, lorsqu'au milieu de cette scène si naïve et si bouffonne à la fois, Dorvigny s'écrie :

— Je l'ai trouvé, je le tiens mon Jocrisse : cette fois il ne m'échappera pas.

Quelques jours après on mettait en répétition, au théâtre Montansier, une pièce destinée à faire courir tout Paris, le *Désespoir de Jocrisse*, pièce dans laquelle jouèrent deux des plus grands artistes du Théâtre-Français, mademoiselle Mars et Baptiste cadet.

[1] Célèbre cabaret du temps.

JOUSLIN DE LASALLE.

— La suite prochainement. —

DU

DÉMON DE SOCRATE[1]

Il y a quelque vingt ans que le livre *Du Démon de Socrate* a paru pour la première fois, — Dieu sait au milieu de quels cris. M. Lélut vient de le réimprimer sans en retrancher une ligne; l'Institut ne l'a pas corrigé. L'auteur a laissé toute sa crudité primitive au monstrueux paradoxe émis par lui, et qui a bien la mine de n'être qu'une vérité. Bien plus, dans une nouvelle préface, qui est une riposte, il a corroboré sa thèse d'arguments frais émoulus et criblé ses contradicteurs des sarcasmes de son impitoyable logique. « Mon but, dit-il, c'était d'abord, et d'une manière générale, de montrer qu'il est tel état de l'esprit, qui peut durer toute une vie, dans lequel, aux apparences, ou plutôt aux réalités de la raison la plus entière et la plus puissante, se joignent de fausses perceptions, sans cause aucune dans le monde extérieur, et qui, pour l'individu qui les éprouve, sont des motifs de détermination identiques et équivalents à ses perceptions; c'était ensuite, et plus particulièrement, comme l'exemple le plus frappant à l'appui de cette proposition générale, de faire voir que tel avait été le cas de Socrate, tel l'état intellectuel dans lequel avait vécu cinquante ans cet homme sage parmi les sages, grand parmi les grands, vertueux parmi les vertueux, et que là est la seule explication légitime de ces perceptions surnaturelles dont il se disait le sujet, et que les siècles qui se sont succédé ont rapportées, d'après ses dires, à un *génie* ou *démon familier*. Mais dire cela de Socrate, dire qu'il avait ainsi vécu en proie à de fausses perceptions, ou plus vulgairement à des visions, c'était dire qu'il était visionnaire; dire qu'il était visionnaire, c'était, dans un langage plus

[1] *Spécimen d'une application de la science psycologique à celle de l'histoire*, par L.-F. Lélut, membre de l'Institut. Nouvelle édition, augmentée d'une préface. Paris, J.-B. Baillière. 1 vol. in-12.

exact, dire qu'il était un halluciné; et comme, dans le vocabulaire, ou mieux dans les réalités de la science, un halluciné, en tant qu'halluciné et au moment de son hallucination, c'est-à-dire d'une fausse sensation qu'il juge une sensation vraie, c'est un aliéné, un fou; dire que Socrate avait de fausses perceptions, qu'il était un visionnaire, un halluciné, c'était dire qu'il était un aliéné, un fou. — Et c'était là, en effet, ce que je disais, nettement, naïvement, comme la chose du monde la plus simple, la plus admissible, oubliant qu'il s'agissait de Socrate, perdant de vue la grandeur du nom pour ne voir que la réalité du fait... Assurément, c'eût été là une proposition d'une hardiesse insensée si je m'étais cru hardi, et je ne me croyais que logique. »

L'auteur commence par s'attaquer à ces déclamateurs qui ont la bouche pleine de « l'*inaliénabilité* des grands hommes, » et qui leur attribuent tous les trésors de la sagesse humaine au détriment de la plèbe, qu'ils chargent de tous les fardeaux de la vie. Comme il se rit de cette rhétorique qui retarde de deux mille ans! Aussi pourquoi, en plein dix-neuvième siècle, se couvrir du masque des aristocrates du Portique? pourquoi fermer les yeux au jour et prétendre que les grands hommes frappés de déchéance morale tombent en fureur et ne descendent pas plus bas? — Hélas! grands et petits, nous sommes tous égaux devant la folie. « On peut dire des esprits ce qu'Arlequin disait du train du monde : *Tutto il mondo e fatto come la nostra famiglia*. Oui, tous les esprits sont de la même famille, exposés à extravaguer les uns comme les autres, en haut comme en bas de l'échelle, et, quand ils s'y mettent, extravaguant de la même façon. »

Suivons M. Lélut, qui nous y invite, dans un de ces salons où se réunit ce que l'on appelle l'élite de la société : « Apercevez-vous là-bas, tout près de la porte, cette dame, cette veuve jeune et belle encore, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la physionomie spirituelle, pénétrante, mais un peu mélancolique? Savez-vous pourquoi elle examine avec tant de soin, sous son éventail, la serrure de cette porte près de laquelle elle est assise, comme si elle en étudiait les dimensions et le mécanisme?... Cette dame, dont la raison semble aussi entière que son esprit est gracieux et vif, cette dame a pourtant, presque chaque nuit, la *vision* suivante, — vous appelez cela vision, vous autres, faute d'un mot plus doux et plus trompeur : — Presque chaque nuit, du fond de son alcôve, avant que le sommeil ne la gagne, elle voit tout un régiment de dragons entrer et se ranger tout à coup dans sa chambre; l'état-major, les trompettes, la musique, rien n'y manque; cette troupe défile au grand galop dans la pièce, en faisant un infernal bruit de piétinement et de fanfares. Ce n'est pas seulement une vision, comme vous voyez et comme vous diriez, mais une belle et bonne *audition*. Après dix minutes, un quart d'heure de ce défilé, de ce tapage, tout cesse, et le régiment disparaît comme il était venu... par le trou de la serrure. Cette dame, du moins, le croit ainsi,

car elle parle quelquefois de sa vision durant le jour, elle en parle, non pour la discuter, mais pour se l'expliquer, et c'est pour cela qu'elle examine avec tant de soin les serrures, se demandant lequel est le plus élastique, d'une serrure, d'un cheval ou d'un homme...

« Voyez-vous là-bas, dans ce groupe, la tête haute, le verbe plus haut encore, ce grave et grand personnage qui approche de la soixantaine, tout chamarré de rubans et de croix que lui ont valus ses services administratifs et diplomatiques? Je regrette de ne pas avoir pu vous le montrer plus tôt, vous auriez été témoin d'une scène curieuse qu'il joue toutes les fois qu'il va dans le monde. Il gagne en toute hâte le plus reculé et le plus désert des salons, dans l'espoir de s'y trouver seul; puis, quand il croit n'être vu et surtout entendu de personne, il entr'ouvre une fenêtre donnant, s'il se peut, sur une cour, une rue isolée, y lance deux ou trois *kokoriko* en battant des bras, qu'en ce moment il croit des ailes, referme la fenêtre; puis, comme si de rien n'était, s'en revient au plus épais des groupes et contre le velours de la cheminée, à la place d'honneur, le dos au feu, le visage à l'assistance, disserter comme à son ordinaire, c'est-à-dire en termes pleins de science et de raison, sur les questions économiques et politiques les plus hautes et les plus difficiles... Voilà un échantillon, en habit très-brodé, des démons qui se promènent dans votre monde, le claque sous le bras et l'épée au côté. Je ne sais quel jugement vous en porterez, et quel rapprochement vous croirez devoir en faire avec les meilleurs démons antiques, ceux qui portaient avec le plus d'élégance le pallium ou la prétexte; mais ce qu'il y a de sûr, et c'est ici le lieu de le répéter, c'est que, pour le fond et pour la forme, nous avons des démons tout pareils dans les asiles riches ou pauvres qui en font collection obligée. »

Mais revenons à Socrate; personne n'a parlé de ce sage avec plus de respect que M. Lélut : « Socrate, dit-il, est, avec Homère, le personnage le plus colossal de l'antiquité grecque, et peut-être de toutes les antiquités; c'est le type incarné de la philosophie et de la vertu, comme Homère est celui du génie poétique et de la gloire de l'esprit. » Est-il possible de faire à Socrate une part plus large? — Mais pourquoi, le vénérant à ce point, l'étendre sur un lit et l'étudier froidement, comme un sujet d'hôpital?... Et d'ailleurs à quoi bon démontrer, pièces en mains, la folie de Socrate? Quel profit en retireront la philosophie et l'histoire? — Laissons encore la parole au savant membre de l'Institut : « D'abord, dit M. Lélut, je pourrais répondre que, si le fait est vrai, je n'ai point à m'occuper de ses conséquences; elles se développeront bien d'elles-mêmes, et elles ne sauraient être mauvaises, parce que jamais la vérité n'a ce caractère, quelque hautement, quelque nettement professée qu'elle puisse être... Mais je ne veux pas me borner à cette réponse, et je dirai qu'à n'envisager la question psycologique relative à So-

crate que sous le rapport philosophique et historique, cette question est une des plus importantes et des plus fécondes qu'il se puisse soulever... La manière dont je la résous peut seule faire comprendre, je dirai plus, faire admettre le fait lui-même du démon de Socrate, ainsi que beaucoup de faits analogues; et, sans cette explication, il faudrait nécessairement les rejeter; il faudrait regarder ce philosophe et ses contemporains comme des fourbes ou des imbéciles; ce qui serait tout aussi raisonnable que de croire à l'interpolation de tous les passages des auteurs anciens, relatifs aux inspirations de son génie. Ensuite cette explication est faite pour montrer, à elle seule, toute la fragilité de l'intelligence humaine, et tout ce qu'elle peut subir de transformations, même chez les têtes les plus puissantes, lorsque, dans un esprit ardent et enthousiaste, son activité prend un caractère de fixité trop constant.

« J'ai souvent, dit encore M. Lélut, comparé cet état des grands hallucinés à la position inquiétante de ces illustres acrobates, héros de la corde roide, qui exécutent à d'immenses hauteurs les pas et les tours les plus dangereux : l'abîme est là sous leurs pieds, béant, et qui semble les attendre; et je ne suis rassuré sur leur compte que quand ils ont regagné la terre. Autant en pensé-je des hallucinés; j'entends des hallucinés les plus grands et les plus raisonnables : pour qu'ils ne me donnent plus aucune crainte, il faut aussi qu'ils aient, en quittant la vie, quitté le câble où ils se balancent. Les hallucinés antiques ont quitté le leur depuis longtemps, à ce qu'il paraît, à leur honneur; mais je ne les ai vus ni y monter ni en descendre, et l'histoire qui nous a transmis leurs hauts faits ne m'inspire pas toute confiance. Quant aux grands hallucinés modernes, j'en connais qui, à l'heure qu'il est, se donnent de beaux mouvements sur la corde. Mais je sais, hélas ! comment ils y sont montés, et je crains de trop bien savoir comment ils en descendront. »

On sait que le savant membre de l'Institut a la passion de la vérité; rien ne lui coûte pour la faire triompher. Quels monceaux de textes n'a-t-il pas remués ! quelle dépense d'esprit n'a-t-il pas faite pour dégager le démon de Socrate des obscurités dont on cherchait à l'envelopper ! — M. Lélut ne se confine pas dans le passé; il est toujours le premier sur la brèche quand il y a un préjugé ou une supercherie à combattre. Nul n'a percé de plus de traits les miracles du magnétisme, les prodiges des tables tournantes et des esprits frappeurs, enfin toutes les billevesées qui menaçaient hier de transformer les deux mondes en un immense Charenton.

ÉMILE COLOMBEY.

CHRONIQUE MUSICALE

Le grand événement du jour, c'est la *Magicienne :* les noms des auteurs étaient d'un bon augure pour le succès de cet opéra ; mais, comme les plus malins et les plus savants se trompent quelquefois, nous nous serions bien gardé d'imiter ceux de nos confrères qui ont crié au miracle sans avoir entendu une syllabe du poëme, une seule note de la partition. Aujourd'hui l'œuvre de MM. Halévy et de Saint-Georges est consacrée doublement par la presse et par le public ; nous n'avons donc plus qu'à exécuter notre partie dans ce concert d'éloges, tout en faisant, bien entendu, les réserves que nous imposent notre sentiment personnel et l'indépendance habituelle de notre critique.

La *Magicienne* mise en scène par M. de Saint-Georges est la comtesse de Lusignan dont Jehan d'Arras, secrétaire du duc de Berry, frère de Charles V, écrivit les aventures pour le plus grand amusement de la belle duchesse de Bar. Elle est connue dans les chroniques sous le nom de *mère des Lusignan, mère Lusigne, Merlusine* ou *Mélusine*. On la fait descendre d'Elinas, roi d'Albanie ; mais comme les légendes varient suivant les pays et que Mélusine est un personnage à peu près légendaire, les uns veulent qu'elle ait épousé Raymondin de Forez, comte de Poitou et premier seigneur de Lusignan, les autres qu'elle ait été mariée à Geoffroy de Lusignan, surnommé Geoffroy *au grant dent*, et la confondent avec Eustache Chabot, dame de Vouvant et de Mervant ; d'autres encore l'appellent *Mélisende* et la croient veuve d'un roi de Jérusalem ; mais pour tous elle est la pauvre *Serpente*, condamnée à ramper la nuit sous la forme d'un reptile, en expiation du meurtre de son père.

La tradition populaire dans le Poitou ajoute que Mélusine, qui était d'une

grande beauté, accepta la main de Raymondin de Forez à la condition qu'elle serait invisible pour lui depuis le coucher du soleil jusqu'aux premiers rayons du jour. Pour prix de ce pacte, elle lui donnait son amour, ses immenses richesses et un pouvoir sans bornes. Le mariage eut lieu : Lusignan jouit d'abord d'une félicité complète; mais un soir, cédant à la jalousie, il s'introduisit dans une partie mystérieuse du château qui servait de refuge à la comtesse, et cette femme si belle lui apparut alors dans toute l'horreur de sa métamorphose : elle était moitié serpent, moitié oiseau, et à la vue du visiteur nocturne qui venait la troubler au sein de sa retraite, elle s'enfuit en jetant d'épouvantables cris appelés depuis cris de Merlusine ou de Mélusine.

M. de Saint-Georges n'a guère pris que le fonds de cette légende, et il a imaginé tous les incidents qui, dans son nouveau poëme, viennent se grouper autour du personnage principal; la métamorphose même de Mélusine était impossible au théâtre, et l'ingénieux librettiste a supposé alors que la comtesse de Lusignan avait payé sa puissance infernale au prix de son âme dans l'avenir, et, dans le présent, de la douloureuse condition d'être belle le jour et laide la nuit. Il nous le dit lui-même dans une notice placée en tête de la brochure.

Au premier acte, Blanche, fille du comte de Poitou, est assise dans un riche parloir et entourée de nobles châtelaines : les unes brodent au métier, filent à leur rouet; d'autres font de la tapisserie. Le page Aloïs lit à haute voix une histoire de chevalerie; arrivé à ce passage :

Un chevalier doit à sa belle
A tout jamais être fidèle,

le pauvre enfant rougit et baisse les yeux, car jusqu'à présent aucune amie n'a voulu accepter ses serments de fidélité. L'entrée du comte met fin aux galants propos; la cloche sonne l'*Angelus* et tous s'agenouillent pour prier. La jeune comtesse recommande à Dieu son fiancé René de Thouars qui est allé combattre les Sarrasins en Palestine et dont elle attend le retour. A peine la prière est-elle terminée, un son de cor se fait entendre à la porte du château, et, par l'ordre du comte, le voyageur est introduit. C'est un pèlerin à la longue barbe, laissant voir ses souffrances sur son front ridé, laissant passer sa misère à travers les trous de sa robe brune. Il a prié avec René sur le tombeau du Christ et il annonce la prochaine arrivée du noble paladin qui la nuit même doit camper dans la forêt voisine. « Ah! grand Dieu! s'écrie Blanche,

C'est là que Mélusine
Aux voyageurs tend ses piéges affreux!

Et pour rassurer sa fille, le comte lui promet d'aller, escorté de ses serviteurs et de ses hommes d'armes, au devant de René. Aussitôt les préparatifs de dé-

part commencent, les bannières se déploient, les trompettes résonnent, et le cortége se met en marche. On cherche le pèlerin; il a disparu.

Un changement à vue nous montre la forêt où René a dressé sa tente et s'est endormi. Mélusine s'approche de lui et le contemple avec amour; les jeunes fées prennent leurs ébats sur les vertes pelouses, et les génies cachés dans les buissons et sous le feuillage des grands arbres célèbrent la beauté de l'enchanteresse. On entend au loin les fanfares guerrières du comte de Poitou. Le soleil se lève à l'horizon, et les fées s'éloignent au moment où René se réveille et semble chercher l'image qu'il vient d'entrevoir pendant son sommeil.

Au deuxième acte, M. de Saint-Georges nous introduit dans la demeure de Mélusine. Seule au milieu de son laboratoire d'alchimie orné d'une façon cabalistique et éclairé par la flamme d'un trépied, elle attend que l'oiseau des nuits, par trois cris funèbres, lui annonce l'accomplissement de ses ordres; car elle a demandé aux esprits infernaux de la délivrer du chevalier Stello de Nici, le séducteur auquel elle est liée et dont elle partage le pouvoir. Les trois cris retentissent dans la profondeur des bois; mais, au même instant, un pan de la muraille s'écroule, et, sur les derniers degrés de l'escalier, apparaît Stello, drapé dans un long manteau rouge, le geste menaçant, l'œil rempli d'étincelles. Il a déjoué les projets de la magicienne :

De tous les noirs périls que ta main criminelle
A semés sur mes pas, vainqueur je suis sorti.

Mélusine lui avoue qu'elle aime René; Stello, qui avait déjà pénétré ce secret, jure de se venger. La scène change.

René se promène mélancoliquement dans la salle des fêtes du château de Poitou; il ne peut se soustraire au souvenir qui l'obsède :

Au loin, sur la rive étrangère,
Un jour apparut à mes yeux
Une beauté brillante et fière,
Astre éclatant tombé des cieux!
Partout, dans l'air et dans l'espace,
Depuis ce jour je crois la voir,
Au sein du nuage qui passe
Au milieu des brumes du soir!

L'arrivée du comte de Poitou, accompagné de sa fille, des seigneurs et des dames de la cour, donne le signal de la fête. C'est ici qu'est placée cette partie d'échecs animée dont on a tant parlé longtemps avant la première représentation de la *Magicienne*. Les pions qui se sont laissé prendre disparaissent dans des trappes, et, à la fin de la partie, on voit s'avancer des jeunes filles grecques, la tête couronnée de lumières, les cheveux épars, précédant

des augures et des prêtres qui portent des trépieds et des harpes d'or. Avec eux est une femme voilée, vêtue d'une tunique de pourpre et jouant le rôle de la sybille antique. Elle lit dans un livre sacré l'horoscope du comte de Poitou auquel elle prédit

Plus de jours malheureux que de jours de bonheur.

Puis, soulevant lentement son voile, elle montre ses traits à René.

Vous qu'il faut que j'oublie.....
Vous en ces lieux !... vous... près de moi !

Le jeune homme veut se rapprocher de Blanche; mais la prophétesse, le retenant par la main, lui dit à demi-voix :

Votre tendresse est trahie
Par cette femme à qui vous allez vous unir.

Et si René veut se rendre à minuit dans les jardins du palais, il aura la preuve de cette trahison.

Au troisième acte, Aloïs, le page favori de Blanche, soupire une chanson d'amour sous le balcon de sa maîtresse. René, guidé par Mélusine, voit la fenêtre s'ouvrir et, des mains d'un fantôme ayant le costume, la taille et la figure de Blanche, une fleur tomber aux pieds d'Aloïs. Pendant ce temps, Blanche est en prière dans son oratoire. On entend les sons d'une musique rustique, et des villageois portant un mai orné de rubans, de jeunes paysannes tenant en main des corbeilles de fleurs, descendent la colline et viennent féliciter la fille du comte de Poitou sur son prochain mariage. Blanche sort du palais, va au devant de René, et ne peut s'expliquer les regards irrités que son fiancé jette sur elle; aux mots de reproche qu'il lui adresse, elle répond par les serments les plus tendres; mais quand le comte de Poitou surprend son enfant dans une attitude suppliante et les yeux baignés de larmes, la fierté de la jeune comtesse se réveille, et, d'une voix entrecoupée, elle avoue à tous ceux qui s'empressent autour d'elle que son amour s'est évanoui, et que, touchée par la grâce du ciel, elle a résolu de finir ses jours dans la paix du cloître. Mélusine, ne voulant pas prolonger plus longtemps cette scène attendrissante, invoque les démons des airs, et leur ordonne de déchaîner les vents et de souffler l'orage : le tonnerre gronde, la pluie tombe à torrents, et, tandis que tout le monde se sauve, on aperçoit à la lueur des éclairs Mélusine entraînant René, et Blanche évanouie dans les bras de son père.

Le quatrième acte se passe dans le séjour enchanté qu'habite Mélusine, tout peuplé de nymphes, de sirènes, d'ondines et de salamandres. Un pavillon féerique s'élève au milieu d'un lac dont les eaux miroitent à la lueur de riches lampadaires. Des sirènes traversent le lac en nageant; quelques jeunes fées sont étendues sur le gazon; d'autres forment des groupes gracieux. Une

élégante nacelle aborde le pavillon; René en descend et contemple avec ravissement les merveilles qui l'environnent; puis il prête l'oreille à des sons mystérieux, voit des essaims de jeunes filles folâtrer sur le rivage, et sa bouche murmure les mots de bonheur et d'amour. Mélusine, dans tout l'éclat de sa beauté, s'avance vers son amant et l'invite à s'asseoir auprès d'elle, à une table chargée de flacons et de fruits. Le « nectar des dieux » jaillit dans les coupes, et René, s'adressant aux jeunes nymphes dont les urnes d'or versent l'ivresse et la volupté, chante à pleine voix :

La brûlante ardeur qui m'enivre
Remplit mon cœur d'un feu divin!...
Hier encor je croyais vivre,
Hier n'est plus qu'un songe vain.

Cette scène bachique est troublée par l'arrivée de Stello ; René met l'épée à la main ; dès la première passe il est désarmé ; mais au moment où il sent sur sa poitrine le fer de son adversaire, celui-ci, renonçant à une vengeance trop facile, jette au loin son arme et dit au vicomte de Thouars :

Mieux que le fer un mot te frappera.

Et il apprend à René, qui l'écoute avec épouvante, le nom de Mélusine et sa puissance infernale. Mélusine se traîne aux pieds de son amant qui la repousse ; les voix souterraines des esprits des ténèbres se font entendre, les traits de la Magicienne se couvrent d'une teinte livide, et Stello s'éloigne en jetant sur elle un regard de triomphe et de haine.

Au cinquième acte, le rideau se lève sur un site pittoresque et dévasté. Blanche, suivie de ses femmes, gravit la colline escarpée qui conduit à un monastère, et se trouve tout à coup en face de sa rivale. Mélusine implore son pardon, et apprend à la comtesse de Poitou que René, égaré par un odieux mensonge, mais toujours fidèle à sa fiancée, attend à l'autel, « tremblant de crainte et d'espérance, » le retour de celle qu'il aime et qu'il a si indignement outragée. A peine Blanche s'est-elle éloignée, qu'on voit paraître de tous côtés les figures des démons et des nécromanciens compagnons de Stello. Des chants sacrés retentissent dans l'église du cloître ; Blanche, le comte de Poitou et René viennent au secours de Mélusine, et lui tendent un saint rosaire dont la vue seule fait reculer les démons; Mélusine chante d'une voix inspirée :

Je crois en Dieu ! je suis chrétienne.

Et au milieu des ruines qui s'écroulent, au milieu des flammes qui surgissent et éclairent cette scène fantastique, s'abîment en hurlant Stello et ses compagnons. On aperçoit alors un riant paysage, éblouissant de lumière, sillonné par une procession de villageois et de religieuses ; l'abbesse du couvent s'ap-

proche de Mélusine et étend les mains sur la pécheresse repentie qui expire dans les bras de Blanche et de René.

Je me suis un peu étendu sur l'analyse de ce poëme, afin de n'omettre aucune des scènes que le librettiste a fournies à l'inspiration du musicien. M. Halévy les a traitées à peu près toutes avec cette puissance, cette distinction et cette grâce qui caractérisent son beau talent, et dont il nous a donné déjà tant de preuves dans la plupart de ses précédents ouvrages. Partout on retrouve l'expérience et l'habileté du maître, partout aussi on reconnaît le compositeur amoureux de son art, dédaigneux des refrains vulgaires, recherchant avec le même soin l'idée et la forme, le sentiment et la couleur.

Si le poëme présente çà et là quelque analogie avec certaines œuvres célèbres que nous ne croyons pas tout à fait utile de désigner, il n'en est pas de même de la partition. Le compositeur prévenu contre le danger des réminiscences, a su l'éviter, et, quoique dans certains passages il ait été moins heureusement inspiré que dans d'autres, il faut lui savoir gré d'être toujours resté lui-même, et d'avoir conservé intacte sa brillante individualité. La mélodie de M. Halévy n'est pas toujours saisissable de prime abord et ses phrases semblent quelquefois écourtées à ceux dont les oreilles sont habituées aux développements filandreux des cavatines italiennes; mais, pour bien juger un artiste, il faut être un peu dans le secret de ses admirations, de ses préférences, et ne pas se placer à un autre point de vue que celui de l'école à laquelle il appartient. Or, M. Halévy procède plutôt des maîtres allemands que des maîtres de l'école italienne; un mot lui indique un effet, et ce n'est jamais au hasard qu'il choisit sur sa palette les tons dont il veut se servir. Son orchestre le préoccupe, le fait chercher et réfléchir; à chaque instrument il demande un secret nouveau, une ressource inconnue, et quand une mélodie naît sous ses doigts, il sait bien tout ce qu'il lui reste encore à faire pour compléter sa pensée, pour lui donner une valeur réelle. Aussi les musiciens compétents éprouvent-ils toujours un vif intérêt à suivre tous ces détails d'instrumentation, toutes ces combinaisons de timbre, qui entourent l'idée principale et la suivent dans ses évolutions capricieuses.

La partition de la *Magicienne* abonde en beautés de premier ordre; le second et le troisième acte, qui sont peut-être les plus faibles, renferment eux-mêmes des pages grandioses qu'une plume savante a seule pu signer.

Au lever du rideau et après une courte introduction, les dames châtelaines chantent un fort joli chœur coupé par le récit du page et la romance de Blanche; puis les seigneurs et les chevaliers du comte de Poitou entonnent une belle prière dont le style onctueux et sévère est tempéré très-gracieusement par les regrets amoureux de la fiancée de René. Blanche chante ensuite

une ballade qui se termine par une cadence très-originale sur laquelle frappe un coup de tam-tam :

Fuyez l'amour de Mélusine,
Car cet amour donne la mort!

M. Halévy a un peu abusé du tam-tam ; Rossini, Spontini et Meyerbeer, entre autres, se sont servis de cet instrument, sinon avec plus d'à-propos, du moins avec plus de sobriété, et notre avis est qu'ils ont eu raison.

Les chœurs de fin du deuxième tableau sont délicieux ; les harpes et les hautbois ajoutent à la couleur poétique et rêveuse de la mélodie. Il y a au second acte un duo plein de passion et de mouvement entre Mélusine et Stello, une belle cavatine chantée par René et accompagnée par le cor, de jolis airs de danse et les stances de la prophétesse dont on a remarqué le caractère antique, plein de mystère et de majesté.

Le duo chanté au commencement du troisième acte par Mélusine et René ne m'a laissé que des souvenirs confus ; la sérénade du page n'est pas, non plus, une chose saillante; mais j'ai trouvé de magnifiques élans, beaucoup de tendresse et de verve dans le duo entre la fille du comte de Poitou et son fiancé, au moment où Blanche essaie de repousser les injurieux soupçons de celui qu'elle aime. Le chœur chante un adagio dont le style a de la grandeur, dont la mélodie est bien soutenue, et la toile tombe sur un finale très-dramatique, orchestré avec une vigueur que M. Verdi n'a jamais dépassée.

Au quatrième acte, les voix s'adoucissent et l'instrumentation prend des teintes vaporeuses pour accompagner le chœur des nymphes :

Tout repose,
Et la rose
Va s'ouvrir.

Les strophes chantées par René :

Versez à l'oubli de mes peines!
Versez à l'amour, aux plaisirs!

sont bien dans le caractère bachique, et le balancement voluptueux du rhythme donne un très-grand charme à cette brillante inspiration. Le trio suivant entre René, Stello et Mélusine est une des pages capitales de l'œuvre; le chœur épisodique chantant dans la coulisse :

Fille d'enfer, reprends ton nom!

produit un effet saisissant.

Presque tous les morceaux du cinquième acte doivent être cités : la belle romance de Blanche, l'*andante* sentimental chanté par Mélusine :

Allez! il vous a bien vengée!...

le duo des deux femmes, le chœur des démons, formant une opposition parfaitement accusée avec les accents pieux qui viennent du monastère, la scène d'abjuration et de repentir :

Je crois en Dieu ! je suis chrétienne,

et le finale dans lequel les voix s'unissent en un *tutti* éclatant et solennel.

Jamais un tel luxe, un tel soin n'avaient été déployés par l'administration de l'Opéra ; jamais on n'avait vu de plus beaux décors, de plus frais costumes. Il n'est pas inutile de signaler toutes ces choses-là qui sont loin d'être un accessoire aujourd'hui ; d'ailleurs le titre de l'ouvrage faisait supposer d'avance une foule de merveilles que notre première scène lyrique, avec les ressources dont elle dispose et les artistes qu'elle s'est attachés, est bien à même de réaliser quand elle le veut. Le succès a été très-grand ; on a rappelé M. Halévy, qui, bon gré mal gré, a été forcé de reparaître. Ces rappels sont de rigueur en Italie ; à Paris, les auteurs commencent à y prendre goût ; pourtant, à l'Odéon, le soir de la première représentation de la *Jeunesse*, M. Emile Augier, qui a autant de tact que d'esprit, a su résister à une ovation de ce genre que voulaient lui décerner MM. de la claque et quelques amis maladroits éparpillés dans la salle.

Je parlerai, dans un prochain article, du Théâtre-Italien, de *Quentin Durward* et du concert de M. Henri Litolff. Aujourd'hui l'espace et le temps me font complétement défaut.

LUCIEN ALDEY.

DIRECTEURS : JEAN MOREL. — E. OGER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HÉLÈNE

I

AU CITOYEN CHARLES VERNER, ANCIEN MINISTRE DE FRANCE A GENÈVE.

Vauvenargues, messidor an V.

Mon cher, le diable est à la noce, et la République en déroute. Les émigrés rentrent de toutes parts, et le Midi est en insurrection. A quoi songe donc le gouvernement? Ne sait-il pas que nous nous sommes trop avancés pour reculer sans nous perdre? Il y va de l'existence de la Constitution et de la nôtre; ma tête est en jeu, et je ne suis pas assez bel homme pour risquer sans regrets six pouces de ma taille.

Voilà le mot pour rire. L'air n'est pas à la plaisanterie pourtant : une ordonnance m'a destitué de mes fonctions de juge de paix et de commissaire politique, et les choses sont allées si loin que j'ai été obligé de m'enfuir dans les montagnes, où il a fallu en venir à un échange de coups de fusil dont quelques-uns d'entre nous se sont mal trouvés. La liberté coûte cher ! Lorsque cet orage s'est calmé, je suis rentré à Vauvenargues, bien résolu de ne plus me mêler des affaires de ce monde. Je lis quelque peu, je vais, je viens, je me morfonds et cultive des laitues à l'exemple de Dioclétien.

Ma maisonnette est en dehors du village sur la route qui conduit à Aix; la façade en est tapissée par une vigne sauvage; tout auprès est un petit jardin avec une fontaine et quelques ormeaux, où je trouve la fraîcheur si désirable dans ce pays brûlé. *Hoc erat in votis !* et je me repose là des fatigues de mon apostolat. Ma chambre est meublée comme la cellule d'un moine : une table, quelques livres épars sur une planche, quatre chaises de paille et un vieux fauteuil de cuir, précieux débris de la succession paternelle, en forment tout

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

l'ameublement. Mais ce qui est incomparable est la vue dont je jouis de cette retraite bénie; devant moi s'élève le colosse de Sainte-Victoire avec ses masses de rochers stériles que des bouleversements terribles ont entassés les uns sur les autres; à mes pieds serpente l'étroite vallée que domine le château flanqué de ses quatre tours; il est posé sur une éminence et entouré d'une terrasse qu'une végétation luxuriante avait peu à peu envahie. Aujourd'hui cette ruine est redevenue vivante; pendant mon absence, ses créneaux se sont relevés, ses abords ont été déblayés et sablés, les hirondelles ont regagné leur nid, et tout semble annoncer le retour prochain du passé. *Væ victis!*

Un soir j'étais accoudé à ma croisée, admirant le paysage que doraient les derniers rayons du soleil couchant; je suivais de l'œil les oiseaux qui, d'un vol silencieux, gagnaient un abri pour la nuit, tandis que ma pensée errait dans ce monde imaginaire où je voudrais vivre. Bientôt je fus distrait de ma rêverie par l'apparition d'un fantôme qui allait et venait sur la plate-forme du château; pendant que je l'examinais, deux ombres de femme le croisèrent en agitant les plis de leurs larges manteaux comme des signaux de mauvais augure; puis un quatrième personnage, qui portait, autant que j'en pus juger, le costume militaire, se montra à son tour; puis un autre encore... Cette vision me mit de mauvaise humeur, je fermai ma fenêtre sur ces revenants, j'allumai ma lampe et pris mon Plutarque. Je tombai par hasard sur la vie de Dion et l'histoire du spectre. Cette singulière coïncidence me suggéra de très-ingénieuses réflexions dont je te ferai part dans des jours plus tranquilles, quand, libres des soins qui nous travaillent, nous pourrons nous amuser aux charmantes niaiseries de la science hermétique. J'étais absorbé lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit lentement en grinçant sur ses gonds; je levai les yeux, et je crus rêver en voyant, debout sur le seuil de mon cabinet, le fantôme que j'avais aperçu tout à l'heure sur la terrasse du château.

Tu sais si je suis poltron; mais, sur mon honneur, je frissonnai à l'aspect de ce bizarre personnage : il était sinistre et grotesque tout à la fois. Des jambes de héron, un buste étroit, un nez crochu comme un bec d'aigle, des yeux vagues et d'une douceur nauséabonde, une perruque blanche, un jabot ébourriffé, un frac qui lui descendait jusqu'aux talons : voilà pour l'ensemble. Quant aux détails, ils sont indescriptibles.

Après m'avoir fixé un instant, il se courba avec la souplesse d'un courtisan du sérail. Je lui demandai ce qu'il voulait. Sans me répondre, il fit un pas en avant et une seconde courbette en contractant ses lèvres pincées comme pour sourire :

— Au diable les cérémonies ! m'écriai-je; parle ou va-t'en !

Il s'annonça alors sous les noms et titres de baron Bernetti, très-hum-

ble envoyé de la comtesse Hélène de Mornay; il venait me consulter au sujet d'un procès que ladite comtesse avait avec son fermier du château de Vauvenargues, et il s'adressait à moi de préférence à tout autre à cause de ma réputation de juriste consommé. Je lui répondis assez brusquement que je ne m'occupais plus d'affaires, et, du doigt, je lui indiquai la porte pour l'inviter à sortir. Ce diable d'homme, loin d'obéir à cette injonction muette, mais très-catégorique, fit une troisième courbette, et se carra sans façons sur mon vieux fauteuil. La lumière de ma lampe tomba alors d'aplomb sur son visage, et, en le voyant mieux, je pus à peine contenir une folle envie de rire. Il parut deviner le sentiment qui me dominait : ses narines se dilatèrent, tandis qu'un éclair de satisfaction vaniteuse brilla dans ses petits yeux éteints. Quand il eut toussé légèrement pour se donner une contenance, il me regarda en face, et me déclara d'un ton sec que le jurisconsulte ne pouvait refuser ses conseils à ceux qui en avaient besoin, que la comtesse Hélène enfin revenue dans son château voulait établir entre les habitants du village et elle des relations de bon voisinage, que je n'avais pas le droit de la repousser, et que lui, baron Angelo Bernetti, ne quitterait le fauteuil qu'il occupait que lorsque je serais venu à composition.

Pour me débarrasser de ce fou, je promis tout ce qu'il voulut, bien résolu à part moi de ne pas faire un pas en avant. Bref, je le payai en monnaie de cour. Sur cette assurance, il a pris l'attitude d'un homme désappointé, il s'est levé en faisant la moue, m'a salué à grand'peine par un simple mouvement de tête, et a disparu ainsi qu'il était entré. *Evanuit.*

Tu penses peut-être que les choses en sont demeurées là. Détrompe-toi. Comme je ne bougeais de chez moi, la ci-devant comtesse m'a écrit de sa plus jolie main un billet parfumé pour me prier de passer au château. J'ai répondu que j'étais souffrant et gardais la chambre. La noble dame ne s'est point tenue pour battue : elle a relancé l'ours dans sa tanière; l'ours a grogné, comme ils disent en parlant de moi; mais elle l'a si bien fatigué et enlacé dans une de ces conversations qu'il est impossible de suivre, que la bête a été forcée dans ses derniers retranchements : c'est ainsi que je me suis trouvé chargé du maudit procès. Voilà ce qui s'appelle un coup de filet !

La visite dont madame de Mornay a daigné m'honorer, pour me servir du style en usage au château, m'a laissé une impression que je ne puis encore définir. Le luxe et les manières de cette femme contrastaient si étrangement avec la simplicité ou, pour mieux dire, la nudité de mon réduit, que j'en ai été frappé malgré moi. Pour elle, tout semblait l'amuser, et le calme de cette retraite, comparé à l'agitation de mon existence politique, a paru la surprendre et lui a suggéré les réflexions les plus ridicules du monde. Décidément, ces émigrés ont l'air de revenir de l'Indo-Chine; ils nous croient des ogres, et nous jugent et nous condamnent, nous autres gens de la Révolution, sans

nous connaître et sans vouloir nous entendre. Un abîme nous sépare d'eux, et, d'un bord à l'autre, jamais nous ne pourrons nous toucher la main.

En outre de la haine politique qui nous divise, une antipathie toute naturelle m'éloignerait de cette société du château. Hélène est une femme de cour, et c'est tout dire; Charlotte de Vitry, sa jeune amie, une petite poupée blanche et rose, fade par-dessus tout, et aussi sotte qu'un ange en peinture. Son cousin et son fiancé, Maurice de Courcel, grand et beau garçon, lieutenant d'artillerie à l'armée de Rhin-et-Moselle, est un vrai soldat qui fait la cour à la comtesse en attendant qu'il épouse la fillette; la moustache en croc et le poing sur la hanche, il se pose en don Juan de Marana, et ce n'est, à tout prendre, qu'un brutal. Quant au signor Angelo Bernetti, c'est un logogriphe ambulant, et bien fou qui le déchiffrera. Je l'ai revu flanqué de son secrétaire, messer Narciso, un bouledogue trapu et barbu, qui porte sur ses épaules la tête d'un sacripant fieffé.

Voilà le capharnaüm où j'ai mis les pieds à mon corps défendant. Que me veulent donc ces gens-là, et pourquoi se sont-ils mis à ma piste? Je crois découvrir, sous leur manége câlin, quelque combinaison machiavélique : sans doute la comtesse veut se ménager en moi un appui pour le cas où l'ombre de Robespierre viendrait troubler les saturnales de la contre-révolution; ou, mieux encore, elle cherche à me compromettre aux yeux des miens. Les femmes ont des idées si infernales, et la noble dame a dû prendre à la cour d'Autriche des leçons de haute politique. Qu'en penses-tu, cher diplomate, toi qui connais Hélène et son entourage?

En attendant ta réponse, qui n'arrivera jamais assez tôt, j'élucide avec elle le sac à procès le plus embrouillé qui, de mémoire d'homme, ait troublé la cervelle d'un chicaneur. Ce sont des ventes faites en fraude et qui se compliquent encore des décrets relatifs aux biens des émigrés; c'est un chef-d'œuvre d'obscurité et de mauvaise foi; bref, deux procureurs, un avocat, trois huissiers et six juges ont déjà passé par là. Mais ce qui est plus obscur encore que ce procès, c'est la conduite d'Hélène, du signor Bernetti, de Maurice et *tutti quanti*. L'air qu'on respire chez eux est malsain; j'appréhende quelque catastrophe, et j'aurais mieux fait de demeurer chez moi...

PHILIPPE LOUVET.

VERNER A LOUVET.

Très-redoutable commissaire, tu traites un peu légèrement la ci-devant comtesse. Il est vrai que la femme n'existe pas pour toi, et ceci t'excuse jusqu'à un certain point. J'ai beaucoup connu madame de Mornay dans le temps où elle était à Paris; je l'ai revue depuis à Genève, et je soutiendrai contre toi, *unguibus et rostro*, que c'est une femme charmante. Il est vrai qu'elle

a des façons qui n'appartiennent qu'à elle; mais, peu à peu, on s'y familiarise; on fait plus, on s'y attache et on s'y prend. Ne vois-tu pas comme elle a déjà apprivoisé son ours? Tu n'as jamais aimé, incorruptible magistrat, et je te conseille de te méfier de l'ombre d'Hélène, et même de l'air qu'elle respire, si tu veux conserver ton âme vierge de toute passion folle. Méfie-toi encore de Charlotte que tu envisages d'un œil si dédaigneux; la fillette pourrait te conduire plus loin que tu ne voudrais. On la dit douce et aimante autant que belle, et les jeunes filles ainsi faites ne sont jamais sottes. Ton *ange en peinture* est un vilain mot. Tu ne connais encore que la moitié des choses de ce monde, et c'est la pire moitié. Grand politique, souviens-toi bien qu'il n'est pas en ce monde de joie, de lumière et de vie sans les femmes; que les méconnaître, c'est blasphémer l'Être suprême; que l'homme qui vit seul est un monstre. Tu n'as pas trente ans, et quelqu'un de ces jours l'austère Philippe payera avec usure ce qu'il doit à l'amour, tu peux m'en croire. En attendant, je veux te mettre au fait du monde avec qui tu as affaire :

La comtesse était fort liée avec la famille de Vitry dont tous les membres, à l'exception de Charlotte, périrent dans les premières tourmentes de 93. Madame Hélène s'est attachée à l'orpheline, et les deux femmes ont émigré ensemble. Ce fut Maurice, petit-cousin de la jeune fille, qui favorisa leur fuite, sans toutefois vouloir partager leur sort. Il s'est jeté dans l'armée, et c'est, dit-on, aujourd'hui un brillant soldat. Charlotte et lui feront un couple digne d'envie, si pourtant Hélène... car, il faut l'avouer, cette femme adorable ne peut souffrir un amour qui ne s'adresse point à elle. Séparée d'avec son mari dès le lendemain de ses noces par je ne sais quelle mésaventure conjugale qui a donné fort à faire à la chronique scandaleuse, elle s'est trouvée, belle, jeune et spirituelle, lancée dans le monde sans guide et sans protecteur; car les jolies femmes sont comme les faux dieux, elles ont des adorateurs et pas d'amis. Le comte était au fond un homme indigne d'elle, et il vient enfin de mourir ces jours derniers à la grande satisfaction de tous ceux qui le connaissaient.

Malgré ce veuvage commode, malgré les hommages dont elle était entourée, malgré sa coquetterie effrénée, sa réputation a échappé au soupçon, et la cour de Vienne, dont elle était devenue pendant l'émigration un des ornements, l'avait surnommée la dame au mystère.

J'ai voulu savoir ce qu'il en était au juste du baron Bernetti. Mes relations diplomatiques m'ont servi à merveille, et voici la note énigmatique et confidentielle que j'ai reçue à ce sujet; je te la confie *sub sigillo sacramenti :*

« Messer Angelo, dit baron Bernetti, est né de parents inconnus, entre le 41° de latitude et le 11° de longitude. Il a couru les montagnes de Pescina en fort mauvaise compagnie : capitano de baroni, espion, barbier, frate, il est enfin tombé sur les planches du théâtre de Milan, où il jouait avec un

succès également prodigieux les rôles de prince et de Scaramouche. C'est en ce haut lieu que la fortune a pris mon polichinelle au collet par la main d'une haute et puissante dame qui approche des dieux, et elle a élevé le drôle à la dignité de baron Bernetti. Caprice de grande dame, il n'y a rien à dire à cela. Cette étrange physionomie, ainsi mise en évidence, a fait tourner les plus jolies têtes de la cour, et, entre autres, celle de la comtesse Hélène, qu'il garde comme le dragon de la *Belle et la Bête* garde sa mignonne. Il s'est conduit, du reste, avec une habileté et une discrétion qui ont dérouté les plus clairvoyants.

« A mon sens, rien n'est plus naturel que cette liaison : si les femmes sont plus fortes que les grands hommes, les vrais comédiens sont plus forts que les femmes, et le baron est sans contredit un des plus grands artistes de ce siècle; on peut dire de lui qu'il improvise sa vie; incapable d'éprouver aucune passion, il les domine toutes par la puissance de sa volonté, et il les joue avec plus de vérité qu'un homme réellement ému. Son âme est impénétrable, et c'est le mystère de cette nature exceptionnelle qui a séduit la comtesse. Habituée à tout voir plier devant elle, elle n'a pu supporter l'indifférence de ce sphinx. Il s'en est suivi une lutte ténébreuse et sans merci dont l'issue doit frapper de stupeur tous ceux qui auront connaissance de ce dénouement imprévu. En vérité, celui-là a de grandes chances d'être aimé qui n'aime pas, et la coquetterie est une arme à deux tranchants qui blesse aussi bien la femme qui s'en sert que celui contre qui elle est dirigée. »

Que penses-tu, mon cher Philippe, de cette communication officielle? Est-ce là une calomnie ou une simple médisance? Par quelle puissance inconnue cet homme serait-il parvenu à charmer la plus indépendante et la plus subtile des femmes, une véritable sirène, qui n'a pas d'égale pour captiver ce qui l'approche, et échapper elle-même à la contagion de l'amour? Quant à moi, qui crois à la méchanceté du monde encore plus qu'à la faiblesse des femmes, j'absous la comtesse jusqu'à ce qu'il me soit démontré que j'ai tort.

VERNER.

II

La comtesse, revenue de son exil et de retour dans ses domaines, semblait vouloir renoncer au monde et se fixer à Vauvenargues. Elle avait fait réparer le vieux castel délabré, et l'avait fait meubler avec un luxe qui dut surprendre d'autant plus qu'on sortait d'une époque où la seule livrée permise était celle d'un patriotisme austère et farouche. Le château, du reste, avec ses quatre tours et sa terrasse spacieuse, était admirablement situé; il dominait le village et plongeait sur une vallée d'un caractère sauvage et d'une grandeur imposante. C'était une digne retraite pour une femme qui avait

régné par l'esprit et la beauté, et qui cherchait maintenant le silence et l'oubli.

Les salles du rez-de-chaussée étaient tendues de cuir de Cordoue, et tout y reluisait de dorures, les meubles et les plafonds. Le reste était à l'avenant. L'immense fortune de la comtesse semblait justifier jusqu'à un certain point cette richesse dont les habitants du pays n'avaient aucune idée. Le recoin qu'elle avait orné avec le plus d'amour était un petit boudoir où paraissait revivre tout ce que le dix-huitième siècle avait produit de plus galant en ce genre. Placé dans une des tours du château, il était de forme circulaire; une étroite fenêtre cintrée par le haut n'y laissait pénétrer qu'un jour incertain, d'autant plus qu'un tilleul séculaire, qu'on nommait dans le pays le tilleul du roi, étendait ses rameaux épais jusqu'à la hauteur de cette fenêtre et la protégeait contre les rayons du soleil, comme un nid caché sous une touffe d'herbe. Les panneaux du boudoir étaient de la main de Boucher, et cet artiste y avait si adroitement épargné la façon des costumes, qu'on ne savait qu'admirer le plus, ou de la hardiesse de son pinceau, ou de son habileté à tout laisser deviner sans rien laisser voir. La tapisserie et les rideaux en soie bleue reposaient doucement le regard, tandis qu'une causeuse se cachait dans le recoin le plus obscur de ce réduit mystérieux et semblait dire : « Il est bon de chiffonner la dentelle et le satin lorsque les portes sont closes et que le vent et la pluie viennent battre les volets fermés! » C'était dans ce nid de tourterelle que Louvet et sa noble cliente travaillaient au maudit procès. L'influence du milieu dans lequel on respire est incalculable; l'atmosphère de ce lieu agissait sur l'esprit de notre philosophe, et il se trouvait là tout autre que dans sa cellule; il ne savait trop pourquoi, mais aussitôt qu'il s'y était enfermé avec la comtesse, il perdait comme par enchantement la moitié de sa roideur et de son austérité; cet air imprégné de miasmes féminins le pénétrait peu à peu, amollissait en lui la fibre stoïcienne, et lui inspirait à l'égard d'Hélène des sentiments de bienveillance qui se trahissaient dans ses paroles et ses moindres gestes. La comtesse avait-elle calculé la chose avec cette scélératesse infernale que lui attribuait Philippe? ou n'était-ce, en définitive, qu'une conséquence des habitudes de sa vie? je l'ignore; mais notre héros n'en subissait pas moins le charme. Du reste, personne n'approchait d madame de Mornay sans devenir meilleur ou pire; elle avait le don d'éveiller les âmes les plus engourdies, elle aurait fait aimer un sot si les sots étaient capables d'amour.

Un jour Louvet la trouva souffrante, et son mal, à vrai dire, lui donnait un charme de plus; son regard avait une douceur qui ne lui était pas habituelle, et les boucles de ses beaux cheveux d'un blond cendré encadraient mieux son visage pâli. Elle était dans cette attitude alanguie qui semble inviter les plus timides... Notre juriste en fit la remarque à part lui en tournant et re-

tournant le sac à procès. La comtesse, que l'odeur des dossiers suffoquait, le pria de remettre la partie au lendemain, et comme l'avocat faisait mine de vouloir se retirer, elle l'invita à demeurer par un geste charmant. Celui-ci s'y résigna sans trop de façons, et l'on fit l'école buissonnière, on effleura tous les sujets dans une conversation sans commencement et sans fin. Philippe n'avait jamais été plus à l'aise, et, sans s'en apercevoir, il se trouva engagé sur le terrain glissant de la galanterie. Hélène lui demanda alors avec une adorable bonhomie s'il ne croyait pas qu'elle fût encore capable d'inspirer une passion. Louvet la regarda de l'air étonné d'un homme qu'on éveille d'un profond sommeil; il fit sans doute un retour sur lui-même, se trouva ridicule, et répondit brusquement qu'il n'entendait rien à ces sottises.

L'ancien commissaire était de ceux qui prétendent que les politiques n'ont pas de sexe, ou, en d'autres termes, que les ambitieux n'ont rien d'humain. Il avait l'âme d'un ascète et, quoique jeune encore, la physionomie d'un saint Jérôme au désert : le front chauve, les yeux creusés, le teint d'un jaune cuivré. Le travail et les vicissitudes d'une vie tourmentée l'avaient usé avant l'âge. Destiné par sa famille à l'état écclésiastique, il était entré au séminaire, où ses talents et l'austérité de ses mœurs en faisaient un sujet précieux; l'évêque du diocèse avait l'œil sur cet enfant de bénédiction. Mais on voulut lui démontrer la nécessité de l'obéissance passive : il écouta religieusement, mit un doigt sur son front, et déclara que cette démonstration était de l'hébreu pour lui, qu'il était né pour en faire à sa fantaisie, et qu'il ne comprenait pas comment Pierre ou Paul pouvait avoir aucun droit sur sa personne ou sa volonté. Sur ces entrefaites éclata la révolution: Louvet jeta le froc à tous les diables, et se précipita dans le courant des idées nouvelles avec toute la fougue de son tempérament de feu. Il fut créé juge de paix, puis commissaire du gouvernement, et il s'établit à Vauvenargues, où il surveillait le pays à dix lieues à la ronde, et Dieu sait qu'il ne plaisantait pas.

Aujourd'hui ce type n'existe plus, il n'existait pas encore au dix-huitième siècle, et il est bon d'en conserver l'image comme une empreinte curieuse à étudier.

La comtesse était en tout l'opposé de Philippe, et la première fois que ces deux natures se trouvèrent en contact, elles durent se heurter sans se comprendre, et peut-être aussi se complaire dans ce choc. Hélène avait perdu l'éclat de la jeunesse; un léger embonpoint et un peu de nonchalance avaient remplacé la fraîcheur du coloris et la vivacité du geste et de la démarche.

Légère et attachante, folle et sérieuse, raisonnable lorsqu'elle n'y prenait pas garde, et déraisonnant assez volontiers lorsqu'elle y songeait, elle avait cet esprit qui est fait de bulles de savon et qui éclaire parfois, cette grâce qui est tout et qui n'est rien ; douée de tous les défauts et de toutes les qualités de son sexe, elle avait jeté le trouble et la division partout où elle avait passé:

c'était en un mot une de ces existences actives et inquiètes qui dépensent en menue monnaie tout ce qu'elles ont d'âme et d'intelligence, et qui meurent un jour sans avoir rien fait, parce que la volonté leur a toujours manqué. Je n'ai rien à dire de son cœur, car la question est des plus délicates, et ceux qui ont connu la comtesse intimement n'ont jamais su à quoi s'en tenir à ce sujet.

On doit comprendre maintenant quelle dut être la mauvaise humeur de Philippe en se surprenant à jouer le rôle d'un diseur de fadaises auprès d'une femme de ce caractère. Après sa brusque repartie, Hélène fit la moue en souriant du bout des lèvres, et invita son ours à rejoindre sur la terrasse du château les autres personnes de la société. Ils descendirent et ne trouvèrent que Charlotte et le signor Bernetti. Celui-ci se balançait agréablement sur le dos de sa chaise en regardant le ciel et en faisant des contes du temps jadis à la belle enfant, qui feuilletait d'une main distraite les *Idylles* de Gessner. L'un parlait sans songer à ce qu'il disait, et l'autre n'écoutait pas. En apercevant Hélène et Philippe, le baron se leva comme un automate, tout en continuant son récit; Charlotte ne détourna pas les yeux des feuillets de son livre.

— Où est Maurice ? demanda la comtesse.

— Il bat la campagne, répondit la voix chevrotante de Bernetti qui donna d'un air dégagé une chiquenaude à son jabot froissé.

— Il devrait être ici, dit Hélène en regardant Charlotte.

— Puisque vous y voilà, répliqua la jeune fille avec beaucoup de douceur, il ne tardera pas à revenir.

— La chèvre broute où elle est liée, murmura le baron.

Soit un effet du hasard, soit que Charlotte délaissée et jalouse eût deviné juste, on entendit bientôt les pas de Maurice ; ses bottes éperonnées battaient le pavé, tandis que sa cravache, qu'il agitait par des mouvements convulsifs, sifflait en tournoyant. Lorsqu'il se montra, la jeune fille le regarda d'un œil suppliant. Le militaire, après avoir salué son monde avec cette politesse laconique qui distingue certains braves, se pencha à l'oreille de sa fiancée pour lui débiter je ne sais quel mensonge honnête qui ne parut produire aucun effet, d'autant plus qu'il se rapprocha aussitôt de la comtesse de l'air sournois et câlin d'un homme en bonne fortune. Pendant ce temps, Bernetti ne cessait de chercher querelle à son jabot et à ses manchettes, tandis que ses petits yeux allaient et venaient de Louvet à Maurice, de Maurice à Charlotte et de Charlotte à Hélène, sur laquelle ils s'arrêtaient avec une singulière expression de méchanceté et de tendresse. Le seigneur Scaramouche était évidemment sur les épines, et, ne sachant à qui s'en prendre, s'adressa à l'ancien commissaire pour lui demander s'il avait eu beau temps pendant son séjour dans les montagues. Le baron avait une si étrange manière de s'exprimer qu'on ne savait ja-

mais s'il raillait ou parlait sérieusement. Notre héros, qui n'était pas d'humeur à goûter une plaisanterie faite sur ce ton et sur un sujet pareil, lui répondit assez aigrement qu'à part une grêle de coups de fusil il n'avait pas eu à se plaindre de l'inclémence du ciel. Hélène se jeta à propos entre les deux interlocuteurs; la conversation devint alors générale, on parla de la montagne Sainte-Victoire, et Philippe se trouve peu à peu engagé à faire le récit de ses aventures; il raconta avec la verve d'un orateur révolutionnaire la guerre de partisans qu'il avait faite sur ces âpres rochers. Charlotte écoutait Philippe avec un intérêt qui se trahissait sur sa physionomie candide et expressive ; elle semblait s'étonner qu'un personnage aussi chétif que l'ancien commissaire eût pu montrer autant de sang-froid et d'énergie. Hélène était pensive et déplorait en secret les tristes conséquences des discordes civiles; la tête penchée et les mains jointes, elle s'abandonnait au courant de ses idées mélancoliques.

Lorsque Louvet eut cessé de parler :

— *Per Dio!* s'écria Bernetti, qui était demeuré impassible les bras croisés sur sa poitrine, *per Dio!* comtesse, les boucles de vos cheveux ont des reflets dorés qui feraient envie à une madone?

L'inconvenance de cette apostrophe, au milieu du silence qui avait suivi les dernières paroles de Louvet, fit rougir la comtesse, qui détourna la tête en balbutiant quelques mots inintelligibles.

— Si j'étais peintre, ajouta le baron avec ce flegme ironique qu'il mettait à tout, et que j'eusse à représenter le trouble d'une jeune fille écoutant pour la première fois une douce déclaration d'amour, c'est vous, comtesse, que je prendrais pour modèle en ce moment.

Hélène, revenue de son émotion passagère, se redressa sur son siége et fixa sur le baron des yeux pleins de douceur et de fierté qui auraient désarmé un démon; mais elle ne put soutenir longtemps le regard de Bernetti, dont le froid mortel la pénétra jusqu'à la moelle des os.

Cette situation était aussi ridicule qu'intolérable ; Louvet ne savait qu'en penser : « Si j'étais le maître ici, murmura-t-il entre ses dents, je jetterais le baron du haut de la terrasse en bas ! C'est un fou ! »

— Les récits de combats, poursuivit Bernetti sans s'inquiéter de la mauvaise humeur de Philippe, ont toujours entraîné les femmes, et c'est par des histoires dans le goût de celle que vient de nous faire le citoyen Louvet que le sombre Othello séduisit Desdémone...

— Décidément, le baron est jaloux ! dit Charlotte en plaisantant.

— Il faut aimer pour être jaloux, ajouta la comtesse avec un sourire insignifiant qui donna le change à Philippe.

— Ceux qui ont consulté le diable à ce sujet prétendent que non, répliqua Bernetti ; on peut être jaloux sans aimer : qu'en pensez-vous, belle Charlotte ?

Un peu interdite par cette question qui touchait à la fibre la plus délicate de son cœur, la jeune fille détourna la conversation ; elle revint sur les récits de l'ancien commissaire et émit une proposition qui agita la société :

Il ne s'agissait de rien moins que de gravir la montagne sous la conduite de Louvet. Charlotte et Maurice votèrent en faveur du projet, mais Bernetti s'y opposa de tout son pouvoir : il soutenait que c'était là une fantaisie ridicule et que jamais les pieds délicats d'une femme ne parviendraient à escalader ces masses de rochers que les démons avaient entassées les unes sur les autres ; et tout en parlant il faisait mouvoir ses grands bras, et se promenait en long et en large en jetant à droite et à gauche des regards timides et hargneux :

— Vous viendrez avec nous, dit innocemment Charlotte, et cette excursion vous rappellera le bon temps de votre jeunesse.

A ces mots, qui auraient pu passer pour une épigramme sanglante, Louvet fit un haut-le-corps et poussa une exclamation qui arrêta tout net la grande machine de Bernetti, qui semblait vouloir prendre sa volée : le Scaramouche demeura un instant comme suspendu entre deux sentiments contraires, puis tendit sa jambe aussi fine et aussi souple qu'une lame de fleuret, et frappant sur son jarret avec la paume de la main :

— J'ai des muscles de fer, moi ; mais vous, fillette, comment supporterez-vous la marche à travers ces sentiers de chèvres ?...

— Vous devez être habitué aux montagnes, ajouta l'implacable Philippe en l'interrompant.

L'ancien capitano de baroni fixa Louvet, puis se prit à sourire de si belle sorte, que ses lèvres minces et serrées s'allongèrent en décrivant un demi-arc de cercle. Charlotte crut voir le diable en personne et détourna la tête.

— Aimable enfant, dit le baron à qui le mouvement de la jeune fille n'avait pas échappé, vous faites de moi tout ce qu'il vous plaît : je consens donc à vous accompagner, à la seule condition toutefois que vous accepterez mon bras dans les pas difficiles.

La paix fut signée sur cette base et la partie remise au surlendemain. Le signor Angelo s'assit alors auprès de la blonde Charlotte, lui prit les mains qu'il serra amoureusement entre les deux siennes, et s'adressant à Philippe de la voix la plus douce :

— Mon cher commissaire, je ne sais si dans vos montagnes vous avez beaucoup vécu avec ces petits démons que nous appelons des femmes; mais apprenez dès aujourd'hui que ces créatures si blanches et si frêles sont et seront à tout jamais nos maîtres.

— Et nos maîtresses! murmura Maurice dans son épaisse moustache.

Cette plaisanterie de corps de garde effaroucha les dames qui feignirent de

n'avoir pas entendu ; mais l'atroce baron se prenant à rire de tout son cœur prétendit que les soldats avaient des mots charmants. Cette boutade inexplicable obligea Charlotte à se retirer, elle prit le bras de Maurice et rentra au château, où les deux amants eurent tout le loisir de s'expliquer. Philippe, agité et mécontent de lui-même, salua Hélène et le baron, et s'enfonça dans un massif de verdure pour dérober à tous les regards le trouble de ses pensées : après avoir erré quelque temps à l'aventure, il descendit dans le lit d'un torrent desséché ; puis il gravit une côte escarpée d'où la vue s'étendait au loin; là il s'assit sur un rocher taillé à pic, et tout en examinant la vallée qui se déroulait sous ses yeux, se prit à songer à ce monde dont les dehors sont si unis, mais qui cache sous cette apparence trompeuse des passions d'autant plus violentes qu'elles sont mieux dissimulées ; il se prit aussi à songer à la comtesse, aux boucles de ses cheveux parfumés, à sa grâce, à son sourire, à ces mille riens qui sont comme les mailles d'un filet invisible où les hommes se prennent à l'égal des allouettes. Il sentait naître dans son esprit des fantaisies nouvelles, et, en philosophe habitué à se rendre compte des moindres bagatelles, il essaya d'analyser la grande dame qui commençait à l'occuper un peu plus que de raison ; mais la dame au mystère était insaisissable, et Philippe faisait de vains efforts pour donner une forme précise à cette physionomie mobile dont les contours étaient si indécis. Tandis que son esprit se fatiguait à la poursuite de ce fantôme, il aperçut dans un ravin bordé d'aubépines Hélène suspendue au bras de Bernetti et cheminant d'un pas mesuré et silencieux, tandis que les plis de sa robe ondulaient au souffle de la brise amoureuse. Ils s'en allaient tous deux à travers champs, et Philippe, le cou tendu et le corps penché en avant, les regardait s'éloigner et se perdre dans les détours du vallon. Dans les vagues lueurs du soir, la grande figure du baron ressemblait à un mauvais génie entraînant une âme dans les sentiers de la damnation éternelle. Lorsqu'ils eurent disparu, notre stoïcien stupéfait mit la main sur son cœur et se demanda avec effroi si, par hasard... Cette idée le fit sourire de pitié; il se leva résolûment et regagna le village. Il relut ce soir-là la lettre de Verner et la terrible révélation du diplomate, et malgré les apparences, malgré le trouble et les doutes de son cœur, il finit par rejeter la supposition des amours d'Hélène et de Bernetti comme une calomnie monstrueuse.

III

Il faisait encore nuit lorsque la petite caravane du château se mit en route pour escalader Sainte-Victoire. Philippe allait en tête, poussant devant lui une mule chargée de provisions ; les autres marchaient à la file comme à la procession ; Bernetti fermait la marche.

L'aube empourprait le ciel lorsque nos voyageurs arrivèrent sur le plateau qui domine la montagne au sud-ouest ; un peu après, le soleil se leva pour éclairer un paysage d'une grandeur désolée : à droite et à gauche s'élevaient deux énormes masses de rochers accessibles aux seuls oiseaux de proie qui y construisaient leur nid ; à l'est s'allongeait le dos sinueux et nu de la montagne ; au sud s'étendait un précipice dont le regard ne peut mesurer la profondeur ; et de quelque côté que l'on se retournât, pas un arbre pour arrêter le regard et couper la monotonie de ce désert sans limites : c'était l'image la plus saisissante de la solitude et de la stérilité. Une chapelle, un couvent en ruine, une citerne et tout autour quelques brins de gazon desséchés complétaient ce tableau.

Vers un point de sa crête la montagne est traversée dans toute sa largeur par une voûte sous laquelle s'ouvre le Garagay, ce cratère d'un ancien volcan que la légende a rendu sinistre à plaisir. On visita les abords de ce gouffre dans lequel on raconte que Marius, avant de livrer bataille aux Cimbres et pour obéir aux ordres de la prophétesse Galla, fit précipiter trois cents chevaliers romains; on s'extasia sur la beauté de cette nature tourmentée, puis on revint au gazon où l'on mit le couvert.

Bernetti, qui, dans cette ascension laborieuse, avait perdu les roses et les lis de son teint, ne paraissait plus que l'ombre du Bernetti que nous connaissons ; mais ce fantôme était plus vivace qu'il n'en avait l'air, et il fit à lui seul les frais du repas. La comtesse était soucieuse, Charlotte avait évidemment le cœur gros de soupirs, Maurice rugissait sous son épaisse moustache, et Philippe ne parlait que pour railler et décolorer la vie sans pitié : ce petit homme pâle, exténué par le travail et qu'un souffle d'air semblait devoir renverser, avait l'esprit d'une violence extrême lorsque son démon le possédait. Bernetti était doux et expansif, et déjeuna d'un excellent appétit; son regard pourtant était plus morne que d'habitude et se promenait sur les convives comme une lueur fantastique et importune qui brille sans éclairer. Au dessert il se rapprocha de Charlotte, s'accouda auprès d'elle sur l'herbe menue, et la fixant avec des yeux capables de donner le vertige, lui débita les plus adorables folies qu'une lèvre humaine puisse murmurer à l'oreille d'une jeune fille. Celle-ci l'écoutait surprise et troublée; il y avait dans la voix du baron, dans l'immobilité de sa personne et de son visage et dans le sens de ses paroles un si étrange contraste que c'était à se demander si on veillait ou rêvait.

— C'est assez, dit Hélène de mauvaise humeur, vos fadaises font rougir Charlotte !

Le baron se releva radieux et demanda un plein verre de vin d'Espagne. Le cristal tremblait à ses lèvres et la liqueur scintillait en se réfléchissant dans ses yeux humides d'une joie surnaturelle. Le vieux scélérat venait d'émouvoir une blonde enfant comme le plus jeune et le plus aimable des fous n'au-

rait su le faire. S'il avait douté un instant de son génie, il reprenait maintenant la possession de lui-même.

Louvet quitta le gazon et s'éloigna des convives en pensant que Bernetti avait dû être un comédien sans égal, un de ces hommes qui, par je ne sais quel charme odieux, fascinent les esprits les plus rebelles, comme le basilic fascine l'oiseau bleu. Préoccupé de ces mystères, il gagna les ruines et entra dans la chapelle; il s'assit sur les marches de l'autel vermoulu, heureux d'être seul un instant pour songer plus à l'aise à la noble dame dont l'existence l'intriguait et l'intéressait en dépit de lui-même.

C'est un doux passe-temps que de rêver à la femme qui excite dans notre frêle machine des désirs que l'âme humaine est impuissante à réaliser. Philippe, qui aimait pour la première fois, portait dans cette passion, nouvelle pour lui, toutes les ardeurs d'une jeunesse contenue et cette volonté sûre d'elle-même qui envisage le but et y marche sans hésitation et sans arrière-pensée. Il se repliait en ce moment sur son propre cœur, et il n'avait pas encore osé prononcer dans le secret de sa pensée cet aveu damnable : « J'aime, et c'est pour la vie! » lorsque Charlotte pénétra dans le sanctuaire, et sans mot dire vint s'asseoir auprès de lui; cette visite importune troubla le cours de ses rêveries.

Mademoiselle de Vitry était à cet âge tourmenté où les jeunes filles commencent à perdre leur humeur égale et leur insouciante gaieté. Quoi qu'en ait pu dire Louvet dans sa lettre à Verner, c'était, si j'ose ainsi m'exprimer, une beauté voilée qui n'avait rien de commun avec les anges en peinture dont notre philosophe se raillait si mal à propos. Confiante et candide, elle s'imaginait sans doute aimer son beau cousin Maurice, parce qu'elle lui avait été fiancée dès son enfance et qu'elle avait grandi avec cette pensée qu'elle serait un jour sa femme. L'aimait-elle en réalité? Qui pourrait répondre à une pareille question lorsqu'elle-même ignorait l'état de son cœur? Elle souffrait sans doute de voir Maurice aux genoux d'Hélène, mais la jalousie n'est pas toujours le signe de l'amour. Assise maintenant auprès de Philippe, les yeux fixés à terre, les mains jointes et la bouche entr'ouverte comme si elle eût désiré parler et que le courage lui manquât, elle était charmante en vérité, et celui-ci dut revenir sur son premier jugement en voyant ce qu'il y avait de tendresse et de douleur dans cette attitude mélancolique et ce silence significatif. Il l'examina un instant et crut agir en galant homme en jetant le nom de Maurice entre la jeune fille et lui.

— Pourquoi me parlez-vous de mon beau cousin? dit Charlotte en prenant la main de Louvet, il ne m'aime pas!

— Sur mon honneur! il est bien difficile, répliqua froidement notre héros qui pensa être fort aimable.

— Il me semble, Philippe, que je ne suis ni assez belle ni assez spirituelle

pour être aimée, et cependant si j'osais parler, si l'accueil glacial de mon cousin ne comprimait tous mes sentiments, je trouverais bien le chemin de son cœur, car je sens que j'ai assez d'amour pour être persuasive... Mais ce même amour me rend timide... et voyez, je vous parle à vous comme je n'ai jamais parlé à personne, car je m'imagine que vous êtes mon ami, que vous souffrez peut-être comme moi, enfin que sais-je!...

— Pourquoi ne dites-vous pas à Maurice toutes ces choses charmantes?

— Je ne les trouve pas auprès de lui; on prétend, du reste, que le mariage n'a rien de romanesque, et que pour s'aimer longtemps il faut s'aimer avec sagesse.

— S'aimer avec sagesse! s'écria Louvet en riant; je voudrais bien connaître le niais qui a trouvé cette alliance grotesque de mots et d'idée. Aimerait-on si on était sage?

— En vérité, si la folie est la marque de l'amour, je crois que j'aime, car je deviens folle. Si vous pouviez démêler ce qui se passe en moi, Philippe, c'est tout un monde de bizarreries et de caprices inexplicables... Pourquoi donc suis-je ici à l'heure qu'il est?

Peut-être n'était-il pas très-difficile de répondre à cette question de Charlotte, d'autant plus qu'elle se prit à pleurer en laissant aller sa tête sur l'épaule de Louvet. Si l'austère politique eût été un autre homme, il eût compris que la jeune fille, sans s'en douter elle-même, venait chercher auprès de lui autre chose que des consolations banales. Il ne vit rien que l'amour de cette enfant pour un ingrat qui la délaissait, et il manqua peut-être l'occasion unique que lui offrait le ciel de prendre possession d'un cœur vierge qui l'eût aimé sans partage. Sa destinée l'entraînait ailleurs. Charlotte avait involontairement fait la comparaison entre Maurice et Louvet, et malgré la mâle beauté du lieutenant, malgré ses éperons retentissants et sa moustache impertinente, elle lui eût préféré le pâle et sombre Philippe si celui-ci eût été un peu moins révolutionnaire. Qui sait même si la violence et le rigorisme des opinions politiques de ce dernier n'avaient pas frappé et séduit sa jeune imagination? Louvet était de ce métal précieux dont on fait les grands hommes, et les âmes de cette trempe, malgré leurs erreurs et leurs écarts, ont toujours des côtés sympathiques qui nous surprennent et nous attirent.

Charlotte, sentant par instinct que le cœur de Philippe lui était fermé, fit un effort sur elle-même, se releva calme et souriante en apparence, et sortit sous prétexte d'aller rejoindre Maurice qu'elle avait laissé auprès du Garagay. A peine avait-elle disparu que Bernetti et la comtesse entrèrent dans la chapelle sans apercevoir Louvet qui était caché dans un demi-jour favorable aux rêves creux dont il se repaissait. Le baron parlait d'un ton sec, et notre songeur crut entendre son nom et celui de Maurice; il se redressa brusquement, et les trois personnages s'entre-regardèrent d'un air assez sot. Philippe pré-

suma, et peut-être avec raison, que le Scaramouche le traitait à la diable. Il le regarda de travers :

— Signor Bernetti, *siete Italiano e Napolitano ?*

Celui-ci cligna de l'œil et enfonça sa tête dans ses épaules en faisant signe que oui.

— Sans doute, poursuivit Louvet avec le sourire d'une haine mal dissimulée, vous connaissez les Abruzzes dont on fait tant de contes : ne trouvez-vous pas que cette montagne leur ressemble ?

Le baron prit son visage des bons quarts d'heure, et parla des Abruzzes avec la verve d'un artiste amoureux du sujet qu'il traite. Dieu me pardonne ! mais je crois même qu'il raconta les aventures incroyables d'un bandit fort en renom qui avait disparu depuis longtemps sans que personne ait pu savoir ce qu'il était devenu.

— Ce qu'il y a de certain, dit-il en terminant, c'est qu'il n'a pas été roué.

— Il le sera tôt ou tard ! ajouta Philippe sur le même ton d'ironie.

Hélène, pâle et tremblante, s'était adossée contre le mur. Bernetti se rapprocha d'elle et lui offrit son bras, en protestant que cette journée avait été délicieuse et qu'il n'avait jamais été aussi heureux de sa vie.

— Est-ce Charlotte qui vous rend fou ? murmura la comtesse en entraînant le baron hors de la chapelle où Philippe resta en méditation.

On retourna au château d'assez bonne heure, et Charlotte s'y prit de si bonne grâce qu'elle parvint à retenir Louvet à dîner. Celui-ci, après avoir accepté, se promit bien de mettre la soirée à profit pour pénétrer l'énigme de ce monde à double face. Mais le politique était là sur un terrain brûlant où il risquait fort de s'égarer, d'autant plus qu'il était juge et partie dans la question, et acteur lui-même dans le drame qui se déroulait sous ses yeux. Hélène était loin de lui être indifférente ; d'un autre côté, et sans qu'il pût au juste en démêler la cause, le baron lui était odieux et antipathique. Du jour où il l'avait rencontré pour la première fois, il avait senti pour lui une aversion inexplicable, et cette aversion, alimentée maintenant par une jalousie secrète, ne faisait qu'augmenter chaque jour. Du reste, le Scaramouche lui rendait à sa manière ces bons sentiments ; cette haine occulte s'infiltrait peu à peu dans ces deux âmes pour éclater à la première occasion favorable ; enfin, Charlotte elle-même l'intéressait comme l'héroïne infortunée de quelque roman sentimental.

Cette soirée devait être à souhait pour un observateur, tant les passions qui agitaient ce petit monde commençaient à se dessiner avec netteté et à entrer en lutte les unes contre les autres. Les dames se mirent sous les armes avec cette recherche minutieuse de deux champions qui doivent descendre dans la lice pour y jouer leur vie, et vraiment elles étaient à ravir. Bernetti, de son côté, peu jaloux de jouer le rôle de ce spectre dont les Égyptiens égayaient

leurs festins, se reconstruisit de la tête aux pieds, et je crois qu'on aurait pu le perçer de part en part sans toucher en rien à sa personne. Il entra dans le salon, où la société était déjà réunie, en roi de théâtre qui attend les bravos du parterre ; il se dandinait sur ses hanches à la façon d'une señora qui, le soir, au Prado, se sent lorgnée par son amant ; sa tête, qui paraissait sortir de son jabot monstrueux comme une tulipe d'une touffe de verdure, était fièrement rejetée en arrière, tandis que ses petits yeux se dilataient avec une complaisance adorable. C'était à n'y rien comprendre, car dans la journée il s'était montré dans toute sa laideur réelle, sans avoir l'air de s'en soucier le moins du monde.

Malgré le bourgogne et le xérès, malgré la comtesse qui fit des efforts surhumains pour distraire ses hôtes, malgré le baron qui s'épanouissait à la droite de Charlotte, le repas fut assez maussade. Lorsqu'on eut enfin quitté la table et regagné le salon, la jeune fille entraîna Maurice dans l'embrasure d'une fenêtre; Bernetti et Hélène se rapprochèrent du feu. Philippe s'étendit sur un canapé dans l'attitude nonchalante d'un homme fatigué de la vie; mais, tout en ayant l'air de compter les poutres du plafond, il jetait à la dérobée des regards ardents sur les charmes à demi voilés de la comtesse. Cette femme séduisante avait des bras et des épaules d'une incomparable beauté, une gaze noire à peine visible en faisait ressortir la blancheur satinée; quant à l'harmonie de l'ensemble, à cette justesse des proportions d'où naît la grâce, elle se devinait de reste sous les plis chatoyants de sa robe de moire. Louvet n'était plus à cet âge où la passion vient à nous dégagée de ce qu'elle a de terrestre : on ne revient guère de l'ambition à l'amour véritable, et il avait gaspillé, au profit de son envie de parvenir et de son goût pour l'étude, la fleur de sa jeunesse et la fraîcheur de ses idées. Les hommes de ce caractère ne sont jamais enfants, et l'amour tel que l'ont conçu les poëtes est relégué par eux au rang des chimères ; ils le nient parce qu'ils ne le comprennent pas : aussi la grâce plus chaste de la blonde Charlotte l'avait-elle laissé indifférent; la beauté plus mûre d'Hélène était bien mieux son fait.

La comtesse, après avoir réchauffé le bout de ses pieds, se leva et vint s'asseoir auprès de Philippe. Celui-ci eut froid dans l'âme lorsqu'il sentit sur son visage le souffle de cette femme ; il fit bonne contenance pourtant, et il ouvrit le feu avec sa brusquerie ordinaire. Désignant de la main Maurice et sa fiancée qui causaient à l'écart et à voix très-basse :

— Voilà un beau couple, dit-il : ces deux enfants sont faits pour s'aimer, et, grâce à vous, ils ne se voient que pour se quereller.

— Comment me trouvez-vous ce soir ? demanda Hélène, qui paraissait songer à tout autre chose qu'à la jalousie de Charlotte.

Cette question fut commentée par un regard qui décontenança le grand politique, d'autant plus que les cheveux de la comtesse avaient effleuré sa

joue, et que le sourire de cette sirène avait passé devant ses yeux comme un de ces feux follets qui donnent le vertige.

— Comment me trouvez-vous? répéta Hélène.

— Si nous étions seuls, je vous le dirais.

— Plus bas, je vous prie, on nous écoute.

— Eh ! que m'importe? répliqua l'ancien commissaire, aussi maladroit en amour que les héros de Corneille.

La comtesse le regarda froidement avec un air de dignité offensée.

— Les femmes comme vous ne savent pas aimer ! dit Louvet qui se rejeta ensuite sur le sujet de Charlotte, dont il fit l'éloge avec un accent de conviction qui surprit Hélène.

— Vous la trouvez donc charmante ?

— Adorable, madame !

— Au fait, ces petites filles qui n'ont d'autre coquetterie que leur amour doivent plaire à des roués comme vous !

Louvet ne s'attendait guère à un compliment de la sorte ; il connaissait du reste, trop peu les femmes pour démêler dans leurs paroles le vrai du faux. Il répondit sérieusement qu'il s'intéressait à Charlotte parce qu'il reconnaissait en elle les signes d'une passion véritable, et il ajouta que c'était mal agir que de détourner Maurice de celle qui devait être un jour sa femme.

Hélène lui répliqua par ces vers de Molière :

> Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
> Et lorsque pour me *plaire* ils font de doux efforts,
> Dois-je prendre un bâton...

— Et si le diable venait à vous ? interrompit Louvet.

— Je sais bien des femmes qui le feraient damner ! dit la comtesse en souriant.

— Le diable n'est pourtant pas beau, ajouta Philippe en désignant de l'œil Bernetti qui tisonnait.

Hélène troublée baissa la tête.

— Vous n'êtes donc pas de l'avis de Célimène ?

— Célimène, madame, est le caractère le plus odieux qu'on ait jamais mis sur la scène. Les hypocrites, les fripons, les traîtres de toute espèce, sont des gens recommandables auprès d'elle. Célimène est le modèle le plus achevé des femmes égoïstes, et tôt ou tard elle doit recueillir ce qu'elle a semé, l'indifférence et le mépris. Je hais cette créature parce qu'il n'y a pas en elle le moindre germe de vice ou de vertu, parce que la passion est absente de cette poupée à ressort, qui n'a qu'un peu de cet esprit qui vient d'un manque de cœur. Célimène est un esprit fort en amour, et souvenez-vous,

Hélène, qu'une femme n'est esprit fort qu'aux dépens de tout ce qu'il y a en elle d'aimable et d'élevé...

La période était rude et devait blesser Hélène dans le vif. Pour toute réponse elle se contenta de ramener sa robe vers elle par un geste si dédaigneux, que l'irascible Louvet sentit le rouge lui monter au front.

— Ce discours-là est très-beau! murmura la voix glapissante du baron qui parut se réveiller tout à coup et qui tourna vers Philippe son masque blême et grimaçant.

Celui-ci crut voir une raillerie sous cette approbation inattendue ; de rouge qu'il était il pâlit, et son regard devint si menaçant, que la comtesse crut devoir intervenir; elle se pencha vers lui et le fixant avec des yeux capables de troubler un ange :

— Si vous m'aimez, soyez sage !

Philippe, vaincu par ce regard et ces paroles, laissa retomber sa tête dans ses deux mains, en proie à une surexcitation telle, qu'il n'en avait jamais éprouvé de pareille, même aux jours les plus agités de sa vie politique.

— Baron, approchez-moi cette harpe, dit Hélène devenue pensive.

Bernetti obéit d'un air profondément contrarié, et poussa vers la comtesse une harpe qui dormait dans un coin du salon.

— Cet instrument, murmura-t-il, calmait les fureurs du roi Saül ; j'espère qu'il a conservé sa vertu.

Et il se prit à rire en se tenant les côtes et agitant sa tête par un mouvement convulsif qui se communiquait à toute sa personne et lui donnait l'air d'un poisson fretillant sur le sable. Philippe, à qui s'adressait cette méchante plaisanterie, se redressa d'un seul bond, les poings serrés et les lèvres tremblantes; mais les contorsions de Bernetti lui parurent si grotesques, qu'il partit lui-même d'un éclat de rire qui gagna Charlotte et Maurice ; la comtesse seule paraissait au supplice, et cette scène bouffonne n'aurait pas fini de sitôt si elle n'avait préludé bien vite par des accords d'une mélodie si douce et si plaintive que chacun se rassit et se tut. La voix d'Hélène s'éleva peu à peu claire et pénétrante. Cette femme, insensible en apparence, avait quelque part dans la poitrine des vibrations qui mirent Louvet hors de lui; elle parut grandir tout à coup, son regard était fixe et terrible à voir, et tout son être frissonnait en proie au délire d'une fièvre surhumaine; on eût dit la dernière prière d'une âme désespérée : c'était à vous arracher le cœur. Maurice s'était insensiblement rapproché d'elle, comme on se penche vers un gouffre qui épouvante et qui attire. A cette marque non équivoque d'un amour insensé, Charlotte s'était détournée pour cacher son trouble. Le baron trépignait debout à un des angles de la cheminée. Tout ce monde était agité par un démon invisible qu'un visionnaire eût aperçu lutinant sur le tapis et soufflant son esprit pestilentiel dans l'atmosphère étouffée du salon.

Lorsque la comtesse s'arrêta pour reprendre haleine, Bernetti se rapprocha d'elle et lui dit tout bas :

— C'est assez ! ce morceau vous tue !

— Au nom du ciel, laissez-moi ! répliqua Hélène avec un geste violent.

Elle poursuivit ; et lorsque les dernières notes vinrent mourir sur ses lèvres, Louvet se surprit des larmes dans les yeux ; il les dissimula tant bien que mal et sortit sans saluer personne.

Cette nuit-là il ne put dormir. Il se leva et descendit dans la campagne ; il marchait au hasard, lorsqu'il s'arrêta, tout étonné de se retrouver sous les murs du château. Il s'assit au pied du tilleul du roi, sous les fenêtres de la comtesse, et laissa courir au hasard sa pensée malade. Dans le cours de sa rêverie, il crut entendre des murmures sourds, des rires convulsifs, le bruit étouffé d'un baiser, des voix gémissantes, je ne sais quoi de lugubre, que le silence de la nuit rendait presque formidable. Il pensa que les oreilles lui tintaient, car la lune marquait l'heure qui précède l'aube, et tout devait dormir au château. Lui seul veillait parce qu'il était hors de sens et qu'il avait le cœur déjà atteint par un amour qui devait le conduire où le diable conduit ses élus. Cependant les bruits étaient toujours plus distincts et paraissaient venir des appartements isolés de la comtesse. Il allait se rapprocher pour mieux saisir ce qui se passait à l'intérieur, lorsque messer Narciso, le digne acolyte de Bernetti, sortant d'une porte qui ouvrait sur une de ses tours, vint à lui, et, en très-mauvais français, lui demanda sournoisement s'il n'avait besoin de rien. Philippe, qui connaissait le drôle pour un héros des Abruzzes, et qui s'en méfiait autant que de son patron, crut devoir lui donner un avis charitable. Il tira de ses poches une excellente paire de pistolets, et, les lui mettant entre les deux yeux, répondit qu'il était en fort bonne compagnie et qu'il n'avait besoin de rien. Sur cette réplique significative, Narciso lui fit un salut profond et battit en retraite, le visage tourné à l'ennemi.

IV

Louvet dut enfin s'humilier et s'avouer à lui-même qu'il aimait Hélène, la femme du grand monde, la Célimène, l'émigrée qui maudissait la Révolution et qui aurait voulu revenir *per fas et nefas* à vingt ans en arrière.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Il se fit cette pénible confidence en se regardant dans sa glace au moment de se rendre au château. En voyant le soin extrême qu'il avait donné à sa toilette, cet austère politique haussa les épaules et se tourna le dos ; il froissa sa cravate brodée, l'arracha de son cou et la jeta dans un coin de la chambre. Il résolut, bon gré mal gré, de rattraper son cœur et sa raison et

de redevenir le Philippe du bon temps. Ce candide philosophe s'imaginait qu'on guérit de l'amour comme de la fièvre et qu'un bon régime lui remettrait l'esprit dans son assiette ordinaire; il pensait que la volonté peut quelque chose sur nos passions, comme si la volonté et la passion n'étaient pas une seule et même chose ; il raisonnait à la façon de ces rêveurs qui ont divisé l'âme en des facultés distinctes qu'ils mettent en lutte les unes contre les autres, et il se disait : Je serai le maître chez moi. Il se disait aussi, mais sur un ton beaucoup moins haut, que la comtesse avait été trop adulée pour se soucier beaucoup d'un amoureux de plus ou de moins, et que toutes les sottises qu'il débiterait à cette enfant gâtée par la fortune pourraient bien chatouiller sa vanité, mais qu'elles glisseraient assurément sur son épiderme comme l'eau froide sur le marbre ; que c'était par surprise qu'il fallait forcer cette âme rebelle qui se défendait par la raillerie et le dédain, et qu'il ferait fort bien, s'il voulait toucher Hélène, d'agir à l'inverse de ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour. Par suite de ses réflexions sur cette grave matière, il passa plusieurs jours sans retourner au château. Ce ne fut que sur l'invitation assez pressante de madame de Mornay qu'il daigna s'y rendre pour continuer à débrouiller ce sac à procès que le baron comparait à la toile de Pénélope. Ce baron maudit, qui paraissait ne rien voir, avait son mot sur tout, et ce mot portait toujours juste. L'entretien entre l'avocat et sa cliente ne roula que sur des points relatifs aux affaires. Louvet s'était retranché dans un sérieux impénétrable, et la comtesse eut beau s'épanouir et passer avec sa légèreté d'abeille d'un sujet à un autre, ce fut peine perdue : l'ours ne se dérida pas. Cette insensibilité surprit tellement cette femme vaniteuse, qu'elle jura par son pied cambré d'avoir raison de Philippe, dût-il lui en coûter quelque chose. Philippe, de son côté, jura par sa tête chauve qu'il sortirait de la lutte sans avoir faibli un instant, ou, pour traduire plus exactement sa pensée, qu'il ne se dévoilerait à Hélène que lorsque la noble dame aurait fait elle-même le premier pas. La partie étant ainsi engagée, on comprendra de reste que les consultations sur le possessoire et le pétitoire dussent se prolonger jusqu'à des heures ridicules. Hélène se faisait expliquer dix fois ce qu'elle avait compris à demi-mot. Elle affectait pour la procédure et sa langue barbare une tendresse inconcevable ; rien ne la rebutait, et jusqu'à la poussière des dossiers moisis, tout lui était un agrément. « J'aime l'odeur de ces vieux parchemins, » disait-elle parfois en soulevant du bout du doigt quelques feuillets de ce grimoire rebutant. Louvet n'était point la dupe de ce manége ; il s'y prêtait avec une complaisance que la comtesse prenait pour de la simplicité. Boutonné jusqu'au menton dans son frac noir et étriqué, il souriait à peine du bout des lèvres, et son regard, toujours calme, ne trahissait jamais les émotions terribles qui le secouaient quelquefois plus rudement qu'il n'aurait voulu.

Si ce jeu dangereux intéressait les deux adversaires, il n'en était pas de même pour ceux qui étaient exclus du tapis. Ces interminables conférences finirent par donner de l'humeur à Maurice. A peine Philippe et la comtesse étaient-ils en présence autour du petit meuble en bois de rose qui leur servait de champ-clos, qu'ils entendaient au-dessus de leur tête les pas saccadés du lieutenant : on aurait dit qu'il trépignait sur des charbons allumés. Un jour que les coups de botte s'expliquaient avec plus d'énergie que d'habitude, Hélène arrêta le jurisconsulte au milieu d'une phrase et leva les yeux au plafond en souriant :

— Le citoyen Maurice me fait plus d'honneur que je n'en désire et n'en mérite, reprit simplement notre héros, qui continua sans sourciller son commentaire sur l'action en revendication.

Cette froide impertinence confondit la superbe comtesse ; elle interrompit Louvet, et, d'un ton aussi calme que dédaigneux :

— Avez-vous jamais pris garde à une femme, monsieur le philosophe?

Et elle déganta sa main pour en admirer la blancheur.

Philippe promena sur elle un regard glacial, et répondit qu'il était homme et qu'il avait des yeux pour voir.

Hélène remit son gant, et le juriste levait son doigt pour poursuivre son exégèse, lorsque la porte du boudoir s'ouvrit lentement pour donner entrée au signor Bernetti. La comtesse changea de visage et perdit contenance comme un écolier surpris en maraude par l'œil du maître.

— Qu'y a-t-il, baron? dit-elle vivement.

Le baron avança le premier siége qu'il rencontra sous sa main, s'assit, examina Philippe et la comtesse :

— Je me doute de quelque chose, murmura-t-il d'un air stupide.

— Monseigneur a trouvé la quadrature du cercle? répliqua Louvet, qui était bien aise de se trouver en face de quelqu'un à qui il pût s'en prendre.

— Je m'ennuie! s'écria le baron sans répondre à son interlocuteur; Charlotte pleure, Maurice s'en va je ne sais où; mais les procès doivent être amusants, et me voilà! Poursuivez, je vous prie, poursuivez; je dormirai en écoutant.

Philippe fit un geste d'impatience.

— J'écouterai en dormant, si vous préférez, reprit l'impassible Bernetti, qui ferma les yeux et croisa les bras sur sa poitrine, de manière à se tenir les coudes avec les mains.

La comtesse mit un doigt sur la bouche de Louvet pour lui imposer silence, quitta la table où elle travaillait, et vint s'asseoir auprès de Bernetti.

— Baron, dit-elle, ne vous avais-je pas fait une promesse?

Celui-ci la regarda en ouvrant tout ronds ses petits yeux étonnés :

— Promettre et tenir sont deux.

— Vous êtes aimable ce soir, répondit Hélène en lui présentant une paire de manchettes qu'elle avait brodées de ses belles mains.

Le baron, sans rien dire, en examina le dessin, puis détacha celles qu'il avait aux poignets, les jeta au feu et les remplaça par celles que la comtesse venait de lui offrir. Ce fut alors une scène à demi muette qui attira toute l'attention de Louvet. Hélène était éblouissante d'esprit et de grâce; mais, à toutes ces prévenances, à ce jeu damnable qui aurait ému l'âme la plus épaisse, le baron ne répondait que par des grognements sourds et une pantomime comique dont le sens était insaisissable et contradictoire; ses paupières s'ouvraient et se fermaient tour à tour; tandis que ses prunelles scintillaient comme des diamants à facettes, sa bouche faisait la moue ou grimaçait pour sourire. Il se rejeta enfin sur le dossier de son fauteuil, tourna la tête du côté de Louvet, et l'envisagea fixement avec un air de béatitude et de triomphe, tandis que son nez, la partie la plus expressive de ce masque ridicule, se dilatait d'une façon singulièrement ironique. Hélène, s'adressant alors à Philippe, lui dit le plus naturellement du monde :

— Vous douteriez-vous, mon cher avocat, que le baron est jaloux?

Le politique resta confondu, ne sachant que croire et que répondre; mais lorsqu'il vit le monsignor prendre les mains de la comtesse pour les serrer dans les siennes, il pensa que cette femme inexplicable se moquait du baron ainsi que de tous les autres, et il eut pitié du vieux fou qui s'épanouissait maintenant sur son siége comme un paon qui fait la roue; il trouva la plaisanterie trop cruelle vis-à-vis de ce Scaramouche qu'on pouvait mettre à la porte sans tant de cérémonie, et il eut l'extrême bonté de le plaindre.

Si les choses s'étaient ainsi passées en douceur avec Bernetti, il n'en fut pas de même avec Maurice; le lieutenant n'entendait pas raillerie, et la comtesse eut à soutenir, quelques jours après, une véritable charge à fond de train. Elle eut beau se récrier et prétendre qu'elle était la maîtresse chez elle, protester que Louvet était et serait un ours jusqu'à la consommation des siècles, que le jalouser serait aussi offensant pour Maurice que pour elle : elle avait à lutter contre un de ces hommes violents, aussi prompts à faire un coup de tête qu'à s'en repentir, et qu'il faut se résigner à tromper malgré soi. Maurice déclara qu'il se battrait avec Louvet si Louvet n'était mis à la porte. Hélène dut alors céder; elle promit d'envoyer à l'ancien commissaire les pièces du procès avec un bout de lettre pour le prier de travailler désormais chez lui. Sur cette assurance, le lieutenant parut se calmer, et il affirma qu'il se tiendrait en repos; il fit plus encore, il se jeta aux genoux de la comtesse et lui demanda pardon de son emportement en s'excusant sur la violence de son amour. Cette excuse est toujours valable auprès des femmes, et madame de Mornay l'embrassa au front en lui disant qu'il était un grand fou.

— En vérité, je suis un grand fou de vous aimer comme je le fais! Je tue

Charlotte, je me perds peut-être moi-même; mais je vous aime plus que tout au monde, et quiconque voudra arriver jusqu'à vous, devra me marcher sur le corps.

— Je ne puis être à personne, mon pauvre Maurice.

Celui-ci, qui allait toujours droit au but et qui, à défaut d'autres qualités, avait au moins le mérite d'une franchise aussi louable au fond que brutale dans la forme, demanda à la comtesse si elle aimait quelqu'un. Hélène baissa la tête sans répondre. Maurice répéta sa question à plusieurs reprises sans pouvoir obtenir une parole ou un geste de ce corps sans âme qui opposait maintenant à la violence l'inertie la plus complète. Le lieutenant s'était arraché des genoux d'Hélène, il trépignait, serrait les poings :

— Aimez-vous quelqu'un? s'écria-t-il enfin à bout de patience.

La comtesse ne donna aucun signe de vie.

— Par la mort-Dieu! madame, je saurai ce qu'il en est, et si j'ai un rival, j'écrirai son nom en lettres rouges sur la lame de mon épée!

Il ouvrit brusquement la porte, et, la rage dans le cœur, se jeta au travers des corridors et de l'escalier. Il allait sortir du château, lorsque la grande figure du signor Bernetti lui barra le passage; Maurice s'arrêta; le baron, le fixant entre les deux yeux, lui dit du ton dont un médecin parle à son malade :

— Allez prendre l'air, mon ami.

— Que me voulez-vous? balbutia le lieutenant hébété.

— Vous avez la fièvre, poursuivit le baron en le saisissant par le bras et en l'entraînant dans la campagne; le temps est magnifique : allons donc nous promener.

Maurice se laissa conduire par ce singulier docteur sans opposer aucune résistance; il ne s'éveilla de sa torpeur que lorsque celui-ci l'invita à se reposer sur une touffe d'herbe au pied d'un olivier rabougri :

— Asseyez-vous là, mon cher, c'est aussi doux que du velours.

— Où suis-je? et que me voulez-vous?

— Vous guérir de la fièvre!... car vous avez la fièvre... Votre main est brûlante, et les yeux vous sortent de la tête...

— Allez au diable avec votre fièvre! J'aime la comtesse, et elle se joue de moi : voilà toute l'histoire... Je me porte à merveille, mais il est quelqu'un qui se porte mal à l'heure qu'il est!...

— Et Charlotte, mon ami, qu'en faites-vous?

— Mon cher baron, dit Maurice en ricanant, vous devriez l'épouser.

— Eh bien, j'y songeais... J'aime les jeunes filles; les femmes âgées sont trop fortes pour nous autres, beaucoup trop fortes! Et tenez, qui se douterait que le petit citoyen Louvet — car il est tout petit — soit si bien dans ses affaires auprès d'Hélène? qui s'en douterait, mon ami?... Comme ils font l'amour en catimini sous la couverture du sac à procès! Elle en est folle, et,

sur mon âme, elle n'en a pas trop l'air... Vous pâlissez, mon ami ! Que diantre avez-vous ?...

— Baron, je veux tuer Philippe et j'espère que vous me ferez l'honneur d'être un de mes témoins; il faut en finir après tout, et les moyens les plus expéditifs sont toujours les meilleurs !...

A cette proposition, l'honnête Bernetti recula de surprise et d'horreur. Il ne crut pas pourtant devoir refuser; mais, s'il accepta, ce fut à son corps défendant. La vie d'un homme était pour lui chose sacrée, et tout duel devait avoir une cause sérieuse; car, du moment que deux adversaires s'alignaient sur le terrain, il était indispensable qu'un des deux y demeurât. En effet, il était ridicule de se battre avec du fer pour se faire une égratignure et s'embrasser ensuite : ce sont les poltrons qui ont inventé cette méthode commode d'être brave au moins une fois dans la vie. Il ne fallait donc pas agir à la légère; mais puisque Maurice était bien décidé à en venir à cette dure extrémité, l'affaire devait être menée gaillardement. Ainsi, deux pistolets, dont un seul serait chargé, devaient être mis dans un sac, Maurice et Louvet — l'amant d'Hélène — en prendraient un au hasard, ils se placeraient ensuite sur les bords du Garagay, en face l'un de l'autre, et, à un signal donné, ils lâcheraient la détente, un des deux adversaires tomberait dans le gouffre, et tout serait dit; la justice n'y verrait que du feu dans le cas où elle voudrait s'en mêler : le Garagay a toujours été fort discret.

Cette exhortation amicale produisit sur Maurice le meilleur effet; il avoua que le baron avait des idées originales, et il consentit à ce que son affaire fût réglée sur ce pied. Il se serait cru déshonoré s'il avait reculé pour si peu; du reste, dans l'état d'exaspération où il était, l'idée seule qu'il pourrait entraîner Philippe avec lui l'aurait fait se jeter dans l'abîme la tête la première. Il n'examina point si le baron était sûr de ce qu'il avançait lorsqu'il parlait des amours de Philippe et de la comtesse. Il s'agissait bien de vérifier une supposition aussi plausible ! lui-même eût attesté la chose au besoin... Cet écervelé était de ceux pour qui le doute n'existe pas du moment que la passion les agite, et qui presque toujours réfléchissent un quart d'heure trop tard. Il n'était point méchant au fond, mais lorsque la réplique lui manquait, il en appelait à sa cravache, son *ultima ratio;* c'était, en un mot, un vrai soldat, et, comme Alexandre le Grand, il eût coupé le nœud gordien en deux.

EDMOND CASTELLAN.

— La suite prochainement. —

LE VIRGILE TRAVESTI

DE SCARRON

L'idée du *Virgile travesti* a pu être fournie à Scarron par l'*Eneide travestita* de l'Italien Jean-Baptiste Lalli, mort en 1637, comme celle de son *Roman comique* par le *Viage entretenido* de l'Espagnol Rojas. Mais, dans l'un aussi bien que dans l'autre cas, ce ne fut qu'une inspiration lointaine, dépouillée de toute imitation directe, et même, à ce qu'il semble, de toute réminiscence. Les sujets seuls se tiennent par le fond; quant aux détails et à l'exécution tout entière, ils diffèrent, parce qu'ils portent dans chaque ouvrage l'empreinte particulière de la personnalité de chaque auteur.

C'était une bonne fortune pour Scarron que l'idée et le choix de ce sujet, fait à souhait pour un poëte burlesque, car il offrait la ressource immense d'un contraste prononcé, non-seulement entre les personnages et leur manière de parler ou d'agir, mais encore entre le poëme original et celui du parodiste. Par là se trouvaient élevées à un degré plus haut, pour quiconque avait lu Virgile et s'en souvenait, c'est-à-dire pour tout le monde, la puissance et la portée de la plaisanterie de Scarron.

Figurez-vous qu'un dessinateur vienne, qui, d'un crayon alerte, facile, spirituel, exécute devant vous la charge de l'Antinoüs ou de la Vénus de Milo : il y aura là sans doute quelque chose de sacrilége au premier abord pour les esprits délicats et les goûts sévères; mais que cette charge soit faite avec candeur, sans intention de dénigrement, par le naturel et invincible penchant d'un esprit porté à voir toujours le côté plaisant des choses, bien qu'il n'en comprenne pas moins ce bel original, et qu'il le montre même dans sa parodie; qu'il ait ingénieusement saisi les points vulnérables du chef-d'œuvre, et qu'il ait eu l'art de les noter de son crayon avec une malignité naïve et sans pré-

tention; enfin, que son œuvre soit vraiment d'un effet irrésistible, que ce travestissement qui, manqué, ferait mal au cœur, soit absous par un franc succès de rire, — car c'est là le point difficile et la justification sans réplique, — il y aura dans ces qualités de quoi faire passer son audace aux yeux de tous, de quoi même intéresser les meilleurs et les plus judicieux esprits. Or voilà précisément ce qu'a fait Scarron : nous le verrons plus à loisir et en détail.

Je désire seulement qu'on ne m'accuse pas, dès à présent, de traiter le *Virgile travesti* comme un ouvrage hors ligne, et d'exagérer la louange, comme font la plupart des commentateurs. Le tour de la critique viendra après celui de l'éloge, ou plutôt, mon intention ici est moins de tracer un éloge que d'expliquer ce livre et d'en exposer la nature précise.

Scarron trouvait non-seulement son canevas tout fait, mais, pour ainsi dire, les contrastes même naturellement tracés d'avance. Virgile lui fournissait les vers, le langage, les actes, les caractères tout prêts pour son travestissement. La matière était devant lui, et la route s'ouvrait en droite ligne; il n'avait qu'à marcher sans effort et sans pénibles recherches, en se laissant aller à son génie naturel, invinciblement porté à tout voir, même les plus grandes choses, sous la physionomie la plus commune et avec les particularités les plus bourgeoises. De là devait résulter un perpétuel contraste, qui ne pouvait manquer d'être fécond en situations plaisantes. Il était bien sûr d'avance que, là où de lui seul il eût excité le rire, il l'exciterait doublement par l'opposition avec son modèle, et que Virgile se chargerait, en quelque sorte, de donner une nouvelle force aux bouffonneries de Scarron. Et combien Virgile ne se prêtait-il pas mieux à cette entreprise, sinon qu'Homère, du moins qu'Horace, Ovide et Lucain ! Et combien ce choix n'était-il pas le plus heureux de tous ! — je n'ose dire le plus judicieux, de peur que le mot ne paraisse déplacé en semblable matière. C'était une étrange aberration du *sens burlesque* de s'attaquer à Horace, qui n'offrait pas de caractères à parodier, c'est-à-dire qui manquait de la plus puissante ressource du genre, à Lucain, le poëte austère, ou plutôt l'historien éloquent et tendu, à qui font défaut et le merveilleux et la variété. Scarron n'eût pas commis cette maladresse.

Que ceux qui n'ont pas lu l'*Énéide*, s'il en est qui ne l'aient pas lue, ne lisent pas le *Virgile travesti :* la plupart des traits de Scarron et les meilleurs seraient perdus pour eux. Mais les autres, ceux-là même qui refuseront le plus complétement leur suffrage au genre, seront certainement frappés, je ne dis pas de l'art (il n'y en pas, à proprement parler, dans Scarron), mais du bonheur singulier avec lequel il trouve toujours le côté burlesque des plus grandes choses, des plus nobles personnages et des plus beaux vers, et de la verve abondante et facile avec laquelle il le met en lumière. A défaut d'atti-

cisme, ils lui reconnaîtront un si riche fonds de bonne humeur naturelle, qu'il est impossible de ne pas se laisser envahir par cette gaieté communicative, dont les grimaces mêmes, — car elle en a quelquefois, — ne trahissent jamais l'effort.

Mais il ne faut pas seulement chercher dans le *Virgile travesti* l'épanouissement d'une haute faculté comique; on y trouve aussi une véritable critique littéraire, souvent sérieuse sous sa bouffonnerie : MM. Guizot et Gérusez l'ont fait remarquer avant nous. Que Scarron fasse de *dame Elise* une grosse, grasse et vigoureuse dondon, camuse, sentimentale, à qui le veuvage pèse; d'Anne, sa sœur, une entremetteuse complaisante; de Cassandre, une faiseuse d'almanachs; de Vénus, une *gouge;* d'Anchise, un bonhomme ennuyeux et paterne; d'Évandre, un vieux radoteur qui se perd en souvenirs puérils et en interminables parenthèses; de Priam (dont le portrait est la perfection du genre), un barbon crédule et curieux; de Junon, une dame acariâtre troublant sans cesse le ménage divin : il n'y a là, d'une part, qu'une bouffonnerie adroite, sachant tourner au burlesque les plus sérieuses peintures par la seule exagération de quelques traits; de l'autre, qu'une satire indirecte de certains personnages historiques ou fabuleux, sans que le poëme de Virgile soit précisément en cause. Mais il n'en est plus de même dès qu'il s'agit d'Énée, qui appartient en propre à l'*Énéide*, et qui *existe* à peine en dehors. Il y a donc autre chose et plus qu'une bouffonnerie dans ce bigot pleurard, un peu niais, prolixe, ennuyeux, tout confit en oraisons jaculatoires et en tendresses inopportunes, que nous voyons reparaître de l'un à l'autre bout dans le *Virgile travesti;* il y a, comme je le disais plus haut, une critique littéraire, et très-finement conçue, quoique écrite souvent avec grossièreté. C'est moins à Énée qu'à Virgile lui-même que s'adresse cette joyeuse parodie. Pour faire son héros, il n'a rien eu à inventer, rien même à dénaturer, dans le sens rigoureux du mot; il n'a eu qu'à appuyer plus fort et à marquer davantage.

Tous les juges ont reproché à Virgile la faiblesse, l'indécision du caractère de son principal personnage, ses larmes continuelles, et cette fastidieuse répétition du *pius Ænas* qui revient à chaque page : ces défauts, Scarron les lui a reprochés aussi à sa manière; il a fait mieux, il les a mis en relief, comme ce critique qui, voulant démontrer à un peintre les mauvaises proportions d'une figure à peine dessinée dans la pénombre de son tableau, accusa plus fortement, en les marquant d'un crayon un peu brutal, mais sans les déformer, des traits que leurs contours vagues dérobaient en quelque sorte aux regards.

Le *Virgile travesti* est plein de vers coulant de source qui sont autant de coups de crayon donnés sur les contours de la figure d'Énée :

> Œneas, pleurant comme un veau...
> Je crois vous avoir déjà dit

Qu'il donnoit des pleurs à crédit
Et qu'il avoit le don de larmes.

Si des caractères nous passons aux détails des faits, nous retrouverons encore, en de nombreux endroits, la critique mêlée d'une façon piquante à la parodie, et toujours, ce qu'il importe de remarquer, avec une incontestable justesse. Scarron relève au passage, d'une façon dont l'auteur le plus irritable aurait peine à se fâcher, les invraisemblances, les impossibilités, les inadvertances de son modèle, tantôt directement, tantôt indirectement, et sans avoir l'air d'y toucher. Ce n'est pas que je veuille lui prêter l'impertinent dessein de se poser en redresseur et en aristarque de Virgile; non : son poëme burlesque ne visait certes pas si haut ; il n'y a vu qu'un magnifique thème à bouffonneries; mais cela ne l'empêche pas, chemin faisant, de poser un doigt malin sur les taches de l'original plutôt par espièglerie d'écolier que par fatuité de critique.

Nous allons citer quelques passages à l'appui de cette remarque, parce que le fait est curieux, et qu'il y a assez à reprocher au goût de Scarron pour qu'il soit équitable de relever ce qui est à son honneur.

Dans le premier livre, Enée et Achate, arrivés à Carthage, examinent une galerie de tableaux,

Mais qui n'étoient pas peints à huile,

ajoute aussitôt Scarron, et voilà l'anachronisme de Virgile discrètement souligné.

Si Énée et Achate demeurent cachés dans la nue plus longtemps qu'il ne semble nécessaire, surtout lorsqu'ils sont assurés de la bonne volonté de Didon, notre auteur ne manque pas de faire dire au dernier :

Passerons-nous ici l'année?
Qu'espérons-nous gagner ainsi?
Nous n'avons plus que faire ici.

A ces passages déjà signalés avant nous, nous en ajouterons d'autres choisis au milieu d'un grand nombre.

Scarron n'a pas manqué de se récrier, toujours avec la même candeur apparente, à propos de ce cheval de bois, l'une des plus singulières inventions de l'épopée :

Je ne sais comment diable ils firent :
Dans ce grand cheval ils bâtirent
Toutes sortes de logements,
Sans oublier des aisements.

Un peu plus loin, Priam interrompt Sinon, qui commence, lorsqu'on lui

demande son histoire, par entretenir ses auditeurs de Palamède, fils de Bélus :

Laissons, je vous prie,
En repos ce Palamedes,
Sa femme et son père Aulides,
Et nous racontez votre vie
Sans tant de généalogie.

Il est vrai que, là, Scarron avait un peu enchéri sur l'original pour avoir le droit de placer cette boutade dans la bouche de Priam.

Après la distribution des récompenses aux vainqueurs dans la course des vaisseaux, il a grand soin de nous faire remarquer l'oubli du poëte :

En cet endroit maître Virgile
Ne nous fait point savoir qui fut
Celui qui ces beaux présens eut.

A propos du rameau d'or que cueille Enée, voici une observation fort juste sous sa forme plaisante :

Messire Marron le compare
A la gomme jaune qui luit
Sur la branche qui la produit.
La comparaison est faiblette,
N'en déplaise à si grand poëte :
Il devoit, en sujet pareil,
Mettre lune, étoile ou soleil.

On connaît le beau vers que Virgile place dans la bouche de Salmonée au Tartare :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

Il n'a qu'un tort, et Scarron va nous l'apprendre :

Cette sentence est bonne et belle,
Mais en enfer à quoi sert-elle?

Une fois là, en effet, il n'est plus guère possible de profiter de cet excellent conseil.

A la théorie déroulée par Anchise à Énée sur les corps et l'âme du monde, théorie d'une poésie élevée, mais dont la clarté n'est pas la qualité première, notre auteur burlesque fait répondre irrévérencieusement par le héros ce que beaucoup de lecteurs se sont dit certainement avec plus de respect :

Ma foi, je ne vous entends pas,
Et dès la quatrième ligne,

Soit que je n'en sois pas trop digne,
Je n'ai rien du tout entendu.

Ailleurs, sa critique est plus générale et va droit à tous les poëtes anciens et aux fictions mythologiques. C'est ainsi que nous représentant Mercure qui s'ajuste des talonnières, comme un postillon mettrait ses bottes, il ajoute :

Car ce dieu ne pourrait sans elles,
Quoique dieu, non plus qu'un caillou,
Voler sans se casser le cou.

S'agit-il de la comparaison classique et si mal fondée des chants les plus mélodieux avec celui du cygne :

Je crois savoir de bonne part
Qu'un cygne, non plus qu'un canard,
N'a pas la voix fort agréable.

Quelquefois même c'est un trait de satire qui s'adresse aux mœurs du temps, aux vices, aux ridicules, aux modes, comme eût pu faire Boileau, par exemple, quoiqu'en un tout autre style. Là, il nous représente Didon parlant un peu gras pour se donner bon ton (liv. I); ici, il exclut des Champs-Élysées (liv. VI)

Les fats qui contrefont les tristes,
Les plus importuns des humains;
Ceux qui montrent leurs belles mains,
Ceux qui se disent sans mémoire,
S'imaginant qu'ils feront croire
Qu'ils en ont plus de jugement...
Ceux qui ne disent jamais mot,
Finesse ordinaire à tout sot
Qui de soi ne peut rien produire,
Et qui croit que, par un sourire
Et par un silence affecté,
Il couvre sa stupidité.....

On trouve ainsi plus d'une page, dans le *Virgile travesti*, où se montre l'observateur à côté du bouffon.

Il y a plus : parfois le bout de l'oreille du *philosophe* (si l'on veut bien me passer ce mot singulier en parlant de Scarron) apparaît derrière le masque grotesque, et le poëte profite des libertés du genre pour glisser son utopie sous le couvert de Virgile. Avant l'auteur de *Télémaque*, Scarron avait rêvé sa ville de Salente, et il nous a tracé son idéal en nous montrant (liv. I) la manière dont la reine rend la justice et fait la police de Carthage.

Scarron a cinq ou six sources où il va puiser habituellement son burlesque, et des procédés dont on peut noter les diverses allures. Tout son poëme est une mascarade triviale, un travestissement ultra-familier des caractères, des

faits et du langage, une antithèse perpétuelle entre la grandeur des actes et la manière dont ils sont racontés, la grandeur des personnages et la façon dont il les peint. Il aime à mettre à l'improviste sur les lèvres d'un héros une réflexion bien bourgeoise, un point de vue sentant son petit rentier du Marais. Énée, par exemple, demande à Jupiter, pour éteindre l'incendie de ses navires, un peu de cette pluie qu'il donne si souvent en abondance,

Alors qu'on s'en passeroit bien,
Qu'un chapeau neuf ne dure rien.

Quand le fils d'Anchise abandonne si singulièrement Didon, Scarron, enveloppant sa critique sous son air de bonhomie habituel, ajoute encore une remarque du même genre :

Il gratte et regratte sa tête
Pour trouver un prétexte honnête
De quitter ces aimables lieux...
Je conseillerois le beau sire
De s'en aller sans en rien dire,
Quitte pour crier au larron.
En cet endroit, maître Maron
N'a point approfondi l'affaire,
Tellement qu'il se peut bien faire
Que maître Æneas étoit soûl
D'avoir toujours femme à son cou.

Cette naïveté, vraie ou feinte, tantôt narquoise et moqueuse, tantôt d'une innocence extrême, est un des principaux mérites de Scarron.

Énée retourne chez lui pendant la mêlée pour sauver sa famille; il frappe rudement à sa porte; les siens ont peur :

On me cria par la fenêtre
Que l'on n'ouvroit jamais la nuit,
Et que je faisois trop de bruit.

Ailleurs, il nous montre son héros faisant *apporter pinte* pour une libation et la répandant *sans en boire*,

Chose très-difficile à croire!

Il aime ces étonnements et ces réflexions *bonasses* qui abondent sous sa plume. « Un vilain vent, sans dire gare, » vient-il fondre sur Énée, sans respect pour le discours qu'il est en train de débiter aux Troyens :

Il falloit qu'il fût bien barbare
D'attaquer un homme si bon,

ajoute avec indignation notre poëte.

C'est encore avec la même candeur qu'il proteste à chaque instant de sa véracité, surtout dans les passages les plus invraisemblables. Il s'écrie, la main sur le cœur : « Maudit soit qui ment ! » Il prend le contradicteur à partie :

Certain auteur a dit que non,

et il le réfute avec une conviction profonde.

Partout apparaît ainsi, dans le *Virgile travesti*, une espèce de « naturel enfantin, » comme l'a dit M. Guizot, de mouvement primesautier d'une grande vérité comique.

Un des moyens les plus fréquents de Scarron, c'est l'emploi des anachronismes, mais si naturellement amenés et si naïvement plaisants, qu'on les croirait faits par quelque bon bourgeois ignorant qui traduirait Virgile sans y entendre malice. Lorsque le héros aborde sur la terre africaine après un long voyage que notre auteur compare à ceux du Juif-Errant, il brûle avant tout de

... Savoir si les habitants
Sont chrétiens ou mahométans.

Didon, en voyant sortir Énée de la nue, bien frisé, couvert de poudre et de jasmin, fait, de saisissement, le signe de la croix. A table, elle commence par dire dévotement son *Benedicite*. Pygmalion tue Sichée d'un coup d'arquebuse à rouet tandis qu'il récite son bréviaire. Mézence est un farouche blasphémateur qui ne va jamais à confesse.

Ces anachronismes inattendus, d'un irrésistible effet sur les natures les plus hypocondriaques, Scarron les tire surtout de ses habitudes, de ses idées familières, de tout ce qui l'entoure. Que la Sybille fasse à Caron l'éloge d'Énée, par exemple, elle ne manquera pas de dire qu'il n'est *point Mazarin*. Mais, si je voulais tout citer, je n'en finirais pas.

Puis, c'est l'intervention soudaine de la personnalité du poëte burlesque, en un retour familier qu'il fait sur lui-même, dès que l'occasion s'en offre. Il nous représente :

Messire Æneas, dont l'esprit
Ne songeoit alors qu'à Carthage,
Et bien moins à faire voyage,
Que moi, cul-de-jatte follet,
Ne songe à danser un ballet.

Scarron a sans cesse aussi recours à l'énumération comique. Doué d'une imagination qui lui faisait trouver dans chaque événement, avec une prosaïque abondance, les moindres détails, surtout les plus vulgaires, il ne manque pas de les aligner les uns après les autres, donnant ainsi à ses narrations un grand air de vérité bourgeoise et triviale.

Ajoutez à tout cela des digressions nombreuses et presque toujours excellentes, assez semblables à celles de ces conteurs bavards et prolixes, mais amusants, dont certaines comédies ont tiré si bon parti, qui commencent un récit, s'accrochent à tous les incidents et dérivent à toutes les parenthèses.

Quelques passages, peu fréquents et peu longs, il est vrai, ont été rendus avec un certain souffle poétique, et pourraient passer pour une vraie, pour une belle traduction. Telle est l'invocation de Didon lorsqu'elle va mourir :

Soleil qui chauffes l'univers,
Qui tout vois et qui tout regardes,
Et, par les rayons que tu dardes,
Produis la lumière et le jour,
Vis-tu jamais plus lâche tour?
Junon, qui sais toutes ces choses,
Et qui peut-être me les causes;
Et toi, ténébreuse Hecaté,
Toi qui, par mon ordre, as été
La nuit aux carrefours hurlée,
Et par tes saints noms appelée;
Dames des ténébreux manoirs,
Vengeresses des crimes noirs;
Dieux de la moribonde Élise,
Si la vengeance m'est permise,
Prenez, justes divinités,
Part en mes maux, et m'écoutez!

Du reste, tout le désespoir amoureux de Didon, après la trahison d'Énée, est rendu avec une vigueur et un mouvement singuliers, surtout dans ses imprécations, dont l'extrême familiarité n'enlève rien à l'extrême énergie. Par ces endroits, comme aussi par beaucoup d'autres plus exclusivement burlesques, on peut voir que Scarron entend très-bien son auteur. Il en comprend à merveille la langue et les beautés, souvent même bien mieux que tel qui l'a sérieusement traduit. Il n'y a pas un contre-sens dans le *Virgile travesti*.

Notre auteur diffère complétement, et bien à son avantage, des travestisseurs dont la parodie est une arme de guerre, et qui veulent déprécier un poëte en l'habillant en burlesque. Ceux-là sont sacriléges et maladroits. Scarron n'a été qu'espiègle et quelquefois taquin. Jamais il n'a amoindri Virgile à mes yeux : en relisant le poëte latin après cette mascarade inoffensive, mon admiration, quand elle ne s'est pas accrue par le contraste, n'a pas baissé d'un degré.

Pour être apprécié justement, le burlesque de Scarron doit être considéré dans ses rapports avec sa personne : ce point de vue seul peut en compléter l'intelligence et en expliquer la nature. Le genre est en relation intime avec lui, avec sa maladie, ses souffrances, sa position toute particulière. On peut

dire qu'il lui est propre et comme réservé. Ceux même qui le condamnaient le plus sévèrement chez les autres, pour la plupart le comprenaient et l'excusaient chez lui, soit parce qu'ils le considéraient comme le produit spontané d'un génie particulier et irrésistible, soit parce que ses douleurs extraordinaires semblaient autoriser comme antidote une extraordinaire gaieté. On pardonnait tout à ce pauvre cul-de-jatte, stoïcien d'une nouvelle espèce, en qui s'était conservée, accrue par les souffrances physiques, fomentée par la goutte, la lymphe et la paralysie, la séve du vieil esprit gaulois, s'échappant en ramifications bizarres, comme ces branches folles qui poussent sur un tronc difforme.

Mille auteurs ont cultivé le burlesque : seul, Scarron y a vraiment réussi; seul peut-être, au moins à son époque, il a mis du goût dans un genre antipathique au goût ou que du moins le goût voit avec une juste défiance, s'il ne le réprouve pas absolument. Il est le classique et le seul classique de la littérature burlesque. Il a cette grande et incontestable marque de supériorité, d'avoir incarné en lui et fini le genre, comme ont fait la Fontaine pour la fable, et Béranger pour la chanson. Le burlesque c'est lui, et lui c'est le burlesque. Il en est resté la personnification, le seul représentant admis : on peut dire que littérairement le burlesque n'existe pas en dehors de lui, et que plus le genre semble méprisable, plus notre auteur mérite de louanges d'avoir su le relever à ce point, même aux yeux de beaucoup de juges sévères.

On a souvent avancé que l'influence morale de madame Scarron s'apercevait dans les derniers livres du *Virgile travesti*, comme dans la seconde partie du *Roman comique ;* ceux qui l'ont dit, n'ont pas bien lu ces derniers livres : le septième est au moins aussi libre que n'importe quel autre [1], et le ragment du huitième ne le cède guère aux précédents. Ce n'est pas qu'il y ait du libertinage dans Scarron, mais il y a trop souvent des mots et des phrases cyniques, des grossièretés de mauvais ton et de mauvaise compagnie, qui étaient encore chez lui une nouvelle forme de plaisanterie. « Cet homme-là n'est pas un empoisonneur, disait Voltaire de Beaumarchais : il est trop drôle. » Scarron n'est pas immoral, dirons-nous aussi : il est trop drôle. On trouve parfois chez lui le libertinage de la plume, jamais celui du cœur.

Revenons à ses défauts. Il en a d'autres, qui sont produits par ses qualités

[1] Cela viendrait encore à l'appui de l'opinion que nous avons déjà émise, après M. Walckenaër, que le mariage de Scarron, généralement fixé à 1650 ou 1651, n'est, en réalité, que de 1652. Loret, d'ailleurs, comme nous venons seulement de nous en apercevoir, le dit expressément (édit. Jannet, p. 305), et Loret est informé jour par jour de tout ce qui se passe autour de lui. Alors il est tout simple que madame Scarron n'ait pu influer sur la composition de ce septième livre, qui parut la même année, et qui était probablement terminé lors du mariage.

même, car dans l'emploi de ces procédés naturels dont nous parlions plus haut, Scarron en vient à se copier, ou s'arrête à des circonstances triviales, mais qui n'ont rien de plaisant. Dans le seul fragment du huitième livre qu'il a traduit, il arrive deux fois, par exemple, que des coups d'encensoir mal dirigés font choir toute la braise et causent des accidents divers qu'il est facile de s'imaginer. A chaque instant on voit le héros ou les Troyens rire de contentement comme des fous, danser et *se claquer la fesse* en signe de joie. Plus souvent encore reviennent d'autres plaisanteries peu délicates, qu'il serait plus malaisé de citer, et ces répétitions d'idées amènent naturellement des répétitions de mots. Scarron admet trop facilement toute bouffonnerie qui lui passe par l'esprit : ses habitudes et son tempérament ne le disposaient ni à la sévérité ni au choix. Et puis les nécessités de la rime amèneront sous sa plume l'idée la plus inattendue, le mot le plus éloigné de ce qu'il voulait dire d'abord ; et il n'est pas homme à se creuser la tête pour se mettre d'accord avec la logique, comme il l'avoue en maint endroit de son poëme. Le plus bizarre détail, au contraire, suggéré par le besoin d'une consonnance, sera toujours le bienvenu, et c'est ainsi qu'on peut expliquer bien des traits non-seulement grossiers, mais fades et sans aucun sel, qui ne viennent évidemment là qu'à défaut d'autres meilleurs, qu'il lui eût fallu plus de travail pour adapter à son vers. C'est un écolier en rupture de ban, à qui tout est bon pour jouer des niches au maître, fût-ce, au besoin, les choses les plus insignifiantes. Où ne peut conduire, d'ailleurs, la nécessité d'une parodie et d'un rire continus, même quand le sujet n'y prête pas, même quand l'esprit, mal disposé, ne se trouve point en verve? La prolongation de cette plaisanterie qui se ressemble trop, ne tarde pas à fatiguer. Joignez-y cette prolixité que rien n'arrête et qui va toujours avec une verve prosaïque et quelque peu monotone. Souvent heureux, en effet, et fertile en gais développements, ce flux de paroles n'est parfois que la stérile abondance d'un flot sans saveur et sans force, un robinet d'eau de Seine, ouvert et coulant avec la même facilité monotone et banale.

A certains endroits même, le dégoût, que l'auteur ne semble pas connaître, saisit le lecteur le moins ombrageux, et il est quelques passages où l'éternelle et impitoyable parodie du cul-de-jatte révolte comme une cruauté et une profanation. Tel est, dans le deuxième livre, — un de ceux, du reste, que Scarron a parodiés avec le plus d'entrain, — l'endroit où Pyrrhus tue Polyxène sous les yeux de son père, et surtout le vieux Priam lui-même. Il répugne de voir un bouffon grimacer en un pareil sujet consacré par l'attendrissement de nos souvenirs, et il nous semble qu'on ne peut se jouer ici du poëte sans se jouer par là même des sentiments qu'il a exprimés avec une si noble et si touchante poésie.

Si nous passons au style du *Virgile travesti*, il faudra bien avouer que

rien n'en égale la négligence et le sans-façon. En dehors de ses incorrections fréquentes, il a des périodes qui n'en finissent pas et s'embrouillent si bien, se tiennent si peu, qu'il est parfois impossible d'y voir clair ; d'innombrables parenthèses s'enchevêtrant les unes dans les autres, comme en ces conversations familières où l'on perd à chaque instant de vue son point de départ, quitte à le rattraper ensuite de la façon qu'on pourra. Le vers est rempli d'étranges licences, les unes encore tolérées alors, quoiqu'elles fussent rejetées par les poëtes soigneux, les autres qu'il admet de son propre chef. Mais à quoi bon lui en faire des reproches? Scarron sait parfaitement tout cela, et il vous le dira lui-même; il est le premier à se moquer de lui au besoin, et il se moquera de vous si vous mettez vos lunettes pour le juger sérieusement. Écoutez-le interrompant le récit des amours de Didon et d'Énée pour faire contre les mauvais rimeurs une tirade où il ne s'épargne pas plus que les autres :

Tels rimeurs mériteroient bien,
D'être nommés rimeurs de rien,
Ou bien rimeurs à la douzaine.
Ceci soit dit pour prendre haleine :
Si quelqu'un n'en est pas content,
Il en peut de moi dire autant;
Je crains fort peu les coups de langue.

Que répondre à cela? Avec un auteur de ce tempérament, la critique perd ses droits.

Tous ces défauts et d'autres encore, mais contre-balancés par les qualités que j'ai dites, n'empêchent pas que le *Virgile travesti* ne soit un ouvrage original, digne du succès qu'il obtint et qui atteignit parfaitement son but principal, après tout, celui d'exciter la gaieté et de tenir les lecteurs en joie. Je sais bien qu'on ne peut le lire longtemps de suite; il a besoin d'être pris à petites gorgées et, pour ainsi dire, page par page : cela tient à sa nature même, à la sujétion de suivre l'original pas à pas, au besoin qu'éprouvent les esprits les plus frivoles de se reposer de la raillerie et du rire. Il en est ainsi de toutes les œuvres où les plaisanteries se suivent sans interruption; les *Plaideurs* en sont une preuve, et, dans un tout autre genre, le livre de Rabelais.

VICTOR FOURNEL.

POÉSIE

RONDELS

Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

CHARLES D'ORLÉANS, *Rondel*.

MA MIE

J'aimerai jusqu'au dernier jour
La bouche et les yeux de ma mie :
Sa bouche ! une rose endormie,
Si fière, avec ce pur contour !

Ses beaux yeux, arrosés d'amour,
Chassent la tristesse ennemie.
J'aimerai jusqu'au dernier jour
La bouche et les yeux de ma mie.

Ces chers talismans, sans retour
Maintiennent mon âme affermie;
Mieux qu'une docte académie,
Ils me conseillent tour à tour :
J'aimerai jusqu'au dernier jour
La bouche et les yeux de ma mie.

LES NYMPHES

Les Nymphes courent dans les bois
Au temps où naissent les pervenches :
On voit passer leurs formes blanches;
On entend leur rire et leurs voix.

Le malheureux cerf aux abois
Fuit, en se déchirant aux branches.
Les Nymphes courent dans les bois
Au temps où naissent les pervenches.

Sur les pics éclatants et froids
Déchirés par les avalanches,
Elles vont prendre leurs revanches,
Tenant leur flèche au bout des doigts.
Les Nymphes courent dans les bois
Au temps où naisseut les pervenches.

LE DIEU CAPRICE

Eh bien, c'est dit, rends-moi mon cœur,
Puisque tu n'en fais rien, Clarisse.
Il n'est désert qui ne tarisse
La plus généreuse liqueur.

L'Amour avec un air moqueur
Me montre à sa belle nourrice.
Eh bien, c'est dit, rends-moi mon cœur,
Puisque tu n'en fais rien, Clarisse.

La modiste et le chroniqueur
Tremblent que l'œillet ne fleurisse;
Voici venir le dieu Caprice
A côté d'Avril son piqueur.
Eh bien, c'est dit, rends-moi mon cœur,
Puisque tu n'en fais rien, Clarisse.

LA PETITE VÉRONIQUE

J'ai vu mettre dans le tombeau
Notre petite Véronique.
Jeté sur sa blanche tunique,
Jamais le lys ne fut plus beau!

Mon âme, lambeau par lambeau,
Va rejoindre sa fille unique.
J'ai vu mettre dans le tombeau
Notre petite Véronique.

Les rossignols et le corbeau
N'ont qu'un même chant ironique;
Le Soir, dans l'étang sardonique,
Agite son rouge flambeau :
J'ai vu mettre dans le tombeau
Notre petite Véronique.

LE VIN DE NUITS

Versez-moi ce grand vin de Nuits;
Jamais je ne m'en rassasie.
Je veux boire à ma fantaisie :
Tant pis pour qui frappe à mon huis!

Est-ce toi, démon qui me nuis,
Et par qui j'ai l'âme saisie?
Versez-moi ce grand vin de Nuits;
Jamais je ne m'en rassasie.

Arrière, trahisons, ennuis,
Fureur, démence, jalousie!
O délicieuse ambroisie!
Voici la plus belle des nuits!
Versez-moi ce grand vin de Nuits;
Jamais je ne m'en rassasie.

LE LAURIER

Sur la place où je dormirai
Viendra croître un laurier sauvage;
La muse, dans un long veuvage,
Pleurera mon luth admiré.

Mon regard, par le ciel doré,
Ne connut honte ni servage.
Sur la place où je dormirai
Viendra croître un laurier sauvage.

Je veux, de flammes entouré,
Ivre d'un immortel breuvage,
Aborder sur le noir rivage
En tenant mon rameau sacré.
Sur la place où je dormirai
Viendra croître un laurier sauvage.

A ÉMILE DESCHAMPS

QUI, LE 5 JANVIER, M'A ENVOYÉ UN RUBAN DE LA LÉGION D'HONNEUR QU'IL AVAIT PORTÉ

Ne court-on pas au ciel de la patrie
Les pieds sanglants et le sein déchiré?
Ton souvenir silencieux me crie :
« Va devant toi! » C'est bien, frère, j'irai!

Ce cher ruban, dont la pourpre étincelle,
Parle et me dit : « J'ai brillé sur un cœur
Brûlé cent fois par les baisers de celle
Qui verse à l'homme une chaude liqueur.

Poëte, suis la radieuse amante
Au front vermeil ! Celui qui m'a porté
But dans ses bras à la coupe écumante
Et proclamait sa muse avec fierté.

Fais comme lui ! Cette vierge farouche
Avait posé ses lèvres, comme un dieu,
Sur son visage : il laissait voir sa bouche
Toute meurtrie à ces charbons de feu.

Fais comme lui, que ton âme s'élance !
Chante, doux cygne, amoureux des cieux clairs,
Pour l'ouragan et pour l'affreux silence,
Pour la nuit noire et les rouges éclairs.

Chante, ô douleur ! quand, jalouse des fêtes
Où leur amour brilla comme un flambeau,
La pâle Mort prend le chœur des poëtes
Pour les coucher dans l'horreur du tombeau.

Quand, sous l'acier d'une eau dormante et morne,
L'Indifférence, effroyable Achéron,
De son flot noir mord le désert sans borne,
Fais tressaillir le luth et le clairon !

Et prends pitié de cette heure, où s'efface
Sous les glaçons d'un hiver meurtrier
Le soleil fauve à crinière vivace
Qui fit jadis croître le grand laurier ! »

THÉODORE DE BANVILLE.

DE LA

GRAVURE SUR PIERRES FINES

D'où vient le sentiment que les pierres précieuses inspirent? La cupidité en serait-elle le principe? Et l'estime singulière qu'on leur porte aurait-elle pour mesure le prix attaché à la monnaie d'or? Il me semble qu'on ne les admire qu'à cause de leur beauté même, et qu'en les admirant on oublie les richesses humaines qu'elles représentent. On connaît l'amour de l'homme pour lui-même, et l'on n'ignore point qu'une sympathie secrète le pousse vers tout ce qui se rapproche de sa nature. Je ne voudrais point me perdre ici dans des conjectures vaines, mais il est possible que le monde extérieur ne soit qu'un symbole sublime de ce monde invisible que l'on sent, que l'on poursuit sans cesse, et que l'on ne fait que deviner à travers mille voiles. Le diamant ne paraît beau peut-être et n'agit si fortement sur l'esprit de l'homme que parce qu'il est l'image sensible de l'une de ses plus grandes facultés. Sa limpidité, son éclat et ses feux, qui ne sont que le résultat de la force extraordinaire qui a réuni toutes ses parties, en font comme l'emblème de cette puissance libre, lumineuse, concentrée qu'on appelle l'intelligence. Voilà pourquoi il plaît à l'homme. Il est certain que dans la plupart le sentiment que j'indique est dans une confusion extrême; on l'ignore, mais on en est rempli. Il serait vraiment étonnant qu'il suffît de n'avoir point conscience de son être pour échapper à l'harmonie du monde. Oui, si le plus grand nombre est ébloui à la vue du diamant, c'est qu'il reconnaît là une puissance inconnue qui l'attire, qui le trouble et qui pourrait bien le conduire fort loin. L'honnête homme y voit la nature se renfermant dans les limites les plus étroites et y faisant éclater sa puissance et sa perfection; il y trouve l'image de l'ordre le plus grand dans une magnificence inouïe, et il se recueille en son âme qui est réglée d'après les mêmes lois.

C'est de cette émotion mystérieuse que naît le goût de la pompe et du faste. Mais cette émotion, en devenant plus exquise et plus pure, fait éclore l'amour de l'art, c'est-à-dire le sentiment vif et profond de la beauté. La vaine inquiétude de l'ostentation le cède alors aux plaisirs sublimes de l'esprit. En effet, les matières précieuses ont une magnificence confuse qui convient au trouble et à l'ardeur de l'âme humaine; mais l'art en dégage, pour ainsi dire, les principes secrets, et alors elles s'adressent directement à ce qu'il y a de lumineux et de divin dans l'être. Il a fallu des siècles et une grande culture morale pour transformer les pierreries en incises et en camées. Mais le diamant a été gravé rarement : la cause en est dans sa dureté extrême et son prix absolu. On peut citer cependant parmi les artistes qui l'ont incisé Jacques de Trezzo, Clément de Birague, Charadossa, Natter et Costanzi. On trouve aussi très-peu d'incises parmi les rubis; mais c'est sur une de ces gemmes de flamme que Dominique de' Camei a imprimé le portrait de Ludovic le Maure, et Coldoré celui de Henri IV, roi de France. Les améthystes, plus douces que des fleurs de pensée et plus riantes qu'on vin joyeux, portaient surtout les images de Bacchus : elles préservaient de l'ivresse, et l'on connaît la fine épigramme de Platon le jeune sur celle d'une reine. On a gravé encore les émeraudes aux rayonnements si tendres, les saphirs d'azur, les topazes dorées, les hyacinthes, les grenats, le cristal de roche, la nacre, l'ambre et le corail. Mais ce sont surtout les sardoines et les cornalines que l'on emploie pour les incises; les agathes-onyx, aux couleurs variées, sont réservées pour les camées.

On appelle incises, comme chacun sait, les pierres gravées en creux, et camées celles qui le sont en relief. Les Asiatiques, les Égyptiens et les Étrusques ont connu cet art; mais les Hellènes l'ont pratiqué d'une manière plus heureuse. On ignore à quelle époque on a commencé à graver les gemmes; il paraît qu'elles ont servi d'abord de sceaux et de cachets, et qu'elles enrichissaient les anneaux; mais quelle est l'origine des anneaux eux-mêmes?

L'origine en est obscure, comme toutes les origines. Des poëtes ont imaginé que Prométhée, devenu libre, fut obligé de porter au doigt un anneau fait avec ses chaînes de fer; un fragment de roc du Caucase y était enchâssé. Ainsi les hommes ont su flatter leur vanité par l'emblème sensible de la servitude. On a dit que cette origine appartenait à la fable : il faut convenir que l'histoire est souvent moins philosophique que la fable. Plutarque parle de l'anneau d'Ulysse, sur lequel un dauphin était gravé. Personne au monde n'ignore qu'Hélène se servait comme cachet d'une gemme dont la gravure était singulière. Mais il est une bague que rien de problématique ne voile, c'est celle qui, dans les siècles, semble jetée comme un gage charmant parmi les jeux terribles de la fortune. Tout le monde connaît l'histoire de l'anneau

de Polycrate, tyran de Samos. Une pierre l'enrichissait. Pline assure que c'était une sardoine-onyx, et qu'on l'a voyait de son temps à Rome, au temple de la Concorde, enfermée dans une corne d'or. Il est certain que c'était une émeraude. Théodore y avait gravé une lyre, et elle servait de cachet au prince. Ce Théodore, statuaire de génie et ciseleur plein de goût et de grâce, avait encore le mérite de graver sur pierres fines le plus admirablement du monde. Les événements singuliers auxquels ses œuvres ont été mêlées ont encore ajouté à sa gloire; car il se dégage de certains faits je ne sais quoi qui s'adresse à l'imagination et à ses mystères.

Mnésarque, père de Pythagore, fut son contemporain et son émule. Les Grecs avaient une raison d'aimer les pierres gravées qui leur était toute particulière. La richesse de la matière et la beauté de l'œuvre d'art flattaient en secret leurs goûts nobles et doux; ils les aimaient même en honnêtes gens, car la raison a si délicatesse et sa grâce comme le sentiment. Les plus belles faisaient partie du trésor déposé dans l'opisthodôme du Parthénon à Athènes. Ce fut sous Alexandre que cet art fut porté à sa perfection. Pyrgotèle le pratiqua avec gloire. On sait qu'un édit d'Alexandre défendit à tout autre que cet artiste de graver son portrait sur pierre fine. Phrygillos et Thamyros avaient précédé Pyrgotèle. Après lui on peut citer encore Apollonide, Cronios, Polyclète et ensuite Dioscoride. Les Étrusques avaient fait connaître les pierres gravées aux Romains; les Hellènes leur en inspirèrent l'amour. Les victoires de Scipion l'Asiatique et de Manlius firent passer dans les mœurs le sentiment curieux des vases d'argent ciselés et des tissus magnifiques; celles de Mummius mirent à la mode les tableaux et les vases de Corinthe; mais ce furent celles de Pompée qui créèrent le goût des perles et des pierres précieuses. Il dédia dans le Capitole la dactyliothèque de Mithridate. Tout le monde sait que ce Mithridate unissait à une profondeur d'esprit étonnante une délicatesse d'âme exquise. Il était du nombre de ces hommes rares qui savent goûter les délices des âmes tendres tout en méditant les desseins les plus singuliers et en les accomplissant. Son écrin était un splendide amas d'incises et de camées.

Le candélabre tout enrichi de gemmes du roi Antiochus, et volé par Verrès, était aussi une véritable collection glyptographique. Sur le cachet de Jules César était gravée l'image de Vénus, et celui de Pompée portait un lion tenant une épée. Un Bacchus ornait l'améthyste de Cléopâtre. Le sceau d'Octave fut d'abord un sphinx; il avait trouvé cette gemme parmi les bijoux de sa mère, et il s'en servit pendant les guerres civiles. Mais les gens qui rient de tout, parce qu'ils connaissent le secret de tout, s'égayèrent fort sur cet emblème de la perfidie énigmatique. Octave l'abandonna; il prit la tête d'Alexandre; il fit ensuite graver la sienne par Dioscoride, et l'effigie d'Auguste devint le sceau de l'empire. On ne doit pas confondre ici le cachet de

Néron, sur lequel étaient gravés Apollon et Marsyas, avec son émeraude taillée à la manière de nos verres concaves : cette émeraude lui servait de lorgnon pour regarder au soleil les combats des gladiateurs ; car le souverain avait la vue basse et tendre. Les deux vases de cristal qu'il affectionnait par-dessus tout étaient ornés de sujets tirés des poëmes d'Homère ; le travail en était accompli. Il les brisa contre terre à la nouvelle de sa déchéance et de la défection de l'armée.

L'art de la gravure eut encore quelque éclat sous le Bas-Empire, pratiqué qu'il était par Chœremon, Phocas et Nicéphore. Le saphir de Constance est célèbre : cet empereur y était représenté attaquant un sanglier près de Césarée de Cappadoce.

Les incises ne servirent pas uniquement de cachets, elles firent partie encore, avec les camées, de la toilette magnifique des femmes : la coiffure et les vêtements en furent ornés ; les bracelets, les ceintures et les agrafes en furent enrichis. Cette parure devint proprement le goût du siècle. Il est à remarquer que les bizarreries de la mode touchent aux bizarreries de la conscience : il fut très-galant à une certaine époque de porter les pierres gravées en manière de talismans, d'amulettes et d'abraxas. Après la chûte du monde romain, tout tomba dans la confusion ; on aurait dit qu'un désordre secret avait bouleversé les puissances de l'être : l'esprit humain était dissous. Le seizième siècle se leva sur le monde comme une divine aurore.

Laurent de Médicis, surnommé le Magnifique, parce que son âme l'était, eut la gloire de contribuer au réveil du génie humain assoupi. Son goût délicat ne pouvait lui faire mettre en oubli la gravure sur pierres fines. Ce fut pendant ces années heureuses que fleurit à Florence Jean Corniuole, ainsi nommé parce que ses gravures en creux sur *cornalines* étaient vraiment admirables. A la même époque, brillait à Milan Dominique de' Camei, célèbre par la perfection de ses camées. Mariette, qui a traité ces matières avec art et avec science, donne une longue liste des élèves et des imitateurs de ces deux maîtres ; il cite entre autres, d'après Vasari, Jean Bernardi de Castel-Bolognèse, Matthieu del Nassaro, Alexandre Cesari, Valerio Belli Vicentino, Annibal Fontana et Clément Birague, qui grava sur un diamant le portrait de don Carlos, gage d'amour destiné à l'archiduchesse Anne.

Il est des siècles pendant lesquels les génies en tout genre abondent comme les fleurs au printemps ; mais bientôt la nature semble épuisée, elle se repose toute pénétrée de secrètes langueurs. L'Italie connut cet état. Ce fut alors que Coldoré parut en France. Il surpassa les Italiens dans l'art de graver en relief. Ses camées sont d'une finesse et d'une vérité extrêmes. Mais ce qui est étrange, c'est que la vie de cet artiste soit à peu près inconnue. On sait qu'il s'appelait de Fontenay, qu'il vécut sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, qu'il travailla pour ces princes et qu'il fit très-bonne figure à la

cour. Mais les événements de sa vie sont de véritables problèmes. Ses œuvres seules restent, et cela suffit à sa gloire. Après Coldoré, les deux Maurice et Certain eurent quelque éclat en France. Le dix-huitième siècle produisit encore Flavius Sirlet, les Costanzi, Dominique Landi, François Ghinghio, Laurent Natter et Antoine Pikler, l'aïeul de Louis Pikler, un contemporain qui a pratiqué cet art délicat et magnifique qui paraît si étranger aux goûts de notre siècle.

Je demande pardon à ceux qui me lisent des détails dans lesquels je suis entré. Ce n'est pas pour en faire gloire assurément. Mariette les a multipliés; je n'ai eu qu'à choisir dans cette riche profusion. Des glyptographes plus modernes, les Murr, les Millin, et les excellents travaux de M. Lenormant m'ont servi à les vérifier. D'ailleurs je ne connais rien au monde de plus vain que les jeux de la mémoire. Resserrer dans une page les extraits de mille auteurs divers me paraît être une occupation aussi sérieuse que celui qui consiste à faire passer devant une glace des images fugitives, et qui ne laissent rien d'elles-mêmes. Ce divertissement ne peut intéresser qu'à la condition d'avoir un but secret et nécessaire.

Il est certain que plusieurs statues antiques qui existent encore sont gravées sur des pierres précieuses : l'Hercule Farnèse et le groupe du Laocoon se retrouvent sur des cornalines. On peut donc affirmer que des figures de certains chefs-d'œuvre anéantis pour jamais revivent sur des pierres fines : le baron de Stosch a cru reconnaître sur une émeraude le *Sauroctone* de Praxitèle, et Mariette, le Colosse de Rhodes sur une cornaline du musée de Florence. Il est probable que les graveurs de la Grèce et de Rome travaillaient à la manière de Louis Pikler, qui, de nos jours, a reproduit sur ses plus belles pierres les statues et les bas-reliefs de Canova et de Thorwaldsen. Il est inutile de faire remarquer combien cela est important au point de vue de l'art et de l'histoire.

Je demande encore la permission ici d'exprimer une opinion, problématique peut-être, mais que je crois vraie, et qui, dans tous les cas, ne troublera jamais les affaires du monde. Il est une société d'esprits pour qui le temps n'existe pas. Les sabliers peuvent le mesurer, et les montres d'or le diviser, ce n'est pas pour eux que sont établies la mesure et la division ; ils s'inspirent sans s'imiter, et ils s'unissent sans se confondre. On a donné des noms à ces esprits ; on les appelle Phidias, Polygnote, Michel-Ange, Raphaël... On ne peut les nommer tous, parce qu'ils sont sans nombre, quoique choisis.

Les pierres gravées ont servi singulièrement à cette intelligence secrète, établie entre les génies des différents âges. Le plafond de la chapelle Sixtine en est une preuve prise au hasard entre mille autres. Ceux qui disserteut sur les beaux arts, au lieu de les pratiquer, peuvent discourir à leur aise sur

cette matière : les théories et les systèmes amusent un instant les oisifs, et tombent le moment d'après dans un éternel oubli ; mais l'entente mystérieuse dont il est ici question est la gloire du monde et en fait les délices.

Il appartient à notre siècle, le plus grand de tous, quoique un peu inquiet, de donner une vie nouvelle à cet art de la gravure qui semble languir. J'ai rêvé bien souvent à ces pages d'amour que l'on échange avec mystère : elles sont plus parfumées que les fleurs à l'aurore, et plus galantes que des sonnets d'Italie ; mais pas une d'elles n'est frappée d'un cachet passable. Eh quoi ! n'y a-t-il plus d'artistes en Europe ? Pour avoir un sceau gravé avec goût, les amoureux seront-ils obligés d'aller à Delhi, chez Bude-Oo-Deen ? Mais Delhi n'existe guère, et où trouver Bude-Oo-Deen à cette heure ? Il me semble encore que, de nos jours, la parure des femmes a reçu toute sa perfection ; mais des camées travaillés avec art en relèveraient la magnificence. Une agathe-onyx d'un goût noble rattache fort bien les plis d'un cachemire ; et si j'étais aussi savant qu'une *Gazette de Modes*, j'indiquerais tout l'usage heureux que l'on en pourrait faire. Mais la parure doit le céder à l'art. Nos sentiments, nos pensées et nos rêves ont pris une forme incomparable dans les créations des peintres, des statuaires et des poëtes de notre époque. Pourquoi ne chercherait-on pas à les fixer encore par la gravure sur pierres fines? Il ne s'agit pas d'imiter vainement les antiques. Noël Marchant n'a-t-il pas gravé avec le plus rare bonheur le comédien Garrick apercevant l'ombre de Shakspeare ? Des harmonies inconnues reposent : elles s'éveilleront demain dans un jeu de comédie, un motif de musique, un pas de danse, un trait d'émeraude.

FERDINAND FOUQUE.

LA PASSION DANS LA NATURE

Ne regardez jamais la nature au travers de la passion : si vives que soient vos impressions, faites silence et attendez; quoi que puisse dire votre cœur, il vous trompe, car il se trompe; son éloquence est mensongère, et, cantique d'action de grâccs ou cri de détresse, son premier mot est une erreur, presque un blasphème. Ce sont des sensations nouvelles et intenses qui vous ont jeté dans ce désordre, et ce que vous prenez pour de l'élévation n'est que de l'agitation. La passion ne sanctifie point l'âme comme on se plaît à le proclamer et comme on finira par le croire. Ce qu'elle a touché ne s'est jamais transformé en or, ce qu'elle a rêvé ne s'est jamais trouvé conforme au vrai; elle a le pouvoir d'enivrer, elle n'a pas le privilége d'ennoblir; si son œil s'arrête sur la nature, c'est pour en faire la complice de ses fictions et de ses délires. Chez l'homme passionné, la personnalité triomphe et déborde; il est le centre, il est la mesure et rapporte tout à soi. Comment, dans un pareil état de l'âme, pourra-t-il contempler et comprendre la solitude? elle ne lui parle que de Dieu et il ne se parle que de lui-même. D'ailleurs, tant que se prolongera son ivresse, ne sera-t-il pas son propre Dieu? car au fond de la passion, dès qu'elle se dévoile en sa brutale nudité, on reconnaît l'immortel paganisme, le paganisme athée qui riait des augures et ne croyait qu'à Vénus.

Le cœur a des illuminations soudaines et admirables, mais il est rempli de ruses et de détours; la violence du désir l'emporte et le plonge en des obscurités sans fin; il n'a conscience que de l'impétuosité du sentiment qui le ravit; il ne saurait être juge de sa qualité ni de son objet. Que de fois nous avons pris plaisir à nous égarer nous-mêmes! et que d'idolâtrie personnelle dans ce que nous osions prendre pour un acte de sincère piété! A déclarer

plus nettement ma pensée, combien souvent nous nous aimons, nous nous adorons, en croyant aimer et adorer Dieu !

C'est là ce que j'appelle les tromperies du cœur et le paganisme de la passion, et je me sens autorisé à parler ainsi, parce qu'il n'existe point d'homme qui n'ait rencontré dans sa vie cet écueil à franchir, et que beaucoup y ont péri. — Sans doute c'est se montrer exigeant, c'est paraître sévère jusqu'à la dureté que de vouloir éteindre dans chacun de nous toute flamme qui ne monte point vers le ciel; mais si nous manquons de courage pour faire ce sacrifice, le temps et l'expérience se chargeront d'accomplir notre œuvre, et nous ne sentirons que l'amertume du remède sans en éprouver l'efficacité.

De quelle grâce pudique, de quelle enchanteresse timidité se parent les naissantes passions ! Elles semblent des vertus plus souriantes et plus complaisantes qui viennent enrichir notre âme et la recréer; elles ne prononcent qu'une parole, et il se trouve que l'on savait leur langage de toute éternité; leur main touche légèrement nos yeux, et le monde a changé d'aspect. Pourquoi l'apparence des objets extérieurs ne serait-elle pas modifiée, puisque rien en nous ne subsiste du passé, et que dans l'être renouvelé la vie commence ? Le premier ami ! la première amante ! notre histoire date de ces vierges tendresses.

Comme on croit alors aimer la nature, avec quelle impatience, dans la superstition de son cœur, on désire qu'elle donne sa consécration à cette affection qui nous rend si heureux ! Oh ! les longues promenades dans les champs et dans les forêts, avec l'ami de sa jeunesse, qui ne les a connues et savourées !

« Mon ami, la campagne s'éveille, le matin joyeux promet une belle journée : viens, partons. — Mon âme est pleine de mystères que je veux te révéler, et de songes qui l'exaltent et la transportent. Hâtons-nous, le jour va fuir si rapidement, nous n'aurons pas eu le temps de nous ouvrir et de nous communiquer l'un à l'autre. Et, si j'ai des trésors à te confier, j'attends beaucoup de toi, bien plus que de moi-même. Ami ! ce mot sonne délicieusement à mon oreille : tu es mon ami. Regarde ces brouillards qui montent de a vallée et qui en couvrent encore une partie; vois ces horizons si brumeux et si lointains que l'œil atteint à peine et que déjà mon esprit dépasse; entends courir et murmurer l'eau à nos pieds. Tout cela ne s'accorde-t-il pas à merveille avec notre élan intérieur ? Est-ce que dans sa beauté ce spectacle ne te parle point comme à moi de notre amitié et de l'avenir ? »

Tel est l'hymne qui s'élève du cœur du jeune homme lorsqu'un premier rayon de soleil l'échauffe et le colore, et qui devient plus brûlant avec le progrès des années. L'ami s'éloigne et s'engage dans la vie, son image pâlit et s'efface; cependant l'âme ne cesse point de vibrer; l'accent a plus de force, plus d'ardeur et moins de suavité.

« Mon amante, seule la nature est digne de toi. Ne pose point tes pieds sur le pavé des villes, ne te mêle pas à leur foule immonde; demandons notre bonheur à la solitude. Viens, partons. — Les bruits vulgaires et les servitudes irritantes nous enlèvent le meilleur de notre être; la retraite nous le rendra tout entier. A tes blessures, à tes déchirements, il faut les fleurs, l'ombre et le silence. Viens. — Cachons-nous dans le sein de la mère commune, elle est bonne et secourable à ses enfants. Pour nous elle aura des caresses infinies, pour nous d'inépuisables consolations. Crois-moi, n'hésite plus, nous en ferons une amie, une complice de notre amour. »

La nature n'est pas destinée à servir de cadre à la passion. Faire de celle-ci le centre du monde moral, c'est troubler l'équilibre des choses et se mettre en contradiction avec les lois qui gouvernent l'univers. De là cette élévation dans la douleur, noblesse et châtiment de ceux qui aiment. Les obstacles les entourent, les combattent, les dominent, parce que les obstacles représentent tout ce qu'ils ont méconnu et oublié dans la création. Les vertus et les forces dont ils n'ont pas su tenir compte leur deviennent autant d'ennemis qui les enferment dans un cercle étouffant. N'ayant vu, n'ayant écouté qu'eux-mêmes, c'est à eux-mêmes qu'ils sont réduits. Tous les secours offerts à la faiblesse humaine, ils les ont repoussés; aussi, malgré l'appel désespéré qu'ils adressent à leur courage intime, malgré l'orgueil qui les maintient droits et vaillants dans cette lutte, ils s'épuisent et succombent un jour; ils s'aperçoivent qu'ils montaient dans le vide, et leur poitrine impie se brise contre les barrières qu'une souveraine prévoyance a imposées aux déraisons et aux excès.

Lorsque l'amour prend possession d'une âme, il l'égare et l'aveugle; mais, lorsqu'il s'en retire, il lui donne la mort et l'anéantit. Vers qui tendre les mains? sur quoi désormais s'appuyer? L'inanité de notre être nous apparaît clairement et nous épouvante. — Hier je me sentais si résolu, si dédaigneux des périls et des souffrances; aujourd'hui je demeure sans énergie; je n'éprouvais que le bonheur de vivre, et je ne comprends plus que la nécessité de mourir. Rien autour de moi n'a changé cependant, l'amour n'a point disparu de la terre, aucun nuage n'a voilé le soleil. D'où vient donc que je ne puis me rattacher aux objets qui me paraissaient si désirables et si précieux? D'où vient cette voix qui, du fond de ma conscience, m'annonce ma ruine et me l'annonce irréparable? Était-ce l'amour qui me communiquait une apparence de vie? et, maintenant qu'il a cessé de m'animer, vais-je languir ainsi sans chaleur et sans mouvement?

Cette plainte jaillit souvent d'un cœur délicat et naguère sincèrement épris, qui, au milieu de ses larmes, s'incline devant les sages avec une humble anxiété et interroge leur expérience. — Quelle réponse saurons-nous trouver dans nos souvenirs ou dans nos réflexions? — Je n'en sais qu'une,

et, loin de la guérir, elle avive la plaie. Vous me nommerez triste médecin et mauvais consolateur, mais ce n'est pas ma faute si je connais le mal et si j'ignore le remède.

Il n'y a de salutaire et d'impérissable que les passions qui ont l'Infini pour objet, pour source et pour aliment. Si l'amour est impuissant à s'éterniser, s'il peut devenir mortel à l'homme qui le ressent, c'est qu'en s'emparant de son cœur, il l'a faussé, privé de ses rapports naturels et nécessaires. Dès lors, cet homme a vécu retiré dans sa passion comme dans une caverne; déshérité des richesses divines et humaines, il ne s'est nourri que de sa propre substance, et lorsqu'elle lui a fait défaut, il est tombé mort d'inanition.

Si l'on pouvait au moins acheter par l'excès de la douleur la faculté de voir les choses telles qu'elles sont, de rentrer dans le réel, de ressaisir le vrai, l'épreuve traversée porterait fruit et consolation. Il faudrait pour cela que l'âme sortît un instant de son ivresse, qu'elle eût un éclair de désintéressement, et c'est ce qui n'arrive jamais. Elle regardait la nature au travers de ses désirs caressés et satisfaits, elle ne peut plus la voir qu'au travers de ces mêmes désirs humiliés et déçus, et peu s'en faut qu'elle ne l'accuse de lui avoir manqué de parole. L'heure est passée des courses matineuses dans la campagne. Brisé par la sévère insomnie, le cœur, qui ne s'élance plus dans l'avenir, a désappris le charme et la poésie des rayons de l'aurore; les splendeurs de la lumière, toujours joyeuse et sereine, le blessent et l'irritent, et, à mesure que l'ombre se fait en lui, il aime les ombres du soir et les ténèbres étranges de la nuit. Ainsi ballottée entre l'espérance et l'amertume, notre faiblesse se nourrit de mensonges, tantôt flatteurs, tantôt désolants. Comment sentirions-nous les bienfaits, les charmes, les joies innocentes du monde naturel? Nous restons enfermés dans nos souvenirs, dans nos tristesses; nous ne saurions nous arracher à la contemplation de nous-mêmes, contemplation qui devient alors stérile et funeste. En vain, l'idole intérieure est réduite en poussière, nous voulons adorer jusqu'à ses débris, nos yeux ne peuvent se détourner de cette âme qui se ronge et achève de se détruire.

La solitude concentre nos puissances viriles, elle leur donne et leur assure tout leur jeu, mais elle le rend plus pénétrant et plus décisif. Cela semble un signe de force et de grandeur, et c'est l'indice certain d'un suprême danger. Augmenter l'intensité de la vie, ce n'est point en accroître la somme ni en garantir la durée : l'énergie que produit cette concentration passagère ne peut être regardée que comme une crispation de la volonté, à laquelle succède presque aussitôt un affaissement inerte. L'âme qui au moindre souffle se sent tressaillir, et qui aime à se faire vibrer, dépense follement ses ressources et les épuise.

Voilà pourquoi, errant parmi les campagnes et abandonné à ses déchaîne-

ments intérieurs, l'homme se trouve si promptement à bout de résolution et d'existence; il a usé, il a emporté lambeau par lambeau l'étoffe même et le tissu de sa vitalité. Au lieu de l'attirer à elle, la nature l'a renvoyé à lui. Il s'aperçoit qu'il a creusé le terrain sur lequel il marche, et qu'il va tomber englouti dans son propre abîme. Les avenues autrefois ouvertes vers l'Idéal, les chemins qui montaient au but suprême, ont disparu de sa pensée et se dérobent à ses regards. Quelle issue lui reste donc praticable? Le suicide et le suicide seul.

Quand un homme se tue, c'est qu'il n'a plus d'âme, elle est morte. Après l'avoir à plaisir flétrie et dégradée, il a compris un jour qu'elle était anéantie. L'acte matériel a suivi, il a constaté un fait, la dissolution d'une âme.

J'ai voulu suivre dans sa logique l'impiété de la passion; mais, pour courir ainsi jusqu'aux dernières extrémités du malheur, il faut une vigueur et une sincérité qui se rencontrent rarement. La volonté, un instant contractée et tendue, en arrive bientôt à se relâcher et à s'amollir. La douleur n'atteint pas toujours au désespoir, elle s'arrête à un état d'épuisement et d'atonie, qui, sous les apparences du calme, recèle la plus inguérissable des maladies morales, — l'ennui.

On échappe quelquefois à la passion. Qu'un rayon de lumière se fasse dans un cœur déchiré, l'ardeur qu'il mettait à se perdre, il la retrouvera pour se sauver; ce qui était entraînement funeste devient noble et doux enthousiasme; la force qui inclinait vers le mal se redresse et s'applique à l'accomplissement du bien. L'ennui, au contraire, n'a plus de ressources; l'âme qu'il étreint et qu'il glace a perdu son élan et son ressort. Que sollicitera de la nature l'homme fatigué de lui-même et des autres? Il n'implorera ni complicité ni consolation, comme le faisait le rêveur en proie à ses désirs; promenades et voyages pour lui n'auront qu'une raison, ne présenteront qu'un but, le plaisir, la distraction, l'émerveillement des yeux; il affrontera les montagnes, il traversera les mers pour adresser aux forêts du Nouveau-Monde ou aux glaciers de la Suisse sa ridicule et monotone prière : Amusez-moi.

Nous retrouvons sans cesse, dans cette persévérante analyse, l'égoïsme, poétique ou vulgaire, voilé ou brutal. Plongé dans les splendeurs, dans les miracles de l'œuvre de Dieu, l'individu se préfère à ces splendeurs, à ces miracles; il s'emprisonne dans son âme, renonce à prendre sa part du festin qui lui est offert, et s'interdit du même coup le bonheur et la vie.

JULES LEVALLOIS.

CONVERSATIONS FAMILIÈRES

DE BÉRANGER

XVI[1]

Plein de cette sollicitude éclairée autant que bienveillante, Béranger prétendait que le vrai talent intéressait toujours. Il tenait à justifier autant que possible son époque de la douloureuse indigence où sont morts de jeunes poëtes; il aurait voulu en rejeter la responsabilité sur des circonstances impossibles à combattre et non sur un parti pris hostile : « A défaut de l'œuvre, l'homme intéresse, » disait-il. Son cœur lui faisait illusion.

C'est à ce propos qu'il parlait d'Hégésippe Moreau :

« Il n'est pas vrai, affirmait-il, qu'il soit mort sans secours; mais, incapable de conserver longtemps le même emploi, il brisait vite les ressources qui auraient suffi à d'autres. C'était un homme étrange; il allait dans le monde et y faisait singulière figure : qu'il entrât ou qu'il sortît, il ne saluait personne. Il fallait qu'il eût une lacune dans l'esprit. Recommandé à un de mes amis qui l'invitait fréquemment à dîner et à des soirées, il y allait et s'y montrait sombre et bizarre; le peu qu'il disait dénotait des sentiments incompatibles avec sa nature de poëte; lorsqu'il daignait parler, il n'était pas rare qu'il dît des grossièretés. Était-ce un genre qu'il voulait se donner? Comment arranger cela avec les inspirations de son livre qui lui ont fait écrire *Mon Ame*, la *Voulzie*, l'*Hiver*, où se montre tant d'élévation et de grâce? Il recherchait la mort, il courait après; il aurait voulu respirer à pleins poumons le choléra, la peste; sa main était toujours armée contre lui; pourquoi? on n'en sait rien : il n'était pas misanthrope. Comme je vous le disais tout à l'heure,

[1] Voir les livraisons précédentes, pages 339 et 414.

il laissa plusieurs pièces fort remarquables et qui dénotaient un incontestable talent de second ordre. Ce jeune homme était poëte; il y avait des élans de vraie poésie dans ses vers. Il est fâcheux qu'il soit mort si tôt : sa plume eût peut-être enrichi la littérature, et son caractère se fût expliqué. »

Béranger avait la voix tout attendrie, bien qu'il parlât d'Hégésippe Moreau avec cette apparente sévérité. Il était loin de s'abuser sur l'accueil fait désormais à la poésie en France. Pour prévenir le découragement insurmontable qui s'empare des jeunes intelligences à un moment donné, il disait la vérité à qui voulait l'entendre. « Travaillez, répétait-il, mais ne vous montez pas la tête. » Il écrivait à un jeune disciple : « Le temps des poëtes est passé; dites-vous-le bien pour n'avoir pas trop à gémir un jour du peu de justice que le vrai talent dans ce genre rencontrera ici-bas. »

Sous l'impression de ces pensées et toujours préoccupé d'autrui, il se montrait triste, froid, railleur même, décourageant et découragé. C'était une de ses tactiques pour qu'on le crût plus sûrement; il avouait volontiers qu'il agissait ainsi par combinaison et calcul pour le talent auquel il s'intéressait; c'était une manière de le faire jaillir mieux encore après l'avoir comprimé et désillusionné. Il dessillait les yeux, démontrait l'impossibilité de vivre par la littérature, conseillait de garder ou de prendre un métier, mais en même temps il voulait être utile littérairement : « Songez donc, disait-il toujours, que je suis venu au monde avec de l'expérience. »

L'instant d'après, c'était bien différent.

« Bah! répondait-il à un pauvre poétereau tout désespéré d'avoir dû mettre sa montre en gage, je vous dis que c'est pire qu'Arlequin. Arlequin dit : « Mille infortunes sont tombées sur moi; d'abord je suis mort... » Vous, vous dites autre chose, mais ce n'est pas moins fort; pourtant, une montre, c'est fait pour cela; la mienne a été tant de fois au Mont-de-Piété, qu'elle s'y est arrêtée et qu'elle a fini par y mourir... »

Il est vrai que la plaisanterie durait peu : le bon et sensible poëte allait à son modeste secrétaire, y prenait une ou deux pièces d'or, suivant le nombre de visites de ce genre qu'il avait en expectative pour le moment, et il donnait de quoi retirer la montre engagée : « Assez! c'est bien! ne me remerciez pas, » disait-il, pour peu qu'on fût ému, et on l'était nécessairement.

Combien de traits de ce genre son fidèle ami M. Antier n'a-t-il pas été à même de connaître! Que de délicatesse dans la façon dont il obligeait! Que de reconnaissances du Mont-de-Piété lui ont ainsi passé par les mains! Les montres ou les bijoux engagés lui causaient moins de tristesse que des objets de ménage ou des vêtements; c'est alors qu'il s'apitoyait et que sa charité était sans bornes. Quand il apprenait que de pauvres gens avaient été réduits à cette dure nécessité d'engager leurs effets les plus indispensables, il avait hâte de les leur faire rendre au prix de ses propres deniers. Ce sentiment de com-

misération le suivait partout. On se souvient des secours qu'il organisait, aux convois de pauvres où il allait, pour venir en aide à la famille malheureuse. Ceci me rappelle l'enterrement d'Emile Debraux (à qui l'on doit de véritables couplets) : une quête avait été faite sur la tombe même, et Béranger y avait contribué plus que pas un ; dans la vivacité de son zèle, il était furieux qu'une partie de la cotisation — quelque léger que fût ce détournement — eût été prélevée pour un repas que quelques-uns firent entre eux à l'issue du service.

Je l'ai dit au commencement, on ne tarirait pas si l'on voulait noter tout ce qu'on sait de cette bonté inépuisable et discrète. Que de visites dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les mansardes ! Les prisonniers pour dettes recevaient de ses mains leur petite rançon et recouvraient ainsi leur liberté, les malades avaient de quoi se mieux soigner, et les pauvres ouvriers pouvaient, par lui, ajouter un repas aux maigres collations de la journée. C'est par respect pour la simplicité si délicate avec laquelle il obligeait que je ne fais pas de citations ; je le pourrais mille fois[1] ; mais, je le répète, n'offensons pas, même par delà la tombe, l'exquise susceptibilité de cette belle âme ; taisons ce qu'il ne voulait pas qu'on dît : la reconnaissance parle assez haut et mieux au fond des cœurs qu'il a consolés. Revenons plutôt à ces deux nobles cultes de sa vie : le travail et l'amitié.

XVII

Jamais littérateur ne s'est tant préoccupé de la langue ; il y rapportait tout, politique, révolution, histoire, etc. Une question de français et de style était pour lui une question de civilisation et d'avenir : « Ne vous moquez pas, disait-il, des nouveaux mots qu'on veut introduire dans la langue ; l'Académie ne les adopte pas tout de suite, et elle a raison ; mais plus tard ils peuvent prendre faveur et être reconnus utiles. En général, c'est une bonne tendance de l'esprit. » Perfectionnement de la langue était donc synonyme de progrès humain ; on va en juger par les conversations toutes différentes les unes des autres que je rapporte ici. Un des jours où il méditait le plus sur la destinée de toutes choses, il souleva ces grands problèmes de révolution terrestre et de géologie qui ont donné lieu dans la Bible aux *journées de la Genèse*, et depuis, dans notre monde moderne, ont amené tant d'illustres savants à des découvertes positives ; puis, arrivant à notre époque, il parla du mouvement qui avait lieu d'un pôle à l'autre, du travail qui se faisait à notre insu sur tous les points à la fois, d'un renouvellement prochain du globe, de toute une

[1] N'est-ce pas le cas de noter ici l'inspiration qui a dicté *Jeanne la Rousse*, ce chef-d'œuvre de sensibilité et de larmes?

génération nouvelle, de l'effacement des distances, de la communication de toutes les races et de tous les êtres entre eux, d'une existence universellement la même dans le monde entier, de l'avénement de tous les individus à l'intelligence et à l'éducation, d'une littérature à créer, d'une poésie à refaire, etc. « Vous verrez, dit-il, le commencement de tout cela, vous êtes jeunes. Et que sera, dans cet océan de choses, notre petit royaume, notre pauvre idiome ? Quelle langue prévaudra? (Toujours son souci !) Paris ne sera plus qu'une misérable bourgade. Et que deviendront nos couplets, nos pauvres couplets? »

Ses préoccupations intellectuelles ne franchissaient pas ainsi tous les jours l'isthme de Suez pour aller en Chine demander aux mandarins la clef de leurs hiéroglyphes et leur faire des compliments; il restait habituellement en Europe et surtout en France, le vieux pays de sa prédilection. Et alors il faisait l'historien. Son patriotisme évoquait certains noms prestigieux et les défendait contre des responsabilités qu'il n'admettait point. 93 et l'Empire étaient le grand terrain de ses explorations; c'était son Champ de Mars littéraire. Après avoir dit son mot juste et ferme sur les événements, il aimait à rappeler les expressions qui l'avaient frappé. Ainsi, au sujet de Danton dont il venait de faire le portrait, « un homme vraiment homme sous sa farouche et implacable brutalité, homme franc, homme de cœur, qui voulait sauver Louis XVI et sa famille, » il dit : « A propos de langue, admirez la différence entre Mirabeau, vaste tête aussi ! entre Mirabeau qui disait : — La roche Tarpéïenne est près du Capitole, et Danton qui disait : — J'emporte la patrie à la semelle de mes souliers ! »

Après cet hommage rendu à la personnalité de Danton, il parla de sa famille, qui n'est pas éteinte; sa seconde femme n'est pas morte; c'est madame ***, dont le fils occupe un emploi public. De plus, deux demoiselles Danton, les propres filles du jacobin, existent encore[1]; elles sont chez elles à Arcis-sur-Aube, où elles ont toujours refusé de se marier, et où tout le monde les vénère à cause de leur générosité. Il fallait entendre un de ses compatriotes, l'intègre Royer-Collard ; c'est celui-là qui l'a bien connu et qui savait faire la part du bien et du mal dans cette nature si rude.

« Il y a huit ou dix ans, poursuit Béranger, un de mes amis alla dans le pays pour recueillir des renseignements sur Danton. Quand il eut pénétré dans toutes les maisons où il pouvait glaner des souvenirs, il alla chez Royer-Collard, qui demeurait alors près d'Arcis-sur-Aube. — Ce Danton si terrible, dit-il à Royer-Collard, qu'était-il donc dans la vie privée? Tout le monde l'adore. Il était donc généreux, vraiment bon? — Dites magnanime, monsieur, magnanime, répondit Royer-Collard, qui pesait ses mots. »

[1] Cette conversation avait lieu le 3 août 1852.

« Danton, reprit Béranger, c'était la forte tête de la Révolution. Il disait : « Je sais bien que je joue ma vie, je sais bien qu'ils l'auront; mais ils ne « l'auront pas comme d'un enfant, ils ne me traiteront pas en homme indécis « et pleutre. » Il affectait des mœurs débraillées, mais c'était moins le fond de sa nature qu'on ne le suppose; voyez sa sensibilité pour sa jeune femme!

Je ne puis passer sous silence l'anecdote que Béranger racontait à propos de Royer-Collard et de la Révolution. Un jour Royer-Collard eut l'imprudence de venir à Paris. Il crut se cacher en prenant les sabots, le bonnet rouge, la carmagnole, comme c'était d'obligation alors. Voilà qu'une députation de porteurs d'eau devait se rendre à la Convention pour se plaindre de ceci... de cela... que le commerce allait mal..., etc. Royer-Collard se dit : « Mêlons-nous à eux; ce déguisement m'efface, personne ne peut me reconnaître. » Il part, se mêle aux plaignants, et la bande arrive. Il était là depuis quelque temps quand il sent des coups de pied dans ses jambes, des coups de poing dans ses reins; il se retourne, et une voix lui dit à l'oreille : « Qu'est-ce que tu fais là? vas-tu bien t'en aller? qu'est-ce que cela signifie? Pars, ou je te dénonce. Ne sois pas en peine d'argent ni de voiture, j'ai pensé à tout, pars sans souffler, pars... » C'était un bon avis que Danton venait donner énergiquement à son compatriote, et qui fut suivi.

Béranger louait et admirait bien ouvertement les *Girondins* de M. de Lamartine : « Dans le sang, disait-il, il a ramassé des fleurs; au milieu des nuages il a fait resplendir le soleil. O la noble et loyale intelligence! »

Comme sincérité de conscience et sous le rapport du désintéressement, il prisait aussi beaucoup l'*Histoire de la Révolution* d'un de ses amis [1], dont il disait : « Il semble être doué de cette seconde vue qui lui donne le tableau des choses accomplies avant lui comme s'il y avait assisté en spectateur. Ses jugements sont pleins d'impartialité et d'équité, c'est une lumière répandue sur toutes choses. »

L'éloge de Vergniaud mit fin à cette revue rapide de la Révolution : « Belle âme, dit Béranger, pur et noble talent, mais aucunement l'énergie ni l'étoffe d'un homme d'État. Quelles brillantes natures, que de grandeur, de générosité, d'enthousiasme dans ces jeunes Girondins! »

XVIII

S'il était question de Bonaparte, il donnait également son mot sur la façon dont il maniait la langue : « Je ne dissimule pas, disait Béranger, qu'il a retardé les progrès de notre langue. Les orateurs de la Révolution avaient encore rapporté le jargon du collége : il nous a fallu l'impulsion de l'époque romantique moderne pour nous remettre dans le progrès. »

[1] M. Michelet.

Il est bien de rappeler ici en quelle circonstance le poëte vit pour la première fois le futur captif de Sainte-Hélène :

« Oui, fit Béranger, comme se parlant à lui-même, je l'ai vu un jour, j'étais aussi près de lui que je le suis de vous; il était en train de faire une chose bien singulière : il tuait un cerf mort.

« Vous savez qu'aux chasses royales, lorsque la bête est traquée, il faut que le prince lui donne le premier coup. Or, on avait été à la chasse, c'était au bois de Boulogne. Le daim, dont les bois sont très-écartés par le haut de la tête, s'était, à l'angle de l'embranchement de la route, heurté de douleur de se voir poursuivi; en tombant il s'était tué. Napoléon était là qui, devant la bête et n'y songeant nullement, causait avec Berthier tout en chargeant son arme et se retournant de côté et d'autre de peur d'attraper quelqu'un, car il était serré de près par la foule, et il n'était pas adroit...

« Il causait avec Berthier, continua Béranger après un moment de pause; c'était avant... » — La vieille tête du poëte se pencha, son œil devint humide, sa voix embarrassée; enfin il ne dit pas Waterloo, mais ce mot écrasait sa poitrine.

« Quand je songe, reprit-il, qu'on l'a insulté après le désastre, alors qu'il était prisonnier des Anglais, qu'il mourait proscrit et captif à Sainte-Hélène... ah! j'ai dit à ceux qui l'outrageaient : — Vous n'êtes point patriotes! Qu'on insulte à un homme quand il est dans la gloire, c'est peut-être justice, et c'est à coup sûr du courage! Mais quand cet homme est désarmé, quand il est prisonnier, quand il est expirant, et cela sous le coup des puissances qui nous oppriment, ah! je ne le comprends plus, cela n'est pas patriotique! »

Tel était le plus violent anathème que Béranger pût jeter à la tête de quelqu'un : « Vous n'êtes pas patriote!... vous n'avez pas de patriotisme!... » Ce devait être dans ces moments où son patriotisme à lui se réveillait si fort que l'enthousiasme momentané de M. de Chateaubriand prenait feu.

C'est ce même jour de conversations si accidentellement politiques que nous remontâmes à l'infortunée Marie-Antoinette; le nom de M. de Chateaubriand était un trait tout naturel pour dévier de ce côté : les deux amis s'entretenaient souvent de la duchesse d'Angoulême, qui avait tant de griefs contre la France et qui n'avait jamais pardonné le passé, bien que son nom et ses malheurs fussent l'intérêt le plus vif qu'on attachât à la cour de Louis XVIII.

« J'ai eu entre les mains, dit Béranger, le *Testament de Marie-Antoinette*, autrement dit la *Lettre à ses enfants*, et j'y ai pu lire ceci : « Défiez-vous de vos oncles... » ce qui expliquerait l'éloignement de la duchesse d'Angoulême pour sa famille, et sa conduite vis-à-vis de Louis XVIII. Bien sûr on a fait des *fac-simile* de ce testament, on l'a falsifié ou mutilé, car l'original portait bien cette ligne que je n'ai jamais revue depuis nulle part. »

Du reste, il raconta comment on avait enlevé de nuit ces papiers à Cour-

tois; celui-ci avait fait pratiquer une ouverture dans le mur de son jardin par un maçon, qui l'avait dénoncé.

XIX

Revenu à des sujets plus habituels, c'était encore de son pays que Béranger parlait. Il déplorait que de grands poëtes contemporains n'eussent pas fait des odes patriotiques; la poésie lyrique lui semblait merveilleusement propre à cela. Il ne se comptait pas lui-même quand il parlait ainsi, ou plutôt il se tenait à son point de vue très-dégagé de ses succès et de sa popularité. Il disait de lui : « Appelez-moi travailleur laborieux et ouvrier habile; chacun sait ce qu'il vaut, et voilà ce que je sais de moi. Je ne peux pas comprendre que les succès portent à la tête, et qu'on se dise très-gravement : « Eh ! mais, je suis « un grand homme, j'étais nécessaire à la société ! » Les éloges ne sont en définitive que le respect dû au talent. Les admirateurs vous disent : « La société, « c'est déjà bien; mais la postérité, c'est mieux encore ! » Oui, ajoutait Béranger, la postérité! un bel oreiller pour mourir ! »

Il disait encore : « On m'apprécie mal; ils vont tous me comparer à Horace, à Voltaire, à celui-ci, à celui-là. Non, non, rien de tout cela n'est juste; ils sont eux, et je suis moi. Par exemple, quelqu'un prétend que ma chanson : *Eh ! non! non ! non ! vous n'êtes plus Lisette !* est de beaucoup supérieure à la pièce des *Tu et Vous* de Voltaire, qui est un vrai chef-d'œuvre. Ma chanson plaît mieux sans doute, je ne le conteste pas ; mais pourquoi? C'est parce qu'elle est chanson. Pourquoi la chanson plaît-elle mieux, populairement parlant, que toute autre forme de poésie ? Parce qu'elle est nationale. A ce propos, ils veulent me faire entendre que je suis en France l'inventeur, le créateur de la chanson. Je tiens à leur prouver le contraire et, par mille citations, leur faire voir que de tout temps elle a existé. Ils m'objectent alors : « Oui; mais non dans « le genre grave que vous avez adopté. » Je leur prouve une seconde fois que celui qui fit sa chanson en allant à l'échafaud, quoique l'adaptant à un air dansant et populaire, ne pouvait pas la faire gaie. Je tiens essentiellement à rester poëte national. Or, s'ils veulent que la chanson ne soit par moi que de nouvelle date, ils lui ôtent ce caractère de nationalité ; puisque la chanson est nationale, c'est qu'elle fut toujours dans l'esprit et dans le goût français. — Mais, continuait-il, m'expliquer à moi-même quel prodigieux succès j'ai eu, et pourquoi je suis puissance et j'exerce une puissance depuis longtemps, c'est ce qu'il me serait impossible de faire. Lamartine éprouve le même embarras; je vais relire le paragraphe qui me concerne dans l'*Histoire de la Restauration*, où un mot m'a frappé et m'est resté en mémoire. »

Il chercha, séance tenante, le passage, le lut et se dit à lui-même : « Cer-

tainement, c'est un article très-bienveillant et fort aimable, et où Lamartine fait tout pour se démontrer ce que je suis et comment je suis parvenu. »

Il parla ensuite du travail d'un de ses amis, homme affectueux et instruit, qui s'occupait de réunir tout ce qui avait été adressé à Béranger, et faisait des commentaires sur chacune de ses chansons. Nécessairement, le poëte était obligé de lui prêter son concours : « Je ne me moque pas, dit-il, comme vous me le reprochez, de toutes vos admirations; mais il ne faut pas qu'elles me fatiguent, me prennent mon temps et m'obligent à m'occuper de moi. »

Il en vint à parler de ses chansons nouvelles qu'on connaissait çà et là en petit comité. « Mes niais [1] d'amis, fit-il, sont à applaudir, sont à claquer des mains à chacune de mes chansons d'à-présent; ils les disent de beaucoup supérieures à celles d'autrefois. C'est vrai pour la facture, c'est vrai pour la forme, c'est vrai pour l'expérience du genre; mais l'élan, mais l'inspiration, mais la jeunesse!... Ah! il y a en moi des chansons qui ne seront jamais publiées... Eh bien, j'admire moi-même leur richesse de composition et leur perfection de détails. Ah! me dis-je souvent, que ne m'est-il donné de rattraper un souffle, rien qu'un souffle de l'inspiration d'autrefois, au risque de faire une chanson joyeuse!...

« Mais, reprit-il, voyez l'ironie, voyez le néant de la réputation et de la gloire! Quand je songe qu'un tas de gens sont persuadés que la *Lisette* des rues est de moi, je me dis : « Est-ce bien la peine de travailler avec conscience et art pour en arriver là? Si l'on ne considérait en soi et pour soi le bonheur de l'étude et du travail, on serait bien vite dégoûté de ce beau discernement de la multitude. »

— Ma foi, s'écria quelqu'un, elle vous en prête bien d'autres, la multitude; les *Oiseaux*, l'*Aigle*, que sais-je?

« Un de ces jours, repartit Béranger, je m'adresserai directement au préfet de police pour lui demander au moins ma part d'exemplaires et mon droit d'auteur dans tous ces couplets qui ont droit de colportage et qui font aux uns dépenser et aux autres gagner beaucoup d'argent. — A propos, un de mes amis, dernièrement, dans un restaurant du boulevard, a entendu chanter les *Cheveux blancs* de Béranger pour deux sous. »

— Ce n'est pas cher, interrompit une personne.

— Ah! mais, c'est que je n'en ai pas beaucoup, » répondit-il.

[1] La vérité textuelle m'oblige à laisser des épithètes qui n'étaient, dans l'esprit de Béranger, que les familiarités enjouées de l'amitié.

Mme A.-M. BLANCHECOTTE.

— La suite prochainement. —

THÉATRES

L'INDULGENCE DE LA CRITIQUE

Il est rare qu'un auteur ne se plaigne pas de la critique, et il est rare qu'il n'ait pas quelque raison de s'en plaindre. Mais si plus d'une fois l'auteur d'un livre a pu justement reprocher, à ceux qui jugent les livres, l'indifférence ou la rigueur, les écrivains qui produisent leurs œuvres au théâtre doivent se plaindre surtout d'une indulgence exagérée qui les conduit à leur perte. On ne saurait nommer ceux dont le talent a résisté à ce système de louanges qui voilent les faiblesses et élèvent au sublime les moindres qualités. Quoi d'étonnant? L'encens enivre même les dieux; les mortels les plus graves et les plus spirituels ne sauraient être si modestes, qu'ils n'en aient la tête troublée. On les encense gravement; ils voient sans rire s'amonceler autour d'eux les flots de la trompeuse vapeur, et, portés sur ces frêles nuages, ils s'élèvent pour quelques jours au ciel de l'Odéon, de la Gaîté ou du Théâtre-Français.

Comment ne pas tomber lourdement lorsqu'on est ainsi monté? L'histoire théâtrale de notre temps est remplie de ces chutes illustres qu'il était facile de prévoir.

Lucrèce, portée en triomphe sur le pavois de trop pompeuses louanges, enfantait les monotones alexandrins d'*Agnès de Méranie*. Plus tard, l'*Honneur et l'Argent* était vanté comme un chef-d'œuvre qui réunissait la force comique de Molière avec l'harmonie de Racine et l'héroïque franchise de Corneille; cependant ce chef-d'œuvre recélait dans ses flancs la *Bourse* et une réaction cruelle et immodérée contre M. Ponsard.

A peine M. Alexandre Dumas fils a mis en scène le monde des lorettes, déjà la critique crie par dessus les toits : Voici le beau, voici le vrai; il y a deux littératures, l'une qui commence à Homère, l'autre qui commence à M. Alexandre Dumas fils... Et celui-ci, de succès en succès, descend à son dernier succès, le *Fils naturel*.

MM. Barrière et Capendu montrent dans les *Faux bonshommes* de l'esprit, de la jeunesse, quelque vigueur, quelque essai de caractères : Écoutez la bonne nouvelle; un nouveau Molière nous est né, chante la critique. MM. Barrière et Capendu répondent à ces éloges, donnent les *Fausses bonnes femmes*, et font une chute silencieuse.

On se rappelle le début de M. Mario Uchard, le succès de la *Fiammina*, et ce concert de louanges qui élevait aux premiers rangs l'inconnu de la veille. Les louanges sont douces à l'oreille; elles sont douces surtout lorsqu'on les reçoit pour une première œuvre. Il eût mieux valu cependant que des conseils sérieux, que des jugements sincères eussent montré à l'auteur ce qu'il y avait de faible dans son drame, de faux dans l'engouement du public : le *Retour du mari* serait probablement resté loin des feux de la rampe, et M. Uchard n'aurait pas éprouvé cet insuccès dont il peut justement accuser les enthousiastes qui ont dérobé à ses yeux la voie véritable.

On pourrait multiplier les exemples de cette indulgence de la critique et de ses pernicieux effets. On verrait M. Émile Augier examinant avec l'inquiétude d'un homme habile de quel côté souffle le vent de la faveur publique, s'y précipitant à pleines voiles, heureux lorsque sa propre intuition l'a éclairé, malheureux lorsqu'il n'a pas su démêler la vérité au milieu du bruit. On verrait M. Victor Séjour, loué pour ses tragédies aux vers vides et gonflés, loué pour ses drames aux phrases prétentieuses, aborder à l'Ambigu-Comique avec le *Martyre du cœur*.

De tels faits si souvent répétés ne sont-ils pas propres à effrayer les plus hardis? M. Dumanoir, par exemple, n'a-t-il pas à craindre qu'on ait accablé de trop d'éloges les *Femmes terribles*, et M. Édouard Plouvier qu'on ait mis trop haut le *Pays des amours?*

Mais où l'indulgence de la critique se déploie avec une grâce et une variété de tournures digne d'étonnement, c'est lorsqu'elle veut s'élever contre les sévérités du public et défendre un auteur bien placé pour aspirer l'éloge.

Comme elle s'agite et se torture pour soutenir MM. Scribe et Potron, MM. Scribe et Legouvé, *Feu Lionel* et les *Doigts de fée!* « Le public a fait entendre quelques murmures, c'est qu'il n'a pas compris l'idée de M. Legouvé; cette idée est en effet d'une audace!... » Ou bien : « Le public a paru mécontent, mais nous nous garderons de juger sur une première représentation une œuvre si compliquée. » Ou bien encore : « Nous n'avons pu assister à la première représentation; les jours suivants, la salle était si remplie, qu'il nous a été impossible d'y pénétrer, mais les noms des auteurs nous sont un sûr garant du succès. »

Malheureusement, ces belles phrases ont été si prodiguées qu'elles ne trompent plus personne. On les a déjà répétées pour des pièces *à mettre au cabinet;* il n'est pas un petit acte si pauvrement écrit, si vide, si saugrenu, qui ne

semble y avoir droit. A Paris, peu de personnes se laissent prendre à cette banalité élogieuse. Il n'en est pas ainsi dans les départements, et lorsque le rideau se lève sur les mauvaises pièces dont les feuilletons du lundi ont apporté les louanges, le bon sens indigné provoque les sifflets, et les sifflets étouffent la pièce.

Ce n'est pas une des moindres causes de la révolte inutile qui éclate de quelques côtés contre ce qu'on appelle la tyrannie intellectuelle de Paris.

Ce désir de décentralisation littéraire nous expose à de singulières professions de foi et à des joies naïves plus singulières encore, et qui, dans leur expansion, sacrifient sans pitié le goût et la pureté de la langue. N'est-ce pas un modèle en ce genre que ce chant de triomphe dont nous croyons devoir la reproduction au plaisir de nos lecteurs : « Il y a aujourd'hui trois mois que notre journal est fondé. Son âge est encore bien *petit*, mais son succès est grand. Nous osons même dire qu'il est sans précédents dans l'histoire des publications littéraires périodiques. Nos registres l'attestent; il n'est pas en France un département où notre journal ne soit convenablement représenté; il n'est pas en Europe un État où il ne soit établi. L'Amérique est bien loin, *elle est néanmoins arrivée*... Les listes d'abonnement du journal offrent ce nouveau et touchant caractère, que la société tout entière s'y trouve résumée. Les cardinaux y touchent les vicaires, les duchesses y coudoient les bourgeoises, les princes s'y mêlent aux commis... Nous vous le demandons, n'était-il pas bien temps de ranimer les saines études engourdies, et d'avertir les jeunes lettrés, engagés, sans y avoir réfléchi, dans une voie infecte et stérile? Sans nous, qui aurait reconnu, dans quelques années, la glorieuse littérature française? etc. »

Pour revenir à notre sujet et ne pas finir par une parole du Bilboquet des *Saltimbanques*, nous ne répéterons pas après lui que les temps sont durs et que l'indifférence du public a tué l'art; mais nous affirmerons que l'indulgence de la critique est un danger sérieux pour l'art du théâtre.

JEAN MOREL.

DIRECTEURS : JEAN MOREL. — E. OGER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CORRESPONDANCE

DE BOILEAU AVEC RACINE

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

LETTRE AUX DIRECTEURS DE LA *REVUE FRANÇAISE.*

Besançon, le 15 avril 1858.

J'ai lu, dans votre numéro du 1er avril, l'article que M. Ernest Hello a consacré à l'examen de la Correspondance entre Boileau et Racine. Par la note dont vous le faites précéder, vous prévenez ce que les idées de M. Hello pourraient exciter de colère classique, et vous semblez appeler la discussion dans l'intérêt de la vérité.

Pour nous autres, gens de province, la querelle des classiques et des romantiques n'est point encore terminée. Nous n'y avons pas porté d'abord l'ardeur qu'elle excita à Paris; nous étions trop loin de la scène pour nous intéresser si vivement à des acteurs que nous n'avions jamais vus. Mais, en regardant la lutte, en écoutant les débats, nous cherchâmes à démêler la cause de tant de querelles. A l'aide de notre simple bon sens, voici ce que nous crûmes avoir découvert : d'abord beaucoup d'injures qui prouvaient peu de chose, sinon l'emportement des deux partis; puis certaines théories, par exemple, l'art pour l'art, etc...; et enfin, au fond, tout au fond, la lutte éternelle du vrai et du faux, le mépris de la tradition, la confiance en soi poussée jusqu'au délire de l'orgueil, le dédain des chefs-d'œuvre antiques et modernes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les anciens nous gênent; quiconque écrit sent d'abord l'ennui d'avoir devant soi des modèles désespérants; il en sera longtemps de même : tant qu'il y aura dans le monde des hommes plus amoureux de leurs écrits que de la vraie beauté, et d'autres plus touchés du beau que de leurs ouvrages, des amis complaisants pour admirer les uns, des hommes

de sens et de foi pour soutenir les autres, la querelle des classiques et des romantiques durera. Voilà pourquoi nous nous disputons encore et pourquoi, selon toute vraisemblance, nous nous disputerons toujours. Il y a bien parmi nous quelques gens sages, ennemis du trouble et du bruit, qui nous conseillent d'admirer tout ce qui est beau, sans acception d'école; mais ce choix est difficile, à part le désintéressement qu'il exige; nous avons beau faire, nous retombons toujours dans nos préférences, classiques et romantiques comme devant. Ces noms sont surannés, mais la chose subsiste, du moins en province; n'en serait-il pas de même à Paris?

Pour moi, je m'efforce de n'être que juste; mais, comme je vous l'ai dit, cela n'est pas aisé. J'ai de la tolérance, je cherche à m'éclairer : c'est pourquoi je trouve très-bon que l'on me contredise; et comme on suppose dans les autres les sentiments qu'on a, je pense que M. Hello sera fort aise de mes observations. A ce compte, peut-être finirons-nous par nous entendre; mais j'avoue que c'est là le difficile, du moins pour moi; car il faut se comprendre d'abord, et ne comprend pas qui veut tout ce qu'on écrit aujourd'hui.

M. Hello félicite notre siècle d'avoir saisi mieux que le dix-septième les rapports qui unissent les arts entre eux, et de s'être formé par là une idée plus haute et un sentiment plus vif de l'art en général. Je ne vois pas trop ce que nous y avons gagné : nous sommes devenus très-forts en théorie, mais nous boitons un peu dans la pratique. On sait par où la poésie tient à l'architecture et la peinture à la poésie : nos édifices en sont-ils plus beaux, nos tableaux meilleurs? et nos vers? nous en faisons beaucoup, mais peu de bons. Il semble qu'à force d'élever l'*art*, nous l'ayons mis hors de notre portée; si c'est un changement commode pour les critiques qui en tirent de beaux effets de profondeur et d'éloquence, c'est un tour dont les artistes auraient peut-être le droit de se plaindre, et en même temps une consolation pour leur amour-propre. Si j'étais poëte ou sculpteur, je ne m'en prendrais pas à moi de la faiblesse de mes ouvrages; je dirais aux critiques : « Vous m'avez si bien troublé la tête avec votre philosophie de l'*art*, que mon art particulier m'échappe; je fais des statues gothiques et des vers à la détrempe. Sans tant de malice, laissez-moi regarder en moi-même et exprimer ce que j'y aurai vu. » Je crois que j'aurais raison de parler de la sorte. Puisque les grandes vues de la critique n'ont rien pu, voyons ce que fera une pratique simple et naïve.

Cette unité des arts ou de l'art, cette synthèse, comme on l'appelle, pourrait aussi bien se nommer de la confusion. Il fut un temps, à Rome, où l'on dansait les plaidoyers; je ne sais si ces avocats dansaient bien, mais ils plaidaient mal: voilà ce que l'on gagne à sortir de son métier.

Chaque art, sans doute, a son idéal, et ils rencontrent tous leur fin dernière dans l'infini qui les réunit ; mais en parler ne suffit pas, si le génie manque

pour y atteindre. En somme, toute la poétique se réduit à cette vérité, qu'il faut de grands artistes pour faire de beaux ouvrages. Le reste est théorie et formule, c'est-à-dire stérilité. En fait de formules, l'emphase des mots ne fait rien à la chose ; nos grandes déclamations ne sont pas plus fécondes que les petites sentences d'Aristote. Ayez l'âme religieuse et remplie non de l'idée abstraite d'un infini métaphysique, mais de l'image sensible du Dieu vivant; nourrissez les sentiments et les pensées qui ne peuvent manquer d'y naître à la lumière de cette croyance, et vous serez plus près du sublime que les critiques qui en parlent le mieux.

C'est par là que le dix-septième siècle, qui ne prononça jamais le nom de l'art, qui ne le savait même pas, à ce qu'on prétend, fut pourtant le triomphe des arts. Permettez-moi de soutenir cette thèse : c'est un de nos faibles, à nous provinciaux, que d'admirer le dix-septième siècle. On l'a injurié, puis adoré, puis critiqué encore. Ainsi va la mode : le vieux se rajeunit en vieillissant. Je ne crois donc pas, que le sol de ce siècle ait été pour la poésie « un sol ennemi, une pierre, un tombeau. » Un grand roi, de grandes choses, une religion sincère et éclairée, l'amour de l'antiquité, l'usage général d'une langue si parfaite que le dix-huitième siècle lui-même n'a pu la parler dans sa pureté, une suite si merveilleuse de grands hommes que leur réunion dans un temps si court ne saurait être attribuée au hasard, beaucoup de sérieux, de sentiment, de génie et peu de critiques : voilà les principales circonstances qui contribuèrent à faire de ce siècle une époque unique dans notre histoire, l'honneur du nom français et le désespoir éternel de tous les siècles à venir.

Mais quoi ! me direz-vous, et la loi du progrès ? l'humanité ne marche-t-elle pas toujours ? et dès lors n'est-il pas nécessaire, en bonne logique, que notre siècle l'emporte sur les précédents ? — Je ne sais si cela est nécessaire, mais je vois bien que cela n'est pas. Croirai-je, d'autre part, que l'esprit humain est soumis à des lois immuables, et qu'à un siècle de gloire succède fatalement un siècle de décadence ? Si haut que parlent les faits, je ne puis me résoudre à les écouter, et je n'aurai pas la témérité de poser des bornes à un esprit que Dieu à fait libre. Mais les formes de cet esprit ne sont point infinies ; peut-être qu'épuisé par la marche, il ne peut se maintenir d'abord à la hauteur où son élan l'a porté et qu'il redescend pour se reposer ; peut-être aussi son activité n'a-t-elle pas toujours le même objet, et pendant qu'il cultive les fleurs qu'il préfère, le reste demeure-t-il abandonné. Cette idée me sourit, je l'avoue. Ainsi le dix-huitième siècle est en progrès sur le dix-septième, si l'on regarde l'influence qu'il a exercée sur la civilisation ; c'est une décadence, si l'on ne cherche que la perfection de l'art. L'histoire et la poésie lyrique sont en progrès de notre temps ; mais nous sommes à peu près stériles d'ailleurs. Ainsi l'humanité marche à droite et à gauche, avançant toujours, mais lentement et par divers chemins. Voilà le progrès que je

comprends, et non pas le progrès direct, continu, rapide. Je garde ainsi le droit de penser que notre siècle ne vaut pas, en général, le dix-septième, d'autant plus que la France toute seule ne compose pas l'humanité : l'Anglais et l'Allemand aussi sont des hommes ; les lettres pourraient être en progrès chez eux, en décadence chez nous ; la loi serait observée, mais nos livres n'en vaudraient pas mieux.

Il y a pourtant un art que nous avons beaucoup perfectionné, c'est celui de nous faire valoir ; si la poésie nous manque, nous avons voulu montrer que du moins nous en avons une grande idée, et dissimuler la faiblesse des œuvres par le sublime des théories. De là sont venus ces portraits de poëtes que M. Hello nous représente « en proie aux angoisses de la pensée, aux grandes douleurs de l'isolement et de la création. » Je vous demande la permission de citer à ce propos quelques vers ; ils sont de Théophile, l'auteur de *Pirame et Thisbé*, qui n'a pas toujours écrit avec tant de sens :

Mais cet autre poëte est bien plein de ferveur;
Il est blême, transi, solitaire, rêveur,
La barbe mal peignée, un œil branlant et cave,
Un front tout renfrogné, tout le visage hâve,
S'agite dans son lit et marmotte tout seul
Comme un esprit qu'on oit parler dans un linceul,
Grimace par la rue, et, stupide, retarde
Ses yeux sur un objet sans voir ce qu'il regarde.

Voilà le poëte tel que je l'imagine d'après les traits que lui prête M. Hello. De bonne foi, nos poëtes lui peuvent-ils, lui voudraient-ils même ressembler ? Je les crois bonnes gens, simples pour la plupart, *vivant de régime et mangeant à leurs heures*, et point maniaques. Ce sont de maladroits amis qui leur font cette réputation. Je me rappelle que, dans les premières éditions de M. de Lamartine, on le voyait au frontispice assis sur la pointe d'un rocher, les yeux au ciel, touchant d'un air de désolation une harpe séraphique, et vêtu d'un habit noir. Image naïve et vraie autant que plaisante ! Poëtes, vous avez l'habit noir, c'est-à-dire des devoirs que vous remplissez comme nous, des sentiments comme les nôtres, une vie comme la mienne. Vous avez de plus le génie, et c'est beaucoup ; ne le profanez pas par de vaines momeries ; défendez aux critiques de vous peindre si moroses et aux graveurs de vous mettre la lyre en main. Eh ! qu'importe que vous chantiez vos vers sur la lyre ou que vous les écriviez sur du papier Bath, avec de l'encre de la petite vertu, pourvu que les vers soient bons ? Voilà le point, le reste est grimace ; la parade ne m'intéresse pas, je veux voir le spectacle.

Le trouble vient de l'homme et non pas de l'art : l'homme y apporte ses inquiétudes, ses prétentions, ses colères, sa vanité ; l'art calme et apaise les âmes ; le besoin de cette perfection vers laquelle il s'élève est pour le véritable

artiste un plaisir autant qu'un tourment. Racine et Boileau savaient comme d'autres qu'il faut tendre à la perfection et qu'ils n'y étaient pointarrivés ; mais, au lieu d'imaginer une théorie à leur usage, au lieu d'étaler orgueilleusement leur insuffisance, ils se confondaient, sans désespoir, dans une religieuse humilité. Croyez-vous pour cela que le sentiment de l'idéal leur ait manqué ? Voyez leurs œuvres. — Mais ils n'en ont rien dit ? — Je les en loue : leurs vers ne parlent-ils pas assez haut ?

Ce n'est pas que j'attribue à Boileau le même génie qu'à Racine; il se met lui-même fort au-dessous de son ami et l'admire de bonne foi, comme M. Hello le remarque. Mais ils se rapprochent par la simplicité et la sincérité, caractère qui leur est commun avec tous les bons écrivains de leur siècle. Ils ne posent pas devant le public et n'ont pas écrit sur leur chapeau : *C'est moi qui suis Guillot*. Ils vont à la cour, et ils y plaisent; ils y montrent de la gaieté, de l'à-propos, de l'esprit, comme de simples mortels; ils ne croient pas qu'ils doivent faire pâtir les autres de leurs insomnies, ni que le talent donne le droit d'être bourru. Revenus chez eux, c'est bien mieux encore: ils quittent leur habit de cour; l'un va planter ses laitues à Auteuil; l'autre s'en retourne manger une carpe avec ses enfants. Devait-il fouetter son fils, sous prétexte qu'il dérangeait ses rêveries? et l'admireriez-vous davantage si, au nom de l'idéal, il faisait tapage à la maison?

Exactitude des mœurs, charmantes douceurs du foyer domestique parmi lesquelles s'est nourrie l'inépuisable tendresse de ce poëte qui a compris l'âme d'Andromaque et fait parler l'amour de Monime, de Phèdre et de Roxane! C'est pourtant ce contraste qui nous étonne. J'ouvre *Athalie :* j'entends la voix des prophètes, je sens, comme dit Job, l'esprit de Dieu qui passe devant ma face. J'ouvre la Correspondance : je vois un homme tout occupé de ses devoirs et de ses affections, aussi peu soucieux de ses vers que s'il n'en avait jamais écrit. Grande surprise pour nous que nos auteurs ont fatigués de leurs révélations littéraires, mais surprise charmante, parce qu'on s'attendait, comme dit Pascal, à trouver un auteur et que l'on trouve un homme. Notre curiosité est trompée, mais notre cœur est content. M. Hello a raison; vous chercheriez en vain dans ces lettres une parole qui réponde aux enchantements et aux souffrances d'un travail commencé; Racine n'écrivait plus alors, et la religion ne l'avait que trop corrigé de toute vanité littéraire. Mais cherchez-y un homme de bien, rempli d'une tendre reconnaissance pour son bienfaiteur, d'un sincère amour pour sa religion, d'une tendresse virile pour ses enfants et pour ses amis : cet homme-là, vous l'y trouverez. Voilà le prix de cette Correspondauce; elle n'ajoute rien à la gloire de Racine, mais elle nous le fait mieux connaître et aimer davantage. En pourrait-on dire autant de bien des Mémoires?

Ce n'est pas sérieusement, sans doute, que M. Hello se plaint de n'y ren-

contrer, comme dans tout le dix-septième siècle, que le nom d'Apollon, et nulle part le nom de Dieu. Apollon est un mot, une figure; mais Dieu est dans les âmes. C'est toujours la même différence : nous parlons beaucoup et nous croyons peu; on croyait autrefois et l'on n'en disait rien.

Je n'ai pas dessein de suivre M. Hello dans ses détails, ni de venger Boileau de quelques taquineries. Qu'il ait cru rivaliser avec Pindare, c'est une erreur de vieillesse que le ridicule lui a fait expier; qu'il ait ranimé les restes languissants d'un feu prêt à s'éteindre pour imiter Juvénal, Regnard ne l'en a que trop puni pour son propre honneur; qu'il ait enfin demandé à Molière de lui enseigner où il trouvait la rime, c'est une question singulière, mais peut-être moins sotte qu'on ne pense, comme je le montrerais aisément. Toutefois, je veux bien, même sur ce point, l'abandonner à la justice des critiques. Mais je ne saurais souffrir qu'on le peigne comme un niais, incapable de goûter Homère, ni même Racine, sinon en vertu des règles d'Aristote. Il admirait Homère, il le lisait, il le connaissait; il le défend le plus souvent avec un grand sens et avec une verve satirique qu'on a, selon moi, trop peu remarquée. Il ne s'est trompé sur la noblesse du mot *âne* que par l'effet d'un préjugé universellement répandu de son temps.

Qu'importent quelques erreurs particulières, s'il a le sentiment des beautés d'Homère, autant qu'on le pouvait avoir alors, et surtout s'il les admire? Cet âne-là tient fort à cœur aux critiques. Quant à l'anecdote qui concerne la *Phèdre* de Racine, j'ai peur que M. Hello en la rapportant ne l'ait pas bien comprise. Boileau entend un M. de Beaumont critiquer *Phèdre* au nom de règles que probablement il ne connaissait pas. Impatienté, il ne s'amuse pas à redresser cette prévention ridicule; il lui suffit de convaincre le critique de son ignorance, et il lui lâche ces grands mots d'*agnition* et de *péripétie* qui le feront sûrement taire, parce qu'il ne les comprend pas. Voilà, si je ne me trompe, le sens de cette histoire, et Boileau n'est pas coupable de ce trait de pédantisme.

Je ne saurais quitter ces discussions littéraires sans y joindre une réflexion de morale que m'a inspirée la lecture de cette Correspondance. J'y ai vu force lettres sur les expéditions du roi, et je me suis étonné de voir l'auteur de *Phèdre* étudier des campements, s'intéresser à des manœuvres, à des marches, à des siéges. Puis j'ai réfléchi qu'il avait un devoir à remplir, et j'ai admiré la conscience qu'il mettait à s'en acquitter. Le devoir n'était pas un vain mot alors, et, quelque rebutant qu'il fût, chacun faisait le sien. Cet exemple est bon à suivre; quand les lettres de Racine ne renfermeraient pas d'autre enseignement, la lecture en serait encore profitable.

A. ADERER.

HÉLÈNE

V

L'amour déraisonne assez volontiers, mais il semble qu'il agisse avec plus de violence sur les têtes les plus saines. Philippe s'était enfermé chez lui, et après avoir examiné sous toutes ses faces l'action en séduction, après avoir discuté le pour et le contre, calculé les résultats possibles et impossibles de sa conduite auprès d'Hélène, après avoir commenté avec la subtilité d'un esprit amoureux les actes, les paroles et jusqu'aux moindres gestes de cette femme énigmatique, il avait fini par conclure qu'il touchait à la crise bienheureuse qui nous livre âme, corps et biens à la merci de la plus capricieuse des créatures. Les pieds sur ses chenets et l'œil à demi fermé, il s'enivrait par avance des joies que lui promettait cet amour, lorsqu'un importun s'avisa de heurter à sa porte. Cet importun n'était autre que messer Narciso, qui déposa sur une table le sac à procès, et remit à Philippe une lettre d'Hélène, puis salua et sortit après s'être acquitté de ce message avec la discrétion d'un muet du sérail. Louvet regarda tour à tour le sac à procès et le billet qu'il tenait à la main. Il n'osait briser le cachet dont la devise, *Levior cortice*, lui donna un avant-goût de la déception qui sans doute lui était ménagée. Après avoir hésité quelques secondes, il déchira pourtant l'enveloppe légère, et lut ce qui suit :

« Mon cher citoyen,

« Si vous tenez à mon repos et à mon amitié, demeurez quelques jours sans venir au château. Je suis obsédée et ne puis vous en dire davantage. Peut-être travaillerez-vous mieux seul à ce triste procès qu'en ma compagnie, et je vous envoie le dossier de l'affaire. Quoi que vous en puissiez penser, je suis

[1] Voir la livraison précédente, page 449.

une mauvaise écolière en procédure. Vous ne m'en voudrez pas, je présume, pour ce contre-temps qui m'agite plus que vous ne pouvez croire. Si vous rencontrez Maurice, soyez courtois et discret.

« Hélène. »

Après la lecture de ce billet, Philippe s'affaissa sur lui-même, froissa la lettre avec colère, la jeta aux cendres, puis se leva, et, se promenant dans sa chambre à grands pas :

— Décidément, murmura-t-il, le soudard a les cartes pour lui! et j'ai été joué comme un sot par une femme sans cœur. Elle a fait sur moi l'essai de son esprit et de sa beauté; je me suis pris au piége, et c'est un nom de plus à inscrire sur ses tablettes. Pour un politique, la leçon a son prix et vaut bien ce qu'elle me coûte.

Ce fut alors un monologue sur l'habileté que les femmes déploient à tromper les hommes, monologue mêlé de points d'exclamation et d'amers sourires qu'il serait trop long de transcrire ici, mais que le lecteur pourra recomposer de lui-même pour peu qu'il ait de mémoire.

Dans le premier accès de cette fièvre chaude Louvet répondit :

« Madame,

« Je me ferais un scrupule de troubler la félicité de votre Maurice, et je vous obéirai au delà de vos désirs. On ne me verra plus désormais là où je n'aurais jamais dû mettre les pieds. Le rôle de plastron n'est pas mon fait. Lorsque je place mon affection quelque part, je suis dans l'habitude de recevoir la monnaie de ma pièce; je traite d'égal à égal, même avec les femmes. Je confesse, au surplus, que vous êtes adorable, et qu'un homme ne saurait vous fréquenter impunément pour son repos.

« Cet aveu n'est-il pas tout ce que vous désirez de moi? Je le dépose donc à vos pieds en toute humilité. La leçon que vous m'avez si libéralement donnée vaut bien cet hommage, et nous voilà quittes, ce me semble.

« Louvet. »

Quand notre amoureux eut achevé d'écrire, il se sentit le cœur plus à l'aise. Il relut son billet doux et le trouva bien; il le relut une seconde fois tout en le pliant et pensa que le style en était peut-être un peu dur; il le dépliait pour l'examiner encore lorsque Maurice entra chez lui, pâle, les yeux égarés, les lèvres agitées par un mouvement convulsif et sa cravache sous le bras. Le lieutenant s'arrêta à deux pas de Philippe; celui-ci, qui ne pouvait comprendre au juste ses intentions, le mesura du regard avec le sang-froid d'un dompteur de bêtes féroces. Sans nul doute, ces deux rivaux, qui se haïssaient aussi cordialement qu'on peut se haïr, se seraient donné la main s'ils

avaient pris la peine de s'expliquer; mais le moyen de s'entendre avec un fou furieux qui se jette sur vous les yeux fermés et la dague au poing ? Maurice, son bonnet de police sur l'oreille et sans saluer même d'un simple geste, entra en matière par cet exorde insinuant :

— Maître procureur, vos visites au château n'ont pas l'heur de me plaire; et, si vous y revenez jamais, je vous ferai jeter à la porte par les gens de madame de Mornay. Est-ce clair? Je ne suis pas dans l'habitude d'expliquer deux fois mes volontés par des paroles, et vous voilà averti...

Philippe l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre, et lui répondit que son intention était en effet de ne plus se montrer au château, et qu'il faisait assez peu de cas des menaces d'un écervelé pour s'en tenir à ce qu'il avait résolu :

— Vous pouvez vous tranquilliser, ajouta-t-il, je ne vous mettrai pas dans l'embarras terrible de commettre une sottise qui vous coûterait la vie. Votre tête est trop bien sur vos épaules. Allez, monsieur. Hélène doit vous attendre; vous lui direz de ma part que vous êtes un brave et que j'ai tourné le dos à vos rodomontades!...

— C'est dans le dos qu'on frappe les lâches!...

Mais, sans faire attention à ces paroles et au geste menaçant dont les accompagna Maurice, Louvet lui tourna en effet le dos et s'assit à sa table pour cacheter le billet doux qu'il se décidait à envoyer à la comtesse tel qu'il était. Ce flegme fit perdre au lieutenant le peu de raison qui lui restait; il jura, fit siffler sa cravache, et allait se jeter sur Philippe pour le fustiger rudement, lorsque celui-ci se redressa d'un bond comme un lion blessé :

— C'est un duel que vous désirez? Eh bien, soit! le citoyen Philippe accepte, et vous serez tué, c'est moi qui vous en réponds..... S'il plaît à votre seigneurie, ajouta-t-il sur un ton plus calme, nous ne prendrons qu'un second chacun; je souhaite que les choses se passent sans bruit.

— C'est bien; je vous enverrai le baron, et il s'entendra avec votre témoin. Adieu, monsieur.

Là-dessus, il fit un geste de la main et disparut pour aller rejoindre Bernetti qui l'attendait à quelque cent pas de là. Il le trouva doucement étendu sur l'herbe et fort occupé : le bonhomme examinait à la loupe un hyménoptère et souriait en s'extasiant sur les riches couleurs de cet insecte qui se débattait entre les griffes de la pince d'acier.

Cet honnête baron, comme nous l'avons vu, avait tissu la trame de cette affaire odieuse qui devait fatalement coûter la vie à l'un des deux adversaires; c'était lui qui avait poussé le lieutenant, et il parvint encore à faire accepter à Philippe les conditions du duel telles qu'il les avait réglées dans son tête-à-tête avec Maurice. Le témoin de Louvet eut beau se récrier, l'ancien commissaire n'était pas homme à reculer pour si peu, du moment où il était décidé à se battre.

Bernetti avait sans doute ses raisons pour agir comme il l'avait fait. Un homme tel que lui ne pouvait brouiller les cartes pour le seul plaisir de les brouiller. Il poussa même la prudence jusqu'à prier Louvet de venir au château la veille de l'affaire. Celui-ci s'y rendit en effet dans la soirée. La température était fraîche, et l'on avait quitté la terrasse pour se cantonner au coin du feu. Si quelque étranger se fût présenté à cette heure au milieu de ce petit monde, il eût certes été surpris du calme et de la bonne harmonie qui paraissaient régner entre les personnes qui le composaient. Le baron sommeillait sur son fauteuil. Hélène et Maurice causaient à demi-voix avec une cordialité et un abandon des plus touchants. Charlotte seule était agitée de mouvements nerveux, ses joues avaient perdu leur éclat et ses yeux ne souriaient plus. Elle se rapprocha de Louvet, l'invita à lui donner le bras et à aller respirer le grand air sur la plate-forme, car elle étouffait dans l'atmosphère du salon. Philippe se laissa conduire; la jeune fille le fit asseoir sur un petit banc auprès du tilleul du roi, puis elle se prit à parler avec une vivacité inaccoutumée et à rire aux éclats sans que Louvet pût rien comprendre à ses paroles et à sa joie fiévreuse. Elle s'arrêta tout à coup et parut réfléchir profondément :

— Il se passe quelque chose d'étrange au château, dit-elle en sortant de sa rêverie. Du reste, j'y suis faite : depuis le jour où le baron a mis les pieds chez Hélène, le trouble et un malaise inexplicable sont entrés chez nous ! Ne savez-vous rien ?... Si vous savez quelque chose, dites-le-moi, au nom du ciel ! Il se prépare une catastrophe, aussi vrai que vous aimez la comtesse et que Maurice me trahit aussi pour elle !

Philippe la regarda en cherchant à pénétrer le sens de cette dernière phrase qui lui parut d'une ambiguïté extravagante. Charlotte devina l'incertitude dans laquelle elle avait jeté son interlocuteur; elle soupira et reprit :

— Je ne sais plus où j'en suis moi-même avec mon propre cœur. Je souffre et j'ignore pourquoi. Je sais bien que vous et moi nous serons toujours deux, et cependant je vous aime comme un ami, un vieil ami, et voilà pourquoi nous nous trouvons l'un près de l'autre en ce moment et pourquoi je vous confie mes terreurs folles. Vous avez l'âme forte, et moi je l'ai faible, si faible, qu'un rien peut la briser. Heureusement, j'ai compris que je n'aimais pas Maurice, car je serais morte si je l'eusse aimé...

— L'amour est le poison de la vie.

— Et je l'épouserai pourtant !...

Il y avait dans ces derniers mots un tel accent de résignation, que Philippe se sentit ému; il attira Charlotte à lui et la pressa contre son cœur. La jeune fille tressaillit, et, se dégageant de l'étreinte de son ami :

— Non, non, dit-elle, je l'aimerai peut-être un jour; mais, pour en venir

là, il faut que j'oublie le passé et les mille fantômes qui ont troublé mon imagination.

— Par malheur, les femmes n'oublient rien, et lorsque Maurice reviendra à vous, il sera trop tard, votre cœur lui sera fermé; on n'est jeune et candide qu'un instant dans la vie, et c'est Maurice bien plus que vous qui un jour sera à plaindre.

— Vous avez des prévisions qui m'épouvantent, Philippe... Serais-je jamais une femme semblable...

Elle s'arrêta sur ces mots, comme si la voix lui eût manqué. Louvet acheva la phrase en souriant :

— Vous serez un jour une femme semblable à Hélène, pourquoi hésiter à le dire? Pour en venir au point où elle est, elle a dû comme vous commencer la vie par une déception; et Dieu veuille encore qu'elle ne finisse pas par où elle a commencé!

— Vous me peignez l'avenir sous des couleurs affreuses. N'est-il pas des âmes, Philippe, qui aiment toute leur vie?... Tenez, je ne veux pas entendre votre réponse, car je la devine et elle me fait mal dans votre bouche. Rentrons.

Le trouble de la jeune fille avait fini par gagner Philippe, qui jugea prudent de couper court à un tête-à-tête aussi délicat et dans lequel il courait le risque de dire quelque sottise dont il aurait à se repentir. Il se leva, accompagna Charlotte jusqu'à la porte du château, et reprit le chemin du village sans avoir fait ses adieux à Hélène. Lorsqu'il eut marché quelque temps, il s'arrêta pour regarder encore une fois le château dont la masse imposante se détachait sur le fond brumeux de la nuit; il lui jeta sa malédiction, et rentra dans sa cellule avec les sentiments d'un naufragé qui arrive au port.

VI

Il voulut écrire à Verner une lettre qu'il regardait comme son testament, mais il s'endormit sur son fauteuil de ce sommeil bienfaisant qui nous délivre parfois du fardeau de la pensée au moment de grandes crises. Dans la nuit, il fut éveillé par une voix mystérieuse qui l'appelait par son nom; il ouvrit les yeux, et, à la faible clarté de sa lampe, aperçut une femme vêtue de noir assise au pied de son lit. Comme la plupart des ambitieux qui croient à la prédestination, Louvet était superstitieux, et se souvint aussitôt de Brutus et du spectre qui lui apparut la veille de la bataille de Philippe; il ne lui vint pas à l'idée que sa servante pouvait avoir introduit quelqu'un chez lui pendant qu'il dormait, et il crut voir dans cette inconnue son mauvais génie. Cette illusion ne fut pas de longue durée; le fantôme lui adressa la parole, et notre héros tressaillit en reconnaissant la voix d'Hélène :

— Vous ici, et à cette heure ! dit-il. Que vous est-il donc arrivé?

— Voilà bien longtemps qu'il ne m'arrive plus rien à moi; mais vous, vous devez vous battre demain, et je suis venue ici, au risque de me compromettre, pour vous le défendre.

La comtesse n'était plus en ce moment cette femme légère qui avait fait le désespoir de Philippe, et dont l'unique souci était de séduire pour se jouer ensuite des passions qu'elle avait su éveiller; son attitude, son regard, sa voix, ses cheveux qui tombaient en désordre sur ses épaules, tout trahissait en elle une émotion profonde. Louvet, frappé de ce changement, dont il fit honneur à Maurice, demanda à Hélène si par hasard elle avait une âme :

— Je ne vous connaissais que charmante, ajouta-t-il sur un ton ironique; mais ce soir je vous trouve belle, d'une beauté touchante, et je vous aimerais si vous étiez toujours ainsi. Votre Maurice vous est donc bien cher, puisque la crainte de le perdre vous transforme de la sorte?

— Vous prenez mal votre temps pour railler, Philippe; je n'aime point Maurice et ne puis l'aimer; il appartient à Charlotte, et, avant la fin du mois, il sera son époux et aura quitté le château. Avant-hier, après la scène qui a eu lieu entre vous deux, il est rentré chez lui dans un tel état d'agitation, qu'il m'a été facile de lui tout faire avouer. Je l'ai convaincu de folie, et demain il viendra vous présenter des excuses que vous accepterez.

Hélène parlait avec ce ton d'autorité qu'une femme comme elle se croit en droit de prendre vis-à-vis de l'homme dont elle se sait aimée; mais si ces allures avaient intimidé quelques-uns de ses adorateurs, il n'en devait pas être de même auprès de Louvet, qui, par instinct, regimbait toujours contre une volonté qui n'était pas la sienne. Du reste, la jalousie le rendait méfiant; il pensa que ces belles paroles n'étaient qu'une feinte d'Hélène pour sauver celui qu'elle aimait; il la regarda en souriant de pitié, et lui répondit qu'en fait d'amour il demanderait des conseils à une femme, mais que la question dont il s'agissait était tout antre.

— Si vous redoutiez une catastrophe, poursuivit-il, il ne fallait pas la préparer vous-même. Vous vous jouez de la vie des hommes avec une insouciance féroce, vous mettez le feu aux poudres pour vous donner le spectacle d'une explosion, et lorsque le coup de tonnerre ébranle le sol sous vos pieds, vous jetez les hauts cris!... Non, non, madame, vous avez poussé les choses trop loin pour qu'il soit possible de reculer, et vous aurez la satisfaction d'apprendre qu'un homme a été tué pour l'amour de vous.

— Que le ciel me punisse comme je le mérite ! s'écria Hélène attérée par la froide colère de Louvet; mais je ne veux pas charger ma vie d'un remords dont l'idée seule m'épouvante ! Et vous, vous ne vous battrez pas...

Philippe l'interrompit :

— Il est inutile, madame, de prolonger plus longtemps un entretien aussi

pénible. Demain peut-être tout sera dit pour le citoyen Louvet, et je désire que ma dernière nuit soit calme. Par pitié pour vous et pour moi, retirez-vous !

Les larmes vinrent aux yeux d'Hélène; elle se pencha sur l'épaule de Louvet et lui dit :

— M'aimez-vous, Philippe ?

Celui-ci la regarda incertain de lui-même.

— Est-ce une comédie que nous jouons? dit-il enfin en éclatant de rire. Eh bien, soit ! à demain les affaires sérieuses. Causons de nos amours, car il est doux de s'aimer...

— M'aimez-vous, Philippe ? répéta Hélène dont la voix prit pour cette fois un tel accent de désespoir, que l'intraitable Louvet se sentit bouleversé.

Il prit la comtesse entre ses bras et la serra sur sa poitrine à l'étouffer.

— M'aimez-vous ? murmura celle-ci en s'abandonnant à l'étreinte de son amant.

— Regarde-moi ! s'écria Philippe en se redressant et en montrant à Hélène ses yeux étincelants et son front pâle comme un suaire. Sais-tu lire dans une âme humaine ? Eh bien, lis donc sur mon visage !

Madame de Mornay le fixa un instant avec tristesse.

— J'avais besoin de cet aveu, Philippe, pour oser parler, car ce que j'ai à dire est pénible à entendre et triste à répéter. Asseyez-vous là, à mes côtés; écoutez-moi, et lorsque vous m'aurez entendue, vous me condamnerez et vous vous battrez avec Maurice si bon vous semble.

— Je puis mourir maintenant, dit Louvet, qui s'était rapproché de la comtesse et qui paraissait revenu à son calme habituel.

— Vous vivrez, mon pauvre Philippe, vous me maudirez et vous m'oublierez : ces trois mots résument l'histoire de bien des amours.

Après un instant de silence et de recueillement, elle poursuivit :

— Croyez-moi, il faut que votre vie et celle de Maurice me soient bien précieuses pour vous faire la confidence ou plutôt la confession que vous allez entendre. Je suis légère, c'est vrai; mais lorsqu'il s'agit de sauver un ami que j'aurais pu perdre par ma faute,— et elle tendit la main à Philippe, — je suis capable de tout oser. Vous savez sans doute que j'ai passé plusieurs années à la cour de l'empereur Joseph. Je puis l'avouer ici sans vanité, j'y étais la plus adorée et la plus heureuse des créatures, car j'étais adorable et je n'aimais pas...

Tout cela fut dit avec une simplicité pleine de charmes, et Philippe le trouva le plus naturel du monde. Hélène était adorable et adorée, elle le confessait elle-même, et chacun le redisait avec elle.

— Séparée d'avec mon mari, j'étais libre autant qu'une femme peut l'être; pour comble de faveur, le ciel m'avait dotée d'un esprit assez riche de son

propre fonds pour me passer au besoin de toutes les flatteries qu'on déposait à mes pieds, et maintenant je suis tombée par ma folie, et je ne me relèverai pas; je suis au pouvoir d'un démon qui m'a volé mon âme, mon intelligence, ma beauté, mon repos, tout ce qu'il y avait en moi de dignité, de vie et de tendresse; je ne suis plus la comtesse de Mornay, la fière et charmante Hélène; je suis...

Elle n'acheva pas. Philippe se releva brusquement, et regardant Hélène avec stupeur :

— On me l'avait dit, et je refusais de le croire.

— Au fait, personne n'ose le croire ! murmura la comtesse d'une voix à peine intelligible.

Louvet ne savait où il en était, mille sentiments confus lui traversèrent l'esprit sans qu'il pût s'arrêter à aucun; il était entre la colère, le mépris, la douleur, la honte et l'hébêtement. Il passa la main sur ses yeux, revint à lui, et, avec un sourire empreint d'une ineffable mélancolie, se pencha vers Hélène et lui dit :

— L'aimez-vous, cet homme?

La comtesse baissa la tête sans répondre. Cet aveu implicite terrifia Louvet, qui n'eut pas le courage de pénétrer plus avant dans ce mystère. Il ouvrit sa croisée pour chercher au dehors une atmosphère plus rafraîchissante, puis la referma et revint s'asseoir auprès d'Hélène.

— Je pourrai dire que j'ai fait cette nuit un mauvais rêve..., car c'est un rêve !

— Plût à Dieu que ce fût un rêve ! répliqua la comtesse, qui laissa retomber ses bras le long de sa chaise; mais peut-être que la vie n'est qu'un songe après tout, et que je me réveillerai un jour telle que j'étais autrefois.

Elle releva son visage comme si cet espoir éloigné lui eût rendu tout à coup le courage et le sentiment de sa dignité.

— Maintenant écoutez-moi jusqu'au bout, et vous me comprendrez peut-être. Cet homme est arrivé à la cour sous le patronage d'une femme que je ne nommerai pas; il était précédé d'une réputation bizarre, étrange; c'était merveilleux comme un conte des *Mille et une nuits*. Sa conduite fut pleine de mystères et de contradictions. Lorsqu'il paraissait quelque part, tous les visages de femme se tournaient vers lui comme attirés par une puissance surnaturelle. Je ne puis m'expliquer encore aujourd'hui à quoi tient le prestige, mais certainement son âme était douée d'un sens dont nous n'avons, nous autres, qu'une vague perception. L'avez-vous jamais regardé en face? Il n'est pas un homme qui ait jamais pu soutenir ce regard terne et glacial. Malgré le charme qu'il exerçait autour de lui, je me comportais assez vaillamment en sa présence, et j'étais la seule qui osât ouvertement se moquer du sortilége. Mais la fatalité voulut que je fusse à cette époque en guerre se-

crète avec la marquise d'Abensberg, une de mes rivales pour la beauté et pour l'esprit; elle seule semblait devoir apprivoiser cet homme, qui affectait pour nous toutes l'indifférence la plus parfaite. On prétendait que je me tenais en dehors pour éviter la honte d'un échec. Je ne sais pourquoi ces propos me blessèrent : je me mis sur les rangs.

— Et vous deviez gagner la partie, murmura Louvet d'une voix éteinte.

— Avec quelle habileté effrayante, poursuivit Hélène, il m'a conduite vers l'abîme. Je voyais devant moi le précipice où j'étais entraînée, j'aurais voulu reculer parfois; mais du moment qu'il m'eut enveloppée de sa volonté toute-puissante, il me fut impossible de me dégager. Il m'effrayait et il m'attirait, et j'avançais toujours, espérant toujours que le ciel ferait un miracle en ma faveur... Ce qui m'irritait dans ce jeu décevant, c'est que je voyais clairement qu'il ne m'aimait pas, et je voulais être aimée de lui, je me l'étais promis à moi-même : j'aurais voulu être sa maîtresse; mais il n'aime rien, et il est le plus fort! Aujourd'hui, il parle de m'épouser, et je l'épouserai; j'ai toujours fait tout ce qu'il a résolu dans son esprit. Je ne suis plus Hélène, vous dis-je, je suis cet homme... Le Dante n'a point inventé de supplice pareil! Et cependant, s'il m'était permis de me dégager... Non, Philippe, il est des choses impossibles à dire, on n'ose même pas les penser.

A ces mots, elle s'arrêta, parut se calmer, et ajouta d'une voix plus tranquille :

— J'ai joué avec lui le jeu dangereux de la coquetterie la plus raffinée; je n'imaginais pas que cette plaisanterie pût devenir sérieuse, et qu'à force de le circonvenir et de le piquer, je finirais moi-même par me perdre. Je suis arrivée par une pente insensible à me persuader que je l'aimais; on finit toujours par croire ce qu'on s'habitue à feindre. Il prévoyait tout, et, les bras croisés, me regardait me débattre, jusqu'au jour où il n'eut qu'à me tendre la main pour m'aider à me relever.

Aucune parole n'est capable de peindre la douleur de Philippe; il semble pourtant qu'il aurait dû être préparé à ce dénoûment inévitable. Si Hélène lui eût été indifférente, sans doute que l'aveu de cette infortunée n'eût fait que confirmer une certitude depuis longtemps acquise; mais sa passion l'aveuglait à tel point, la comtesse était si haut dans son estime, qu'il ne se rendit qu'à la dernière extrémité; l'amour ne va pas sans l'estime. Lorsque Hélène se fut retirée, il se jeta sur son lit, où il demeura longtemps dans un état d'inertie complète. Il se leva ensuite pour continuer la lettre qu'il écrivait à son ami Verner, mais il ne put griffonner que ces mots : *Oh che appetito!* Réflexion aussi simple que profonde, et la seule que se permette Joconde lorsqu'il découvre la passion d'une reine pour son nain.

Cependant, lorsque son esprit fut revenu de sa première surprise, il trouva le fait moins étrange qu'il ne lui avait semblé au premier abord. Le goût du

merveilleux, une coquetterie effrénée, je ne sais quel attrait pour les plaisirs malsains, avaient entraîné la comtesse, et l'habitude avait fait le reste. Il faudrait nier l'existence du mal pour refuser de croire à ces passions dépravées. Le monde ne manque pas d'exemples qui viennent à l'appui de cette incroyable aventure. Enfin, Louvet finit par trouver que cet amour était si bien dans l'ordre naturel des choses, qu'il s'étonna de ne l'avoir pas reconnu plus tôt; en effet, une maîtresse coquette et un comédien juré étaient bien faits pour s'entendre; il existe entre ces deux espèces de gens des affinités secrètes qui doivent tôt ou tard les réunir comme deux moitiés d'un seul tout. La femme qui avait gaspillé sa jeunesse sans avoir su aimer ce qui était aimable, devait, dans la saison plus avancée de sa vie, s'abandonner à des écarts monstrueux.

Quant à Bernetti, il avait tout à gagner à cette comédie lamentable : Hélène lui apportait en dot la beauté, la noblesse, l'esprit, la grâce, la considération, la fortune, tout ce qui lui manquait en un mot, et le Scaramouche pourrait s'endormir un jour du sommeil des justes en disant au public ébahi : « La farce est jouée, applaudissez donc ! » Et le parterre d'applaudir!

La justesse de ces réflexions, loin de consoler Philippe, ne fit qu'irriter son amour pour Hélène; et lorsqu'il se représenta cette créature charmante entre les bras du baron, il fut saisi d'un accès de rage et de désespoir qui lui mit l'enfer dans l'âme.

VII

Le rendez-vous n'était que pour midi, et Louvet sortit, dès la pointe du jour, pour se retremper l'âme dans l'atmosphère plus douce du matin. Si la nuit a des inspirations fiévreuses, le réveil de la nature communique à la pensée quelque chose de sa fraîcheur et de son calme. Les merles et les rouges-gorges commençaient leur ramage, et la rosée scintillait comme des diamants que la main des anges aurait répandus à profusion. Notre héros prit un sentier bordé d'oliviers et de vignes, et marcha plusieurs heures, les mains derrière le dos, les yeux fixés à terre, absorbé dans une rêverie qui, malgré la situation critique dans laquelle il se trouvait, n'était pas sans quelque charme. Tant il est vrai que les événements ne sont rien par eux-mêmes, et que notre imagination seule leur donne la couleur et la vie. Maintenant que l'horizon s'obscurcissait à ses yeux, il se hâtait de vivre dans le passé, effeuillant page par page les souvenirs de sa jeunesse : il y trouva bien peu de jours dignes de regrets; cet ambitieux précoce avait trop vécu dans l'avenir pour avoir jamais su jouir de l'heure présente. Charlotte était la seule figure souriante qui se détachât sur le fond monotone et sombre de son existence, et il plaignit cette jeune fille d'entrer dans la vie sous des auspices aussi défavorables.

Il approchait du village, lorsqu'il vit venir à lui le lieutenant, suivi de son odieux témoin. La vue du baron lui souleva le cœur, et il sentit que, pour peu que les circonstances lui vinssent en aide, il s'échapperait et ferait un coup de tête. A quelques pas l'un de l'autre, les deux champions s'arrêtèrent. Maurice enleva son chapeau et salua Philippe; celui-ci lui rendit son salut sans se découvrir.

Maurice paraissait transformé : ce n'était plus ce frénétique qui, le juron aux dents, avait provoqué et menacé Louvet quelques jours auparavant. Il s'inclina, et, répétant sans doute la leçon que lui avait faite Hélène, balbutia une amende honorable, que Philippe écouta jusqu'au bout sans sourciller.

— Si les injures, répliqua celui-ci, se rachètent par des paroles, les menaces demandent un autre payement.

— Nous avons tout prévu ! s'écria Bernetti, qui présenta en même temps à Louvet la cravache de Maurice, en lui faisant signe d'en user librement.

Le lieutenant se mordit les lèvres à se les faire saigner. Philippe prit la cravache, en examina la poignée qui était d'argent ciselé, jeta sur le baron un regard de colère et tendit la main à Maurice. Les deux rivaux s'embrassèrent.

On pense peut-être que tout était fini. Loin de là. Il est des natures violentes pour lesquelles le repos est impossible et qui sont fatalement condamnées à marcher de l'avant, jusqu'au jour où elles se brisent contre un obstacle insurmontable. Tel était Philippe : s'il philosophait à souhait au coin de son feu, il était en réalité le plus intraitable des esprits aussitôt qu'il avait senti l'aiguillon. Il ne savait ni se résigner ni oublier lorsqu'il avait été touché au cœur. Il pardonnait volontiers à la brutale étourderie de Maurice, qui revenait loyalement sur sa faute ; quant à Bernetti, à ce comédien qui se jouait du monde et possédait la comtesse, c'était une autre affaire : il éprouvait pour lui autant d'antipathie que de haine, et l'antipathie est inguérissable.

— Notre rencontre serait maintenant sans cause, dit-il au lieutenant, et puisque vous épousez Charlotte et que vous quittez le château avant la fin du mois, soyons amis jusque-là si nous le pouvons. C'est un autre que vous qui me rendra raison de cette malheureuse affaire.

Ces dernières paroles s'adressaient au signor commediante, qui pâlit sous son masque de rouge, car, pour la première fois de sa vie, il se sentit deviné par un esprit d'une trempe aussi solide que la sienne.

— Vous êtes donc visité la nuit par les anges, messer Filippo, puisque vous savez si bien ce qui se passe au château ?

— Je suis visité quelquefois par les anges, et quelquefois aussi par le diable ; témoin ce certain soir où maître Scaramouche me fit l'honneur de venir chez moi.

— Scaramouche! répéta le baron d'un air béat; messer Filippo en sait trop sur certain chapitre, et nous en causerons ensemble.

Là-dessus, il prit la main de Louvet, qu'il serra à la briser, puis tourna sur ses talons et s'éloigna rapidement en sautillant sur la pointe des pieds. Les longues basques de son habit étaient soulevées par le vent qui fouettait ses jambes grêles; on aurait cru voir un cormoran qui va prendre son vol.

— Méfiez-vous de cet escogriffe, dit Maurice en clignant de l'œil : il est Italien et frappe sans donner le temps de se mettre en garde. Méfiez-vous, surtout de Narciso, son âme damnée.

— Un homme averti en vaut deux, et ces bandits me trouveront sur le qui-vive. Du reste, nous avons déjà fait connaissance, Narciso et moi, et le drôle sait que je voyage toujours sous bonne escorte.

Les deux rivaux ainsi réconciliés se promenèrent quelque temps ensemble, causant comme des gens qui s'estiment, mais qui ne s'aiment pas. Leur entretien fut grave et contraint. Enfin Maurice parla de son mariage et pria Philippe d'y vouloir bien assister. Celui-ci accepta ; on se donna une nouvelle poignée de main, et on se sépara.

Quelques jours plus tranquilles succédèrent à cette fièvre d'amour et de colère qui avait agité le monde du château. On faisait les préparatifs du mariage de Charlotte. La jeune fille y travaillait sans qu'on pût découvrir en elle aucun signe de répugnance ou de joie; si elle versait des larmes en secret, le ciel fut le seul témoin de sa douleur discrète : elle était douce pour Maurice, et réservée auprès de Philippe qui l'observait avec l'intérêt d'un frère pour une sœur plus jeune que lui. Le baron allait et venait, causant et souriant avec cette impassibilité ironique qui ne s'était démentie jusqu'alors qu'une seule fois, le jour où Louvet l'avait provoqué en face. Hélène emportée par sa destinée laissait les événements suivre leur cours naturel ; elle s'en allait à la dérive, sans rien faire pour résister au courant; faible contre elle-même et contre Bernetti, elle aimait ou n'aimait pas : peu lui importait, sa situation était trop effrayante pour qu'elle osât y regarder de près. Maurice se résignait, ainsi que la victime couronnée se résigne sous le couteau du prêtre. « Il le fallait, disait-il; et la fatalité est une raison sans réplique que tous les vaincus jettent à la face du ciel et de la terre comme une excuse suffisante pour leur lâcheté. S'il est pénible d'épouser la femme qu'on n'aime pas et d'abandonner à un Bernetti la maîtresse de son choix, il est triste aussi, lorsqu'on est jeune, souriante, passionnée comme l'était Charlotte, de livrer sa vie et de confier tous ses rêves de bonheur à un homme qui nous épouse à regret. Lequel des deux fiancés était le plus à plaindre? je l'ignore; mais le problème a bien son intérêt, et ceux qui aiment encore le résoudront.

Le mariage fut célébré dans la nuit; on avait orné à cet effet la chapelle

du château. La comtesse, Philippe, le baron, messer Narciso et un ancien serviteur d'Hélène assistaient seuls à la cérémonie. Un prêtre non assermenté monta à l'autel en tremblant, car, bien que les colères politiques se fussent un peu calmées, rien n'était sûr encore. Narciso servait de sacristain, présentant les burettes et marmottant les répons sur un ton hypocrite qui dut médiocrement édifier l'assistance. L'autel était paré de fleurs comme pour un jour de fête, les murs étaient tendus de draperies rouges, la chasuble de l'officiant était brodée d'or et de soie, les cierges brûlaient par les deux bouts; mais, malgré ces lumières, malgré ces paillettes d'or et ces fleurs, on eût dit une messe des morts, tant la physionomie des assistants paraissait triste et recueillie. Charlotte était aussi pâle que sa robe blanche, et Maurice, agenouillé auprès d'elle, avait l'air d'un condamné.

Lorsque le prêtre, se tournant vers les deux fiancés, murmura cette prière : « Mon Dieu, regardez d'un œil favorable votre servante qui implore votre protection; faites que son joug soit un joug d'amour et de paix; qu'elle se rende aimable à son époux comme Rachel, qu'elle soit sage comme Rébecca, et fidèle comme Sara... » Hélène, assise auprès des deux jeunes gens, les regarda avec des larmes dans les yeux; ces larmes étaient l'expression des tristes pressentiments qui la troublaient. Ce n'était point sur son Maurice et sa jeune femme qu'elle pleurait, mais bien sur elle-même en pensant qu'un jour viendrait où le prêtre prononcerait sur sa tête et sur celle de Bernetti cet *oremus* dérisoire. En dépit de sa tendresse inexplicable pour cet homme, elle ne pouvait se dissimuler la honte de sa situation. Cet avenir vers lequel elle se précipitait ne se présentait guère à elle sous des couleurs riantes. Elle avait compté un à un tous les déboires qui l'attendaient, tous les dégoûts dont elle serait abreuvée, tous les ennuis qui la rongeraient dans les fibres les plus secrètes de son être; elle avait prévu toutes les humiliations qu'il lui faudrait subir, et cependant elle marchait avec résolution vers le terme fatal. Ceux que le hasard ou leur folie a jetés dans une voie de perdition savent seuls par quel mystère il leur est impossible de revenir en arrière. Le passé est indélébile, et plus une passion est perverse, et plus elle est impérieuse. Le mal comporte avec lui une fatalité d'une logique impitoyable, et la plupart du temps nous ne tombons que parce que nous sommes déjà tombés.

Bernetti était debout derrière la comtesse, roide comme une sentinelle à son poste et immobile comme une statue; il ne semblait vivre que par son regard qui suivait tous les mouvements de messer Narciso avec un intérêt profond et sinistre. Ce sacristain de nouvelle fabrique, tout en remplissant l'office de desservant, lorgnait Philippe de travers, et lorsque celui-ci, impatienté, lui répondait par un regard de colère, Narciso se tournait en souriant vers l'impassible Bernetti. Ce jeu déplaisant finit par faire frissonner Louvet, qui comprit à merveille que le baron lui ménageait une surprise. Il se souvint

de l'avertissement donné par Maurice, l'odeur du sang lui porta à la tête. « Ils songent à m'assassiner, » pensa-t-il en lui-même. Quelque intrépide qu'il fût, cette crainte s'empara de son esprit avec l'effrayante ténacité d'une idée fixe, et cela lui parut si insupportable, qu'il voulut en finir le plus tôt possible; il se redressa sur lui-même et fixa des yeux terribles sur messer Narciso, qui eut l'air de deviner qu'on lui jetait à la face un défi de mort, car, dès ce moment, il parut se recueillir, et la cérémonie s'acheva sans encombre.

Au sortir de la chapelle, Hélène, le baron et Philippe accompagnèrent Maurice et sa jeune femme dans la cour du château où stationnait la voiture qui devait cette nuit même emporter les deux nouveaux époux. Tout était prêt pour le départ et le postillon sur son siége. Le lieutenant mit son manteau sur les épaules de Charlotte, serra la main à Philippe et à la comtesse sans mot dire, se jeta dans la voiture, et donna l'ordre de partir. Lorsque le bruit des roues se fut perdu dans le lointain, Bernetti, debout comme un terme, et les deux poings dans les poches de son gilet, fit observer que le lieutenant avait oublié de lui dire adieu; il lui pardonna cependant, et, se tournant vers Philippe, le pria de passer la nuit au château :

— Il est bien tard, dit-il, et la campagne n'est pas trop sûre dans ces temps de licence, un malheur est bientôt arrivé. Restez, mon ami; Narciso vous dressera un lit...

— Grand merci, baron, répliqua Louvet, les loups-garous ne m'épouvantent pas. Adieu, madame, et à demain.

— A demain! répéta Bernetti sur un ton de fausset.

— Prenez garde, dit tout bas Hélène en serrant la main à Philippe d'une façon très-significative, l'air de la nuit est malsain.

La lune se couchait sanglante à l'horizon brumeux lorsque l'ancien commissaire quitta le château, et la nuit était si noire qu'on voyait à peine pour poser le pied. Notre héros, qui n'était rien moins que rassuré sur les intentions de Bernetti, prit un détour. Au lieu de suivre le sentier direct qui était bordé d'arbres et de buissons, il se jeta dans un ravin pierreux, et n'arriva en vue de chez lui qu'après une demi-heure d'une marche des plus périlleuses. Il venait de gravir un talus assez roide, et il ne lui restait plus qu'à traverser la grande route pour être à sa porte, lorsqu'il entendit du bruit dans une broussaille à sa droite. Louvet fit un pas en arrière et se mit sur la défensive. A l'instant même, un homme s'élança sur lui armé d'un stylet; Philippe se jeta de côté, et le fer lui effleura l'épaule.

— Sacramento! s'écria Narciso qui avait manqué son coup et qui essaya de revenir à la charge.

— Maladroit! répliqua Louvet qui l'ajusta à bout portant et lui fit sauter le crâne d'un coup de pistolet.

L'honnête Narciso tourna sur lui-même et roula comme une masse inerte jusqu'au bas du talus. L'ancien commissaire, pétrifié, regarda autour de lui et vit l'ombre du baron qui se glissa au fond du fossé et disparut dans l'obscurité. Notre héros regretta de n'avoir pas un second coup pour l'adresser à ce scélérat, qui avait dirigé la main obéissante de Narciso. Tout cela se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire; ce n'était, après tout, qu'un homme de moins, et qui avait été puni par où il avait péché.

VIII

Hélène était en peignoir du matin, abattue et décolorée comme une personne en convalescence; ses pieds emprisonnés dans des pantoufles brodées d'or étaient posés sur un fauteuil, tandis que sa belle tête, rejetée en arrière, semblait lasse de supporter les pensées pénibles qui l'obsédaient; elle causait avec le signor Bernetti assis auprès d'elle sur un tabouret et qui répondait d'un air distrait à toutes les questions qui lui étaient adressées. Sans aucun doute, la nuit avait été mauvaise, et dans ce boudoir tout plein de l'esprit léger de la comtesse, l'atmosphère était lourde, on y respirait avec peine. Lorsqu'un rayon de soleil eut pénétré dans ce réduit, Hélène se leva pour ouvrir sa croisée; mais à peine eut-elle jeté un regard au dehors qu'elle poussa un cri étouffé et s'évanouit dans les bras du baron. Celui-ci, après l'avoir déposée sur une causeuse, se pencha vers la fenêtre, et vit le corps de messer Narciso se balançant aux branches du tilleul séculaire qui étendait ses rameaux noueux sur la plate-forme du château. Il salua le pendu par un signe de tête ironique, et tira les rideaux sur ce spectacle malséant. Il se rapprocha ensuite de la comtesse, lui frotta les tempes avec du vinaigre et lui fit respirer des odeurs fortes. Peu à peu Hélène revint à elle, et son premier mouvement fut de repousser Bernetti.

— Baron, lui dit-elle en le fixant avec des yeux effrayés, que s'est-il donc passé cette nuit? Vous n'êtes rentré qu'au jour... Au nom du ciel, où est Philippe!...

— En paradis, je pense, répliqua Bernetti qui se prit à sourire en regardant le plafond.

— Vous l'avez donc assassiné, monstre que vous êtes!...

— Sang du Christ! le citoyen est trop prompt à la riposte pour se laisser tuer comme un poulet.

— Il est vivant, dites-vous?...

— Très-vivant. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Narciso manque son coup, et le drôle n'avait pas relevé la tête, qu'une balle lui fracassait le crâne. Il est tombé sans pousser un cri. Mais le village a été mis en émoi par le coup de feu; on est accouru, tout s'est expliqué, et ces braves gens l'ont ac-

croché là-haut dans le bel état que voilà. Et maintenant il ne nous reste plus qu'à mettre les clefs sous la porte, si nous ne voulons pas, vous et moi, faire à ce même arbre la grimace qu'y fait cet imbécile. Ils parlent de mettre le feu au château, et ils le feront comme ils le disent.

La comtesse fondit en larmes, et le baron, en homme habitué à ces sortes de scènes, se croisa les jambes et attendit d'un petit air ennuyé que cet orage se fût calmé. Lorsque Hélène tourna vers lui son visage éploré, il lui demanda froidement de fixer une époque pour le mariage qu'ils avaient projeté; il prétendait qu'il était à propos d'en finir une bonne fois pour toutes ; que si l'amant était en droit d'être jaloux, l'époux se montrerait beaucoup plus tolérant.

— Je ne puis pas, ajouta-t-il, envoyer au diable tous les fats qui vous font les doux yeux. Considérez, madame, qu'en perdant ce brave garçon qui pend là-haut comme un fruit mûr, j'ai perdu mon bras droit, et que, maintenant que me voilà baron par la grâce de Dieu, je ne puis plus me permettre...

Il acheva sa phrase par un geste terrible qui fit refluer le sang au cœur d'Hélène. Bernetti était effrayant à voir : ce n'était plus ce béat Scaramouche qui répondait par des platitudes étudiées aux railleries de ses adversaires; c'était le bandit des Abruzzes pour qui la vie d'un homme n'était qu'un jeu. Il avait changé de la tête aux pieds, et si vous l'eussiez vu dans ce moment, vous n'auriez plus reconnu le comédien de la veille. Hélène tremblait comme l'alouette sous l'œil du milan. Le baron jouit un instant de la terreur qu'il inspirait, et, se transformant presque subitement en amant passionné, se rapprocha de la causeuse où reposait la comtesse, s'agenouilla auprès d'elle et l'enveloppa d'un regard d'amour. Hélène, fascinée et vaincue, lui jeta les bras autour du cou, et laissa retomber sa tête sur l'épaule de ce démoniaque séducteur. Ils demeurèrent longtemps ainsi sans parler, absorbés et comme anéantis dans les profondeurs d'une passion dont la parole humaine ne peut donner une idée. Bernetti, incapable d'aucune tendresse, savourait le triomphe de l'artiste qui, par le geste, la physionomie ou la voix, trouble, épouvante, attire ou domine la foule. Par un art sans exemple jusqu'à ce jour, il avait dompté le cœur le plus indépendant et l'esprit le plus élevé qu'il eût jamais rencontré, une créature vierge encore par l'âme et qui semblait devoir échapper aux faiblesses de son sexe. La superbe Hélène était maintenant aux pieds du Scaramouche, et celui-ci eût donné ce qui lui restait de vie pour que la toile pût se lever sur ce tableau, et que le monde entier vînt applaudir à ce coup de théâtre foudroyant. La comtesse devait aimer cet homme d'un amour ineffable. La passion qui se porte sur un objet monstrueux doit dépasser les limites ordinaires. On ne peut haïr ce qui est divin, non plus qu'aimer ce qui est infernal, sans porter dans cet amour ou cette haine une puissance surnaturelle.

Du reste, si Hélène rougissait d'avouer à la face du soleil sa tendresse pour Bernetti, elle ne manquait pas d'excellentes raisons pour la justifier à ses propres yeux. S'il est vrai que nous n'ayons qu'une âme, il est à peu près certain que nous avons une double conscience. En toute cause le diable a son avocat, et ce n'est pas toujours celui qui hurle le moins haut : le baron n'était pas précisément un joli homme, la comtesse, malgré son goût pour le paradoxe, n'aurait osé soutenir le cas; mais il rachetait par la finesse de sa physionomie ce que ses traits pouvaient avoir de dur et d'irrégulier; quant aux accidents de son existence passée, c'était l'affaire du hasard qui distribue à chacun son rôle, le tout est de le bien jouer, et Bernetti avait assurément joué le sien dans la perfection ; enfin la protection de la très-haute et très-puissante dame qui avait honoré le signor Angelo d'un regard de complaisance et d'une baronnie, avait transformé en gentilhomme irréprochable l'aventurier d'autrefois; on pouvait donc l'aimer sans rougir. Bernetti était une âme fortement trempée qui avait jeté arrière tous les préjugés qui embarrassent dans leur marche les esprits timides; cette liberté d'allures, cette ironie perpétuelle qui se reflétait dans tous ses actes et dans tous ses discours, cette sécheresse de sentiments qui le rendait invulnérable du côté du cœur, en avait fait dans l'imagination d'Hélène un personnage hors ligne; il ne ressemblait à rien, et l'on sait qu'entre l'extravagant et le sublime la ligne de démarcation est souvent imperceptible. La comtesse avait trop d'esprit pour ne pas s'abuser presque à coup sûr dans une matière aussi délicate et dont le sentiment est à peu près l'unique juge; enfin elle aimait, et les femmes ne séparent guère l'estime de l'amour.

On ne saurait tout dire sur le sujet de cette passion invraisemblable. La fusion des âmes a des joies et des douleurs mystérieuses qu'il faut laisser à l'obscurité qui nous les dérobe. Le secret des sympathies les plus élevées tient souvent aux causes les plus étrangères à la beauté morale, et les grands mots dont les Julie et les Saint-Preux se servent à l'occasion n'expriment pas toujours ce qu'ils signifient en réalité. Lorsque Hélène releva la tête et se rejeta sur la causeuse, ses joues avaient repris leur éclat et ses yeux étaient noyés dans cette vapeur humide qui donne au regard une douceur énervante.

— Mon ami, dit-elle, faites ce qu'il vous plaira; marquez vous-même le jour de notre union, et ce que vous aurez décidé sera irrévocable.

Le baron fixa le terme le plus rapproché, et les fiançailles furent célébrées, séance tenante, par l'échange d'une boucle de cheveux et d'un anneau d'or.

Quant Bernetti tint dans sa main la boucle que la comtesse venait de détacher de son front, il la tortilla entre ses doigts comme il aurait fait d'une couleuvre, puis tout à coup il se redressa sur lui-même en changeant de couleur et en ayant l'air d'écouter un bruit lointain et sinistre.

— Qu'est-ce donc? demanda Hélène effrayée.

— Sur mon honneur ! je viens d'entendre un éclat de rire, et j'ai reconnu la voix de ce diable de Narciso.

Pour cette fois, il n'avait pas l'air de plaisanter. La comtesse ne s'y trompa point, et elle sentit ses tempes mouillées d'une sueur froide; elle regarda le baron, mais celui-ci écoutait toujours.

— Aussi vrai qu'il s'est damné pour l'amour de moi, je l'entends encore... La gaieté de ce misérable ne m'a jamais rien présagé de bon... Écoutez, c'est incroyable...

Et il se mit à rire en imitant la voix gutturale de Narciso, qui se balançait maintenant aux branches du tilleul sans avoir l'air de se soucier beaucoup de la terreur qu'il inspirait.

Hélène se tordit sur ses coussins en poussant des cris étouffés. Le baron alla vers la croisée pour l'ouvrir et donner de l'air, mais il recula en chancelant sur ses jambes et en se bouchant les oreilles avec ses poings serrés.

— Sortons ! dit enfin la comtesse, qui se leva et prit résolûment le bras de Bernetti.

Ils sortirent, et le grand air délivra l'infortuné baron de cette terrible hallucination.

C'était en l'an V de la république et le 18 fructidor que se passait, dans le boudoir de madame de Mornay, la scène que nous venons de décrire. Cette date est trop bien gravée dans l'histoire pour qu'il soit ici nécessaire de la commenter longuement; qu'il nous suffise de dire que le Directoire revenait à trois années en arrière, qu'il rappelait les lois contre les émigrés et leur ordonnait, sous peine de mort, de quitter le territoire français dans un délai de quinze jours. La tentative d'assassinat dont Louvet avait failli être victime avait tellement irrité les esprits que, lorsque arriva dans le pays la nouvelle de ce coup d'état, les patriotes se levèrent en masse pour incendier le château et en exterminer les habitants. L'affaire de Narciso avait pris, comme de raison, des proportions colossales; on avait transformé en crime politique ce qui n'était, en réalité, qu'une vengeance privée. Le mouvement insurrectionnel se communiqua dans la campagne avec la rapidité d'une traînée de poudre à laquelle on aurait mis le feu. Comme il arrive presque toujours dans ces circonstances, on se sentit ému et emporté avant de savoir au juste de quoi il était question.

Un matin, les roulements du tambour éveillèrent Philippe qui se leva et sortit en toute hâte. Lorsqu'il eut appris ce qui se passait et qu'il eut jeté un coup d'œil sur cette population en émoi, il comprit que, s'il voulait sauver la comtesse, il n'avait pas une minute à perdre. Il se précipita dans la direction du château; mais quelles furent sa surprise et sa douleur lorsqu'il s'aperçut que la plate-forme était déjà envahie et qu'il arrivait peut-être trop tard. Il perça la foule en renversant tout sur son passage, et parvint à pénétrer jusqu'aux

appartements d'Hélène. Celle-ci, blottie dans un coin de sa chambre, attendait, demi-morte de frayeur, l'issue de ce tumulte dont elle ignorait encore la cause. En voyant Louvet, elle poussa un cri terrible et se jeta dans ses bras en pleurant. Philippe se dégagea de l'étreinte désespérée de la comtesse et barricada la porte avec les meubles de la chambre :

— Maintenant, dit-il, il ne nous reste plus qu'à mourir ensemble! Et il s'assit auprès d'Hélène calme et souriant.

— Tout est donc perdu? murmura madame de Mornay qui tremblait de tous ses membres.

— Tout! grâce à votre baron et à Narciso. Et il raconta en quelques mots ce qui s'était passé.

— Sauvez-vous, Philippe, et laissez-moi! Il est temps que j'en finisse, je ne me sens plus ni le désir ni le courage de vivre.

— Il n'est plus temps de songer à la fuite... Entendez-vous le flot qui monte?... Il achevait à peine de parler que la porte de la chambre vola en éclats. Il se leva pour arrêter la foule ou mourir en défendant la comtesse si son autorité était méconnue.

— Mes amis... s'écria-t-il.

Sa voix se perdit dans l'agitation et les hurlements de cette mer en courroux. Il voulut alors opposer la violence à la force, mais un paysan de Saint-Antonin, qui ne le connaissait pas, le coucha en joue; Philippe n'eut que le temps de détourner le visage, le coup partit, la balle lui effleura les sourcils, et la poudre lui brûla les yeux. Il tourna sur lui-même comme un homme ivre et tomba la face contre terre, aveuglé pour le reste de ses jours.

Cet incident sauva la vie à la comtesse; la catastrophe de ce chef des patriotes calma grandement la fureur populaire, et lorsqu'il fut constaté qu'il s'était déclaré le défenseur d'Hélène, on traita cette infortunée avec une déférence qui la surprit elle-même. Elle fut conduite dans la cour du château où s'était installée une commission composée du commissaire qui avait remplacé Louvet, du juge de paix de Saint-Antonin et d'un notable de Vauvenargues. La comtesse comparut devant ce tribunal improvisé qui se contenta de lui appliquer le décret relatif aux émigrés et lui fit prêter le serment de quitter la France dans le délai de rigueur.

Quant au baron, il n'en fut pas de même, et son affaire prit dès le début un caractère alarmant. Il venait d'être surpris dans le laboratoire où chaque matin il se livrait à la mystérieuse opération de sa toilette; il était encore à l'œuvre lorsqu'on pénétra chez lui, et il fut entraîné par devant la commission dans un déshabillé dont on se fera difficilement une idée : son corps long et sec était serré dans sa robe de chambre comme une lame dans un fourreau d'épée; son crâne, aussi nu que la main, affectait la forme d'un pain de sucre, et sur son visage déjà poudré à blanc il avait placé quelques points

noirs qui faisaient l'effet de mouches sur un sac à farine : ses lèvres, qu'il avait barbouillées de rouge, se détachaient sur ce fond pâle et décharné comme une tache de sang sur un linge; du reste, son regard terne et glacial ne trahissait ni surprise ni émotion, et dans cette situation critique il se montra tel qu'il avait toujours été, taciturne et ironique. Lorsqu'on lui demanda son nom, il répondit que son père avait oublié de lui donner le sien ; lorsqu'on lui parla de son titre, il répliqua que c'était un caprice de femme, et qu'il était baron par la grâce d'un mari trompé ; quant à sa profession, il déclara qu'il était tour à tour prince, polichinelle, diable, bandit ou moine, tout ce qu'il lui plaisait d'être ou de paraître ; pour ce qui regardait sa tentative d'assassinat à l'encontre du citoyen Philippe, il prétendit qu'il avait agi comme le tribunal qui le jugeait en ce moment, qu'il avait essayé de se débarrasser d'un drôle qui le gênait, et que son seul regret était d'avoir manqué son coup.

Après cet interrogatoire qui dura moins d'un quart d'heure, on lui demanda s'il avait quelque raison à donner pour sa justification. Pour toute réponse, il se contenta de hausser les épaules en levant les yeux au ciel. Comme on peut le présumer le tribunal prononça la peine de mort.

La corde au cou et les mains liées derrière le dos, le baron monta au gibet la tête haute et du pas dont Scipion l'Africain dut monter au Capitole. A défaut d'échelle, le bourreau avait disposé, pour cette exécution, une table sous le tilleul où quelques jours auparavant Narciso avait subi la honte d'une exposition publique. Le cadavre de ce malheureux avait été enlevé, mais la corde du supplice était encore attachée aux branches, et lorsque le baron l'aperçut, il détourna la tête et parut hésiter, mais il comprima presque aussitôt ce sentiment d'horreur; quand il fut monté sur le piédestal où il devait jouer son dernier rôle, il se tourna vers le peuple, se haussa sur la pointe des pieds comme un arlequin qui fait la parade, et salua son monde à droite et à gauche par une inclination de tête et un sourire presque railleur; après quoi il laissa faire.

C'est ainsi que mourut cet homme que rien ne pouvait émouvoir et qui était né avec le génie de la scène : personnage étrange et inexplicable, composé merveilleux des éléments les plus disparates, et peut-être le comédien le plus achevé qui ait jamais promené son masque sur les tréteaux du monde.

Si j'ajoute à cela que, six mois après cette aventure, la comtesse a fait à Vienne un mariage politique des plus brillants, que Charlotte est devenue une femme à la mode, et Maurice général ; si j'ajoute enfin que Louvet est mort aveugle, délaissé et misérable : j'aurai tout dit, je pense, et l'on me saura gré de me taire aussi à propos.

EDMOND CASTELLAN.

PROCÈS DE SAINT CYPRIEN

ÉVÊQUE DE CARTHAGE

Le titre de cet article peut sembler étrange; il n'est qu'exact. C'est bien un procès, dans le sens étroit du mot, qui fut fait à Thascius Cyprianus, évêque de Carthage, d'abord en 257, où il fut condamné à l'exil, et enfin en 258, où sa vie reçut la récompense alors si fort ambitionnée par les chrétiens (*corona legitimi certaminis*). Nous en retrouvons toutes les pièces pour ainsi dire, et toute la suite, dans les Actes authentiques des martyrs (*Acta sincera martyrum* de Ruinart. Nous les traduirons. Mais d'abord qu'on nous permette un court préambule sur les sentiments que professaient les païens envers les disciples et les premiers confesseurs du Galiléen crucifié en Judée.

Les chrétiens étaient, dès le siècle de Tacite, au sein de la société romaine, un objet d'horreur, et, comme ils ne voulaient pas *obéir aux dieux*, on les brûlait, on les livrait aux bêtes, aux applaudissements de la majorité encore païenne. Pour les conservateurs du temps, pour Pline, pour Tacite, pour Trajan, pour Marc-Aurèle lui-même, la religion du Christ était une perverse et scandaleuse superstition (*prava et immodica superstitio*), que les honnêtes gens ne devaient pas souffrir dans l'empire. Lisez ce que dit Tacite de la première persécution des chrétiens sous Néron :

« Pour apaiser la rumeur, dit Tacite (au sujet de l'incendie de Rome dont Néron était l'auteur), Néron supposa des coupables et frappa de peines cruelles ces hommes qui, rendus odieux par leur infamie, sont vulgairement appelés chrétiens. Ce nom leur vient de Christus, qui, sous le règne de Tibère, fut envoyé au supplice par le procurateur Pontius Pilatus. Réprimée pour un moment, cette funeste superstition reparaissait sans cesse, non-seulement en Judée, berceau de ce mal, mais dans Rome même, où tout ce qu'il y a de honteux et d'atroce afflue et est honoré. On arrêta d'abord ceux qui se déclaraient, et, par leurs aveux, on convainquit une multitude de gens, non

pas d'avoir mis le feu à la ville, mais d'être animés de la haine du genre humain [1]. »

Les courtes mentions qu'on trouve des chrétiens dans les plus anciens auteurs latins respirent toutes cette haine et ce mépris. Voyez encore ce que dit Suétone dans la vie de l'empereur Claude : « Il chassa de Rome les Juifs que Christ poussait incessamment aux tumultes [2]... » et, dans la vie de Néron : « Il livra aux supplices les chrétiens, espèce d'hommes professant une superstition nouvelle et malfaisante [3]. »

Ce n'est pas tout : ils mangeaient les enfants, ils vivaient dans la promiscuité des femmes. Beaucoup de leurs ennemis, et ce n'étaient pas les moindres, croyaient en effet au *promiscuus concubitus* et aux *épula thyestea* dont on les accusait. D'abord haïs sur les rumeurs que semait contre eux la calomnie par ses libelles, ils le furent plus tard pour la réalité de leurs principes. Comme au fond de la religion nouvelle il y avait en effet quelque chose de radicalement contraire aux principes sur lesquels reposait la société romaine, quelque chose qui ne pouvait s'accommoder de l'ordre établi, ceux qui tenaient à cet ordre s'étaient soulevés contre elle.

La civilisation de Rome, à plusieurs égards excellente d'ailleurs, consacrait l'esclavage; aucun précepte dans le polythéisme n'ordonnait la charité; la dignité humaine était peu de chose pour ces adorateurs de la force qui, pour eux, était la vertu. Le respect du citoyen n'impliqua jamais dans les républiques antiques le respect de l'homme : le citoyen était tout, il était le maître; l'homme n'était rien jusqu'à ce qu'il fût devenu citoyen. Le christianisme, dans son véritable esprit, était contraire à l'institution romaine, qui consacrait la servitude légale, qui considérait tout ce qui n'était pas Romain comme indigne de la liberté, comme créé et mis au monde en quelque façon pour le plus grand bonheur du sénat et du peuple romain.

Autre chose était l'esprit du Christ en effet. Les disciples de Jésus, répandus dans le monde romain, le troublèrent étrangement. Ne disaient-ils pas au maître, devant l'esclave qu'on frappait : *Toute chair est vile;* — à l'esclave, devant le maître qui le faisait frapper : *Tout esprit est divin;* — abaissant l'un par la chair, et élevant l'autre par l'esprit? Et quand ils ajoutaient, d'après le Christ : *Tous les hommes sont les enfants de Dieu, ils sont égaux devant lui; aimez-vous les uns les autres, c'est la loi*, on conçoit que cela devait paraître monstrueux aux dompteurs d'hommes, aux aristocrates romains qui vivaient glorieusement du sang et de la sueur des autres enfants de Dieu.

[1] Tacit. *Ann.*

[2] « Judæos, impulsore Christo, assiduè tumultuantes Româ expulsit. » *Suet.*, in Claud., num. 25.

[3] « Affecti suppliciis Christiani, genus hominum superstitionis novæ et maleficæ. » *Suet.*, in Nerone, num. 16.

Ceux qui ont dit que le christianisme n'avait rien de politique se sont évidemment trompés. C'est parce qu'il fut politique qu'il fut persécuté.

Le polythéisme était la religion de l'État; il avait ses lois, ses institutions, ses richesses propres; il avait la sanction des âges, ce qu'on a appelé le *consensus majorum;* il était étroitement lié à la politique. Venu de la Grèce avec le fameux vaisseau que l'on conserva pendant si longtemps au Capitole et sur lequel Énée avait apporté en Ausonie la gloire et les destinées futures des Romains, *famamque et fata nepotum*, il avait protégé la naissance de Rome, il s'était développé avec elle, il s'était répandu autour d'elle avec ses armes, et avait en quelque sorte consacré ses conquêtes; religion accommodante d'ailleurs, toujours ouverte à de nouveaux dieux, Jésus-Christ lui-même fut, par je ne sais quel empereur, placé un jour dans ce *Pandæmonium* qu'on appelait le Panthéon. Mais les chrétiens crièrent que ce n'était pas là la place de Jésus; ils proclamèrent bien haut leurs principes. Ces principes, comme nous l'avons dit, entièrement opposés à ceux de la société romaine, furent considérés comme dangereux, pernicieux, exécrables. Attaqué dans ses priviléges, dans son existence même, le polythéisme s'irrita; il eut facilement adopté Jésus-Christ si ce n'eût été qu'un dieu nouveau, mais c'était un ennemi : de là l'effroi, les calomnies et les persécutions dont furent poursuivis les premiers chrétiens. Voilà pourquoi Néron les fit brûler dans ses jardins; voilà pourquoi on les fustigeait et on les livrait aux bêtes.

Les chrétiens n'étaient-ils pas cause de tous les malheurs publics et privés? La foi, pour les conservateurs de l'empire, c'était la foi à Jupiter, à Vénus, à Mercure. Ce qui s'appelait exclusivement la foi s'était affaibli, au point qu'on avait laissé tomber en ruine l'autel de la Victoire. Il faut voir à ce sujet les plaintes du préfet Symmaque; il écrit qu'il faut qu'on rétablisse l'autel de la Victoire; que c'est l'abandon des autels qui a perdu toutes choses. Rome a cessé d'être prospère depuis que l'impiété est devenue générale; il ne voit de remède au mal que dans la persécution et l'anéantissement des chrétiens; car à quoi bon discuter? il faut agir, il faut *sauver* le Capitole.

« Quelle chose peut mieux nous conduire à la connaissance des dieux, écrivait-il, que l'expérience de nos prospérités passées? Nous devons être fidèles à tant de siècles et suivre nos pères qui ont si heureusement suivi les leurs. Pensez que Rome vous parle et vous dit : « Grands princes, pères de « la patrie, respectez mes années pendant lesquelles j'ai toujours observé les « cérémonies de mes ancêtres : ce culte a soumis l'univers à mes lois; c'est « par là qu'Annibal a été repoussé de mes murailles, et que les Gaulois « l'ont été du Capitole. C'est pour les dieux de la patrie que nous demandons « la paix, nous la demandons pour les dieux indigètes. Nous n'entrons point « dans des disputes qui ne conviennent qu'à des gens oisifs, et nous vou- « lons offrir des sacrifices et non des querelles. » (Symm., *Ep.*, lib. X, 54.)

Le genre humain, d'après les défenseurs les plus honnêtes et les plus modérés du polythéisme, n'avait jamais plus éprouvé de maux que depuis que cette *peste*, le christianisme, était venue troubler le monde. « Cette superstition, écrivait Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, à Trajan, a infecté non-seulement les villes, mais les bourgades et la campagne. » Symmaque, on l'a vu, attribuait aux prédications de « cette canaille obscure » tous les désastres de l'empire. Ainsi toujours, aux époques où l'humanité ayant porté pendant de longs siècles des croyances, des mœurs et des usages qui ne vont plus à sa taille, cherche à les rejeter comme un vêtement étroit et usé, il ne manque jamais de défenseurs du passé qui lui crient qu'elle va se perdre en sortant des sentiers battus. Symmaque était un de ces *laudatores temporis acti*. Saint Prudence écrivit contre lui le plus remarquable de ses poëmes; il lui répond que, s'il ne faut s'en tenir qu'à ce que les aïeux ont fait, il convient de renoncer à tout progrès, à tout perfectionnement, de ne plus rien chercher, de repousser les inventions récentes de tout ordre, en un mot, de se dépouiller successivement de tout ce qui a été inventé par les hommes pour l'amélioration de la condition humaine.

. . . . . Placet damnare gradatim
Quidquid posterius successor reperit usus.

PRUDENT. *Contra Symm.*, l. II, v. 208 et seq.

Pendant plus de trois siècles, cette haine des *nouveautés* porta ses fruits et autorisa la persécutiou des chrétiens avec ou sans forme de procès. Mais, lors même qu'il y avait procès, le procès, quoique revêtu des formes légales de la procédure romaine, était fort sommaire, comme le témoigne celui qu'on va lire. Nous traduisons.

Sous les empereurs Galérien et Gallien, le premier pour la quatrième fois consul, et le second pour la troisième, le 3 des calendes de septembre (le 30 août), en la chambre du conseil de Carthage, PATERNUS, proconsul, dit à CYPRIEN, évêque :

— Les très-sacrés empereurs Galérien et Gallien ont daigné m'adresser des lettres, par lesquelles ils enjoignent à tous ceux qui ne professent pas la religion romaine d'avoir à reconnaître les cérémonies de cette religion. Je t'interroge en conséquence, toi ici présent, sous ton nom. Qu'as-tu à me répondre?

CYPRIEN, évêque, dit : — Je suis chrétien et évêque ; je ne connais pas d'autres dieux que l'unique et vrai Dieu, qui fit le ciel, la terre, la mer et tout ce qui est dans le ciel, sur la terre et dans la mer. C'est ce Dieu que nous servons, nous autres chrétiens ; c'est lui que nous prions le jour et la nuit, pour nous et pour tous les autres hommes, et pour le salut et la conservation des empereurs eux-mêmes.

PATERNUS, proconsul, dit : — Ainsi tu persévères dans cette volonté ?

CYPRIEN, évêque, dit : — J'y persévère. Celui qui connaît Dieu s'en fait honneur et ne peut changer.

PATERNUS. — Tu auras en ce cas, conformément aux ordres de Galérien et de Gallien, à te rendre en exil dans la ville de Curube[1].

CYPRIEN. — Je m'y rends.

PATERNUS. — Les très-sacrés empereurs n'ont pas seulement daigné m'écrire touchant les évêques, mais encore touchant les prêtres de ta croyance. Je veux donc savoir de toi quels sont ceux qui habitent en cette ville.

CYPRIEN. — Vous avez établi avec sagesse des lois qui défendent la délation. C'est pourquoi ceux dont tu me parles ne peuvent être découverts ni dénoncés par moi. Mais il ne te sera pas difficile de les trouver.

PATERNUS. — Je suis chargé d'en faire la recherche et d'informer ici contre eux.

CYPRIEN. — La discipline défendant qu'on se livre soi-même, et cela étant contraire à tes propres lois, ils ne se présenteront pas d'eux-mêmes ; mais, pour peu que tu les recherches, tu les trouveras.

PATERNUS. — Qu'ils soient instruits en attendant de ceci : Les très-sacrés empereurs ont ordonné aussi qu'aucun conciliabule ne soit tenu dans les cimetières, sous peine, pour quiconque n'observerait pas cet ordre salutaire, d'avoir la tête tranchée.

CYPRIEN. — Fais ce qui t'est ordonné.

Ceci se passait le 30 août 257, en la chambre du conseil de Carthage, sous le proconsulat d'Aspasius Paternus.

A Aspasius Paternus, destitué peut-être pour cause d'indulgence, fut donné pour successeur, onze mois environ après, c'est-à-dire vers la fin de juillet 258, Galère Maxime, lequel rappela bientôt Cyprien de l'exil. Galère Maxime était alors à Sexti[2], lieu voisin de Carthage, où il s'était rendu pour y soigner sa santé altérée. Pendant tout le mois d'août, Cyprien fut laissé en liberté dans les jardins dépendant de sa maison épiscopale, à peu de distance de la ville ; mais « Dieu l'avait choisi pour être martyr, » et il en avait été averti par un songe.

Comme il était ainsi dans ses jardins, attendant chaque jour et espérant qu'on viendrait l'y chercher, ainsi que cela lui avait été donné à connaître[3] (nous empruntons presque tout ce récit à saint Augustin), voilà qu'enfin, le jour des ides de septembre 258 (le 13 septembre), vinrent à lui deux per-

[1] *Ad urbem Curubitanam*, petite ville distante de Carthage d'environ douze lieues.

[2] Lieu où les Romains qui habitaient l'Afrique aimaient à aller prendre les bains de mer, et ainsi appelé parce qu'il était situé à la distance de six bornes milliaires de Carthage.

[3] « Regressus in hortis suis manebat, et indè quotidiè sperabat veniri ad se, sicut ostensum illi erat, » etc. Sanct. August., *Serm.* 309, num. 2.

sonnages importants (*principes*), l'un *strator*, intendant de la maison de Galère Maxime, et l'autre *equistrator*, préposé au service des écuries, lesquels, au nom du proconsul, le sommèrent de se rendre auprès de lui, et l'ayant fait monter et placer au milieu d'eux dans son petit chariot de voyage (*curriculum*), ils le conduisirent ainsi à Sexti.

C'était, comme nous venons de le dire, le 13 septembre. Le proconsul Galère Maxime ne put ou ne voulut pas, ce jour-là, faire comparaître l'évêque Thasce Cyprien à son tribunal. Et ce jour-là, dit l'auteur que nous suivons, le bienheureux Cyprien se retira près du *strator* de la maison du proconsul Galère Maxime, dans une habitation que ce personnage avait en un bourg voisin de Sexti, appelé Saturne, entre Veneria et Salutaria. Le bruit se répandit de l'arrivée de l'évêque et de la cause de son arrivée, et des environs accourut en ce bourg tout le peuple de ses frères en Jésus-Christ; car, bien plus qu'au temps de Pline, le christianisme avait alors gagné des prosélytes hors des villes, dans les bourgades et la campagne. Telle était la multitude des fidèles accourus là près de leur évêque, et, au besoin, pour partager son sort, que le bourg se trouva trop étroit pour la loger, et qu'elle dut camper et passer la nuit en plein air, devant la porte de la maison de l'officier de Galère Maxime et dans les champs voisins, pour attendre l'issue de la comparution, renvoyée au lendemain, de l'évêque au tribunal du proconsul. Instruit que la foule de ses frères et de ses sœurs, car les femmes s'y étaient portées en grand nombre, devait ainsi passer la nuit par les places et par les champs, saint Cyprien s'inquiéta surtout de ces dernières, et recommanda de veiller avec attention à la garde et à la défense des vierges[1].

Le lendemain enfin étant venu, dix-huitième jour des calendes d'octobre, à savoir le 14 septembre, suivant l'ordre du proconsul Galère Maxime, une troupe nombreuse de soldats entoura l'habitation que le proconsul occupait à Sexti, et par son ordre y fut amené, de la maison où il avait été hébergé la nuit précédente, l'évêque Thasce Cyprien.

Tout était prêt de grand matin pour le jugement de l'évêque. Les soldats sous les armes entouraient le tribunal que le proconsul avait fait disposer dans la principale maison de Sexti, et où, selon l'usage, il avait fait placer les images en marbre apportées de Carthage des deux empereurs Valérien et Gallien et du césar Valentinien.

Assis là sur son fauteuil de juge proconsulaire, Galère Maxime donna l'ordre d'amener devant lui l'évêque chrétien, et le dialogue suivant s'établit entre eux. Le proconsul assis dit à l'évêque debout :

[1] « Quid illud, inquit, quod cum in alium diem dilatus esset, atque illuc se multitudo fratrum ac sororum congregans pro foribus pernoctarent, custodiri puellas præcepit. » August., l. c, n. 4. — *Item*, S. Fulgentius, *Serm.* 6, confirm.

— Tu es Thascius Cyprien?

CYPRIEN. — Je le suis.

GALÈRE MAXIME. — C'est toi qui t'es fait le pape de ces gens à l'esprit sacrilége?

CYPRIEN. — Oui, de ces gens que tu appelles à l'esprit sacrilége; c'est moi qu'ils ont choisi pour père directeur.

GALÈRE MAXIME. — Les très-sacrés empereurs t'ont cependant ordonné de sacrifier (*cæremoniari*).

CYPRIEN. — Je ne le ferai point.

GALÈRE MAXIME. — Prends garde et prends conseil de la raison.

CYPRIEN. — Fais ce qui t'est ordonné. En une cause si juste, je n'ai pas besoin de prendre conseil.

Galère Maxime, en ayant délibéré avec le conseil, prononça avec difficulté, à cause de son état de maladie, les paroles suivantes :

— Il y a longtemps que tu fais profession d'impiété; tu as formé une coupable association de conspirateurs malfaisants, et tu t'es constitué l'ennemi des dieux de Rome et de ses saintes lois, sans que les pieux et très-sacrés princes Valérien et Gallien augustes et le très-illustre césar Valérien aient pu te ramener à l'antique observation de leurs cérémonies. C'est pourquoi, étant comme tu l'es convaincu d'être le chef et l'enseigne de cette secte criminelle, tu serviras d'exemple à ceux que tu as associés à ton crime : ton sang versé raffermira l'ordre.

Ces choses dites, il écrivit la sentence sur ses tablettes et la récita à haute voix en ces termes :

— J'ordonne que Thasce Cyprien ait la tête tranchée.

Sur quoi Cyprien dit :

— Grâces en soient rendues à Dieu!

Après la lecture de cette sentence, la foule des frères se mit à dire :

— Et nous aussi, qui croyons comme lui, qu'on nous décapite avec lui.

Et ils l'accompagnèrent avec grand bruit dans le stade de Sexti, où saint Cyprien fut mené pour être exécuté immédiatement, selon l'usage. Là il ôta son manteau, et se mettant à genoux, il se prosterna en priant devant le Seigneur. Puis, s'étant dépouillé de sa dalmatique et l'ayant donnée à ses diacres, il attendit en chemise que le décapitateur vînt le frapper. Celui-ci étant venu, Cyprien ordonna de lui donner vingt-cinq écus d'or. Les fidèles jetèrent des linges et des mouchoirs devant le patient, et, après s'être bandé lui-même les yeux, comme il ne pouvait lier les manches de sa chemise, le prêtre Julien et un autre Julien sous-diacre les lui lièrent; puis il reçut le coup de la mort. Son corps fut placé dans un lieu voisin pour satisfaire la curiosité des gentils qui se pressaient pour le voir; d'où, pendant la nuit, avec des chants et des cierges allumés, il fut transporté et enterré

dans les champs du procurateur Macrobe Candide, sur le chemin de Mappalia, contre les Viviers. Peu de jours après décéda le proconsul Galère Maxime, qui, très-malade déjà au commencement de septembre, avait tenu, à ce qu'il semble, singulièrement à faire mettre à mort saint Cyprien avant de mourir lui-même.

Tel est le simple récit des *Acta sincera*. Cette belle et noble mort est proposée en exemple par saint Augustin aux chrétiens de son temps menacés d'un sort pareil par les Vandales : « En quoi, dit-il, le cœur humain peut-il éclater mieux que dans la dernière parole du vénéré martyr? Lorsque, en effet, Galère Maxime lui lut la sentence écrite sur ses tablettes, et ainsi conçue : J'ordonne que Thasce Cyprien ait la tête tranchée, il répondit : Dieu soit loué ! Dans un cas semblable, disons aussi, nous : Dieu soit loué ! »

Les siècles ont succédé aux siècles depuis que Thasce Cyprien a subi le martyre aux portes de cette Carthage, aujourd'hui *nominis umbra*. La foi du Christ vivant s'est affaiblie dans les âmes, elle est morte dans beaucoup; et cependant nul homme de cœur, à quelque croyance qu'il appartienne, ne saurait lire le récit de la mort du saint évêque sans se sentir frappé de cette fermeté simple, de cette grandeur vraie dans le sacrifice. On voit, dans cette page d'histoire, éclater le côté héroïque des premiers chrétiens; et, chose singulière, ces premiers martyrs qui, par quelque supplice qu'on les fît périr, estimaient qu'on les conduisait, non à la mort, mais à la gloire, et qui mouraient si simplement, non sans gloire en effet; ces premiers persécutés, en qui quelque désir de vengeance eût semblé naturel, étaient si pénétrés de l'esprit du Christ qu'ils ne se répandaient pas même en anathèmes contre leurs bourreaux.

Beaucoup de prétendus chrétiens de nos jours font parade, au contraire, de la doctrine politique et païenne de la contrainte en matière de foi, et même de la contrainte *usque ad mortem*. Mais tous les hommes qui, dans notre siècle, confessent la foi du Christ, ne professent pas, heureusement, cette doctrine sauvage. Il y a plus : aux yeux de l'homme véritablement religieux selon la science, les tristes docteurs laïques qui ont pris en main, comme par privilége, la défense du christianisme, ont un défaut capital : c'est de n'être pas chrétiens. Et ce n'est pas, à nos yeux, le moindre de leurs défauts. S'ils étaient chrétiens, le reste, croyons-nous, leur serait donné par surcroît.

CHARLES ROMEY.

POÉSIE

LE SOUHAIT

Toi dont l'âme succombe aux tourments de l'étude,
Une nuit de printemps va dans la solitude,
Et près d'une eau courante, à la lueur des cieux,
Assieds-toi, puis écoute, et sois silencieux.
C'est là que, vers le soir, la brise tiède et lente,
D'aromes frais chargée, inonde toute plante,
Ou, glissant sur la source en un rapide vol,
Mêle son doux murmure au chant du rossignol.
Mais lorsque dans l'eau bleue auront lui les étoiles,
Quand ton âme, où parfois s'épaississent des voiles,
Sera pleine du ciel, des soupirs du ruisseau,
De l'arome des fleurs et des chants de l'oiseau,
Quitte ce lieu tranquille et rentre en ta demeure;
Puis dors jusqu'au matin, insoucieux de l'heure,
Et tout ce que ton âme aura rêvé de bon
Et de beau, puisse, ami, le sort t'en faire don!

PIERRE HUET.

SOUVENIRS DRAMATIQUES

THÉATRE-FRANÇAIS

XII [1]

Dans cet itinéraire à travers le Théâtre-Français, il ne me reste plus qu'à vous conduire au *foyer public*.

Nous voici dans le salon; remarquez à votre droite, et le premier, ce buste de vieillard, cette figure candide et bonhomme : c'est Pierre Corneille! ce poëte héroïque, qui, censuré par l'Académie pour le *Cid*, et menacé d'une nouvelle censure pour *Horace*, se contentait de répondre : « Horace fut condamné par les décemvirs, mais absous par le peuple. » Toute la France, en effet, avait battu des mains au *Cid*. « C'est beau comme le *Cid*, » répétait-on d'un bout du royaume à l'autre.

Tout à côté du grand Corneille, dont le buste est dû au ciseau du sculpteur Houdon, voyez ce regard triste et doux, ces lignes si pures du visage, cette tête un peu penchée. Ne reconnaissez-vous pas celui que Boileau appelait le contemplateur, ce comédien qui mourut sur son théâtre, Molière?

Voici Racine, qui, retiré du théâtre à l'âge de trente-huit ans, ne donna que douze ans après, pour Saint-Cyr, *Esther* et *Athalie*, et obtint qu'il fût interdit aux comédiens de jouer ces pièces.

Auprès de Racine est Rotrou, l'auteur de *Venceslas*. La mort de ce poëte est digne des héros de Plutarque. Rotrou était lieutenant particulier et civil du bailliage de Dreux. Tout à coup une maladie épidémique se déclara dans la ville, trente personnes mouraient par jour, les plus notables habitants fuyaient la cité pestiférée. Rotrou avait à Paris un frère qui lui écrivit pour le supplier de quitter Dreux et de venir le rejoindre. Les échevins de la ville étaient morts, le lieutenant général absent; le soin de veiller

[1] Voy. les tomes X et XI, et les nos 109, 111, 113 et 115 du tome XII.

sur ses concitoyens était réservé au poëte. Il répondit à son frère que sa présence était nécessaire à son pays et qu'il y resterait tant qu'il y serait de quelque utilité; sa lettre se terminait par ces mots : « Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisque, au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu ! » Et les cloches, peu de jours après, sonnaient pour lui.

Nous passons devant Thomas Corneille... Qui se rappelle même les titres des trente-sept pièces qu'il a données au théâtre? « Pauvre Thomas! disait Boileau, tes vers, comparés à ceux de ton frère, font bien voir que tu n'es qu'un cadet de Normandie. »

Ce beau buste de Regnard, qui est signé J. Foucou, révèle assez le caractère du poëte. Cette figure empreinte de sensualité ne peint-elle pas bien la voluptueuse insouciance de cet homme que l'on croit voir encore dans un de ces galants soupers où petille le vin de Champagne et où la musique et la lumière jettent leur mélodie et leur éclat autour de l'heureux auteur. Il y a dans cet œil je ne sais quelle audace aventureuse qui rappelle ses voyages. Jeune, riche, aimant le vin, le jeu, les femmes, jamais vie ne fut plus accidentée ni plus poétique. Un jour il part pour l'Italie; il boit, il joue, il aime, et s'embarque avec une femme qu'il a séduite. Son bâtiment est pris par des corsaires. Réduit à l'esclavage, ce n'est que deux ans plus tard qu'il recouvre sa liberté; il en profite pour visiter l'Allemagne, la Suède, la Laponie, et ne s'arrête que lorsque la terre lui manque. Puis il revient à Paris, va se fixer dans sa belle propriété de Grillon, dont il fait un séjour enchanté. C'est là qu'il compose le *Joueur*, les *Ménechmes*, les *Folies amoureuses* et sa dernière pièce, le *Légataire universel*, ce chef-d'œuvre de gaieté.

Le titre de cette dernière pièce me rappelle une anecdote arrivée longtemps après.

Une vieille douairière mourut. Un jeune médecin, qui l'avait soignée, voulut servir les intérêts d'un neveu de la défunte au détriment des autres héritiers. Voici comment il opéra :

Le docteur appela deux hommes de loi auprès du lit mortuaire, et tandis qu'il tâtait le pouls à la douairière, le neveu, s'adressant au cadavre que les assistants croyaient encore animé et doué d'intelligence, criait à tue-tête :

— N'est-ce pas à monsieur que vous avez l'intention de donner votre terre de Beaumont?

Le médecin, avec adresse, faisait exécuter à la tête de la morte le signe d'affirmation.

Le neveu continuait l'interrogatoire :

— N'est-ce pas à monsieur que vous laissez vos coffres d'argenterie et vos meubles?

Le médecin continuait à faire jouer la tête, et les notaires écrivaient.

L'héritier improvisé par ce tour fut reconnu vrai et loyal propriétaire par arrêt du parlement.

Ceci se passait en 1779, précisément l'année où les comédiens inaugurèrent dans le musée le buste de Voltaire, que le célèbre Houdon a représenté avec son rire moqueur, sa malice, sa légèreté, son élégance, son scepticisme.

Après avoir salué Crébillon, entrons dans la galerie, où vous voyez encore tant de places vides.

Le premier buste, et le mieux placé, est celui de Marivaux. Destouches vient après. L'auteur du *Glorieux*, du *Dissipateur*, du *Philosophe marié*, chercha à ramener le théâtre à la comédie sérieuse, que Lachaussée, idole de la foule, transforma bientôt en comédie larmoyante. *Mélanide*, le *Préjugé à la mode*, la *Gouvernante*, tous ces drames bourgeois si prônés, si vantés, eurent en effet un succès prodigieux. Et que reste-t-il aujourd'hui de Lachaussée? un buste au Théâtre-Français.

Arrêtons-nous un instant devant cet homme au regard fier et ironique : c'est Piron. Une seule pièce vous le fait connaître comme auteur, un seul trait suffit à vous le montrer comme homme.

Un matin, prêt à entrer dans le cabinet d'un ministre du roi, il le trouva reconduisant une personne titrée :

— Passez, marquis, dit le ministre à la personne qui s'arrêtait par politesse pour laisser entrer Piron, passez, c'est un poëte.

— Puisque mes qualités sont connues, répond fièrement Piron, je reprends mon rang.

Et il passa le premier.

Ce buste qui le suit est celui de Jean-Baptiste Rousseau, qui s'essaya sans succès au théâtre, où il donna le *Flatteur*, le *Café*, le *Capricieux*.

Plus heureux, Dufresny a laissé quelques jolies comédies : l'*Esprit de contradiction*, le *Dédit*, la *Coquette de village*. C'était un homme de plaisir et d'une dissipation poussée jusqu'à la folie; il avait quatre logements à Paris et des créanciers partout. Louis XIV, qui le comblait de faveurs, fut obligé de l'abandonner. On sait que Dufresny finit par épouser sa blanchisseuse, qu'il ne pouvait pas payer autrement.

Voici l'*homme à bonnes fortunes*, Baron, le célèbre acteur et l'élève de Molière. Baron, outre l'*Homme à bonnes fortunes*, a laissé l'*Andrienne* et plusieurs comédies; il a joué avec succès les plus beaux rôles de Corneille, Molière et Racine. Retiré du théâtre depuis plusieurs années, il y rentra à l'âge de soixante-huit ans dans le *Cid*. Mais Rodrigue se vit forcé de rester aux genoux de Chimène jusqu'à ce que des valets fussent venus pour le relever. Il ne reparut plus.

Contemporain de Baron, Dancourt était comme lui acteur et auteur. Le

Chevalier à la mode, les *Bourgeoises*, le *Vert galant*, l'*Été des coquettes*, l'*Opéra de village* et toutes ses petites comédies sont la peinture fidèle de certaines mœurs très-curieuses de cette époque.

Gresset a fait le *Méchant*, qu'on trouve dans ses œuvres, et Quinault, la *Mère coquette*, qu'on ne trouve nulle part.

Lulli, sous le nom de Baptiste, écrivait les parties d'orchestre des airs de chant et de danse que Molière inventait pour ses comédies. En l'admettant chez eux, les comédiens ont oublié que ce fut lui qui, à la mort de Molière, chassa la veuve et les compagnons du poëte du théâtre du Palais-Royal, qu'ils possédaient, pour y installer l'Opéra dont il avait le privilége.

En 1765, le *Siége de Calais*, tragédie de de Belloy, venait d'obtenir une éclatante réussite. L'enthousiasme du public pour cette pièce fut incroyable. Un jour, les acteurs qui la jouaient, ne voulant pas se trouver avec le comédien Dubois, compromis par un procès scandaleux, ne vinrent pas au théâtre. Le semainier proposa le *Cid* à la place du *Siége de Calais*, et le public hua le *Cid* et redemanda son argent. Le lendemain, M. de Sartines faisait arrêter et conduire au fort l'Évêque Dauberval, Lekain, Molé, Brisard et mademoiselle Clairon. Ce jour-là mademoiselle Clairon joua son plus beau rôle, le rôle d'une héroïne que l'on porte en triomphe. Les plus nobles dames de Paris briguèrent l'honneur d'accompagner la tragédienne jusqu'au seuil de la prison. Ce fut là la cause de la retraite de mademoiselle Clairon, qui, en sortant du fort l'Évêque, quitta la France pour aller gouverner les désirs et les États du margrave d'Anspach.

A propos du *Siége de Calais*, on connaît la réponse d'un grand seigneur, homme d'esprit, à qui l'on reprochait de n'être pas bon Français parce qu'il n'admirait pas la pièce de de Belloy.

— Je voudrais, dit-il, que tous les vers de la pièce fussent aussi bons Français que moi.

Voici le buste de Lesage. Qui le croirait? c'est par suite des ennuis, des tracasseries et des dégoûts qu'il éprouva de la part des comédiens aux représentations de *Turcaret*, qu'il se vit forcé de s'éloigner du Théâtre-Français et d'abandonner une carrière où il avait débuté par deux chefs-d'œuvre d'intrigue et de comique, *Crispin rival de son maître* et *Turcaret*.

Sedaine, que l'on regarde comme le fondateur de l'Opéra-Comique, pouvait bien prétendre aussi à la place qu'il occupe dans cette galerie comme auteur dramatique. Ce fut un de ceux qui coopérèrent, comme Diderot, à la réforme du théâtre, en y mêlant les éléments populaires. Le *Philosophe sans le savoir* est à la fois une pièce intéressante et une œuvre philosophique.

Ce bonhomme que vous voyez dans son petit coin, c'est Lafontaine. Il sortit un soir de la première représentation d'un de ses ouvrages après le premier acte et fut se réfugier au café. Un de ses amis, surpris de le voir, lui dit :

— Comment! vous ici? vous n'allez pas au théâtre voir votre pièce?

— J'en viens, répond le bonhomme: le premier acte m'a si fort ennuyé que je n'ai pas eu le courage d'attendre les autres. J'admire vraiment la patience des Parisiens.

Elle est admirable, en effet, cette patience du public qui, cent ans plus tard, écoutait de sang-froid *Hamlet*, *Othello*, *Macbeth*, ces prétendues imitations de Shakspeare que lui donnait un poëte de cette époque, Ducis. Et cependant Ducis a été le successeur de Voltaire à l'Académie. Mais, s'il a défiguré les pièces de Shakspeare, il a du moins aidé à faire connaître en France le prodigieux génie du dramaturge anglais.

Auprès de Ducis est Beaumarchais, qui fut tout, homme de cour, artiste, spéculateur, homme de lettres, négociateur, avocat, musicien, économiste, eut des succès dans tout, et mit de l'esprit partout. Plaideur vif et ingénieux dans l'affaire Goëzman, il agite la France entière avec un procès de *quinze louis*. Frondeur par excellence, il frappe de tous les côtés, et, à l'aide d'un valet de comédie, il porte un coup mortel à l'esprit aristocratique en transportant sur la scène la satire des hommes de son époque.

Il ne faut pas oublier non plus que c'est à Beaumarchais que les auteurs ont dû l'amélioration de leurs finances. C'est à la suite du *Barbier* qu'il établit le premier règlement qui fixa d'une manière régulière les droits méconnus des hommes de lettres.

Il ne nous reste plus à voir que ces deux bustes, les derniers de la galerie, et que l'on a mis en face l'un de l'autre: ce sont ceux de deux frères, André et Joseph Chénier: tous les deux poëtes, tous les deux hommes politiques appartenant à des partis opposés. L'un fait des élégies touchantes et, jeune encore, meurt pour ses opinions; l'autre fait des tragédies et des chants patriotiques qui le mènent à l'Institut.

Un jour Joseph Chénier rencontra une femme, Eugénie de la Bouchardière, comtesse d'Esparda, que son amour et ses vers ont rendue célèbre. Il se trouva un rival qui nommait Eugénie *son ange* et que la comtesse appelait amicalement *son martyr;* et ce rival, depuis peu général, se nommait Bonaparte. C'était après Toulon et avant la campagne d'Italie. La fête de la comtesse approchait; tous les deux voulurent la célébrer, Chénier par des vers, Bonaparte en lui offrant un bouquet d'un genre nouveau, mais en lui demandant la faveur de le lui présenter à la nuit close et les bougies éteintes. Le jour arrivé, dès qu'à un signal convenu on eut fait complète obscurité, le général se présenta avec une tige d'escarboucles éblouissantes. C'était un énorme bouquet de petites mauves dont chaque calice contenait un de ces insectes nommés vers-luisants, et dont la phosphorescence jette un si vif éclat. Bonaparte avait passé plusieurs soirées à les recueillir un à un dans le bois de Vincennes.

La comtesse en fut ravie; Chénier s'en alarma, il en conçut même de la tristesse, et Bonaparte dit un jour en souriant à son ange :

— Je crois que Chénier veut usurper mon titre de martyr.

Depuis ce jour le général cessa peu à peu ses visites; mais, dans la suite, quand une pétition était signée Eugénie de la Bouchardière, Napoléon faisait toujours droit à ses demandes.

Chénier était mort, Napoléon reposait au calvaire de Sainte-Hélène, et l'ange de Bonaparte, l'idole du poëte, la belle comtesse d'Esparda, terminait ses jours dans un hospice d'aliénés.

Maurice Alhoy, de qui je tiens ce récit, visitant un jour cette triste maison, aperçoit à une grille, entre deux barreaux, une figure amaigrie, pâle, mais belle encore: c'était Eugénie de la Bouchardière. Elle tenait à la main des vers de Chénier et un reste noirci du bouquet de Bonaparte. Maurice s'approche; elle sourit et lui montre avec orgueil les vers du poëte et les restes du bouquet dont elle lui raconte l'histoire avec une telle lucidité, qu'il ne peut s'empêcher d'en témoigner son étonnement à son conducteur. Il se retourne, elle venait de retomber dans sa folie d'où elle n'était sortie que pour un moment.

Vous venez de voir dans cette galerie tout ce qu'elle renfermait de poëtes et d'écrivains en 1835. Que de morts, que de socles occupés depuis cette visite! Toutes les places sont prises. Sont venus tour à tour Andrieux, Picard, Étienne, Alexandre Duval, Soumet, Casimir Delavigne, Casimir Bonjour, madame Émile de Girardin, et deux autres femmes que leurs créations peuvent bien faire admettre au rang des auteurs, Mars et Rachel!

Sortis du foyer, descendons sous le péristyle : nous y voyous l'œuvre la plus populaire du célèbre sculpteur Houdon, la statue de Voltaire! Elle me rappelle une triste histoire. Dans les dernières années de sa vie, Houdon habitait la rue Richelieu, près le Théâtre-Français, où on le voyait tous les soirs assis à l'orchestre, et toujours à la même place. Un jour la place resta vide; mais un homme enveloppé d'une couverture était entré sous le péristyle du théâtre, et là, devant cette belle statue, ce dernier chef-d'œuvre qu'il voyait encore, il s'arrête... Tout à coup sa tête se perd, sa vue se trouble et il jette sur la statue, pour la voiler à tous les yeux, la couverture qui l'enveloppait. C'était Houdon qui, dans le délire depuis le matin, avait échappé à sa garde-malade pour venir accomplir cette pensée de destruction. Ramené chez lui, deux heures après, le vieillard expirait à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

JOUSLIN DE LASALLE.

CONVERSATIONS FAMILIÈRES

DE BÉRANGER

XX

Revenons à l'homme de tous les jours, de simplicité et de laisser-aller. Qu'on n'entende pas par là une négligence et un manque de soin de sa personne : bien au contraire, Béranger était très-susceptible sous ce rapport. Il pensait là-dessus comme Montesquieu, qui dit quelque part (dans ses *Lettres persanes*) que la propreté extérieure dénote la netteté de l'âme. Il était toujours mis avec une grande simplicité, mais aussi avec une convenance des plus scrupuleuses. C'était tellement dans sa nature que je l'entendis un jour se confondre en excuses auprès d'une personne chez qui il se présentait un peu plus en négligé que de coutume : « Ce n'est pas ma faute, ajoutait-il; des amis sont venus me prendre sans me laisser le temps de m'habiller, pour m'emmener au Salon du Palais-Royal, et je n'ai pas voulu passer si près de chez vous sans monter prendre de vos nouvelles. »

Que de fois on a voulu lui faire son portrait! et que de fois il s'y est refusé! Il fallait lui faire violence, pour ainsi dire, ou bien il posait sans avoir l'air de s'en douter. M. Perrotin sait la peine qu'il a eue dans ces derniers temps pour l'amener à consentir à laisser terminer la belle gravure qui a figuré à l'Exposition universelle. Je me rappelle aussi sa grande colère un jour que je m'étais obstinée à lui envoyer un artiste pour avoir un portrait qui m'appartînt bien personnellement. Il m'écrivit sur le moment une lettre des plus maussades et des plus vives; il fut le premier à en rire plus tard, mais je me le tins pour dit, et je ne renouvelai plus l'épreuve.

Il fut bien amusant une certaine fois avec une histoire de portrait. On par-

[1] Voir les livraisons précédentes, pages 339, 414 et 502.

lait d'Alphonse Giroux et de ses curiosités de luxe et d'art. Béranger raconta qu'il y a quelques années un jeune homme s'était présenté chez lui, disant qu'il travaillait dans les bronzes et lui avait demandé à faire son portrait.

« D'abord je ne laisse faire mon portrait à personne, lui dit Béranger; ensuite je voudrais bien savoir à quel usage vous le destineriez... »

L'artiste en bronzes lui avoua tout ingénument qu'occupé pour le moment à façonner des chenêts, c'était pour en faire des marmousets.

« Vous voyez, nous dit Béranger, qu'il y a loin du piédestal aux marmousets. J'ai peut-être eu tort de refuser ce jeune homme; qu'en dites-vous? Il voulait vulgariser ma grosse tête, comme on fait d'une tête de sphinx ou de chien. Nous devons beaucoup aux artistes, ajouta-t-il en souriant : c'est grâce à eux que nous sommes populaires. Voyez ce que je dois à Adam Salomon; grâce à son bas-relief universellement répandu, j'ai été universellement connu, et il n'y a pas de bonne femme qui ne me pende pour deux sous dans sa pauvre mansarde à côté d'une image de saint. »

La bonne mademoiselle Judith, qui connaissait bien son Béranger, quelquefois si grognon et si chagrin, avait pris le parti d'emporter chez elle les malencontreux portraits qu'il était forcé d'accepter. Pourtant il ne se moquait pas aussi aisément des portraits de ses amis; bien mieux, il aimait à en être entouré; que ce fût un plâtre, ou une grosse lithographie, ou une peinture de prix, il les gardait dans sa chambre et il y tenait. J'ai perdu à cela un grand buste de M. de Lamartine qu'il m'avait promis et donné à la seule condition que je le lui laisserais jusqu'à sa mort. Bien que ce grand buste fût placé dans un angle de sa chambre, il n'aurait pas voulu qu'on l'en « délogeât. » M. de Lamartine savait cette particularité et il a dû trouver là une preuve de plus de l'estime toute exceptionnelle et très-vive que Béranger lui avait vouée. Absente l'été dernier, au moment de cette mort si douloureuse, je ne pus réclamer que plusieurs mois après le grand buste auquel je devais tenir à tant de titres : c'est alors que j'appris les dispositions de M. Perrotin à l'égard de la chambre mortuaire, dont il a voulu faire dans sa propriété de Châtillon la chambre du souvenir, et l'impossibilité où il était de me remettre ce buste qui en faisait le principal ornement.

XXI

En nommant M. de Lamartine, j'ai nommé une des plus pures et des plus chaleureuses admirations de Béranger. C'était plus que de l'estime, c'était de la vénération qu'il portait à ce noble et beau génie. Il aimait à se rappeler l'origine de leurs relations :

« Il y a treize ou quatorze ans, dit Béranger, Lamartine, étant en tournée

en Suisse avec sa femme, traversait un lac par le mauvais temps. Quand il eut gagné la rive opposée, il ne trouva pour s'abriter qu'une misérable cahutte, dans laquelle ils entrèrent. Pour laisser passer l'orage et s'occuper à quelque chose, Lamartine chercha autour de lui et dans ses paquets s'il n'y aurait point de livres. Il n'en trouva point. Il ne trouva sous sa main que le volume des Chansons de Béranger, qu'il n'avait jamais lues. Dans l'impossibilité de faire autre chose, il l'ouvrit. Il abhorrait d'instinct ce poëte, et avait parlé contre ce genre et même écrit contre l'auteur. Mais voilà qu'en lisant il trouve dans ses vers ce qu'il ne pensait pas y rencontrer, il y trouve plus qu'un poëte, il y trouve un homme : il s'enthousiasme, lit et relit, et se sent plein d'estime et de curiosité pour le poëte qu'il a travesti et calomnié. Il m'a bien amusé, ajouta Béranger, en me racontant depuis, comme je vous le fais, sa surprise et son impression. Aussitôt de retour à Paris, il alla prier Fortoul de me le présenter. C'est donc Lamartine qui vint à moi. Il y a trop de distance entre nous, pour que nous soyons jamais ce qu'on appelle intimes; nous nous voyons très-souvent, c'est vrai, mais avec la réserve que l'un s'impose vis-à-vis de l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est la profonde estime que nous nous portons l'un à l'autre. Tous les deux nous nous connaissons, et lui m'estime profondément, de même que moi je l'estime profondément. Notre liaison est née de notre profonde estime l'un pour l'autre. »

On voit que Béranger insistait sur la nature du sentiment qui le rattachait à M. de Lamartine.

« Il est bon, disait-il, familier et simple; nous savons tous combien il fait bon marché de sa popularité et de sa gloire. »

Il avait toujours à citer de lui quelque bonne action nouvelle qu'il avait apprise par hasard et pleine de cette générosité délicate qu'il appréciait et admirait tant.

« C'est vraiment du cœur, disait-il ; c'est autre chose que les gens qui donnent parce que c'est plus tôt fait et parce qu'ils mettent plus vite le monde à la porte. Combien en connaissons-nous de ce genre! Un malheureux se présente, on sait tous ses titres, il est recommandable, il a une famille à soutenir, il est intelligent et laborieux, etc. On lui laisse à peine le temps d'entrer; mais, pour montrer qu'on est généreux, on va à son secrétaire : Voilà un billet de mille francs, lui dit-on ; prenez et allez-vous-en. Et si la personne insiste et a l'air de dire qu'une apostille ou une démarche serait meilleure; si, en un mot, elle ne se retire pas assez tôt : En voulez-vous deux ? voilà ; mais sortez. . »

Béranger trouvait merveilleux que son illustre ami pût ainsi concilier tous ces détails si humbles de charité privée avec les préoccupations suprêmes qui écrasaient sa vie :

« Lamartine fait tout marcher ensemble, il n'oublie rien, disait-il; il se sou-

vient de toute chose en son temps. Ce n'est pas comme Chateaubriand qui oubliait d'une façon déplorable. Pour vous en donner une idée, il avait fait don à madame Récamier d'un bon portrait de lui; mais il songe un beau jour que cela serait bien d'en faire hommage à Saint-Malo sa ville natale, et il spécifie ce legs sur son testament, sans avoir soin d'ajouter cette restriction : que madame Récamier en jouisse tout son vivant. Aussitôt après sa mort, le portrait fut enlevé à cette pauvre femme qui y tenait par-dessus tout et qui, le voulant conserver, le fit copier pour elle, risquant fort, comme elle y voyait très-peu, qu'on lui mît tout ce qu'on voudrait sur la toile, en place de son Chateaubriand. »

Ce que Béranger disait de M. de Lamartine dans les conversations et les confidences réciproques de l'amitié, il le disait et le répétait bien haut en public. Un jour les membres d'un comité pour l'érection du tombeau de François Arago, délégués et membres de l'Académie des sciences ou amis des lettres, se présentent chez le bon vieux chansonnier avec une liste dont il lit les noms :

« Ces noms sont illustres, fit-il, et certes le mien s'honorerait d'une telle société, bien qu'à vrai dire je ne voie pas de quelle utilité mon nom purement littéraire et populaire peut vous être et quel rapport il peut y avoir entre les savants et moi : j'ai eu simplement avec M. Arago une communauté d'opinions politiques; mais, monsieur, ajoutait-il en s'adressant directement à l'un des délégués, il me semble que parmi ces noms illustres il manque un nom plus illustre encore... »

Béranger, en lisant du haut en bas la liste, avait tout de suite cherché le nom de M. de Lamartine, et ce nom de l'ancien collègue d'Arago ne s'y trouvait pas.

Sa dernière préoccupation, quand toutes les autres s'éteignaient en lui, était encore et fut jusqu'au dernier moment pour M. de Lamartine ; c'est une inquiétude et un regret qu'il a emportés avec lui.

En présence d'une amitié si belle, nous sommes tentés de dire à M. de Lamartine ce qu'il avait dit lui-même à d'autres : « *Principibus placuisse viris non ultima laus est.* »

XXII

Puisque nous voilà dans la vraie vie de Béranger, au sein de laquelle il a vécu et il est mort, ne faut il pas parler de son vieil ami Dupont qu'il aimait tant à retrouver, et auprès de qui il alla passer quelques derniers bons jours en septembre 1852? Ce fut sa dernière excursion sérieuse, et ce furent aussi leurs adieux. Je n'étais pas du temps où j'aurais pu parler de Manuel; mais il l'a fait lui-même en si beaux vers, que ce serait une témérité d'y

rien ajouter. Paix à leur tombe commune qui les lie dans le souvenir, de même qu'ils furent liés dans la vie! Parlons donc du cher et habituel confident de toutes ses pensées, son austère et sombre ami, M. de Lamennais. C'était un rapprochement étrange que ces deux natures si opposées et pourtant si étroitement unies. La mansuétude de l'une corrigeait la rudesse et l'âpreté de l'autre, et quant à l'intelligence, ou plutôt au génie, ils avaient su se mesurer l'un l'autre. Ils se voyaient et s'écrivaient sans cesse. M. de Lamennais tenait tellement à cette correspondance suivie, qu'il avait collationné les lettres de son ami et les réunissait en volumes à chaque fin d'année. Béranger avait beau s'en moquer et lui dire : « Je n'ai pas envie d'avoir après ma mort les trente-six volumes de correspondance de Voltaire » M. de Lamennais tenait bon. Grâces lui en soient rendues; nous aurons là des pages sérieuses, telles que peuvent s'en écrire deux amis de génie, après l'expérience et le désabusement de toutes choses et au déclin de la vie. Les conversations, que je n'ai fait qu'indiquer tout le long de cette étude, se retrouveront développées chez M. de Lamennais. Il en eut bien souvent de semblables avec Béranger, qui aimait à regarder au delà de ce monde et qui jugeait de haut tout ce qu'il voyait.

Les deux amis avaient projeté de finir leurs jours ensemble. En 1852 ils avaient presque résolu de se retirer complétement du monde et d'aller vivre ou plutôt mourir en Bretagne; mais le ciel en avait décidé autrement. M. de Lamennais, malade depuis longtemps, s'affaiblissait chaque jour; il sentait qu'il s'en irait en avant et qu'il montrerait le premier le chemin à son ami; il était de plus en plus difficile et morose, bien qu'il se déridât encore quelquefois chez Béranger, où il dînait toutes les semaines et où il causait beaucoup. Ainsi, le 16 août 1853, Béranger nous dit : « J'avais du monde hier comme tous les jeudis; Lamennais causa deux heures politique, ce qui ennuya fort tout le monde, excepté Judith qui s'endormit, et moi qui me mis à rire. »

XXIII

Cependant la fin approchait; Béranger, qui baissait lui-même, allait voir son ami, qui ne pouvait plus sortir. Il était désolé. Les lettres qu'il écrivait alors étaient remplies de son inquiétude et de sa peine. Bien qu'il fût trop habitué déjà à ce dénoûment naturel des affections d'ici-bas, cette pensée de mort lui faisait mal et lui semblait un avertissement. Dès que le danger fut bien constaté, monseigneur Sibour alla en personne trouver au couvent la sœur de Béranger pour qu'elle agît auprès de son frère dans l'intérêt spirituel de M. de Lamennais. La bonne religieuse écrivit une lettre pleine d'instances. Il la lut, la relut et la pesa mûrement : « Peste! comme tu écris bien, lui dit-il, depuis la visite des archevêques chez toi. »

Quant à lui, il voulut que liberté complète fût laissée à M. de Lamennais; il lui avait dit assez positivement son sentiment quand il était en santé et en possession de ses facultés pour que l'illustre mourant ne pût pas s'y méprendre. Béranger était au fond essentiellement croyant; ses conseils avaient été en rapport avec sa conscience et avec le caractère de prêtre de M. de Lamennais. « La porte ne sera pas forcée, dit-il; tout homme a sa personnalité qu'il faut laisser agir. Qui donc a le droit de violenter une âme? » Il se contenta de faire venir sa famille.

M. l'abbé Jean de Lamennais était plus âgé que son frère. A la nouvelle de son extrême danger, il se mit en route pour venir à Paris; mais, à moitié chemin, il apprit sa mort : il s'en retourna, son voyage devenant inutile.

Cette grande et sombre mort arriva le lundi gras de l'année 1854; on ne l'apprit guère que le lendemain, au milieu des folies et du tohu-bohu burlesque du carnaval. Je n'oublierai jamais l'impression profonde que j'en ressentis, moi qui ne connaissais l'illustre mort qu'à travers son meilleur ami. Je ne voulais pas en parler à Béranger; c'est lui qui parla le premier de M. de Lamennais et donna ainsi le détail de ses derniers moments :

« Lamennais est mort de vieillesse, dit-il, il était usé; cependant ce qui l'a précipité, c'est une fluxion de poitrine. Comme il était impérieux et assez despote, il tint à ce qu'on le soignât pour sa goutte : c'était de sa goutte qu'il souffrait et mourait, disait-il. Vous rappelez-vous l'énorme bateau en guise de soulier qu'il s'était fait faire? Moi, je voyais autre chose à son mal, et, après bien des sollicitations, je le déterminai à appeler un médecin qui s'y connût; ce médecin, M. ***, le trouva dans un état désespéré. Cependant on obtint un semblant de mieux. Là encore son opiniâtreté se montra : il commit des imprudences, il reçut trop tôt; bref, il retomba et mourut. Il est mort, ajouta Béranger, en pleine connaissance; depuis longtemps, du reste, il désirait mourir, c'était son souhait le plus âpre. Il y a un âge, voyez-vous, où l'on n'a rien de mieux à faire. Il persista dans ses résistances vis-à-vis de l'Église, quelques représentations qu'on ait pu lui faire en temps et lieu, au nom de sa position même, de la logique de cette position, son caractère de prêtre étant donné. Lamennais était né absolu, c'est ce qui a fait son effrayante grandeur et son génie; dans la vie privée, cela devenait irascibilité, mais nous savions ce qu'il y avait derrière cette muraille. Ce qu'il pensait était moins en désaccord avec lui-même qu'avec sa conduite, mais il n'en laissait rien voir. Sa nièce, personne très-pieuse et zélée, désirait extrêmement la conversion de son oncle et avait fait des tentatives. Un prêtre, qu'elle avait prié de venir, se tenait dans une chambre voisine, prêt à paraître au moindre signal. Mais Lamennais, tout exhorté qu'il était, ne céda point. Il fallait le laisser libre; sa pensée était puissante encore. Avec une âme de cette trempe, il ne fallait pas d'influences étrangères; sa conscience s'en trouvait importu-

née bien plus qu'éclairée. Un moment, la mort paraissait imminente; sa nièce, tout éplorée, jeta un cri et appela le prêtre à son secours. Lamennais sortit alors comme d'une léthargie et se mit en fureur; il s'écria : « Je ne « devais mourir que demain, et vous allez me faire mourir aujourd'hui. »

Quatre heures avant sa mort il perdit l'usage de la parole, mais il conserva sa pleine et entière connaissance; presque au dernier moment, quelqu'un ayant dû forcer sa porte pour une communication expresse, une affaire de testament, il put comprendre et être compris.

Durant ces quatre heures de silence terrible, la physionomie de M. de Lamennais se contracta sous l'effort intérieur de luttes violentes; l'angoisse se peignit sur ses traits, qui exprimèrent une explosion de douleur plus qu'humaine. Ce n'était pas l'agonie du corps, c'était l'agonie de l'âme. Ses gestes, crispés sous les convulsions de ce travail suprême, parurent témoigner des regrets; puis, tout d'un coup, le calme se fit, la figure se rasséréna, les gestes se détendirent; une sorte de quiétude ineffable sembla sourire dans les traits reposés du mourant; quelques instants après, tout était fini. A qui la victoire? à qui la défaite? Ne tentons pas les secrets de Dieu.

Ah! qu'il y avait loin de ce lit inexorable et de cette heure farouche aux heures silencieuses de prière et d'extase où M. de Lamennais, seul dans la campagne de Rome, s'agenouillait, contemplatif et inspiré, sur les dalles usées des vieilles chapelles en ruines!

Béranger accompagna la dépouille illustre jusqu'à sa dernière demeure. Il y avait dans le testament recommandation expresse « que le corbillard fût pauvre, que le cercueil fût de sapin, qu'il n'y eût pas de tenture à la porte, et qu'enfin il fût jeté à la fosse commune. » La famille s'y conforma.

De peur d'un concours de monde trop considérable, l'autorité fit hâter la levée du corps. Béranger l'avait prévu, et, dès sept heures et demie du matin, il était avec un ami chez M. de Lamartine qu'ils devaient emmener. Mais M. de Lamartine, très-souffrant ce jour-là, fut contraint, par ses amis mêmes, de rester chez lui. Béranger et M. R.... partirent seuls en voiture. A huit heures dix minutes ils étaient rue du Grand-Chantier; depuis vingt minutes déjà le convoi était parti. Ils le rejoignirent à distance; mais le pont du canal était fermé. Béranger inspirait un tel respect partout où il passait, qu'un agent de police, le reconnaissant dans sa voiture, fit rouvrir le pont pour lui. Il fut entouré d'égards; je tiens à bien marquer ce fait, et c'est pourquoi je rappelle brièvement le convoi de M. de Lamennais. Bien avant le cimetière, Béranger descendit de voiture avec M. R.... Il tâchait d'atteindre le convoi, quand un agent le salua et lui demanda poliment où il devrait faire arrêter sa voiture pour qu'il la retrouvât immédiatement après l'enterrement. Béranger répondit « qu'il l'avait laissée et payée, qu'après cela on en ferait ce qu'on voudrait, » et il s'avança à pied. Cependant le cercueil avait

été retiré du corbillard, et on le portait à bras; il était presque impossible de se frayer un chemin. Béranger arriva à la porte du cimetière qu'on refermait sur tout le monde. « Laissez passer M. Béranger, » dit un nouvel agent en se découvrant. Avec lui très-peu passèrent; on n'était sauvegardé que par Béranger.

« Toutefois, dit-il, nous approchions de la fosse commune; le corps y fut déposé, et nous nous y arrêtâmes. On cria *vive Lamennais!* Je ne comprends pas un pareil cri quand un homme est mort. On cria aussi *vive Béranger!* Je répondis : « Merci, mes enfants, » et je donnai des poignées de main autour de moi. Un pauvre homme du peuple, à la figure hâve et amaigrie, s'approcha plus près : « Dieu vous bénisse, Béranger ! me dit-il. « — Dieu vous entende ! » répondis-je. J'ai peur, ajouta Béranger, que mon nom dit si haut à ce moment-là n'ait porté malheur à ceux qui l'ont proféré. Comment concilier une telle mesure avec toutes les politesses qu'on me témoignait et tous les égards dont on m'entourait! J'avoue que je n'y comprends pas grand'chose. »

Je m'étonnai que M. de Lamennais n'eût pas demandé à ses derniers moments Béranger qu'il aimait tant.

« Lamennais m'aimait ! s'écria Béranger, vous croyez que Lamennais m'aimait? Non : il n'aimait personne. S'il m'aimait, c'est que ma conversation lui plaisait sans doute mieux que la conversation des autres; il me donnait tout ce qu'il pouvait donner d'attachement; mais, au fond, il était peu capable d'aimer. Je ne l'ai pas vu par précaution et pour ne pas peser sur sa conscience; ç'aurait été inutile ou ç'aurait été dangereux. »

Le *Saint-Simon* (Mémoires) que M. de Lamennais avait autrefois promis à Béranger lui arriva ce jour-là tout empaqueté et cacheté de noir; il me le remit à l'instant, bien sûr que je le garderais pieusement pour la mémoire de tous les deux. J'ai laissé où elles étaient les marques que M. de Lamennais y a mises, et j'y retrouve les passages qui l'avaient frappé. Tout est significatif de la part d'un grand esprit, et j'aime à revenir où il s'est arrêté lui-même.

Mme A.-M. BLANCHECOTTE.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

J'avais dessein d'apprécier ici le talent de M. Barbey d'Aurevilly et de parler de ses romans dont je fais grand cas et dont le mérite, ce me semble, n'est pas assez généralement connu. Mais plus de romans! M. Barbey d'Aurevilly retire ses romans. Et désormais il ne veut plus qu'on en parle et il n'en publiera plus qu'avec l'autorisation et sous le contrôle de M. Louis Veuillot. Nous reverrons sur les premières pages de ses livres ces vieilles formules tombées en désuétude avec les vieux us de la Sorbonne : « Nous, docteur en théologie, etc., déclarons avoir lu et diligemment examiné le livre intitulé *Simone* ou le *Château des soufflets*, et n'y ayant rien trouvé que de très-conforme aux règles de la religion catholique, apostolique et romaine, nous avons cru lui devoir donner notre approbation et assurer le public qu'il ne peut lire ce livre qu'avec édification. *Signé*, VEUILLOT. » — Voilà ce que nous verrons dans l'avenir. Quant au passé, il n'en faut plus parler ; il n'existe plus qu'à l'état de curiosité historique. Quoi! l'*Amour impossible*, cette idylle, ou plutôt cette tragédie de boudoir, où la passion jetait de si puissants éclairs à travers le babillage des conversations à la mode, où les héroïnes mouraient debout dans leurs dentelles, le sang aux lèvres et le sourire aux yeux! Quoi! l'*Ensorcelée*, ce récit d'un amour étrange, où l'énergie, la trempe de l'âme, triomphait de la hideur d'un visage mutilé! Quoi! la *Vieille Maîtresse!*... Hélas!

Faut-il pleurer? faut-il rire?

Pleurer, car c'est vraiment malheur que tant de belles pages et de si belles qualités jetées à la mer. Rire, car il y a, je vous assure, du comique dans l'aventure. Et, en vérité, quand des gens si sérieux, si graves, qui nous lancent à tout propos le gant au nom de la morale et des principes, commettent de ces étourderies qui les montrent, ces gens, dans des postures ri-

sibles, ce serait peut-être bien le cas de réclamer le droit de libre gaîté, et puisque aussi bien on prétend nous traiter en écoliers, de faire comme les écoliers, qui rient sans permission lorsque le maître s'assied à côté de sa chaise ou prend l'encrier pour sa tabatière.

Mais cependant il y a vraiment quelque chose d'affligeant dans la mésaventure de cet écrivain distingué, victime de sa loyauté, j'allais dire sa candeur, et qui s'en va si innocemment se confesser au renard. Comment cependant M. Barbey d'Aurevilly en est-il venu à cette extrémité bizarre de prendre M. Veuillot pour arbitre de sa conscience littéraire? Le voici :

M. Barbey réimprimait précisément un de ses romans, le meilleur à notre avis, non pas un roman de jeunesse, comme on veut le faire croire, — la jeunesse n'a ni cette vigueur de style, ni cette expérience de la passion, — une œuvre, au contraire, de maturité, pourpensée et exécutée de main d'ouvrier. C'est en ce moment la fantaisie du public : il veut contrôler les réputations qu'il a déjà faites, et revoir dans un autre format et sous un jour nouveau ce qu'il a déjà applaudi. A ce titre, le roman dont je parle ne pouvait manquer d'être redemandé au libraire. Malheureusement le roman, peinture éloquente et sincère d'une passion intense, arrivait dans le détail, non pas à des grossièretés, — c'est le talent de l'auteur de ne jamais tomber jusque-là, — mais à des curiosités, à des indiscrétions auxquelles l'auteur n'avait pas entendu malice, qu'il avait au contraire courageusement poussées alors qu'il écrivait en pleine franchise et sous la seule préoccupation de l'art, mais qui lui parurent gênantes, au point de vue de la position nouvelle qu'il avait prise dans un journal où le salut du monde et des âmes est en permanence à l'ordre du jour.

Que faire? arrêter l'impression? Mais la gloire! Corriger le livre? Mais l'art! L'auteur prit un parti brave et loyal : il tenta d'expliquer, dans une préface, comment on peut être honnête homme et peindre la passion dans tous ses emportements et dans toutes ses conséquences, comment un livre où le vice était impuni, même récompensé, pourvu qu'il n'y fût pas approuvé, peut n'être pas un livre désavouable, même pour un chrétien. — « Je n'ai pas, disait-il, approuvé la passion ; je n'ai prêché ni avec elle ni pour elle ; je n'ai pas imité les romanciers de la libre pensée (quelle épigramme !) qui font de la passion et de ses jouissances le droit de l'homme et de la femme, et la religion de l'avenir. » En un mot, pour citer encore ses paroles, il fit *au point de vue du catholicisme la théorie du roman telle qu'il la conçoit.* — Puis, comme cette préface, en raison de son étendue et de la gravité des questions qui y étaient traitées, pouvait être un morceau de critique intéressant, il la porta au rédacteur en chef du journal, en le priant de l'y insérer.

Or, c'est ici que commence la gaieté de l'aventure. Le rédacteur en chef,

ancien journaliste, vieille moustache brûlée au feu des escarmouches romantiques, où il tenait pour l'art libre et pour les audaces littéraires, lui, le tenancier de Marion de Lorme et de Triboulet, lui enfin qui pensait encore en 1852 que *l'art est moral*, et *moral rien que par lui-même* [1], refuse net d'insérer la préface. Il déclare que, comme chrétien, il blâme le roman; que, comme rédacteur en chef, il doit refuser l'insertion du morceau qu'on lui offre, et que, comme ami de l'auteur, il lui conseille de le supprimer. Puis, en vertu de l'adage : *Tres faciunt collegium*, il lui propose d'en référer à l'arbitrage d'un ami commun, un écrivain *dont ils honorent au même degré le talent et le caractère.*

Jusqu'ici il n'y a trop rien à dire, si ce n'est — et ce sera ma thèse éternelle auprès de ces messieurs — qu'il y a vraiment des choses qu'il vaut mieux faire, sinon dans le secret, au moins dans le privé. Qu'un écrivain, agité d'un remords de conscience, s'en aille consulter sur le plus ou moins de portée, sur le degré d'innocuité de son livre, un plus expérimenté ou mieux autorisé, avec la résolution de s'en rapporter à sa décision, il n'y a rien là que d'honorable; mais, en vérité, dans un cas si particulier, si personnel, quel besoin de mettre le public dans la confidence de vos hésitations? Où est l'exemple? Pour qui le profit?

Vous avez lu quelquefois à travers les journaux ces déplorables procès-verbaux d'affaires d'honneur arrangées par des témoins trop sensibles : « M. A... a insulté M. D...; mais M. A... est un jeune homme chez qui l'âge peut faire excuser un moment de vivacité. D'un autre côté, la haute position de M. D... le protége suffisamment contre de telles attaques... En conséquence, M. A... ayant paru regretter les quelques paroles vives dont la juste susceptibilité de M. D... s'était offensée, nous avons déclaré l'affaire vidée et l'honneur satisfait. » — Suivent les signatures de quatre hommes d'honneur, *dont personne ne s'avisera de suspecter*, etc., etc.

Certes, je ne suis pas sanguinaire, et j'estime le duel ce qu'il est; mais je me suis toujours figuré que le malheureux agresseur dont l'honneur était ainsi protégé devait rentrer chez lui fort mélancolique. Quand on a eu le malheur de se rendre coupable d'offense, il faut que la réparation soit nette et égale au tort qu'on a fait au prochain. Si les armes sont inutiles, tant mieux; mais au moins que le désaveu soit complet, formel. Autrement, vous aurez beau déclarer l'honneur satisfait, voilà une rancune impérissable allumée entre deux hommes qui se seraient quittés bons amis après un coup de sabre.

[1] « L'art est moral, *rien que par lui-même;* il est moral parce qu'il exerce l'esprit, parce qu'il féconde l'âme, parce qu'il réchauffe le cœur; il est moral parce qu'il mène à la pensée et que la pensée mène à Dieu. » *Œuvres littéraires de Granier de Cassaguac.* Paris, 1852, p. 265, 266.

Mais si l'affaire ne vaut pas une réparation éclatante ; si les arbitres de l'accommodement ont été les seuls témoins de l'affaire ; s'il ne s'agit que de mettre la main dans la main à deux braves gens qui ne demandent pas mieux : alors, à quoi bon la publicité des journaux ? à quoi bon porter à la connaissance du public une offense qu'on veut faire oublier, une clémence qu'il ne peut que trouver trop facile ?

Or, ici s'agissait-il d'un outrage public ? s'agissait-il d'un de ces scandales dont on faisait autrefois amende honorable, la corde au cou et la torche au poing ?

M. d'Aurevilly, suspect d'irréligion et d'immoralité, s'en fût allé brûler son livre sur la place du Parvis-Notre-Dame ; on eût admiré son courage. Mais son livre même n'est pas incriminé. Comme chrétiens, ces messieurs le blâment, il est vrai : ce qui veut peut-être dire que, comme littérateurs, ils l'admirent ; mais ni l'un ni l'autre n'en demande la suppression.

De quoi s'agit-il donc ? D'une préface, d'une simple préface qu'un directeur de journal refuse d'insérer ; d'une préface *inédite* et qui n'existe tout au plus qu'à l'état d'épreuve, c'est-à-dire d'un délit commis sur le marbre d'une imprimerie, et dont le metteur en pages et les compositeurs garderaient sans doute le secret. Cette suppression que vous demandez, l'auteur y consent, il se soumet. Que voulez-vous de plus et qu'avons-nous besoin de savoir ce qu'il lui en a coûté ?

Qu'avons-nous besoin surtout d'apprendre que vous auriez peut-être désiré davantage, et que, si vous vous rabattez sur cette malheureuse préface, ce n'est que pour ménager la faiblesse et la foi chancelante d'un ami ? Tel est cependant le sens véritable et qui ressort clairement des réticences peu déguisées du rapport.

« M. d'Aurevilly a, par quelques paroles vives, offensé l'Église catholique ; mais c'est péché de jeunesse, et l'auteur, d'ailleurs, a promis de ne plus recommencer. Puis l'Église catholique est trop haut placée pour craindre de tels propos. En conséquence, et moyennant le sacrifice de quelques pages, nous avons déclaré l'Église satisfaite et M. Barbey pardonné. »

Certes, à la place de M. d'Aurevilly, je ne serais pas content et je dirais à mes arbitres : « Eh quoi ! vous avez exigé de moi un sacrifice au programme de votre journal ; ce sacrifice, je l'ai fait, et vous n'êtes pas encore contents ! Il faut encore que vous fassiez montre de votre autorité et de mon obéissance en affichant à cinq cents exemplaires mes incertitudes, mes scrupules. Vous êtes de mauvais témoins, des conseillers infidèles : je vous désavoue, je reprends ma préface, et j'en appelle contre vous comme d'abus de confiance. »

Ah ! il a dû rire, le malicieux rédacteur de l'*Univers*, quand ce « galant

p. 566

homme, » comme il l'appelle, s'en est venu si innocemment mettre son livre à sa discrétion.

Quoi! c'est à cet homme qui pense que Byron n'était qu'un drôle, qui imprime que l'artiste est un manœuvre et que le poëte n'est qu'un pierrot; ce mômier qui espère qu'on grattera quelque jour les fresques de Michel-Ange, de Léonard de Vinci et du Tintoret, sans prendre garde que de grands papes les ont approuvées et récompensées; c'est à cet homme-là qu'on est allé proposé d'arbitrer entre une œuvre d'art et un soupçon d'irréligion! Mais vous oubliez donc qu'il est du métier? Vous oubliez surtout que lui-même, par déférence pour ses amis, a dû corriger le plus cher de ses livres, ce qu'il n'a fait qu'à regret et en protestant.

Aussi voyez comme, dès les premiers mots, il sent ses avantages. « Vous êtes venu, dit-il, me demander mon avis, en sachant d'avance qu'il serait contre vous; *je vous remercie d'avoir compté si fortement sur mon affection.* » — Absolument comme un de ces témoins dont je parlais tout à l'heure dirait : « Vous saviez d'avance que le duel est contraire à mes principes; cependant vous m'êtes venu demander de vous servir de second : *je vous remercie de cette preuve de confiance.* » — Puis vient une consultation en cinq grandes colonnes, d'un ton dolent, détaché, nonchalant : « Vous y tenez donc bien, à votre roman? *Je ne l'ai pas lu, votre livre* (ce qui est toujours gracieux à dire entre écrivains), je ne l'ai pas lu. On m'a dit qu'il avait été fort critiqué par des esprits malveillants, je veux le croire; mais enfin il paraît qu'il y avait bien certaines choses que n'eussent point approuvées M. de Maistre et M. de Bonald; et, si peu que ce soit, c'est encore trop, beaucoup plus que ne valent quatre cents pages du meilleur style et du plus grand génie. Vous reviendrez un jour de ces fadaises. Voyez Ourliac (celui-là devait venir) : lui aussi poursuivit cette chimère de la gloire littéraire et de l'art selon les mondains. Je ne sais si, avant de mourir, il n'avait pas cessé d'entrevoir cet idéal du roman, le rêve le plus caressé de son imagination; *je sais seulement que le dépositaire de ses dernières volontés reçut l'ordre de brûler tous ses manuscrits.* Ainsi ferez-vous, mon cher romancier; et un jour vous aurez peine à comprendre l'importance que vous attachez aujourd'hui à de si grandes misères. Quant à votre roman, publiez-le, puisque vous tenez encore à ces guenilles. Mon Dieu! il n'en fera ni plus froid ni plus chaud! Et cependant, comme preuve d'humilité, abandonnez-nous ces quelques pages qui vous tiennent si fort au cœur et où vous croyiez avoir mis votre justification. »

Tel est l'avis de M. Veuillot, en toute candeur. Cependant il aperçoit sur sa table un coin de couverture jaune contre-signée Jacques Lecoffre, et il s'écrie :

Ce n'est point que l'art ne nous appartienne! « Toutes les carrières

nous sont ouvertes, *même celle du roman !* » Laissons dire les sots et « marchons pour leur prouver que nous pouvons marcher ! » — Oui, marchez; mais marchez derrière l'auteur de *Corbin et d'Aubecourt* et de *Pierre Saintive* (avez-vous lu *Pierre Saintive?*) — Relisez l'*Honnête Femme* qu'on vient de réimprimer et que mon ami Aubineau a louée dernièrement dans mon propre journal comme le roman de l'époque !... Ah ! vous croyiez qu'il pouvait y avoir deux romanciers catholiques? Eh bien, non ! il n'y en a qu'un; et celui-là, regardez-le : ce n'est pas vous !

Et de rire.

Assurément je n'aurais pas raconté cette longue histoire pour le méchant plaisir de m'égayer sur la mésaventure d'un écrivain remarquable, ou de montrer une fois de plus les prétentions de M. Veuillot.

Mais il est toujours bon de savoir où nous en sommes.

M. Veuillot ne se contente pas d'être directeur d'âmes; il veut publier la confession : cela est grave.

M. Veuillot ne se contente plus de fustiger les littérateurs; il veut être la littérature à lui tout seul : ceci est triste.

Il veut nous bâtir une jolie petite cité chrétienne où il n'y aura plus ni peinture, ni poésie, ni musique; une ville toute de *pierre et de bois*, comme dit Auguste Barbier, où le spleen viendra nous prêcher sa bible.

Quant à M. d'Aurevilly, il nous reviendra. On n'a pas cette puissance de style et ce tempérament de poëte pour se condamner à n'écrire que de petites histoires suisses ou des pamphlets sur la réforme électorale.

M. Veuillot prétend qu'on n'a critiqué les romans de M. d'Aurevilly que parce qu'on le savait chrétien. C'est possible : cela lui apprendra à mettre le christianisme là où il n'a que faire.

Quant à nous, ce n'est pas le christianisme de M. Veuillot qui nous fait trouver que *Pierre Saintive* et l'*Honnête Femme* et *Corbin et d'Aubecourt* sont de mauvais romans.

CHARLES ASSELINEAU.

CHRONIQUE MUSICALE

Le Théâtre-Lyrique a repris la *Perle du Brésil*, de M. Félicien David. Cet ouvrage, accueilli un peu froidement dans l'origine, à cause sans doute d'une exécution insuffisante, est aujourd'hui parfaitement monté ; on l'a chaleureusement applaudi. Mme Miolan-Carvalho s'est chargée du rôle de Zora créé par Mlle Duez, et elle le chante avec toute la pureté de son gracieux talent. Les mélodies si poétiques et si fraîches dont la partition abonde ont charmé le public, qui aime de temps en temps à savourer des mets un peu moins vulgaires que les ponts-neufs auxquels on voudrait l'habituer, au boulevard du Temple comme ailleurs. Je me souviens d'avoir entendu critiquer assez vertement le poëme de *la Perle;* mais depuis il en a tant paru qui lui étaient inférieurs, on en a tant écouté d'extravagants et d'absurdes, que l'opinion générale s'est complétement modifiée à l'égard du drame brésilien de MM. Gabriel et Sylvain Saint-Étienne.

Voici bien longtemps que je n'ai parlé du Théâtre-Italien et je ne veux pas cependant passer sous silence les succès de *Marta* et de *Don Desiderio*.

L'opéra de *Marta* dont la musique est de M. de Flotow, chambellan de Son Altesse Royale le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, fut joué pour la première fois à Vienne il y a une douzaine d'années, et il a fallu qu'il fît le tour du monde avant d'arriver à Paris. Enfin nous avons pu faire connaissance avec cette œuvre célèbre dont le sujet est emprunté à un ballet de M. de Saint-Georges ayant pour titre : *Lady Henriette*. *Marta* est un opéra *semi seria ;* il n'appartient pas précisément à l'école allemande ; ce n'est pas là non plus de la musique franchement italienne. Représenté à l'Opéra-Comique, sans nom d'auteur, et avec des paroles françaises, on ne l'attribuerait certainement ni à M. Clapisson ni à M. Meyerbeer. A part ce défaut d'unité dans le style et dans la couleur mélodique, on trouve dans *Marta* d'excellentes pages fort bien traitées, de charmantes inspirations et une instrumentation

qui ne manque pas de variété. Le motif le plus saillant de la partition est celui d'une chanson populaire en Irlande : *The last rose of summer*. M. de Flotow s'en est emparé, et je ne le lui reproche pas ; mais il n'aurait pas dû en faire le thème principal de son œuvre en le présentant sous des formes différentes et le ramenant au moins une fois à chaque acte. La romance chantée par Mario est délicieuse et toute pleine d'amoureux regrets ; j'aime beaucoup aussi la romance de Marta :

Qui sola vergin rosa...

la chanson du *porter*, le duo du quatrième acte et la chanson du rouet avec les piquantes imitations de l'orchestre. Il faut citer aussi des chœurs fort bien écrits et un finale habilement développé. En somme, le Théâtre-Italien ne doit pas regretter la galanterie qu'il a faite à M. le chambellan de Son Altesse royale le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin : pendant plus d'un mois *Marta* a fait de fréquentes apparitions sur l'affiche.

Le *Don Desiderio* de M. le prince Poniatowski n'est pas non plus une nouveauté : il date de dix-huit ans au moins. L'auteur était jeune alors : mais il avait déjà assez d'expérience et de savoir pour prétendre au titre de compositeur et demander au public romain de lui signer d'autres lettres de noblesse que celles qu'il tenait de ses aïeux. *Don Desiderio* est un opéra bouffe en deux actes : le poëme est gai et amusant si l'on veut ; il n'est peut-être rien moins que cela ; mais, au Théâtre-Italien, on a encore cette vieille habitude d'accepter des décors fanés, des costumes impossibles et un libretto dépourvu d'esprit et d'intérêt, quand la musique est jolie et qu'elle est bien exécutée.

Or la partition de M. le prince Poniatowski est petillante de verve, de brio et de jeunesse ; on sent qu'il aime et qu'il a étudié les maîtres de son pays, les plus fameux, bien entendu. Mais jamais cet amour, jamais cette étude ne se trahissent par une réminiscence palpable ; c'est un ressouvenir lointain et très-effacé qui n'ôte rien à l'originalité, à la personnalité du musicien. Les mélodies sont semées à profusion dans cette œuvre ; l'harmonie en est très-élégante, très-correcte, et le rôle de l'orchestre est certes plus important qu'il ne l'est dans la plupart des opéras italiens, anciens et modernes (on devine quelles sont les exceptions que je dois faire). On a applaudi au premier acte l'air d'Angiolina, un ravissant duo entre le ténor et la prima-donna, un joli chœur de paysans et un sextuor qui est un bijou, une merveille. Quand Rossini eut entendu ce morceau, le jour de la répétition générale, il courut sur la scène embrasser le compositeur.

Le second acte est peut-être inférieur au premier, mais il renferme cependant un très-beau cantabile, chanté par M. Mario et qui, de même que le sextuor du premier acte, a eu les honneurs du *bis* ; on a remarqué aussi le

chœur villageois écrit sur un rhythme ternaire, le quintette et le rondo final chanté par Angiolina (Mme Salvini-Donatelli). M. le prince Poniatowski a dû passer une très-agréable soirée en assistant à la représentation de son œuvre, et le public, sachant qu'il avait affaire à un fin diplomate, n'aurait pas osé témoigner son contentement d'une façon aussi bruyante s'il n'eût pas été très-sincèrement satisfait.

Quentin Durward, que l'on joue en ce moment à l'Opéra-Comique, fait partie, de même que le *Carnaval de Venise*, déjà oublié, hélas! de la succession de M. Émile Perrin. Peu à peu nous verrons passer sous nos yeux toutes les richesses de cette succession; et ce n'est que lorsqu'elles seront épuisées que M. Roqueplan, devenu tout à fait responsable de ses actes, pourra se livrer aux mille caprices de sa fantaisie, et montrer qu'en changeant de résidence il n'a rien perdu de son expérience et de son habileté passées.

L'idée de tailler une pièce dans un roman célèbre n'est pas une idée neuve; cette manière de procéder est peut-être plus commune aujourd'hui qu'elle ne l'a été à aucune époque; mais on ne peut vraiment reprocher à des auteurs qui, par pure modestie, doutent un moment de leur imagination, de recourir à l'imagination d'un autre et de se tailler un tout petit pourpoint dans une large étoffe que les lois de la prescription livrent à leur merci. D'ailleurs, l'écrivain dépouillé a rarement à souffrir de ces sortes de larcins; bien au contraire. Si fameux et si populaire qu'il soit, cela le rajeunit et le popularise encore davantage; cela peut donner l'envie de le relire à ceux qui l'avaient déjà lu et l'envie de le connaître à ceux qui en avaient entendu parler, sans s'être jamais souciés d'en savoir plus long sur son compte. Supposons que tous ceux qui ont vu et qui verront jouer *Quentin Durward* connaissent le roman de Walter Scott, et nous serons dispensé d'en faire une analyse détaillée; nous n'aurons qu'à indiquer les principales scènes choisies par les librettistes comme étant les plus propres à servir l'inspiration du musicien.

Au premier acte, des bohémiens sont campés non loin du château de Plessis-les-Tours; Isabelle de Croï et la comtesse Hameline, sa tante, se sont réfugiées dans une hôtellerie voisine; Quentin Durward arrive dans la même hôtellerie; Louis XI y vient aussi incognito, et le souverain et le jeune Écossais s'asseoient à la même table. Le petit vin d'Auxerre rend Quentin Durward très-expansif; chaque bouteille qui se vide amène une confidence nouvelle, et il a eu bientôt raconté à celui qu'il prend pour un simple bourgeois, et qu'il appelle familièrement maître Pierre, son aventure avec la princesse Isabelle; puis, comme les traits de la belle fugitive ont fait une certaine impression sur lui, il n'a pas de peine à reconnaître sa protégée sous l'humble déguisement d'une servante, Jacqueline, la prétendue nièce de l'hôtelier Lan-

dry. Les archers de la garde écossaise, conduits par leur capitaine Leslie le Balafré, entrent en scène au son des musettes. Quentin se jette dans les bras de son oncle et le supplie de le recevoir dans sa compagnie. On boit le vin gaulois au souvenir de la patrie; les cloches sonnent à toute volée pour annoncer le prochain mariage de Jeanne de France, fille de Louis XI, avec le duc de Bourbon, et la toile tombe sur un finale qui unit le rhythme des tambours de basque au carillon de la chapelle et les mâles accents des highlanders aux danses pittoresques des zingari. Je laisse au second plan les figures du compère Tristan, de Petit-André, de Trois-Échelles et de maître Pavillon, le syndic des cordiers de Liége, si épouvanté des grimaces que lui ont faites les vassaux du roi de France accrochés aux arbres de Plessis-les-Tours.

Il y a deux ou trois morceaux remarquables dans ce premier acte : la romance amoureuse chantée par Quentin :

Ma mémoire fidèle,
Non jamais n'oubliera
Ce doux regard, cette voix-là...;

la chanson à boire de Louis XI, et le chœur des archers écossais, écrit presque sans accompagnement. Ce chœur est d'un excellent style, et nous aurons sans doute plus d'une occasion de l'entendre aux concours orphéoniques organisés chaque année par les soins intelligents de M. Delaporte.

Au deuxième acte, Quentin Durward et Isabelle se rencontrent dans les appartements du château; le comte Philippe de Crèvecœur, ambassadeur du duc de Bourgogne, vient ensuite, au nom de son maître, demander à Louis XI le châtiment de Guillaume de la Mark et la restitution des domaines de la princesse de Croï; mais le roi, qui est bien aise de se donner le temps de la réflexion, renvoie au lendemain les affaires politiques et invite le comte de Crèvecœur à se joindre au cortége qui va accompagner à l'autel Jeanne sa fille bien-aimée. Après la bénédiction nuptiale viennent les réjouissances, les danses et les chansons. Tout à coup au milieu de l'allégresse générale un bruit de fanfares retentit dans la coulisse, et l'envoyé de Charles le Téméraire se présente devant le roi, revêtu d'une armure étincelante et suivi de ses hommes d'armes. Il aime Isabelle et à reconnu dans Quentin Durward un rival dangereux. Louis XI, sommé de remettre la princesse aux mains de l'ambassadeur, déclare qu'Isabelle de Croï est libre de répondre. Et Isabelle refuse de quitter la cour du roi de France pour suivre le comte Philippe. Dès lors la guerre est déclarée; Crèvecœur jette son gant au plus hardi, et c'est Quentin qui le ramasse.

Dans ce second acte on a particulièrement applaudi le récit du comte de Crèvecœur, le *cantabile* du duo entre le comte et Isabelle, la romance de

Quentin et le finale qui a toutes les proportions, toute la pompe d'un finale de grand opéra.

C'est avec un certain étonnement que l'on retrouve au troisième acte les soldats bourguignons fraternisant avec les archers du roi de France. Le capitaine Leslie annonce à Crèvecœur qu'Isabelle, la comtesse Hameline et Quentin se sont enfuis. Maître Pavillon ajoute qu'ils ont été enlevés par Guillaume de la Mark; Rizpah et le maugrabin démentent la version du cordier. Et bientôt après Isabelle et Quentin viennent s'offrir d'eux-mêmes à la vengeance de Philippe. Menaces et provocations. Le roi met les deux rivaux d'accord en leur disant que la main de la princesse de Croï appartiendra à celui qui lui rapportera la tête du sanglier des Ardennes. Isabelle s'incline devant la volonté royale : un pressentiment lui dit que c'est son bien-aimé qui reviendra vainqueur. Tel est en effet le dénouement de la pièce. Mais on ne voit pas la tête barbue de Guillaume pendue à la ceinture du jeune archer.

L'*andante* mélancolique chanté par Crèvecœur :

Triste flamme, éteins-toi,

est bien supérieur à l'*allegro* :

Versez le vin, par qui l'on oublie.

Le morceau tout entier a cependant produit beaucoup d'effet, et M. Faure se fait également applaudir comme baryton et comme ténor. Quand un chanteur a dans la voix des notes exceptionnelles, le musicien est tenu de les faire briller, et M. Gevaert n'est pas homme à reculer devant une telle nécessité.

Je dois citer encore au nombre des meilleures pages du troisième acte le charmant petit trio bouffe :

Il ment, il ment,

un duo très-mouvementé entre Crèvecœur et Isabelle, et le trio final qui est assurément la perle de l'ouvrage. Quelques enthousiastes l'ont comparé au trio de *Guillaume Tell;* mais ceux-là sont allés trop loin.

Quentin Durward est l'œuvre d'un musicien de talent, de beaucoup de talent : là où l'inspiration fait défaut, la science apparaît toujours parée de ses fleurs les plus belles : de jolies marches d'harmonie, d'ingénieux dessins dans l'accompagnement, d'agréables accouplements de timbres dans l'orchestre. Il n'est pas un morceau d'ensemble dont on ne puisse louer l'excellente disposition des voix, pas un bout de phrase dans lequel il serait possible de signaler le plus petit péché véniel contre les règles de la composition. On sent toujours et partout le musicien nourri d'excellentes études, expert en l'art d'écrire et passé maître comme théoricien. Certes, ce sont là des qua-

lités solides, et que tous les confrères de M. Gevaert sont bien loin de posséder au même degré que lui. Et parmi tant de compositeurs de talent que la Belgique nous a déjà envoyés, et aussi parmi ceux qu'elle nous enverra encore, j'imagine, M. Gevaert est sûr d'occuper l'une des premières places. Il est jeune, il a de l'avenir, et je le crois appelé à des succès bien plus retentissants peut-être que celui dont nous le félicitons aujourd'hui.

Les débuts de M. Tamberlick aux Italiens produisent une très-grande sensation. Il n'est pas un dilettante qui ne soit désireux d'aller entendre l'*ut dièze* que ce vaillant ténor lance à pleine voix et avec une aisance prodigieuse au second acte d'*Otello*. Et ce sont des trépignements et des cris de joie qui rappellent les plus belles soirées de Duprez. On veut bien reconnaître à M. Tamberlick, outre la prodigieuse étendue de sa voix, une excellente méthode, un timbre très-sympathique et une souplesse peu commune; mais, comparées à ce prodigieux *ut dièze*, à cette note phénoménale que l'on attend avec anxiété, toutes ces rares qualités s'effacent, ou du moins deviennent presque secondaires. Le premier soir elles ont même passé inaperçues, et on voyait le pauvre artiste tout ému de l'indifférence du public parisien, lui qui jusque-là n'avait connu que les ovations et les triomphes. Enfin l'*ut dièze* est arrivé, et alors M. Tamberlick a pu se croire encore devant ses admirateurs de Londres, de Milan, de Naples ou de Saint-Pétersbourg; car il a parcouru toutes ces capitales, et bien d'autres aussi, recueillant partout sur son passage une ample moisson de couronnes au feuillage d'or. Aujourd'hui, le célèbre ténor ne doit plus regretter de s'être laissé persuader par M. Calzado, lequel a dû recourir pour cela à des arguments irrésistibles, qu'il n'est pas de réputation réelle et solide sans que le public parisien, le public le plus éclairé du monde, ne l'ait consacrée par ses suffrages.

Mme Ugalde est engagée au Théâtre-Lyrique pour jouer le *Faust* de M. Charles Gounod.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

LUCIEN ALDEY.

TABLE

par ordre de matières

DU DOUZIÈME VOLUME

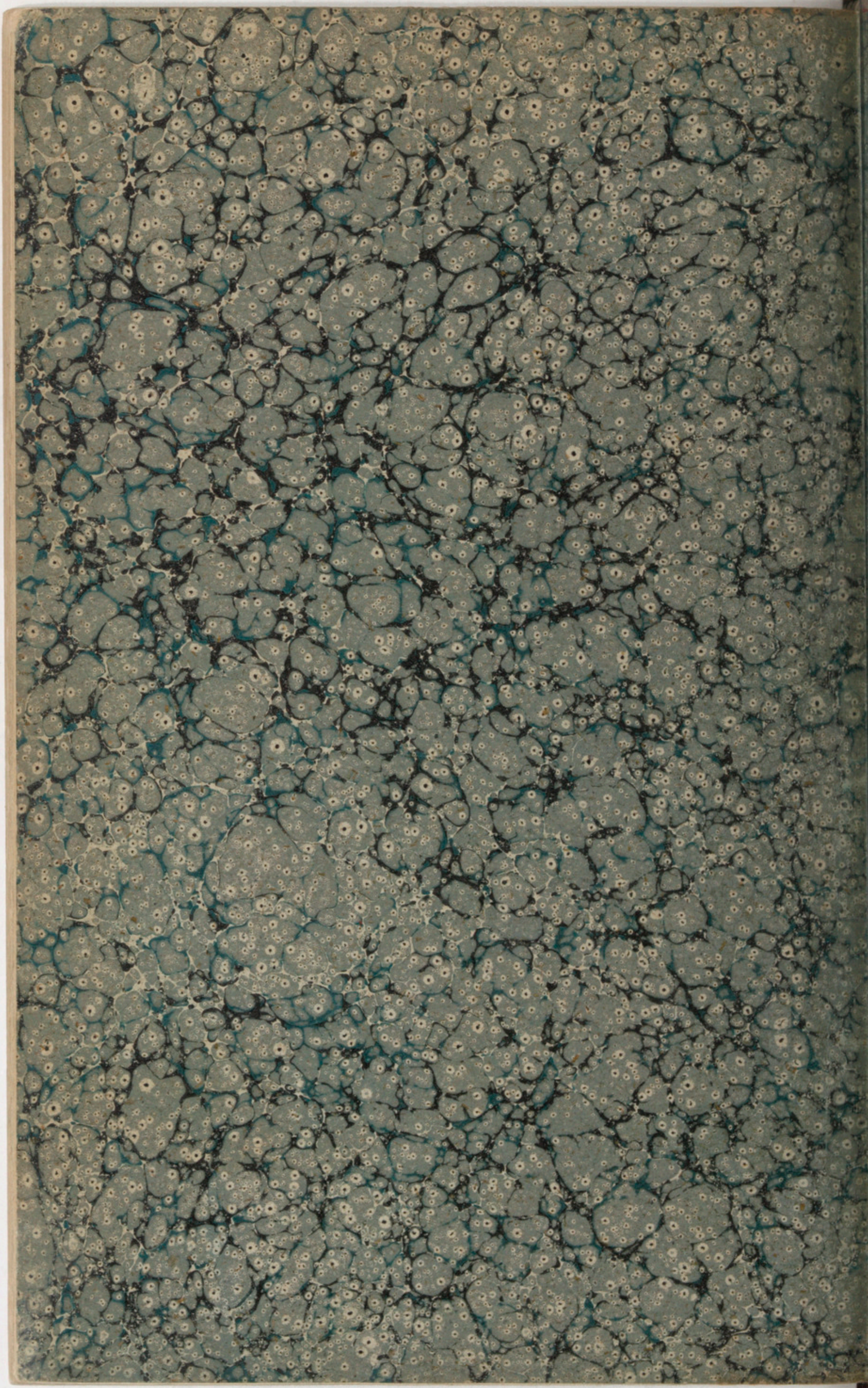
Le Major Whittington (nouvelle).	Charles Barbara. . . .	5
Souvenirs du Mohgreb. — Légende et histoire. — De Tanger à Dar-el-Béida.	Narcisse Cotte. . . .	31
Poésie. — Le Souvenir. — Odelette.	Octave Lacroix. . . .	43
Souvenirs dramatiques. — Théâtre-Français (suite). — Types et anecdotes; les comparses; la claque. .	Jouslin de Lasalle. . .	45
Huet, évêque d'Avranches, et ses derniers biographes.	Charles Asselineau. . .	53
Théâtres. — *Le Fils naturel*, par M. A. Dumas fils. .	Jean Morel.	60
Histoire du brave Gaspard et de la belle Annette (trad. de l'allemand par A. Weill).	Clément Brentano. . . .	65
Ram-Mohun-Roy. — De l'esprit critique et philosophique dans l'Inde moderne.	Ferdinand Fouque. . . .	84
Poésie. — Le Baiser de la Chimère.	Théodore de Banville. .	89
Un Opéra en province vers la fin du seizième siècle. — Nicolas de Montreuil.	Louis Lacour.	90
Souvenirs du Mohgreb (suite). — Les chiens; les enfants; un fusil français. — Anêfa. — Dent pour dent, les cavaliers.	Narcisse Cotte.	101
Chronique littéraire.	Paul Boiteau.	108
Chronique musicale.	Ernest Reyer.	117
Pierre Azam (fin).	Hippolyte Babou. . . .	129
Esquisses de Mœurs contemporaines. — Profils de coquins et d'honnêtes gens.	A. de Belloy.	146

Mozart à Vienne.	G. Duesberg.	154
Poésie. — La Barque des gémissements; l'Arc et la Lyre; Déguisements, etc.	Hyacinthe de Cerné.	164
Estienne Dolet et Rabelais.	Édouard Fournier.	167
Souvenirs dramatiques. — Théâtre-Français (suite). — Mmes Volnys et Mlle Lenormand; les journalistes; les théâtres de société.	Jouslin de Lasalle.	174
Théâtres. — *La Jeunesse*, par M. Émile Augier.	Jean Morel.	183
Chronique bibliographique de l'étranger.	J. Vilbort.	188
Le Madrigal (nouvelle).	Paul Deltuf.	193
Esquisses de Mœurs contemporaines. — Profils de coquins et d'honnêtes gens (suite).	A. de Belloy.	209
Poésie. — Une larme de Dante.	André Lemoyne.	220
Souvenirs du Mohgreb (suite). — Feddala; Mansouria; les Zahires; une fantasia. — Rabatt.	Narcisse Cotte.	223
Esthétique. — Molière et l'idéal moderne.	Ernest Hello.	230
De l'Esprit chrétien dans les études.	Charles Romey.	240
La Correspondance de Boileau avec Brossette.	Charles Asselineau.	247
Théâtres. — *La Fille du millionnaire*, par M. Émile de Girardin.	Jean Morel.	254
Esquisses de Mœurs contemporaines. — Profils de coquins et d'honnêtes gens (suite).	A. de Belloy.	257
Du Panthéisme épicurien. — M. Charles Dolfus.	Alphonse Aulard.	267
Souvenirs du Mohgreb (suite). — Promenades; *ora pro nobis;* les saltimbanques; les conteurs.	Narcisse Cotte.	279
Le Journal de Wille.	Paul Mantz.	287
Dom Bazin le Malédictin.	Hippolyte Babou.	297
Souvenirs dramatiques. — Théâtre-Français (suite). — Les comités de lecture.	Jouslin de Lasalle.	306
Chronique littéraire.	Charles Asselineau.	312
La Famille Tuerlinckx (nouvelle).	J. Vilbort.	321
Conversations familières de Béranger.	Mme A.-M. Blanchecotte.	339
Dom Bazin le Malédictin (fin).	Hippolyte Babou.	347
Poésie. — Misanthropie et Repentir.	Henri Cantel.	358
Les Mémoires de Bussy-Rabutin.	Paul Boiteau.	361
Souvenirs du Mohgreb. — Rabatt; détails intimes et anecdotes (fin).	Narcisse Cotte.	375
Théâtre. — Quelques mots sur son influence.	Jean Morel.	382
Esquisses de Mœurs contemporaines. — Profils de coquins et d'honnêtes gens (suite).	A. de Belloy.	385
Correspondance de Boileau avec Racine.	Ernest Hello	406
Conversations familières de Béranger (suite). — Homère, Plutarque, Cicéron; Molière, Lafontaine, etc.	Mme A.-M. Blanchecotte.	414
Poésie. — L'Oiseau d'or; l'Oiseau bleu; l'Oiseau noir.	N. Martin.	427
Souvenirs dramatiques. — Théâtre-Français (suite).		

— Matériel de la scène; Balzac; Baptiste cadet, etc.	Jouslin de Lasalle.	429
Du Démon de Socrate, par M. Lélut.	Émile Colombey.	437
Chronique musicale. — *La Magicienne*, par M. Halévy.	Lucien Aldey.	441
Hélène (nouvelle).	Edmond Castellan.	449
Le Virgile travesti de Scarron.	Victor Fournel.	474
Poésie. — Rondels.	Théodore de Banville.	486
De la Gravure sur pierres fines	Ferdinand Fouque.	491
La Passion dans la nature.	Jules Levallois	497
Conversations familières de Béranger (suite). — Hégésippe Moreau; Danton, Mirabeau, Vergniaud, Marie-Antoinette, etc.	Mme A.-M. Blanchecotte.	502
Théâtres. — L'indulgence de la critique.	Jean Morel.	510
Correspondance de Boileau avec Racine.	A. Aderer.	513
Hélène (fin).	Edmond Castellan.	519
Procès de saint Cyprien, évêque de Carthage.	Charles Romey.	539
Poésie. — Le Souhait.	Pierre Huet.	547
Souvenirs dramatiques. — Théâtre-Français (fin). — Le foyer du public.	Jouslin de Lasalle.	548
Conversations familières de Béranger (suite). — M. de Lamartine; M. de Lamennais.	Mme A.-M. Blanchecotte.	554
Chronique littéraire.	Charles Asselineau.	562
Chronique musicale. — *Quentin Durward*, etc.	Lucien Aldey.	568

Directeurs : JEAN MOREL. — E. OGER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01740980 8